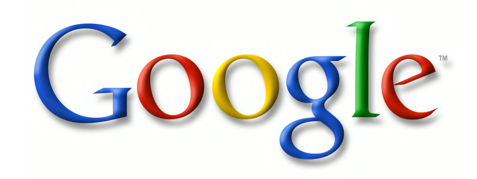






Z Kir
Jesuit
Leite

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES.

IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE CINQUANTE BELLES GRAVURES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

TOME NEUVIÈME.



A LYON,

CHEZ { J. VERNAREL, Libraire ;
Ét^e^. CABIN et Ce, Libraires, rue St-Dominique, n° 19.

M. DCCC. XIX.


NEW YORK

PRÉFACE

DES

MÉMOIRES DE LA CHINE.

CES Mémoires sur le Tunquin, la Cochinchine et la Chine, ont de quoi intéresser et instruire ceux qui daigneront les lire. Ce ne sont plus des sauvages ou des nations dans une déplorable servitude, dont nous allons offrir le tableau à nos Lecteurs. Ce sont des peuples depuis long-temps réunis en société, et jouissant des avantages d'une législation sage et d'un gouvernement occupé à maintenir l'ordre et la police.

Ils n'en étoient peut-être que plus difficiles à éclairer des lumières de l'Evangile. Une longue habitude de culte superstitieux, un respect immodéré pour d'anciens usages, la fierté et la foiblesse de la raison, des préjugés invétérés, des passions qu'on étoit accoutumé à suivre sans contrainte et sans remords, étoient autant d'ennemis de notre

sainte loi. Aussi n'ont-ils cessé de s'opposer aux travaux des Missionnaires, de les traverser, de les persécuter.

Le Tunquin et la Cochinchine, par où nous commençons ces Mémoires, nous offrent une peinture effrayante de tout ce qu'avoient à souffrir ces hommes apostoliques. Ils nous en rendent compte avec la simplicité des fidèles des premiers siècles du christianisme, et mêlent à leurs relations des observations sur les usages, les mœurs, les lois, les productions du pays qu'ils parcouroient, et qu'ils arrosoient de leurs sueurs et même de leur sang: car plusieurs d'entr'eux ont eu le bonheur et la gloire de le répandre pour la défense de la foi. Ils nous ont aussi donné des cartes géographiques et une notice très-étendue sur l'histoire du Tunquin et de la Cochinchine.

Ces deux royaumes firent long-temps partie du grand empire de la Chine; mais les peuples mécontens de leurs gouverneurs, qui loin de leur souverain abusoient souvent de l'autorité qui leur étoit confiée, se révoltèrent, prirent les armes, choisirent un roi de leur nation, et secouèrent le joug des Chinois.

Ces deux états qui sont sur le bord de la mer, entre Siam et la Chine, obéirent pendant plusieurs siècles à un même prince. Ce n'est que depuis environ trois cents ans qu'ils se sont divisés, et qu'ils ont leurs rois particuliers.

Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Chine nous est venu des Arabes, qui appeloient cet Empire *Sin*, du nom qu'il porta sous la famille ou dynastie des *Tsin*, fondée par Che-hoang-ti, deux cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ.

Vers la fin du XIIe siècle, *Gengis-kan*, empereur des Tartares-Mogols occidentaux, fut appelé par l'Empereur de la Chine pour l'aider à se défendre des Tartares orientaux.

Gengis-kan se rendit maître lui-même du pays qui imploroit son secours, et étendit ses conquêtes dans un espace de plus de huit cents lieues de l'est à l'ouest, et de plus de mille du nord au midi. Ses quatre fils régnèrent successivement sur ce vaste Empire, et le dernier avoit donné à sa famille le nom d'*Yven*.

Une famille chinoise chassa ces Tartares-Mogols, monta sur le trône, et prit le nom de *Ming*. Elle a régné jusqu'en 1644, que

les Tartares-Mantcheoux ou orientaux se rendirent maîtres de la Chine. Ils y règnent aujourd'hui sous le nom *Tsing*. C'est la vingt-deuxième des familles ou dynasties qui ont successivement occupé le trône impérial de la Chine.

Jean Carpin, polonais, de l'ordre de saint François, est le premier connu, qui, dans le XII.e siècle, pénétra dans la Chine; il nous a donné une relation de son voyage, ainsi que Rubruquis, capucin et français, qui ne dit pas y avoir pénétré après Carpin, mais qui raconte comme lui des choses merveilleuses de la Chine, qu'il appelle le royaume de *Katay*, et qui nous parle de ses richesses, des arts, des manufactures et des sciences qui y fleurissoient.

Marc Paole, vénitien, et après lui Nicolas et Matthieu Paole, de la même famille, y ont fait deux voyages. On les regarde comme les pères des découvertes modernes; Henri III, prince de Portugal, d'un génie hardi et éclairé, aperçut à travers les notions obscures qu'ils nous donnoient, qu'il seroit possible de pénétrer en Asie par une voie plus courte et plus sûre que celle qu'on connoissoit. En 1418, il expédia deux

vaisseaux pour reconnoitre la mer, ses caps et ses promontoires. Ils lui ouvrirent la route des Indes.

Le vice-roi de ces parties découvertes et conquises, Lopez Zouza, portugais, s'occupa du soin d'établir une branche de commerce avec la Chine.

Il fit partir de Goa, en 1517, une escadre de huit vaisseaux chargés de marchandises, sous le commandement de Fernand d'Andrada, avec Thomas Pereira, revêtu du caractère d'ambassadeur du roi de Portugal vers l'Empereur de la Chine. D'Andrada, d'un caractère doux et liant, gagna l'amitié du vice-roi de Canton, qui fit avec lui un traité de commerce avantageux.

Pereira partit pour se rendre à Pekin; mais dans cet intervalle, les Portugais qui étoient restés au bas de la rivière de Canton, usèrent de violence envers les Chinois, les forcèrent à prendre les armes, et les irritèrent au point qu'on tenta d'arrêter tous ces étrangers. L'Empereur, promptement informé de ces excès, reçut fort mal Pereira, le fit charger de chaines et reconduire à Canton, où il mourut en prison.

Cependant, quelques années après ce

voyage de d'Andrada, les Portugais eurent occasion de bien mériter des Chinois, et réparèrent la faute qu'ils avoient commise. Ils enveloppèrent et prirent un pirate qui infestoit les mers de la Chine, et en désoloit les côtes. C'est en reconnoissance de ce service, que l'Empereur leur accorda la permission de s'établir à Macao, mais avec des restrictions qui annoncent la prudence ou la défiance naturelle aux Chinois.

Quelques Missionnaires, enflammés par l'exemple de saint François-Xavier, arrivèrent dans cette place avec le projet de pénétrer à la Chine. Le père Ricci, jésuite, très-habile mathématicien, élève de *Clavius*, parvint, après mille dangers, à s'y établir en 1582; il fut même mandé à Pekin, où il mourut en 1610, à l'âge de 88 ans.

Pendant la conquête des Tartares orientaux, qui se fit, comme nous l'avons déjà observé, en 1644, les Missionnaires furent obligés de se disperser et de se cacher dans les provinces. La religion chrétienne fit alors très-peu de progrès, et ne commença à refleurir que lorsque les troubles furent calmés.

L'Empereur Kang-hi, prince éclairé, ami

des arts et des sciences de l'Europe, fut très-favorable aux Missionnaires; il les honora publiquement de sa protection; il les employa avec succès, leur accorda par un édit solennel, daté du mois de mars 1692, la permission de prêcher leur loi, qu'il avoit étudiée et qu'il estimoit, en occupa plusieurs dans son palais, et surtout dans le tribunal des mathématiques.

Le nombre des Missionnaires augmenta; il en vint de différens ordres religieux. Les Jésuites, charmés de cette augmentation d'ouvriers évangéliques, les virent arriver avec une vraie consolation, les aidèrent, les soutinrent dans les établissemens qu'ils avoient formés, et parurent, quoiqu'on en dise, fort éloignés de vouloir être les seuls à travailler à la conversion des Chinois. On en peut juger par les premiers témoignages que rendirent à leur zèle et à leur charité ces nouveaux débarqués. Bien loin de les traverser comme ils en avoient la facilité, ils les reçurent comme leurs frères, et leur rendirent tous les services qu'ils pouvoient en attendre.

Les esprits ne s'aliénèrent qu'au bout de quelques années; et ne seroit-ce point à la

faveur du prince pour les premiers venus, qu'il faut attribuer en partie les troubles qui désolèrent cette Église naissante ? elle excita la rivalité, la jalousie peut-être de quelques autres Missionnaires.

On accusa de complaisance criminelle ceux que l'Empereur honoroit de sa bienveillance. Le zèle de la pureté du culte que nous devons rendre à Dieu en fut alarmé. De là tant de clameurs, tant d'accusations bien ou mal fondées. Nous n'entreprenons ni de les discuter, ni de les réfuter : nous nous contenterons d'observer que les Jésuites n'ont point attaqué les premiers ; qu'ils n'ont pas cru devoir repousser la main bienfaisante d'un Empereur qui se déclaroit leur protecteur et celui de la religion ; qu'ils n'ont jamais refusé d'employer leur crédit pour tous les ouvriers indistinctement qui travailloient dans la vigne du Seigneur ; que dans leurs lettres ils ne se plaignent de qui que ce soit, et paroissent se faire un plaisir de rendre justice aux vertus et aux talens, sans acception de personne, et qu'enfin lorsque Rome a parlé, ils se sont soumis avec respect à tous les décrets qui en sont émanés.

Ils étoient hommes, ils pouvoient se tromper, défendre même de bonne foi une opinion erronée, jusqu'à ce que la puissance qui avoit le droit de prononcer l'eût enfin proscrite. Mais ils n'ont montré ni aigreur, ni entêtement; et leur douceur, leur docilité ne seroit-elle pas dans eux, comme dans les autres fidèles, une vertu digne d'être louée et imitée par ceux qui les ont si souvent, si constamment poursuivis?

Les Chinois ont, généralement parlant, les mœurs très-douces. Si leur caractère est sans cette vivacité piquante qui nous plaît, parce qu'elle nous est presque naturelle, il est aussi très-éloigné des emportemens et de la violence qu'on peut reprocher à beaucoup d'Européens.

L'éducation est excellente à la Chine. Elle est fondée sur la piété filiale, le respect pour les anciens, et des égards minutieux, si l'on veut mais nécessaires, ou du moins utiles au maintien de l'ordre, de la paix et de la confiance. On ne peut s'élever que par l'étude et le travail. Il y a dans toutes les villes, des écoles où la jeunesse est instruite aux frais du gouvernement, et

subit des examens rigoureux avant que d'être promue aux trois degrés de littérature qui donnent droit aux charges et aux honneurs.

La noblesse n'est point héréditaire, et les enfans d'un père illustre ont besoin de s'illustrer eux-mêmes pour ne pas tomber dans l'obscurité.

La jurisprudence, la morale, les caractères chinois, sont les sciences qu'on cultive principalement dans les écoles chinoises; et la doctrine de *Confucius*, ce célèbre philosophe qui vivoit environ cinq cents ans avant Jésus-Christ, est la base de toutes les études.

L'administration politique de la Chine roule uniquement sur les devoirs réciproques des pères et des enfans. L'Empereur est le père et la mère de l'empire. Un vice-roi est le père de la province où il commande, comme un mandarin est le père de la ville qu'il gouverne.

Cette constitution de gouvernement est si naturelle, si douce à la Chine, les peuples y sont si accoutumés, qu'ils n'imaginent pas qu'on puisse en avoir de meilleure.

On obéit par respect, on commande avec

bonté, et quand il faut de la fermeté, c'est celle d'un père et non d'un despote. Il y a cependant, comme on le verra même dans ces lettres, quelques exceptions fâcheuses, et les rois et les peuples ont quelquefois éprouvé qu'il est bien difficile de ne jamais mal user du pouvoir absolu.

Tous les tribunaux de justice sont tellement subordonnés les uns aux autres, qu'il est presque impossible que la prévention, le crédit ou la vénalité dictent les jugemens, puisque tout procès civil ou criminel est soumis à la décision d'un et de plusieurs tribunaux supérieurs.

Lorsqu'il est question de condamner un homme à mort, il n'y a pas de précaution qui paroisse excessive aux Chinois. Il faut pour le dernier du peuple, comme pour le plus grand seigneur, l'arrêt de l'Empereur lui-même, et aucun juge ne peut faire mettre à mort un citoyen, si ce n'est en cas de sédition ou de révolte.

Rien ne contribue plus à la tranquillité dont jouit ce vaste Empire, que la police qui s'observe dans les villes; elle est exacte, vigilante, sévère, et les mandarins répondent, sous peine de perdre leur emploi, du

moindre désordre qui règne dans leur département.

Malgré tant de sagesse, de précautions et de soins paternels, le peuple chinois est peuple comme par-tout. Il s'y commet des fautes et même des crimes; mais ils y sont peut-être plus rares; ils n'y sont point tolérés, et le vice ne s'y montre point avec audace, surtout dans l'intérieur de l'Empire : car sur les côtes et dans les villes frontières, le commerce avec les étrangers a altéré le caractère du Chinois et la pureté de ses mœurs. Aussi ne faut-il point juger de cette nation par ce que nous en disent des étrangers qui ne l'ont vue que superficiellement, et qui n'en connoissent que les limites.

L'agriculture est en grand honneur à la Chine; le commerce y fleurit, et l'astronomie ainsi que la géométrie y ont été constamment cultivées. Il falloit bien qu'ils eussent des principes pour creuser et conduire ces immenses canaux qui traversent de grandes provinces, et servent à les préserver des inondations, et à faciliter les communications, si nécessaires dans un si vaste Empire.

On reproche aux Chinois l'infanticide ou l'usage d'exposer leurs enfans. Cette affreuse coutume est effectivement tolérée à la Chine; mais le gouvernement a tâché de remédier à un si grand mal; il a établi des hôpitaux, où l'on reçoit ces malheureuses victimes de la pauvreté ou du libertinage de leurs parens. Tous les jours, à une heure marquée, des voitures parcourent les différens quartiers des grandes villes pour y recueillir les enfans abandonnés. S'ils vivent encore, on les fait élever; s'ils sont morts, on leur donne la sépulture aux frais du gouvernement. Le luxe, et la pauvreté fille du luxe, sont la véritable cause de ce désordre affreux: ce n'est que dans les grandes villes qu'il s'est introduit. Dans les campagnes, dans tous les endroits un peu éloignés des capitales de province, on n'expose pas les enfans vivans; il est même rare qu'on expose les enfans morts, et cela n'arrive que lorsque les parens sont absolument hors d'état de leur procurer la sépulture.

Les Missionnaires, trompés quelquefois par des catéchistes peu fidèles et intéressés, ont pu exagérer le nombre des enfans qu'on baptise en danger de mort, et qui sont sou-

vent blessés et presque dévorés par les bêtes qui les trouvent exposés ; mais il est malheureusement vrai qu'on n'en expose que trop ; il l'est aussi qu'on ne recherche pas les auteurs de ces infanticides ; il l'est encore que le gouvernement, par de très-beaux établissemens, a cherché à remédier à cette affreuse barbarie, en adoptant en quelque sorte les enfans rejetés et abandonnés par les auteurs de leurs jours.

Sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, l'avantage de l'Europe sur la Chine, vient de ce que l'Europe est chrétienne, que la charité est plus industrieuse et plus vigilante que l'humanité, et que dans un gouvernement chrétien les précautions contre le mal sont et doivent être plus efficaces que dans celui qui ne se conduit que par une horreur naturelle et toute humaine du crime.

La langue chinoise, selon le père Lecomte et tous les autres Missionnaires, n'a aucune analogie avec toutes celles qui ont cours dans le monde. Rien de commun ni dans le son des paroles, ni dans la prononciation des mots, ni dans l'arrangement des idées. Tout est mystérieux dans cette langue : on

peut en apprendre les termes dans deux heures, quoiqu'il faille plusieurs années d'étude pour la parler. On peut savoir lire tous les livres, et les bien entendre, sans y rien comprendre si un autre en fait la lecture. Un docteur pourra composer des ouvrages avec beaucoup d'élégance et de politesse, et le même docteur n'en saura pas toujours assez pour s'expliquer dans les conversations ordinaires. Un muet instruit dans les caractères, pourra avec les doigts, sans écriture, se faire entendre assez rapidement pour ne pas ennuyer ses auditeurs, ou plutôt ses spectateurs. Enfin les mêmes mots signifient souvent des choses opposées, et de deux personnes qui les prononcent, ce sera un compliment dans la bouche de l'un, et des injures atroces dans la bouche de l'autre.

Ces paradoxes, quelque surprenans qu'ils paroissent, ne laissent pas d'être véritables ; mais il faut avoir long-temps vécu à la Chine, pour se persuader qu'une langue si pauvre en apparence (car elle n'a qu'environ trois cents mots, tous d'une syllabe), devient cependant féconde, abondante, harmonieuse dans la bouche et sous

Je reviens à l'empereur Kang-hi : sa vénération pour notre sainte religion, son affection constante pour les Missionnaires, méritent bien que nous transcrivions ici l'éloge qu'on en fait dans l'épître préliminaire du tome XVII de l'ancienne édition.

Ce grand prince, digne de tous nos regrets, ne fut pas seulement pour les peuples de l'Asie un objet d'admiration; son mérite extraordinaire, et la gloire de son règne, ont pénétré au-delà de ces vastes mers qui nous séparent de son Empire, et lui ont attiré l'attention et l'estime de toute l'Europe. Aussi est-il vrai de dire qu'il possédoit souverainement l'art de régner, et qu'il réunissoit en lui toutes les qualités qui font l'honnête homme et le grand monarque.

Son port, sa taille, les traits de son visage, certain air de majesté tempéré de bonté et de douceur, inspiroient d'abord l'amour et le respect pour sa personne, et annonçoient, dès la première vue, le maître d'un des plus grands empires de l'univers. Les qualités de son âme le rendoient beaucoup plus respectable. Il avoit un génie vaste, élevé, et d'une pénétration que le déguisement ou la dissimulation ne purent

jamais surprendre; une mémoire heureuse et fidèle, une fermeté d'âme à l'épreuve des événemens, un sens droit et un jugement solide, qui dans les affaires douteuses le fixa toujours au parti le plus sage. Toujours égal et maître de lui-même, il ne donna jamais à entrevoir ses vues ni ses desseins, et il eut l'art de se rendre impénétrable aux yeux les plus perçans. Capable de former de grandes entreprises, il ne fut pas moins habile à les conduire et à les terminer. Loin de se reposer sur des favoris ou sur des ministres, du gouvernement de ses vastes états, il prenoit connoissance de tout, et régloit tout par lui-même.

Avec cette autorité suprême et absolue qu'il exerçoit sur des peuples soumis et presque idolâtres de leur prince, il ne perdit point de vue l'équité et la justice, n'usant de son autorité que dépendamment des lois, et dans la distribution des emplois et des dignités, n'ayant presque jamais d'égard qu'à la probité et au mérite. Tendre envers ses sujets, on le vit souvent, dans des calamités publiques, compatir à leur misère, en se privant de tout divertissement, en remettant à des provinces entières le

tribut annuel, qui montoit quelquefois à trente ou quarante millions, en ouvrant les greniers publics, et fournissant libéralement aux besoins d'un grand peuple affligé.

Il se regarda toujours comme le père de son peuple, et cette idée qu'il se forma presque aussitôt qu'il monta sur le trône, le rendit affable et populaire; c'est ce qu'on remarquoit surtout lorsqu'il faisoit la visite des provinces; les grands de sa cour étoient surpris de voir avec quelle bonté il permettoit à la plus vile populace de l'approcher, et de lui porter ses plaintes.

Quoique la puissance et les richesses d'un empereur de la Chine soient presque immenses, il étoit frugal dans ses repas, et éloigné de tout luxe pour sa personne; mais aussi il devenoit magnifique dans les dépenses de l'état, et libéral jusqu'à la prodigalité, lorsqu'il s'agissoit de l'utilité publique et des besoins de l'Empire.

La mollesse qui règne dans les cours des princes asiatiques, ne fut jamais de son goût. Loin des délices de son palais, il passoit un certain temps de l'année dans les montagnes de Tartarie : là, presque toujours à cheval, il s'exerçoit dans ces longues et pénibles

chasses qui endurcissent à la fatigue, sans néanmoins rien relâcher de son application ordinaire aux affaires de l'état, tenant ses conseils sous une tente, et dérobant même à son sommeil le temps nécessaire pour écouter ses ministres et donner ses ordres.

Partagé entre tant de soins différens, il trouva encore le loisir de cultiver les sciences et les beaux arts; on peut dire même que ce fut sa passion favorite, et il est vraisemblable qu'il s'y appliqua autant par politique que par goût, ayant à gouverner une nation où ce n'est que par les lettres qu'on parvient aux honneurs et aux emplois.

Quelque habile qu'il fût dans tous les genres de littérature chinoise, il n'eut pas plutôt connoissance de nos sciences et de nos arts d'Europe, qu'il voulut les étudier et les approfondir : la géométrie, la physique, l'astronomie, la médecine, l'anatomie furent successivement l'objet de son application, et la matière de ses études. Ce fut cet amour des sciences qui donna aux Missionnaires ce libre accès auprès de sa personne, qui ne s'accorde ni aux grands de l'Empire, ni même aux princes du sang.

Dans ces fréquens entretiens, où ce grand

prince sembloit oublier la majesté du trône pour se familiariser avec les Missionnaires, le discours tomba souvent sur les vérités du christianisme. Instruit de notre sainte religion, il l'estima, il en goûta la morale et les maximes, il en fit souvent des éloges en présence de toute sa cour, il en protégea les ministres par un édit public, il en permit le libre exercice dans son Empire; il donna même quelque lueur d'espérance qu'il pourroit l'embrasser. Heureux si son cœur eût été aussi docile que son esprit fut éclairé, et s'il eût su rompre les liens formés depuis long-temps, ou par la politique, ou par les passions, qui l'ont retenu jusqu'à sa mort dans l'infidélité!

Elle arriva le 20 décembre de l'année 1722. Il étoit allé au parc du *Haïtse*, accompagné de ses Tartares, pour y prendre le divertissement de la chasse du tigre. Le froid le saisit, et se sentant frappé, il ordonna tout à coup qu'on retournât à *Tchang-chun-Yuen* (1). Un tel ordre, auquel on ne devoit pas s'attendre, étonna d'abord toute

---

(1) Maison de plaisance de l'Empereur, à deux lieues de Pekin.

sa suite; mais on apprit bientôt le sujet d'un retour si subit. Son sang s'étoit coagulé, et quelques remèdes qu'on lui donnât, on ne put le soulager. Il se vit mourir, et le jour même qu'il mourut, il assembla tous les grands, et leur déclara qu'il nommoit son quatrième fils pour lui succéder à l'Empire: tous acquiescèrent à ses volontés. Il expira sur les huit heures du soir, et la même nuit son corps fut transporté à Pekin.

Le lendemain, à cinq heures du matin, le Prince s'assit sur le trône, et prit le nom de *Yong-tching;* il fut reconnu de tous les princes, de tous les grands, et des mandarins qui composent les tribunaux. On donna aux Européens une pièce de toile blanche pour porter le deuil, et ils eurent permission de venir frapper de la tête contre terre devant le corps, avec les princes du sang et les grands seigneurs de l'Empire.

Nous ne parlerons pas ici de l'ancienneté de l'empire de la Chine, de la manière dont il s'est peuplé, de son culte, qui n'est que la loi naturelle, altérée par les superstitions et l'idolâtrie même qui s'y sont introduites; des usages, des mœurs, du caractère des Chinois; des obstacles que les

Missionnaires qui y ont établi notre religion ont eu à surmonter; des travaux, des fatigues avec lesquels ils l'ont cultivée; de leurs succès, de leurs talens, de leur zèle, de leur patience, et nous nous pressons de renvoyer pour ces détails, comme pour ceux qui concernent l'histoire naturelle et les arts, aux lettres mêmes des Missionnaires, à la description de la Chine par le père Duhalde, à la grande histoire du père de Mailla, aux mémoires du père le Comte; enfin à ceux qui ont paru sous la protection et par les soins de M. Bertin, ministre d'état.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

LETTRE

Du père le Royer, supérieur des Missionnaires de la Compagnie de Jésus dans le Tunquin, à M. le Royer des Arsix, son frère.

Au Tunquin, le 10 juin 1700.

Mon très-cher frère,

P. C.

Ce m'est, je vous assure, une grande consolation dans l'éloignement où nous sommes, d'apprendre de vos nouvelles, et de trouver l'occasion de vous faire savoir des miennes. J'avois été plusieurs années sans recevoir de vos lettres, quand les dernières me furent rendues. Je ne sais si toutes celles que je vous ai écrites, seront parvenues jusqu'à vous ; et c'est pour cela qu'il ne faut pas que vous soyez surpris de trouver souvent les mêmes choses répétées

dans diverses lettres, qui viennent l'une après l'autre. Nous aimons mieux avoir la peine d'écrire plus d'une fois ce qui peut faire plaisir à nos amis, que d'être dans le doute s'ils auront appris ce que nous désirons leur faire savoir. Ne vous lassez donc pas de nous écrire, et plus d'une fois, et par plusieurs vaisseaux différens. De cette sorte ce qui peut s'égarer ou se perdre par une voie, ne manque point de se retrouver par une autre.

Il y a huit ans que je suis dans le Tunquin. C'est un royaume placé entre la Chine et la Cochinchine, comme vous pourrez le voir sur toutes les cartes. J'y arrivai avec le père Paregaud, mon compagnon, le 22 juin 1692, après une navigation très-longue et très-difficile. Puisque vous souhaitez savoir quelque chose de plus particulier de mes travaux et de l'état de la religion en ce pays-ci, je veux bien contenter un désir si digne de votre piété, et de l'affection avec laquelle vous vous intéressez à tout ce qui me regarde.

Le Tunquin a été long-temps une de nos plus florissantes missions de l'Orient. Les pères Alexandre de Rhodes et Antoine Marqués de notre Compagnie, furent les premiers qui la fondèrent en 1627. Dieu répandit de grandes bénédictions sur les travaux de ces deux hommes apostoliques : car en moins de trois ans, ils baptisèrent près de six mille personnes. Trois *Bonzes* qui avoient beaucoup de crédit parmi ces peuples, furent de ce nombre, et après qu'on les eut instruits parfaitement de tous les mystères de notre sainte religion, ils devinrent trois excellens catéchistes, qui rendirent des services infinis aux missionnaires dans la prédication de l'évangile.

Les prêtres des idoles, alarmés de voir que leurs disciples embrassoient comme à l'envi la religion chrétienne, firent tous leurs efforts pour la décréditer, et pour rendre les missionnaires suspects au

Roi. Ils y réussirent, on ne sait pas comment; mais enfin les pères furent chassés du royaume, après y avoir demeuré trois ans. Les trois bonzes convertis eurent soin de la nouvelle chrétienté, et ils la cultivèrent avec tant de zèle, que les pères étant revenus l'année suivante au Tunquin, ils trouvèrent leur troupeau augmenté de quatre mille néophytes. Dieu ne permit pas que l'éloignement des missionnaires durât plus long-temps. Le Roi qui reconnut presque d'abord l'imposture des prêtres des idoles, vit revenir le père Alexandre de Rhodes et ses compagnons avec plaisir, et leur accorda la permission de prêcher l'évangile dans tous ses états. Ils le firent avec un si grand succès, que l'on compta dans le Tunquin jusqu'à deux cent mille Chrétiens. A la vue de ce prodigieux accroissement, les grands du royaume les plus attachés au culte des idoles, s'étant joints aux faux prêtres qui les sollicitoient depuis long-temps, contre les prédicateurs de l'évangile, se plaignirent au Roi des progrès que faisoit la nouvelle religion, et lui remontrèrent avec tant de force les maux inévitables, qu'ils prétendoient que pouvoit causer l'établissement de ces étrangers dans son royaume, qu'il se vit comme obligé de proscrire le christianisme, et de chasser les missionnaires une seconde fois. Depuis ce temps-là, on a persécuté les Chrétiens, et les prédicateurs de l'évangile ont été obligés de se tenir cachés; mais la religion s'est maintenue, et, grâces à Dieu, le nombre des néophytes n'est pas diminué.

Comme donc on ne souffre point les missionnaires dans le Tunquin, notre premier soin fut de nous cacher, mon compagnon et moi, en y arrivant. Nous en vînmes à bout par une assistance toute particulière de Dieu. Après avoir traversé avec beaucoup de peine et de dangers la province de Tanhhoa, nous entrâmes dans celles de Nhean et de Bochoin,

qui sont sur les frontières de la Cochinchine. Nous les trouvâmes dans un extrême abandon, y ayant un très-grand nombre de Chrétiens qui n'avoient pas approché des sacremens depuis dix ou douze ans. Je ne puis vous exprimer la joie qu'eurent ces bonnes gens de nous voir. Ils nous marquèrent beaucoup d'empressement à participer aux saints mystères, et on les voyoit venir de fort loin pour assister au sacrifice de la messe, et recevoir les sacremens. Nous ne demeurâmes que quatre mois dans ces provinces, quelque envie que nous eussions d'y rester davantage pour la consolation des fidèles; mais on nous rappela, et l'on nous fit passer dans la province de l'est, où nous trouvâmes à peu près les mêmes besoins. Depuis ces premières années jusqu'à maintenant, nous avons parcouru presque toutes les provinces du royaume, où nous avons eu l'avantage de baptiser plusieurs infidèles, et d'administrer les sacremens à un grand nombre de Chrétiens. Comme je garde un mémoire exact du nombre des baptêmes, des confessions et des communions, je vous en ferai le dénombrement à la fin de cette lettre.

Les peuples du Tunquin ont de l'esprit, de la politesse et de la docilité. Il n'est pas difficile de les gagner à Jésus-Christ, parce qu'ils ont peu d'attachement pour leurs pagodes, et moins encore d'estime pour les prêtres des faux dieux. Leurs mœurs sont d'ailleurs assez innocentes, et ils ne connoissent point les vices grossiers, auxquels les autres nations de l'Orient se livrent avec fureur. Il n'y a parmi eux que la pluralité des femmes, le droit qu'on a de répudier celles dont on n'est pas content, et la barbare coutume d'y faire des eunuques, qui soient des obstacles à l'établissement de la religion chrétienne. La pluralité des femmes et la coutume de faire des eunuques, ne regardent guère que les personnes de qualité, qui ne se trouvent pas embar-

rassées d'avoir beaucoup d'enfans, et qui veulent les élever aux premières charges du royaume. Il n'en est pas ainsi du droit qu'on a de répudier sa femme, et d'en prendre une autre, quand on n'en a pas d'enfans, ou qu'on la trouve d'une humeur fâcheuse. C'est un usage établi même parmi le peuple, et le plus grand obstacle que la loi de Jésus-Christ ait à surmonter.

Quoiqu'il ne soit pas permis de prêcher ici publiquement l'évangile, la religion chrétienne ne laisse pas d'y être très-florissante. La plupart des grands l'estiment, et plusieurs l'embrasseroient, si la crainte de perdre leurs charges et leurs biens, ne les retenoit. On a la consolation de trouver dans les campagnes, et au milieu des bois, des bourgades de mille et de deux mille personnes, qui font toutes profession du christianisme. Je ne doute point que si les troubles qui ont affligé dans ces derniers temps cette florissante mission, venoient à cesser tout à fait, et si, les ouvriers évangéliques vivant ensemble dans une bonne intelligence et dans une paix parfaite, il venoit ici autant de missionnaires qu'il seroit nécessaire pour la grandeur de l'ouvrage, le christianisme n'y fût en peu d'années la religion dominante.

Pour la manière dont je vis et dont je travaille ici au salut des âmes, puisque vous êtes encore curieux de l'apprendre, je vous l'écrirai tout simplement, et comme parlant à un frère. Pour peu que nous parussions librement en public, il seroit aisé de nous reconnoître à l'air et à la couleur du visage; ainsi pour ne point susciter de persécution plus grande à la religion, il faut se résoudre à demeurer caché le plus qu'on peut. Je passe les jours entiers, ou enfermé dans un bateau, d'où je ne sors que la nuit pour visiter les villages qui sont proche des rivières, ou retiré dans quelque maison éloignée.

Lorsque je visite les Chrétiens, qui demeurent

en très-grand nombre sur les montagnes et au milieu des forêts, j'ai ordinairement avec moi huit ou dix catéchistes, qu'il faut que je nourrisse et que j'entretienne de tout. Ils apprennent aussi bien que moi à se contenter de peu de chose. Voici l ordre que nous gardons dans le partage de notre temps. Je travaille toute la nuit, et il y en a, je vous assure, bien peu de vides. Le temps que je ne donne point à entendre les confessions, ou à communier ceux que j'ai confessés, se passe à accommoder des différends, à faire des réglemens, à résoudre des difficultés où n'ont pu réussir mes catéchistes. Après la messe, que je dis un peu avant le jour, je rentre dans mon bateau ou dans la maison qui me sert alors de retraite. Les catéchistes, qui se sont reposés durant la nuit, travaillent le jour, pendant que je prie, que j'étudie, ou que je repose. Leur travail est de prêcher aux infidèles, d'exhorter les anciens Chrétiens et de les préparer à recevoir les sacremens, de catéchiser les enfans, de disposer les catéchumènes au baptême, de visiter les malades, enfin, de faire tout ce qui ne demande point absolument le caractère sacerdotal. Après avoir visité un village, on va dans l'autre, où l'on recommence les mêmes exercices; ainsi nous sommes toujours dans l'action.

Votre bon cœur et votre tendre affection vous font croire peut-être, mon cher frère, qu'on est bien à plaindre de passer ainsi la vie toute entière dans un travail pénible, avec des paysans et des hommes ordinairement du petit peuple, ou dans une retraite plus pénible encore et plus mortifiante que le travail. Mais si nous pouvons vous exprimer quelque chose de nos peines, il n'y a que Dieu qui sache quelles sont nos consolations. Elles paroîtroient dignes d'envie aux personnes les plus attachées au monde, si l'on pouvoit leur en donner quelque expérience. Pour moi, je puis vous assurer que je

n'ai jamais été si content en France, que je le suis au Tunquin. A la vérité, on n'a ici que Dieu, et il faut bien se garder d'attendre ou de désirer autre chose; mais quel plaisir aussi de pouvoir dire avec une effusion de cœur que nulle attache ne sauroit démentir : *Deus meus et omnia* (mon Dieu et mon tout); d'entendre au fond de l'âme ce que Dieu répond à cette protestation sincère et généreuse! On ne fait nulles démarches, qu'on n'aperçoive des traces de sa protection divine, et comme des preuves sensibles de sa présence. Dieu se donne en quelque sorte tout à nous, comme nous voulons être tout à lui, et le centuple qu'on reçoit dans la vie présente, égale ou surpasse la généralité du sacrifice qu'on a fait pour son amour. C'est le témoignage que je suis obligé de rendre à ce bon maître, malgré tant d'infidélités dont je me trouve coupable.

Il y a quatre ans qu'il s'éleva ici une nouvelle persécution contre les Chrétiens. Ce fut au mois d'août de l'année 1696. Le Roi fit un édit, par lequel il défendoit à ses sujets d'embrasser la religion des Portugais (c'est le nom qu'on donne au Tunquin à la religion chrétienne), et ordonna à tous ceux qui en faisoient profession de ne plus s'assembler pour prier, et de ne plus porter d'images ni de médailles. Il voulut aussi qu'on arrêtât les étrangers partout où l'on pourroit les trouver. Le chef de nos catéchistes fut emprisonné et chargé de fers; les pères Vidal et Séguéyra de notre Compagnie auxquels, quelque temps auparavant, le Roi avoit donné une permission particulière de demeurer dans le Tunquin, eurent ordre, comme tous les autres, d'en sortir incessamment. Ils furent même en quelque sorte traités avec plus de rigueur; car quoique le père Séguéyra fût malade à l'extrémité, quand l'ordre du Roi lui fut signifié, on l'obligea de partir sans aucun délai; mais Dieu ne tarda pas à le récom-

penser ; il mourut au bout de deux ou trois jours dans le bateau où on l'avoit jeté tout moribond, et acheva ainsi la course glorieuse de son apostolat.

L'édit du Roi alarma d'abord tous les fidèles, et jeta les missonnaires dans une terrible consternation, parce que, dans le cours de leurs voyages, ils ne trouvoient presque personne qui osât les recevoir chez soi, ou les y tenir cachés. J'étois alors à visiter la province de l'est, où je demeurai enfermé près de deux mois dans un lieu fort obscur, sans que qui que ce soit en eût connoissance, excepté ceux de la maison qui m'avoient donné cet asile. On abattit presque toutes les églises et les maisons des catéchistes dans la province du nord, et l'on maltraita même les Chrétiens en quelques endroits ; mais dans la plupart des autres provinces les gouverneurs furent beaucoup plus modérés. Ils se contentèrent d'envoyer l'édit du Roi aux chefs des villages, afin que les Chrétiens se tinssent sur leurs gardes, et qu'ils n'irritassent pas le prince par une conduite d'éclat contraire à ses intentions.

On m'a assuré que le gouverneur de la province de Nhean, où il y a beaucoup de Chrétiens, ayant reçu ordre, comme les autres, de publier cet édit, osa représenter au Roi, que depuis long-temps qu'il connoissoit les Chrétiens, jamais il n'avoit rien remarqué en eux qui fût contraire à son service ; qu'il avoit dans ses troupes plus de trois mille soldats, qui faisoient profession de cette religion ; qu'il n'en connoissoit point de plus braves, ni de plus affectionnés à sa personne. On dit que le Roi lui répondit simplement, qu'il ne pouvoit pas révoquer l'édit qu'il avoit porté ; mais que c'étoit aux gouverneurs à voir ce qui convenoit au bien de l'état, et à en user dans les rencontres particulières selon qu'ils le jugeroient à propos. Ainsi cette persécution n'a pas eu les suites fâcheuses qu'on avoit sujet d'appréhender.

Un an avant ces troubles j'avois perdu mon cher compagnon, le père Paregaud. Il étoit chargé d'une des plus nombreuses églises du Tunquin. Ayant appris qu'à deux journées du lieu où il résidoit, il y avoit sur des montagnes un grand nombre de fidèles, qui depuis plusieurs années n'avoient point vu de missionnaires, il résolut d'aller les visiter. On tâcha de l'en détourner, sur ce que c'étoit alors le temps des chaleurs, et que d'ailleurs l'air et les eaux y sont si mauvais, qu'il n'y a presque que les habitans de ces montagnes qui y puissent vivre. Le père n'écouta que son zèle et les besoins pressans de ces pauvres abandonnés. Il parcourut quelques villages, ses catéchistes tombèrent malades, et bientôt il se sentit lui-même frappé. Il ne laissa pas de continuer les exercices de la mission, et de passer les nuits à entendre les confessions. Mais le mal devint si violent, qu'il fut enfin obligé de se faire reporter à son église. J'étois alors à trois journées de chemin du lieu de sa demeure; il m'envoya quérir pour lui administrer les derniers sacremens. J'arrivai la veille de sa mort, je le trouvai dans une grande foiblesse, mais dans une tranquillité admirable, et dans une continuelle union avec Dieu. Il me pria de lui donner au plutôt les sacremens, qu'il reçut avec des sentimens d'amour et de reconnoissance envers Dieu, dont tous ceux qui étoient présens furent, comme moi, très-vivement touchés. Après avoir passé le reste du jour dans une profonde paix, et dans un désir ardent de s'unir à son Créateur, sur le soir il lui prit un redoublement, qui l'enleva vers les deux heures après minuit, le 5 juillet de l'année 1695. C'étoit un missionnaire infatigable au travail, et d'une mortification extrême. Son zèle étoit si grand, qu'il ne trouvoit jamais assez d'occupation à son gré, lors même qu'il en paroissoit comme accablé. Rien ne lui coûtoit, quand il s'agissoit de faire con-

noître ou aimer Dieu. Le désir de le glorifier de plus en plus, l'avoit engagé à promettre par vœu, de faire en toutes choses ce qu'il croiroit être de plus parfait et de plus propre à lui procurer de la gloire. Tous les Chrétiens, dont il avoit un soin admirable, l'ont regretté et le regrettent encore présentement. C'est une perte infinie pour cette mission, où il n'y a qu'un très-petit nombre d'ouvriers.

Je suis présentement le seul jésuite français qui soit au Tunquin. Je demeure avec nos pères portugais, qui ont pour moi une bonté et une charité que je ne puis vous exprimer. Vous en serez pleinement convaincu, quand vous saurez qu'après la mort du père Féréïra, supérieur de tous les Jésuites du Tunquin, ils m'ont chargé en sa place du soin de cette mission, quelques efforts que j'aie pu faire, pour ne pas accepter un emploi dont je me sens si incapable.

Il me reste à vous transcrire, comme je vous l'ai promis, l'extrait de ce que j'ai fait de principal dans mes courses diverses, depuis que je suis entré en ce royaume. Nous commençâmes, mon compagnon et moi, à faire l'office de missionnaires avec la permission de MM. les Evêques, le 4 octobre 1692. Depuis ce jour-là jusqu'au 14 décembre 1693, nous avons baptisé dix-sept cent trente-cinq personnes, dont il y avoit onze cent dix-sept adultes, et six cent dix-huit enfans; nous avons confessé douze mille six cent quatre-vingt-treize personnes, et donné la communion à douze mille cent vingt-deux.

En 1694, je baptisai quatre cent soixante-sept adultes et deux cent quatre-vingt-seize enfans; je confessai sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes, et j'en communiai six mille six cent cinquante-deux.

En 1695, je baptisai quatre cent trente-cinq adultes et quatre cent sept enfans; je confessai huit

mille sept cent quarante-sept personnes, et j'en communiai sept mille trois cent trente-sept.

En 1696, malgré la persécution qui nous obligea de vivre plus cachés qu'à l'ordinaire, je baptisai deux cent dix-huit adultes et cent soixante-dix enfans; je confessai cinq mille six cent soixante-onze personnes, et j'en communiai trois mille huit cent quatre-vingt-cinq.

En 1697, la persécution continua; je baptisai deux cent quarante-sept adultes et deux cent quatre-vingt-dix-sept enfans; je confessai cinq mille sept cent soixante-trois personnes, et j'en communiai quatre mille cinq cent quatre-vingt-treize.

En 1698, je baptisai trois cent dix adultes et quatre cent vingt-cinq enfans; je confessai huit mille six cent soixante-deux personnes, et j'en communiai six mille six cent quatre-vingt-quinze.

En 1699, je baptisai deux cent quatre-vingt-deux adultes et trois cent trente-un enfans; je confessai huit mille six cent quarante-neuf personnes, et j'en communiai sept mille quatre cent vingt-trois. Plusieurs de nos pères ont eu un plus grand nombre de baptêmes et de confessions que moi.

C'est ainsi, mon cher frère, que nous employons le temps à cultiver l'héritage de Jésus-Christ, et à lui former chaque jour de nouveaux serviteurs.

Vous qu'il n'a point destiné à travailler comme nous à la conversion des infidèles, il faut que vous priiez souvent pour eux, que vous nous secouriez de toutes les manières qui sont en votre pouvoir, et surtout que vous n'oubliiez pas de donner à votre propre sanctification toute l'attention que nous tâchons d'avoir pour le salut des âmes.

Hélas! qu'il y a de différence entre les secours qu'ont ici les pauvres Chrétiens, avec tout ce que nous avons de bonne volonté pour eux, et les secours que vous trouvez en Europe, pour peu que vous le

vouliez, pour vous avancer dans les voies de Dieu! Il ne faut pas douter que le compte que Dieu vous en demandera, ne doive être aussi incomparablement plus sévère.

Dans l'éloignement où nous sommes, et à l'âge que j'ai, avec une santé assez foible, et souvent attaquée, je ne crois pas que nous puissions nous revoir en ce monde. Mais que je serois désolé, mon cher frère, si je ne pensois que Dieu nous fera miséricorde, et que, fidèles aux attraits de sa sainte grâce chacun dans notre vocation, nous aurons le bonheur de nous retrouver éternellement ensemble avec lui!

Pour cela, souffrez que je vous fasse souvenir de ce que je me souviens de vous avoir mandé tant de fois, étant plus près de vous.

1.° Jamais ne mettez de comparaison entre ce qui regarde le salut éternel, et tous les autres intérêts de quelque nature qu'ils puissent être. *Que sert à l'homme*, selon la parole de notre Maître (Matth. 16), *de tout gagner s'il perd son âme*, ou s'il risque seulement de la perdre pour toute l'éternité? Craignez beaucoup Dieu, et ne consentez jamais à lui déplaire. Accoutumez-vous à le voir des yeux de la foi, comme témoin de toutes vos paroles et de toute votre conduite. Offrez-lui vos actions; faites-les dans le dessein de lui plaire; consultez-le dans toutes vos entreprises; jetez-vous avec confiance entre les bras d'un si bon Père; demandez-lui souvent la grâce de l'aimer, et soumettez-vous en tout à ses adorables volontés.

2.° Pour l'établissement de votre maison et de votre famille, n'oubliez jamais que Dieu est la source de tous les biens; que la probité, la sincérité, la droiture, l'attachement inviolable aux lois saintes de la religion, sont les véritables moyens qu'on doit prendre pour bâtir solidement et pour

conserver sa fortune; que l'injustice au contraire n'aboutit qu'à se perdre d'honneur, et souvent même de biens. Persuadez-vous fortement que la prudence d'un homme est bien courte, quelque génie qu'il prétende avoir, quand Dieu le livre à lui-même, et qu'il l'abandonne à sa propre conduite, et que l'esprit ne sert à un homme ainsi abandonné, qu'à lui faire faire de plus grandes fautes. Si Dieu permet quelquefois qu'un homme injuste réussisse, il ne permettra pas qu'il jouisse long-temps d'un bien injustement acquis. Une famille sera bientôt accablée, et les biens en seront bientôt dissipés, si Dieu ne veille pas à sa conservation.

3.° Faites au prochain tout le bien que vous pourrez, et ne faites jamais de mal à personne. Evitez les procès comme le plus grand malheur qui vous puisse arriver, et conservez la paix autant qu'il sera en vous. Comme cette paix est un don de Dieu, demandez-la lui souvent, parce que vous n'en jouirez qu'autant qu'il vous la conservera. S'il vous survient quelque affaire, mettez-y le meilleur ordre que vous pourrez; mais n'employez jamais ni fourbe ni fausseté pour soutenir un bon droit: car alors Dieu vous laisseroit seul, et malgré votre bon droit, vous succomberiez et vous vous trouveriez accablé.

Voilà, mon cher frère, ce que vous prie de méditer souvent et de mettre en pratique, l'homme du monde qui vous doit être le plus attaché, et qui n'a pas, comme vous pouvez penser, moins de zèle pour votre salut, que pour celui des idolâtres qu'il est allé chercher si loin.

Je suis, etc.

de familles chrétiennes, j'envoyai savoir si tout y étoit tranquille, et si je pouvois y faire ma visite. Quelques officiers du gouverneur étoient alors dans le village pour lever le tribut. Celui qui gardoit l'église, au lieu de m'en donner avis, se contenta de me faire dire qu'il étoit à propos que je demeurasse quelque temps dans mon bateau, où je pouvois entendre les confessions des fidèles. J'en confessai un grand nombre pendant toute la nuit. Mais un païen ayant reconnu quelques-uns de mes catéchistes, alla aussitôt avertir le principal officier du gouverneur, qu'il y avoit près du village un Missionnaire étranger. L'officier ne voulut point faire de bruit pendant la nuit; il posta seulement des gardes aux environs de mon bateau, pour observer mes démarches, afin de m'arrêter plus sûrement en plein jour.

Dès le grand matin, on vint me prier de donner les sacremens à une personne dangereusement malade, qui étoit dans une barque voisine. J'entrai dans cette barque : mais à peine eus-je commencé d'entendre la confession du malade, que l'officier, qui crut que je voulois m'évader, se mit à crier et à faire ramer les gens de son bateau pour me joindre. Le maître de la barque où j'étois rama aussi de son côté, pour me dérober à leur poursuite. Je fus heureux de m'être trouvé hors de mon bateau; car si j'y avois été surpris, on m'auroit enlevé ma chapelle, mes ornemens, un grand nombre de livres sur la religion, et les provisions nécessaires pour l'entretien de mes catéchistes.

Tandis que l'officier me poursuivoit, les catéchistes eurent le temps de faire avancer mon bateau et de le mettre en lieu de sûreté. Ils confièrent à quelques pêcheurs chrétiens les meubles de ma chapelle et les livres : après quoi ils se dispersèrent en différens bateaux de néophytes, pour voir ce que je deviendrois, et les mesures qu'il y auroit à prendre.

Cependant

Cependant l'officier eut bientôt atteint la barque où j'étois. Il y entra avec trois gardes pour m'empêcher d'en sortir; ensuite il me demanda où étoit mon bateau, combien j'avois de disciples, et où étoient mes meubles et mes livres. Comme je ne lui faisois aucune réponse, une Chrétienne prit la parole: « Ne » voyez-vous pas, lui dit-elle, que vous perdez votre » temps à interroger un pauvre étranger, qui ne » sait qu'imparfaitement notre langue, et qui appa- » remment ne comprend rien à ce que vous lui » dites? »

L'officier, après quelques discours, se mit en devoir de me faire passer dans son bateau, pour me conduire au gouverneur. Je crus alors devoir parler, et m'étant approché de lui, je lui dis à l'oreille que j'étois fort pauvre, qu'il ne gagneroit rien à m'arrêter, et que s'il vouloit, sans faire de bruit, recevoir quelque petite somme, les Chrétiens ne feroient nulle difficulté de la fournir, pour me tirer du mauvais pas où je me trouvois. Il goûta la proposition, et se contenta de huit taëls, qui lui furent livrés sur le champ, et que j'ai rendus depuis à ceux qui les avoient avancés, ne voulant être à charge à personne.

C'est pour la seconde fois que j'ai été arrêté depuis que je suis au Tunquin. Dieu n'a pas permis qu'il me soit arrivé rien de plus fâcheux. J'avois à craindre qu'on ne me traitât avec la même rigueur qu'a été traité un de nos pères, qui ayant été pris il n'y a que peu de temps, fut livré au gouverneur, et par ordre du Roi chassé du royaume. Un père de Saint-Dominique eut l'année passée le même sort. Des prêtres tunquinois ont été enfermés plusieurs mois dans d'étroites prisons, d'où ils ne sont sortis qu'après avoir payé des sommes considérables. Si le Seigneur me réserve à d'autres travaux, que son saint Nom soit béni. Je suis entre ses mains pour souffrir ce qu'il lui plaira d'ordonner pour sa gloire, et pour le salut de ce

peuple. *Ego non solum alligari, sed et mori paratus sum propter nomen Domini Jesu.* (Act. XXI, 19.)

TROISIÈME LETTRE

Du père le Royer, missionnaire.

Au Tunquin, en l'année 1714.

CETTE chrétienté jouissoit d'une paix profonde; mais un édit du Roi, publié le 10 mai 1712, l'a mise dans une agitation extrême. Les Missionnaires ont été obligés de se tenir cachés, sans pouvoir visiter leurs néophytes. Un frère coadjuteur de notre Compagnie, nommé Pie-Xavier, tunquinois : un de nos catéchistes, et trois autres catéchistes de M. l'Evêque d'Auren, furent arrêtés quelques jours avant la publication de l'édit. Ils ont été bâtonnés plusieurs fois, et ils ont reçu de grands coups de massue sur les genoux; ils sont encore en prison; il y a bien de l'apparence qu'on les y laissera jusqu'à leur mort. On assure que le Roi a été engagé à porter cet édit par les pressantes sollicitations de sa mère, qui est dévouée aux pagodes, et d'un mandarin lettré, qui a beaucoup de crédit.

Le plus grand éclat qu'ait produit ce nouvel édit, a été la sortie de MM. les Evêques d'Auren et de Basilée, et de M. Guizain, venu au Tunquin avec moi. Ils demeuroient ici publiquement en qualité de facteurs de la Compagnie du commerce de France. On savoit qu'ils étoient chefs des Chrétiens, et l'on n'avoit jamais parlé d'eux dans les édits précédens; mais dans celui-ci, ils ont été désignés nommément, et il y a eu ordre au gouverneur de la province du midi de les faire sortir du royaume, sans qu'il leur soit jamais permis d'y rentrer. Ils ont fait de grands

présens à des personnes considérables, qui leur promettoient de les servir, mais inutilement. Le gouverneur devoit à ces prélats sept cents taëls, qu'il leur avoit empruntés dans un besoin. Cette dette, qu'il étoit ravi de ne pas payer, l'aura sans doute porté à exécuter promptement les ordres de la cour. Nous nous persuadions qu'on ne voudroit pas exposer aux vents et aux tempêtes de la mer M. l'Evêque d'Auren, qui a plus de quatre-vingts ans, et qu'on le laisseroit finir ici tranquillement ses jours; mais on n'a eu nul égard à son âge. On a construit deux barques pour les transporter : l'embarras étoit de leur fournir des matelots et un capitaine. Un navire anglais, venu de Madras, qui avoit échoué au port de Tunquin, a levé cette difficulté. Comme les officiers anglais cherchoient à s'en retourner, ils ont été ravis de trouver cette occasion. Les prélats s'embarquèrent à Hien, et de là ils ont dû être conduits à Siam.

On a saisi quantité de terres qu'ils avoient en différens endroits, avec les contrats d'achat, et ce qui se trouva dans leur maison. Leur séminaire de Hien, avec leurs jardins, étangs, etc., ont été donnés au gouverneur de Hien, qui étoit chargé de les chasser du royaume. Une belle maison qu'ils avoient à la cour, et qu'ils avoient achetée trente barres d'argent, a été sauvée par les soins d'une dame chrétienne, qui a déclaré qu'elle avoit loué cette maison. On avoit transporté à la cour leurs papiers, leurs livres et d'autres meubles semblables, qu'on leur a rendus dans la suite. Ces Messieurs passoient ici pour être riches, et ils ne cachoient pas les sommes d'argent qu ils recevoient, afin qu'on fût convaincu qu'ils ne venoient pas au Tunquin pour y chercher de quoi vivre.

Un des articles de l'édit qui fait le plus de peine, c'est que les Chrétiens qui seront découverts, seront

condamnés à payer soixante taëls au profit de l'accusateur. Cette récompense rendra les païens très-attentifs à surprendre les Chrétiens et les Missionnaires. Chacun se cache où il peut. Pour moi, je demeure dans des forêts de mon district avec quelques catéchistes, en attendant un temps plus favorable. Les Chrétiens viennent m'y trouver. J'ai eu jusqu'à présent la consolation de dire la messe tous les jours, ce qui n'a pas été possible à quelques autres Missionnaires.

Une famine générale, qui est arrivée dans le royaume, a fait dire aux païens mêmes, que c'étoit un châtiment du Dieu du ciel, qui a puni ce royaume toutes les fois qu'on a persécuté les Chrétiens. Cette pensée a procuré du repos à nos néophytes dans plusieurs villages.

Comme le dernier édit, aussi-bien que les édits précédens, n'ont jamais nommé la loi chrétienne, *loi du Dieu* ou *du Maître du Ciel*, mais qu'ils l'ont défendue sous le nom de *loi Hoalang*, c'est-à-dire, *loi portugaise*, les mandarins ont fait la distinction de ces deux lois, quand ils ont voulu favoriser quelque Chrétien. En voici un exemple tout récent : Une dame fort riche ayant assemblé plus de deux cents Chrétiens pour accompagner le corps de sa mère au lieu de sa sépulture, le chef du village alla aussitôt trouver le gouverneur de la province, et l'accusa de suivre la *loi Hoalang*, que le Roi venoit de défendre. Cette dame étant citée au tribunal, répondit qu'on ne prouveroit jamais qu'elle eût suivi d'autre loi que celle du Dieu du ciel. Le gouverneur se contenta de cette réponse, et il fit fustiger l'accusateur, qui ne pouvoit donner aucune preuve qu'elle eût embrassé la *loi Hoalang*. Mais la plupart des ministres païens ne recevoient pas cette distinction, qu'ils regardoient comme une subtilité dont on se sert pour éluder l'édit du Roi. Tel est l'état présent de cette

mission affligée. Je la recommande à vos saintes prières.

P. S. Depuis ma lettre écrite, nous avons appris que M. l'Evêque d'Auren est allé seul à Siam, et que M. l'Evêque de Basilée, avec M. Guizain, avoient relâché dans une province nommée *Ngean*, et s'étoient retirés dans un village chrétien, où des prêtres et des catéchistes leur avoient ménagé une retraite.

RELATION

Abrégée de la persécution élevée dans le royaume de Tunquin, et de la mort que deux Missionnaires jésuites et neuf Tunquinois chrétiens y ont endurée pour la foi ; tirée de deux mémoires, l'un italien et l'autre portugais.

La persécution qui s'alluma dans le Tunquin, en 1721, est une des plus cruelles que le christianisme ait eu à souffrir dans ce royaume. On en jugera par la suite de cette relation, où l'on verra la religion proscrite, les Missionnaires et les Chrétiens recherchés, emprisonnés, mis à la torture, expirant sous le fer des bourreaux, et cela uniquement par le refus qu'ils font de renoncer à leur foi, et de fouler aux pieds l'image adorable de Jésus crucifié. Tel est le spectacle qui a attiré, ces dernières années, toute l'attention d'un grand peuple, et qui a procuré à de généreux confesseurs de Jésus-Christ, une couronne immortelle. On ne rapportera ici que ce qu'on a pu apprendre par la voix publique, et dont des personnes dignes de foi ont été témoins oculaires. On omet plusieurs circonstances édifiantes de la mort

de ces illustres néophytes, parce que les Missionnaires, obligés de se cacher pour se dérober aux recherches des soldats, n'ont pas eu la liberté de s'en instruire avec assez de certitude.

La mission de Tunquin, l'une des plus florissantes de l'Orient, a été jusqu'ici, et est encore la plus persécutée. Cependant elle paroissoit assez paisible depuis quelques années; les ouvriers évangéliques trouvoient moins de contradiction dans leurs travaux, et le fruit qu'ils en retiroient répondoit à l'ardeur de leur zèle. Une infinité d'âmes étoient enlevées au démon, et entroient en foule dans le bercail de Jésus-Christ. Ce calme ne dura pas longtemps; l'esprit de ténèbres ne put voir d'un œil tranquille tant de conquêtes arrachées à l'enfer.

L'instrument dont il se servit, fut une femme chrétienne, dont la foi étoit déjà bien altérée par la corruption de son cœur. Elle demeuroit dans une bourgade nommée *Kesat*, où il y avoit une chrétienté nombreuse et fervente. Son libertinage outré et le déréglement de sa vie y causoient un énorme scandale. Les avis, les reproches, les menaces, dont on usa tour à tour pour la faire rentrer dans la voie du salut, furent inutiles. Enfin, ses désordres montèrent à un tel excès, que les fidèles ne voulurent plus avoir de communication avec elle, et que les Missionnaires la privèrent de l'usage des sacremens jusqu'à ce qu'elle eût repris un train de vie plus édifiante. Cette malheureuse, tournant en poison le remède qui devoit la guérir, mit le comble à ses crimes par l'apostasie et par la résolution qu'elle prit de tout entreprendre pour détruire absolument le christianisme. Elle communiqua son dessein à un apostat, et à un autre de ses amis, infidèle, qui détestoit le nom chrétien. Ils convinrent de présenter une requête au régent du

royaume, nommé *Chua ;* elle contenoit les accusations suivantes :

1.° Qu'Emmanuel *Phuoc*, chrétien, et ses parens, contre l'obéissance due à l'édit du Roi, qui proscrit la loi des Portugais (c'est ainsi qu'ils appellent la loi chrétienne), étoient les protecteurs déclarés de deux Européens qui enseignent cette loi, et qu'ils les tenoient cachés dans leurs maisons et dans leur village. 2.° Que ces Européens avoient érigé dans leur village une église, où ils enseignoient leur loi aux peuples. 3.° Que les peuples accouroient par milliers de tout le royaume à cette église. 4.° Que les Européens avoient des églises dans plusieurs autres bourgades, et que quand les mandarins y faisoient leur visite, ils fermoient les yeux sur ce désordre. Cette requête fut suivie d'une seconde dont on n'a pu avoir de copie. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle étoit pleine d'invectives contre la religion chrétienne, et de calomnies contre les Missionnaires et leurs néophytes.

Les Chrétiens de Kesat eurent un secret pressentiment des accusations calomnieuses qu'on avoit portées contre eux à la cour. C'est pourquoi, à tout événement, ils songèrent à mettre en sûreté les vases sacrés, les ornemens de l'église, et les meubles les plus précieux qu'ils avoient dans leurs maisons. Emmanuel Phuoc, qui prévoyoit que ce seroit sur lui d'abord que tomberoit la foudre qui commençoit à gronder, ne perdit point de temps, et mit à couvert une bonne partie de ce qui pouvoit être profané ou enlevé par les infidèles. Les autres Chrétiens qui ne croyoient pas que l'orage fût si près d'éclater, usèrent de plus de lenteur, et se trouvèrent surpris.

Le père Buccharelli résidoit à Kesat. Ayant appris que la cour avait fait partir trois mandarins et une centaine de soldats, pour s'assurer de cette bourgade,

il en donna avis aux Chrétiens. A cette nouvelle, la consternation fut générale. L'approche de leurs persécuteurs, et la frayeur dont ils furent saisis, ne leur laissèrent guère la liberté de prendre les mesures convenables dans de pareilles conjonctures. Les uns quittèrent leurs maisons, d'autres y restèrent ne sachant quel parti prendre.

Le père Buccharelli et ses catéchistes n'eurent que le temps de sortir de la bourgade; ils n'en étoient pas éloignés, quand les soldats arrivèrent, et l'investirent. En même temps les mandarins firent publier de tous côtés à haute voix, une défense, sous peine de mort, de sortir du village. Ainsi les Chrétiens se trouvèrent assiégés toute la nuit.

Le jour ne commençoit qu'à paroître, lorsque les mandarins entrèrent dans la bourgade, et s'assemblèrent dans la maison où se tient le conseil. Ils ordonnèrent à tous les habitans de s'y rendre. On appela ceux qui avoient été dénoncés comme Chrétiens. On commença par Emmanuel qui avoit disparu. On nomma ensuite les six néophytes ses parens; et à mesure qu'ils paroissoient, ils étoient liés et garottés par les soldats. On leur donna d'abord pour prison la chambre même du conseil, et on congédia les autres. Après cette expédition, les mandarins, suivis de leur soldatesque, allèrent tout saccager dans l'église et dans les maisons des Chrétiens.

La première maison où ils entrèrent, fut celle d'Emmanuel. Comme il avoit la réputation d'être riche, ils se flattèrent d'y trouver de quoi contenter leur avarice. Mais la précaution qu'il avoit prise, trompa leur espérance, et ils en sortirent les mains vides.

De là ils allèrent dans notre église, où ils trouvèrent encore des ornemens et des images qu'on n'avoit pas eu le loisir de mettre à couvert. Ils les transportèrent dans la maison voisine d'un Chrétien

nommé *Luc Thu*, qui eut le bonheur dans la suite de donner sa vie pour Jésus-Christ. Comme on le prit pour un des prédicateurs de la loi chrétienne, on le maltraita cruellement, et on l'enferma dans une rude prison. Ils continuèrent leur pillage dans l'église des Dominicains, et dans les autres maisons des Chrétiens qu'ils avoient emprisonnés. Etant retournés à la chambre du conseil où l'on avoit arrêté les six Chrétiens, ils leur mirent les fers aux pieds, et les firent traîner dans les prisons. Trois jours après ils se retirèrent de Kesat, et conduisirent à la cour les six prisonniers. On laisse à juger quelle fut la désolation des Chrétiens, de voir la profanation de leurs églises, le saccagement de leurs maisons, et les cruels traitemens qu'on venoit d'exercer sur une troupe de néophytes, qui n'avoient d'autre crime que leur attachement à la foi.

Dès qu'ils furent arrivés à la cour, les prisonniers furent présentés au tribunal. On étala à leurs yeux des chaînes d'une pesanteur énorme, et tous les instrumens de leur supplice. Le mandarin jeta par terre un crucifix, et leur déclara que le seul moyen de sauver leur vie et leur liberté, étoit de le fouler aux pieds. Trois néophytes effrayés par ce spectacle de terreur, rachetèrent leur vie par une lâche et criminelle obéissance aux ordres du mandarin. Les autres, plus fermes dans la foi, frémirent à cette proposition impie, et s'offrirent généreusement aux tortures et à la mort. Aussitôt on leur attacha des chaînes de fer au cou, aux pieds et aux mains, et on les emprisonna. De là, les mandarins allèrent faire leur rapport au régent, de l'expédition de Kesat, et lui présentèrent tout ce qu'ils y avoient trouvé qui servoit au culte divin. A cette vue, le régent entra en une espèce de rage, et dans ce premier accès du fureur, il ordonna à un de ses eunuques et à un mandarin de confiance, d'aller à Kesat, et d'y faire de nouvelles

recherches de tous les meubles consacrés au service des autels. Ils exécutèrent ponctuellement ses ordres; mais ils ne trouvèrent presque rien dans les églises, ni dans les maisons, parce qu'on avoit eu le loisir de cacher sûrement tout ce qui avoit échappé à l'avidité du soldat. Ils se contentèrent de mener prisonnier à la cour un néophyte qui étoit au service des Missionnaires. En rendant compte de leur commission au régent, ils lui firent une description exacte de la forme et de la grandeur des églises où les fidèles s'assembloient. Ce barbare dépêcha sur l'heure d'autres mandarins à Kesat, pour y dresser le plan de ces églises et le lui apporter.

Ce fut à cette occasion que les soldats se croyant autorisés, n'épargnèrent ni les insultes, ni les violences, ni les mauvais traitemens. Ils se répandirent dans toutes les maisons, et ils y pillèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, frappant à droite et à gauche ceux qui se rencontroient sur leur passage. Toute la bourgade fut consternée à un point, qu'une femme saisie de frayeur, accoucha avant terme, et qu'une autre, de crainte et de désespoir, se donna la mort à elle-même. Tout le peuple en mouvement vint porter ses plaintes aux mandarins, en leur remettant devant les yeux ces deux tristes événemens. Ils en furent frappés, et leur autorité modéra à l'instant la fureur et l'avidité du soldat.

Cependant ils dressèrent le plan des deux églises, et ils le portèrent à la cour. Le tyran, après l'avoir considéré, envoya pour la quatrième fois des mandarins à Kesat, avec ordre d'abattre les églises, et d'en faire transporter les matériaux à la cour, pour être employés à construire ou à réparer les pagodes. Ces nouveaux mandarins, gagnés par une somme d'argent, usèrent de modération dans l'exécution de leurs ordres : cependant notre église fut entièrement démolie; il n'y resta pas pierre sur pierre.

La désolation fut d'autant plus grande, que la bourgade de Kesat a toujours été tranquille, dans le temps même des plus rudes persécutions; que d'ailleurs il n'y a que six familles idolâtres; qu'elle renferme dans ses murs plus de deux mille Chrétiens, dont dix-sept cents sont sous la conduite des Missionnaires jésuites; qu'aux grandes fêtes, on voyoit dans notre église jusqu'à cinq ou six mille néophytes, qui accouroient de trente et quarante lieues, attirés par la dévotion et par la pompe des cérémonies avec lesquelles on solennisoit ces saints jours; qu'enfin c'est de Kesat que les Missionnaires, qui y résidoient comme dans un asile assuré, partoient plusieurs fois durant le cours de l'année, pour se répandre dans les diverses provinces du royaume, et y cultiver cette église naissante.

La persécution qui avoit pris naissance dans la bourgade de Kesat, s'étendit bientôt dans les autres provinces. Presqu'au même temps, dans la province du sud, un apostat cherchant à se venger d'un gentil qui favorisoit notre religion, et dont la femme et les enfans étoient Chrétiens, imita l'exemple que lui avoit donné le renégat de Kesat, et par une requête remplie d'invectives et de calomnies contre la loi chrétienne, il dénonça les néophytes aux mandarins de la cour. A l'instant on dépêcha un mandarin avec quarante soldats, pour entrer à l'improviste dans la bourgade appelée *Koumay*, où le père François de Chaves faisoit sa résidence. Le mandarin grossit sa troupe en chemin des soldats de plusieurs peuplades voisines; et une nuit qu'on ne s'attendoit à rien moins, la bourgade fut investie.

Le bruit des tambours et de la mousqueterie apprirent au Missionnaire le péril où il se trouvoit. Il se sauva comme il put, et il passa dans une autre province. Mais il n'est pas concevable ce qu'il eut à souffrir en chemin; il étoit à demi-nu, sans nulle

provision pour subsister, et souvent obligé de s'enfoncer jusqu'au cou dans les rivières ou dans la fange des marais, pour n'être point aperçu des infidèles.

Cependant les soldats entrèrent dans la maison du Missionnaire, et prirent quatre néophytes qui l'accompagnoient ordinairement dans ses courses apostoliques, et qui n'avoient pas eu le temps de s'évader. Ils y pillèrent tout ce qui n'avoit pu être caché, se saisirent de quelques autres Chrétiens, et les conduisirent aux prisons de la cour. La même exécution se fit dans la province du couchant : notre église fut pillée, et les prisons furent remplies de Chrétiens.

Dans la province de Ngheyein étoit un Chrétien appelé *Thadée Tho*, qui avoit eu quelques accès de démence, mais qui fit bien voir dans la suite, par le courage avec lequel il donna son sang pour Jésus-Christ, que cette aliénation d'esprit n'étoit que passagère. Ce néophyte poussé d'un zèle indiscret, entra dans la salle de Confucius, que ces peuples révèrent comme leur docteur, renversa sa statue, et la foula aux pieds. Quelques gentils se jetèrent à l'instant sur lui, l'accablèrent de coups, et le traînèrent au tribunal du gouverneur, auquel ils demandèrent justice de l'outrage fait à leur maître. Ils accusèrent aussi les Chrétiens d'avoir été les instigateurs de cette action, qui déshonoroit le premier de leurs sages. Le gouverneur écouta leurs plaintes, et fit arrêter ceux qu'on lui déféroit comme coupables; mais après s'être fait informer de la vérité du fait, il ne punit que légérement ce néophyte, qu'il regarda comme un esprit foible, et relâcha les Chrétiens, dont il reconnut l'innocence. Indignés de cette indulgence, les infidèles en portèrent leurs plaintes au tribunal du régent. A la première lecture de la requête, le tyran entra dans ses accès ordinaires de fureur, et ordonna que sans délai on amenât dans les prisons de la cour tous les Chrétiens dont on lui

avoit donné la liste. L'ordre s'exécuta avec une extrême diligence.

En même temps il porta un nouvel édit qui proscrivoit la religion chrétienne dans tout le royaume, avec ordre de le publier incessamment dans l'étendue de chaque juridiction, et de le faire exactement observer. Ce fut là comme le signal de la persécution générale. Dans chaque province, on renversa les églises : les Chrétiens eux-mêmes en ruinèrent quelques-unes, pour ne les pas exposer à la profanation des infidèles. Les ministres de l'évangile erroient de province en province, fuyant de tous côtés par des chemins détournés et impraticables, sans trouver nulle part ni repos ni sûreté. Les néophytes consternés étoient poursuivis de toutes parts; et s'ils échappoient aux recherches des mandarins, ils tomboient entre les mains des soldats et des gentils, qui entroient à main armée dans leurs maisons, et y mettoient tout au pillage. Grand nombre de Chrétiens chargés de chaînes étoient envoyés aux prisons de la cour : enfin on n'épargnoit ni la réputation, ni les biens, ni la vie de ceux qui avoient embrassé la foi.

Quelques mois s'étant écoulés, on fit comparoître les prisonniers devant les juges, qui leur donnèrent le choix, ou de la mort, ou de renoncer à leur foi, et de fouler aux pieds le crucifix. La vue des tortures et des supplices ébranla la constance de quelques-uns; mais plusieurs autres, en qui la crainte et l'amour de Dieu prévalurent, considérèrent d'un œil intrépide ce formidable appareil, et protestèrent qu'ils préféreroient toujours leur foi à la conservation d'une vie fragile.

Un d'eux se distingua; c'étoit un vieillard appelé *Luc Thu*, bien plus vénérable encore par sa vertu exemplaire que par son grand âge. Lorsqu'on lui commanda de fouler aux pieds l'image du Sauveur,

il se prosterna aussitôt devant elle; il la prit entre les mains, et l'élevant au-dessus de sa tête par respect, puis la serrant étroitement sur son sein, et élevant son cœur à Jésus-Christ : « Mon Seigneur et mon » Dieu, dit-il d'un ton de voix ferme et affectueux, » vous qui sondez les cœurs, vous connoissez les » sentimens du mien; mais ce n'est pas assez, je » veux les manifester à ceux qui croient m'épou- » vanter par leurs menaces; qu'ils sachent donc que » ni les plus affreux tourmens, ni la mort la plus » cruelle ne pourront jamais me séparer de votre » amour. » Il semble que la fermeté de ce vieillard eût fait passer dans l'âme des mandarins la frayeur qu'ils avoient voulu lui inspirer. Sans le questionner davantage, ils le renvoyèrent en prison avec les autres Chrétiens. Là il mit par écrit sa confessiou de foi mêlée de réflexions, par lesquelles il prouvoit qu'il n'y avoit point de véritable loi que celle de Jésus-Christ, et qu'il falloit nécessairement la suivre pour sauver son âme, et mériter la béatitude éternelle.

Cet écrit fut porté au tribunal des mandarins : ils le lurent, et ne purent s'empêcher d'avouer qu'il ne contenoit rien que de conforme à la droite raison; ils jugèrent même que ce bon vieillard devoit être traité avec moins de rigueur. En effet sa vertu et son zèle le rendoient respectable jusque dans les fers; et quoiqu'accablé du poids de ses infirmités et des incommodités d'une affreuse prison, se soutenant toujours par son courage, il ne cessoit de consoler ses compagnons et d'animer leur ferveur. A l'égard des autres Chrétiens qu'il n'étoit pas à portée d'entretenir, il leur écrivoit des lettres remplies de l'esprit de Dieu, pour les exhorter à la constance dans les tourmens, et à la persévérance dans la foi.

Le tyran Chua n'étoit qu'à demi satisfait, parce que nonobstant ses ordres et la ponctualité avec laquelle ils s'exécutoient, on n'avoit pu encore, de-

puis un an que duroit la persécution, se saisir d'aucun Missionnaire. Enfin il eut lieu d'être content, et ce fut pour lui un sujet de triomphe d'apprendre que les pères François-Marie Buccharelli et Jean-Baptiste Messari étoient arrêtés. Voici comme la chose arriva.

Les fatigues et les travaux que ces deux hommes apostoliques avoient à souffrir, leur causèrent une maladie lente qui les consumoit insensiblement. Le père Joseph Pires, provincial du Japon, qui fut informé du triste état où ils se trouvoient, leur ordonna de passer à la Chine. Ils étoient déjà arrivés sur les confins de cet empire, dans un lieu qu'on appelle *Lofeu*, qui est tributaire des deux couronnes.

Quelque soin qu'ils prissent de se cacher, les infidèles furent bientôt instruits de leur arrivée; c'est ce qui porta les Missionnaires à se retirer ailleurs. Ils allèrent à trois lieues de là; on les y poursuivit encore. Enfin pour éviter plus sûrement des persécutions si acharnées, ils se réfugièrent dans un bois, que d'épaisses broussailles rendoient presque impénétrable. Il sembloit qu'ils étoient là en sûreté, et qu'ils n'avoient d'autres ennemis à craindre que les bêtes féroces; mais les gentils apprirent qu'un Chrétien avoit connoissance du lieu de leur retraite; ils le contraignirent à force de tourmens de le manifester, et aussitôt les mandarins s'y transportèrent avec une troupe de soldats; ils surent si bien se partager dans le bois, qu'ils n'y laissèrent aucune issue propre à s'évader. Ils saisirent donc les deux pères, trois catéchistes qui les accompagnoient, et un jeune enfant qui étoit à leur service, et il les conduisirent en un lieu qu'on appelle *Anloam*.

Ils y furent détenus pendant quelques jours, et durant ce temps-là on mit leur patience à de continuelles épreuves. Quelques petits mandarins cherchant à se divertir à leurs dépens, n'épargnèrent ni

les termes méprisans, ni les railleries amères, ni les insultes et les affronts. Les Missionnaires n'opposèrent à ces outrages qu'un modeste silence, tant qu'il n'y eut que leurs personnes qui y fussent intéressées; mais lorsque les mandarins portèrent l'insolence jusqu'à attaquer la loi de Jésus-Christ, et à vouloir contraindre les pères et les catéchistes à se prosterner devant leurs idoles, ce fut alors que les Missionnaires rompirent ce silence, et que leur zèle s'enflamma.

Le père Messari prit la parole, et avec un air grave et plein de feu : « Osez-vous bien, leur dit-il, » viles et méprisables créatures que vous êtes, in» sulter à l'Auteur de votre être, et transporter aux » démons un culte et des adorations qui ne sont dûs » qu'à Dieu seul! l'enfer qui est leur partage sera » aussi le vôtre. Pour nous qui sommes les ministres » du souverain Maître de l'univers, nous enseignons » aux hommes le chemin du ciel, et nous espérons » d'y arriver un jour, tandis que vous autres, si » vous ne renoncez à vos idoles pour suivre la loi » du vrai Dieu, vous serez en proie aux feux éter» nels. » Des vérités si salutaires auroient pu faire impression sur des cœurs dociles; mais les mandarins étoient engagés trop avant dans l'idolâtrie. Pour causer donc un nouveau chagrin aux pères, ils prirent le barbare dessein de faire donner en leur présence la bastonnade au jeune homme qui étoit à leur suite; mais le père Messari arrêta leurs bras, et les couvrit de confusion. « Qu'a fait de mal cet enfant, leur » dit-il? la foiblesse de son âge ne prouve-t-elle pas » suffisamment son innocence? Si c'est un crime, » selon vous, de pratiquer la loi de Jésus-Christ, » c'est moi qui la lui ai enseignée, je suis le seul » coupable. »

On persécutoit pendant ce temps-là les Chrétiens de Lofeu, et on ne faisoit grâce qu'à ceux qui pouvoient par argent se délivrer des prisons.

Nous

Nous avions une église à Vannim, à deux lieues de distance de Lofeu : Chua lui-même nous en avoit accordé le terrain pour nous servir de sépulture; c'est-là que reposent les cendres des pères Jean de Seghiera et François de Noghiera. Cette église fut détruite. On se donna de grands mouvemens pour découvrir les catéchistes qui y résidoient; mais ils s'étoient réfugiés dans les bois, où ils souffrirent beaucoup, n'ayant pour nourriture que des fruits sauvages, et étant dans un danger continuel d'être dévorés des tigres, qu'on trouve à foison dans cette contrée.

Cependant on traîna à la cour les prisonniers chargés de fers. A leur arrivée ils comparurent devant les mandarins. On n'a rien appris de ce qui se passa dans cette audience; on sait seulement que du tribunal on les mena dans deux prisons séparées, qu'ils y furent gardés nuit et jour par des soldats, et qu'entre les durs traitemens qu'ils essuyèrent, on les laissa manquer des choses les plus nécessaires. Tel fut le soulagement qu'on procura à ces deux confesseurs de Jésus-Christ, si fort affoiblis, et par les maladies précédentes dont ils n'avoient pu se rétablir, et par les fatigues d'un long et pénible voyage qu'on leur avoit fait faire sous un climat brûlant, et dans une saison où les chaleurs sont excessives.

Ces exécutions tyranniques émurent de compassion jusqu'aux infidèles mêmes. Un mandarin de lettres, président du second tribunal de la cour, traitant de quelque affaire d'état avec le régent, fit tomber adroitement le discours sur la persécution présente, et se servant à propos de la liberté qu'il paroissoit lui donner : « Seigneur, lui dit-il, l'édit » que votre Altesse a publié contre la loi chrétienne, » apporte un grand préjudice au royaume; il sert » de prétexte aux plus violentes extorsions; les petits » comme les grands s'en prévalent pour opprimer

» un peuple nombreux. Je connois à fond ces Chré-
» tiens qu'on vexe d'une manière si étrange; ce sont
» des esprits doux, paisibles, ennemis de toute dis-
» sension, exacts à payer le tribut : que leur de-
» mandez-vous davantage? J'entrerois volontiers
» dans un accord avec votre Altesse. Je lui donne
» trois ans pour faire la guerre à feu et à sang aux
» Chrétiens, et je m'engage à perdre la tête sur un
» échafaud, si ce terme expiré, elle vient à bout de
» détruire le christianisme. D'un autre côté je con-
» sens à subir la même peine, si les laissant vivre
» en paix, et leur accordant le libre exercice de leur
» religion, elle entend dire qu'ils aient excité le
» moindre trouble, et qu'on ait aperçu parmi eux
» la plus légère étincelle de révolte. » Ce raisonnement si plausible ne fit qu'effleurer l'esprit du tyran, et il n'y répondit que par un silence affecté.

Une autre fois le même mandarin se trouvant au conseil avec les autres officiers de son tribunal, l'affaire des Chrétiens fut mise sur le tapis. Un de ces officiers, ennemi capital du nom chrétien, s'avisa de dire que le régent s'y prenoit mal, et qu'il ne réussiroit jamais à proscrire cette loi étrangère, qu'il n'eût fait sauter les têtes d'un bon nombre de ses sectateurs. Le mandarin jetant sur lui un regard sévère : « Vous croyez donc, lui dit-il, que c'est un
» crime digne de mort que d'être Chrétien? » A ces mots l'officier rougit, et changea de discours.

Le tyran eut à essuyer de pareilles remontrances d'un autre mandarin son gendre, et général des troupes dans la province du sud. « Je ne puis pas vous dis-
» simuler, seigneur, lui dit ce mandarin, que tout
» est en confusion dans ma province, et qu'on
» trouve de l'embarras à percevoir les tributs. Les
» officiers de différens mandarins, d'autres qui
» prennent ce titre sans l'être, parcourent les mai-
» sons comme des furieux et mettent tout au pillage;

» la crainte de tomber en des mains si barbares, dis-
» perse de tous côtés ce pauvre peuple. C'est un
» triste spectacle de voir des vieillards, des femmes,
» des enfans errer comme des étrangers dans le sein
» même de leur patrie. Pour se soustraire à une si
» cruelle oppression, les uns se font des demeures
» souterraines, où ils s'enterrent tout vivans avec
» leurs effets; les autres courent chercher un asile
» dans le fond des forêts parmi les bêtes sauvages.
» Des familles entières fugitives et dépouillées de
» tout, sont réduites à périr de faim et de misère.
» Les prisons de la cour et des provinces sont rem-
» plies de Chrétiens; ceux qui ont pu échapper aux
» perquisitions n'osent paroître dans les marchés pu-
» blics, et le commerce dépérit sensiblement. Ah!
» seigneur, laissez attendrir votre cœur à tant de
» calamités: un mot de votre bouche arrêtera le
» cours de ces injustices, et retablira le calme dans
» nos provinces. Après tout, ces Chrétiens qu'on op-
» prime sont irréprochables dans leur conduite; ils
» sont fidèles au Roi, zélés pour son service, et des
» plus ardens à fournir aux dépenses de l'état. »
A ce discours, le régent répondit, que ce n'étoit pas de son propre mouvement qu'il avoit entrepris d'abolir le christianisme et qu'il persécutoit les Chrétiens; qu'il y avoit été forcé par les plaintes des tribunaux, et que ces plaintes étoient de nature à ne pouvoir se dispenser d'user de sévérité.

Il n'y eut pas jusqu'au menu peuple qui ne fût touché de l'oppression où étoient les Chrétiens. Les gentils d'une bourgade convinrent ensemble de retirer chez eux quelqu un des Missionnaires, supposant que leurs maisons seroient pour lui l'asile le plus sûr, et qu'on n'auroit garde de les rechercher dans un village qu'on savoit n'être composé que d'infidèles. Ces offres furent reçues avec reconnoissance;

mais on ne crut pas que, dans des conjonctures si délicates, il fût prudent de les accepter.

Il y avoit déjà plus de six mois que les deux pères languissoient dans les fers. Les incommodités du lieu, la disette, et les autres misères inséparables de leur captivité étoient devenues extrêmes. Les mandarins qui les appeloient souvent à leur tribunal, où on les traînoit les fers aux pieds parmi les huées de la populace, ne pouvoient ignorer leurs souffrances: elles étoient peintes sur leur visage hâve et exténué; mais ces juges barbares, qui regardoient les ministres de Jésus-Christ comme des victimes destinées à la mort, se mettoient peu en peine de leur procurer du soulagement. Cependant il s'en falloit bien que les forces du corps égalassent leur courage; à la fin ils succombèrent à tant de maux, et furent attaqués l'un et l'autre d'une maladie violente; elle enleva le père Messari; l'heure étoit venue où il plut à Dieu de couronner son invincible patience, et son zèle infatigable pour la conversion des infidèles.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire en détail toutes les vertus de l'homme apostolique; un volume entier n'y suffiroit pas: on pourra quelque jour donner l'histoire édifiante de sa vie et de ses travaux. Tout ce que je puis dire, pour me contenir dans les bornes d'une courte relation, c'est qu'il a poussé jusqu'à l'héroïsme la fermeté dans les plus grands périls, et la patience dans l'accablement de toutes sortes de maux. Il essuya une infinité de dangers sur mer et sur terre pour porter le nom de Jésus-Christ aux différens peuples de cet Orient. Dans un de ces longs voyages, des voleurs le dépouillèrent, et le laissèrent étendu à terre et à demi mort des coups dont ils le chargèrent. Revenu à lui, il se trouva seul dans des lieux déserts et inhabités, sans vêtement, sans nourriture, couvert de blessures, et destitué de tout secours humain; c'est dans de pareilles occasions que

par son courage il s'élevoit au-dessus de lui-même; et il avoit coutume de dire que les hommes apostoliques sont nés pour souffrir, et que les grands travaux sont leur aliment journalier.

Dans un autre voyage qu'il fit pour se rendre à la Cochinchine, il arriva à une bourgade nommée *Tum-ké*, qui confine avec ce royaume. Le gouverneur chinois avoit été autrefois chrétien, mais depuis plusieurs années il n'étoit plus qu'un indigne apostat. A peine le père parut-il dans cette bourgade, que les gentils conspirèrent contre sa vie. Ils allèrent en foule chez le gouverneur, et le dépeignirent avec les plus noires couleurs : « C'est un homme détes-
» table, lui dirent-ils; il prend les ossemens des
» morts, il en compose une certaine eau dont les
» effets sont pernicieux; il la verse sur la tête des
» peuples : ceux à qui ce malheur arrive ne sont
» plus maîtres d'eux-mêmes, et par la vertu de cette
» eau enchantée, ils sont forcés de se faire Chré-
» tiens. »

Cette ridicule accusation frappa l'esprit crédule du gouverneur; il fit emprisonner le père, et peu de jours après il le condamna à avoir la tête tranchée. La sentence étoit sur le point de s'exécuter, lorsqu'un bonze fit comprendre au gouverneur qu'il alloit s'attirer la plus fâcheuse affaire, et que le roi de la Cochinchine s'offenseroit vivement, s'il faisoit mourir un des frères du père Antoine Arnedo, que ce prince honoroit de son estime et de son amitié. Cette remontrance eut son effet; le gouverneur suspendit l'exécution de sa sentence, et après y avoir fait des attentions sérieuses, il rendit la liberté au père, en lui ordonnant de sortir au plutôt des terres de son district. Le père obéit; mais il fut doublement affligé, et d'être à la porte de sa chère mission, après laquelle il soupiroit depuis long-temps sans pouvoir y entrer, et encore plus, de se voir arracher la cou-

ronne du martyre qu'il tenoit presque entre les mains.

Il lui fallut retourner pour la seconde fois à Macao; mais il n'y demeura pas long-temps, et il fit tant d'instances auprès de ses supérieurs, qu'il obtint la permission d'entrer dans le royaume du Tunquin. C'est là que des travaux immenses l'attendoient: la conversion d'un grand nombre d'infidèles en fut le fruit, et une mort glorieuse en a été la récompense; elle arriva le 15 juin de l'année 1723. Ce père, âgé de cinquante ans, laisse à sa Compagnie les plus grands exemples de toutes les vertus religieuses et apostoliques, et la gloire de voir augmenter le nombre de tant d'autres de ses enfans, qui ont eu le bonheur de souffrir la mort pour la cause de Jésus-Christ.

Le régent ayant appris la mort du père Messari, ordonna que son corps fût porté hors de la ville. Ce père, le troisième jour de son décès, fut enterré avec les mêmes fers qu'on lui avoit mis aux pieds lorsqu'on l'arrêta prisonnier. Sept mois après, le père Stanislas Machado le fit tranférer dans l'église de Kene, qui avoit échappé aux profanations des infidèles; c'est là que repose ce précieux dépôt.

Cependant la maladie du père Buccharelli devenoit de jour en jour plus dangereuse, et l'on commençoit à désespérer de sa vie. Le mandarin qui étoit préposé pour sa garde, soit par un mouvement de compassion naturelle, soit qu'il craignît de s'attirer des reproches du régent, le tira de sa prison pour le mettre dans une autre moins incommode, et fit venir un médecin pour le soigner, ou plutôt pour empêcher que la mort ne le dérobât au supplice qui lui étoit préparé.

Enfin après une année de la plus douloureuse détention, le père et les néophytes prisonniers apprirent que le tribunal venoit de les juger et de les condamner à mort. Transportés de joie à cette nouvelle, et pour rendre publique leur réjouissance, ils se vêtirent

tous d'habits neufs. Les Chrétiens accoururent en foule aux prisons, et baisant respectueusement les pieds de ces illustres confesseurs de Jésus-Christ, les félicitèrent de leur honneur, et leur dirent les derniers adieux avec ces tendres sentimens que la foi et la vraie charité inspirent. Tous se confessèrent, et reçurent la communion de la main d'un prêtre tunquinois, qui depuis plusieurs années étoit détenu dans la même prison en haine de la foi.

Le 11 d'octobre fut le jour de leur triomphe; les prisons furent ouvertes, et les prisonniers conduits dans une place vis-à-vis le palais du tyran. On les rangea sur une même ligne, le père Buccharelli à la tête; suivoient les Chrétiens, puis les gentils accusés de divers crimes. Un officier de la cour sortit du palais, et publia à haute voix que son Altesse, par un effet de sa haute piété, faisoit grâce à ceux qui étant fils uniques pourroient racheter leur vie par une somme d'argent. Il écrivit ensuite les noms de ceux qui étoient en état de financer, et en porta la liste au régent.

Un moment après, il revint pour une seconde fois, tenant à la main la sentence de mort contre chacun de ceux qui composoient cette troupe. Il commença par le père Buccharelli, et s'approcha de lui : « Vous, étranger, lui dit-il, parce que vous » avez prêché aux peuples la loi chrétienne, qui est » proscrite dans ce royaume, son Altesse vous con- » damne à avoir la tête tranchée. » Le père baissa modestement la tête, et dit d'un air content: *Dieu soit béni.*

L'officier adressa ensuite la parole à Thadée Tho : « Vous êtes condamné au même supplice, lui dit-il, » parce que vous êtes disciple de cet étranger, et » que vous suivez la loi de Jésus-Christ; et de plus, » votre tête sera pendant trois jours exposée sur » un pieu aux yeux du public. » Il continua de lire



à tous les autres leur sentence, qui étoit conçue en mêmes termes, et motivée de la même manière.

Après avoir lu aux gentils leur condamnation, et les différens crimes pour lesquels ils devoient perdre la vie, il finit par la lecture de la sentence, qui condamnoit plusieurs autres Chrétiens à avoir soin des éléphans, les uns pendant toute leur vie, les autres pendant un certain nombre d'années, alléguant toujours pour cause de leur condamnation, la profession qu'ils faisoient du christianisme.

Aussitôt que ces sentences furent prononcées, on ramena dans les prisons ceux qui s'étoient engagés à fournir de l'argent, et les autres qu'on avoit condamnés à prendre soin des éléphans. A l'égard de ceux qui étoient sentenciés à mort, on ne leur donna point de trêve; sur le champ il furent conduits par une nombreuse escorte de soldats au lieu du supplice, éloigné d'une grande lieue de la ville. Ils furent suivis d'une multitude innombrable de peuple, que la curiosité attiroit à ce spectacle; le père Bucchairelli marchoit à la tête, et ses néophytes le suivoient immédiatement.

A peine eurent-ils fait quelques pas, que l'un d'eux entonna les prières qui se chantent dans l'église et les litanies de la sainte Vierge; les autres lui répondirent sur le même ton, et avec les mêmes sentimens de piété; jusqu'au terme ils ne cessèrent de chanter les louanges de Dieu. Elles n'étoient interrompues que par de courtes exhortations que leur faisoit de temps en temps leur cher pasteur, pour soutenir et animer leur constance. « Encore quelques » heures, leur disoit-il, nous serons délivrés de ce » malheureux exil, et nous posséderons Dieu dans » le ciel. » C'est ainsi qu'ils sanctifioient cette marche pénible et ignominieuse. Cependant le père Buccharelli, qui n'étoit pas rétabli de sa maladie, et qui marchoit à jeun et sous la pesanteur de ses chaînes,

ne put résister à cette fatigue : il tomba en défaillance, et il fallut le soutenir le reste du voyage.

Dès qu'ils furent arrivés au lieu destiné à leur supplice, le père Buccharelli se prosterna plusieurs fois, baisant avec respect cette terre qui alloit être arrosée de son sang, et offrant à Dieu sa vie en sacrifice. Les bourreaux se saisirent des prisonniers, et les attachèrent chacun à un poteau, les mains liées derrière le dos.

Dans ce moment, parurent en l'air une sorte d'oiseaux tout blancs, qu'on n'avoit jamais vus dans le pays, et qui attirèrent les regards et causèrent la surprise de ce grand peuple assemblé. Ces oiseaux voltigeoient sans cesse sur la tête des Chrétiens, et plus souvent sur celle du père Buccharelli, se jouant ensemble avec leurs ailes, et faisant en l'air comme une espèce de fête. Les gentils eux-mêmes remarquèrent que ces animaux affectoient de ne point voltiger sur la tête des infidèles. Plusieurs d'entr'eux furent frappés de la nouveauté du spectacle; d'autres s'écrièrent en se moquant, que si le Dieu des Chrétiens étoit si puissant, il n'avoit qu'à ordonner à ces oiseaux d'élever en l'air ses adorateurs, et de les arracher des mains de leurs bourreaux.

Enfin, tout étant disposé, et les confesseurs de Jésus-Christ étant liés aux différens poteaux, on leur trancha la tête. Celle du père Buccharelli tomba la première. Il n'étoit âgé que de trente-sept ans; il en avoit passé vingt-deux dans la Compagnie, dont il en employa sept dans les fonctions laborieuses de cette mission. Lorsqu'on le fit prisonnier, le mandarin chinois vouloit à force ouverte l'enlever à ses persécuteurs : le père, qui en fut informé, le conjura de n'en rien faire, et pour l'en détourner plus efficacement, il lui représenta que toute la mission ressentiroit le contre-coup de cette violence.

Quand on lui eut mis les fers aux mains et aux

pieds, il les baisa avec respect, et loin de se plaindre de leur pesanteur, il les regardoit souvent avec complaisance, et plutôt comme une marque de décoration, que comme un symbole de captivité. Dans les différens interrogatoires qu'il eut à subir, il ne répondoit à ses juges qu'autant qu'il étoit nécessaire; du reste, il gardoit un profond silence : mais quand il leur arrivoit de parler avec mépris de la loi de Jésus-Christ, alors il prenoit un visage sévère, et s'étendoit fort au long sur l'excellence et la sainteté de cette loi. Il montroit la nécessité de la suivre pour mériter les récompenses du ciel, et éviter les peines de l'enfer. Il leur reprochoit hardiment l'injustice criante dont ils se rendoient coupables, en traitant si cruellement une troupe d'innocens à qui on faisoit un crime de l'avoir embrassée. Dans une de ces occasions un de ses juges lui demanda s'il faisoit réflexion qu'il parloit à des mandarins, qui étoient les maîtres de son sort, et qui avoient sa vie entre leurs mains. « Je ne crains point la mort, leur répondit- » il d'un ton ferme, je ne crains que Dieu. »

La nuit suivante, les Chrétiens vinrent rendre les honneurs funèbres à leur cher père en Jésus-Christ. Ils renfermèrent son corps dans un cercueil, et l'inhumèrent au lieu même où il avoit répandu son sang pour la foi; mais quelques mois après le frère Thomas Borgia le transféra dans notre église de Damgia, où il est maintenant en dépôt. On rapporte plusieurs guérisons miraculeuses qui se sont opérées par les mérites du serviteur de Dieu; je n'en dirai rien, parce que jusqu'ici on n'a pas été en état d'en tirer des témoignages authentiques.

Pierre Frieu fut le second à qui on coupa la tête; c'étoit un zélé catéchiste. Il avoit fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance entre les mains du père supérieur de cette mission. C'est dans l'église d'Antap qu'il fut arrêté prisonnier : le refus constant

qu'il fit d'abjurer la foi et de marcher sur le crucifix, et la sainte liberté avec laquelle il annonçoit à ses juges les vérités de la religion, l'exposèrent à diverses tortures très-cruelles, qu'on lui fit souffrir dans le cours de sa captivité.

On nomme le troisième *Ambroise Dao;* c'étoit un de ceux qui accompagnoient les deux pères, quand ils furent arrêtés sur les confins de la Chine. Comme il servoit de premier catéchiste au père Buccharelli, plusieurs fois, à force de tourmens, on voulut l'obliger à nommer les bourgades où les Missionnaires alloient administrer les sacremens. Sous les coups redoublés, et au milieu des plus vives douleurs, il ne fit point d'autre réponse que celle-ci: « Je sais que » mon maître est un grand homme de bien; ce n'est » que sa haute vertu qui m'a attaché à son service; » je n'ai rien autre chose à vous dire, et quand vous » me tueriez, vous n'en sauriez pas davantage. » Lorsque les Chrétiens alloient le visiter dans sa prison, il les charmoit par ses discours édifians. « Tout » pécheur que je suis, leur disoit-il, je sais que Dieu » m'appelle à la gloire de verser mon sang pour son » saint nom. »

Le quatrième et le cinquième s'appellent *Emmanuel Dien* et *Philippe Mi*, deux fervens catéchistes, dont la constance a été éprouvée par les rigueurs d'une longue prison, par les divers tourmens qu'on leur fit endurer, et enfin par la mort qu'ils reçurent avec joie, et dont Dieu couronna leur zèle.

Ce *Luc Thu*, dont nous avons déjà parlé, fut le sixième qui eut la tête tranchée. Dès les premiers commencemens de la persécution qui s'éleva dans la bourgade de Kesat, pressé de l'extrême désir de souffrir pour Jésus-Christ, il alla se présenter aux mandarins, et leur déclarer qu'il étoit Chrétien. Dans les prisons, dans les tribunaux, il ne cessa de confesser sa foi, et lorsque les juges, pour lui imposer silence,

le menaçoient de la mort: « C'est l'unique objet de » mes vœux, leur répondoit-il; de grâce, prononcez au plutôt ma sentence, donnez-la moi que je » la baise. » Il fut mis deux fois à de violentes tortures; il sembloit qu'il y prit de nouvelles forces; il en sortoit toujours avec un visage gai et content.

Sa gaieté ne l'abandonna pas pendant les deux ans qu'il fut détenu prisonnier; mais elle augmenta beaucoup lorsqu'on lui apporta la nouvelle de sa condamnation. Sa femme étant venue le voir: « Prenez » part à ma joie, lui dit-il en l'embrassant tendrement, je vais donner ma vie pour Jésus-Christ; » au reste, ne vous avisez pas de prendre le deuil » après ma mort: des vêtemens lugubres ne con- » viennent point à un jour de triomphe. » Puis lui donnant une robe d'écarlate: « Voilà l'habit dont je » vous ordonne de vous revêtir au moment que ma » tête sera séparée de mon corps. » La pieuse Chrétienne ne crut pas devoir se conformer à ses désirs, de peur d'aigrir sans raison les gentils, et d'exciter de nouveaux murmures.

Comme on étoit près de lui couper la tête, un mandarin, touché de compassion, éleva la voix, et dit que ce vieillard n'ayant qu'un seul frère étoit du nombre de ceux à qui le régent faisoit grâce, moyennant une somme d'argent. Luc prenant aussitôt la parole, et montrant des yeux et de la main les catéchistes: « Vous n'y pensez pas, lui dit-il; tous » ceux que vous voyez là sont mes frères. » Il finit ainsi glorieusement ses jours, à l'âge de près de soixante ans.

Luc Mai est le nom du septième; il étoit attaché au service de notre église de Keban, et il remplissoit cette fonction avec un grand zèle; sa constance fut égale dans les tourmens. C'est lui qui, comme nous l'avons dit, entonna les litanies de la sainte Vierge, et les autres prières, lorsque cette bienheureuse

troupe de confesseurs marchoit au lieu du supplice.

Thadée Tho fut le huitième ; on l'exécuta dans un lieu séparé, et en compagnie de quatre scélérats gentils, dont les têtes, comme la sienne, devoient être suspendues à un pieu, et exposées pendant trois jours à la vue publique. Ces trois jours écoulés, le catéchiste de la ville royale alla lui donner la sépulture. Il fut étrangement surpris de voir la tête auprès de son corps, aussi fraîche que si elle eût été coupée tout récemment, au lieu que les corps des gentils étoient noirs, défigurés, à demi-pourris, et répandoient au loin une odeur qui empestoit.

Paul Noi, catéchiste, qui avoit imité ses compagnons dans leur constance au milieu des tourmens, eut part à la couronne par une mort également glorieuse.

Enfin, le dernier de tous fut *François Kam*, celui-là même qui, saisi de frayeur à la vue des tourmens qu'on lui préparoit, s'en délivra par une lâche apostasie. Son crime se présenta bientôt à ses yeux dans toute son énormité : honteux de sa foiblesse, il en conçut un repentir amer; il en demanda pardon avec larmes aux Chrétiens; il s'en confessa avec de vifs sentimens de douleur, et pour en faire une réparation authentique, il alla trouver ses juges: il protesta en leur présence contre tout ce qu'il avoit fait, et il leur fit une profession publique de la foi chrétienne, dans laquelle il leur déclara qu'il vouloit vivre et mourir. La prison, les tourmens, et enfin la mort soufferte pour Jésus-Christ, couronnèrent une pénitence si sincère et si généreuse.

La mort du pasteur et de ses disciples n'a pas mis fin à la persécution; elle duroit encore en l'année 1725, quoique un peu ralentie; mais de si grands exemples de fermeté chrétienne ont produit les plus admirables effets : on voit la ferveur des fidèles se ranimer, et rien n'est plus commun parmi eux que le

désir de sceller de leur sang les saintes vérités qu'ils croient. Ceux qui avoient scandalisé l'Eglise par leur chute, sont allés généreusement confesser leur foi devant les juges, et sont entrés avec joie dans ces prisons, dont la seule image les avoit effrayés; de ce nombre, on en compte déjà trente qui y sont morts de pure misère.

Les autres Chrétiens, au nombre de cent cinquante-trois, condamnés à avoir soin des éléphans, à la vue du sang de leurs frères, versé pour Jésus-Christ, se sentent un nouveau courage dans les fonctions humiliantes et pénibles auxquelles ils ont été dévoués en haine de la foi. Une multitude d'infidèles qui ont vu ou qui ont appris par la voix publique la tranquillité et la joie que les néophytes ont fait éclater au milieu des tourmens, et sous le fer des bourreaux, demandent avec empressement le baptême.

Quelque attention qu'on ait eue à observer les Missionnaires, ils ne laissent pas de parcourir en cachette les bourgades, de fortifier les fidèles par le fréquent usage des sacremens, d'admettre au baptême ceux qu'ils en jugent dignes; et ce n'est pas pour eux une petite consolation de voir leur troupeau s'accroître de plus en plus par les mêmes moyens qu'on emploie à le détruire; en sorte que la réflexion que faisoit Tertullien au temps des persécutions de la primitive Eglise, se vérifie à la lettre dans la chrétienté de ce royaume: Vous nous multipliez, disoit-il, à mesure que vous nous moissonnez; le sang répandu des fidèles est une semence féconde qui produit au centuple. *Plures efficimur quoties metimur à vobis, semen est sanguis Christianorum.*

RELATION

De la persécution élevée dans le royaume de Tunquin, et de la mort glorieuse de quatre Missionnaires jésuites qui ont eu la tête tranchée, en haine de la foi, le 12 *janvier de l'année* 1737. (Tirée de quelques mémoires portugais.)

Les royaumes de Tunquin et de la Cochinchine étoient anciennement une des plus grandes provinces de la Chine, qu'on appeloit *Ngan-Nan* (Repos austral), et qui s'étendoit vers le septentrion, depuis le 12.e degré jusqu'au 23.e L'éloignement où cette province étoit de la cour, ne permettoit point aux peuples d'y porter leurs plaintes contre le gouvernement tyrannique des vice-rois, qui y avoient une souveraine autorité. Les Tunquinois, las de porter un joug si odieux, s'en affranchirent tout à coup en tuant le vice-roi, et en se choisissant un roi de leur nation, qui les gourvernât avec plus de modération et d'équité. Ce soulèvement ne manqua pas de leur attirer une guerre cruelle de la part des Chinois; ils la soutinrent long-temps avec une valeur extraordinaire. Enfin, la paix se conclut à l'avantage des Tunquinois, puisqu'ils furent délivrés de la domination chinoise, et que leur roi demeura paisible possesseur du trône, à cette condition néanmoins qu'il enverroit tous les trois ans une ambassade solennelle à l'Empereur de la Chine, avec des présens, auxquels les Chinois donnèrent le nom de tribut.

Cette guerre étant plus heureusement terminée que le roi de Ngan-Nan n'avoit lieu de l'espérer, il ne songea plus qu'à se délasser de ses fatigues, et à goûter les douceurs de la paix. Il se retira à la cam-

pagne dans ses maisons de plaisance, pour ne s'y occuper que de plaisirs, et se livrer à toutes les délices d'une vie oisive et voluptueuse; et même afin qu'on n'eût aucun prétexte de troubler son repos, il confia le gouvernement de l'état à un des grands de sa cour. Celui-ci, également adroit et ambitieux, profita de l'indolence de son souverain, pour s'emparer du trône. Il sut si bien, pendant son absence, manier les esprits et les tourner en sa faveur, qu'en peu de temps il se rendit maître des quatre principales provinces; il en chassa le roi légitime, et l'obligea de se retirer dans les parties méridionales, où il le laissa tranquille. Ce prince fugitif voyant l'autorité d'un sujet rebelle si bien affermie, se contenta de cette portion de son état, et y forma un royaume particulier, qu'on nomme maintenant la *Cochinchine*. Le Tunquin, qui est renfermé entre le 17.e et le 23.e degré de latitude, fut dès-lors entièrement soumis à l'usurpateur.

Il y a un siècle et plus que ce royaume a été éclairé des lumières de l'évangile. Le père Julien Baldinotti, jésuite de Pistoie en Toscane, fut le premier qui y entra en l'année 1626. Il trouva dans ces peuples des dispositions si favorables à embrasser la loi chrétienne, qu'il demanda au plutôt du secours. L'année suivante, deux autres Jésuites, les pères Antoine Marquez, portugais, et Alexandre de Rhodes, d'Avignon, allèrent le joindre. Ces pères qui avoient déjà quelque connoissance de la langue tunquinoise, ne purent suffire à l'empressement des peuples qui venoient entendre leurs instructions. La semence évangélique fructifia au centuple, et en moins de quatre ans, une grande multitude d'idolâtres convertis à la foi formèrent une chrétienté nombreuse.

Des progrès si rapides alarmèrent les prêtres des idoles. Ils se donnèrent tant de mouvement auprès des grands et à la cour, et employèrent tant de

calomnies

calomnies contre la religion et contre les Missionnaires, qu'en l'année 1630, ils les firent chasser du Tunquin, et déporter à Macao.

Il fallut céder à ce premier orage qui fut bientôt calmé par le départ des hommes apostoliques. Leur exil ne fit pas abandonner cette Eglise naissante. Le 18 février 1631, trois autres Missionnaires jésuites, les pères Gaspard de Amaral, Antoine de Fontes, et Antoine Cardin, s'embarquèrent à Macao pour le Tunquin, et y arrivèrent le 7 mars. Ils furent reçus des nouveaux fidèles avec des transports de joie extraordinaires. Mais ce qui consola infiniment ces pères, ce fut de voir que pendant la courte absence des pasteurs, qui ne fut que de dix mois, le troupeau de Jésus-Christ s'étoit accru de deux mille trois cent quarante néophytes, que trois catéchistes avoient pris soin d'instruire, et auxquels ils avoient conféré le baptême. La moisson devint si abondante, que les Missionnaires étoient occupés jour et nuit à la recueillir. En l'année 1639, on comptoit déjà quatre-vingt-deux mille cinq cents Chrétiens; et dans la province de Ghéan, soixante-douze bourgades où il ne restoit presque plus d'infidèles.

D'anciennes lettres du père Jean Cabral nous apprennent qu'en 1645 et 1646 le nombre des Tunquinois, qui, pendant ces deux années avoient reçu le baptême, montoit à vingt-quatre mille; et dans les quatre provinces, il se trouvoit déjà deux cents églises fort grandes et fort propres, que ces fervens néophytes avoient bâties à leurs frais.

Un si petit nombre d'ouvriers ne suffisoit pas dans un champ si fertile; aussi virent-ils bientôt venir à leur secours différentes recrues d'hommes apostoliques, qui se succédèrent les uns aux autres, et qui remplacèrent ceux que la mort enlevoit, ou dont les forces étoient affoiblies par le grand âge, et par de continuelles fatigues.

Dans la suite, des Missionnaires de différens ordres vinrent partager leurs travaux, et l'on y voit maintenant une chrétienté très-nombreuse et très-florissante. Il s'y est élevé de temps en temps de rudes persécutions; mais elles n'ont servi qu'à éprouver la foi des nouveaux fidèles, et à les y affermir de plus en plus.

Une des plus cruelles qui ait agité l'Eglise du Tunquin, arriva en l'année 1721. La religion fut proscrite par un édit public. Les Missionnaires et les Chrétiens furent recherchés, emprisonnés et mis à mort, uniquement pour avoir refusé de renoncer à leur foi, et de fouler aux pieds l'image adorable de Jésus crucifié. Le père Messari, italien, mourut de misère dans les prisons; le père Buccharelli, pareillement italien, et neuf Chrétiens tunquinois souffrirent une mort glorieuse; cent cinquante autres néophytes furent condamnés à prendre soin des éléphans, ce qui est à peu près la même peine au Tunquin, que celle d'être condamné aux galères en Europe. (On en peut voir la relation ci-dessus, p. 21).

Cette violente persécution s'est renouvelée dans ces derniers temps. De six Missionnaires jésuites qui tout récemment ont pénétré avec bien de la peine dans le Tunquin, quatre ont été arrêtés par les gentils, et après neuf mois de prison ont eu la tête tranchée en haine de la foi, le 12 janvier 1737. Ce sont les circonstances de leur prison et de leur mort que je vais décrire sur les mémoires les plus fidèles. Ces mémoires ont été dressés par des catéchistes intelligens et témoins oculaires, qui, selon l'ordre que leur avoit donné le père François de Chaves, supérieur de cette mission, écrivoient jour par jour ce qui arrivoit aux confesseurs de Jésus-Christ. Leur journal a été traduit de leur langue en portugais, par le père Joseph Dacosta.

Il y avoit du temps que les Chrétiens du Tun-

quin demandoient de nouveaux Missionnaires, pour le soulagement des anciens qui étoient accablés d'années et de travaux. Plusieurs Jésuites pleins de zèle, étoient venus à Macao, dans le dessein d'aller à leur secours; mais la difficulté étoit de les y transporter. On ne pouvoit plus, comme autrefois, traverser la province de Quang-tong, qui est limitrophe du Tunquin. Depuis que les Missionnaires de la Chine ont été exilés de Canton à Macao, cette voie, qui étoit la plus courte et la plus sûre, est absolument fermée. La voie de la mer étoit aussi peu praticable. Quoique des *sommes* (barques chinoises) partent assez souvent du port de Canton, pour aller faire leur commerce au Tunquin, il n'y en avoit aucune qui osât les admettre. En l'année 1734, le capitaine d'un de ces bâtimens s'engagea à les conduire, moyennant une grosse somme d'argent qu'il exigea et qu'il reçut: mais peu après, ayant fait ses réflexions, il rétracta sa parole, et ne voulut point en courir les risques.

Enfin, après bien des mouvemens qu'on se donna, on trouva dans la petite ville d'Ancan un maître de barque, qui s'offrit à mener les Missionnaires au Tunquin, mais à un prix excessif, à cause du péril auquel il s'exposoit, s'il venoit à être découvert, et déféré aux mandarins chinois. Il en fallut passer par où il voulut: mais lorsqu'il étoit sur le point de venir chercher les pères à Macao, parut un décret impérial, qui défendoit à tout Chinois de se mettre en mer, sans avoir un passe-port des premiers mandarins de Canton. Ainsi il fut obligé de se rendre en cette ville.

Cet incident qu'on ignoroit à Macao, et qui retardoit le départ des Missionnaires, y causa de nouvelles inquiétudes. On craignoit que le maître de barque, par timidité ou autrement, n'eût changé de résolution, ainsi qu'avoit fait le capitaine de la

barque chinoise. On ne fut détrompé qu'au mois de mars 1735, qu'il vint de sa part un exprès à Macao, pour avertir les Missionnaires de se rendre dans un lieu écarté qu'il leur désignoit, afin de s'y embarquer hors de la vue du peuple. Cette agréable nouvelle transporta de joie les Missionnaires : ils partirent aussitôt avec trois Tunquinois, pour se rendre au lieu marqué, et ils s'embarquèrent le 18 avril de la même année.

Quoique les vents fussent contraires, le maître de la barque força tellement de voiles et de rames, qu'en assez peu de jours il arriva dans un parage qui n'étoit pas fort éloigné des terres du Tunquin. Il y demeura quelque temps pour attendre un vent favorable, au moyen duquel il pût passer rapidement un petit détroit, et tromper la vigilance des gardes qui y sont postés pour faire la visite des barques. Mais comme le temps étoit toujours le même, il se lassa d'attendre, se flattant que moyennant une petite somme qu'il donneroit aux soldats, ils ne feroient leur visite que superficiellement, et qu'ils le laisseroient continuer sa route. Malheureusement il se trompa : les soldats arrêtèrent la barque au passage; et sans égard aux offres qui leur furent faites, ils procédèrent à la visite avec tant d'exactitude, qu'ils eurent bientôt découvert les Missionnaires, quoique placés à l'écart, afin de n'être pas si aisément aperçus. On les conduisit aux tribunaux des mandarins d'armes, qui gardoient cette plage. Ils y subirent un long interrogatoire, après lequel on les enferma dans un petit fort, jusqu'à ce qu'on eût pu savoir les intentions du principal mandarin de tout le pays, qui demeuroit à six lieues de là. Celui-ci les fit aussi comparoître à son tribunal; et après les avoir long-temps questionnés, il les renvoya à leur barque, pour y être gardés jusqu'à nouvel ordre. Il informa aussitôt de cette affaire les premiers man-

darins de la province qui résident à Canton, afin de savoir leurs résolutions, et de s'y conformer. La réponse qui vint de la capitale, fut un ordre de renvoyer sûrement à Macao les Européens et les Tunquinois; et pour cela, de les y faire conduire de ville en ville par des officiers des tribunaux : et à l'égard du maître de la barque, de le remettre à son mandarin, afin qu'il le fit châtier. Ainsi ces pères, après bien des inquiétudes et des fatigues, eurent la douleur d'arriver le 24 décembre au même lieu d'où ils étoient partis plus de six mois auparavant.

Un si mauvais succès, loin de ralentir leur zèle pour une mission après laquelle ils soupiroient depuis tant d'années, ne servit qu'à le rendre plus vif et plus animé. Ils songeoient continuellement aux moyens de vaincre les obstacles qui les écartoient d'une terre si ardemment désirée. Un jour qu'ils s'en entretenoient avec plus d'ardeur et de vivacité que jamais, en présence d'un Chinois de confiance, celui-ci leur fit part d'un projet qu'il avoit imaginé, et qu'ils agréèrent, bien qu'ils doutassent fort du succès : il s'offrit d'aller à Canton, où il espéroit gagner quelques officiers des tribunaux, et employer leur adresse et leur crédit pour obtenir un passeport, en ajoutant que, s'il l'obtenoit, il auroit plus de facilité à louer une barque à Ancan, et qu'il les conduiroit lui-même jusqu'à Lofeou, ville frontière du Tunquin.

Quelque difficile que parût l'exécution de ce projet, le Chinois partit pour Canton, et il s'y conduisit avec tant de prudence et de dextérité, qu'en assez peu de temps on lui mit en main un écrit signé des premiers mandarins, qui permettoit aux trois Tunquinois de traverser la province de Quang-tong, pour retourner dans leur patrie avec les Européens qui les accompagnoient.

Le Chinois muni de cette permission se rendit à

Ancan, où il eut bientôt loué une barque, sur laquelle les Missionnaires s'embarquèrent le 10 mars 1736. Ils étoient au nombre de six : savoir, le père Jean Gaspard Crats, allemand; les pères Barthelemi Alvarez, Emmanuel de Abreu, Christophe de Sampayo, Emmanuel Carvalho, et Vincent Dà Cunha, tous cinq portugais.

Ils arrivèrent la première journée à un village nommé *Se-lie*, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, ils mirent à la voile de grand matin, avec un vent si favorable, qu'il les porta en deux jours à un port nommé *Chanxa*, où les autres barques n'arrivent d'ordinaire qu'en cinq ou six jours. Là, ils quittèrent leur grande barque, et continuèrent leur route, partie par eau, et partie sur terre; ils passèrent par Yeng-pin, par Se-tan, par le territoire de Yong-tsong, et après quatre jours d'un chemin très-rude au milieu des montagnes, ils arrivèrent enfin à Muy-loc.

Comme ils approchoient du district où ils avoient été arrêtés et renvoyés à Macao, et où par conséquent tout étoit à craindre pour eux, leur guide eut recours à une ruse qui lui réussit. Il fit sonner bien haut sa qualité d'envoyé de la capitale, et l'honneur que les grands mandarins lui avoient fait, de lui confier la conduite de ces Européens. Aussi fut-il reçu dans toute cette contrée-là avec de grands égards et beaucoup de politesse. Le commis de la douane de Muy-loc, ne s'abstint pas seulement de visiter leurs ballots, mais encore il leur donna un billet, qui les affranchissoit de tous les droits qui se payent aux autres petites douanes du district. Il leur fallut demeurer un jour entier dans ce village, afin de faire reposer ceux qui portoient leurs bagages, et de se pourvoir de vivres pour les sept jours de marche qui leur restoient à faire jusqu'à la ville de Lien-tcheou.

Le lendemain matin ils partirent de Muy-loc, et

arrivèrent sur les quatre heures à Tang-choui; ils passèrent la nuit dans ce village, qui n'est qu'à trois lieues de la ville de Hui-ciuen, où on les avoit fait comparoître devant le mandarin, et d'où ils avoient été conduits à Macao.

Ce séjour dans un lieu si critique, leur donna de l'inquiétude; mais ils furent véritablement alarmés, lorsqu'ils virent approcher d'eux un vieillard, qui avoit l'air d'un petit officier du tribunal. Ils le furent bien davantage, lorsque le vieillard jetant sur eux un regard menaçant: « Quoi! s'écria-t-il, ces marauds » d'étrangers, qui furent chassés d'ici il y a peu de » mois, et renvoyés ignominieusement à Macao, » ont le front d'y revenir encore, et même d'y pa- » roître avec honneur! Où est leur interprète? »

Le guide de ces pères ne fut pas moins alarmé qu'eux; mais il prit sur le champ son parti, et crut devoir payer de résolution. Ainsi prenant un ton d'autorité: « Misérable vieillard, lui dit-il, comment » as-tu l'audace d'insulter d'honnêtes gens, dont je » suis chargé par les plus grands mandarins de la » province? Si je n'avois pitié de ton grand âge, » je te ferois châtier sur l'heure même, comme tu » le mérites. » Le vieillard, tout étonné de ce discours, rabattit beaucoup de ses hauteurs: « Seigneur, » répondit-il d'un air radouci, ne me sachez pas » mauvais gré si je fais le devoir de ma charge: je » suis posté ici par le mandarin pour examiner ceux » qui vont et qui viennent, et pour lui en rendre » un compte exact: j'y suis d'autant plus obligé » dans la conjoncture présente, qu'il n'y a que » deux mois que ces étrangers ont passé par ce pays- » ci, et qu'ils ont été chassés par ordre des pre- » miers mandarins de Canton, avec défense expresse » d'y jamais reparoître. » Le guide Chinois dissimulant son embarras, continua à répliquer sur le même ton: « Je m'embarrasse peu, lui dit-il, et

» des ordres que t'a donnés ton mandarin, et du
» compte que tu as à lui rendre : ce que j'ai à te dire,
» c'est que pour un homme de ton âge, tu es fort
» mal instruit, et que je t'apprendrai à avoir des
» manières plus civiles et plus affables. » Le vieillard ne répondit rien; mais s'adressant au maître de l'hôtellerie, il lui défendit de laisser partir ces étrangers sans un ordre exprès du mandarin, qu'il devoit informer le lendemain matin de leur arrivée.

Le guide soutint toujours son caractère : « Fais
» ce qu'il te plaira, poursuivit-il, mais je t'avertis
» que ces Européens me sont confiés par les grands
» mandarins de la province, et que je dois les con-
» duire en toute diligence à Lien-tcheou. Tu as en-
» trepris de retarder leur marche, c'est ton affaire;
» je me décharge sur toi de ce qui les regarde, et
» comme mes ordres pressent, et qu'il me faut
» partir dès la pointe du jour, je veux qu'à l'heure
» même tu me donnes un écrit signé de ta main,
» qui fasse foi que par ordre de ton mandarin, tu as
» arrêté ces Européens à leur passage ; que c'est de
» son autorité que tu me forces de te remettre leurs
» personnes et leurs effets, et qu'en me déchargeant
» de ce soin, tu te rends responsable de tout ce
» qui en arrivera. Après quoi tu peux, si tu veux,
» aller rendre compte à ton mandarin, qui t'aura
» beaucoup d'obligation, car je ne doute point qu'il
» ne soit cassé de son mandarinat. »

Ces paroles intimidèrent le vieillard, et n'osant signer, de crainte de s'engager dans un mauvais pas, il demanda si ces Européens avoient un passe-port, et si on vouloit bien le lui communiquer. Le guide le lui montra sans peine, en lui ajoutant, qu'à l'égard des ordres particuliers qu'il avoit, il ne les feroit voir qu'à ceux qui devoient en être instruits.

La vue du passe-port augmenta l'irrésolution où étoit le vieillard sur le parti qu'il avoit à prendre ; il

demanda du temps pour y réfléchir, avec promesse d'apporter le lendemain matin sa réponse. Il passa cette nuit-là dans de cruelles agitations, et ne sachant à quoi se déterminer; enfin il prit sa résolution, et dès les trois heures du matin, il frappe à la porte de l'hôtellerie, et demande à parler au Chinois qui étoit chargé de la conduite des Européens: « Je ne » m'oppose plus, lui dit-il, au départ de ces étran- » gers; vous en êtes le maître, et je suis très-fâché » de les avoir traités avec si peu d'égards et de mo- » dération; pardonnez-moi, je vous prie, des » emportemens qui sont si peu séans à mon âge, » et obligez-moi de m'assurer que vous les avez tout » à fait oubliés. » Le Chinois loua le vieillard du sage parti qu'il venoit de prendre, et l'assura qu'il lui pardonnoit tout ce qui s'étoit passé.

C'est ainsi que se termina une affaire qui tenoit les Missionnaires dans des transes continuelles: car si le mandarin de la ville voisine eût été informé de leur passage, ainsi qu'ils en étoient menacés, ils ne pouvoient douter qu'au moins ils ne fussent renvoyés encore une fois à Macao. Ils partirent donc avec beaucoup de joie; et après avoir fait quelques lieues, ils se trouvèrent à l'entrée des terres dépendantes de la ville de Lien-tcheou, où il y avoit une douane à passer. Le chef leur fit toutes sortes de caresses. Il leur dit qu'il étoit de Pekin, où il avoit connu quelques-uns de nos pères qui lui avoient rendu service, et qu'il saisissoit avec plaisir l'occasion qui s'offroit de leur en témoigner sa reconnoissance; et en effet, non-seulement il ne voulut point faire la visite de leurs bagages, ni percevoir aucun droit, mais il leur donna encore une lettre de recommandation pour le mandarin de Lien-tcheou, qui étoit son proche parent.

Cette lettre leur fut fort utile; ils trouvèrent auprès du mandarin toutes les facilités qu'ils pou-

voient souhaiter. Ils partirent de Lien-tcheou pour se rendre à une lieue et demie au-delà, sur les bords de la mer, où une barque les attendoit. Il y avoit là une nouvelle douane, qui ne dépendoit que du mandarin de la province. Le premier abord du principal commis fut sévère et peu gracieux; mais après quelques momens d'entretien, il s'humanisa, et permit aux Missionnaires de s'embarquer, sans exiger d'eux aucun droit.

Les pères approchoient du Tunquin, et ils n'avoient que peu de journées à faire pour se rendre à l'embouchure d'une rivière qui conduit à Lofeou, frontière de ce royaume. Après avoir essuyé une furieuse tempête, qui fut plusieurs fois sur le point de les submerger, enfin ils entrèrent dans la rivière à nuit close, pour n'être point aperçus des infidèles, et arrivèrent auprès de la maison d'un Chrétien, où ils se devoient tenir cachés, jusqu'à ce qu'ils pussent pénétrer dans l'intérieur du royaume. Un des deux catéchistes alla donner avis de leur arrivée, et aussitôt plusieurs Chrétiens de l'un et de l'autre sexe vinrent avec empressement sur le rivage pour les recevoir et transporter leur bagage, ce qui se fit avec une promptitude admirable.

Les pères, après avoir remercié leur guide, qui les avoit conduits avec tant d'affection et de zèle, le congédièrent, afin qu'il profitât de l'obscurité de la nuit pour s'en retourner plus sûrement, et qu'il portât plutôt à Macao l'agréable nouvelle de leur entrée dans le Tunquin.

Comme ils se disposoient à aller plus avant, le père Sampayo fut pris d'un mal violent, qui l'obligea de rester à Lofeou. On y laissa le père Carvalho avec un catéchiste pour prendre soin de lui. En peu de temps sa santé fut rétablie, et ces deux pères entrèrent heureusement dans le royaume, où ils remplissent maintenant les fonctions de leur ministère

avec beaucoup de zèle et de consolation. Pour les quatre autres Missionnaires, ils prirent le devant avec deux catéchistes tunquinois, l'un nommé *Marc* et l'autre *Vincent*. Marc avoit un passe-port pour la Chine d'un des plus grands mandarins de la cour, lequel ne lui fut pourtant d'aucune utilité, comme nous le verrons dans la suite. Ils s'embarquèrent tous six dans une petite barque, qui les conduisit à une bourgade appelée *Batxa*. Là ils mirent pied à terre, et allèrent loger dans la maison d'un néophyte, qui est un des principaux du lieu, où ils se reposèrent pendant deux jours.

Cependant quelques Tunquinois vagabonds pressentirent, on ne sait comment, qu'il y avoit des étrangers dans la bourgade, et que leur dessein étoit d'avancer dans le royaume. L'espérance du butin qu'ils pourroient faire leur donna la pensée d'aller les attendre à l'autre bord d'une rivière, par où il falloit absolument qu'ils passassent. Ils ne se trompèrent point dans leurs conjectures. Le second de la troisième lune, c'est-à-dire, le 12 d'avril, les pères gagnèrent le rivage sur les neuf heures du matin. Aussitôt ces vagabonds s'étant joints à quelques soldats, et feignant d'avoir un ordre des mandarins, sautèrent en furieux dans la barque, se saisirent des quatre Missionnaires, des catéchistes et du batelier qui étoit Chrétien, les chargèrent chacun d'une cangue, et pillèrent leur bagage.

Le chef de ces bandits y ayant trouvé un crucifix, l'éleva en l'air, et le montrant à une populace innombrable qui bordoit le rivage : « Je le savois » bien, s'écria-t-il, que ces étrangers étoient des » prédicateurs de la loi chrétienne. » Le peuple lui répondit par des acclamations mêlées de huées continuelles, et des plus sanglans outrages dont ils accablèrent les Missionnaires; les uns leur arrachèrent la barbe, d'autres leur crachèrent au visage; enfin,

cette populace effrénée ne leur épargna ni les railleries les plus piquantes, ni les injures les plus grossières.

Lorsque ces bandits ne trouvèrent plus rien à piller, ils firent sortir les prisonniers de la barque, et les conduisirent à terre sous un misérable apentis, pour y rester jusqu'à ce qu'ils eussent reçu réponse du gouverneur de la contrée, auquel ils avoient fait savoir la prise qu'ils venoient de faire. Ces pères, et leurs trois compagnons demeurèrent pendant quatre jours exposés aux ardeurs du soleil le plus brûlant, et aux cruelles morsures des moustiques, environnés d'une foule d'infidèles, qui se relevoient les uns les autres pour les garder, et qui nuit et jour ne leur laissèrent pas le moindre repos. Ils étoient observés avec tant de rigueur, qu'il ne fut pas possible aux Chrétiens d'approcher d'eux pour leur procurer de légers secours, dont ils avoient pourtant un très-grand besoin; car ils n'eurent pour tout aliment qu'un peu de riz si mal apprêté, que la faim leur étoit moins insupportable qu'un mets si insipide.

Le 18 avril, les soldats envoyés par le gouverneur pour amener les prisonniers, arrivèrent; ils les firent venir en leur présence chargés de leurs cangues; ils attachèrent ces cangues les unes aux autres, et les firent marcher la tête nue sous un ciel si ardent, que l'un d'eux en eut une violente inflammation sur les yeux, et qu'un autre fut attaqué d'une espèce de stupeur, dont il eut la bouche toute tournée. Les soldats armés de sabres et de lances les escortoient, battant continuellement du tambour, ce qui rassembloit dans tout le chemin une foule innombrable de peuple, qui leur faisoit toutes sortes d'insultes.

Cependant un mandarin chrétien qu'on avoit averti promptement de la détention des Missionnaires, alla trouver un des plus grands mandarins de la cour, protecteur du catéchiste Marc. « Seigneur, lui dit-

» il, votre serviteur Marc, à qui vous aviez donné
» un passe-port pour la Chine, en revenoit avec
» quelques curiosités qu'il vous apportoit de ce pays-
» là; ayant rencontré des Européens, munis d'un
» passe-port des mandarins de Canton, lesquels ve-
» noient dans ce royaume pour y visiter la sépulture
» de leurs frères qui y sont décédés, il s'est joint à
» eux pour les accompagner jusqu'à Dim-dou, où
» un grand nombre de Chinois font leur séjour.
» Mais avant que d'y arriver, ils ont été arrêtés par
» une troupe de bandits, qui ont pillé tout ce que
» ces Européens apportoient pour présenter au Roi,
» et ce que votre serviteur Marc vouloit vous offrir
» à vous-même. Ils les ont remis ensuite entre les
» mains du gouverneur de la province de l'Est,
» qui les retient dans ses prisons. »

Le mandarin de la cour écrivit à l'instant une lettre au gouverneur, par laquelle il lui ordonnoit de lui renvoyer les prisonniers avec tout leur bagage. Celui-ci, qui avoit eu part au butin, s'en excusa sous divers prétextes; et pour mieux se mettre à couvert du ressentiment d'un si puissant seigneur, il fit partir aussitôt les prisonniers pour la cour.

Le grand mandarin, outré d'un refus auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre de la part d'un subalterne, lui envoya un second ordre bien plus fort que le premier; mais il n'étoit plus temps, l'affaire étoit portée au tribunal de la cour, et les prisonniers étoient déjà en route pour s'y rendre. On les avoit mis dans des espèces de cages semblables à celles où l'on enferme les bêtes féroces, quand on les transporte d'un lieu à un autre; et on les conduisit, non pas par le chemin ordinaire, mais par des routes détournées, afin de dérober leur marche au grand mandarin, dont on sentoit bien qu'ils étoient protégés. On ne peut guère exprimer ce qu'ils eurent à souffrir de la faim, de la soif, des ardeurs d'un climat



brûlant, et des mauvais traitemens que leur firent les soldats.

Enfin, ils arrivèrent à la cour, et après avoir été quelque temps enfermés dans la maison d'un mandarin, on les conduisit au palais du Roi. Dès qu'ils eurent passé la première porte, parut un eunuque de la présence, qui ordonna qu'on ne laissât entrer personne, et qu'on mît les prisonniers dans un endroit où ils fussent garantis des rayons du soleil. Peu après, on les mena dans une salle intérieure, où l'on assure que le Roi se tint caché derrière une espèce de rideau, pour voir les prisonniers sans en être vu, et écouter ce qu'ils répondroient aux questions qu'un eunuque du palais devoit leur faire par son ordre. Plusieurs mandarins se trouvèrent à cet interrogatoire. Il commença par le catéchiste Marc. L'eunuque lui demanda quelle raison il avoit eu d'amener ces Européens dans le royaume. Il répondit qu'il étoit serviteur d'un mandarin de la cour, qui lui avoit donné un passe-port pour aller acheter quelques curiosités à la Chine; qu'il avoit rencontré ces Européens, lesquels avoient pareillement un passe-port des mandarins de Canton, pour venir visiter la sépulture de leurs frères, morts dans le royaume, et faire offre de leurs services au Roi; mais qu'avant que d'arriver à Dim-dou, où il devoit les conduire, ils avoient été arrêtés par des bandits, lesquels avoient pillé tout ce qu'ils portoient avec eux, et les avoient remis entre les mains du gouverneur de la province de l'Est, qui les envoyoit à la cour.

L'eunuque interrogeant ensuite le catéchiste Vincent : « Par quel motif, lui dit-il, avez-vous fait un » voyage à la Chine? » Vincent répondit qu'étant des amis de Marc, il l'avoit accompagné pour l'aider à faire ses emplettes. Enfin, l'eunuque s'adressant au jeune batelier chrétien, il lui demanda quelle

raison l'avoit fait sortir du royaume pour aller à la Chine. Sa réponse fut qu'il étoit natif de la frontière, et que n'ayant point d'autre métier pour gagner sa vie, que celui de conduire une barque, et d'y recevoir ceux qui se présentoient pour passer la rivière, il y avoit reçu Marc avec les étrangers de sa compagnie. Il ne questionna point les Missionnaires; mais un des mandarins fit apporter un crucifix, le posa à terre, et leur ordonna de le fouler aux pieds.

Cet ordre les fit frémir d'horreur; ils répondirent qu'on leur couperoit plutôt les pieds, les mains et la tête, que de commettre une pareille impiété; et comme on vouloit user de violence pour les forcer d'obéir, ils se mirent à genoux, se prosternèrent jusqu'à terre devant ce signe de notre rédemption, le prirent entre les mains, et se le donnèrent les uns aux autres, en le baisant avec respect, et l'élevant au-dessus de leurs têtes, ce qui est, selon l'usage de ces peuples, la marque de la plus profonde vénération.

Les deux catéchistes firent paroître la même fermeté. Il n'y eut que le jeune batelier que les menaces des juges effrayèrent, et qui témoigna de la foiblesse. Il fut puni sur le champ par les railleries amères de quelques eunuques. « Le scélérat, s'écrièrent-ils, qui marche sur celui-là même qu'il regardoit, il n'y a qu'un moment, et qu'il respectoit comme son Dieu ! »

C'est ainsi que se termina ce premier interrogatoire, après lequel on les renvoya dans les prisons. Mais dès le lendemain on les rappela dans la même salle. Il n'y eut que le catéchiste Marc qui fut interrogé. On lui demanda si quelques-uns de ces Européens avoient leur demeure dans le royaume, et en quel lieu. Marc répondit qu'aucun d'eux n'y avoit jamais demeuré. « Comment cela se peut-il faire,

» reprirent les mandarins, puisqu'il y en a parmi » eux qui parlent notre langue? C'est, dit le caté- » chiste, qu'en chemin faisant je leur en ai appris » quelques mots, et qu'ayant plus de mémoire que » les autres, ils les ont retenus plus aisément. » Ils demandèrent ensuite si ces étrangers avoient un passe-port des mandarins de la Chine. Sans doute, repartit le catéchiste, et en même temps les Missionnaires le leur présentèrent. Ils le prirent, et après les avoir fait reconduire dans leurs prisons, ils allèrent porter le passe-port au Roi.

Peu de jours après vint un ordre de la cour, qui commettoit au tribunal des lettrés l'instruction et le jugement de l'affaire des prisonniers. Ils furent donc traînés à ce tribunal, où l'on n'interrogea que les catéchistes. Comme ils ne firent point d'autres réponses que celles qu'ils avoient déjà faites, les juges en furent irrités, et les condamnèrent à la martelade. C'est un supplice très-cruel : il consiste à recevoir de grands coups de marteau, que les bourreaux déchargent de toutes leurs forces sur les genoux des coupables. Le catéchiste Vincent demanda la permission de parler, et l'ayant obtenue : « Je suis Chré- » tien, dit-il, depuis mon enfance, et je fais gloire » de l'être : puisque c'est là tout mon crime, je » souffrirai avec joie pour une si bonne cause. » Les juges firent signe aux bourreaux, et ils exécutèrent aussitôt l'ordre qu'on leur donnoit de la manière la plus barbare.

Après cette exécution, on les congédia, avec menaces de les faire expirer le lendemain sous les coups, s'ils persistoient dans les mêmes réponses. En effet, on les fit comparoître au tribunal le jour suivant, et on les tourmenta avec encore plus d'inhumanité. Mais comme leur constance étoit à l'épreuve des plus vives douleurs, un des juges fit cesser les bourreaux, en disant qu'un plus long supplice seroit inutile,

inutile, qu'il sembloit qu'on frappât sur la terre, et que c'étoient des opiniâtres dont on ne pourroit jamais rien tirer.

Un autre juge prenant la parole : « Mon sentiment, dit-il, est que Marc, qui a conduit dans » le royaume des prédicateurs de la loi chrétienne, » laquelle y est proscrite, mérite d'être écartelé; » qu'il faut couper la tête à Vincent, qui a coopéré » à son crime ; et que pour les Européens, qui sont » venus enseigner cette loi malgré les défenses du » Roi, ils méritent le même supplice. A l'égard du » batelier, il suffira de le châtier, après quoi on » pourra le mettre en liberté. »

Aussitôt qu'il eut achevé de parler, tous les juges se retirèrent ensemble dans une salle plus intérieure, qu'on nomme la *salle du secret*, parce qu'il ne transpire jamais rien des résolutions qui s'y prennent; et que c'est là que se prononcent les arrêts de mort. L'ordre fut donné en même temps de transporter tous les prisonniers dans une prison plus éloignée de la cour, qu'on nomme *Ngue-Dom*, c'est-à-dire l'*Enfer de l'Est*. C'est là qu'on renferme tous les malfaiteurs du royaume, et ils n'en sortent que pour être conduits au lieu du supplice.

On peut juger par le nom seul, des horreurs et des incommodités de cette prison. Les confesseurs de Jésus-Christ, accablés sous la pesanteur de leurs chaînes, se trouvèrent donc renfermés dans un lieu obscur, humide et infect, dénués de tout secours, exposés sans cesse aux insultes et aux outrages d'une troupe de scélérats, que la douceur et la patience de ces hommes apostoliques rendoient plus audacieux et plus insolens. Il est surprenant qu'ils aient pu s'y soutenir si long-temps. Le catéchiste Vincent Ngien y succomba bientôt. Déjà fort affoibli par les cruelles tortures qu'il venoit d'endurer avec tant de courage, il finit saintement sa vie le 31 de juin.

Ce bon néophyte avoit été formé parmi les Missionnaires aux emplois de zèle dès sa plus tendre jeunesse, qu'il avoit passée avec eux, et il ne respiroit que l'avancement de la gloire de Dieu, et la conversion de ses chers compatriotes. Sa prudence et sa vertu ayant été éprouvées pendant plusieurs années, on se rendit à ses instantes prières, et on lui permit de se consacrer plus étroitement au service de Dieu par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Dieu lui avoit donné le talent de gagner les cœurs. Par ses instructions et par ses exemples, il inspiroit à ceux qui étoient sous sa conduite le plus ardent désir de la perfection chrétienne. Aussi les nouveaux fidèles se disputoient-ils l'avantage de l'avoir pour catéchiste, et ceux qui l'obtenoient, croyoient recevoir une grande faveur. Le dessein étoit, s'il n'eût pas fini sitôt et si glorieusement sa course, de l'élever au sacerdoce, et de le recevoir dans notre Compagnie, pour le mettre en état de rendre de plus grands services à cette mission. Mais il a plu au Seigneur de couronner de bonne heure l'innocence de sa vie, et la fermeté héroïque avec laquelle il a souffert les plus cruels tourmens pour la défense de son saint Nom.

L'unique consolation qu'avoient les confesseurs de Jésus-Christ dans une demeure si affreuse, c'étoit de s'y trouver réunis ensemble (car auparavant ils étoient dans des prisons séparées), de pouvoir être visités des Chrétiens, et en recevoir quelques secours. C'est pourtant ce qu'on leur refusa durant les premiers jours qu'ils y furent renfermés. Deux sentinelles, qui gardoient la porte de la prison, arrêtoient impitoyablement ceux qui leur apportoient des vivres, et ils passèrent une fois deux jours sans rien prendre. Dans la suite, il fallut acheter la permission de leur parler, et l'entrée de la prison étoit

interdite à quiconque refusoit de payer aux soldats la somme qu'ils exigeoient.

Une dame chrétienne, qui avoit la charité de leur apporter chaque jour ce qui étoit nécessaire à leur subsistance, fatiguée enfin de la dureté et des rebuffades qu'elle essuyoit de la part de ces soldats, eut recours à un expédient qui lui réussit. Dans une maison voisine de la prison, demeuroit une bonzesse naturellement tendre et sensible aux afflictions des malheureux. Ces soldats avoient pour elle la plus profonde vénération, et ils lui laissoient la liberté d'entrer dans la prison toutes les fois qu'elle le désiroit. La dame chrétienne alla chez la bonzesse, et lui ayant exposé la déplorable situation où étoient les prisonniers auxquels elle s'intéressoit, elle la pria de vouloir bien leur remettre les petites provisions qu'elle lui apporteroit. La bonzesse y consentit volontiers. Dès la première fois qu'elle eut entretenu les confesseurs de Jésus-Christ, elle fut si frappée de leur modestie, de leur douceur et de leur patience, qu'elle en parloit avec admiration, et en faisoit partout les plus grands éloges. Non-seulement elle continua de leur porter ce qui lui étoit confié par la dame chrétienne et par les autres fidèles, mais elle les aida encore de ses propres libéralités.

Un autre sujet de joie et de consolation pour ces illustres prisonniers, c'est que se voyant dans le lieu où l'on ne renferme que les criminels destinés au dernier supplice, ils se tenoient comme assurés de répandre bientôt leur sang pour la cause de Jésus-Christ. Cette pensée les soutenoit au milieu de tant de tribulations; c'étoit là le sujet ordinaire de leurs entretiens; et leurs lettres, lorsqu'ils pouvoient en écrire quelqu'une à la dérobée, ne respiroient pareillement que le martyre.

Il y avoit déjà neuf mois qu'ils languissoient dans

les fers, et encore plus dans l'attente du bienheureux jour où ils devoient offrir au Seigneur le sacrifice de leur vie : la sentence de mort étoit portée; mais il falloit qu'elle fût confirmée par l'autorité souveraine. Ce fut le 21 décembre 1736, que la confirmation s'en fit dans le tribunal des crimes.

Le 7 janvier 1737, un secrétaire de ce tribunal se transporta à la prison, et fit venir les prisonniers dans une chambre particulière, pour les reconnoître et bien imprimer leur physionomie dans son idée. C'est un usage qui se pratique dans le Tunquin, à l'égard de ceux qui sont condamnés à mort, afin d'éviter toute supercherie, et de s'assurer qu'on n'a pas substitué un innocent à la place du criminel. Le secrétaire les envisagea long-temps dans un grand silence : après quoi s'étant approché de plus près de leurs personnes, il parut dans les diverses attitudes d'un homme qui prenoit la mesure de leur taille, et qui traçoit les traits de leur visage. Ayant achevé ses opérations, il les fit rentrer dans la prison, et s'en alla rendre compte à la cour de sa commission. Cette cérémonie fit juger aux Missionnaires que l'heureux moment après lequel ils soupiroient n'étoit pas éloigné. Mais elle ne leur en donnoit pourtant pas de certitude : ce ne fut que trois jours après qu'ils en furent assurés. Un catéchiste, nommé Benoît, vint les trouver dans la prison, et se jetant à leurs pieds : « Quelle récompense me donnerez-vous, » leur dit-il, pour l'agréable nouvelle que je viens » vous apporter? Le 12 de ce mois sera certainement le jour de votre triomphe. Vous sortirez de » cette prison, et vous irez rendre un témoignage » éclatant aux saintes vérités de la foi. » Ces paroles transportèrent d'abord les Missionnaires d'une joie qui éclata jusque sur leur visage : ensuite après s'être recueillis pendant quelques momens, ils levèrent les mains et les yeux vers le ciel, pour rendre grâces à

la divine miséricorde d'un si grand bienfait ; puis se tournant vers le catéchiste, ils employèrent les expressions les plus tendres pour lui témoigner leur reconnoissance, et lui promirent que le jour qu'ils iroient consommer leur sacrifice, ils lui feroient présent de leur rosaire, le seul bien qu'ils possédoient.

La nouvelle de la sentence de mort portée contre les confesseurs de Jésus-Christ, se répandit bientôt parmi les fidèles : elle partagea leurs esprits entre la joie et la tristesse. D'un côté, la perte de leurs pasteurs leur devenoit très-sensible et ils craignoient que par la diminution de leur nombre, les secours spirituels ne devinssent moins abondans, et que faute de ces secours la ferveur de leur piété ne s'attiédît. D'un autre côté, ils voyoient avec joie le triomphe de la religion dans la constance héroïque de ses ministres, dont le sang, comme une semence féconde, alloit fertiliser ces terres infidèles, et multiplier le nombre des vrais disciples de Jésus-Christ. Plusieurs d'entre eux accoururent à la prison, pour rendre leurs derniers devoirs à leurs pères en Jésus-Christ, et leur offrir quelques petits présens. Les uns leur apportèrent des fruits et divers rafraîchissemens ; d'autres leur présentèrent des bourses remplies de petites monnaies. Il y en eut qui les forcèrent à recevoir des habits neufs, à la place de ceux dont ils étoient vêtus, et qu'ils emportèrent pour les conserver précieusement dans leurs maisons. Les pères ne crurent point devoir contrister ces généreux néophytes, en se refusant à tant de témoignages de leur affection ; mais aussitôt qu'ils se furent retirés, ils remirent toutes les monnaies entre les mains du catéchiste Marc, avec ordre de les distribuer aux soldats qui les gardoient, et aux autres prisonniers dont ils avoient reçu tant d'outrages. Cet excès de charité étoit nouveau pour ces scélérats,

et ils en furent frappés jusqu'à l'admiration. Leurs cœurs, tout impitoyables qu'ils étoient, s'attendrirent jusqu'aux larmes, et au lieu des cruelles insultes et des mauvais traitemens qu'ils leur faisoient auparavant, ils ne cessèrent de faire l'éloge de leur vertu, et de les combler de bénédictions.

Le 10, vint un mandarin de la cour, qui lut aux prisonniers leur sentence; après quoi il fit entrer les bourreaux dans la prison, et assigna à chacun d'eux celui qu'il devoit exécuter. Ces bourreaux tiroient de temps en temps leur sabre du fourreau, et par manière de récréation, ils s'exerçoient à leur fonction prochaine en présence des Missionnaires; ce prélude de leur supplice, que ces pères avoient si souvent devant les yeux, leur donnoit lieu de renouveler autant de fois le sacrifice de leur vie.

Comme, après la lecture de la sentence, l'entrée de la prison devint libre, en peu de temps elle fut remplie de Chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Les pères, qui ne pouvoient pas les entretenir, faute d'entendre la langue tunquinoise, instruisirent le catéchiste Marc de ce qu'ils auroient souhaité de leur dire, et le chargèrent de parler en leur nom à ces bons néophytes. Le catéchiste prenant donc la parole: « Écoutez, mes frères, et chers enfans en Jé-
» sus-Christ, les dernières paroles de vos pères: car
» c'est par ma bouche qu'ils vous parlent, et je suis
» le fidèle interprète de leurs sentimens. Nous avons
» appris l'extrême besoin que vous aviez de secours
» pour la sanctification de vos âmes; le zèle de votre
» salut nous a fait aussitôt quitter notre patrie, nos
» parens et nos amis, et nous sommes venus vous
» chercher dans cette terre qui nous est étrangère.
» Que de peines et de travaux ne nous en a-t-il pas
» coûté pour nous rendre auprès de vous! Nous
» avons entrepris deux voyages pénibles et difficiles,
» sans nous effrayer des dangers auxquels nous nous

» exposions: le premier a été infructueux, parce
» qu'à la vue de ce royaume, nous avons été arrêtés
» par des mandarins de la Chine, qui, après nous
» avoir traînés à leurs tribunaux, nous ont ren-
» voyés à Macao. Le second a été plus heureux;
» nous sommes enfin arrivés sur vos terres; mais à
» peine y avons-nous mis le pied, qu'on s'est saisi
» de nos personnes, et qu'on nous a traités avec
» plus de barbarie et d'inhumanité, qu'on ne traite
» des scélérats convaincus des plus grands crimes.
» Vous avez été témoins de ce que nous avons eu
» à souffrir dans cette affreuse prison; notre sang
» va bientôt couler pour rendre un témoignage pu-
» blic à la foi que vous avez eu le bonheur d'em-
» brasser; aidez-nous à remercier le Seigneur d'une
» si grande faveur; mais en même temps, concevez
» bien quel est le prix de cette foi à laquelle est
» attaché votre salut éternel; qu'elle vous soit plus
» chère que votre propre vie, et soyez toujours fi-
» dèles à remplir les obligations qu'elle vous impose.
» Si, sur la terre, nous avons été animés d'un si
» grand zèle pour votre sanctification, que sera-ce
» quand nous nous trouverons dans le ciel, et que
» Dieu, comme nous l'espérons, aura couronné nos
» souffrances, et le sacrifice que nous lui faisons de
» notre vie? »

A ces paroles, ces fervens Chrétiens ne répondirent que par leurs larmes, et par des témoignages sensibles de la vénération et de la reconnoissance dont ils étoient pénétrés pour les confesseurs de Jésus-Christ; ils se prosternèrent jusqu'à terre; ils embrassèrent leurs genoux, et baisèrent plusieurs fois les chaînes dont ils étoient chargés. Enfin, ils se retirèrent remplis d'une force toute divine, et prêts à tout souffrir pour la conservation de leur foi.

A peine furent-ils sortis, que d'autres en aussi grand nombre prirent leur place, et ce fut ainsi,

tout le reste de la journée, que ces bons néophytes se succédèrent les uns aux autres, de telle sorte, que ces pères trouvèrent à peine quelques momens pour s'entretenir avec Dieu, et lui demander la force qui leur étoit nécessaire pour sortir victorieux du combat qu'ils alloient soutenir contre les ennemis de la foi.

Le 12 du même mois, dès la pointe du jour, le catéchiste Benoît, accompagné d'un Chrétien d'une qualité distinguée, nommé *Thomas*, et de plusieurs autres néophytes, se rendirent à la prison pour prendre congé des quatre vénérables pères: ils les abordèrent en leur donnant le glorieux titre de Martyrs de Jésus-Christ. Tout leur entretien roula sur le prix des souffrances et sur le bonheur de confesser hautement la foi en présence de ses persécuteurs, et de verser son sang pour sa défense.

Lorsqu'ils s'entretenoient de la sorte, quelques soldats entrèrent, l'épée nue, et chassèrent tous les Chrétiens. Ensuite ils se firent apporter des chaînes de fer, qu'ils mirent aux bras de chacun des Missionnaires; en sorte qu'après avoir attaché le bras droit par un bout de la chaîne, ils la conduisoient par derrière, et attachoient l'autre bout au bras gauche; quelques-uns avoient les bras serrés si étroitement, qu'ils ne pouvoient pas appuyer leurs mains sur la poitrine.

Pendant ce temps-là le catéchiste Benoît et plusieurs autres Chrétiens s'étoient retirés dans la maison voisine de la bonzesse, dont j'ai parlé ci-devant. Cette femme, toute infidèle qu'elle étoit, ne put apprendre que les quatre pères étoient condamnés à la mort, sans répandre un torrent de larmes, qui partoient d'un cœur véritablement touché. Elle étoit leur panégyriste perpétuelle, louant sans cesse les vertus qu'elle avoit tant de fois admirées, et blâmant hautement la cruauté du Roi et de ses ministres, qui

faisoient mourir des hommes d'une vie si innocente et si exemplaire.

Vers les dix heures du matin, on fit sortir de la prison les Missionnaires avec le catéchiste Marc, pour les conduire aux portes du palais, qui en étoit éloigné d'une lieue. On les fit marcher en cet ordre pieds nus, et traînant leurs fers avec bien de la peine. Le père Alvarez étoit à la tête; ensuite le père d'Abreu, le père Cratz, le père Da Cunha et le catéchiste. Une gaieté modeste peinte sur leur visage, marquoit assez la joie et la satisfaction qu'ils goûtoient intérieurement. Chacun d'eux étoit accompagné d'un soldat et d'un bourreau, celui-ci tenant son sabre nu, et celui-là portant la lance haute. Une troupe de soldats formant deux lignes les escortoient; derrière et à quelque distance suivoient une grande multitude de Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, et un bien plus grand nombre encore de gentils.

Lorsqu'ils furent arrivés aux portes du palais, le capitaine qui commandoit l'escorte fit faire halte aux soldats, afin qu'ils prissent un peu de repos. Il fut pareillement permis aux prisonniers de s'asseoir et de se délasser, pour se disposer aux fatigues d'une marche encore plus pénible. Mais pendant ce temps-là on ne les laissa guère tranquilles. Ils devinrent le jouet de la populace, dont ils eurent à souffrir toutes sortes d'injures et d'opprobres. Quelques eunuques du palais s'approchant d'eux, mêlèrent leurs fades plaisanteries aux insultes du peuple. L'un d'eux leur marquoit, par des gestes ridicules, et d'un ton railleur, que leurs têtes seroient bientôt séparées de leurs corps; d'autres ramassoient à terre quelques brins de paille, et les disposoient de telle manière, qu'ils représentoient la figure d'une croix, et les leur donnoient à baiser par dérision.

Ces outrages ne cessèrent qu'à l'arrivée d'un eunuque de l'intérieur du palais, accompagné d'un

soldat chrétien, qui lui servoit d'interprète. Il venoit de la part du Roi demander aux Missionnaires s'il étoit vrai qu'au moment qu'ils furent arrêtés, on avoit pris tout leur bagage. Un catéchiste, nommé Sébastien, sachant que cet interprète étoit chrétien, lui parla à l'oreille, pour le prier de leur faire des félicitations de sa part sur ce qu'ils alloient bientôt recevoir la palme du martyre. L'interprète s'acquitta de sa commission. Les pères ne répondirent qu'en élevant les yeux au ciel, pour témoigner que c'étoit à Dieu seul qu'ils étoient redevables d'un si grand bonheur. Peu après, vint un secrétaire du tribunal suprême, qui fit passer devant les yeux des prisonniers leur sentence écrite en langue tunquinoise. Celle du catéchiste Marc le condamnoit simplement à l'exil. Après quoi il retourna au tribunal, où la sentence, pour être revêtue de la dernière formalité, devoit être signée de la main des premiers magistrats.

Pendant ce temps-là, le premier mandarin de la cour eut la curiosité de voir de près les quatre étrangers. Il arriva, ayant à sa suite plusieurs eunuques et mandarins subalternes, et les considéra attentivement l'un après l'autre. Un de ces eunuques, fort surpris de ne voir nulle altération sur leur visage, et d'y remarquer au contraire un certain air de gaieté et de contentement qui s'accordoit mal avec la situation où ils se trouvoient: « Il faut, s'écria-t-il, que » la loi chrétienne soit gravée bien avant dans le » cœur de ces étrangers, puisque, pour l'enseigner » aux autres, ils abandonnent leur patrie et tout » ce qu'ils ont de plus cher, qu'ils s'exposent aux » rigueurs d'une longue prison, et qu'ils reçoivent » la mort avec tant de joie. »

Le catéchiste Marc demanda alors la permission au mandarin de prendre congé de ces pères, et de leur dire le dernier adieu, puisqu'il ne pourroit plus les revoir dans ce monde. Cette permission lui fut

accordée, et aussitôt il sortit de sa place, et alla se jeter aux pieds des Missionnaires. Comme il leur parla à voix basse, on n'a pu rien apprendre de son entretien : mais on ne doute point qu'il ne leur ait témoigné son affliction, de n'avoir pas été jugé digne de les accompagner au martyre; car on a su certainement qu'il avoit mis tout en usage, prières, supplications, instances même, pour être enveloppé avec eux dans le même jugement, jusqu'à représenter aux magistrats que si ces étrangers méritoient la mort pour être venus prêcher la loi chrétienne dans le royaume, lui qui les y avoit introduits, méritoit la même peine à plus juste titre. On n'écouta point ses remontrances, par considération pour le grand mandarin de la cour, qui le protégeoit, et qui, comme nous l'avons dit, lui avoit donné un passe-port pour la Chine.

A peine le catéchiste fut-il retourné à sa place, que le secrétaire du tribunal arriva avec la sentence, qui venoit d'être signée par les premiers magistrats, et qui avoit été traduite en langue portugaise, afin qu'elle fût entendue des quatre prisonniers, lorsqu il leur en feroit la lecture. Elle étoit conçue en ces termes : « Pour vous quatre, qui êtes étrangers, le » Roi ordonne que vous ayez la tête tranchée, parce » que vous êtes venus prêcher la loi chrétienne, » qu'il a proscrite dans son royaume. » Cette lecture faite, les deux premiers mandarins de la cour furent nommés pour présider à l'exécution, et aussitôt on fit partir les prisonniers pour le lieu du supplice, qui est éloigné de deux lieues du palais.

La marche se fit dans le même ordre qu'on étoit venu de la prison, à la reserve de l'escorte de soldats, qui étoit beaucoup plus nombreuse. Suivoient derrière les deux mandarins, portés chacun dans sa chaise, et accompagnés d'un grand nombre d'eunuques et de mandarins subalternes. A une certaine

distance, marchoit une multitude innombrable tant de Chrétiens que d'infidèles, attirés, les uns par la curiosité ou par l'aversion qu'on leur avoit inspirée contre le christianisme; les autres, par leur attachement pour leurs pasteurs, et par le regret qu'ils avoient de les perdre.

Quoique ces pères fussent fort incommodés de la pesanteur de leurs chaînes, ils n'en marchoient pas avec un air moins gai et moins tranquille. Cette joie, qu'ils goûtoient intérieurement, paroissoit surtout sur le visage du père Da Cunha: c'est ce qui étonna le premier mandarin, qui s'en aperçut. Il envoya lui demander s'il savoit bien où on le conduisoit. Le père répondit qu'il n'ignoroit pas qu'on alloit lui trancher la tête en haine de la foi qu'il étoit venu prêcher dans le royaume; mais qu'il savoit en même temps qu'aussitôt qu'on lui auroit arraché la vie pour une si juste cause, son âme s'envoleroit au ciel, pour y jouir d'un bonheur éternel. Cette réponse ayant été rapportée au mandarin, il la reçut avec mépris: « Ce fou d'étranger, dit-il, ne comprend » pas ce qu'on lui dit; il s'imagine qu'on le mène à » Macao. »

Quand on eut fait une partie du chemin, le premier mandarin fit faire halte, afin qu'on se reposât un peu de temps; puis il envoya par un soldat quelques rès ou petites monnaies de cuivre aux confesseurs de Jésus-Christ, pour acheter de quoi se rafraîchir. Ils répondirent qu'ils étoient fort obligés au mandarin de son attention, mais qu'ils n'en avoient nul besoin; et ils les refusèrent. Ils reçurent seulement quelques fruits de la main des Chrétiens: mais après y avoir simplement tâté, ils en firent présent à leurs bourreaux.

Enfin, après un peu de repos, on se remit en chemin. Les mandarins craignant que la nuit ne les surprît avant la fin de l'exécution, ordonnèrent qu'on pressât la marche. Quelque affoiblis que fussent ces

généreux soldats de Jésus-Christ, ils firent de nouveaux efforts, mais qui ne répondoient pas à l'activité des soldats; c'est pourquoi ces barbares les hâtoient en les poussant rudement du bout de leurs lances, et en les menaçant de leur en décharger de grands coups sur le corps, s'ils n'avançoient pas plus vîte. Les pères firent, en quelque sorte, plus qu'ils ne pouvoient, et arrivèrent enfin bien harassés au terme de leur voyage.

Aussitôt qu'ils eurent mis le pied sur cette terre qui alloit être arrosée de leur sang, ils se jetèrent à genoux, levèrent les yeux au ciel, d'où ils attendoient leur force et leur secours, et demeurèrent en cette posture unis à Dieu par la prière environ une heure, qui fut le temps qu'on employa à disposer toutes choses dans la place, pour leur supplice.

Au haut de la place, on avoit élevé une espèce de portique pour les deux grands mandarins de la cour, où ils se placèrent chacun dans sa chaise. Ils avoient à leurs côtés des mandarins inférieurs, mêlés indifféremment avec des eunuques. Un peu plus bas, étoient d'autres mandarins et d'autres eunuques moins distingués; au milieu, on dressa quatre poteaux, à égale distance les uns des autres. Les soldats armés environnèrent toute la place en forme de cercle, et derrière eux étoit une multitude innombrable de spectateurs.

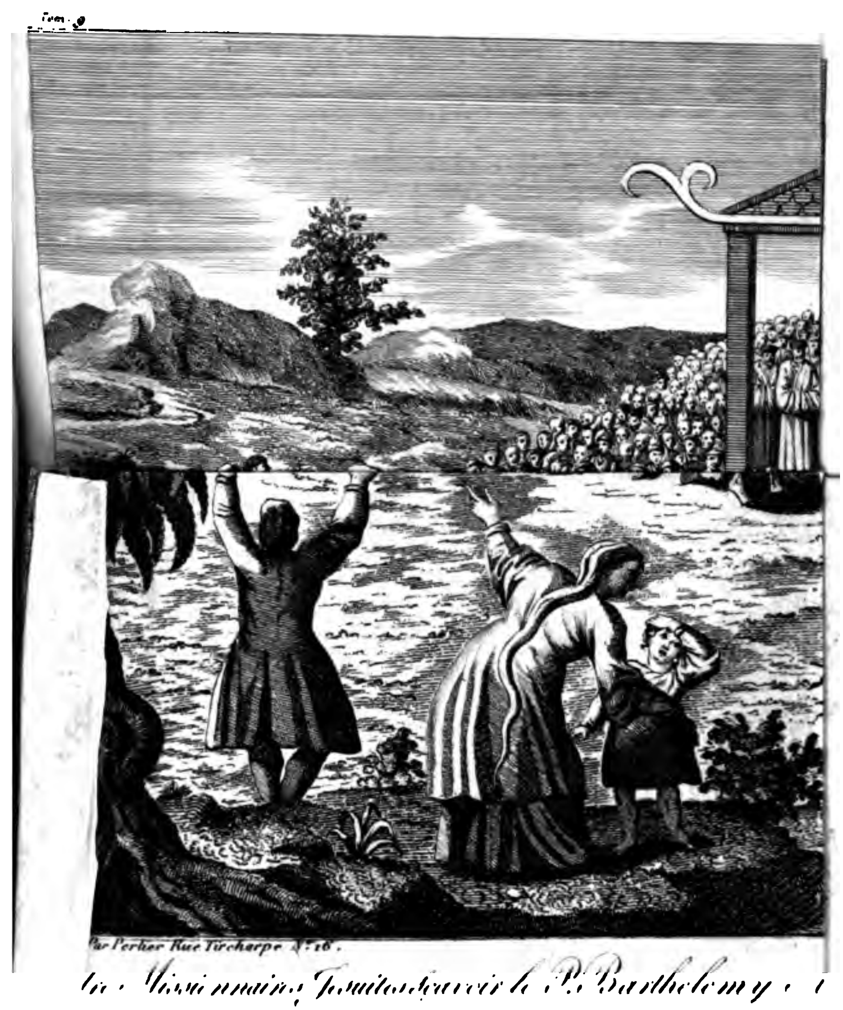
Tous les yeux étoient attachés sur les confesseurs de Jésus-Christ, et chacun raisonnoit à sa manière. Les uns, qui savoient que ces pères n'étoient coupables d'aucun crime, étoient naturellement attendris, et ne pouvoient retenir leurs larmes. D'autres admiroient leur courage et leur intrépidité. La plupart se disoient les uns aux autres: « Avons-nous jamais rien
» vu de semblable? Quelle différence entre ces étran-
» gers et ceux de notre nation, quand ils se trouvent
» dans une situation pareille! On voit à ceux-ci un

» air sombre et mélancolique, la pâleur de la mort » est peinte sur leur visage; au lieu que ceux-là ont » un air joyeux et content, il semble que la mort » fasse leurs délices. Quelle est donc cette loi qui en- » seigne à mépriser la vie, et à recevoir la mort avec » tant de joie et de satisfaction! »

Tout étant disposé, on fit approcher les quatre Missionnaires du lieu où ils devoient être exécutés: là ils se mirent à genoux, et demandèrent en grâce aux bourreaux, de les laisser dans cette posture, en les assurant que, sans faire le moindre mouvement, ils attendroient paisiblement le coup de la mort. Leur demande ayant été rejetée, ils s'approchèrent chacun du poteau qui leur étoit destiné; ils y firent de la main le signe de la Croix, et l'ayant baisé avec beaucoup de respect, ils s'abandonnèrent aux bourreaux, qui les y attachèrent. Ils commencèrent par leur couper les cheveux qui leur couvroient la nuque du cou: alors un catéchiste nommé Sébastien, ayant percé la foule, se glissa à travers les soldats; et s'étant approché des confesseurs de Jésus-Christ, il recueillit leurs cheveux, et demanda leur bénédiction. Il ne put saluer que deux de ces pères, parce qu'il fut promptement chassé par les soldats, qui l'obligèrent à aller se cacher dans la foule.

Cependant les bourreaux tenoient le sabre nu, les yeux tournés vers le premier mandarin, dont ils attendoient le signal. Il ne tarda pas à le donner; et, au même instant, ils frappèrent tous ensemble. Le père Alvarez et le père Cratz eurent la tête abattue d'un seul coup. Il en fut à peu près de même du père d'Abreu, sa tête fut séparée de ses épaules du premier coup; mais comme le sabre ne parvint pas jusqu'à la peau de la gorge, sa tête demeura suspendue sur sa poitrine, jusqu'à ce que le bourreau l'eût coupée tout à fait. Enfin le père Da Cunha n'eut la tête tranchée qu'au troisième coup.

Tom. 9



Par Perher Rue Tircharpe N.° 16.

Les Missionnaires Jésuites, savoir le P. Barthelemy et
Vincent du Cunha, qui ont eu la tête tranchée en.

Aussitôt que l'exécution fut finie, les mandarins, a plupart des soldats et tout le peuple se retirèrent, la réserve des Chrétiens, qui ne pouvoient se lasser le considérer les corps morts de leurs maîtres et de eurs pères en Jésus-Christ, et de baiser la terre arosée de leur sang. Les soldats qui étoient restés se nettoient en devoir de les écarter; mais quelques Chrétiens surent les gagner par une somme d'argent qu'ils leur offrirent, et dont ils furent si satisfaits, que non-seulement ils leur abandonnèrent ces précieux dépôts, mais même qu'ils les aidèrent à porter les cercueils de bois, destinés à renfermer les vénérables restes de ces hommes apostoliques; après quoi ils laissèrent le champ libre, et se retirèrent. Alors, tous ces bons néophytes de l'un et de l'autre sexe firent éclater librement au dehors les sentimens qu'ils avoient été forcés de renfermer au-dedans d'eux-mêmes, et baisèrent respectueusement les pieds de leurs pères en Jésus-Christ, qu'ils honoroient déjà comme autant de martyrs. Ceux qui avoient apporté les cercueils, dépouillèrent les corps de leurs vêtemens ensanglantés, qu'ils s'approprièrent; et, après les avoir revêtus d'habits neufs, ils les mirent chacun dans leur cercueil, et les transportèrent pendant la nuit dans les maisons chrétiennes, où ils leur donnèrent une épulture honorable. Les corps des vénérables pères Alvarez et d'Abreu, furent transportés à la cour dans la maison d'un Chrétien nommé *Pierre*. Ceux du père Da Cunha et du père Cratz furent portés, le premier dans une bourgade nommée *Tamjo*, et le second dans une autre bourgade qui se nomme *Kabua*, où ils ont été inhumés dans des maisons de Chrétiens. C'est-là qu'ils sont en dépôt, jusqu'à ce qu'on ait quelque occasion de les transporter dans notre église de Macao.

Trois de ces vénérables pères étoient portugais, et nés de parens nobles: le père Barthelemi Alvarez, le

père Emmanuel d'Abreu et le père Vincent Da Cunha. Tous trois avoient eu, dès leur plus tendre jeunesse, un attrait particulier pour la vie apostolique; c'est ce qui les porta à solliciter leur entrée dans notre Compagnie, et dans la suite à prier instamment leurs supérieurs de les envoyer dans les missions de l'Orient. Le premier étoit né à Parameo, près de Bragance. Il fut admis à l'âge de dix-sept ans au noviciat de Coimbre, le 30 août 1723. Le second étoit de la ville d'Arouca, dans la province de Beira; et il fut reçu au noviciat le 17 février 1724, à l'âge de seize ans. Ce fut à la cour que naquit le troisième; et il étoit âgé de dix-huit ans, quand il entra au noviciat de Lisbonne, le 25 mars 1726.

Pour ce qui est du père Jean-Gaspard Gratz, il étoit Allemand, né de parens catholiques à Duren, ville du duché de Juliers, entre Cologne et Aix-la-Chapelle. Ayant achevé ses études dans sa jeunesse, le goût lui prit de voyager. Après avoir parcouru divers états de l'Europe, il prit le parti de la guerre, et entra au service de la république de Hollande, qui lui donna de l'emploi à Batavia. Quoiqu'il se trouvât dans un pays hérétique, il fut toujours fortement attaché à la religion catholique, et très-fidèle à en pratiquer les exercices. Toutes les fois qu'il arrivoit un vaisseau de Macao, il y alloit entendre la Messe, se confesser, et communier. Mais ces vaisseaux ne paroissoient pas assez souvent au port de Batavia, pour que sa piété fût satisfaite. D'ailleurs il étoit à craindre que ses fréquentes visites sur un vaisseau étranger ne le rendissent suspect. Ainsi, pour suivre plus librement le plan qu'il s'étoit formé d'une vie chrétienne, il quitta le service des Hollandais, et se retira à Macao. Peu après, il prit la résolution de se donner entièrement à Dieu, et pria avec les plus vifs empressemens les supérieurs du collége, de le recevoir au noviciat. Quoiqu'on eût assez long-temps éprouvé sa vocation, il

il ne se rebuta point; enfin il y fut admis à l'âge de trente-deux ans, le 27 octobre 1730. Lorsqu'après avoir achevé son noviciat et le reste de ses études théologiques, il se vit honoré du caractère sacerdotal, il ne cessa de presser les supérieurs de l'envoyer à la mission du Tunquin. On exauça ses vœux, et il fut joint aux autres pères destinés à cette mission; heureux d'avoir été digne, comme eux, de sceller de son sang les vérités de la Foi.

La mort de ces illustres confesseurs de Jésus-Christ fut suivie de calamités et d'événemens, qui furent regardés des païens mêmes comme un châtiment du Ciel. Une continuelle sécheresse, dont on n'avoit point encore vu d'exemple, moissonna toutes les campagnes. Ce fut une disette générale dans le royaume; la famine et les maladies épidémiques, qui en sont des suites naturelles, firent les plus grands ravages. Le gouverneur de la province de l'Est, qui avoit si fort maltraité ces pères, lorsqu'il les envoya chargés de fers aux tribunaux de la cour, fut emporté tout à coup par une mort violente; des deux premiers magistrats du palais, qui avoient signé leur sentence de mort, l'un fut déposé de sa magistrature, et l'autre fut exilé dans les forêts, ce qui est une peine capitale pour des personnes de ce haut rang.

Tant de fléaux qui désoloient le royaume, auroient dû, ce semble, faire quelque impression sur l'esprit du Roi et de ses ministres; mais ils ne servirent qu'à ranimer de plus en plus leur fureur contre la loi chrétienne. Il y eut des ordres sévères de faire les plus exactes perquisitions, et d'arrêter les prédicateurs de cette loi, qu'on destinoit déjà au même supplice. On posta partout des soldats, principalement au passage des rivières et sur les grands chemins; ainsi les Missionnaires se virent plus inquiétés que jamais dans leurs excursions nocturnes : car ce n'est que la nuit qu'ils peuvent remplir les fonctions

de leur ministère. La divine Providence les a sauvés jusqu'ici de tous les dangers auxquels leur zèle les expose sans cesse, pour entretenir la ferveur des anciens fidèles, et pour soutenir quelques-uns des nouveaux, qu'une si violente persécution auroit peut-être ébranlés. En voici quelques exemples arrivés dans diverses provinces, peu après la mort des quatre Missionnaires.

Dans celle du Sud, les gentils ayant appris le lieu de la résidense d'un vicaire apostolique, s'attroupèrent et environnèrent la bourgade; mais comme elle étoit remplie de Chrétiens, ils surent si bien le cacher, que les efforts des infidèles furent inutiles.

Une autre fois qu'un Missionnaire de l'ordre de Saint-Dominique célébroit les saints mystères, une troupe de soldats entra tout à coup dans l'église; mais les Chrétiens qui y étoient en très-grand nombre, prirent la défense de leur pasteur, et mirent les soldats en fuite.

Le père Emmanuel Carvalho, jésuite, visitant les fidèles de la bourgade nommée *Lam goi*; et les ayant confessés toute la nuit, fut averti, au moment qu'il croyoit prendre un peu de repos, qu'un mandarin, à la tête de trois cents soldats, s'approchoit pour entourer la bourgade. Il en partit à l'instant, et quoiqu'il marchât dans des terres fort sablonneuses, il fit tant de diligence, que le mandarin informé de sa fuite, ne put jamais le joindre. Cinq jours après avoir été délivré de ce péril, il en courut un autre, auquel il crut bien ne pouvoir échapper. Il voyageoit sur une rivière, pour se rendre à une bourgade habitée par un grand nombre de Chrétiens, lorsque tout à coup il arriva si près d'un nombreux corps-de-garde, qu'il lui fut impossible de reculer. Les catéchistes qui l'accompagnoient s'avisèrent d'orner promptement la barque de banderoles et d'autres marques de la dignité mandarine, et continuèrent

leur route. Les soldats ne doutèrent pas que ce ne fût un mandarin qui faisoit voyage, et ils la laissèrent passer tranquillement sans y faire la moindre recherche.

Le père de Sampayo voyageoit dans la province du Nord. Quoiqu'il eût pris des routes détournées, et peu fréquentées, il se trouva néanmoins vis-à-vis et presque sous les yeux d'un mandarin. Il n'étoit pas humainement possible qu'il échappât de ses mains; mais à l'instant même de cette rencontre, Dieu permit qu'une raison pressante obligea le mandarin de se retirer pour un moment à l'écart. Assez près de là il se tenoit un grand marché; le père qui s'en aperçut, eut le temps de se mêler parmi la foule du peuple, et quelque perquisition que fît ensuite le mandarin, il ne put jamais le découvrir.

Le père de Chaves, supérieur de cette mission, courut presque en même temps les mêmes risques dans la province supérieure du Sud. Il voyageoit dans un chemin où il sembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, tant il étoit écarté. Un gentil qui le reconnut pour Missionnaire, sauta tout à coup sur lui, et le serrant étroitement entre ses bras, appeloit du secours pour l'arrêter. Ce père qui est robuste et nerveux, après trois ou quatre fortes secousses, se débarrassa des mains de l'infidèle, et prit la fuite; mais ce ne fut pas sans de nouveaux périls et beaucoup d'incommodités : car il lui fallut marcher durant une nuit obscure dans des chemins extraordinairement pierreux et bordés de précipices, où il pensa plusieurs fois perdre la vie.

Mais au milieu de ces dangers continuels que couroient les Missionnaires, ce qui les affligea le plus sensiblement, et ce qui augmenta leurs inquiétudes, fut la perfidie d'un Chrétien apostat, nommé *Louis*, qui avoit bien mal répondu aux soins d'un vertueux ecclésiastique, lequel cultivoit avec beaucoup de zèle

la chrétienté où il avoit reçu le baptême. Ce malheureux fit présenter au Roi un mémoire où il avoit écrit les noms de tous les Missionnaires qu'il connoissoit, et s'offroit de découvrir les lieux qu'ils fréquentoient et où ils faisoient quelque séjour. Le Roi reçut ce mémoire, et l'ayant lu, il donna ordre qu'on s'assurât de la personne de l'accusateur, dans le dessein de le donner pour guide aux soldats qu'il enverroit à la recherche des Missionnaires; mais soit que le Roi ait fait dans la suite peu d'attention à ce mémoire, soit que l'apostat n'ait pas réussi dans ses criminelles intentions, elles ont été jusqu'ici sans aucun effet.

Nonobstant ces exécutions cruelles, et les continuelles recherches des soldats qui répandent la terreur dans tout le royaume, la foi des fidèles est plus ferme que jamais, et leur troupeau s'accroît tous les jours. Il est à croire que ce redoublement de ferveur dans les Chrétiens, et la conservation de leurs pasteurs, sont le fruit des mérites et de l'intercession de ces quatre illustres confesseurs de Jésus-Christ, qui, maintenant au ciel, deviennent les protecteurs de cette mission.

EXTRAIT

D'un Mémoire sur les différens objets de commerce qui ont cours à la Cochinchine et au Tunquin.

AVANT d'entrer dans le détail des différens objets de commerce qui ont cours à la Cochinchine et au Tunquin, il est à propos de raconter en peu de mots la manière dont le premier de ces deux états fut érigé en royaume. La Cochinchine n'étoit encore, vers la fin du XVI.ᵉ siècle, qu'une simple province du

royaume de Tunquin. La guerre que l'empereur de la Chine y porta, occasiona, dans ce pays, le changement de l'ancien gouvernement. Les conquêtes du monarque chinois furent si rapides, que le roi de Tunquin ne trouvant plus aucun moyen d'échapper aux poursuites de son ennemi, forma la résolution de prévenir, par une mort volontaire, l'esclavage ou les supplices que son vainqueur lui destinoit. Mais au moment où ce malheureux prince alloit s'étrangler, un des grands de sa cour lui représenta qu'il étoit facile d'arrêter le conquérant, et qu'il se chargeoit de l'entreprise. En effet, ce seigneur s'étant mis à la tête des troupes, marcha droit à l'ennemi, dont il balança tellement les forces, qu'il fut obligé d'en venir à un accommodement. La paix fut conclue à condition que les Tunquinois enverroient tous les ans une ambassade à Pekin, avec un homme d'or de la hauteur d'une coudée, un genou en terre, la tête baissée, et portant en main une lance, le fer en bas. Ce traité rétablit le calme et la paix dans le royaume; mais après la mort du souverain, il s'éleva des esprits ambitieux qui démembrèrent l'état et le partagèrent, ce qui n'arriva qu'après des guerres longues et cruelles qui mirent tout le royaume en sang. Cependant la face des affaires ayant changé, on convint de former deux monarchies indépendantes l'une de l'autre. Telle est la véritable époque de l'érection de la Cochinchine en royaume.

Lorsque les Japonais avoient la liberté de porter aux autres nations les denrées de leur pays, le commerce de la Cochinchine étoit beaucoup plus florissant qu'aujourd'hui; mais l'insatiable avidité de certains peuples européens, qui ne manquoient pas tous les ans d'y envoyer trois ou quatre navires, l'a pour ainsi dire anéanti. Les principales marchandises qui ont cours dans ce royaume, sont le salpêtre, le soufre, le plomb, les toiles fines, les chites carrées,

les chites longues à fleurs, etc.; les perles, l'ambre et le corail y étoient autrefois d'un grand débit; présentement il n'y a que les deux derniers objets qui soient de vente, encore faut-il que les grains du corail soient bien ronds, bien polis, et d'un beau rouge. Pour l'ambre, il doit être extrêmement clair, les grains égaux, et n'excéder pas la grosseur d'une noisette ordinaire. Quant aux marchandises qu'on peut tirer de Cochinchine, les principales sont le poivre, les soies, les sucreries, les bois de calamba et d'ébène, les nids d'oiseaux, l'or en poudre ou fondu, qui ne se vend que dix poids d'argent, et enfin le cuivre et les porcelaines qu'on y transporte de la Chine et du Japon.

On ne sait pourquoi les marchands européens se plaignent des droits d'entrée, de sortie et d'ancrage. Ces droits sont en Cochinchine de très-petite conséquence; ceux de la douane ne montent qu'à trois ou quatre pour cent. Il est vrai qu à l arrivée d'un navire, on ne peut en transporter quoi que ce soit sans être visité. Les officiers de la douane font décharger le vaisseau, pèsent et comptent jusqu'aux moindres pièces, et s'emparent ordinairement de ce qu'ils y trouvent de plus précieux, pour l'envoyer au Roi, qui en retient ce qu'il juge à propos, en payant. Si le Roi seul en usoit ainsi, le mal ne seroit pas bien grand; mais on prétend que les grands de la cour suivent son exemple, et ne payent pas; que les plus belles marchandises du vaisseau, se dissipant de cette manière, il n'y reste plus que des denrées communes, qui seules, ne sont plus de défaite. Cet inconvénient, tout inévitable qu'il paroît, n'est pas absolument sans remède. Lorsque les Hollandais envoyoient en Cochinchine, de Surate et de Coromandel, des vaisseaux chargés de toiles, de plomb, de salpêtre, etc., on leur laissoit leurs denrées, parce qu'ils avoient la précaution de payer tous les ans une certaine

somme pour chaque navire. Les autres nations auroient pu en agir de même; mais, en voulant s'exempter d'un tribut modique, qu'il étoit sage de payer, elles ont porté un coup mortel à leur commerce. D'ailleurs, depuis quelques années, les Cochinchinois se sont beaucoup modérés, et quelles que soient leurs manœuvres, elles n'approchent pas de celles des Tunquinois, dont le commerce fleurit cependant toujours par leurs rapports constans avec les étrangers. Si le commerce des Européens avec les Cochinchinois a baissé, on ne doit l'attribuer, ni aux droits d'entrée et de sortie, ni aux visites rigoureuses des douaniers, mais à la cause que j'ai indiquée, et qui, bien approfondie, ne donne pas une idée fort avantageuse du désintéressement de nos marchands.

L'argent du Japon est le seul qui ait cours en Cochinchine; on le reçoit au poids, selon la quantité que les négocians en apportent. La monnaie du pays est de cuivre; elle est ronde, large comme nos jetons ordinaires, et trouée par le milieu, afin de pouvoir l'enfiler en forme de chapelet, trois cents d'un côté et trois cents de l'autre, ce qui passe chez les Cochinchinois pour un mille, parce qu'en six cents il se rencontre dix fois soixante, ce qui fait un siècle chez presque tous les peuples orientaux. Il n'est peut-être pas de pays dans le monde où les marchands se trompent plus facilement par le moyen de cette monnaie, surtout à leur arrivée. Cela vient de ce que les pièces sont égales en figure et en matière, et que la différence qui en règle le prix, ne consiste que dans les caractères qui y sont imprimés. D'un côté, il y a quatre lettres chinoises, et rien de l'autre. La prudence exige qu'on ait des personnes affidées pour décider de la bonté et de la valeur des pièces, et qu'on en spécifie toujours la nature dans ses marchés; autrement, on court grand risque d'être la dupe des marchands cochinchinois, qui avec un

caractère assez franc, s'applaudissent néanmoins toujours d'avoir trompé un européen.

Il y a quelques années que les négocians de Macao faisoient de très-grands profits sur la monnoie, parce qu'alors le roi de Cochinchine n'en faisoit point battre encore à son coin, et qu'elle venoit toute du dehors. Mais depuis que le prince a une monnaie particulière, les étrangers ne peuvent plus en faire aucun commerce, si ce n'est qu'ils soient résolus à y perdre au moins moitié; car, comme j'ai dit, les lettres chinoises qui y sont imprimées, en font toute la valeur. J'ai cru devoir faire mention de cet article, pour prévenir les risques que les négocians, peu instruits des usages du pays, pourroient courir.

On a répandu le bruit en Europe que quand un vaisseau marchand échoue ou relâche en Cochinchine, le Roi s'empare des effets, si le gouvernail du navire est rompu. C'est un bruit sans fondement. Lorsqu'un vaisseau fait naufrage, il est mieux reçu en Cochinchine que partout ailleurs. On lui envoie des barques pour sauver l'équipage, on fait plonger et jeter des filets dans la mer pour recouvrer les marchandises; enfin, on n'épargne ni soins ni peines pour remettre le vaisseau en état. Il est vrai que les Cochinchinois dépouillèrent, il y a quelque temps, deux gros bâtimens hollandais qui avoient relâché sur leurs côtes; mais on ne doit pas oublier la petite guerre qu'il y avoit eu auparavant entre ces deux nations; guerre qui leur a inspiré l'une pour l'autre une aversion qui a suspendu leur commerce réciproque. Voilà sans doute l'origine des bruits injurieux qu'on a fait courir en Europe contre les Cochinchinois.

Je ne vois que deux choses qui puissent nuire aux étrangers; encore est-il facile d'en éviter une. La première regarde la sortie des navires. Quand on attend la veille, ou le jour du départ, pour demander

ses dépêches, il arrive très-souvent que les vaisseaux manquent leur voyage, ce qui occasione des pertes immenses, et capables de ruiner pour toujours un marchand. Il faut solliciter ses dépêches toujours un mois auparavant; en usant de cette précaution, on est sûr de les obtenir et de partir au temps marqué. La deuxième, qui est inévitable, c'est la nécessité où l'on se trouve quelquefois de donner les marchandises à crédit, parce que le payement est toujours plus tardif que l'on n'est convenu. Ce n'est cependant pas l'intention du prince: car tous les négocians qui se sont plaints à lui de ces injustes délais, ont été satisfaits sur le champ et même avec usure. Il y a eu, dit-on, des vaisseaux qui ont été obligés de remporter leurs effets: cela peut être; mais c'est probablement moins pour n'avoir pas voulu donner leurs marchandises à crédit, que parce que c'étoient des marchandises de peu de défaite, ou que le gain ne répondoit pas à leurs espérances. Alors il faut s'en prendre à l'inexpérience ou à l'avidité des marchands, et non au crédit qu'ils sont obligés de faire : car ce crédit n'est pas à beaucoup près si ruineux qu'on le prétend, vu que, sur une simple plainte, le prince rend une prompte et exacte justice aux négocians étrangers.

Depuis que les Hollandais se sont emparés de Batavia, Siam est peut-être le seul endroit, dans toute l'étendue de la mer du Sud, où nous puissions nous établir pour étendre et affermir notre commerce au Tunquin. Il est aisé de voir que le but des Hollandais est de fermer à toutes les nations de l'Europe l'entrée de la mer du Sud, afin de n'être point troublés dans la possession des Moluques, d'où ils tirent le clou de girofle, la muscade et le macis, et afin de s'emparer de tout le poivre des Indes, pour le distribuer ensuite au reste des nations, au prix qu'ils jugeront à propos. Personne n'ignore que si ce peuple vient à bout de ses desseins, les autres se

trouveront immanquablement dans la dure nécessité d'acheter de lui tout ce dont ils auront besoin, et de lui vendre les denrées qu'ils tirent chacun de leur pays. Ainsi, le Japon, la Chine, le Tunquin, Siam, les îles de Formose, de Bornéo et de Java, ne pourront rien avoir que par son canal, ce qui peut avoir des suites extrêmement fâcheuses pour le commerce réciproque des nations.

On voit toutes les années arriver à Siam, de Surate, de la côte de Coromandel et de Bengale, des vaisseaux chargés de drogues, de toiles de différentes couleurs, etc., et remporter du cuivre, de la toutenague, de l'étain, de l'ivoire, des porcelaines et du benjoin. Il est certain que, comme les avantages et les profits qu'on retireroit des voyages d'Inde en Inde sont considérablement diminués, le même malheur a dû arriver à Siam. Cependant, si on y envoyoit chaque année de Pondichery un navire de cent cinquante tonneaux, avec le capital et les autres marchandises qui y ont cours, on ne laisseroit pas d'y faire de très-grands profits; mais si l'on n'a pas la précaution d'avoir un capital d'avance, c'est-à-dire, d'une année pour l'autre, alors il sera impossible d'y faire le moindre gain, parce que les navires qui viennent de la Chine et du Japon, et qui achètent les toiles de la côte de Coromandel, pour emporter du cuivre et d'autres marchandises, n'arrivent à Siam que dans les mois de mars et d'avril, et que les vaisseaux de l'Inde n'y arrivant que dans les mois de juillet et d'août, il faut absolument faire son négoce à l'arrivée des premiers bâtimens : car les marchandises qui viennent du Japon et de la Chine augmentent très-souvent, en trois ou quatre mois de temps, de trente à cinquante pour cent, et quelquefois davantage. Je suis persuadé que ce commerce de Pondichery, ou autres lieux de la côte de Coromandel à Siam, étant bien ménagé, pourroit donner

chaque année, tous frais faits, quinze ou vingt mille écus de profit; mais on doit, comme j'ai dit, avoir d'avance un capital en argent ou en marchandises.

Quant à ce qui concerne les avantages qu'on pourra tirer du traité que nous avons fait avec le roi de Siam, traité par lequel ce prince s'oblige à nous livrer tout le poivre qui se recueille dans ses états, à seize écus le bahar, qui est de trois cent soixante à trois cent soixante-quinze livres pesant, à l'exception de la dixième partie, que le souverain réserve pour le commerce qu'il fait avec la Chine et le Japon, je ne doute point que si le poivre y croît aussi abondamment qu'on l'espère, le traité que nous avons conclu, ne devienne un des plus avantageux que nous ayons encore faits dans l'Inde; car nous pourrons alors porter le poivre en Europe, au Bengale, à la côte de Coromandel, à Surate, et dans presque toute l'étendue de la Perse. Comme la plus grande partie du poivre qui croît dans les Indes, se trouve entre les mains des Hollandais, et que leur principal dessein est de s'en rendre entièrement les maîtres, il est certain que s'il s'en recueille à Siam autant qu'on a lieu de l'espérer, nous y trouverons des avantages qui nous dédommageront amplement de l'espèce de larcin que la Hollande nous fait, ainsi qu'à toutes les autres nations de l'Europe.

Toutes les personnes qui sont un peu au fait du commerce des Indes, savent très-bien que les Anglais regardoient leur comptoir de Bantam comme l'un des plus avantageux qu'ils eussent dans le pays. Tous les ans, cette nation y envoyoit sept à huit navires, qui n'en remportoient que du poivre et quelques autres marchandises qu'elle tiroit du Tunquin, de la Chine et du Japon, par le moyen des comptoirs qu'elle entretenoit à Aimoy et dans l'île de Formose. On peut aisément juger, par les poursuites que les Anglais ont faites en Europe, et par la

diminution des actions de leur Compagnie, combien ils estimoient Bantam. J'avoue que les voyages d'Europe à Siam seront plus longs et plus dispendieux que ceux de Bantam; mais cette différence deviendra beaucoup moins considérable, lorsque nous ferons partir nos vaisseaux dans la bonne saison. D'ailleurs les avantages que nous trouverons à Siam, et qui seront beaucoup plus profitables que ceux des Anglais à Bantam, mériteront que nous n'ayons aucun égard à cette différence, qui, après tout, me paroît d'une très-petite conséquence. Nos navires peuvent arriver à Siam en deux saisons. Ceux qui partiront de France au mois de décembre, peuvent y arriver dans les mois de juin et de juillet, et en repartir dans les mois de septembre et d'octobre, pour arriver en Europe dans les mois de mars et d'avril. Pour ceux qui ne partiront de France qu'au mois de février ou de mars, ils pourront arriver à Siam dans les mois d'août et de septembre, et en repartir dans les mois de novembre et de décembre, pour arriver en France dans les mois de juin et de juillet.

La navigation de Bantam à Siam, depuis la fin de mai jusqu'au commencement de septembre, n'est ordinairement que de quinze ou seize jours, quelquefois cependant d'un mois; et celle de Siam à Bantam depuis la fin de septembre jusqu'au 15 de janvier, n'est ni plus longue, ni plus coûteuse. Les navires qui ne tireront pas plus de quatorze à quinze pieds d'eau, peuvent entrer dans la rivière de Siam, et y monter à plus de vingt-cinq et trente lieues. De plus, ils ont la facilité de s'y radouber: car les matériaux nécessaires s'y trouvent en abondance, ainsi que tous les vivres et tous les rafraîchissemens dont il peut arriver qu'on ait besoin. Outre cela, on y trouve du salpêtre dont on peut se servir pour lester les navires; mais je crois devoir avertir

qu'il y est un peu cher. Il seroit peut-être plus avantageux d'y prendre du cuivre du Japon. A l'arrivée des navires, on l'a communément à seize ou dix-sept écus le pikle, qui est de cent vingt à cent vingt-cinq livres, poids de France. Je pense qu'il est inutile d'ajouter ici que toutes les marchandises qui viennent de la Chine, du Japon et du Tunquin, se trouvent à Siam à un prix raisonnable.

Si les Français prenoient la résolution de s'établir fort avant dans le Tunquin, je ne vois, excepté Siam, aucun endroit avec lequel ils puissent avoir une communication plus facile, plus profitable et plus commode. Pour leur commerce, ils n'auroient besoin que d'une double chaloupe, qu'ils auroient soin de faire partir de Siam au commencement, ou vers le milieu de juillet, pour y retourner en décembre; et on auroit encore le temps de charger les effets qu'on en auroit apportés, sur les bâtimens qu'on expédieroit en ce temps-là pour la France.

Il est évident que les Français peuvent faire au Tunquin le négoce que les Compagnies de Hollande et d'Angleterre y font. Ces Compagnies en tirent une quantité prodigieuse d'étoffes, de musc et de soie. On avoit chargé sur le fameux *Soleil d'Orient* environ deux mille quatre cents onces de musc, qui revenoient, tout au plus, à la Compagnie de France, dans le Tunquin, à sept livres l'once; de la soie qui ne coûtoit à cette Compagnie que trois francs la livre, et beaucoup d'étoffes rares, sur lesquelles on ne pouvoit manquer de trouver en France cent cinquante et deux cents pour cent de profit, et peut-être encore davantage. Le musc du Tunquin est, de l'aveu de tout le monde, le meilleur et le moins altéré qu'il y ait dans l'univers; et quoiqu'il n'ait été donné dans une des dernières ventes que la Compagnie a faites à Lorient, qu'à quinze ou seize livres l'once, il est certain néanmoins qu'il se vend en Angleterre

et en Hollande plus de vingt-deux livres l'once, au moins selon les prix courans que nous avons reçus dans les Indes ces années dernières. A la vérité, on doit convenir que les soies du Tunquin ne sont pas si bonnes que celles de la Chine, de Bengale, de Perse et d'Italie; cependant les Anglais en apportent en Europe, et en tirent de très-grands profits. Il faut encore remarquer que quoiqu'un navire soit chargé, on peut cependant y placer aisément pour trente ou quarante mille écus de marchandises du Tunquin, j'entends de celles dont le volume n'est point embarrassant. On pourroit aussi débiter tous les ans à Siam pour dix ou douze mille écus de soie et d'étoffes, à quarante et cinquante pour cent de profit.

Les draps d'Europe se vendent avec beaucoup d'avantage à Siam; tout le monde sait que c'étoit le seul négoce qu'y faisoit la Compagnie d'Angleterre. Les Anglais y portoient des *perpétuannes*, que les Chinois achetoient pour envoyer en Chine et au Japon; mais le bruit se répand que dans ce dernier empire, les draperies viennent d'être défendues, ce qui n'empêchera pas qu'elles n'aient cours dans les états de l'empereur de la Chine. On peut également y débiter du corail travaillé ainsi que de l'ambre brut, pourvu qu'il tire sur la couleur de citron; c'est la meilleure espèce pour le pays.

J'ai dit que Siam étoit le seul endroit où nous puissions nous établir pour étendre notre commerce au Tunquin. Je dois avertir en finissant, 1.° qu'il ne faut porter à Siam que des écus de France. 2.° Que le *bahar* dont j'ai parlé est de trois *pikles*, et le pikle de cent vingt à cent vingt-cinq livres, poids de France, ou de cent *cattis*, poids de la Chine; mais le catti de Siam est le double de celui de la Chine, et vaut cent cinquante livres de France. 3.° Qu'il y a dans le catti de Siam quatre-vingts

ticals, quatre *mayons* dans le tical, deux *fouans* dans le mayon, et deux *sompayes* dans le fouan.

LETTRE

Du père Chanseaume, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père le Houx, de la même Compagnie.

A Macao, le 5 décembre 1750.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE royaume de la Cochinchine m'offre cette année de tristes événemens à vous écrire. Une persécution s'y est tout à coup élevée contre la foi chrétienne, et a ruiné en peu de mois, non-seulement les abondantes moissons que donnoit ce champ du Père de famille, mais encore les espérances qu'en avoit conçues les ouvriers évangéliques qui le cultivoient en grand nombre, avec autant de zèle que de succès.

Plusieurs causes ont contribué à un si funeste événement. Mais la première sans doute est la persécution excitée à la Chine contre la religion chrétienne. On sait certainement que des marchands chinois qui vont tous les ans faire commerce dans les ports de la Cochinchine, affectèrent, les années dernières, de publier tout ce que l'empereur de la Chine faisoit pour éteindre, s'il étoit possible, le nom chrétien dans ses états : et de plus ils ajoutèrent une foule de mensonges; par exemple que les Chrétiens avoient excité des troubles et machiné des soulèvemens dans plusieurs provinces de l'empire. Outre qu'ils suivoient en cela leur caractère, ils pouvoient espérer,

qu'en donnant pour bien fondées les accusations faites contre les Chrétiens, ou en les exagérant, ils nuiroient au commerce que les Macaonniens vont faire à la Cochinchine, et que le leur en vaudroit mieux.

Il est vrai que le Roi, à la première nouvelle qu'on lui donna de cette persécution, se contenta de répondre : le roi de la Chine fait ce qu'il juge à propos dans son royaume ; et moi, je gouverne aussi le mien comme bon me semble. Mais les petits souverains, voisins de ce grand empire, ont beau vouloir paroître n'en pas prendre le ton, ils ne manquent presque jamais de se régler en effet sur son exemple. Aussi est-il très-vraisemblable que le roi de la Cochinchine fit ensuite bien des réflexions relatives aux nouveaux bruits qui se répandoient successivement contre la bonne foi, et l'esprit pacifique des Chrétiens. Ce qui ne laisse même aucun lieu d'en douter, c'est qu'il avoit livré toute sa confiance à un de ses sujets, qui ne cherchoit que des occasions d'indisposer son esprit contre le nom chrétien. Ce confident nommé *Kai-an-tin*, est un homme de fortune, qui, dans son bas âge, fut disciple et serviteur des bonzes. Dire que sa haine pour la foi de Jésus-Christ se sent de sa première condition, c'est n'en donner qu'une foible idée. Le bonze le plus passionné contre la foi chrétienne peut à peine lui être comparé. Il a plusieurs fois proposé au Roi de faire mourir tous ceux, soit Missionnaires, soit Chrétiens, qui refuseroient de fouler aux pieds les saintes images, en signe d'apostasie. Le Roi, qui n'aime pas à répandre du sang, n'a pas voulu y consentir. Bien des grands du royaume, plus élevés en dignité que Kai-an-tin, l'ont souvent repris des instances qu'il faisoit, pour venir à bout d'un si cruel dessein ; il leur a dit qu'il en poursuivroit l'exécution jusqu'à la mort. Ces grands, quoiqu'infidèles pour la plupart, lui ont représenté que la loi

chrétienne

chrétienne n'ordonne rien que de bon, et que ceux qui l'ont persécutée, en ont été punis du Ciel par une mort tragique *Kai-an-tin* a toujours répondu qu'il s'attendoit bien à une fin funeste; mais qu'il vouloit employer tout son crédit et tout son savoir pour éteindre une religion qui lui déplaît. J'avoue qu'un tel excès d'extravagance et de fanatisme a de quoi étonner; mais il s'en trouve d'assez fréquens exemples dans les persécutions de la vraie religion.

Un autre personnage avoit travaillé à rendre odieux au Roi les Missionnaires, sinon comme ministres de la foi chrétienne, du moins comme Européens. C'est un Cochinchinois chrétien, appelé *Michel Kuong*. Ce jeune homme ayant passé plusieurs années hors de la Cochinchine, partie à Pondichery, partie à Madras, et partie à Macao, s'en retourna dans sa patrie il y a près de trois ans. Le Roi voulut le voir, et le questionna beaucoup sur les coutumes, la puissance et l'ambition des Européens. Kuong, pour faire sa cour, ou pour quelqu'autre motif que ce puisse être, dépeignit les Européens comme des hommes entreprenans, qui ne pensent qu'à s'assujettir toujours de nouvelles contrées. Tout cela confirma de plus en plus le Roi dans la pensée que les Missionnaires pourroient bien avoir des desseins de rebellion.

Il ne sera pas hors de propos de dire que ce Michel Kuong fit l'an passé auprès du Roi l'office d'interprète à l'égard d'un vaisseau français; qu'il trahit les intérêts des Français, et qu'il fut cause d'un grand nombre d'indignes chicanes qui leur furent faites. Persuadé néanmoins que sa perfidie étoit secrète, il eut la confiance téméraire d'aller à bord du vaisseau, dans le temps qu'il se disposoit à partir. Le vaisseau mit à la voile et emmena le traître, généralement regardé comme le fléau des Européens, et par-là même de notre religion. Ses

parens, qui eurent de forts indices qu'il avoit été retenu dans le vaisseau français, le réclamèrent auprès du Roi. Alors Kai-an-tin ne manqua pas cette occasion de signaler sa haine. On fit arrêter prisonnier M. l'évêque de Noélène, vicaire apostolique, aussi bien que MM. Rivoal et d'Azemar, tous trois Français, comme s'ils eussent été responsables d'un enlèvement qu'on supposoit fait par des gens de leur nation, sans pouvoir le prouver juridiquement. Les MM. du séminaire des Missions étrangères, dont étoient les prisonniers, eurent bien de la peine à accommoder cette affaire. Ils dépensèrent environ sept cents francs pour faire cesser les cris des parens de Michel Kuong, et pour payer d'autres frais de justice. Enfin, les prisonniers furent remis en liberté, et le calme parut rétabli. Mais bientôt après survint un autre incident. Plus de vingt mille Chinois, répandus dans la Cochinchine, avoient formé un projet de révolte. On le communiqua à deux Chrétiens, dans le dessein de les y faire entrer : mais fidèles à leur devoir, ces Chrétiens en donnèrent avis à la cour. La trame du soulèvement fut vérifiée, et aussitôt les troupes furent mises en campagne. Des compagnies de soldats couroient de tous côtés pour se saisir des Chinois.

Sur ces entrefaites, arriva un vaisseau de Macao, qui portoit des lettres pour les Missionnaires. Il n'y avoit aucun ordre d'arrêter ces sortes de paquets : cependant un soldat, entre les mains de qui les lettres adressées à nos pères tombèrent par hasard, jugea devoir les retenir. Le Roi à qui elles furent portées, voulut qu'on les fît interpréter, ajoutant que c'étoit un bon moyen de savoir si les Missionnaires pensoient à exciter quelque rebellion. Il nomma donc trois commissaires pour présider à l'interprétation, et pour lui faire le rapport de ce qu'il y avoit dans ces lettres. Les seuls Missionnaires

pouvoient être choisis pour interprètes : mais afin de voir s'ils en rendoient fidèlement le sens, les commissaires appeloient plusieurs Missionnaires l'un après l'autre, pour faire répéter à chacun en particulier le contenu des mêmes lettres. Il n'étoit pas à craindre qu'on y trouvât quelque indice de révolte. Tout ce que les Missionnaires de la Chine écrivoient touchant la persécution qui s'étoit élevée dans l'empire, rouloit sur l'avèuglement des pauvres idolâtres, qui s'obstinent à ne pas vouloir reconnoître la vérité, et sur les châtimens dont le Ciel venoit de punir les principaux auteurs de la persécution. Il ne se pouvoit rien de plus à propos. Les commissaires demandèrent s'il leur arriveroit de même quelque fin tragique, supposé qu'ils s'employassent à bannir la religion chrétienne de la Cochinchine. Les Missionnaires profitèrent d'une si belle occasion, pour leur parler de la souveraine puissance de Dieu, des merveilles qu'il a si souvent opérées en faveur de sa sainte loi, et pour leur rappeler comment avoient péri misérablement tous ceux qui avoient précédemment excité des persécutions dans la Cochinchine.

On a en effet dans ce royaume des exemples de cette nature assez récens, et si terribles, que les idolâtres mêmes en conservent le souvenir et n'en parlent qu'en frémissant. On se rappelle surtout un grand mandarin, *Noï-tan*, qui fut coupé en petits morceaux. Ses rivaux l'avoient poussé à se déclarer avec violence contre la religion chrétienne, ne doutant pas que ce ne fût le plus sûr moyen de s'en débarrasser.

Les commissaires ne cherchoient point à nier ces faits de notoriété publique; mais ils protestèrent qu'ils ne vouloient rien faire contre la religion des Chrétiens, et qu'au sujet des lettres dont il s'agissoit, ils rendroient le témoignage le plus favorable. Ce qui prouve qu'ils le firent comme ils l'avoient

promis, c'est que le Roi ordonna de les remettre aux Missionnaires à qui elles étoient adressées. La cause paroissoit terminée, et les Missionnaires en reçurent des complimens de félicitation de la part des commissaires. Mais ce jour-là même, 24 avril, ces espérances s'évanouirent; l'affaire de la religion changea totalement de face, et fut décidée par un arrêt d'exil pour les Missionnaires, et de proscription pour la loi de Jésus-Christ.

On assembla un grand conseil, auquel assistèrent les grands mandarins d'armes et de lettres; on y délibéra s'il falloit laisser aux Missionnaires la liberté d'enseigner publiquement leur religion européenne, ou si, sans avoir de preuves positives qu'ils fussent mal intentionnés contre l'état, il étoit convenable de les mettre hors du royaume. Les ennemis du nom chrétien dirent qu'il n'étoit pas raisonnable de souffrir que des étrangers enseignassent et établissent leur loi dans la Cochinchine, dans le temps que d'autres étrangers (les Chinois) troubloient l'état par des conjurations; que les prédicateurs de la loi chrétienne n'étoient ni nécessaires ni utiles au royaume, et qu'ainsi la seule crainte de quelques mauvais desseins de leur part étoit une raison suffisante pour les en chasser; que les Chrétiens leur étoient trop attachés; qu'ils respectoient plus leurs volontés que les ordres des mandarins; que pour peu qu'on laissât croître le nombre de ceux qui s'attachoient à leur doctrine, ils se trouveroient les plus forts, et pourroient donner la loi, sans qu'il fût possible au reste du royaume de leur résister; que les Missionnaires s'étoient distribués dans tous les coins des provinces; qu'ils savoient tout ce qui s'y passoit, jusqu'aux moindres minuties, et que par eux on le savoit dans tout le reste du monde; qu'il n'étoit pas glorieux à la nation de se relâcher de plusieurs de ses usages les plus anciens et les plus sacrés, parce

que des étrangers venoient en enseigner de contraires.

De semblables raisons n'auroient pas entraîné tous les suffrages, parce que dans ce conseil composé d'infidèles, il ne laissoit pas d'y avoir un certain nombre de mandarins affectionnés à la religion chrétienne, qui l'avoient assez étudiée pour être intimement convaincus qu'elle est la véritable, et que les Chrétiens sont les plus fidèles sujets d'un état: plusieurs d'entr'eux s'étoient déclarés pour la loi des Chrétiens dans d'autres occasions; et en particulier l'oncle du Roi, qui étoit la personne la plus respectable de l'assemblée, en avoit toujours pris la défense. L'autorité de son suffrage auroit pu partager les opinions; mais la manière foible ou équivoque dont il s'énonça, occasiona la ruine de la bonne cause: Chassez, dit-il, les Missionnaires, puisque vous le voulez tant, et vous verrez quels malheurs viendront aussitôt fondre sur l'état. Les plus passionnés contre la loi de Jésus-Christ prenant aussitôt la parole, dirent qu'ils étoient également d'avis qu'on les chassât; et les autres se déclarèrent aussi pour le même sentiment, chacun craignant de devenir suspect s'il s'opposoit à l'exil des Missionnaires, d'encourir la disgrâce du Roi et la colère de son confident.

Le Roi, à qui on alla aussitôt rendre compte de la résolution du conseil, montra une grande joie lorsqu'il apprit que le prince son oncle avoit opiné le premier à exiler les Européens, et nomma son confident Kai-an-tin pour présider à l'exécution de la sentence. C'étoit bien prendre le moyen de la faire exécuter en toute rigueur, ou même avec plus de rigueur qu'on ne vouloit. Kai-an-tin sachant que les lettres interprétées n'avoient pas encore été remises aux Missionnaires, demanda d'en être fait examinateur. Il dit qu'il importoit beaucoup d'y trouver de quoi justifier la présente sentence aux yeux des sujets du royaume et des étrangers, et de quoi détromper

les Chrétiens abusés, disoit-il, par le faux prétexte d'une loi céleste qui sauve les âmes après la mort du corps; que les commissaires examinateurs s'étoient sûrement laissé tromper par les Européens, trop intéressés à ne pas traduire fidèlement; mais il promettoit qu'il sauroit bien les forcer à en rendre le véritable sens. Le Roi loua son zèle, et lui fit remettre les lettres. Kai-an-tin, au comble de ses vœux, dispose tout pour faire arrêter les Missionnaires. Ils étoient au nombre de vingt-neuf dans l'étendue du royaume, dont deux évêques; savoir : M. de Noélène, vicaire apostolique, et son coadjuteur et successeur désigné, M. d'Eucarpie, tous les deux du séminaire des Missions étrangères; sept autres Missionnaires du même séminaire; deux de la sacrée congrégation de la propagation de la foi; neuf de l'ordre de saint François, et neuf de notre Compagnie. Le premier mai, on alla prendre ceux qui se trouvoient dans la capitale ou dans son voisinage, au nombre de neuf. De ce nombre, il faut ôter le père Kofler, jésuite allemand, qui fut excepté comme médecin, et qui, en cette qualité, réside encore à la cour.

On commença tout de nouveau à faire interpréter les lettres. Les pères qui les traduisoient étoient gardés chacun dans une prison différente, et les soldats, qui ne les perdoient de vue ni jour ni nuit, avoient grande attention qu'ils ne pussent communiquer par écrit les uns avec les autres, ni même parler à qui que ce fût. Chacun étoit appelé à son tour, et avoit à répondre plusieurs jours de suite, à toutes les chicanes, à tous les doutes, à tous les soupçons. Les examinateurs sortoient de la matière des lettres : « Pourquoi, demandoient-ils, les » princes d'Europe ont-ils des établissemens et des » forteresses dans les Indes? Que veulent dire tant » de guerres qu'ils ont entr'eux? Pourquoi font-ils la

» guerre aux Indiens? Ne viendroient-ils pas la » porter ici, s'ils croyoient pouvoir se rendre » maîtres de la Cochinchine? » Ensuite ils vouloient savoir ce que les Missionnaires avoient fait dans la Chine pour mériter d'en être chassés; s'il y avoit aussi des Missionnaires dans le Tunquin et dans les autres parties du monde. Sur ce qu'un père avoit écrit de Pekin : *Votre tour d'être persécutés viendra bien aussi ;* ils vouloient qu'on leur expliquât comment ce père avoit pu le savoir et le prédire. Certainement, concluoient-ils, il savoit que vous pensiez à un soulèvement qui donneroit occasion à vous punir comme rebelles. D'autres fois ils supposoient, ils assuroient même qu'un tel autre Missionnaire avoit avoué le dessein de révolte. Ils cherchoient à surprendre par toutes sortes de questions captieuses; à intimider par l'appareil des instrumens de la torture, qu'ils faisoient étaler avec fracas; à étourdir par des éclats de rire, des cris, des injures; à accabler de lassitude, en tenant nuit et jour le Missionnaire dans une posture gênante; les juges se relevant, et ne laissant prendre au patient aucun repos, ni presqu'aucune nourriture, et continuant à son égard ce cruel traitement jusqu'à ce qu'il fût tombé malade et hors d'état de leur répondre.

Mais rien de tout cela ne réussit à ces nouveaux commissaires. La candeur, l'innocence, la vérité, la patience triomphèrent. Plus on avoit fait d'efforts pour trouver du crime, plus la vertu paroissoit clairement et à découvert. Le persécuteur n'en devint que plus furieux, et voulut essayer un autre moyen de faire paroître les Missionnaires coupables de révolte; mais ce moyen eut aussi peu de succès que le premier. Chose étrange! quoique la révolte des Chinois eût été dénoncée par les Chrétiens, Kai-antin voulut faire voir que les Missionnaires et les Chrétiens étoient entrés dans le projet de cette même ré-

volte. Un des conjurés chinois fut appliqué à la question, et pour se délivrer des tourmens, chargea tant qu'on voulut les uns et les autres, jusqu'à déposer que les Missionnaires étoient les chefs de la rebellion; mais hors de la torture, il rétracta toutes ses dépositions. Beaucoup d'autres conjurés subirent des interrogatoires pour la même fin; et tous répondirent que ni les Missionnaires, ni les Chrétiens, n'avoient pris part au projet de révolte.

Nous ne savons pas de quelle manière Kai-an-tin rendit compte au Roi de tout ceci: pouvoit-on espérer que son rapport seroit fidèle? Le résultat fut (soit que le Roi consentît à tout, soit que son confident ait beaucoup enchéri sur la volonté du prince, comme toute la Cochinchine l'en a soupçonné), le résultat, dis-je, fut que non-seulement les Missionnaires devoient être exilés et leur religion proscrite, selon la première résolution, mais encore que toutes les églises devoient être rasées, et les effets des Missionnaires confisqués.

Dans le même jour, qui fut le 7 de mai, des compagnies de soldats furent envoyées dans les endroits du royaume où il y avoit des églises à démolir et des Missionnaires à arrêter. On voulut, pour ainsi dire, donner un assaut général. Premièrement, les demeures de ceux qui étoient déjà dans les prisons, furent investies de toutes parts par une multitude de soldats; ensuite un greffier, avec d'autres officiers du tribunal, allèrent reconnoître les pauvres meubles des Missionnaires. Ils envoyoient au palais les livres, les coffres d'ornemens d'église et de vases sacrés, des paquets de chapelets, les images, les médailles. Ils s'approprioient les ustensiles qu'ils pouvoient emporter secrètement, jetoient dans la rue nattes, chaises, tables; ils procédoient de la même manière dans le pillage de l'église; après quoi ils ordonnoient au quartier ou au village de démolir cet édifice, lais-

sant, pour salaire du travail, les matériaux que chacun pourroit emporter. La populace couroit tumultuairement à la proie qu'on lui livroit. En peu d'heures le toit étoit abattu, et les murailles, faites en plus grande partie de grandes poutres, étoient bientôt renversées. Il n'étoit pas possible qu'il n'y eût bien du désordre : on se disputoit une planche, une colonne, on en venoit aux coups. On se heurtoit dans la presse; les uns tomboient du toit ou du haut des murailles; d'autres blessés ou estropiés par la chute des matériaux, crioient au milieu des débris. Combien ont été écrasés et suffoqués! Malgré ces accidens, le désir de se saisir de quelque pièce l'emportoit, jusqu'à ce que tout fût abattu et enlevé.

Cependant les compagnies de soldats envoyés dans les provinces, faisoient des journées forcées, pour surprendre les Missionnaires. Heureusement ceux-ci avoient été prévenus par un billet que le père Monteiro, jésuite portugais, avoit trouvé moyen de leur écrire de sa prison. Ce père les avoit sagement avertis de faire en sorte qu'on ne pût leur trouver aucun catalogue des Chrétiens, ni autres papiers capables de faire naître de nouveaux soupçons. Ils y prirent garde, mais ils ne jugèrent pas à propos de se cacher ni de fuir; ils comprenoient qu'ils ne pourroient échapper long-temps aux recherches; et ils craignoient d'irriter davantage le Roi, qu'ils croyoient moins résolu que son ministre à les chasser de la Cochinchine. Ils étoient tous connus, et l'on savoit leurs demeures et leurs églises, parce que la religion, depuis bien des années, se professoit et se prêchoit publiquement; et les onze dernières années, l'exercice s'en étoit fait avec une entière liberté; ainsi, on les trouva et on les arrêta sans difficulté. Une troupe de soixante ou quatre-vingts soldats environnoit la demeure d'un Missionnaire; quelques autres y entroient le sabre à la main. Un

d'entre eux le saisissoit par les cheveux noués sur la tête, le terrassoit et le traînoit par terre; ensuite on lui lioit les mains avec des cordes; à quelques-uns, on les attachoit en croix; à d'autres, derrière le dos; et d'autres les avoient seulement attachées pardevant. Plusieurs avoient aussi les jambes garrottées, et les bras serrés contre le corps, mais avec tant de violence, qu'ils en perdoient presque la respiration. Les bras, les mains, les poignets en étoient bientôt meurtris et enflés, et l'on voyoit à quelques-uns la peau déchirée et le sang couler.

Comme si l'on eût dû craindre de leur part quelque résistance, après les avoir réduits en cet état, on leur engageoit le cou dans une espèce d'échelle qu'ils devoient porter, et on les attachoit à un arbre ou à un poteau, en attendant que le pillage de leurs églises et de leurs maisons fût fini. On s'embarrassoit peu qu'ils demeurassent exposés aux ardeurs du soleil, qu'ils prissent quelque nourriture, ou qu'ils passassent deux ou trois jours à souffrir la faim. Un religieux de l'ordre de saint François, vénérable par ses longs travaux et par son grand âge, tomboit en défaillance après deux jours du jeûne le plus rigoureux; deux Chrétiennes s'enhardirent à lui porter une écuellée de riz; mais les soldats, avec une inhumanité digne des peuples les plus barbares, les mirent à la torture, pour les en punir, et pour en tirer quelques petites pièces de monnoie. M. l'évêque d'Eucarpie fut retenu dix-huit jours couché à terre par le poids énorme de son échelle. La même chose arriva, pour un certain nombre de jours, au père Laureyzo, jésuite portugais, et à plusieurs autres. Il y en eut quelques-uns à qui les soldats vinrent mettre le pied sur la gorge, le sabre levé, comme dans le dessein de leur ôter la vie; mais ils n'en avoient d'autre que de montrer de la férocité, ou de savoir des Mis-

sionnaires s'ils avoient quelque part des trésors ou des armes cachées.

Quelle abondance de consolations Dieu n'a-t-il pas coutume de répandre dans l'âme de ceux qui souffrent pour la justice ! Ces délices intérieures ne manquèrent pas dans cette occasion aux prisonniers de Jésus-Christ. Leur cœur goûtoit une céleste joie qui éclatoit sur leur visage, et qui ne causoit pas peu d'admiration à tous ceux que la curiosité attiroit continuellement auprès d'eux. Elle naissoit, cette joie sainte, de leurs souffrances mêmes, et croissoit avec elles. De temps en temps elle faisoit place à une passion contraire : on s'apercevoit que leurs visages étoient enflammés d'une sainte colère, quand ils voyoient ou apprenoient la profanation des choses saintes. C'étoit une plaie bien sensible à leur cœur, de voir porter par des mains impies, les calices, les ciboires, les boîtes des saintes huiles, avec les ornemens destinés au sacrifice de nos autels, qui alloient être convertis en parures de femmes, et peut-être d'idoles; des corporaux et des purificatoires servir à arrêter les cheveux des soldats sur la tête, et à essuyer la sueur de leur front. C'étoit bien *l'heure du prince des ténèbres*, quand ces sacriléges profanateurs faisoient leur jouet des choses sacrées, et triomphoient de les avoir découvertes dans les divers endroits où les ministres de Jésus-Christ n'avoient pu les cacher qu'à la hâte.

Bientôt après, on procédoit à la démolition des églises, comme on l'avoit fait dans la capitale. Environ deux cents, dont plus de cinquante étoient belles et grandes pour le pays, ont été renversées de fond en comble. Cependant il en reste encore un certain nombre sur pied, quelques gouverneurs des provinces éloignées de la cour, n'ayant pas laissé exécuter les ordres à la lettre. A la cour même, celle de M. l'évêque de Noélène a été conservée par la

protection du frère du Roi affectionné à ce prélat. Les pères Monleyzo et Kofler ont aussi trouvé le moyen, par l'autorité de quelques grands, de faire subsister les leurs dans leur entier. Les gouverneurs qui ne consentirent pas à la démolition des églises, modifièrent de plus la permission que Kai-an-tin avoit donnée aux soldats, d'employer à leur gré la violence, tant contre les Chrétiens que contre les Missionnaires, pour en tirer tout l'argent qu'ils pourroient.

Mais dans les endroits où ils ne furent pas gênés, ils mirent tout en désordre. Ils alloient premièrement dans les maisons des catéchistes, pour y découvrir ce que les Missionnaires auroient voulu soustraire à leur avidité; ils passoient à celles des autres Chrétiens, qui, pour éviter les mauvais traitemens, laissoient tout à l'abandon; les vieillards et les enfans qui n'avoient pu fuir, étoient rudement battus, s'ils ne déclaroient sur le champ quelque chose de caché. La femme d'un idolâtre, laquelle ne conservoit depuis long-temps du christianisme que le caractère du baptême, eut beau protester qu'elle et toute sa famille adoroient les idoles, les soldats pillèrent tous ses effets; il suffisoit qu'une maison eût la réputation d'être chrétienne, pour qu'ils crussent que tout ce qui y étoit contenu leur appartenoit. Quelquefois, ayant pris la maison d'un gentil pour celle d'un Chrétien, ils en enlevoient tout ce qu'ils pouvoient, même après avoir reconnu leur erreur. Ils obligeoient à racheter chèrement les reliquaires, médailles, chapelets, les troupeaux qu'ils ne pouvoient emmener, les terres mêmes qu'ils ne pouvoient ruiner ni garder; d'autres idolâtres se disoient faussement soldats, et alloient tout ravager dans les hameaux et les maisons des Chrétiens écartées. Beaucoup de pauvres Chrétiens ne trouvant plus d'asile, étoient errans dans les campagnes sans savoir où se réfugier.

Enfin les soldats, surtout ceux qui se trouvoient à une distance de deux cents lieues du grand port, voyant que le temps les pressoit de partir, mirent fin à ces extorsions étranges, pour commencer un voyage qui devoit durer plus d'un mois. Ils changèrent les chaînes des Missionnaires les plus pesantes en de plus légères. Ils souffrirent et souhaitèrent même que des Chrétiens en grand nombre fissent cortége à leurs maîtres dans la religion jusqu'au terme du voyage : c'est qu'ils les jugeoient bons à transporter leur butin. D'un autre côté, ils s'humanisèrent un peu à l'égard des Missionnaires, dont ils eurent occasion de connoître de plus en plus la vertu et le mérite. Ils perdoient quelquefois cet air de férocité, dont ils prétendent se faire honneur devant le peuple dans l'exercice de leurs fonctions; ils en vinrent même jusqu'à donner des marques de respect aux vénérables prisonniers; mais l'espérance d'un nouvel émolument, leur faisoit bientôt reprendre leur brutale cruauté. Après avoir passé dans les villages, où des Chrétiens étoient venus pleurer devant les Missionnaires, et leur porter des rafraîchissemens proportionnés à leur pauvreté, les soldats ne manquoient pas de demander à ceux-ci ce qu'ils avoient reçu, et de se plaindre de ce qu'ils ne s'étoient pas fait donner davantage. La cupidité, passion si excessive dans les Cochinchinois, n'étoit jamais satisfaite; le père Hoppe, jésuite allemand, fut appliqué à la torture, pour être forcé à donner de l'argent qu'il n'avoit pas, ou, afin que les Chrétiens qui avoient accouru sur son passage, le voyant souffrir, en donnassent pour le délivrer. Une autre bande de soldats qui conduisoient deux Missionnaires, succombant à la même passion à la vue d'un semblable concours de Chrétiens, prirent la résolution de tenir les prisonniers attachés à un poteau, sous les plus ardens rayons du soleil; c'étoit le temps

auquel cet astre passoit à plomb sur ce climat brûlant de la zone torride; mais le ciel se couvrit de nuages, et frustra cette avarice barbare de toutes ses espérances.

Les Missionnaires ne se montroient pas moins prompts à tout perdre, que leurs gardes avides à tout recevoir. Sans résistance, sans plaintes, sans aucun signe de regret, d'un air gai, content et libéral, ils livroient sur le champ tout ce qu'ils avoient. Les gardes, peu accoutumés à traiter avec des prisonniers si accommodans, en étoient dans l'admiration; mais, sans rien relâcher de leur importunité, ils vouloient obliger ces Missionnaires, dépourvus de tout, à trouver des ressources pour leur payer le loyer des prisons, les cordes et les chaînes qui les tenoient captifs, et le transport de leurs meubles confisqués. Tout prisonnier quel qu'il soit, est obligé, dans la Cochinchine, à tous ces frais, si injustes qu'ils passent la vraisemblance. De là, il arrivoit que les prisonniers de Jésus-Christ manquoient des alimens nécessaires; ce qui, joint aux incommodités du voyage et à tant d'autres peines, épuisa entièrement leurs forces. La plupart tombèrent malades avant que de parvenir au terme, et on jugeoit de quelques-uns, qu'ils finiroient leur vie en chemin; mais le seul père Michel de Salamanque, de l'ordre de saint François, espagnol de nation, céda enfin à la force du mal: il mourut le 14 juillet à Hai-Fo, près du grand port, et alla recevoir, comme nous avons toute raison de le croire, la récompense de ses souffrances pour la foi, et de ses rares vertus.

Les fièvres et la dyssenterie s'étoient mises parmi les Missionnaires gardés dans les prisons de la capitale. Ils ne laissoient pas néanmoins d'entendre chaque jour beaucoup de confessions, les Chrétiens achetant des soldats la permission d'aller visiter leurs

pères spirituels. Plusieurs de ces Chrétiens furent arrêtés par ordre de Kai-an-tin, et on les voulut forcer, en présence des Missionnaires, à fouler aux pieds des images et des croix; les soldats les y invitoient par leurs exemples, et les y incitoient à grands coups. Les mandarins leur demandoient, d'un air menaçant, pourquoi ils n'obéissoient pas aux ordres du Roi: ils répondirent constamment que cette impiété leur faisoit horreur; qu'ils ne pouvoient pas se résoudre à mettre avec mépris sous leurs pieds ce qu'ils avoient jusqu'alors élevé avec respect sur leur tête; qu'ils étoient prêts à obéir au Roi en ce qui seroit de son service, même jusqu'à donner leur vie s'il le falloit; mais qu'ils aimoient mieux mourir que de déshonorer la religion du vrai Dieu. Les tyrans mêmes rendirent quelque justice à leur fermeté, et le Roi ne consentit pas qu'on les mît à l'épreuve par les tourmens.

Si les Chrétiens de la Cochinchine étoient si bien affermis dans la foi de Jésus-Christ, ils le devoient, après Dieu, au zèle de leurs maîtres dans la religion: et de là venoit ce respectueux et tendre attachement qu'ils avoient pour leurs personnes. Je ne saurois dire à combien de dangers ils se sont exposés, combien de dépenses ils se sont efforcés de faire, combien de rigoureux traitemens ils ont soufferts pour empêcher, ou pour adoucir les souffrances des respectables pasteurs de leurs âmes. Les Missionnaires, prévenus de leur prochain emprisonnement, recommandèrent, ordonnèrent même aux Chrétiens de les laisser seuls, afin que la persécution fît le moins d'éclat et le moins de mal qu'il seroit possible; mais les fidèles, n'obéissant pas volontiers à des ordres si contraires à leur inclination, plusieurs s'obstinèrent à demeurer en leur compagnie, et à courir tous les risques d'être pris et appliqués à la torture, comme il arriva. Tous se disputoient à

l'envi l'honneur de les servir, malgré les railleries, les insultes de la populace idolâtre, qui leur reprochoit de s'attacher si fort à des étrangers convaincus, disoit-elle, du crime de rebellion.

Un grand nombre de Chrétiens venoient des provinces à la capitale, pour essayer quelque voie de faire changer la résolution de la cour. Ils offroient les sommes qu'ils étoient en état de fournir, pour tenter l'avarice du Roi, qu'on sait être excessive; mais leur requête n'ayant pu se faire jour, il ne leur resta d'autre consolation que de conduire jusqu'au lieu de l'embarquement, les apôtres de leur nation. L'adieu mutuel fut tout semblable à celui que se firent saint Paul et les Chrétiens d'Ephèse. Combien une telle séparation devoit-elle coûter aux Missionnaires, qui laissoient tant d'âmes fidèles, l'un cinq ou six mille, l'autre huit ou dix mille, désormais privées de la participation des sacremens; et aux Chrétiens, qui sentoient la perte irréparable qu'ils faisoient des secours spirituels ! Les Missionnaires donnèrent les avis convenables, les Chrétiens firent les plus solennelles promesses; les larmes, les sanglots, les soupirs furent encore plus éloquens que les paroles. On ne voyoit, dens une assez grande plaine, qu'une multitude de Chrétiens, hommes, femmes, vieillards, enfans; on n'entendoit qu'un bruit sourd, un triste murmure. Tous vouloient se prosterner devant leurs respectables pasteurs, leur baiser les pieds, en recevoir encore une fois la bénédiction. Tous désiroient les suivre; et comme il ne fut permis à personne de le faire, les uns demandoient à Dieu de mourir à leurs pieds, d'autres se couchoient sur leur passage, sans se souvenir des menaces des soldats, qui se sentoient eux-mêmes attendris d'un spectacle si touchant. Cependant ceux-ci voyant que le jour baissoit, redoublèrent leurs efforts pour presser la marche, et faire entrer les Missionnaires

sionnaires dans des canots qui devoient les porter au vaisseau déjà avancé en haute mer. Les Chrétiens les suivirent des yeux, jusqu'à ce que la nuit, qui fut celle du 26 au 27 août, les dérobât entièrement à leur vue.

Ainsi a été ravagée cette belle mission, l'une des plus florissantes des Indes, par une persécution plus efficace que sanguinaire. Il faut avouer que le Ciel, dont les décrets sont toujours adorables, se montre bien irrité contre ces contrées de l'Asie. Mais mettant notre confiance en la bonté divine, nous ne désespérons pas que ce ne soit pour les préparer à ses plus grandes miséricordes. On fera toutes les tentatives pour tâcher d'introduire de nouveau dans la Cochinchine, du moins quelques-uns des Missionnaires qui en ont été chassés; les autres se distribueront dans les missions voisines du Tunquin, de Siam et de Manille, ou peut-être repasseront-ils en Europe, parce que les mandarins de Canton ayant appris leur arrivée à Macao, et craignant qu'ils ne voulussent entrer dans les provinces de l'Empire, envoyèrent aussitôt demander leurs noms, et ordonnèrent qu'ils sortissent des terres de la Chine.

J'aurois dû parler plus haut des incendies qui devinrent journaliers dans Hué, capitale de la Cochinchine. Peu avant que les Missionnaires en partissent, des quartiers considérables de cette ville furent réduits en cendres; et le Roi eut le chagrin de voir consumer par les flammes sa maison de plaisance bâtie sur l'eau. Plaise au Seigneur que ce châtiment lui ouvre les yeux, pour le bien de tant de chrétientés désolées!

Je suis, etc.

EXTRAIT

De quelques lettres sur le Tunquin.

On n'ignore pas en Europe ce qui s'est passé jusqu'à l'année 1738, de plus intéressant pour la religion dans le royaume de Tunquin. Les lettres précédentes ont fait connoître de quelle manière le christianisme y a été établi, comment il s'y est étendu, et les cruelles persécutions qu'il y a souffertes. La plus violente de toutes fut sans contredit celle de 1737; elle sera mémorable à jamais par le glorieux martyre des quatre Jésuites, les pères Barthelemi Alvarez, Manuel d'Abreu, Vincent d'Acunha, tous trois Portugais, et Gaspard Cratz, né à Juliers. Depuis cette sanglante époque, le Tunquin n'a presque point cessé d'être en proie à la fureur des guerres civiles. Le Roi, prince efféminé, avoit laissé à un premier ministre (qu'on appelle *Tchoua* en langue tunquinoise) l'exercice absolu de son autorité : tout s'expédioit au nom du Roi, mais c'étoit le favori qui disposoit de tout. Ce crédit sans bornes excita contre lui la jalousie des courtisans, et ne put le garantir de leurs sourdes intrigues. Un eunuque ambitieux trouva le moyen de l'assassiner secrètement, et de gouverner lui-même sous son nom, en faisant accroire que le *Tchoua* étoit malade, et que jusqu'à son entier rétablissement il ne vouloit être vu de personne.

Ce ministre n'ayant point laissé d'enfans, c'étoit son frère et ses neveux qui lui devoient succéder; ils eurent quelque soupçon de ce qu'il y avoit eu de tragique dans sa mort; et à force de recherches, ils vinrent à bout de découvrir le crime de l'eunuque.

On prit aussitôt les armes; il se forma divers partis, et chacun d'eux, pour se soutenir, attiroit à soi, de gré ou de force, les villes et les villages : de là le pillage des villes et la désolation des campagnes. Les terres restèrent sans culture, la famine s'ensuivit, et la peste se joignit à la famine; de sorte que dans l'espace de huit années, la moitié des habitans du Tunquin périt par ces trois fléaux; les Tunquinois en convenoient eux-mêmes : *La guerre*, disoient-ils, *en a fait périr des dixaines, la peste des centaines, et la famine des milliers.*

Le Roi sortit enfin de son assoupissement, et prit d'assez bonnes mesures pour tranquilliser ses états et pour mettre à la raison les révoltés; mais il n'avoit pas sur pied des troupes suffisantes. Les rebelles ne faisoient point un corps, ils marchoient par pelotons. Poursuivis par l'armée royale, ils se réfugioient dans des montagnes et des forêts inaccessibles, et reparoissoient ensuite dans d'autres parties du royaume, lorsqu'on s'y attendoit le moins : c'étoit toujours à recommencer. Plusieurs années se sont écoulées dans ces troubles et ces guerres intestines.

Avant tous ces désordres, le Tunquin, dont l'étendue est comme la moitié de la France, comptoit deux cent cinquante mille Chrétiens. Les Jésuites portugais de la province du Japon en avoient cent vingt mille au moins sous leur conduite; les Messieurs des Missions étrangères, quatre-vingt mille; les Missionnaires de la Propagande, environ trente mille; le reste étoit aux pères Dominicains espagnols. Notre Compagnie y avoit quatre Jésuites européens, trois du Tunquin, et trois prêtres séculiers, aussi tunquinois. Les Messieurs des Missions étrangères avoient un vicaire apostolique, trois de leurs confrères venus d'Europe, et quinze prêtres tunquinois; la Propagande avoit quatre Missionnaires Augustins déchaussés, italiens, quelques

prêtres chinois, et un vicaire apostolique; les pères Dominicains y étoient au nombre de quatre. Tel étoit l'état de la chrétienté du Tunquin, lorsque ce royaume commença vers 1737 d'être agité par les guerres dont on vient de parler.

Le Roi s'imagina d'abord que c'étoient les Chrétiens qui lui avoient suscité de si fâcheuses affaires. Dans cette persuasion, il n'attendoit que le moment où il auroit pacifié ses états, pour faire les plus exactes recherches de tous ceux qui professoient le christianisme. L'oncle de ce prince étoit dans de meilleurs sentimens: il avoit à son service des Chrétiens qu'il aimoit et qu'il estimoit. Un jour il fit paroître devant lui un Dominicain espagnol qui étoit prisonnier à la cour. Il lui demanda pourquoi, depuis quelques années, le royaume étoit affligé de guerres et d'autres calamités. Le Missionnaire répondit, que Dieu vengeoit la mort des quatre martyrs à qui l'on avoit tranché la tête pour avoir prêché la véritable loi. Il lui offrit en même temps un écrit qu'il avoit composé sur ce sujet, et sur la vérité de la religion chrétienne; mais le prince ne voulut pas le recevoir: il lui dit seulement, que dans une autre occasion, quand il en auroit le loisir, il l'enverroit chercher.

Cette réponse du Missionnaire à l'oncle du Roi fut sue des juges de la cour: *Voyez*, dirent-ils entre eux, *comment ces maîtres de la loi chrétienne la défendent avec confiance et avec courage.* Ils avouèrent qu'elle contenoit des choses excellentes, mais aucun d'eux n'alla plus loin. Plusieurs de ces juges ont dans leur maison des Chrétiens connus pour tels; il en est un surtout qui est très-favorable à la foi: on attribue cette heureuse disposition à deux Chrétiens, dont il a adopté l'un pour son fils. Ce juge fut, il y a quelques années, envoyé dans la province de l'Est en qualité de gouverneur; tout le

temps qu'il y a demeuré, il a constamment empêché qu'on ne molestât les Chrétiens, et qu'on ne touchât à nos églises, quoiqu'elles lui eussent été dénoncées.

On dit qu'à son retour à la cour, parlant des calamités du royaume avec les autres juges, il les attribua hautement aux persécutions et à la mort qu'on a fait souffrir aux Européens, et qu'il s'exprima sur ce point de la manière la plus claire et la plus précise. On m'a fait remarquer, dit-il, que tous ceux qui ont persécuté la religion des Chrétiens ont péri misérablement. Leur grand ennemi, qui le premier voulut les obliger à fouler aux pieds le crucifix, fut pris, mis en cage, étranglé et enterré profondément sous un tas de cailloux et de têts de pots cassés; ses fils furent mis à la chaîne, où ils moururent; ses maisons furent détruites, et ses biens confisqués. Les deux autres ennemis des Chrétiens, qui avec lui condamnèrent à la mort deux Européens, furent aussi renfermés dans des cages et massacrés par ordre du Roi; le gouverneur qui fit arrêter ces Chrétiens mourut huit ou dix jours après subitement. Les deux rois, celui qui confirma leur sentence de mort, et son fils qui a confirmé depuis la condamnation de quatre autres Européens, sont aussi morts tous les deux d'une mort subite; et cette année, un mandarin de soldats qui menaçoit les Chrétiens de les faire mourir, ou de les obliger à adorer les idoles et à leur bâtir des temples, a été emprisonné par ordre du Roi, sur une simple lettre où son nom s'est trouvé parmi ceux qui devoient entrer dans une conjuration. Voyez, ajouta-t-il en finissant, quelle malheureuse destinée poursuit tous ceux qui veulent faire la guerre aux Chrétiens. Ce discours remarquable nous a été fidèlement rapporté par l'un des deux Chrétiens que ce juge a dans sa maison, et qui

étoit présent lorsqu'il parla à ses collègues avec tant d'énergie en faveur du christianisme.

Cependant la persécution continua encore plusieurs années, et mit à l'épreuve la constance de bien des fidèles; elle procura entr'autres à deux Chrétiens l'occasion précieuse de sceller de leur sang leur amour pour Jésus-Christ. L'un étoit un vieillard septuagénaire, et l'autre étoit son petit-fils, âgé seulement de quatorze ans. Ils habitoient seuls une pauvre chaumière éloignée de toute autre habitation, contens de passer leurs jours dans la misère, pour mériter une vie plus heureuse en gardant la loi de Dieu. La Providence voulut qu'un grand mandarin, à la tête d'une nombreuse brigade, passât près de leur chaumière, et qu'une grosse pluie l'obligeât d'y entrer. Il n'eut pas plutôt aperçu dès la porte une image de Jésus-Christ en croix, qu'il se mit en colère, et qu'il s'écria : Ces gens-ci sont Chrétiens; il faut les forcer à renoncer à leur religion. En même temps il fait détacher la sainte image, la fait mettre à terre, et ordonne au vieillard chrétien de la fouler aux pieds, sous peine d'avoir sur le champ la tête tranchée. Le religieux vieillard dit qu'il ne fouleroit jamais aux pieds son Dieu, son Sauveur et son aimable Maître, et qu'il étoit prêt à donner plutôt sa vie. Le mandarin fait la même menace au jeune Chrétien, et en reçoit la même réponse : puis, sans délibérer, il se donna l'autorité de les faire décapiter; et en terminant un si court combat, il leur assura à tous les deux la plus glorieuse victoire. Les Chrétiens envièrent leur sort, célébrèrent leur triomphe, et se préparoient à suivre leur exemple, lorsque tout à coup il se fit à la cour une espèce de révolution en faveur de notre sainte religion. Voici l'occasion d'un changement si imprévu.

Le Roi, tout occupé des guerres civiles qui désoloient ses états depuis si long-temps, visitoit, sur la

fin de 1748, un arsenal où il y avoit plusieurs pièces de canon. Les inscriptions qu'il y trouva piquèrent sa curiosité; mais comme les caractères étoient européens, personne ne pouvoit la satisfaire. Ce prince demanda au fils d'un de ses principaux ministres, si on ne pourroit pas découvrir quelqu'un des Européens qui viennent prêcher en secret leur religion dans le royaume. La réponse fut que la chose paroissoit difficile. Mais, dit le Roi, que sont devenus ces deux Européens que nous avons eus dans notre capitale? Il vouloit parler des deux vénérables pères Dominicains martyrisés depuis peu d'années: on lui dit qu'ils avoient été exécutés à mort. A ces paroles le monarque croisa ses mains sur sa poitrine, et puis les éleva en s'écriant: O Ciel! comment les ministres osent-ils faire de pareilles choses sans mes ordres? nous aurions pu tirer grand avantage de la science de ces deux étrangers; sûrement ils nous auroient expliqué les inscriptions des canons, et nous aurions appris à en user. Je veux qu'on fasse toutes les diligences possibles pour trouver un Européen, et je promets une somme considérable à celui de mes sujets qui aura le courage de sortir du royaume pour en aller chercher un, quelque part que ce soit.

Un Chrétien, serviteur d'un mandarin de la cour, entendit ce discours, et ne pouvant contenir sa joie, il s'offrit à faire trouver un Européen, sans vouloir pour cela de récompense. Il fut présenté au Roi, et lui découvrit qu'il étoit Chrétien, et qu'il connoissoit un Tunquinois qui pourroit lui donner des nouvelles d'un Européen. Ce Tunquinois dont il parloit est un Jésuite, qui ayant fait ses études à Macao, sait bien la langue portugaise, et même assez bien la latine; mais il ne pouvoit, sans autre secours, expliquer les inscriptions des canons, lesquels lui paroissoient être les débris du naufrage d'un vaisseau hollandais. On lui envoya une empreinte ou

copie des inscriptions, et il la communiqua au pè
Vinceslas Paleceuk, supérieur de la mission des J
suites, et bohémien de nation. L'explication qu'
donna ce père fut envoyée à la cour, et y répan
la joie. Le Roi parut extrêmement satisfait d'av
trouvé un homme dont il espéroit d'importantes co
noissances; plusieurs mandarins furent dépêchés sa
délai pour aller chercher le père, et il fut traité av
distinction dans le voyage qu'il lui fallut faire po
se rendre à Ketcho, lieu de la cour.

Pendant le temps du voyage, qui fut de cinq jou
le Roi ordonna qu'on mît hors des prisons sept Chi
tiens qui y souffroient pour la cause de Jésus-Chr
Il ne convient pas, dit-il, que ces misérables la
guissent dans les fers, au même temps que nous avo
recours au maître de leur loi. Le père fut reçu d'abo
dans la maison d'un des principaux ministres, c
se montra fort affectionné à la religion chrétienn
et fit beaucoup d'honnêtetés au Missionnaire, ju
qu'à lui donner une montre, pour l'offrir au Roi,
père Paleceuk ne se trouvant avoir aucune curios
européenne.

Enfin on le conduisit au palais, et après un co
entretien qu'il eut avec le monarque, il fut me
dans l'arsenal, où il expliqua tout de nouveau
inscriptions (1). Le prince voyoit et entendoit t
sans se montrer. On demanda au père commen
falloit user de ces canons : il dit ce qu'il en savoit, aj
tant que les docteurs de la loi comme lui, ne se m
loient pas en Europe des choses de cette nature.
tout finit par un souper qu'on lui offrit, et qui ét
digne de la magnificence du Roi; mais le père

(1) Ces inscriptions étoient en hollandais, et marquoi
le nom du fondeur, la qualité du calibre, et l'endroit o
canon avoit été fondu. Ce fut un bonheur qu'on s'adre
d'abord à un Missionnaire allemand; tout autre n'auroit
en donner l'explication.

toucha presque point. Le Roi, sur le rapport qu'on lui en fit, ordonna que le souper fût porté dans la maison préparée pour sa demeure. Il étoit déjà nuit; le père se retira, et reçut bientôt après un cahier en hollandais, à demi rongé des vers, qui contenoit des connoissances sur l'artillerie; la nuit suivante il entendit plus de cent confessions.

Depuis ce temps, les Chrétiens vinrent aux fêtes avec des tambours et autres instrumens, pour marquer que la religion commençoit à triompher. Les païens mêmes se réjouirent du changement de la cour à cet égard, et attribuèrent au pouvoir du Dieu des Chrétiens quelques succès que venoient d'avoir les armes du Roi sur celles des rebelles. Ce prince demanda un mathématicien et un canonnier, et dit qu'il les verroit volontiers arriver en habits européens. Il déclara de plus qu'il souhaitoit qu'un vaisseau de Macao vînt faire commerce dans ses ports, avec assurance qu'il ne payeroit aucun droit. Il voulut mettre entre les mains du père Paleceuk une somme d'argent pour faire acheter à Macao différentes choses venues d'Europe; mais le père s'excusa de la recevoir, jusqu'à l'arrivée des divers effets que le monarque désiroit. Une autre preuve de l'empressement qu'avoit la cour du Tunquin, c'est qu'en novembre 1749, elle envoya à Macao un exprès avec des lettres, qui portoient que le Roi étoit dans une impatience extrême de voir arriver les mathématiciens européens.

Pendant qu'à Macao on se préparoit à le satisfaire, le père Paleceuk qui étoit resté à Ketcho, eut le bonheur de conférer le baptême à la femme du mandarin chez qui il étoit logé. Beaucoup de gentils demandèrent à le recevoir; plusieurs grands mandarins furent de ce nombre. Alors les bonzes voyant l'empire de Jésus-Christ s'accroître notablement, voulurent y mettre obstacle. Un d'entre eux engagea un

eunuque du dehors du palais à aller demander au Roi la tête du Missionnaire : c'est un méchant homme, disoit-il, qui n'a en vue que la ruine du royaume, et dont il faut que je manifeste les forfaits secrets. Il va déterrer les morts pour avoir leurs os, qu'il pile ensuite dans un mortier, et dont il compose une poudre qui tue les vivans : il vaut mieux le faire mourir lui-même, et que sa mort nous délivre d'un tel scélérat. A ce discours extravagant, le Roi répondit : Cet Européen est d'un naturel pacifique, et ne veut faire de mal ni aux morts ni aux vivans : retirez-vous.

Cependant la requête fit du bruit dans tout Ketcho, et on parloit diversement du père Paleceuk. Les bonzes ne cessoient d'irriter les esprits contre lui : les choses allèrent si loin, que le père ne se crut plus en sûreté. Le Roi fut informé que les murmures contre le Missionnaire faisoient du progrès ; et pensant sérieusement à les arrêter, il fit appeler l'eunuque dont on vient de parler, le força à lui déclarer à l'instigation de qui il étoit venu accuser l'Européen, et fit mettre en prison le bonze qui lui fut nommé, avec un ordre de lui faire son procès. Les juges portèrent contre lui une sentence de mort ; mais le père Paleceuk demanda sa grâce au Roi, et il l'obtint. Ce prince fit publier que quiconque oseroit parler dans la suite contre l'Européen, auroit la langue coupée.

De si favorables conjonctures donnèrent aux Missionnaires répandus dans les provinces une confiance et une liberté qu'ils n'avoient pas encore eues dans l'exercice de leur ministère. Presque toutes leurs lettres sont remplies de traits édifians, où paroissent la foi vive et l'innocence des néophytes du Tunquin. Un d'entr'eux a écrit à peu près en ces termes : Comme je suis encore nouveau missionnaire, je suis tout surpris que la plupart de mes Chrétiens, après

six mois ou un an de confession, me fassent une accusation où j'ai peine à trouver, et où je ne trouve pas toujours une matière certaine d'absolution; alors je les soupçonne de n'être pas bien instruits, et je leur fais des interrogations sur les choses les plus ordinaires; mais l'air naïf et la manière dévote dont ils me répondent, me convainquent de l'innocence et de la candeur de leur âme: ah mon Père! me disent-ils, comment oserois-je faire cela contre mon Dieu, qui m'a appelé à sa sainte religion! oh! que mon Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour moi, ne permette pas que je tombe jamais dans ce péché.

Le même Missionnaire rapporte que la moitié des habitans d'un grand village étant venus le prier de leur accorder le baptême, il demanda à celui qui portoit la parole au nom des autres, s'il y avoit beaucoup de Chrétiens dans ce village. Je suis encore le seul, lui répondit-il. Et comment vous êtes-vous fait Chrétien, lui dit le père? J'étois dans un autre village, répliqua-t-il, où il y a des Chrétiens, et ce n'est que depuis peu que j'ai passé à celui-ci, où il n'y en a pas. Le père adressant la parole aux autres, leur dit: et vous pour quelle raison voulez-vous entrer dans la religion chrétienne? Ce que nous en a appris ce Chrétien, répondirent-ils, nous a paru si excellent et si conforme à la raison, qu'il nous a inspiré le désir d'être instruits.

Un autre Missionnaire raconte de quelle manière se convertit une femme fort superstitieuse, qui avoit adoré le démon pendant plus de vingt ans. Un grand nombre de femmes, dont quelques-unes étoient chrétiennes, la visitèrent à l'occasion de ses couches. Une de celles-ci voyant que l'enfant étoit en grand danger de mort, lui conféra le baptême; aussitôt le démon chassé de l'âme de l'enfant, prit possession du corps de la mère: il la tourmentoit souvent et en diverses manières. Le mari, qui la voyoit dessé-

cher de jour en jour, redoubloit ses sacrifices superstitieux, et cherchoit, mais inutilement, un remède dans les sortiléges et la magie. Enfin comme les païens mêmes n'ignorent pas que les Chrétiens ont du pouvoir sur le démon, il eut recours à l'unique ressource qui lui restoit, pour sauver la vie de son épouse. On la traîna dans un oratoire ou petite église. Là le démon crioit par sa bouche : Est-il possible qu'on veuille me chasser de celle qui a été si long-temps ma chère élève! Cependant on fit des prières, et la femme devenue plus tranquille, promit de se faire Chrétienne; mais lorsqu'après le temps de l'instruction nécessaire, on en vint aux exorcismes qui précèdent le baptême, et qu'on lui demanda si elle renonçoit au démon, elle éprouva des agitations plus fortes que jamais, de la part du malin esprit qui la portoit à s'enfuir. On la retint par violence, on lui jéta de l'eau bénite, et la grâce qui y est attachée lui donna la force de répondre qu'elle renonçoit au diable. Dès ce moment elle n'a plus éprouvé de possession; mais revenue à une pleine et parfaite santé, elle remplit avec ferveur les devoirs d'une bonne Chrétienne.

On sait beaucoup d'autres faits véritablement prodigieux, par lesquels le Dieu de miséricorde se plaît à éclairer ces pauvres peuples. Lorsque l'on considère quels sont ceux qui les racontent comme témoins, qu'on fait attention à la multiplicité de ces faits, à leurs circonstances, à leurs effets, et surtout aux conversions admirables qui en sont ordinairement la suite, on reconnoît bien sensiblement que la sainte Eglise est aujourd'hui la même qu'elle fut autrefois.

Les dispositions avantageuses où étoit le Roi du Tunquin, avoient donné aux Missionnaires les plus grandes espérances; mais les effets n'ont pas répondu à une si douce attente. Il avoit fallu du temps pour

se mettre en état de satisfaire aux demandes du monarque. Aussitôt qu'on eut des sujets propres à lui être présentés en qualité de mathématiciens, et toutes les autres choses nécessaires dans une pareille expédition, ils se mirent en route pour aller ouvrir une mission si désirée. Ce fut le 6 mars 1751, que le père Simonelli, jésuite italien, et quatre autres Jésuites de la province du Japon, partirent de Macao. Le père Simonelli, chef de ces Missionnaires, étoit l'homme du monde le plus propre à faire réussir une entreprise de cette nature. Sa science, son zèle, son expérience : tout sembloit promettre les plus heureux succès; mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, permit que les choses changeassent de face, lors même qu'il y avoit moins lieu de s'y attendre. Les Missionnaires, parvenus au Tunquin, donnèrent à la cour avis de leur arrivée. Ils espéroient que le Roi, qui les avoit demandés avec tant d'ardeur, les recevroit avec plaisir; du moins il étoit naturel qu'ils se le figurassent; mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils reçurent ordre de ne pas quitter le rivage. Ils envoyèrent cependant les présens dont ils étoient chargés pour le monarque : ils furent acceptés; mais les Missionnaires obtinrent, pour toute faveur, la permission de se bâtir une maison sur le bord de la mer. Le Roi parut avoir oublié que c'étoit à sa demande que les Missionnaires mathématiciens étoient venus. On attribue le peu de réussite de cette affaire, à la jalousie des ministres, que, par un défaut de politique, le Jésuite qui étoit auparavant à la cour, avoit oublié de consulter avant que d'appeler ses confrères. Quoi qu'il en soit, le père Simonelli, âgé de plus de soixante-dix ans, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui dans cette contrée, voulut s'en retourner à Macao. Il demanda son congé, et il l'obtint sans peine. Ses quatre compagnons se glissèrent furtivement dans les pro-

sa mort, conserve le même droit dont il a joui pendant sa vie. Ensuite il fait venir un magicien, qui, au bruit du tambour, invite l'âme du maître défunt à venir demeurer sous un petit toit qu'on lui prépare, et où on lui présente du papier doré, des odeurs et de petites tables couvertes de mets, le tout pour l'engager à souffrir le nouvel hôte dans son champ.

Outre ces trois idoles, les Tunquinois adorent le ciel, la lune et les étoiles. J'en ai vu qui divisoient la terre en dix parties, et faisoient à chacune une profonde révérence. D'autres partagent le monde en six portions égales, dont la sixième est censée au milieu, et prennent, pour les adorer, des couleurs particulières. Quand ils rendent hommage au septentrion, ils s'habillent de noir, et ne se servent dans leurs sacrifices que d'instrumens noirs. Lorsqu'ils adorent le midi, ils se revêtent de rouge. Quand ils sacrifient à l'orient, ils ont des habits verts. Quand ils invoquent l'occident, la couleur blanche est celle dont ils se servent dans leurs adorations. Pour la partie du milieu, ils lui rendent hommage en habits jaunes.

La superstition des Tunquinois va encore plus loin. On m'a dit qu'ils révéroient les éléphans, les chevaux, les oiseaux, les singes, les serpens, les arbres, les vices mêmes, et les créatures les plus infâmes. Il y a quelques jours que des pêcheurs ayant trouvé sur le bord de la mer, une pièce de bois que les flots y avoient jetée, lui offrirent aussitôt leur pêche comme à une divinité puissante dont ils croyoient avoir reçu tout le poisson qu'ils avoient pris. Ils s'occupent actuellement à lui bâtir un temple, et disent que c'est la fille de quelque empereur qui s'est jetée dans la mer, et qui, sous la forme du bois, a daigné choisir leur port, afin de répandre sur eux ses bénédictions.

Je ne saurois penser sans douleur aux malheu-

reuses

teuses inventions dont le démon se sert pour tromper ces pauvres idolâtres. On en peut juger par les traits suivans : Lorsqu'un infidèle veut bâtir une maison, ou marier un enfant, ou faire quelque voyage, il va consulter un devin; celui-ci feint d'être aveugle, pour donner à entendre qu'il ne voit et n'écoute que la vérité; et avant de répondre, il prend un livre qu'il ouvre à demi, comme s'il craignoit de laisser voir aux yeux profanes ce qu'il contient; et après avoir demandé l'âge de la personne dont on veut savoir le bon ou le mauvais succès, il jette en l'air deux petites pièces de cuivre, où sont gravées, d'un côté seulement, certaines lettres ou chiffres mystérieux. Si, quand ces pièces tombent à terre, les lettres se trouvent renversées, c'est un mauvais présage. Si au contraire elles sont tournées vers le ciel, l'augure est favorable. Cette manière de consulter le sort est fort commune parmi les Tunquinois ; on y a même recours pour les plus grandes affaires.

Il y a des magiciennes qui font profession de dire l'état des âmes dans l'autre monde. Une mère qui a perdu son fils, et qui veut savoir la situation où il est après sa mort, va trouver une magicienne qui prend un tambour qu'elle frappe à coups inégaux, comme pour appeler l'âme du défunt. Après quoi elle rassure la mère sur le sort de son fils, dont elle dit que l'âme a passé dans son corps pour lui exposer l'état où elle se trouve; cet état est plus ou moins heureux, selon que sa mère paye plus ou moins généreusement.

Il se trouve une autre sorte d'imposteurs qu'on ne consulte ordinairement que pour la guérison des maladies. Lorsqu'on s'adresse à eux, ils vont trouver un devin. Si celui-ci répond que la maladie vient des esprits, ils appellent ces génies malfaisans, et les renferment dans des vases de terre. Si elle vient du démon, ils invitent ce père du mensonge à un grand

festin, qui se donne aux dépens de la famille du malade. On lui donne la place la plus honorable; on le prie, on le caresse, on lui fait des présens; mais si le mal ne finit point, on l'accable d'injures, et on lui tire vingt ou trente coups de mousquet pour le chasser de la maison. Si c'est le dieu des mers qui a causé la maladie, on se transporte au bord d'une rivière; là on lui offre des sacrifices pour l'apaiser, pour l'engager à quitter la chambre du malade, et à retourner dans les eaux. Cependant, si la maladie ne cesse pas, le malade reste sans argent et sans remède dans sa maison, et les magiciens en sortent chargés d'or et de présens.

J'ai vu des Tunquinois si superstitieux, qu'avant d'entreprendre un voyage, ils ne manquoient jamais de regarder les pieds d'une poule. J'en ai vu d'autres qui, s'étant mis en route, rebroussoient chemin, parce qu'ils avoient éternué une fois. S'ils avoient éternué deux fois, ils se croyoient obligés de doubler le pas, et d'aller le plus vîte qu'ils pouvoient.

Quand il y a éclipse de lune, le peuple s'imagine qu'un dragon fait la guerre à cet astre, et qu'il veut la dévorer. Aussitôt on s'assemble pour la secourir; on arme les troupes, on pousse des cris épouvantables; et quand l'éclipse cesse, on s'en retourne aussi satisfait que si l'on avoit remporté une grande victoire.

Qu'il est triste, mon révérend père, de voir un des plus beaux pays du monde sous l'empire du démon! Le royaume que vous habitez ne l'emporte sur celui d'où je vous écris, que par sa richesse et par son étendue; car le climat n'en est pas à beaucoup près si tempéré ni si sain. On compte dans le Tunquin plus de vingt mille villages, tous plus peuplés les uns que les autres. On diroit que le printemps y règne toujours, et l'on n'y sent du froid que quand le vent du nord y souffle avec violence. On n'a jamais

vu ici ni glace ni neige; jamais les arbres n'y ont perdu leur verdure; jamais l'air n'y est infecté de vapeurs contagieuses; le ciel y est ordinairement si serein et si pur, qu'on ignore dans ces contrées ce que c'est que la peste. La goutte, la pierre, les fièvres malignes et mille autres maladies, si communes en Europe, sont ici entièrement inconnues. Le riz est la nourriture ordinaire du pays; on en fait même un vin, dont la force égale celle de l'eau-de-vie. Les meilleurs fruits du Tunquin sont les oranges et une espèce de figue rouge qui feroit honneur aux tables les plus délicatement servies de Paris. J'en ai vu d'une autre sorte qui ressemblent assez à celles de Provence, et pour la forme, et pour le goût: mais ce qui m'a paru fort singulier, c'est que ce ne sont point les branches qui les portent; elles ne naissent qu'au pied de l'arbre, et quelquefois en si grande quantité, que vingt hommes affamés pourroient facilement s'y rassasier. On trouve aussi beaucoup de citrons, mais ils sont assez mal-sains, et les Tunquinois ne s'en servent guère que pour teindre leurs étoffes. On voit ici de grands arbres dont les branches ne portent ni feuilles ni fruits; ils ne produisent que des fleurs. Il y en a une autre espèce dont les branches se courbent jusqu'à terre, où elles jettent des racines, d'où naissent d'autres arbres; les branches de ces derniers se courbant de même, poussent à leur tour de semblables racines; et les arbres, à la longue, occupent un espace de terrain si étendu, que trente mille hommes pourroient à l'aise se reposer à leur ombre.

Les chevaux sont ici d'une rare beauté et en très-grand nombre; on en admire la vivacité, la légéreté et la vigueur. Cependant en général ils sont petits, et peu propres à l'attelage. Les éléphans n'y sont pas moins communs; on en nourrit plus de cinq cents pour le service du Roi. On prétend que leur

chair est bonne, et que le prince en mange quelquefois par délices. On ne voit dans ce royaume ni lions ni agneaux; mais on y trouve une quantité prodigieuse de cerfs, d'ours, de tigres et de singes. Ces derniers sont remarquables par leur grosseur et leur hardiesse. Il n'est pas rare de les voir au nombre de deux ou trois mille entrer comme des ennemis dans les champs des laboureurs, s'y rassasier, se faire ensuite de larges ceintures de paille, qu'ils roulent autour de leur corps, et après les avoir remplies de riz, s'en retourner chargés de butin à la vue des paysans, sans que personne ose les attaquer.

Parmi les oiseaux rares et curieux de ce pays, il en est un que je crois avoir vu dans l'île de *Saint-Vincent* (l'une des Antilles); c'est une espèce de chardonneret, dont le chant est si doux et si mélodieux, qu'on lui a donné le nom d'*oiseau céleste*. Ses yeux ont l'éclat du rubis le plus étincelant; son bec est rond et affilé; un petit cordon d'azur règne autour de son cou, et sur sa tête s'élève une petite aigrette de diverses couleurs, qui lui donne une grâce merveilleuse; ses aîles, lorsqu'il est perché, offrent un mélange admirable de couleur jaune, bleue et verte; mais quand il vole, elles perdent tout leur éclat. Cet oiseau fait son nid dans les buissons les plus épais deux fois par an : il se tient caché pendant les pluies, et dès les premiers rayons du soleil, il sort incontinent de sa retraite, va voltiger sur les haies, et par un ramage des plus agréables, il annonce aux laboureurs le retour du beau temps. On dit que cet oiseau est ennemi mortel du *Ho-Kien*, (autre oiseau singulier qui n'habite que les marais). Lorsqu'il l'aperçoit, le duvet de son cou se hérisse; ses ailes s'étendent et tremblent, son bec s'ouvre, et il en sort un bruit semblable au sifflement d'un serpent; son attitude est celle d'un oiseau qui va fondre sur sa proie : en un mot, tout son corps

annonce une espèce d'épouvante mêlée de fureur; mais, soit qu'il sente l'infériorité de ses forces, soit que la nature l'ait ainsi voulu, il se contente de regarder son ennemi d'un œil fixe et troublé, et ne l'attaque jamais. Le Ho-Kien a les aîles, le dos et la queue d'une blancheur éblouissante; sa tête est couverte d'un duvet rougeâtre, et son ventre est ordinairement d'un jaune clair, semé de taches grises et noires. Cet oiseau, qui est à peu près de la grosseur d'une caille, ne fait son nid que dans les roseaux, et ne multiplie qu'une fois par an.

Vous trouverez sans doute étonnant, mon révérend père, qu'il y ait ici des médecins aussi habiles qu'en France. Ce n'est pas que nos Esculapes du Tunquin ne fassent entrer la superstition dans leur art; mais c'est pour plaire au peuple, qui ne les appelleroit pas sans cela. Quand un médecin visite un malade, il ne l'accable pas, comme en Europe, de son jargon scientifique, il se contente seulement de lui tâter le pouls; après quoi il dit la nature et les effets de la maladie. En tâtant le pouls de la main droite, il le touche en trois endroits différens, dont le premier répond au poumon, le second au ventricule, et le troisième aux reins du côté droit. S'il tâte le pouls de la main gauche, il le touche également en trois endroits, dont le premier répond au cœur, le second au foie, et le troisième aux reins du côté gauche. Le médecin fait attention surtout au nombre des battemens du pouls durant une respiration; et selon les diverses pulsations, il prétend connoître la cause de la maladie, et voir si le cœur, le foie ou le poumon est en mauvais état, ou si le mal vient de chaleur, de froid, de joie, de tristesse ou de colère, et combien de temps il doit durer. Si le pouls vient à s'affoiblir ou à s'arrêter après avoir battu quelque temps, la maladie est jugée mortelle; si au contraire le pouls, après s'être arrêté au commencement, vient

à battre de nouveau, c'est un signe que le mal doit durer long-temps. Ne croyez pas que les médecins, qui sont la plupart fort éclairés, ajoutent foi à ces superstitions ridicules : j'en ai connu un, homme de beaucoup de mérite, qui me dit un jour en riant, que la crédulité du peuple étoit le gagne-pain de tous ses confrères.

Ordinairement les médecins tunquinois ne se servent que d'herbes et de racines dans la composition de leurs remèdes. Cependant pour les migraines, les fièvres chaudes et les dyssenteries, ils emploient communément le suc d'un fruit qu'on dit être d'une efficacité admirable dans ces sortes de maladies. Ce fruit ressemble à une grenade, et s'appelle *miengou*. L'arbre qui le porte croît communément dans les haies, à la hauteur du figuier, dont il a la figure. Son bois est tendre et moëlleux, ses branches flexibles et déliées, ses feuilles presque rondes, et d'un vert naissant. Dans les temps humides, il en sort un suc âcre et laiteux, que les paysans recueillent avec beaucoup de soin dans de petits vases de porcelaine, où il se durcit à la longue, et sert dans les maladies causées par une trop grande chaleur. Pour le fruit, il ressemble, comme je l'ai déjà dit, à une grenade; cependant il s'amincit et s'alonge vers la queue, qui est longue, dure et fort difficile à arracher. Lorsqu'il est parvenu à un certain degré de maturité, on le cueille, et l'on en fait une espèce de cidre sans aucun mélange d'eau. Cette liqueur se conserve parfaitement bien, et l'on en use dans les maladies que j'ai nommées avec un très-grand succès.

Le *tcha*, ce simple si estimé à la Chine, est ici d'un grand secours. On le garde dans quelque vase d'étain pour mieux conserver sa vertu; c'est un remède souverain contre la colique, le défaut de sommeil, le mal de tête, la pierre et les catarrhes.

Le pourpre est une maladie fort dangereuse en

Europe; ici peu de personnes en meurent. Voici la manière dont les Tunquinois s'en guérissent. Ils prennent une moële de jonc, la trempent dans l'huile, l'allument, et l'appliquent successivement sur toutes les marques du pourpre; la chair alors se fend avec un bruit pareil à celui d une petite fusée; aussitôt on en exprime le sang corrompu, et l'on finit par frotter les plaies avec un peu de gingembre. Ce remède doit être fort douloureux; mais j'en ai vu des effets si singuliers, que je ne doute nullement de son efficacité.

Les morsures de serpens sont ici fort communes, mais il est facile d'en guérir. Nous avons une petite pierre semblable à une châtaigne, dont la vertu m'a toujours paru miraculeuse; on la nomme *pierre de serpent*. Quand on a été mordu de quelque reptile venimeux, on exprime le sang de la plaie, et l'on y applique la pierre dont je viens de parler. D'abord cette pierre bienfaisante s'attache à la blessure; peu à peu, elle en attire le poison. Lorsqu'elle en est imprégnée, elle tombe, et on la lave dans du lait ou dans de l'eau, où l'on a soin de délayer un peu de chaux; puis on l'applique de nouveau sur la plaie, dont elle se détache encore d'elle-même, après en avoir bu tout le venin. J'ai été témoin, il y a quelques jours, de la vertu prodigieuse de cette pierre. Un de nos Chrétiens ayant été mordu d'un serpent, je la lui fis appliquer, et en moins d'une heure le malade se trouva sans fièvre et sans douleur.

La saignée n'est guère en usage dans le Tunquin. Les médecins français qui la recommandent avec tant de soin, seroient bien surpris si on leur disoit que c'est ici la dernière ressource des gens de l'art; encore, avant d'y avoir recours, faut-il être bien assuré que les autres remèdes ne peuvent être au malade d'aucune utilité. A la vérité, les Tunquinois ne doivent pas avoir un besoin si fréquent de la saignée que les Eu-

ropéens; leur sang est naturellement plus pur, leur nourriture plus saine, leurs exercices plus violens et plus multipliés; d'ailleurs, ils font un si grand usage des racines et des simples, qu'ils sont beaucoup moins sujets aux maladies qu'occasionent en Europe l'abondance et la corruption des humeurs. Outre cela, quand les Tunquinois se sentent oppressés ou engourdis, ils se servent d'un remède dont l'effet est aussi prompt que salutaire: voici en quoi il consiste. Il y a, comme vous savez, dans la mer qui baigne l'île de Hainan, une espèce de cancre dont la vertu est de purifier la masse du sang. Cet animal étant jeté par les flots sur le rivage, s'y pétrifie à la longue, sans rien perdre de sa figure naturelle; et lorsqu'il est parvenu à ce degré de dureté qu'on remarque dans les pierres ordinaires, on le réduit en poudre, et on le fait prendre au malade avec de l'eau, du vin, ou de l'huile, suivant les cas plus ou moins pressans où il se trouve. On en use ainsi avec succès pour les blessures dangereuses, pour les fièvres et les dyssenteries. Cependant, dans ces dernières maladies, on se sert plus ordinairement de l'encre de la Chine, mais j'ignore la manière dont on l'apprête.

On croit que lorsque les Juifs (1) pénétrèrent dans le royaume de Tunquin, ils y apportèrent des livres de médecine et de mathématiques, et qu'ils y enseignèrent long-temps les principes de ces deux sciences. Je n'examinerai point si cette opinion est fondée; ce qu'il y a de certain, c'est que les médecins du pays n'en conviennent pas; ils prétendent au contraire n'être redevables qu'à eux-mêmes de l'invention de

(1) Il y avoit autrefois beaucoup de Juifs à la Chine; mais la médecine y étoit déjà parvenue à un haut point de perfection avant qu'ils y pénétrassent. Il se peut fort bien faire qu'ils y aient porté des livres; mais on ne voit nulle part qu'ils y aient tenu des écoles de mathématiques et de médecine.

leur art. Quoi qu'il en soit, ils l'ont porté à un degré de perfection qui m'a toujours étonné; il est peu de maladies qu'ils ne guérissent; et s'ils observent certains usages superstitieux, ce n'est, comme je l'ai déjà dit, que pour mériter la confiance d'un peuple crédule à l'excès.

Je termine cette lettre par un trait de la miséricorde de Dieu, qui fait beaucoup de bruit dans notre mission. Il y avoit ici une fameuse magicienne, qui jouissoit parmi les infidèles de la plus haute considération; elle tenoit une école de magie, et ses disciples, au nombre de trois cents, la regardoient comme l'oracle de la nation. Cette femme avoit dans sa maison plus de cent cinquante idoles à qui elle offroit des sacrifices. Pour rendre odieuse aux infidèles la loi de l'évangile, elle enseignoit qu'après leur mort les âmes des Chrétiens tunquinois étoient envoyées en Europe par les pères de la Compagnie de Jésus, pour y garder les troupeaux. Un jour qu'elle déclamoit avec plus de fureur qu'à l'ordinaire contre notre sainte religion, le Seigneur qui avoit sur elle des vues de bonté et de salut, frappa son fils d'une maladie mortelle. Je ne vous rapporterai point tout ce que cette magicienne mit en usage pour le guérir; il suffit de vous dire qu'après avoir épuisé toutes les ressources de son art sans aucun succès, elle prit le parti d'appeler dans sa maison quelques-uns de nos Chrétiens. Ceux-ci refusèrent long-temps de s'y transporter, dans la crainte que cette femme ne leur eût tendu des embûches. Cependant faisant réflexion au danger où se trouvoit le malade, ils y allèrent au nombre de trois; aussitôt qu'ils furent entrés, la magicienne les conjura, les larmes aux yeux, de se mettre en prières pour obtenir du Ciel la guérison de son fils. Dieu qui vouloit le salut de la mère, se laissa fléchir : la prière étant finie, le malade, au grand étonnement de tout

le monde, se leva sur son lit, et dit à haute voix qu'il étoit guéri. A l'instant la mère courut à ses idoles, les renversa, les foula aux pieds, et de là se rendit à l'église pour y remercier le Dieu des Chrétiens. Actuellement cette femme se fait instruire; nous espérons que dans peu nous la trouverons en état de recevoir la grâce du baptême. Admirez, mon révérend père, la miséricorde du Seigneur; des pierres les plus dures, il fait, quand il veut, des enfans d'Abraham, et des vases d'élection.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du révérend père Horta, jésuite italien, à Madame la Comtesse de.....

A l'île de France, 1766.

MADAME,

La paix de N. S.

N'ESPÉREZ plus de me revoir en Italie. Je viens d'apprendre à l'île de France, d'où je vous écris, des nouvelles qui m'ont fait prendre la résolution de repasser dans le royaume de Tunquin, et je me dispose à partir incessamment, malgré le bruit qui court que les grands mandarins viennent d'exciter une persécution violente contre les nouveaux Chrétiens de ce pays-là. J'espère que la Providence daignera calmer cet orage, et qu'elle soutiendra une mission chancelante contre tous les efforts de l'enfer armé contre elle. Je la recommande, Madame, à vos saintes prières. J'attends beaucoup de votre zèle,

de votre piété, et de cette tendre dévotion qui relève si fort l'éclat de votre naissance.

Pour vous satisfaire sur les diverses questions que vous me faites, je répondrai par ordre à tous les articles de votre lettre; mais je n'y répondrai qu'en peu de mots; il me faudroit faire un volume entier si j'entreprenois d'expliquer en détail tout ce qui concerne la religion et les usages du Tunquin. Peut-être pourrai-je un jour contenter une curiosité si louable, et c'est à quoi je prétends consacrer mes premiers momens de loisir.

Vous me demandez d'abord un précis des usages les plus singuliers du Tunquin. En voici un qui ne vous surprendra pas moins par sa bizarrerie que par l'exactitude plus bizarre encore avec laquelle on l'observe. Cet usage est aussi pratiqué à la Chine; mais il y est un peu moins ridicule, et les Chinois commencent à s'en écarter. Quand un Tunquinois rend visite à un autre, il s'arrête à la porte, et donne au portier un cahier de huit à dix pages, dans lequel il a écrit en gros caractères son nom, ses titres et le motif de sa visite. Ce cahier est de papier blanc et couvert de papier rouge : les Tunquinois en ont de plusieurs sortes, selon le rang des personnes qu'ils visitent. Si celui qu'on veut visiter est absent de la maison, on laisse et on recommande le cahier au portier, et la visite est censée faite et reçue.

Un magistrat, dans les visites qu'il fait, doit être vêtu de la robe de cérémonie qui est affectée à son emploi. Ceux qui n'ont aucune charge publique, mais qui sont en quelque considération parmi le peuple, ont aussi des habits destinés aux visites, et ne peuvent se dispenser de les mettre sans manquer à la civilité. Celui qui reçoit la visite va recevoir à la porte celui qui la rend. Ils joignent tous deux les mains en s'abordant, et se font quantité de politesses muettes. Le maître de la maison invite l'autre

à entrer en lui montrant la porte. S'il y a plusieurs personnes dans la maison, celle qui est la plus distinguée, ou par son âge, ou par sa dignité, occupe la place d'honneur, mais elle la cède toujours à l'étranger. La première place est celle qui se trouve la plus voisine de la porte, ce qui est directement opposé à nos usages. Après que chacun est assis, celui qui visite expose de nouveau le motif de sa visite. Le maître de la maison l'écoute gravement et s'incline de temps en temps, selon qu'il est marqué dans le cérémonial. Ensuite les premiers serviteurs de la maison, vêtus d'un habit de cérémonie, apportent une table triangulaire, sur laquelle il y a deux fois autant de tasses de thé qu'il y a de personnes; au milieu se trouvent deux boîtes de bétel, des pipes et du tabac. La visite finie, le maître de la maison reconduit son hôte jusqu'au milieu de la rue, et là recommencent les révérences, les inclinations, les élévations de mains et les complimens. Enfin, lorsque l'étranger est parti, et qu'il est déjà un peu loin, le maître de la maison lui envoie un valet pour lui faire un nouveau compliment de sa part, et quelque temps après, celui-ci en envoie un à son tour pour le remercier; ainsi finit la visite.

Ce n'est pas seulement dans leurs visites que brille cette politesse gênante; elle éclate encore dans toutes les actions qui ont quelque rapport à la société. Les Tunquinois mangent fort souvent ensemble, et c'est pendant leurs repas qu'ils traitent ordinairement de leurs affaires. Ils se servent au lieu de fourchettes de certains petits bâtons d'ivoire ou d'ébène, dont les extrémités sont d'or ou d'argent. Ils ne touchent jamais rien avec les doigts; de là vient qu'ils ne se lavent jamais les mains ni avant ni après le repas. Je ne puis mieux comparer les Tunquinois à table, qu'aux musiciens d'un orchestre. Il semble qu'ils mangent en cadence et par mesure, et que le mou-

vement de leurs mains et de leurs mâchoires dépend de quelques règles particulières. Leurs tables sont nues, sans nappes ni serviettes; elles sont seulement entourées de longs tapis brodés qui pendent jusqu'à terre. Chacun a sa table, à moins que le grand nombre des convives ne les obligent de s'asseoir deux à la même. On les sert toutes également et en même temps, et on les couvre de plusieurs petits plats, les Tunquinois préférant la variété à une abondance superflue.

Je viens maintenant aux cérémonies que ces peuples pratiquent dans leurs festins. Celui qui veut inviter quelqu'un à un repas, lui envoie la veille un petit cahier d'invitation où se trouve l'ordonnance du repas. J'en ai vu un qui étoit conçu en ces termes: Chao-ting *a préparé un repas de quelques herbes, a nettoyé ses verres, et rendu sa maison propre, afin que* Se-tong *vienne le récréer par les charmes de sa conversation et par l'éloquence de sa doctrine, et il le prie de lui accorder cette divine satisfaction.* Sur la première feuille du cahier est écrit, en forme d'adresse, le nom le plus honorable de celui qu'on invite, et on lui donne les titres convenables au rang qu'il occupe. Les mêmes formalités s'observent avec tous les convives qu'on a dessein d'inviter. Le jour destiné pour le festin, le maître de la maison envoie dès le matin un cahier semblable au premier, pour rappeler aux convives la prière qu'il leur a faite. Vers l'heure du repas, il leur envoie un troisième cahier et un serviteur pour les accompagner, et pour leur marquer l'impatience qu'il a de les voir. Lorsque les convives sont arrivés et qu'on est sur le point de se mettre à table, le maître de la maison prend une coupe d'or ou d'argent, et l'élevant avec les deux mains, il salue celui des conviés qui tient le premier rang par son emploi: ensuite, il sort de la salle et va dans la cour,

où après s'être tourné vers le midi, et avoir offert le vin aux esprits tutélaires de sa maison, il le verse en forme de sacrifice. Après cette cérémonie, chacun s'approche de la table qui lui est destinée. Les convives avant de s'asseoir sont plus d'une heure à se faire des complimens, et le maître de la maison n'a pas plutôt fini avec l'un, qu'il recommence avec l'autre. Lorsqu'il s'agit de boire on redouble les complimens; le convive le plus distingué boit le premier, les autres boivent ensuite, et tous saluent le maître de la maison. Quoique leurs tasses soient fort petites, et qu'elles n'aient pas plus de profondeur que la coquille d'une noix, cependant ils boivent lentement et à plusieurs reprises, et lorsque leurs fronts sont déridés, ils agitent plusieurs questions plaisantes, et ils ont de petits jeux où celui qui perd est condamné à boire.

Il arrive souvent que l'on joue la comédie pendant le repas. Ce spectacle mérite bien que je vous en fasse une courte description. C'est un divertissement mêlé de la plus effroyable musique qu'on puisse jamais entendre. Les instrumens sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigu ou perçant; un tambour fait de peau de buffle, qu'ils battent tantôt avec le pied, tantôt avec des bâtons semblables à ceux dont se servent les trivelins d'Italie, et enfin des flûtes dont le son est plus lugubre que touchant. Les voix des musiciens ont à peu près la même harmonie. Les acteurs de ces comédies sont de jeunes garçons, depuis l'âge de douze jusqu'à quinze ans. Les conducteurs les mènent de province en province, et ils sont regardés partout comme la lie du peuple. Je ne saurois dire si leurs pièces de théâtre sont bonnes ou mauvaises, ni quelles en sont les règles. La scène m'a paru toujours tragique: j'en juge par les pleurs continuels des acteurs, et par les meurtres feints qui s'y commettent. La mémoire

de ces enfans m'a surpris; ils savent par cœur jusqu'à quarante et cinquante comédies, dont la plus courte dure ordinairement cinq heures. Ils traînent partout leur théâtre, et quand ils sont appelés, ils présentent le volume de leurs comédies, et sitôt qu'on a choisi la pièce qu'on veut voir, ils la jouent sur le champ sans autre préparation. Vers le milieu du repas, un des comédiens fait le tour des tables, et demande à chacun quelque petite récompense. Les valets de la maison font la même chose, et portent au maître l'argent qu'ils ont reçu. On étale ensuite aux yeux des conviés un nouveau repas, qui est destiné pour leurs domestiques. La fin du repas répond au commencement. Les convives louent en détail l'excellence des mets, la politesse et la générosité de leur hôte : celui-ci s'humilie et leur demande pardon en s'inclinant profondément, de ne les avoir pas traités selon leur mérite.

Quant à la religion du pays, il seroit difficile d'en donner une idée nette et précise. Ce n'est qu'un tissu de fables entremêlées de quelques histoires que les peuples de Tunquin ont tirées des Chinois; mais les savans, qui sont ici en très-petit nombre, suivent à la lettre la doctrine de Confucius, et se conforment au peuple pour toutes les autres cérémonies religieuses. Il est peu de villes au Tunquin, où l'on ne trouve au moins un temple élevé à Confucius. On y voit dans l'endroit le plus éminent, la statue de ce philosophe, environnée de celles de ses disciples, que le vulgaire met au rang de ses dieux; elles sont placées autour de l'autel, dans une attitude qui marque le respect et la vénération qu'ils eurent pour leur maître. Tous les magistrats de la ville s'y assemblent aux jours de la nouvelle et de la pleine lune; là ils font un petit sacrifice, qui consiste à offrir des présens sur l'autel, à brûler des parfums, et à faire quantité de génuflexions qui n'ont rien que de ridicule et de grotesque.

Mais il y a tous les ans, aux deux équinoxes, des sacrifices solennels, auxquels tous les lettrés doivent assister. Le sacrificateur, qui est ordinairement un savant, se dispose à cette cérémonie par le jeûne et par l'abstinence. Il prépare la veille le riz et les fruits qui doivent être offerts; et il arrange sur les tables du temple, tout ce qu'on doit brûler en l'honneur de Confucius. On orne son autel des plus riches étoffes de soie, et l'on y met sa statue et plusieurs tablettes sur lesquelles son nom est gravé en caractères d'or. Le sacrificateur éprouve les animaux qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles; si ces animaux remuent la tête, on les juge propres aux sacrifices; et on les rejette s'ils ne font aucun mouvement. Avant de les immoler, le sacrificateur fait une profonde inclination; après quoi il les égorge, et conserve pour le lendemain leur sang et le poil de leurs oreilles. Le jour suivant, le sacrificateur se rend dès le matin au temple, où, après plusieurs génuflexions, il invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages et les offrandes des lettrés, tandis que les autres ministres allument des bougies, et jettent des parfums dans des brasiers qu'on a préparés à la porte du temple. Lorsque le sacrificateur est arrivé près de l'autel, un maître de cérémonie dit à haute voix : *Qu'on offre les poils et le sang des bêtes immolées.* Alors le prêtre élève avec ses deux mains le vase où ce sang et ces poils sont renfermés; et immédiatement après, le maître de cérémonie dit : *Qu'on ensevelisse ces poils et ce sang.* A ces mots tous les assistans se lèvent, et le prêtre, suivi des ministres, porte le vase avec beaucoup de modestie et de gravité, dans une espèce de cour qui est devant le temple, et là, il enterre le sang et les poils des animaux. Après cette cérémonie, on découvre la chair des victimes, et le maître de cérémonie dit :

Que

Que l'esprit du grand Confucius descende. Aussitôt le prêtre élève un vase plein d'une liqueur forte, le répand sur une figure humaine faite de paille, et prononce ces paroles : *Vos vertus sont grandes, admirables, excellentes, ô Confucius ! Si les rois gouvernent leurs sujets avec équité, ce n'est que par le secours de vos lois et de votre doctrine incomparable. Nous vous offrons ce sacrifice. Notre offrande est pure. Que votre esprit vienne donc vers nous, et nous réjouisse par sa présence.*

Après ce discours, le prêtre prend une pièce de soie, l'offre à l'esprit de Confucius, et la brûle ensuite dans une urne de bronze, en disant à haute voix : *Depuis que les hommes ont commencé à naître jusqu'à ce jour, quel est celui d'entre eux qui a pu surpasser ou même égaler les perfections et les vertus de Confucius ? ô Confucius ! tout ce que nous vous offrons est peu digne de vous. Le goût et l'odeur de ces mets n'ont rien d'exquis ; mais nous vous les offrons afin que votre esprit nous écoute.* Ce discours étant fini, le prêtre boit la liqueur, tandis qu'un de ses ministres adresse cette prière à Confucius : *Nous vous avons fait ces offrandes avec plaisir, et nous nous persuadons que vous nous accorderez toute sorte de biens, de grâces et d'honneurs.* Alors le prêtre distribue aux assistans les viandes immolées ; et ceux qui en mangent croient que Confucius les comblera de bienfaits et les préservera de tous maux. Enfin on termine le sacrifice en reconduisant l'esprit du Philosophe, au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu.

Vous voyez, Madame, que cette cérémonie religieuse est fort semblable à celle qui se pratique à la Chine. Je pourrois vous expliquer plus en détail toute la doctrine des Tunquinois ; mais comme elle approche beaucoup de celle des Chinois, et que les Missionnaires en ont traité fort amplement avant moi, je vous renvoie à leurs lettres. Le naturel des habitans du

Tunquin est assez franc, quoique parmi eux une tromperie faite avec adresse, passe ordinairement pour un trait de prudence. Ils sont généreux, mais leur générosité ne se règle que sur leur intérêt; quand ils n'ont rien à espérer, ils ne se déterminent que difficilement à donner, et dans ces sortes d'occasions, ils ont un grand soin de cacher ce qu'ils ont pour n'être pas importunés. En général, ils sont braves, laborieux, adroits, et prodigues dans leurs dépenses d'éclat, comme leurs mariages, leurs enterremens, leurs fêtes et leurs alliances. Ils n'aiment point les Européens, et leur plus grand plaisir est d'en faire des dupes. Tels sont, à ce qu'il me semble, les traits caractéristiques des Tunquinois.

Ce peuple cultive six espèces de riz: *le petit riz*, dont le grain est menu, alongé et transparent; c'est celui qui est sans contredit le plus délicat, et le seul que les médecins permettent aux malades. *Le gros riz long*, est celui dont la forme est ronde. *Le riz rouge*, ainsi nommé, parce que le grain est enveloppé d'une peau de couleur rougeâtre. Ces trois espèces de riz demandent beaucoup d'eau, et la terre qui les produit veut être souvent inondée. *Le riz sec* qui est de deux sortes, croît dans des terres arides, et n'a besoin d'autre eau que de la pluie. Ces deux espèces ont le grain blanc comme la neige, et sont un grand objet de commerce pour la Chine. On ne les cultive que sur les montagnes et les coteaux, et on les sème comme nous semons notre froment, vers la fin de décembre ou dans les premiers jours de janvier, temps auquel finit la saison des pluies; il n'est pas tout à fait trois mois en terre, et il rapporte beaucoup.

Je suis fondé à croire que la culture de ce grain précieux pourroit réussir en France. En 1765, j'ai traversé plusieurs fois les montagnes de Tunquin où ce riz se cultive: elles sont très-élevées, et la température y est froide. J'y observai, au mois de janvier,

que le riz étoit très-vert, et avoit plus de trois pouces de hauteur, quoique la liqueur du thermomètre de M. de Réaumnr ne fût, sur le lieu, qu'à quatre degrès au-dessus du point de congélation. J'ai fait semer de ce grain depuis que je suis à l'île de France, et il a rapporté plus qu'aucune espèce du pays. Les colons ont reçu mon présent avec d'autant plus d'empressement, que ce riz, qui est plus fécond et de meilleur goût, n'a pas besoin d'inondation, et qu'étant sur la terre quinze ou vingt jours de moins que les autres, il peut être cueilli et enfermé avant la saison des ouragans, qui emportent très-souvent les moissons des autres espèces de riz. Il y avoit lieu d'espérer que l'avantage attaché à la culture du riz sec engageroit les colons à le cultiver soigneusement; mais ils l'ont abandonné à la mal-adresse des esclaves, qui ont mèlé toutes les espèces de riz, de sorte que celui de Tunquin étant mûr beaucoup plutôt que les autres, son grain est tombé avant la moisson, et peu à peu, l'espèce s'en est perdue dans l'île.

Les Tunquinois cultivent le riz ordinaire, à peu près de la même manière que les Malabares de la côte de Coromandel. Ils couvrent de quelques lignes d'eau la superficie du champ, et dès que le riz a cinq ou six pouces de hauteur, ils l'arrachent et le transplantent dans de grandes terres, par petits paquets de quatre à cinq brins, et à six pouces de distance les uns des autres. Ce sont ordinairement les femmes et les enfans qui font cette opération.

Les Tunquinois n'emploient que des buffles à leur labour. Ces animaux, dont l'espèce est très-grande, sont plus forts que les bœufs dans les pays chauds, et ils se tirent mieux des boues. On les attèle exactement comme nous attelons nos chevaux.

Les Tunquinois n'ont aucune machine pour inonder leurs champs, mais ils n'en ont pas besoin; leurs plaines sont dominées, d'un bout du royaume à

l'autre, par une chaîne de montagnes, où se trouvent quantité de sources et de ruisseaux, qui viennent naturellement inonder les terres suivant que leur cours est dirigé.

Ce peuple cultive encore plusieurs sortes de grains, comme le maïs, des millets de différentes espèces, des faseoles, des patates, des ignames, et diverses racines propres à la nourriture de l'homme et des animaux. Mais la culture la plus importante pour eux, après celle du riz, est la culture de la canne à sucre. On y en trouve de deux sortes, l'une très-grosse et très-haute, qui a les nœuds fort séparés les uns des autres, une couleur toujours verte, et une grande abondance de suc; l'autre est plus mince, plus petite, et a les nœuds plus serrés. Lorsqu'elle mûrit, elle prend une couleur jaune. Elle contient moins d'eau que la première, mais elle est plus chargée de sel.

Quand les Tunquinois veulent cultiver la canne à sucre, ils commencent par remuer la terre à deux pieds de profondeur. Ensuite, ils plantent deux ou trois des boutons de canne dans un sens couché, à peu près comme on plante la vigne dans plusieurs cantons d'Italie. Ces boutures sont enfoncées environ à dix-huit pouces en terre, et plantées en échiquier, à six pieds de distance les unes des autres. On choisit pour cette opération la fin de la saison des pluies.

Douze ou quinze mois après la plantation on fait la première récolte, et quand le suc de la canne est exprimé, on le fait bouillir quelques heures pour faire évaporer une partie de son eau: puis on le transporte au marché le plus voisin pour le vendre en cet état. Ici finissent l'industrie et les profits du cultivateur tunquinois. Des marchands achètent ce sucre qui ressemble encore à de l'eau pure; ils le font cuire de nouveau, et jettent dans les chaudières quelques matières alkalines, telles que la cendre des feuilles de musa, et de la chaux de coquillages.

Ces ingrédiens occasionent une écume considérable que le raffineur a soin d'enlever. L'action des alkalis hâte la séparation du sel d'avec l'eau; enfin, à force d'ébullitions, on réduit le suc de la canne en consistance de sirop, et dès que ce sirop commence à perler, on le décante dans un grand vaisseau de terre, où on le laisse se rafraîchir environ une heure. Bientôt le sirop se couvre d'une petite croûte molle de couleur jaunâtre; alors on le vide dans un vase conique. Aussitôt qu'il paroît avoir pris la consistance du sel dans toute la capacité du vase qui le contient, on le terce pour le blanchir et le purifier. Les autres opérations sont à peu près les mêmes que dans nos colonies américaines.

Les Tunquinois cultivent le cotonnier, le mûrier, le poivrier, l'arbre de vernis, le thé, l'indigo, le safran, et une plante nommée *tsai*, qui fournit une fleur d'une couleur verte, laquelle étant mise en fermentation, donne en teinture un vert d'émeraude très-solide. Je crois que cette plante ne se trouve qu'au Tunquin et dans la Cochinchine.

Le pays est plein de gibier, comme cerfs, gazelles, chèvres sauvages, paons, faisans, etc. La chasse est libre, mais dangereuse, à cause de la grande quantité de tigres, d'éléphans, de rhinocéros, et d'autres animaux féroces qui peuplent les forêts. Les animaux domestiques qu'on y élève sont le cheval pour les voyages, le buffle pour les labours, le bœuf, le cochon, la chèvre, la poule, l'oie et le canard. Les Tunquinois ont peu de bons fruits; l'ananas et les orangers de différentes sortes, sont les meilleurs. Ils ne cultivent pas la vigne, quoiqu'elle soit une production naturelle de leur terre. Ils ne sont pas riches en légumes, et il ne paroît pas qu'ils soient jaloux d'en avoir.

Parmi les occupations des Tunquinois, celle de se bien former à la guerre est une des principales.

Dans le choix que l'on fait des soldats, on prend toujours les plus robustes, et l'on a un soin extrême de les occuper continuellement, tant à leurs exercices, qu'aux autres ouvrages publics et particuliers du royaume. Les compagnies sont divisées par quartier, et chaque soldat a sa maison. Tous sont habillés de même, c'est-à-dire, d'un juste-au-corps de soie, d'un caleçon de même étoffe, et d'un bonnet de crin renversé par le haut. Leur épée est une espèce de sabre; mais il y en a toujours un certain nombre qui ne portent que le mousquet, un certain nombre qui ne sont armés que de lances, et un certain nombre qui ne se servent que d'arcs et de carquois. L'honneur, la nécessité, l'espoir du gain et de l'avancement dans les charges : tout cela fait qu'ils s'exercent avec émulation dans l'emploi qui leur est confié. Ils ne passent presque aucun jour sans s'escrimer en présence de leur chef; ceux qui réussissent le mieux remportent toujours quelques faveurs, soit en argent, soit en denrées; et ceux qui sont assez mal-adroits pour faire quelque lourde faute, sont mis à l'amende, et quelquefois déchus de leur poste. Ainsi un officier qui manquera notablement, deviendra simple soldat.

En 1671, les Tunquinois tentèrent en Cochinchine, une expédition des plus considérables qu'ils aient jamais entreprises. Les grands préparatifs qu'ils avoient faits, et quatre-vingt mille hommes effectifs sembloient leur promettre une victoire entière; les Cochinchinois au contraire n'avoient pas vingt-cinq mille hommes. Le combat dura trois jours; les Tunquinois y perdirent dix-sept mille hommes, et les Cochinchinois remportèrent une victoire complète. Depuis ce temps-là, le Tunquin n'a fait aucune tentative, et la Cochinchine s'est agrandie en réduisant tous les peuples des montagnes, et même les rois de Tsiampa et de Camboye, qu'elle a obligés de lui payer tribut.

Les Tunquinois ne sont pas moins jaloux de rendre justice, que de s'exercer dans le métier des armes. Il n'y a peut-être aucun crime qui n'ait son châtiment particulier; mais le supplice le plus ordinaire consiste à trancher la tête. Le criminel est toujours présent dans la discussion de son affaire: il peut réclamer, s'il a des preuves convaincantes qu'on l'a jugé iniquement, et pour lors les juges subissent la même peine. Comme l'on n'y plaide ni par procureur, ni par avocat, mais par soi-même, et toujours en présence des parties, qui n'oseroient sortir du respect qu'elles doivent aux juges, il se vide une infinité de causes, dont cependant l'on tient un registre extrêmement exact.

Je crois avoir satisfait, Madame, à toutes vos questions; mais je ne saurois finir ma lettre sans vous présenter un tableau de l'ignorance profonde et de la grossièreté de quelques montagnards qui se sont affranchis, et du joug de la Cochinchine, et de celui du Tunquin. Ils vivent comme des bêtes féroces au milieu des bois et des montagnes escarpées, où personne n'ose aller les attaquer. Ils forment une espèce de république, et regardent leur prêtre comme leur chef. L'intérêt que ce ministre du démon doit avoir à conserver son autorité, lui a suggéré un système de religion tout particulier. En voici une esquisse qui vous fera gémir sur le déplorable aveuglement de ce peuple.

C'est ordinairement dans la maison du prêtre que les dieux rendent leurs oracles. Un grand bruit annonce leur arrivée. Ces montagnards qui passent le temps à boire et à danser, interrompent leurs plaisirs et poussent des cris de joie qui ressemblent bien plus à des hurlemens qu'à des acclamations. *Père*, s'écrient-ils en parlant au principal de leurs dieux, *êtes-vous déjà venu?* Ils entendent une voix qui leur répond: *Enfans, courage, continuez à boire*,

mangez, divertissez-vous : c'est moi qui vous procure les avantages dont vous jouissez. Après cette réponse, qu'on écoute en silence, on continue à se plonger dans les plaisirs. Cependant les dieux ont soif à leur tour et demandent à boire. Aussitôt on prépare des vases ornés de fleurs, et le prêtre les reçoit pour les porter aux dieux : car il n'y a que lui qui soit leur confident, et qui ait le droit de les entretenir. L'un de ces dieux est représenté avec un visage pâle, une tête chauve, et une physionomie qui fait horreur. Celui-là ne se rend point au temple comme les autres, pour y recevoir les hommages de ses adorateurs, parce qu'il est continuellement occupé à conduire les âmes des morts dans l'autre monde. Il arrive quelquefois que ce dieu empêche l'âme de passer hors du pays, et surtout si c'est celle d'un jeune homme : alors, il la plonge dans un lac, où elle reste jusqu'à ce qu'elle soit purifiée. Si cette âme n'est pas docile, et qu'elle résiste aux volontés du dieu, il s'irrite, la met en pièces, et la jette dans un autre lac où elle reste sans espérance d'en sortir.

On raconte que ces barbares, au retour d'une chasse, ayant trouvé leurs cavernes remplies de serpens, ils s'adressèrent à leur prêtre, pour demander aux dieux quelle étoit la cause d'un si grand malheur. Le prêtre, après avoir consulté les dieux, rapporta leur réponse, qui étoit qu'en portant au ciel l'âme d'un jeune homme dont le père vivoit encore, cette âme manqua de respect au dieu conducteur, ce qui l'avoit obligé à la précipiter dans la mer.

Le paradis de ce pauvre peuple n'est guère capable de contenter un esprit tant soit peu raisonnable. L'opinion commune est, qu'il y a de gros arbres qui distillent une espèce de gomme dont les âmes subsistent, du miel délicieux, et des poissons d'une grandeur prodigieuse. On croit aussi qu'il s'y trouve

des singes, dont l'emploi est d'amuser les morts, et un aigle si grand, que ses ailes mettent tout le paradis à l'abri de la chaleur.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de la religion de ces barbares. Pour ce qui regarde leurs mœurs, elles sont des plus dissolues, et quiconque voudroit y mettre un frein, courroit un danger évident de perdre la vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

NOTICE HISTORIQUE

Sur la Cochinchine.

Le Tunquin et la Cochinchine, trois cents ans avant l'ère chrétienne, étoient encore des pays incultes, et leurs habitans de vrais sauvages. Ils n'avoient ni livres, ni caractères, et ne connoissoient de lois fixes, ni pour le gouvernement, ni pour le mariage.

Ce fut l'an 214 avant Jésus-Christ, que ces contrées commencèrent à changer de face. L'empereur de la Chine étoit alors *Tsinchi-Hoang*. C'est ce prince fameux qui, pour se garantir des incursions des Tartares, bâtit dans l'espace de cinq ans la grande et prodigieuse muraille que l'on voit subsister encore depuis tant de siècles. C'est aussi le même prince qui, follement jaloux de sa gloire, et ne voulant pas qu'aucun de ses prédécesseurs lui pût être comparé, ordonna, sous peine de la vie, de brûler dans tous ses états les livres d'histoire, les livres classiques, et une infinité d'autres livres, afin que les règnes précédens étant par-là effacés de la mémoire des hommes, le sien seul servît d'époque à la postérité. Ce Prince donc ayant nouvellement conquis le Tunquin et la Cochinchine, fit rassembler

dans son empire plus de cinq cent mille hommes, et les envoya dans la partie australe des provinces de Canton et de Kouangsi, dans la Cochinchine et le Tunquin. Cette multitude de Chinois expatriés, étoit composée en grande partie de gens robustes et jeunes : on y voyoit des marchands, des criminels, des pauvres, des vagabonds. L'arrivée d'une si nombreuse colonie remplit ces deux royaumes de familles chinoises qui s'y établirent et s'y multiplièrent, et par-là, les caractères, le gouvernement et la religion des Chinois, s'y introduisirent peu à peu. La Cochinchine avoit alors le nom de *Ling*, et ce fut aussi le nom de la capitale du pays.

Après la mort de Tsinchi-Hoang, le trône de la Chine fut occupé par son fils Eulchi, dont le règne ne fut ni long ni heureux. Un seigneur nommé *Tchaoto*, d'une famille illustre du Petcheli, et gouverneur d'une place dans le département de Canton, se voyant accrédité, se porta pour gouverneur du district entier de Canton, d'où dépendoient la Cochinchine et le Tunquin ; ensuite il se fit déclarer roi, voulut que son nouvel état s'appelât *Nanyve*, et rompit toute communication avec la Chine. Néanmoins il ne resta pas long-temps dans cette indépendance ; et à peine Caotsou, fondateur de la dynastie *Han*, eut-il succédé à l'empire, que Tchaoto rentra dans la subordination, et se soumit à payer tribut ; mais bientôt les mécontentemens que lui donna l'impératrice Liuheou, mère de l'empereur Hoeiti, princesse altière et violente, lui firent prendre un autre parti. Il revint à son ambition naturelle, se déclara empereur et prince indépendant, et se comporta comme tel dans les provinces de Canton, Kiangsi, Kouangsi, dans la Cochinchine et le Tunquin.

Venti étant monté depuis sur le trône impérial entreprit de soumetre Tchaoto. Pour y réussir, il

prit la voie de la négociation; et ce qu'il auroit eu peine à emporter par la force, il l'obtint par une douce politique : il engagea ce prince à quitter le titre d'empereur, et à lui payer tribut.

La mort de Tchaoto jeta sa cour et ses états dans un trouble et dans une confusion dont l'empereur Vouti, qui régnoit alors, sut habilement profiter. Il fit marcher des troupes vers les états de Nanyve, les attaqua, s'en rendit maître, et donna des gouverneurs au Tunquin et à la Cochinchine. Depuis ce temps jusqu'à l'an 25 de Jésus-Christ, c'est-à-dire pendant cinquante ans, tous ces pays demeurèrent sous la domination des empereurs de la Chine.

Mais les Cochinchinois se lassèrent enfin de les avoir pour maîtres. Sous le règne de l'empereur Koangouti, ils se liguèrent avec les peuples du Tunquin, et ces deux nations agissant de concert, secouèrent en même temps le joug des Chinois. Deux dames tunquinoises, nommées *Tching - Tze* et *Tching-Eul*, se mirent à la tête des révoltés; elles étoient sœurs, et avoient toutes deux des inclinations guerrières et des qualités véritablement héroïques : on les voyoit nuit et jour à cheval, armées, faisant l'office de général. Elles fortifièrent les frontières, disciplinèrent des troupes nombreuses, les animèrent à la défense de la patrie, et les disposèrent à résister aux Chinois, qu'elles prévoyoient devoir bientôt arriver pour les combattre.

En effet, l'Empereur ne vit pas avec indifférence un événement de cette nature, qui pouvoit être d'un dangereux exemple pour les autres provinces de l'Empire. Il envoya une formidable armée pour réduire les rebelles, et en donna le commandement à Mayven. Ce général commença par le Tunquin; il eut besoin de toute son expérience, de son habileté dans l'art militaire, et de toute sa bravoure, pour attaquer avec succès

l'armée tunquinoise ; et si les dames belliqueuses qui la commandoient avoient été mieux secondées par leurs officiers et leurs soldats, il est à présumer que Mayven auroit échoué dans cette périlleuse entreprise. On lui disputa pied à pied le terrain ; il ne put avancer qu'à force de combats, et dans toutes ces actions les deux héroïnes firent admirer également leur courage et leur prudence. L'armée chinoise perdit ainsi beaucoup de monde, et s'affoiblissoit de jour en jour : mais enfin auprès du lac Syhou, à l'occident de la capitale, il y eut une bataille sanglante, et Mayven remporta une victoire complète. Comme il poursuivoit les débris de l'armée vaincue, il y eut encore une action très-vive, où les dames périrent en combattant. Après leur mort le Tunquin fut soumis. Mayven entra ensuite dans la Cochinchine, et la remit sans peine sous l'obéissance de l'Empereur.

Ce qu'on rapporte de la marche de cette armée, depuis la capitale du Tunquin jusqu'à la capitale de la Cochinchine, fait voir que les limites de ces deux états étoient alors à peu près les mêmes qu'aujourd'hui vers le sud de Kouang-nang-fou, ville du Tunquin ; car c'est là que Mayven fit placer des colonnes de cuivre pour marquer ces limites. On dit aussi que ce général érigea d'autres colonnes de cuivre près du mont Fenmeo, qui sépare la province de Canton du Tunquin. Si cela est, il faut, ou qu'elles aient été détruites, ou qu'elles aient été transportées ailleurs ; on ne les y voit plus, et c'est inutilement que plusieurs fois on les a cherchées en creusant les terres aux environs. Le même général en éleva encore deux autres, également de cuivre, près de Sseiin-Tcheou, ville de Kouangsi, dans le district du Tunquin. Celles-ci subsistent encore, et on y lit cette inscription : *Quand ces colonnes seront détruites, le Tunquin périra.* Ce monument est sans doute de la plus res-

pectable antiquité ; aussi les Tunquinois ont-ils grand soin de le conserver en le mettant à couvert des injures de l'air.

Au reste, on respecte encore dans le Tunquin le nom et la mémoire de Mayven, comme d'un capitaine aussi recommandable par sa probité que par son habileté et son courage. On voit dans l'histoire de son voyage, qu'entre le lieu où est aujourd'hui Hing-hoa-fou, et celui où est Kouan-gnan-fou, il y avoit des passages difficiles et d'épaisses forêts ; mais que ce général surmonta tous ces obstacles, fit abattre les bois, et s'ouvrit un chemin qui le conduisit heureusement à la Cochinchine.

Le rétablissement de l'autorité impériale dans ce royaume, par l'expédition de Mayven, commença vers l'an 50 de Jésus-Christ, et se soutint jusqu'à l'an 263. Alors il se fit une nouvelle révolution. Un seigneur cochinchinois, nommé *Kulien*, entreprit de délivrer la Cochinchine de toute domination étrangère. Il ne pouvoit y parvenir sans se défaire du gouverneur chinois. Il le fit mourir, et par ce coup hardi il échauffa tellement les esprits, qu'il se trouva en un moment maître de tout le pays, s'en fit reconnoître roi, et prit le nom de roi de *Liny*. Personne ne lui disputant la couronne, il mourut paisible possesseur du royaume qu'il avoit usurpé. Il ne laissa aucun héritier qui descendît de lui par les mâles ; mais un seigneur nommé *Fan-Hiong*, qui en descendoit par les femmes, fut élu roi, et son fils Fany lui succéda. Sous le règne de celui-ci, la famille de *Fan* adopta un esclave appelé *Ouen*, natif de Kouang-nan, dans le Tunquin, et lui donna le nom de *Fan-Ouen*.

Ce vil étranger, admis dans la famille royale, parvint bientôt par cette adoption et par ses intrigues à un crédit et à une puissance sans bornes ; et comme les bienfaits, entre des mains ingrates, se

changent le plus souvent en des armes funestes aux bienfaiteurs, il trouva le moyen de rendre odieux le fils du roi *Fany*, et après la mort de ce prince, il se saisit sans peine de la couronne. Pour signaler le commencement de son règne, et s'attirer par quelque exploit glorieux l'estime de ses sujets, il entra à la tête d'une armée dans le Tunquin, s'empara de Kouang-nan sa patrie, et ravagea tout le territoire de Tsin-Hoa. Cette expédition se fit l'an 347 de Jésus-Christ. Enflé de ce succès, et dans la vue de conserver sa conquête, il proposa au gouverneur chinois du Tunquin, de fixer les limites des deux états entre Kouang-nan et le lieu où est Tchagan, à la montagne Flong; mais la proposition fut rejetée, et la mort de Fan-Ouen, qui suivit de près, délivra le Tunquin d'un si dangereux voisin.

Fan-Fou son fils lui succéda. Comme il n'avoit ni l'habileté ni l'expérience de son père, le gouverneur du Tunquin crut le temps favorable pour reprendre la place importante qui lui avoit été enlevée. Il s'avança avec une armée nombreuse, et obligea Fan-Fou de sortir du territoire de Kouang-nan, et de se retirer à Liny. Le petit-fils de Fan-Fou fut Fan-Ouenti, dont le règne fut agité par de si grands troubles, qu'il en fut lui-même la victime. Il fut tué par Tangkentchun, fils du roi de Founan, aujourd'hui *Camboye*.

Il n'étoit pas facile de raffermir un état si ébranlé, et d'adoucir des esprits émus par de si violentes passions. Fan-tchou-nong, prince de la famille royale, en vint à bout. Il rétablit le calme, et se fit déclarer roi de Liny ou de Cochinchine. Son fils Fan-yang-may lui succéda, et eut lui-même son fils Fan-tcho pour successeur. On ne sait rien de toute cette famille royale, sinon qu'elle paya exactement le tribut aux empereurs chinois des dynas-

ties *Song*, *Tsi*, *Lean*, *Tchin*, et à Kao-tsou-Venti, premier empereur de la dynastie *Souy*.

L'an de Jésus-Christ 605, Yang-ti, empereur de la Chine et successeur de Kao-tsou-Venti, fit éclater d'une manière révoltante son excessive avidité et son ambition démesurée. Il avoit ouï dire que dans la Cochinchine il se trouvoit une infinité de choses rares et précieuses. Il n'en fallut pas davantage pour animer sa cupidité, et il résolut, contre toute équité, de s'emparer de ces trésors. Les prétextes manquent rarement aux entreprises les plus injustes: il publia ce qu'il put imaginer de plus spécieux pour colorer l'invasion qu'il méditoit; et sans perdre de temps, il envoya le général Lieou-Fang à la tête d'une puissante armée pour attaquer Fan-Fantchi, roi de Liny. Celui-ci étoit sur ses gardes, il avoit assemblé des troupes sur ses frontières; il les fit avancer vers le lieu où étoient les colonnes de cuivre placées autrefois par le général Mayven. Là, les deux armées se rencontrèrent et en vinrent aux mains. Lieou-Fang, plus habile que les généraux cochinchinois, mit l'armée du Roi dans le plus grand désordre. Il y avoit dans cette armée, selon l'usage de la Cochinchine, un grand nombre d'éléphans. Ces terribles animaux peuvent à la vérité être d'un grand secours dans une bataille rangée; mais aussi il arrive souvent qu'ils nuisent plus à ceux qui les emploient, qu'aux ennemis mêmes contre lesquels on les irrite. Le général chinois qui ne l'ignoroit pas, eut l'adresse de les effaroucher; en conséquence ils prennent la fuite, renversent, écrasent tout ce qui se trouve sur leur passage, et prenant différentes routes, ils jettent une confusion si étrange dans toute l'armée cochinchinoise, qu'elle est dissipée et taillée en pièces.

Lieou-Fang, vainqueur, marcha droit à Liny. Cette ville étoit, ou la ville même appelée aujour-

d'hui *Sinock*, ou bien près du lieu où cette ville est située. Le général y arriva avec ses troupes en huit jours, d'où l'on peut juger ce qu'il y a de distance entre Liny et les limites de la Cochinchine, puisqu'on sait à peu près quel chemin peut faire en huit jours une armée victorieuse.

Aux approches de l'ennemi, le roi Fan-Fantchi abandonna sa capitale. Lieou-Fang y entra, mit au pillage la ville et tout le pays, et enleva dix-huit tablettes d'or massif de la salle où le Roi alloit dans des temps réglés honorer la mémoire des rois ses prédécesseurs: car les rois de la Cochinchine avoient pris des Chinois la manière d'honorer les princes morts, en construisant des salles et en y plaçant des tablettes. Au reste, ces tablettes étoient à Liny au nombre de dix-huit, parce que Fan-Fantchi étoit le dix-neuvième roi de la Cochinchine depuis Kulien.

Le général chinois chargé d'un si riche butin, reprit avec son armée la route du Tunquin, et après sa retraite, le roi Fan-Fantchi rentra dans sa capitale, et s'appliqua à réparer le dégât qu'y avoient fait ses ennemis. Les historiens chinois reprochent, avec raison, à l'empereur Yang-ti, l'injustice de cette guerre, et regardent comme un châtiment du ciel sa mort funeste et celle de son général.

Les siècles suivans, dans l'histoire chinoise de la Cochinchine, offrent peu de connoissances sûres, et l'on n'y trouve presque aucun détail. On sait seulement que vers l'an 639, le roi Fan-teouli envoya à Tay-tsong, empereur de la dynastie Tang, beaucoup de raretés de son pays; que son fils et son successeur Fan-tching-long fut assassiné, et qu'en lui finit la famille royale *Fan*; qu'après la mort de Fan-tching-long, les grands proclamèrent Tchou-coti, fils d'une tante paternelle du roi Fan-teouli; et que ce prince envoya pour tribut des présens à l'empereur Kaotsong, l'an 653.

Cent

Cent cinquante ans après, vers 806, le roi de la Cochinchine déclara la guerre au Tunquin; on ignore par quel motif. Il y entra d'abord à main armée, et pilla les gouvernemens qu'on appelle aujourd'hui en chinois *Kouangnan Tchagan;* mais l'expédition ne fut pas heureuse; et il fut repoussé avec perte par le gouverneur chinois. De retour dans ses états, il transporta la cour de Liny à Tchen, port de mer vers l'orient de la ville de Liny; et parce que, auprès de ce port, il y avoit une ville nommée *Tchent-ching*, on appelle depuis ce temps-là le royaume de Cochinchine le royaume de *Tchent-ching*.

En 956, (car dans l'écrit chinois, les fastes des rois de la Cochinchine sont assez souvent interrompus,) celui qui régnoit s'appeloit *Cheleynteman;* et son successeur, en 965, se nommoit *Syleyntopan*.

Deux siècles après, entre les années 1166 et 1170, le roi Tseouyana voulut enrichir ses états par le commerce. Le dessein étoit louable; mais il s'y prit de manière à le faire bientôt avorter. Il envoya des Cochinchinois dans l'île de Flaynan, pour y commencer l'exécution de ce projet. Par malheur, il avoit mal choisi son monde. Il falloit, pour réussir, des hommes adroits et insinuans; et c'étoient des brigands qui, sous prétexte qu'on ne leur laissoit pas assez de liberté pour vendre et pour acheter, pillèrent le pays où ils avoient abordé. Après une pareille violence, ce fut en vain que le roi de la Cochinchine fit rendre aux Chinois tout ce qui leur avoit été pris; il eut beau proposer des conditions, sous lesquelles il demandoit la permission d'envoyer dans la suite ses sujets pour commercer, toutes ses tentatives furent inutiles, et toutes ses propositions furent rejetées.

Il crut que dans la guerre il auroit plus de succès. Il tourna donc ses vues sur le royaume de *Tchinla* (Camboye). Il y entra à la tête d'une armée, l'an 1179, et il y fit de grands ravages, mais sans aucune

conquête. Le roi de Camboye, pour mieux se venger, dissimula long-temps son ressentiment : dix-huit années s'écoulèrent sans qu'il en fît rien paroître; mais en 1197, il vint fondre sur le roi de la Cochinchine, le détrôna, le fit prisonnier, saccagea ses états, et en se retirant, mit sur le trône de la Cochinchine un seigneur camboyen. Ce changement de domination ne subsista que peu de temps. La guerre entre les deux états fut longue, et les Cochinchinois se tinrent presque toujours sur la défensive.

Le prince qui régnoit sur eux en 1280 s'appeloit *Poyeoupouletcheou*. Dès qu'il eut appris que Koublay, empereur des Tartares Mongous, après avoir détruit la dynastie chinoise *Song*, étoit maître de toute la Chine, sous le nom *Yvenchitsou*, il lui envoya des députés avec des présens pour lui faire hommage, comme prince tributaire. Ces députés furent traités avec distinction; mais l'Empereur ne se contenta pas du tribut : il poussa plus loin ses prétentions, et résolut de faire partir pour la Cochinchine des grands de sa cour, et d'y ériger un tribunal pour gouverner ce royaume. L'entreprise étoit grande et pleine de difficultés; cependant elle s'exécuta. Mais deux ans après, en 1282, Pouti, fils du Roi, indigné qu'un tribunal étranger donnât des lois à la Cochinchine, refusa d'en reconnoître l'autorité, et engagea le Roi son père à faire arrêter les grands qui, par ordre de l'Empereur, étoient à la tête de ce tribunal.

La nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée à la Chine, que l'Empereur irrité résolut d'en tirer vengeance. Il ordonna d'équiper dans les ports de la province de Canton une flotte considérable, avec un grand nombre de troupes tartares et chinoises, dont Sotou fut nommé général. La flotte mit à la voile; Sotou débarqua au port de Tchentching, et sans grande résistance se rendit maître de la capitale (Liny). Il

fallut que le Roi et son fils se retirassent dans les montagnes. Là, ils donnèrent des ordres secrets pour assembler en divers endroits de bonnes troupes, et ils fortifièrent un gros bourg, dont les portes étoient défendues par de bons ouvrages et des batteries de canons, nommées batteries de canons mahométans. Alors ils firent mourir en secret les seigneurs tartares et chinois, qui composoient le tribunal érigé par l'Empereur, et ne songèrent plus qu'à amuser Sotou, et à faire périr son armée. Dans ce dessein, ils envoyèrent à ce général de riches présens pour lui et pour ses troupes, et lui promirent de se conformer aux ordres de l'Empereur.

Sotou se laissa d'abord tromper par cette apparente lueur de soumission; mais bientôt après, un transfuge lui apprit le massacre des seigneurs tartares et chinois, les intrigues du Roi et de son fils, et la marche d'une armée formidable, pour lui couper les vivres et le retour. Il comprit alors qu'il n'y avoit plus de temps à perdre : il fit avancer ses troupes, et attaqua avec vigueur le bourg fortifié. Si l'attaque fut vive, la défense ne le fut pas moins. Enfin la difficulté du terrain et la résistance des assiégés lui ayant fait perdre beaucoup de monde, il fut obligé, pour ne pas voir périr toute son armée, de se retirer au plutôt, fort maltraité et avec une perte considérable.

Le Roi et son fils ne doutèrent pas qu'un pareil échec ne rendît l'Empereur plus traitable. Ils lui envoyèrent donc quelques grands de leur cour pour lui faire leurs soumissions. Ils espéroient l'adoucir, ils se trompèrent; le mauvais succès n'avoit fait qu'augmenter sa colère. Sans vouloir admettre les ambassadeurs cochinchinois, il ordonna à son fils Tohoan de conduire une armée sur les frontières du Tunquin et de la province de Kouangsi; de demander passage au roi du Tunquin, et d'aller attaquer

le roi de la Cochinchine. Sotou eut en même temps ordre de se joindre au prince Tohoan, afin que leurs forces réunies pussent accabler leur ennemi. Le projet étoit en apparence bien concerté; cependant il ne réussit pas, et n'aboutit qu'à quelques ravages que fit Sotou dans les pays par où il passa. Ainsi l'empereur Koublay finit ses jours sans avoir pu se venger de la Cochinchine; et les rois de ce pays en furent quittes pour le tribut ordinaire qu'ils continuèrent de payer aux empereurs qui lui succédèrent.

Ceux qui ont étudié les fastes de la Chine, prétendent que la dynastie des Tartares Mongous fut détruite par un prince de la dynastie *Ming*, et que cette révolution s'opéra l'an 1368. Itataha régnoit alors dans la Cochinchine. Le nouvel Empereur lui notifia son avénement au trône chinois; et, ce qui n'avoit pas encore eu d'exemple, il fit faire dans la Cochinchine des sacrifices pour honorer les esprits des forêts, des montagnes et des rivières; ensuite il reçut l'hommage et le tribut d'Itataha, à qui il fit de magnifiques présens. Itataha, de son côté, lui marqua d'abord sa reconnoissance. Ayant envoyé, en 1373, une flotte contre les pirates qui infestoient la mer, et ayant pris vingt bâtimens de ces corsaires, il fit présent à l'Empereur de soixante-dix mille livres pesant d'un bois très-précieux qu'on avoit trouvé sur ces vaisseaux. Mais cette bonne intelligence ne dura pas. Itataha, malgré les avis et les ordres de l'Empereur, qui vouloit entretenir la concorde et la paix entre le Tunquin et la Cochinchine, fut presque toujours en guerre avec le roi du Tunquin. Il donna même, en 1377, une bataille sanglante, où le roi Tchin-Touan perdit la vie.

Une conduite si contraire aux vues de la cour de la Chine ne pouvoit manquer de lui déplaire; mais ce qui mit le comble à son indignation, c'est qu'en 1387 Itataha fit enlever la quatrième partie d'un

grand nombre d'éléphans que le roi de Camboye, envoyoit à l'Empereur. Une action si indigne d'un prince, révolta également les deux souverains. D'ailleurs Itataha gouvernoit mal ses états, et il s'y étoit rendu si odieux, que ses propres sujets n'étoient pas à son égard mieux disposés que les puissances voisines. Itocheng, un des grands de sa cour, profita de cette conjoncture pour exécuter le crime qu'il méditoit depuis long-temps. Il fit assassiner Itataha, et ne trouvant plus aucun obstacle à son ambition, il s'empara du trône en 1390. Dès qu'il s'y fut affermi, il envoya des ambassadeurs à Itongou pour lui payer tribut et pour lui demander l'investiture. L'Empereur reçut l'un et refusa l'autre, et l'usurpateur n'eut de lui que les reproches les plus amers sur l'énorme attentat dont il s'étoit rendu coupable.

Yonglo succéda presque immédiatement à l'empereur Itongou; et *Tchenpatilay*, roi de Cochinchine, lui paya, en 1403, le tribut accoutumé. Ce prince n'avoit garde de se dispenser de cet acte de soumission et de dépendance. Il avoit trop besoin du secours de l'Empereur dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre le roi du Tunquin qui l'attaquoit vivement, et qui ne lui donnoit pas le temps de respirer. On a déjà vu souvent ces deux royaumes aux prises ensemble; mais ils furent plus acharnés que jamais l'un contre l'autre dans le siècle dont nous parlons, et l'on verra bientôt que la Cochinchine succomba. Tchenpatilay eut donc recours à l'Empereur, et le pria d'interposer son autorité pour faire la paix. Yonglo le promit et tint parole. Mais les exhortations et les ordres de la cour impériale furent inutiles. La guerre ne laissa pas de continuer entre les deux rois sur terre et sur mer avec une violence que rien ne pouvoit arrêter, et qui fit souffrir infiniment les deux royaumes.

Au milieu de ces troubles, Tchenpatilay trouva

le moyen de reprendre sur le fils de Likily (seigneur révolté contre le roi du Tunquin), le pays de *Cha-lyya*, qui est sur la frontière boréale de la Cochinchine, et que ce rebelle lui avoit enlevé. Il se saisit aussi de plusieurs chefs de rebelles tunquinois, et les envoya à la cour de l'Empereur, qui, sensible à ce service, lui fit, par reconnoissance, en argent et en soieries, des présens considerables. La politique exigeoit de Tchenpatilay qu'il se ménageât toujours ainsi la protection de cette cour, qui lui pouvoit être souvent utile et quelquefois nécessaire; il ne le fit pas : au contraire, ses dispositions à l'égard de l'Empereur changèrent tout à coup. Il alla même jusqu'à se liguer contre lui avec un rebelle tunquinois, nommé *Tching-Kikouang*. En vertu de cette alliance, il donna de l'argent et des éléphans au rebelle, qui, de son côté, devoit lui remettre la ville de Chinghoafou, dans le Tunquin, quatre villes du second ordre, et treize villes du troisième ordre, alors dépendantes de Chinghoafou. Cet odieux traité ne put être si secret, qu'il ne vînt aux oreilles de l'empereur Yonglo. Il en fut pleinement informé en 1415, et en apprit toutes les circonstances. Il auroit pu en tirer raison par la force des armes; mais usant de modération, il se contenta de faire des reproches, très-vifs à la vérité, mais très-justes, à Tchenpatilay. Celui-ci tâcha de se justifier, et à force d'excuses et de soumissions il vint à bout d'adoucir l'Empereur.

Tchenpatilay mourut en 1441, Mahopenkai lui succéda. Il eut, comme son aïeul, de grands démêlés avec le roi du Tunquin. Il paroît même qu'il fut l'agresseur. La cour du Tunquin se plaignit, en 1446, à l'Empereur, des violences que le roi de Cochinchine avoit exercées dans ses états, et surtout dans Chinghoa, Ssey et autres villes. Sur ces plaintes, l'Empereur exhorta les deux rois à vivre en paix, et

à s'en tenir aux frontières déterminées; mais, comme on l'a déjà vu souvent, ils eurent peu d'égard à ses représentations. La guerre continua, et Mahopenkai, dans une rencontre avec l'armée tunquinoise, eut le malheur d'être pris, et de tomber entre les mains d'un ennemi irréconciliable. On eut beau solliciter sa liberté, le roi du Tunquin fut inflexible. Ses refus réitérés ayant donc ôté toute espérance, les grands cochinchinois reconnurent en 1447, pour leur roi, Mohokoueylay, neveu de Tchenpatilay, et l'élection fut approuvée et confirmée par l'Empereur. Mohokoueylay régna, et son frère Molokoueyyeou lui succéda; mais ces deux règnes ne furent pas de longue durée, puisque l'an 1458, le roi de la Cochinchine étoit Molopanloyve, qui mourut en 1460, et qui eut pour successeur son frère Panlotchatsuen.

En l'an 1471 arriva la grande révolution, qui, par une bataille décisive, termina toutes les guerres entre la Cochinchine et le Tunquin, et qui rendit le roi du Tunquin, Lyhao, maître absolu de la Cochinchine. Son ennemi s'étoit trop exposé dans le combat; Panlotchatsuen fut fait prisonnier, et le prince Panlotchayve, qui seul pouvoit soutenir l'état chancelant, ayant eu le même sort, les Cochinchinois se virent obligés de subir le joug du vainqueur, et de reconnoître le roi du Tunquin pour leur souverain.

Leur unique ressource eût été l'Empereur de la Chine; mais ce monarque se souvenoit de la conduite odieuse de Tchenpatilay, qui, cinquante ans auparavant, avoit donné du secours au rebelle tunquinois Tchin-ki-Koang, contre l'empereur Yonglo, et lui avoit fourni de l'argent et des éléphans. La cour de la Chine n'en avoit alors tiré aucune vengeance; mais elle en garda un vif ressentiment; et lorsque dans l'occasion présente, les princes de la famille royale de Cochinchine agirent auprès des grands chinois et de l'Empereur, pour procurer la

liberté à leur roi captif, ou pour se donner un nouveau roi, la cour chinoise ferma l'oreille à toutes leurs sollicitations, laissa faire le roi Lyhao, et refusa d'armer contre lui.

Depuis cette conquête de la Cochinchine par Lyhao, l'histoire chinoise de la dynastie *Ming* ne dit presque rien sur la Cochinchine : et, ni dans cette histoire, ni dans la nouvelle notice chinoise sur les pays étrangers, on ne trouve ni quand, ni comment la Cochinchine s'est affranchie de la servitude, et a eu de nouveau un roi particulier.

MÉMOIRE HISTORIQUE

Sur le Tunquin.

Ce royaume a eu plusieurs noms différens. Avant le règne de Tsin-chi-Hoang, plus de deux cents ans avant Jésus-Christ, il étoit connu dans la Chine sous les noms de *Kiao-Tchi*, de *Nan-Kiao* et de *Yve-Tchang*. L'empereur Outi le divisa en trois départemens.

Le premier s'appela *Kiao-Tchi*. La ville qui en étoit capitale, est encore aujourd'hui la capitale du Tunquin, sous le nom de *Kiao-tcheou* que lui donna le général Mayven. Le deuxième département se nomma *Kieou-tching* : sa capitale étoit dans le pays où est à présent Tsing-hoa-Fou. Le troisième s'appela *Genan* : il eut pour capitale Kouang-nan-Fou. Ce nom de *Genan* se donne encore actuellement, non-seulement au pays du Tunquin, mais aussi à ceux de la Cochinchine et du Camboye ; parce que *Genan* signifie le sud du soleil, et qu'aux grands jours d'été, dans le Tunquin, la Cochinchine et le Camboye, l'ombre du soleil à midi paroît vers

le sud. Enfin le Tunquin acquit un nouveau nom l'an de Jésus-Christ 679 : c'est celui de *Gannan* que lui donna l'empereur Kaotsong.

Près de deux siècles après cette époque, au temps de Ytsong, empereur de la grande dynastie *Tang*, ce royaume changea de maître; mais ce ne fut que pour peu de temps, et il rentra bientôt sous la domination de l'empereur de la Chine. Voici en peu de mots comment se fit et se termina cette courte révolution. Il y avoit alors dans la province du Yunnan un royaume qu'on appeloit *Nantchao*, dont la ville capitale étoit Talifou d'aujourd'hui. Les rois en étoient puissans, et soutinrent de grandes guerres avec les Chinois et le Thibet. Outre la meilleure partie du Yunnan, ils avoient de bonnes places dans la province de Kouegtcheou et dans les vastes pays entre les royaumes d'Ava et de Bengale, le Thibet, l'Yunnan et Ssetchouen : ils avoient aussi des armées formidables et bien aguerries. Or, sous le règne de Ytsong, le roi de Nantchao attaqua brusquement le Tunquin, s'en empara, y fit un grand carnage, et en emporta un butin immense. Il menaçoit la province de Souansi, et dans plusieurs combats il eut de grands avantages sur les troupes chinoises. Mais le général Kaopien, nommé gouverneur du Gannan, se mit à la tête d'une armée, remporta plusieurs victoires sur les troupes du roi de Nantchao, lui causa des pertes irréparables, reprit la capitale du Tunquin, et enfin tout le royaume; et pour éterniser la mémoire de ses succès, il fit bâtir à Kiaotcheou, capitale du Gannan, un grand faubourg qui eut le nom de *Jalotching*. Au reste, ce royaume de Nantchao est un des quatre que l'histoire chinoise appelle *les quatre fléaux de l'empire*. Les trois autres sont le Thibet, les états d'Igour, et ceux des Turcs, dits en chinois *Toukve*. Les horribles ravages par lesquels ces quatre peuples se signalèrent dans la Chine durant

toute la dynastie *Tang*, leur firent donner cette odieuse dénomination.

Cette fameuse dynastie fut détruite l'an 907. Alors les grands tunquinois songèrent à profiter des troubles de l'empire; mais ce ne fut pas sans en exciter dans le Tunquin même d'aussi considérables. Il s'agissoit d'y établir un nouveau gouvernement qui fût indépendant de la Chine, et de se donner un maître. Un si grand intérêt ne pouvoit manquer de semer la discorde entre les familles les plus illustres, jalouses et rivales les unes des autres. Chacune aspiroit à l'autorité suprême, et ces prétentions opposées allumèrent bientôt dans le royaume une guerre civile, qui ne fut terminée que par la supériorité que prit sur toutes les autres la famille de *Ting*.

Un seigneur *Ting* parvint à gouverner le Tunquin en maître absolu, et pour plaire à ses peuples, il affecta une entière indépendance de la Chine. Il n'en fut pas de même de son fils Tinglien, qui lui succéda. Il crut au contraire que, pour affermir sa puissance, l'appui de l'Empereur lui étoit nécessaire. Dans cette persuasion, il lui envoya des ambassadeurs, et ne fit point difficulté de lui rendre hommage et de lui payer tribut. Cette politique lui réussit. L'Empereur reçut avec distinction les ambassadeurs de Tinglien, lui fit des présens, et dans un diplôme qu'il lui envoya, le déclara Kun-ouang (prince du second ordre). Ainsi, l'on doit regarder Tinglien comme le premier prince souverain qu'ait eu le Tunquin. On ignore les noms de ceux qui lui succédèrent immédiatement. On sait seulement que son troisième successeur fut détrôné par Lyoan, dont la famille étoit puissante, et que le troisième successeur de celui-ci fut aussi renversé du trône par Ly-Kong-Yun, issu d'une famille illustre dans le territoire de la capitale. Cette suite de princes cultiva avec soin l'amitié des empereurs de la Chine. Mais un de

leurs successeurs se lassa de cette sorte d'assujettissement. Il voulut enfin affranchir son peuple et secouer le joug de la subordination. Il en vint même jusqu'à agir ouvertement contre l'empire chinois. C'est surtout l'an 1075 que ces hostilités éclatèrent.

Lykiente (c'est le nom de ce prince du Tunquin) entra à main armée dans la province de Canton. Les villes de Kintcheou et Lientcheou furent prises et pillées, et plus de huit mille Chinois y perdirent la vie. L'année suivante, les troupes de Likiente assiégèrent la forte place appelée aujourd'hui *Nanninfou*, dans la province de Kouangsi. Le gouverneur de cette ville, grand homme de guerre, se défendit vaillamment; mais, faute de secours, la place fut prise, et cet intrépide guerrier, avec sa famille, se jeta dans un feu qu'il avoit fait allumer exprès, aimant mieux périr ainsi, que de tomber vif entre les mains des ennemis. Les Tunquinois eurent la cruauté de passer au fil de l'épée cinquante-huit mille habitans. L'Empereur ne tarda pas à se venger d'un si sanglant outrage. Il fit assembler une armée de quatre-vingt mille combattans, commandés par le général Kota, et engagea les rois de Camboye et de Cochinchine à envoyer quelques troupes pour faire diversion dans le Tunquin. Ce général ne perdit point de temps: il se mit en marche, arriva sur les limites du Kouangsi et du Tunquin, et fit aussitôt ses dispositions pour attaquer l'armée ennemie. La bataille se donna près du fleuve Fou-Leang-Kiang. Les Tunquinois furent taillés en pièces, et le fils, héritier du prince leur souverain, y perdit la vie. Mais Kota ne profita pas autant qu'il l'eût souhaité de sa victoire. Il n'osa s'exposer à passer le fleuve. Les maladies avoient déjà fait périr la moitié de son armée: il pensa à la rétablir et se contenta de s'emparer de la ville de Kouang-Yven et de plusieurs autres. Alors on entra en négociation. Lykiente envoya des ambassadeurs à l'Empereur,

paya tribut, rendit les prisonniers chinois et restitua les villes Kintcheou, Lieutcheou et Nannin-fou. L'Empereur de son côté fit grâce à Lykiente, et consentit à lui rendre les places du Tunquin, prises par Kota. On régla en même temps les limites de ce royaume et de la Chine. Jusqu'ici les souverains de Tunquin n'avoient porté que le titre de *princes du Tunquin*. Ly-Tien-Tso, l'an de Jésus-Christ 1164, après avoir payé tribut à l'empereur Iliao-Tsonc, obtint de lui le titre de *roi du royaume de Gannan*. Ly-Tien-Tso eut pour successeur son fils Ly-Long-Han : à Ly-Long-Han succéda son fils Ly-Hao-Tsan; et celui-ci n'ayant point d'enfans mâles, laissa le royaume à sa fille Tchao-Ching, laquelle avoit épousé un seigneur appelé *Tchinge-King*.

Tchao-Ching gouverna d'abord ses états par elle-même; mais l'an 1230 elle remit à son mari les rênes du gouvernement. Il fut reconnu roi de Gannan, et en reçut de l'Empereur l'investiture. Ainsi, la puissance souveraine qui avoit été entre les mains de huit princes de la famille *Ly* pendant deux cent vingt-deux ans, passa à la famille *Tchin*, qui dans le pays de Tien-Tchang-Fou, tenoit un rang considérable. Ce fut vers ce temps-là qu'arriva la grande révolution qui mit sur le trône de la Chine les Tartares-Mongous, et qui ébranla celui de Tunquin.

Meng-Ko, quatrième empereur de ces Tartares, étoit déjà maître de plusieurs provinces boréales de la Chine, conquises par son grand père Tching-Kishan, et par son oncle paternel Octay. L'ambition de posséder la Chine entière lui fit faire des préparatifs immenses, pour attaquer l'Empereur chinois de la dynastie *Song*, qui régnoit alors. Il ordonna à son frère Koublay et au général Hou-Leang-Hotay, de se rendre avec une puissante armée dans le Thibet, et d'achever la conquête de ce pays. Du Thibet, les Tartares allèrent dans les provinces de Sset-Chouen

et Kouey-Tcheou, et s'emparèrent d'un grand nombre de villes soumises aux empereurs chinois. Ils assujettirent aussi plusieurs peuples, connus dans ces deux provinces sous le nom de *Lolos*, *Miaotse*. Les Mongous passèrent ensuite dans le Yunnan, prirent Tali-Fou, ville considérable où étoit la cour du roi Nan-Tchao, le subjuguèrent et tout son royaume: conquête importante, qui mit le comble à leur puissance dans le Yunnan. Koublay reçut dans ces circonstances ordre de l'empereur Meng-Ko son frère de l'aller joindre. Il partit de Tali-Fou, et laissa le commandement de l'armée au général Hou-Leang-Hotay. C'étoit un des grands capitaines de son temps. Il avoit suivi son père Soupoutay dans les expéditions militaires de Patou, petit-fils de Tching-Kishan, en Russie, en Pologne, en Allemagne, en Hongrie. Hou-Leang-Hotay avoit un fils également illustre par ses exploits guerriers, et qui se nommoit *Atchou*. L'histoire des Mongous rapporte les grandes actions de ces trois généraux; mais cette histoire, du moins celle qui est écrite en chinois, ne s'exprime ni assez en détail ni assez clairement sur l'expédition de Patou en Occident.

Hou-Leang-Hotay, tel que je viens de le dépeindre, entra dans les vues de son maître, et l'an 1257, il s'avança vers le Tunquin. Il prétendoit obliger le roi du pays à payer aux Mongous le tribut qu'il payoit aux Chinois. Quand il fut arrivé sur les frontières, il envoya trois députés à ce prince, avec un écrit qui le sommoit de reconnoître Meng-Ko pour son souverain. Ensuite, ne voyant point revenir ses députés, il s'approcha du fleuve Fouleang-Kiang, et ordonna à son fils Atchou d'aller reconnoître le terrain. Cette entrée des Tartares dans le royaume répandit partout la consternation. Les Tunquinois parurent cependant résolus à se bien défendre; mais ce courage ne fut pas de longue durée. La frayeur les saisit, et leur

armée fut aisément défaite. Le général tartare passa le fleuve sans résistance, et entra dans la capitale du royaume, qu'il trouva abandonnée, le roi Tchinge-King s'étant retiré dans une île pour se mettre en sûreté. Ce prince en effet avoit raison de craindre. Il avoit traité avec tant de cruauté les trois députés de Hou-Leang-Hotay, qu'il devoit bien s'attendre aux effets de sa vengeance. A peine ces députés étoient-ils arrivés à sa cour, qu'il les avoit fait arrêter et lier si fortement avec des pièces de bambou, qu'elles étoient profondément entrées dans les chairs. Le général tartare n'apprit cette barbarie que lorsqu'il fut maître de la ville. Son premier soin fut de délivrer ces malheureux; mais au moment qu'on les délioit, un d'entr'eux expira de douleur. Alors ce général, outré de colère, fit passer au fil de l'épée tous les habitans, et ruina la ville de fond en comble. Il employa neuf jours à cette terrible expédition, après lesquels il prit la route de la province du Kouang-Si, pour se rendre dans celle de Hou-Kouan, où il avoit ordre exprès de Meng-Ko d'aller se joindre à Koublay, dans la guerre qu'il faisoit contre l'empereur chinois, tandis que Meng-Ko lui-même alloit attaquer les places du Setchouen.

Hou-Leang-Hotay ne voulut pas quitter le Tunquin sans faire une nouvelle tentative auprès du Roi. Il crut apparemment qu'après l'éclatante vengeance qu'il avoit tirée de l'insulte qui lui avoit été faite, de nouveaux députés de sa part seroient autrement reçus que ne l'avoient été les premiers. Il en fit partir deux qui eurent ordre de sommer une seconde fois ce prince de se soumettre aux Mongous. Mais le Roi étoit encore trop irrité. La destruction entière de sa capitale l'avoit mis en fureur. Il fit garrotter les deux députés et les renvoya dans cet état au général tartare. Comprenant ensuite qu'une pareille conduite rendroit ses ennemis irréconciliables, et que ses

états ne manqueroient pas de s'en ressentir et d'être ravagés, il prit le parti de les remettre à son fils et de lui céder sa couronne. Le nouveau Roi s'empressa de réparer les torts de son père : il envoya des présens au général, et l'assura qu'il se soumettoit à l'empereur Meng-Ko ; et sur les nouvelles sollicitations de Hou-Leang-Hotay, il lui envoya son tribut ; mais pour conserver la paix avec les deux cours, il paya aussi un pareil tribut à l'empereur chinois.

Meng-Ko mourut, et Koublay son frère lui succéda. Il nomma Tchin-Koang-Ping roi de Gannan, avec obligation de lui payer tribut de trois en trois ans. Il détermina même en quoi consisteroit ce tribut : or, argent, pierres précieuses, drogues, ivoire, cornes de rhinocéros. De plus, il pria le Roi d'envoyer à la cour d'habiles médecins, de bons astronomes ou astrologues, et quelques marchands mahométans qui trafiquoient dans le Tunquin. Il demanda encore des Tunquinois habiles dans les livres chinois, et une carte du royaume : car c'est de tout temps que les empereurs chinois ont exigé la carte des pays de leurs princes tributaires. Ces cartes et leurs explications doivent être remises aux tribunaux chinois ; et ce que l'histoire chinoise de chaque dynastie contient sur les pays tributaires de la Chine, est pris de ces cartes, soit anciennes, soit modernes. Koublay vouloit aussi qu'un seigneur mongou résidât à la cour du Tunquin en qualité de *taloua*, ou commissaire impérial, avec un sceau pour les grandes affaires.

Ces diverses demandes jetèrent le Roi dans un extrême embarras. Pour adoucir et se concilier l'Empereur, il lui envoya de nouveaux présens ; il lui répondit qu'il acceptoit le *taloua ;* que les marchands mahométans qu'il demandoit étoient morts ; et comme les députés de l'Empereur avoient proposé au Roi d'aller en personne lui faire hommage, il exposa les raisons qui l'en empêchoient ; mais à cette

occasion, il lui arriva de traiter les envoyés impériaux avec trop de hauteur. Koublay en fut informé, en fit de grandes plaintes, et déclara que le Roi, pour être exempt du voyage, devoit donner une certaine quantité d'or que l'on déterminoit. Tchin-Koang-Ping se vit donc obligé de faire des excuses sur la manière dont il avoit reçu les députés de la cour, et d'avouer qu'il avoit manqué à plusieurs articles du cérémonial.

Ce prince peu habile, et à qui il auroit fallu plus de fermeté et de souplesse dans les circonstances difficiles où il s'étoit trouvé, mourut en 1277. Son fils Tchin-ge-Hyven lui succéda; mais ayant pris possession de ses états sans avoir eu l'agrément de l'Empereur, il eut de vifs reproches à essuyer de la part de ce monarque, qui lui fit déclarer qu'il eût à satisfaire à toutes les demandes qui avoient été faites à son prédécesseur. Tchin-ge-Hyven plia en apparence, bien résolu, quand l'occasion se présenteroit, de rendre à l'Empereur tous les désagrémens qu'il en recevoit; et c'est en effet ce qui ne manqua pas d'arriver.

On a vu, dans le mémoire sur la Cochinchine, que l'empereur Koublay, irrité contre le roi de ce pays, résolut de se venger de l'affront qu'il croyoit en avoir reçu; et que dans ce dessein, il ordonna à son fils Tohoan, de se mettre à la tête d'une armée, et de demander au roi du Tunquin un passage par ses états pour se joindre à Sotou, général mongou, et attaquer ensemble la Cochinchine. Tohoan exécuta fidèlement les ordres de son père. Il arriva par la province de Kouang-Si sur la frontière du Tunquin; et paroissant ignorer que le Roi faisoit de grandes provisions, qu'il fortifioit les postes de la frontière, et qu'il avoit une bonne armée sur pied, il demanda, de la part de l'Empereur, le passage sur ses terres et des vivres pour l'armée. La réponse du monarque

au

au prince Tohoan fut embarrassée et équivoque : il lui représenta les difficultés de son entreprise; et, sous divers prétextes, il éluda toutes ses demandes. Le général chinois comprit aisément que tant d'excuses artificieuses n'étoient qu'un honnête refus. Il entreprit donc de passer par force; mais il trouva tant d'obstacles, que, pour réussir, il crut devoir encore différer.

Enfin, l'an 1285, Tohoan força les passages les plus difficiles et les mieux fortifiés, entra dans le Tunquin, dissipa les troupes tunquinoises; puis, au moyen d'un grand nombre de radeaux, il passa le fleuve Fou-Leang-Kiang, et trouva l'armée tunquinoise rangée en bataille. Le combat fut sanglant, et les Tunquinois furent entièrement défaits. Le Roi vaincu se retira, sans que les Tartares pussent savoir le lieu de sa retraite : mais un de ses frères, le prince Thing-Ytsi, se rendit à Tohoan avec sa famille et ses vassaux. Celui-ci, ébloui de ce succès, croyoit le Roi perdu et ses troupes hors d'état d'agir. Sa surprise fut extrême, quand il vit reparoître une armée de Tunquinois, qui venoit à lui avec la plus grande ardeur. Leur attaque fut si vive et si bien conduite, que les Tartares, malgré leur bravoure et leur résistance, furent obligés de reculer après avoir fait une très-grande perte. Ils prirent la route du Kouang-Si, où ils n'arrivèrent qu'avec une peine infinie. Lyhen, prince de la famille royale de Hia, un des meilleurs généraux mongous, mourut de ses blessures à Seming-Fou, ville du Kouang-Si.

Le général Sotou, qui avoit son camp à vingt lieues du champ de bataille, et qui ignoroit la retraite du prince Tohoan, se trouva avec son corps d'armée tout à coup investi par les ennemis. Il fit tout ce qu'en pareille occasion peut faire un général habile et plein de courage; mais, ayant été tué dans

le combat, la déroute fut complète, et l'armée entièrement détruite.

La mort de ces deux généraux (*Sotou* et *Lyhen*), et de beaucoup d'autres bons officiers, jeta dans un sombre chagrin l'empereur Koublay. Il donna promptement ses ordres pour réparer une si grande perte, et rétablir la gloire de ses armes. Il fit équiper une flotte dans les ports de la province de Canton, et envoya de nouvelles troupes, afin d'attaquer vivement le Tunquin par terre et par mer. Le Roi s'y attendoit. Il se disposa de son côté à parer les coups qu'on alloit lui porter, et à bien recevoir l'ennemi. Il ordonna de grandes levées de soldats, et fit armer en guerre un nombre considérable de barques. Outre que ce prince étoit un grand guerrier, il avoit, pour le seconder, un de ses frères, également distingué par sa prudence, sa bravoure, et une grande science de l'art militaire. Ces deux princes envoyèrent des ordres dans toute l'étendue du royaume, et surtout aux habitans des montagnes, de tenir prêtes leurs armes, et de se préparer à marcher au premier signal.

L'an 1287, Tohoan, à la tête d'une bonne armée, rentra dans le Tunquin. La flotte impériale parut aussi, et débarqua beaucoup de troupes chinoises et tartares. Le principal officier de cette armée étoit Sitour, étranger de la famille royale de *Kin-Cha* (1), lequel avoit avec lui un grand nombre d'officiers et de soldats de sa nation.

De si belles dispositions eurent le succès le plus

---

(1) *Kin-Cha* est le nom chinois d'un grand pays au nord de la mer Caspienne; son étendue et ses limites ne sont pas bien marquées dans l'histoire chinoise. Il paroît qu'Astracan, Casan et une bonne partie de la Sibérie étoient de ce royaume. Depuis que *Tchin-Kishan* s'en fut rendu maître, les princes de *Kin-Cha* lui fournirent à lui et à ses descendans beaucoup d'officiers et de soldats.

brillant dans tout le cours de cette année. Les Mongous furent vainqueurs dans plus de dix-sept combats. Ils firent un horrible carnage des Tunquinois; ils prirent et pillèrent la capitale et la plupart des autres villes, et firent un butin inestimable. D'autre part, la flotte impériale se saisit d'un grand nombre de barques bien munies de matelots, armes et provisions. Mais tant de revers ne déconcertèrent point le Roi et son frère. On ne put jamais savoir au juste où ils étoient, et la suite fit voir que ces deux princes avoient su trouver des ressources auxquelles les Mongous ne s'attendoient pas. Ceux-ci se regardoient comme les maîtres du Tunquin. Tohoan et ses généraux employèrent l'année entière à envoyer de tous côtés des partis, soit pour chercher le Roi et s'en saisir, soit pour empêcher les soulèvemens; tandis que les vaisseaux de l'Empereur continuoient leurs courses avec succès sur les navires et les barques tunquinoises.

L'année suivante 1288, Tohoan ignoroit encore où le Roi s'étoit réfugié, et croyoit tout le pays soumis et tranquille, lorsque tout à coup il vit une multitude innombrable de soldats tunquinois marcher avec une diligence surprenante vers les bords de la mer, où ils se fortifièrent si bien, que les Mongous tentèrent en vain de forcer leurs retranchemens. Dans le même temps, les barques de guerre tunquinoises se répandirent en foule dans les îles du golfe et sur les rivières. Et cependant le Roi et son frère parurent en campagne avec une nombreuse armée, qui fut encore grossie par d'autres troupes que fournissoient les chefs des peuples des montagnes, où le Roi avoit, à l'insçu des Tartares, de grands magasins d'armes et toutes sortes de provisions.

Ce prince voulut alors joindre encore la ruse à la force. Il entreprit d'amuser Tohoan. Il lui envoya des officiers, et l'assura que c'étoit sincèrement qu'il

vouloit enfin obéir aux volontés de l'Empereur. Tohoan se laissa prendre à ce piége. Lui et ses généraux souffroient beaucoup des chaleurs excessives du pays, insupportables pour des Tartares accoutumés aux climats du nord. Ils souhaitoient tous passionnément la fin d'une guerre dont ils commençoient à se lasser, et c'est ce qui leur fit aisément croire sincères les dispositions où le Roi paroissoit être de se soumettre. Ils attendoient, sans assez de précaution, l'effet de ses promesses. Ils furent donc étrangement embarrassés, lorsqu'ils apprirent que le Roi avoit près de trois cent mille hommes armés en divers endroits, et qu'il s'étoit rendu maître des défilés et des passages difficiles. Ils virent bien qu'ils étoient trompés, et pensèrent, mais trop tard, à prendre les mesures nécessaires pour rompre celles du Roi.

Les peuples qu'on croyoit soumis, prirent presque partout les armes, et firent main-basse sur plusieurs corps de troupes tartares dispersées en différens quartiers. Une flotte chinoise chargée de provisions ne put pas aborder au Tunquin, soit à cause des vents contraires, soit à cause du grand nombre de barques tunquinoises qui croisoient. Les navires de cette flotte furent pris ou obligés de se retirer à l'île de Haynan ou aux ports de la Cochinchine. Pour comble de malheur, une maladie épidémique se mit dans l'armée tartare, et tous les jours on comptoit un grand nombre de morts; les vivres étoient rares, et l'on souffroit de la disette. Enfin, l'armée du Roi et celle de son frère s'avançoient de toutes parts pour investir les Mongous.

Alors Tohoan, pour ne pas périr avec toute l'armée, prit, de l'avis de ses généraux, le parti de se retirer. Son armée ne manqua pas d'être harcelée par les Tunquinois, dont les flèches empoisonnées firent périr beaucoup de monde. Le général Sitour fit dans cette retraite des prodiges de valeur. La

plupart des Tartares, quoique blessés ou malades, ou fatigués et vivement poursuivis, combattirent vaillamment; et, toujours animés par Sitour, ils arrivèrent enfin dans la province de Kouang-Si, où cette grande armée se trouva réduite presque à rien.

Tohoan ne fut pas plutôt arrivé, qu'il envoya ordre à un corps de troupes qui étoit venu de la province de Yunnan d'y retourner. D'autres corps de Tartares qui occupoient les pays entre la capitale, les côtes de la mer et les frontières de la province de Canton, eurent aussi ordre de reprendre promptement la route du nord pour entrer dans le Kouang-Si; et les navires chinois qui étoient sur les côtes ou dans le golfe du Tunquin, se retirèrent aux ports de la province de Canton.

Tchin-ge-Hyven, tout vainqueur qu'il étoit, ne parut pas s'enorgueillir de ses avantages. Il envoya des députés au prince Tohoan pour lui faire des excuses de tout ce qui s'étoit passé; il s'avoua coupable; il envoya une statue d'or pour tribut, et déclara qu'il reconnoissoit l'Empereur pour son souverain; il eut d'ailleurs grand soin de faire bien traiter les malades mongous, et renvoya à Tohoan tous les prisonniers tartares et chinois, avec leurs équipages et leurs armes.

L'empereur Koublay, averti du désastre de son armée, s'en prit à son fils Tohoan. Il dit publiquement que ce prince, dans la guerre du Tunquin, avoit déshonoré l'Empire. Il lui ordonna d'aller dans le Kiang-nan, où il lui accorda un petit gouvernement, avec défense de venir à la cour, et même d'y paroître jamais le reste de ses jours. Cependant les seigneurs tartares et chinois représentèrent à l'Empereur les malheurs des peuples, causés par tant de guerres, et l'exhortèrent à ne pas continuer celle qu'il avoit entreprise contre le Tunquin et la Cochinchine. Koublay parut agréer leurs représentations

et acquiescer à leurs désirs. On a vu que le prince Tchin-y-Tsy, un des frères du roi de Tunquin, s'étoit soumis avec sa famille et ses vassaux au prince Tohoan : l'Empereur le prit sous sa protection, l'entretint à Outchang, capitale du Hou-Kouang, avec de grands revenus, et le déclara roi du Tunquin; mais il eut le chagrin de ne pouvoir pas le mettre sur le trône.

Celui qui occupoit ce trône depuis plus de vingt ans, et qui s'y étoit si fort distingué, le roi Tchin-ge-Hyven, mourut en 1290. Son fils Tchin-ge-Tsin, qui lui succéda, envoya sur le champ des ambassadeurs à l'empereur Koublay, paya tribut, et fit tous ses efforts pour obtenir de lui l'investiture. Mais on exigeoit qu'il vînt lui-même à la cour de l'Empereur pour lui rendre hommage. D'abord il y consentit; ensuite, sous divers prétextes, il s'excusa. A de nouvelles instances, il opposoit de nouvelles excuses. Enfin, l'Empereur, dont le cœur étoit aigri, et qui conservoit un vif ressentiment de la conduite de Tchin-ge-Hyven, voyant que Tching-ge-Tsin, son fils, paroissoit déterminé à ne pas venir lui-même à la cour faire hommage, reprit son premier dessein, et résolut de se venger par les armes. Il ordonna d'équiper une flotte et de faire marcher une grande armée. Il en nomma les généraux, et voulut que le prince Tchin-y-Tsi, qu'on regardoit à la cour comme roi du Tunquin, fut à la suite de cette armée. Mais tous ces préparatifs de Koublay devinrent inutiles par sa mort, arrivée le 23 février 1294.

Timour, son petit-fils, fut reconnu empereur, et prit le nom chinois de *Yven-Tching-Tsong*. Sous ce nouveau règne, les affaires du Tunquin changèrent de face. Le nouvel Empereur fit suspendre les armemens contre ce royaume; il déclara qu'il oublioit tout ce qui s'étoit passé; il reçut bien les ambassadeurs de Tchin-ge-Tsin, accepta son tribut, lui

pardonna, et le reconnut roi de *Gannan*, tributaire de l'Empire. Depuis ce temps jusqu'à l'année 1329, les empereurs Tartares vécurent en paix avec les rois du Tunquin; et, suivant l'intention de ces empereurs, les rois de Cochinchine et de Tunquin, qui de temps en temps envoyoient des partis sur les frontières l'un de l'autre, firent cesser leurs hostilités, et s'en tinrent aux frontières déterminées.

Tchin-y-Tsi, qu'on traitoit à la cour tartare en roi du Tunquin, mourut cette année, âgé de soixante-seize ans. L'Empereur lui fit faire des obsèques comme à un roi, fit son éloge, et assigna des revenus fixes pour l'entretien de sa famille. Par cette mort, Tchin-ge-Tsin se vit débarrassé d'un concurrent accrédité, et fut délivré de toute inquiétude.

L'an 1335, le roi Tchin-Touan-Ou, qui avoit succédé à Tchin-ge-Tsin, fut confirmé roi de Tunquin par l'empereur mongou Tchoan-Temour, que les Chinois appellent *Chunti*, et qui fut le dernier empereur de la dynastie *Yven*. Du temps de cet Empereur, on comptoit dans le royaume de Tunquin treize départemens ou provinces, cinquante-deux villes du premier ordre, et deux cent dix-neuf villes du second et du troisième ordre. L'historien chinois de ce temps-là dit que l'étendue du Tunquin de l'est à l'ouest est moindre que du nord au sud. Il dit aussi que l'empereur Chunti fit présent au roi du Tunquin de l'astronomie chinoise du fameux astronome *Coche* ou *King*.

L'année 1368 fut la première du règne de Hongou, fondateur de la dynastie chinoise *Tay-Ming*. Tchin-ge-Touey, qui étoit alors roi du Tunquin, ayant appris son avénement au trône impérial, lui envoya des présens, et se déclara tributaire de l'Empire. En conséquence, il en reçut une patente qui le confirmoit dans la dignité royale, et qui fut accompagnée de présens considérables. L'Empereur

lui envoya encore l'astronomie chinoise, corrigée et publiée par le tribunal d'astronomie. Le nom de cette astronomie est *Ta-Tongly*. C'est dans le fond la même que celle de la dynastie *Yven*, faite par Cocheou-King. Ce prince estimoit tellement cette astronomie, qu'il en fit aussi présent au roi de la Cochinchine, à celui de Siam, à plusieurs princes des Indes, à celui de Corée, et même à l'empereur de Constantinople.

Le roi Tchin-ge-Kouey n'eut pas la satisfaction d'apprendre le succès de son ambassade; il mourut avant le retour de ses envoyés, et avant l'arrivée des seigneurs, qui, de la part de l'empereur Hon-Chou, lui apportoient des présens. Tchin-ge-Kien, son neveu, lui succéda; et se conformant aussitôt à ce qui étoit prescrit aux princes tributaires, il envoya à la cour impériale pour avertir de la mort du roi son oncle, et demander l'investiture. Elle lui fut accordée. L'Empereur lui fit faire des complimens de condoléance, envoya des seigneurs de sa cour, pour faire les cérémonies chinoises au roi défunt, et y ajouta de magnifiques présens. Ayant ensuite appris que les rois de Cochinchine et de Tunquin se préparoient à se faire la guerre, il les exhorta à mettre bas les armes, et ces princes suivirent son conseil; ou, selon l'expression de l'histoire chinoise, obéirent aux ordres de l'Empereur, qui leur ordonnoit de vivre en paix.

L'an 1371, Tchin-ge-Kien périt par la perfidie de Tchin-Chou-Ming, son oncle. Ce prince ambitieux, après avoir fait mourir en secret son neveu, tâcha de cacher son crime, et fit entendre à l'Empereur que le Roi étoit mort de maladie. L'Empereur le crut, et envoya au Tunquin faire les cérémonies accoutumées en pareil cas, ordonnant aux peuples de porter le deuil de la mort de leur roi. Il permit en même temps à Tchin-Chou-Ming de gouverner

le royaume, mais sans lui donner le titre de roi. Celui-ci, privé du titre qui faisoit le principal objet de son ambition, prétexta sa vieillesse, et pria l'Empereur de donner le soin du gouvernement à *Tchin-Touan*, son frère, à quoi l'Empereur consentit. Six ans après Tchin-Touan ayant perdu la vie dans la guerre contre la Cochinchine, eut pour successeur son frère Tchin-Ouey, qui observa de son côté, comme l'Empereur l'observa du sien, le cérémonial ordinaire dans les changemens de règne au Tunquin. Mais ni ce prince, ni ses frères Chou-Ming et Touan, ne furent traités de rois de *Gannan* à la cour chinoise.

Ce fut dans ce temps-là que le Tunquin devint la proie d'un fameux usurpateur, qui, à force de crimes, parvint à un si haut point d'autorité et de puissance, qu'il fallut, pour ainsi dire, tout le poids de l'Empire pour l'accabler. Ce scélérat étoit un seigneur tunquinois, nommé *Lykili*. Il étoit ministre d'état; et pour conserver le pouvoir sans bornes qu'il s'étoit arrogé, il ensanglanta deux fois le trône. D'abord il déposa Tchin-Ouey, et mit à sa place Chou-Ming, frère de ce roi détrôné; ensuite il fit mourir secrètement Tchin-Ouey, et cependant, sous le nom de ce prince infortuné, il envoya le tribut à l'Empereur, qui, instruit de ce tragique événement, défendit qu'on laissât entrer dans la Chine les envoyés de Lykili. Mais celui-ci n'étoit pas homme à se rebuter : malgré les dispositions défavorables de la cour impériale, il usa de tant d'artifices, qu'il vint à bout, l'an 1395, de faire accepter ses présens par l'Empereur. En effet, ce monarque crut que dans les circonstances où il se trouvoit, il devoit dissimuler, et ne pas s'exposer à une guerre ruineuse.

L'année suivante 1396, Chou-Ming subit le même sort que le roi son frère, et Lykili, son meurtrier, envoya à la cour de la Chine un seigneur tunquinois,

des habits et des provisions, pour conduire à sa cour le prince Tchin-tien-Ping. Il traita avec toute sorte d'égards le seigneur tunquinois de qui il avoit appris tout ce qui s'étoit passé, et fit faire à Lykili de sanglans reproches sur les actions atroces dont il s'étoit rendu coupable. Se voyant découvert à la cour impériale, ce perfide prit le parti qu'il crut le plus conforme à la situation présente de ses affaires. Ce fut de se soumettre en apparence, de témoigner du repentir, d'envoyer des seigneurs de sa cour à celle de l'Empereur, et de faire restituer les places prises dans le Kouang-Si et le Yunnan. Il promit de plus de reconnoître Tchin-tien-Ping pour son roi, et de le faire installer.

Cependant Tchin-tien-Ping, à la faveur des secours qu'il avoit reçus, arriva de Laos à la cour de la Chine. Il y fut traité en roi, et l'Empereur lui promit de le mettre incessamment sur le trône de ses ancêtres. Quant à Lykili, l'Empereur parut croire qu'il parloit enfin sincèrement; il lui donna même un titre honorable, et des terres dans le Tunquin, pour y vivre avec distinction. Il fit alors partir des seigneurs de sa cour pour ce royaume, afin de faire avertir les grands et les peuples du pays de se disposer à recevoir leur Roi, et à lui obéir. Hoan-Tchong, général chinois dans le Kiang-Si, eut ordre de préparer un corps de cinq mille hommes pour escorter le prince et sa suite, quand il arriveroit sur la frontière.

L'an 1406, quatrième du règne de l'empereur Yonglo, Tchin-tien-Ping, comblé d'honneurs et de présens, partit de la cour pour retourner au Tunquin. Le général Hoan-Tchong, à la tête de sa petite armée, le reçut sur la frontière; et le prince avec cette escorte entra dans le Tunquin du côté de la ville Ping-tsiang-Tchou. Dès que Lykili eut appris qu'il étoit arrivé dans le Kouang-Si, et que son es-

corte n'étoit que de cinq mille hommes, il envoya par divers chemins un grand nombre de troupes, lesquelles réunies formèrent une armée considérable. Hoan-Tchong qui s'avançoit dans la plus grande sécurité, qui ignoroit, qui ne pouvoit pas même soupçonner ce que tramoit Lykili, se vit, à quelques lieues de Ping-tsiang-Tchou, tout à coup investi par les troupes qui étoient en embuscade. A peine eut-il le temps de se reconnoître : le prince Tchin-tien-Ping fut tué, l'escorte battue et obligée de reprendre le chemin de Kouang-Si; et quoique le général chinois combattît avec beaucoup de courage et d'intelligence, il fallut céder au grand nombre, et se retirer en désordre dans un lieu sûr. On peut juger aisément de l'indignation et de la colère de l'Empereur à cette nouvelle; ce ne fut pas un courroux impuissant. Ce prince, qui fut un grand capitaine, avoit sur pied de puissantes armées : les longues guerres qu'il avoit faites avec éclat contre les Tartares Mongous, avoient extrêmement aguerri les Chinois, et avoient formé de bons soldats et d'excellens officiers, toujours animés par l'exemple de Yonglo, qui depuis plus de vingt ans étoit sans cesse à la tête des armées en Tartarie, et presque toujours victorieux.

Yonglo fit donc assembler une armée formidable, commandée par d'anciens généraux, bien secondés par des officiers et des soldats accoutumés à vaincre. Le général Mouching eut ordre d'entrer dans le Tunquin par le territoire de Mong-tschien, ville du Yunnan, avec un grand corps de troupes. Tchang-pou qui, comme généralissime et chargé de conduire une si importante expédition, étoit à la tête de la plus grande armée, pénétra dans le Tunquin par le territoire de Ping-tsiang-Tchou. Ces deux généraux et leurs lieutenans, parfaitement instruits des intentions de l'Empereur et de la résolution où il étoit de perdre Lykili, prirent toutes les mesures nécessaires

pour réussir, et convinrent des opérations à faire, et du lieu où ils devoient se joindre.

Aussitôt que Tchan-pou fut entré sur les terres du Tunquin, il fit avec toute l'armée chinoise des cérémonies aux esprits des montagnes, des fleuves et des forêts de ce royaume. Il fit publier à haute voix la liste des crimes de Lykili et de son fils, et fit savoir aux Tunquinois qu'il venoit avec de si grandes forces pour mettre sur le trône de *Gannan* quelqu'un de la famille royale de *Tchin*. Ensuite il s'assura des passages sur la frontière du Tunquin et du Kouang-Si (en 1406). Quelques jours après, il alla camper près de la rivière Tchang, y jeta un pont et la passa. L'avant-garde fut envoyée à la ville de Kialin sur la rive boréale du fleuve Fouleang-kiang; et Tchang-pou avec le reste de l'armée s'approcha de la ville de Sin-fou. Mouching de son côté étant arrivé dans le territoire de la ville de Mong-tschien, alla camper sur le bord du fleuve Suenkoang-kian. Il fit de grands abatis d'arbres dans des forêts épaisses pour faire un chemin, s'assura de plusieurs forteresses et arriva avec son armée à Pehao. De là il vint trouver Tchang-pou, et ils conférèrent sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces.

Lykili et son fils avoient formé près de la ville de Topantching ou Hing-hoa-fou des retranchemens qui tenoient un espace de près d'une lieue et qu'ils jugeoient imprenables. Ils étoient gardés par un grand nombre de troupes, et pour y arriver il falloit passer une gorge de montagnes. Quant à la ville, qu'ils croyoient en état de faire une longue résistance en cas d'attaque, une multitude infinie de soldats ou gens armés étoit occupée à la défendre. Lykili ne savoit pas sans doute à quels hommes il avoit affaire. Il ignoroit ce que Tchang-pou et Mouching étoient capables d'entreprendre et d'exécuter, par la longue

expérience qu'ils avoient acquise dans le métier de la guerre.

Le premier alla camper à Santay, et fit équiper un grand nombre de barques. Mouching se posta sur le bord septentrional du fleuve Tao, vis-à-vis les retranchemens de Hing-hoa-fou. L'histoire chinoise de la dynastie *Ming* exagère sans doute, quand elle dit que plus de deux millions d'hommes gardoient ces retranchemens. Quoi qu'il en soit, Tchang-pou ayant fait venir les barques armées en guerre, et jeter un pont de bois sur le fleuve, attaqua, de concert avec Mouching, les retranchemens de Hing-hoa-fou, et s'y porta avec tant de vigueur, qu'il les força et se rendit maître de la ville. La perte d'un poste si important consterna les ennemis. Ils virent alors ce qu'ils avoient à craindre d'une armée si formidable commandée par de si bons généraux.

On s'étoit déjà emparé de la ville de Lintao, et en suivant le rivage méridional du fleuve Fou-leang-kiang, l'armée arriva à la vue de la capitale du royaume. Les généraux chinois la trouvèrent abandonnée. Ils y entrèrent et s'y fortifièrent. Un grand corps de troupes fut commandé pour aller à la ville de Tsing-hoa-fou, dont les rebelles avoient brûlé le palais et les maisons, avant que de se retirer du côté de la mer. Beaucoup de villes se soumirent d'elles-mêmes, et l'on força celles qui voulurent faire résistance.

L'an 1407, les Lykili parurent en campagne; et le jour Kisse (le 21 février) il y eut une première bataille que les rebelles perdirent près de la rivière Mououn-kiang. Trois mois après, ils parurent de nouveau à la tête d'une armée et s'avancèrent jusqu'au fleuve Fou-leang-kiang. Les généraux chinois leur livrèrent une seconde bataille le 4 mai. Elle fut décisive. Les rebelles furent entièrement défaits, et prirent la fuite, vivement poursuivis par de gros dé-

tachemens; et comme on sut que les deux chefs avoient pris la route de Tchagan, on se rendit à Kilo sur le bord de la mer, dans le territoire de Tchagan : on arma des barques qui s'emparèrent de plusieurs bâtimens ennemis. Enfin, le jour *Kiatse* de la cinquième lune (le 16 juin), on se saisit de Lykili et de son fils sur la montagne Kao-kuang ou *Tinckin*, où ils s'étoient cachés, et ils furent conduits à la cour impériale. La prise de ces deux chefs de rebelles mit fin à la guerre, et tout le royaume fut soumis. L'Empereur fit faire de grandes réjouissances pour un si heureux événement, et il ordonna d'appeler *Kiaotchi* le royaume de Gannan.

Malgré les plus exactes recherches, on n'avoit trouvé personne qui fût de la famille des princes *Tchin*, ci-devant rois de Gannan. C'est ce qui engagea l'Empereur à suivre l'avis de ses généraux et de plusieurs seigneurs tunquinois, qui lui conseilloient de faire du Tunquin une province chinoise. Il nomma donc un gouverneur-général de cette province, un trésorier, un grand juge pour le criminel, des mandarins de divers tribunaux pour les affaires; des gouverneurs des provinces, des villes du premier, du second et du troisième ordre; des mandarins pour les tributs ou redevances; des commandans pour les troupes et pour les villes de guerre; des intendans pour le commerce, les grands chemins, les bâtimens publics et la marine; un tribunal pour les colléges et les écoles. De plus, il ordonna de faire un choix d'habiles ouvriers, de bons astronomes, de bons médecins, de gens lettrés; de personnes savantes dans l'art militaire, dans l'histoire et dans la marine; de jeunes gens forts et de bonne mine, pour être formés aux sciences ou à la guerre. Cet ordre particulier fut bientôt exécuté, et Tchang-pou fit partir pour la cour de la Chine neuf mille Tunquinois qu'il crut tels que l'Empereur les souhaitoit.

L'Empereur

L'Empereur, prince sage et bienfaisant, pourvut libéralement à la subsistance des veuves, des orphelins et des pauvres. Il établit des hôpitaux; il fit réparer et embellir les sépultures des princes de la famille royale *Tchin;* il accorda de grandes largesses aux soldats, aux veuves et aux parens de ceux qui étoient morts à la guerre; il fit dédommager les familles que Lykili avoit ruinées injustement; il laissa dans les emplois ceux qui n'étoient pas suspects; et beaucoup de Tunquinois en obtinrent dans les armées ou dans les tribunaux : il fit rechercher avec soin les personnes habiles et probes, qui se trouvant sans protecteurs, s'étoient retirées dans les montagnes et dans des lieux déserts; enfin il n'omit rien de ce qui pouvoit faire aimer sa nouvelle domination.

Tchang-pou arriva à la cour, et offrit à l'Empereur une carte géographique du Tunquin, avec le rôle des habitans, et un catalogue de ce qui s'y étoit trouvé.

Le Tunquin, suivant son mémoire, avoit de l'est à l'ouest dix-sept cent soixante lys, et du nord au sud deux mille huit cents. Cette étendue du nord au sud, si l'on suppose que le mémoire parle d'un chemin en droiture, est évidemment trop grande. Mais les cartes des généraux à la Chine sont tracées ordinairement sur les journées que font les troupes; or ces journées se font par des chemins qui ne sont presque jamais en droiture, à cause des détours qu'exige souvent le terrain. Au reste, les lys dont parle Thang-pou étoient de ceux dont deux cent quatre-vingts ou trois cents au plus font un degré de latitude.

Selon le même mémoire, le nombre des habitans montoit à plus de trois cent douze *ouans* de famille. Un ouan vaut dix mille; ainsi trois cent douze ouans de familles en font trois millions cent vingt mille; et supposé que, l'un portant l'autre, on compte six

personnes pour chaque famille, ce seroit dix-huit millions sept cent vingt mille personnes. Il y avoit dans le Tunquin vingt-trois ouans et cinq mille neuf cents bœufs, chevaux et éléphans : treize cent soixante ouans en *tans* de riz (le tan, du temps de l'empereur Yonglo, faisant le poids de cent vingt livres chinoises); huit mille six cent soixante et dix barques, et des armes au nombre de deux cinquante-trois ouans. Tchang-pou ne dit rien dans son mémoire de ce qui fut trouvé en or, en argent, en fer, en cuivre, en soie, toiles, meubles, sucre, pierreries, raretés, etc. Peut-être ce détail étoit-il dans un autre mémoire qu'on ne publia pas.

Il étoit juste que les généraux Tchang-pou et Mouching reçussent des récompenses proportionnées à de si importans services. Yonglo augmenta leurs revenus et leurs priviléges et les éleva aux premières dignités de l'Empire. Il avança aussi tous les autres officiers. Il eut de plus une attention particulière à distinguer et à honorer les seigneurs alliés à la famille royale *Tchin*, et les autres seigneurs tunquinois qui avoient paru contraires au parti de Lykili.

Tout étant ainsi réglé dans le Tunquin, les généraux ramenèrent à la Chine les meilleures troupes. La faute que l'on fit, fut de ne pas laisser dans ce royaume un assez grand nombre de troupes chinoises. On compta un peu trop sur la fidélité des soldats, des officiers et des mandarins tunquinois qui s'étoient soumis. En effet, il vint à plusieurs d'entre eux la pensée de se soustraire à la domination chinoise, et l'espérance de pouvoir le faire sans grande difficulté. Il s'éleva des chefs de parti, et il parut de tous côtés de petits corps d'armée. Ils s'emparèrent d'une bonne partie des places maritimes, et ils devinrent les maîtres presque absolus de la navigation sur les rivières. Les rebelles firent d'abord des pertes; mais les Chinois en firent de plus grandes,

et ils avoient bien de la peine à se maintenir dans la capitale et dans les autres places importantes.

L'Empereur, instruit du mauvais état des affaires, renvoya promptement dans le Tunquin Tchang-pou et Mouching avec une bonne armée. Ces généraux, de retour dans le royaume, firent armer un grand nombre de barques montées par des matelots expérimentés, afin de rendre libre la navigation. Dans cette nouvelle guerre, ils eurent à surmonter beaucoup plus de difficultés que dans la précédente contre le rebelle Lykili. A la vérité, dans les combats sur terre et sur mer, ils eurent presque toujours l'avantage, mais ce ne fut qu'en perdant beaucoup de monde. A peine avoient-ils pris et mis à mort plusieurs chefs de parti, qu'il paroissoit en campagne, lorsqu'on s'y attendoit le moins, de nouveaux rebelles, soutenus sous main par le prince du pays de Laos, et par les peuples à demi sauvages qui habitoient les montagnes. Tchang-pou et Mouching reprirent les villes dont les séditieux s'étoient emparés, et firent un prodigieux carnage des troupes révoltées.

Le principal chef s'appeloit Tchin-ki-Kouang. Il avoit été secouru en argent et en éléphans par le roi de la Cochinchine; mais la valeur et l'habileté des généraux chinois avoient détruit toutes ses ressources. Réduit à la dernière extrémité, il se réfugia d'abord dans la montagne Tchou-Paychan, au territoire de Tchang-fou; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il prit avec un certain nombre de rebelles la route du pays de Laos. Tchang-pou le poursuivit, et fit savoir au prince de Laos qu'il entreroit dans ses états avec l'armée chinoise, s'il continuoit à protéger Tchin-ki-Kouang. Ce prince appréhendant l'entrée d'une armée étrangère dans son pays, abandonna à son sort le malheureux Tchin-ki-Kouang. Celui-ci ne trouvant pas dans Laos l'appui dont il

s'étoit flatté, chercha une autre retraite, mais inutilement. Il fut pris avec quelques autres chefs des rebelles sur la frontière de Laos, l'an 1414, le jour Kouey-Ouey, qui répond au 30 mars. Tchang-pou et Mouching rendirent compte de tout à la cour. L'Empereur persuadé que la révolte étoit finie, ordonna aux généraux de laisser dans le Tunquin des troupes suffisantes. Tchang-pou fut appelé à Pekin, parce que l'Empereur qui connoissoit ses talens, et qui alloit faire la guerre en personne aux Tartares-Mongous, voulut l'avoir auprès de lui. Mouching eut ordre de retourner dans la province du Yunnan, où sa présence étoit nécessaire; et Lypin, officier de réputation, fut nommé général en chef dans le Tunquin.

On croyoit ce royaume soumis, et il ne l'étoit pas. Des peuples accoutumés à la présence de leur souverain, ne peuvent sans chagrin cesser de le voir au milieu d'eux. Il leur paroît que la royauté ennoblit une nation, et qu'un pays est avili et dégradé lorsqu'il devient province d'une puissance étrangère. Tels étoient les sentimens des Tunquinois. Aussi dès que les généraux chinois furent retournés à la Chine, la révolte recommença, et continua avec assez de succès pour ne finir que par le rétablissement de la royauté.

Un mandarin de guerre à Golo, ville du district de Tching-hoa-Fou, homme habile dans les livres chinois, bon officier, nommé Lyli, fut la cause de ce soulèvement. Il se donna le titre de prince, et à son frère le titre de général. Ces deux frères se saisirent de plusieurs villes, et massacrèrent beaucoup de soldats, d'officiers et de mandarins chinois. Le général Lypin étoit nuit et jour occupé à envoyer des détachemens, et à donner les ordres nécessaires pour pourvoir à la sûreté des villes. Il prit et fit mourir un grand nombre de rebelles;

[redacted]

mais parce qu'il ne put pas se saisir de Lyli, il fut accusé, l'an 1420, auprès de l'Empereur, qui lui fit des reproches amers sur sa lenteur. Ces reproches et le chagrin qu'il en conçut, le rendirent plus vif à la poursuite des chefs des séditieux. Mais ce chef étoit un homme actif et rusé, qui se prêtoit aux circonstances, et qui se réfugia à propos au pays de Laos, pour rentrer ensuite dans le Tunquin quand l'occasion s'en présenteroit. Lypin, après avoir dissipé presque tous les rebelles, ou par lui-même, ou par ses lieutenans, mourut l'an 1422, et le général Tchi fut mis à sa place. Ce nouveau chef s'étant rendu dans le territoire de Suen-koang-fou, en vint aux mains avec Lyli. L'armée des rebelles fut taillée en pièces, et leur chef obligé de prendre la fuite. Ce fut dans ces circonstances que l'empereur Yonclo mourut en Tartarie l'an 1424, le 12 d'août, âgé de soixante-cinq ans.

Cette mort fut d'un grand avantage pour le parti des révoltés. Suen-song, petit-fils d'Yonglo, lui succéda, et Lyli s'appliqua à le tromper. Ce chef des séditieux avoit, avant sa révolte, contracté des liaisons étroites avec les principaux officiers chinois; et depuis, il n'avoit pas tout à fait interrompu ce commerce. Il en amusoit plusieurs par des promesses de se soumettre. Il s'étoit d'ailleurs aperçu que beaucoup de mandarins chinois étoient las de la guerre dans un pays étranger, dont le climat occasionnoit dans les troupes des maladies continuelles, et qu'ils pensoient à proposer à l'Empereur d'abandonner le Tunquin. Il savoit de plus que Ouang-Tong, qui venoit d'être fait généralissime, étoit très-porté à donner ce conseil à son maître. Il prit donc le parti de négocier secrètement avec lui.

Pendant que dura cette négociation clandestine, Lyli eut de grands avantages, et l'an 1426, il faillit à se rendre maître de la capitale du royaume.

L'année suivante, il vint encore l'insulter. Mais Ouang-Tong survint et battit son armée. Lyli parut alors saisi de crainte; mais une chose qui prouve qu'il y avoit entre ces deux généraux une véritable collusion, c'est qu'Ouang-Tong n'écouta pas ceux de ses officiers qui lui proposoient de poursuivre ce chef des rebelles et de s'en saisir, et qu'il refusa de se donner à cet égard aucun mouvement. Lyli au contraire sut mettre à profit le temps qu'on lui donnoit. Il apprit que beaucoup de troupes chinoises étoient arrivées sur les frontières du Kouang-Si et du Yunnan : il fondit sur elles à l'improviste, et remporta une victoire complète près de la rivière Tchan. Etant ensuite informé de la désunion qui étoit entre les généraux chinois, il en profita habilement, aussi bien que de sa victoire, pour ranimer l'intelligence qu'il avoit toujours conservée avec Ouang-Tong. Il la poussa si loin, qu'enfin Ouang-Tong et lui se promirent mutuellement de s'accorder ensemble, et en firent serment : en conséquence, plusieurs postes importans, occupés par les Chinois, furent pris faute de secours.

Un autre artifice qui réussit à Lyli, fut de travailler par ses émissaires à faire croire à l'Empereur que Tchin-Hao étoit de la famille royale Tchin : on ajouta même que cette descendance avoit été vérifiée, et que rien n'étoit plus constant. L'Empereur qui cherchoit un prétexte pour finir une guerre onéreuse, fut charmé de le trouver. Il fit sur le champ proclamer Tchin-Hao, roi de Tunquin; l'amnistie fut accordée à Lyli, et tous les Chinois eurent ordre de sortir de ce royaume. L'infidèle Ouang-Tong, avec ses troupes, avoit déjà prévenu cet ordre : on lui en fit avec raison un crime à la cour, de même qu'à ceux qui avoient suivi son exemple; mais dans la suite ils obtinrent leur grâce. Les Chinois sortis du Tunquin étoient au nombre de quatre-vingt-six

mille : ceux qui périrent ou qui furent retenus captifs étoient en beaucoup plus grand nombre.

Lyli se trouva donc maître absolu, et Tchin-Hao, qui n'étoit roi que de nom, étant mort sans postérité l'an 1428, l'Empereur, après qu'on l'eut assuré que la famille *Tchin* étoit entièrement éteinte, déclara Lyli gouverneur héréditaire du Tunquin, et reçut honorablement ses députés, ses présens, et un acte solennel par lequel Lyli se reconnoissoit tributaire et vassal de l'Empereur. Lyli prit le titre de *Ty*, qui signifie *Maître souverain*, et que les Chinois ne donnent qu'à l'Empereur, n'osant pas s'en servir pour désigner les rois des pays étrangers; il mourut l'an 1432, après avoir fait fleurir dans son pays les sciences chinoises. C'est lui qui donna le titre de *Ly-tou* ou *cour occidentale*, à Tsing-hiao-fou, et de *cour orientale* à Kiao-Tchou, capitale du royaume. Cour orientale en chinois est *Tong-Tou* ou *Tong-King*, et c'est pour cette raison que depuis ce temps on donne au royaume de Gannan le nom de *Tong-King* ou *Tunquin*.

Lyli eut pour successeur son fils Lylin, que l'Empereur en 1436 déclara roi de Gannan, et qui mourut en 1442. Après lui, son fils Lysun hérita du trône, et reçut l'investiture de l'Empereur. Ce prince commença son règne par déclarer la guerre à la Cochinchine; l'histoire n'en dit pas les raisons: son armée pilla d'abord le port de Sin-Tchou, et dans différentes courses que firent les Tunquinois, ils prirent et firent esclaves trente-trois mille Cochinchinois. Il y eut ensuite un combat très-vif, où Mahopenkai, roi de la Cochinchine, eut le malheur d'être fait prisonnier, malheur qui ne finit qu'avec sa vie.

L'an 1459, Lysen, plus malheureux encore que son prisonnier, périt par la perfidie de Ly-Hong, son frère, qui se fit ensuite déclarer roi. Mais il

jouit peu de son crime. Neuf mois après son usurpation il fut déposé, et Lyhao, autre frère du roi défunt, prit sa place et reçut de l'Empereur la patente de roi.

Le Tunquin eut dans Lyhao un roi guerrier, ambitieux et redoutable à ses voisins. L'an 1468, il s'empara de la ville Pintsiang dans le Kouang-Si. En 1471, il fit prisonnier Panlo-tchay-Tsuen, roi de la Cochinchine, et trois ans après, il mit encore dans les fers Panlo-tchay-Ive, frère du roi prisonnier. Après ces deux victoires, il se vit maître de la Cochinchine, et ajouta ce royaume à ses états. Il ne se contenta pas de cette conquête. Il envoya ses troupes faire du dégât et du ravage dans la province de Canton. Il menaçoit même les frontières du Yunnan du côté de Mong-tsehien, et il en seroit venu à des hostilités, si les mandarins chinois de ces frontières n'eussent eu ordre de l'Empereur de s'opposer vigoureusement aux courses que les Tunquinois voudroient y faire. Quoique Lyhao s'embarrassât peu des ordres de la cour de la Chine, il voulut pourtant garder les bienséances et justifier sa conduite, surtout au sujet de la guerre contre la Cochinchine, et il n'épargna pour cela ni artifices, ni déguisemens, ni mensonges. N'osant plus inquiéter les terres de l'Empire, il tourna d'un autre côté ses vues ambitieuses; et, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, il entra dans le pays de Laos. On ne peut exprimer les ravages et les cruautés qu'il y exerça. Il fit mourir le prince de Laos et deux de ses fils : mais le troisième lui échappa, et se retira au pays de Papé, lequel étoit alors tributaire de l'empereur de la Chine, et dépendoit du Yunnan. Aujourd'hui ce pays appartient au roi d'Ava. Il est situé vers le sud-ouest du Tchely, lequel étant au nord-ouest de *Porselou*, ville du royaume de Siam, est apparemment contigu à Papé. Par quelques textes chinois,

comparés avec ce que dit M. de la Loubere dans la relation de Siam sur ses anciens rois, il paroît que les premiers princes de Siam étoient du pays de Papé. Quoi qu'il en soit, Lyhao ayant résolu de poursuivre le fils du prince de Laos, qui s'y étoit réfugié, publia un faux ordre au prince de Tchely de joindre ses troupes à celles de Lyhao pour attaquer Papé. Mais ni la ruse ni la force ne lui réussirent dans cette expédition. Le souverain de Papé ne se laissa pas attaquer impunément. Il se mit en marche avec beaucoup de troupes pour couper le retour à l'armée tunquinoise, et il en fit périr dans différentes rencontres plus de dix mille hommes. Lyhao fut donc obligé, pour ne pas s'exposer à perdre toute son armée, de reprendre à la hâte le chemin du Tunquin. Outre la honte du mauvais succès, il eut à essuyer les reproches les plus sanglans de la part de l'Empereur, que cette injuste entreprise avoit extrêmement irrité.

Une suite du mécontentement de ce monarque, fut la protection ouverte qu'il accorda au prince Koulay de la famille royale de Cochinchine. Il lui donna le titre de roi, et pensa à le renvoyer dans ce royaume. Mais Lyhao rompit toutes les mesures de l'Empereur et de Koulay. Il resta en possession de la Cochinchine, où sa puissance prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. Il avoit sur mer un grand nombre de vaisseaux qui faisoient des prises même sur les Chinois. Il en vouloit surtout aux vaisseaux de Malaca.

Lyhao mourut en 1497, et laissa sa couronne à son fils Hoey. Celui-ci mourut en 1504, et eut pour successeur son fils Lykien, qui mourut la même année. Après lui, Lyli son frère régna; mais ce prince choisit mal ses ministres. Il confia le gouvernement de ses états à des seigneurs de la famille de sa mère, gens avides et cruels, qui firent mourir

plusieurs princes de la famille royale, qui attentèrent à la vie du Roi, et qui l'obligèrent à se donner la mort. Un grand seigneur, nommé Lykoang, ne put souffrir ces excès et ces violences. Il vint à bout de chasser ces mauvais ministres, et de les faire périr tous. Il mit ensuite sur le trône Ly-tcheou, prince peu habile, qui gouverna si mal, qu'il donna occasion aux grands troubles qu'excita contre lui Tchinkao. Ce rebelle, qui se disoit faussement issu de la famille royale *Tchin*, secondé de ses deux fils, souleva les peuples, fit assassiner le roi Ly-tcheou, et usurpa l'autorité royale.

Il est peu de pays, comme l'on voit, où les révolutions aient été plus fréquentes que dans le Tunquin. Celle dont je viens de parler fut bientôt suivie d'une autre. Un autre seigneur de la cour rendit en cette occasion un service signalé à la famille royale. *Moteng-Yong* (c'étoit son nom) attaqua Tchinkao, l'obligea de se retirer de la capitale, lui livra bataille, défit entièrement cet usurpateur, et de concert avec les autres grands seigneurs, fit reconnoître pour roi Ly-hoey, neveu du roi Ly-tcheou.

Ce service étoit grand sans doute; mais le nouveau roi en fut trop reconnoissant. Il donna à Moteng-Yong toute autorité pour gouverner, et le fit généralissime sur mer; élévation excessive qui fit naître dans l'esprit d'un sujet la pensée d'être seul le maître. Son premier objet fut de se défaire de Tchinkao, qui s'étoit fortifié dans les départemens de Leang-Chan et de Tay-Yven. Moteng-Yong alla lui livrer bataille, et remporta une victoire complète. L'usurpateur périt dans sa fuite, et c'est par cet événement que finit l'an 1521.

L'année suivante, Moteng-Yong leva entièrement le masque; il prit le titre de prince, nomma son frère Mokouang-tsien pour aller gouverner le département important de Haytong-fou, et commença à

prendre des mesures pour exécuter l'horrible dessein qu'il avoit conçu de faire mourir le roi Ly-hoey.

La princesse, mère du foible monarque, fut instruite du complot. Elle se réfugia avec son fils, et quelques seigneurs de confiance, à Tsing-hoa-fou. Ils se fortifièrent dans cette cour occidentale, tandis que Moteng-Yong gouvernoit à la cour orientale. On peut aisément imaginer quelle confusion tous ces mouvemens causèrent dans le royaume. Les pays entre la cour orientale et la mer orientale, avec les principales villes au nord du fleuve Fouleang jusqu'au Kouang-Si et à l'Yunnan, et les frontières de Canton, obéirent aux rebelles. L'an 1530, Moteng-Yong, pour assurer le trône à sa famille, fit gouverner ses états par son fils Mo-fang-Yong : pour lui, il prit le titre de *grand Monarque père*.

Cette année fut la dernière du règne et de la vie du roi Ly-hoey. Son frère Ly-ning fut son successeur. Le premier soin de ce prince fut d'envoyer des députés à la cour de la Chine ; mais Moteng-Yong entretenoit des espions sur la frontière, et par ses intrigues les députés de Ly-ning furent arrêtés en chemin ; quelques-uns même y perdirent la vie.

Enfin, en 1537, un député du roi Ly-ning arriva à la cour. L'Empereur apprit par le placet de ce prince tous les événemens du Tunquin, et fut d'abord porté à favoriser ce royaume. Il nomma des seigneurs de sa cour pour se rendre aux frontières, et s'y informer de la vraie cause des troubles dont il commençoit à être instruit. Il ordonna à un de ses généraux d'aller à Mong-tsehien, ville du Yunnan, et de s'assurer du pays de Lien-hoa-tan, à l'extrémité du district de la ville ; il voulut outre cela être informé du nombre des troupes qu'il conviendroit de faire entrer dans le Tunquin par le Kouang-Si, en y ajoutant celles qui, du Yunnan, viendroient par le district de Mong-tsehien : en un mot, il souhaita

savoir toute la dépense qu'il y auroit à faire pour l'armement par terre et par eau en cas de guerre. De son côté, Moteng-Yong ne restoit pas dans l'inaction. Il envoya aussi des députés à l'Empereur, paroissant disposé à obéir sans délai à ses ordres : il lui envoya en même temps une carte du Tunquin, et le rôle de ses habitans. D'ailleurs, il n'épargna rien pour avoir des protecteurs; et en effet, il en eut de si puissans, qu'ils déterminèrent l'Empereur à examiner et à faire examiner ce qui lui étoit proposé de sa part, et à le traiter favorablement.

L'an 1540, les commissaires de ce monarque arrivèrent sur la frontière du Kouang-Si et du Tunquin. Moteng-Yong leur envoya un de ses fils, avec quarante-deux de ses principaux mandarins. Ils présentèrent l'acte par lequel Moteng-Yong et son fils se soumettoient aux ordres de l'Empereur, et se déclaroient ses fidèles sujets. Les commissaires lurent à haute voix le rescrit de l'Empereur, qui leur accordoit l'amnistie et le pouvoir de conserver les états qu'ils possédoient actuellement, à condition de payer de trois en trois ans le tribut déterminé. Le rescrit portoit, que désormais le Gannan n'auroit pas le titre de royaume; mais qu'il porteroit le nom de *seigneurie héréditaire*, dépendante de l'Empereur. On donna à Moteng-Yong et à son fils le titre de *seigneur héréditaire* du Tunquin, et un sceau d'argent. La même chose fut déterminée pour le prince Ly-ning et les états qu'il possédoit. Dans les deux états, il fut ordonné de suivre le calendrier de la cour. Ensuite, on renvoya le fils de Moteng-Yong et les quarante-deux mandarins, qui avoient écouté à genoux les ordres de l'Empereur.

Les ennemis de Ly-ning avoient répandu le bruit injurieux qu'il n'étoit pas légitime héritier du roi Ly-tcheou. Les commissaires déclarèrent que le prince Ly-ning étoit vrai descendant, et l'héritier légitime de

Ly-tcheou, et qu'en cette qualité, il pouvoit faire les cérémonies à la salle destinée à honorer la mémoire des ancêtres. Et comme Ly-ning n'étoit pas accusé de révolte ou de désobéissance, on le dispensa de venir ou d'envoyer des députés au tribunal des commissaires; et l on se contenta de lui faire savoir les ordres que l'Empereur avoit donnés pour faire finir les troubles du pays, et pour éviter les maux que le Tunquin auroit soufferts par l'entrée d'une armée impériale.

Moteng-Yong mourut l'an 1542. Son héritier Mo-fang-Yong avoit cessé de vivre avant lui, et avoit laissé un fils nommé *Souhay* qui eut la patente impériale de gouverneur et seigneur héréditaire du pays de Gannan. Après la mort de Moteng-Yong, la division se mit dans la famille de *Mo*. Ses états étoient partagés entre plusieurs chefs, qui se firent une guerre si vive, qu'ils s'affoiblirent mutuellement, et qu'en 1577 cette famille se trouva entièrement déchue de sa puissance et de son autorité.

Il n'en fut pas ainsi de la famille de *Ly*. Elle sut profiter de ces divisions et régner honorablement à Tsing-hoa-Fou. Lyouey-Tan, chef de cette famille, attaqua, l'an 1591, le plus puissant seigneur de *Mo*, le vainquit dans une bataille, et reprit la capitale du Tunquin et les meilleures villes qui avoient été usurpées sur la famille de *Ly*. En 1597, se voyant maître de tout le royaume, il paya tribut à l'Empereur, offrit une statue d'or, et eut la patente de gouverneur héréditaire. A sa cour, il vivoit en roi; mais il n'avoit pas de l'Empereur la patente de roi. Les seigneurs *Mo* furent donc obligés de chercher une retraite sur les frontières des provinces chinoises de Canton, Kouang-Si et Yunnan. Là, ils se trouvèrent réduits à ne posséder que la ville de Koaping et son territoire. Cependant, à la cour de l'Empe-

reur, leur famille avoit le même rang que celle de *Ly*.

Lyouey-Tan mourut dans le cours de l'année 1597. Lyouey-Sin régna après lui; et ayant envoyé le tribut ordinaire, il eut en 1606 le diplôme de l'Empereur, qui le déclaroit gouverneur héréditaire du Tunquin. Après sa mort, son fils Liouey-Ki prit sa place et fut l'ennemi le plus redoutable des seigneurs de la famille *Mo*. Plusieurs d'entre eux s'étoient cantonnés dans des montagnes voisines des provinces de Yunnan, Canton et Kouang-Si. Là, ils s'arrogeoient le titre de prince, et à la tête d'une troupe de brigands, ils faisoient beaucoup de ravages, soit dans le Tunquin, soit dans la Chine.

Mo-king, chef de leur famille, ne se borna point à une guerre de cette nature; il voulut jouer un rôle plus considérable, et prit les armes en 1624 contre le roi Lyouey-Ki. Celui-ci, aussi brave, et plus heureux, alla à sa rencontre, le défit, tua son fils aîné dans le combat, et fit prisonniers sa femme, ses concubines et son troisième fils; de sorte que Mo-king, avec son second fils, put à peine regagner les montagnes et revenir à Koaping, où il resta sous la protection de l'Empereur. Les deux familles *Ly* et *Mo* persistèrent opiniâtrément dans leur inimitié le reste du temps que la dynastie *Tayming* régna dans la Chine.

Ce fut l'an 1644 que cette dynastie fut détruite. Chutchi, prince tartare-mantcheou, bisaïeul de l'Empereur régnant, devint Empereur des Tartares et des Chinois. Dès le commencement de son règne, il reçut l'hommage et le tribut de Mo-king-Yao, et lui accorda la patente de gouverneur héréditaire, laquelle n'étant arrivée qu'après la mort de Mo-king, fut remise à son fils Mo-Yvent-sing. On ne sait point s'il y a encore à Koaping des descendans de cette famille, avec les priviléges et les honneurs de leurs

ancêtres. Quant à la famille *Ly*, elle s'est soutenue dans tout son éclat. En 1661, le vice-roi de la province de Kouang-Si assura la cour de Pekin que Lyouey-Ki, chef et héritier de cette famille, se comportoit en fidèle sujet de l'Empire; et cinq ans après, le tribunal des rites représenta à l'empereur Cang-Hi que la famille de *Ly* étoit digne de recevoir de grands honneurs et de grands priviléges. Ce sage Empereur voulut apparemment s'assurer de plus en plus de la vérité de ces témoignages: il resta quelques années sans rien faire à cet égard; mais en 1683, il envoya un seigneur à la cour du Tunquin avec un diplôme qui déclaroit roi de Gannan le prince Lyouey-Tching. A ce diplôme, l'Empereur ajouta des caractères chinois, écrits de sa main, à la louange du prince. Mais comme ce prince prétendoit étendre les limites du Tunquin jusqu'à Mong-Tse-Hien, ville du Yunnan, les grands eurent ordre d'examiner cette prétention, et leur avis ayant été, que les limites devoient être fixées comme autrefois au pays de Lien-Hoa-Tan, du district de Mong-Tse-Hien, l'Empereur ordonna qu'on s'en tînt à cette décision, et le roi de Tunquin se conforma à cet ordre.

En 1725, l'empereur Yong-Tching, fils de Kang-Hi, écrivit quatre caractères chinois à la louange du roi Lyouey-Tao, qui avoit demandé l'investiture et payé tribut. Encore aujourd'hui, sous l'empereur Kieng-Long, la famille *Ly* occupe le trône du Tunquin, toujours en bonne intelligence avec la cour de Pekin.

ECLAIRCISSEMENT sur les Cartes du Tunquin.

DANS le XIV.e siècle (entre les années 1314 et 1320), un astronome et géographe chinois, nommé *Tchouche*, dressa les cartes de toutes les provinces de l'Empire. Il vivoit sous l'empereur tartare Yven-Gin-Hong, un des plus illustres empereurs qu'ait eus la Chine. Pendant que Tchouche étoit à sa cour, il s'y trouva quantité de savans mathématiciens, dont plusieurs étoient de Balke, Samarcande, Bokara et autres lieux voisins : il y en avoit de Perse, d'Arabie et de Constantinople. Il est probable que ces savans eurent grande part aux cartes de ce géographe.

L'empereur chinois Kia-Tsing fit faire depuis une nouvelle édition de ces cartes; il y fit ajouter celle du Tunquin, et ordonna qu'on suivît la même méthode que Tchouche avoit employée. Voici en quoi consiste cette méthode. La carte est divisée en carrés. Chaque carré contient cent lys. Trois cents lys font vingt lieues marines; ainsi, trois carrés du nord au sud font un degré de latitude, et de l'est à l'ouest, un degré de longitude. Si donc on a la longitude et la latitude d'un lieu quelconque de la carte, on est sûr, en comptant les carrés du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, de trouver aisément les latitudes et les longitudes de tous les autres lieux dont on veut savoir la position.

Il faut observer que les lignes du nord au sud ne sont pas des méridi[illegible] ; elles représentent seulement les différences [illegible] de : il faut se régl[illegible] sur le méridien de [illegible] i, en suppo[illegible] emier méridie[illegible], est à 13[illegible] ngitude [illegible], co[illegible] e du [illegible] unquin

Tome 9

118 119 120

24

Fleuve Ho-ti Kiang

Lin-gan Fou

Yuen-kiang Fou

N Meng

Po-eul Fou

I

23

Liou-

N

Fleuve

Tchely

U

Ou-men Fou

17

118 119 120

er Sculp.

ECLAIRCISSEMENT sur les Cartes du Tunquin.

DANS le XIV.e siècle (entre les années 1314 et 1320), un astronome et géographe chinois, nommé *Tchouche*, dressa les cartes de toutes les provinces de l'Empire. Il vivoit sous l'empereur tartare Yven-Gin-Hong, un des plus illustres empereurs qu'ait eus la Chine. Pendant que Tchouche étoit à sa cour, il s'y trouva quantité de savans mathématiciens, dont plusieurs étoient de Balke, Samarcande, Bokara et autres lieux voisins : il y en avoit de Perse, d'Arabie et de Constantinople. Il est probable que ces savans eurent grande part aux cartes de ce géographe.

L'empereur chinois Kia-Tsing fit faire depuis une nouvelle édition de ces cartes ; il y fit ajouter celle du Tunquin, et ordonna qu'on suivît la même méthode que Tchouche avoit employée. Voici en quoi consiste cette méthode. La carte est divisée en carrés. Chaque carré contient cent lys. Trois cents lys font vingt lieues marines ; ainsi, trois carrés du nord au sud font un degré de latitude, et de l'est à l'ouest, un degré de longitude. Si donc on a la longitude et la latitude d'un lieu quelconque de la carte, on est sûr, en comptant les carrés du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, de trouver aisément les latitudes et les longitudes de tous les autres lieux dont on veut savoir la position.

Il faut observer que les lignes du nord au sud ne sont pas des méridi[illegible] ; elles représentent seulement les différences [illegible] de : il faut se régler sur le méridien d[illegible] i, en suppo[illegible] emier méridie[illegible], est à 13[illegible] ngitude [illegible] i, co[illegible] e du [illegible] Tunquin

Tome 9

118 119 120

24

Fleuve Ho-ti Kiang

Lin-gan Fou

Yuen-kiang Fou

N Meng-

Po-cal Fou

23

Lieu-

N

Fleuve

Tchely

U

Ou-ma Fou

17

16

118 119 120

lier Sculp.

ECLAIRCISSEMENT sur les Cartes du Tunquin.

DANS le XIV.e siècle (entre les années 1314 et 1320), un astronome et géographe chinois, nommé *Tchouche*, dressa les cartes de toutes les provinces de l'Empire. Il vivoit sous l'empereur tartare Yven-Gin-Hong, un des plus illustres empereurs qu'ait eus la Chine. Pendant que Tchouche étoit à sa cour, il s'y trouva quantité de savans mathématiciens, dont plusieurs étoient de Balke, Samarcande, Bokara et autres lieux voisins : il y en avoit de Perse, d'Arabie et de Constantinople. Il est probable que ces savans eurent grande part aux cartes de ce géographe.

L'empereur chinois Kia-Tsing fit faire depuis une nouvelle édition de ces cartes ; il y fit ajouter celle du Tunquin, et ordonna qu'on suivît la même méthode que Tchouche avoit employée. Voici en quoi consiste cette méthode. La carte est divisée en carrés. Chaque carré contient cent lys. Trois cents lys font vingt lieues marines ; ainsi, trois carrés du nord au sud font un degré de latitude, et de l'est à l'ouest, un degré de longitude. Si donc on a la longitude et la latitude d'un lieu quelconque de la carte, on est sûr, en comptant les carrés du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, de trouver aisément les latitudes et les longitudes de tous les autres lieux dont on veut savoir la position.

Il faut observer que les lignes du nord au sud ne sont pas des méridi[illegible] ; elles représentent seulement les différences [illegible]de : il faut se r[illegible] sur le méridien d[illegible]i, en suppo[illegible]mier méridie[illegible], est à 13[illegible]ngitude [illegible], co[illegible]e du [illegible]unquin

Tome 9

118 119 120

24

Fleuve Ho-ty Kiang

Lin-gan Fou

Yuen-kiang Fou

N Mong.

Po-cal Fou

23

Lieu-

N

Fleuve

Tchely U

Ou-mal Fou

17

119 120

Sculp.

ECLAIRCISSEMENT sur les Cartes du Tunquin.

DANS le XIV.e siècle (entre les années 1314 et 1320), un astronome et géographe chinois, nommé *Tchouche*, dressa les cartes de toutes les provinces de l'Empire. Il vivoit sous l'empereur tartare Yven-Gin-Hong, un des plus illustres empereurs qu'ait eus la Chine. Pendant que Tchouche étoit à sa cour, il s'y trouva quantité de savans mathématiciens, dont plusieurs étoient de Balke, Samarcande, Bokara et autres lieux voisins : il y en avoit de Perse, d'Arabie et de Constantinople. Il est probable que ces savans eurent grande part aux cartes de ce géographe.

L'empereur chinois Kia-Tsing fit faire depuis une nouvelle édition de ces cartes; il y fit ajouter celle du Tunquin, et ordonna qu'on suivît la même méthode que Tchouche avoit employée. Voici en quoi consiste cette méthode. La carte est divisée en carrés. Chaque carré contient cent lys. Trois cents lys font vingt lieues marines ; ainsi, trois carrés du nord au sud font un degré de latitude, et de l'est à l'ouest, un degré de longitude. Si donc on a la longitude et la latitude d'un lieu quelconque de la carte, on est sûr, en comptant les carrés du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, de trouver aisément les latitudes et les longitudes de tous les autres lieux dont on veut savoir la position.

Il faut observer que les lignes du nord au sud ne sont pas des méridiens ; elles représentent seulement les différences e… …ude : il faut se régler sur le méridien de … …ui, en suppos… …remier méridien … …, est à 13… …ongi-tude … …si, com… …le du …unquin

Tome 9

118
119
120
24

Fleuve Ho-ty Kiang
Lin-gan Fou
Yuen-kiang Fou
N Mong.
Po-eul Fou
23
Lieu-
N
Fleuve
Tobely
U
Ou-ma Fou
17
8
119
120
Sculp.

ECLAIRCISSEMENT sur les Cartes du Tunquin.

DANS le XIV.e siècle (entre les années 1314 et 1320), un astronome et géographe chinois, nommé *Tchouche*, dressa les cartes de toutes les provinces de l'Empire. Il vivoit sous l'empereur tartare Yven-Gin-Hong, un des plus illustres empereurs qu'ait eus la Chine. Pendant que Tchouche étoit à sa cour, il s'y trouva quantité de savans mathématiciens, dont plusieurs étoient de Balke, Samarcande, Bokara et autres lieux voisins : il y en avoit de Perse, d'Arabie et de Constantinople. Il est probable que ces savans eurent grande part aux cartes de ce géographe.

L'empereur chinois Kia-Tsing fit faire depuis une nouvelle édition de ces cartes ; il y fit ajouter celle du Tunquin, et ordonna qu'on suivît la même méthode que Tchouche avoit employée. Voici en quoi consiste cette méthode. La carte est divisée en carrés. Chaque carré contient cent lys. Trois cents lys font vingt lieues marines ; ainsi, trois carrés du nord au sud font un degré de latitude, et de l'est à l'ouest, un degré de longitude. Si donc on a la longitude et la latitude d'un lieu quelconque de la carte, on est sûr, en comptant les carrés du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, de trouver aisément les latitudes et les longitudes de tous les autres lieux dont on veut savoir la position.

Il faut observer que les lignes du nord au sud ne sont pas des méridiens ; elles représentent seulement les différences en latitude : il faut se régler sur le méridien de Pekin, qui, en supposant le premier méridien à l'île de Fer, est à 134 degrés de longitude ou environ ; ainsi, comme de la capitale du Tunquin

Tome 9.

118 119 120

24

Fleuve Ho-ty Kiang

Lin-gan Fou

Yuen-kiang Fou

N Mong-

Po-cul Fou

23

I

Lieu-

N

Fleuve

Tchely U

Ou-m Fou

17

16

118 119 120

Porlier Sculp.

Tunquin au méridien de Pekin, il y a de l'occident à l'orient vingt-huit carrés et demi, la capitale du Tunquin est, selon la carte, plus occidentale que Pekin de 10 degrés 6 minutes 30 secondes : elle est donc à peu près à 123 degrés de longitude 53 minutes et 30 secondes.

Quant à la latitude, celle de Pekin est de 39 degrés 55 minutes ; et comme nous avons dit que tous les carrés, soit de l'est à l'ouest, soit du nord au sud, doivent être rapportés à Pekin, et que, selon cette façon de compter, il y a de la capitale du Tunquin jusqu'à Pekin, du sud au nord, 59 carrés et près de trois quarts ; il s'ensuit que la capitale du Tunquin est plus méridionale que Pekin de 19 degrés et près de 55 minutes, et par conséquent, qu'elle est à près de 20 degrés de latitude.

Il est bon d'avertir aussi que lorsque la dénomination *Fou* est à la suite du nom d'une ville, cette ville est du premier ordre ; les villes du second ordre ont la dénomination *Tcheou*, et les villes du troisième ordre, celle de *Hien*.

LETTRE

Du père de Premare, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Canton, le 17 février 1699.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

LA part que vous voulez bien prendre à tout ce qui regarde nos missions, nous oblige à vous rendre compte de notre voyage. Il est si nouveau, et l'on

s'attend si peu, dans la relation d'un voyage de France à la Chine, à entendre parler du royaume d'Achen et de la ville de Malaca, que vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre comment nous nous sommes jetés dans une route si extraordinaire, et ce que nous y avons trouvé de remarquable.

Nous avons eu bien des aventures; mais avant que de vous en parler, je vous dirai que nous rencontrâmes, vers la ligne, l'escadre de M. des Augers qui alloit aux Indes orientales. Nous eûmes le plaisir d'embrasser nos chers compagnons, qui étoient sur les vaisseaux de cette escadre, et qui n'arriveront à la Chine que dans un an. Ils nous rejoignirent encore au cap de Bonne-Espérance; et le père Bouvet, qui souhaitoit ardemment de conduire à la Chine une troupe nombreuse de Missionnaires, crut devoir prendre avec lui quelques-uns de ces pères. Il prit en effet les pères Domenge et Baborier, et nous nous trouvâmes onze Missionnaires jésuites sur l'*Amphitrite*. Il ne resta sur l'escadre de M. des Augers, que les pères Fouquet et d'Entrecolles, avec le frère Fraperie.

Pour ce qui est du cap de Bonne-Espérance, on le connoît assez en France depuis les voyages du père Tachard; mais il faut mettre beaucoup de différence entre ce qui se dit du jardin de la Compagnie de Hollande, et le reste de ce qui s'y voit. Tout le reste n'est presque rien; le jardin est une des plus belles choses qui se puisse imaginer. Il est vrai que l'art y a beaucoup moins travaillé que la nature. Ce ne sont point, comme dans nos maisons de plaisance, des parterres réguliers, des statues, des jets d'eau, des berceaux artistement travaillés; c'est un assemblage de tout ce qui croît de rare et de curieux dans les forêts, et dans les jardins des quatre parties du monde. Outre les orangers et les citronniers qui sont là très-hauts et en plein sol,

c'est une multitude et une variété infinie d'autres arbres et arbustes, qui nous sont inconnus pour la plupart, et qu'on trouve toujours verts et fleuris. Ce sont des légumes et des fruits en profusion qui sont excellens, et qu'on cueille dans toutes les saisons de l'année. Ce sont des allées tantôt découvertes, et tantôt sombres à en être obscures, qui se coupent et qui se traversent dans un terrain très-vaste et très-uni. C'est un ruisseau d'une eau claire et pure, qui se promène par le jardin avec autant d'agrément et de symétrie, que si son lit avoit été fait exprès. C'est la mer qu'on voit en perspective, et qui, dans sa simplicité, forme à toute heure, aux yeux et à l'esprit, quelque spectacle nouveau. Je vous assure que tout cela réuni feroit, en France même, un des plus beaux lieux de promenade que nous ayons, et des plus capables d'attirer la curiosité et l'admiration des étrangers.

Après trois mois de navigation, nous partîmes du cap de Bonne-Espérance le 10 juin 1698; c'étoit plus de la moitié du chemin fait, si nous avions été assez heureux pour entrer dans le détroit de la Sonde. Ceux qui connoissent ces mers, savent qu'on fait ordinairement en deux mois le trajet du Cap à Batavia. Il nous étoit d'autant plus aisé de le faire, que nous allâmes à merveille jusque vers le 90 degré de longitude. Quand nous y fûmes, on crut qu'il étoit temps de s'élever en latitude; on s'éleva si bien, qu'étant le 21 juillet vers les 6 degrés et demi de latitude, ce qui est à peu près la hauteur de l'île de Java, on espéroit voir la terre. Cependant avançant toujours, on se trouva le 26 juillet à 4 degrés et demi sans avoir rien vu; et ce ne fut que le 31, qu'on aperçut la terre de Sumatra. Mais le détroit de la Sonde étoit manqué de plus de soixante lieues; et il n'y avoit pas moyen d'y revenir. Il faut que l'erreur de nos pilotes sur la longitude, ait été énorme. Nous

nous trouvâmes donc fort en peine comment nous pourrions gagner la Chine cette année-là. Mais voyant que les secours humains nous manquoient, nous eûmes recours à Dieu et à l'apôtre des Indes saint François-Xavier, pour obtenir la grâce d'arriver cette année au terme de nos désirs.

Nous avions déjà commencé la dévotion des dix vendredis (1) en l'honneur de ce grand Saint; nous y ajoutâmes un vœu par lequel tout le monde s'engagea de communier au premier port de la Chine où l'on toucheroit cette année, ou de contribuer quelque chose pour bâtir, en l'île de Sancian, une petite chapelle sur le tombeau de cet Apôtre, afin de le mettre à couvert de la pluie, et de pouvoir commodément y dire la messe.

Au reste, faisant réflexion sur notre disgrâce, et pour ne pas manquer, comme nous avons fait, le détroit de la Sonde, il nous paroît qu'au sortir du Cap, quand nous eûmes trouvé les vents d'ouest, il eût fallu faire constamment la longitude jusque vers les 100 degrés; au lieu que, dès le 90.e, nous commençâmes à nous élever en latitude, ou pour parler plus franchement, nous ne sûmes long-temps où nous étions, quoique nous crussions très-bien le savoir. Et quand on se sera trompé autant que nous le fûmes dans l'estimation des longitudes, on s'égarera nécessairement ensuite autant ou plus encore que nous.

Nous ne pûmes attraper Achen que le 18 août. Il nous fallut essuyer, pendant plus de trois semaines, tout ce que la ligne a de plus terrible, c'est-à-dire, les calmes, les chaleurs, les pluies et la mauvaise

---

(1) Saint François-Xavier prêcha l'évangile dans les Indes pendant dix ans, et c'est en mémoire de ces dix années qu'on fait quelques prières ou quelque autre dévotion, dix vendredis de suite, en l'honneur de ce Saint. On a fixé cette dévotion au vendredi, parce que saint François-Xavier mourut en l'île de Sancian un vendredi 2 décembre 1552.

nourriture : car les vivres se gâtent et se corrompent sous la ligne ; c'est de quoi exercer de nouveaux Missionnaires à souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Notre santé cependant étoit merveilleuse, et Dieu ne nous laissa point sans consolation ; ce qui nous convainquit parfaitement que tout dépendant de lui, il ne pouvoit rien nous arriver qui ne nous fût très-avantageux.

Tout ce qu'on voit à Achen est si singulier, que j'ai regretté cent fois de ne savoir pas dessiner, pour peindre ici, en quelque sorte, ce que je ne pourrai expliquer qu'imparfaitement. On sait assez quelle a été la puissance des Achénois ; il ne faut, pour en être instruit, que lire la vie de saint François-Xavier ; mais je ne crois pas qu'on sache en quel état se trouve aujourd'hui ce royaume, ni ce que c'est que sa capitale : j'abuse peut-être des termes, d'appeler capitale un amas confus d'arbres et de maisons. Imaginez-vous une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une assez belle rivière toute couverte de bateaux ; mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, des roseaux, des écorces, et disposez-les de telle manière qu'elles forment tantôt des rues et tantôt des quartiers séparés ; coupez ces divers quartiers de prairies et de bois ; répandez partout, dans cette grande forêt, autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes lorsqu'elles sont bien peuplées : vous vous formerez une idée assez juste d'Achen, et vous conviendrez qu'une ville de ce goût nouveau peut faire plaisir à des étrangers qui passent. Il y a à Achen toutes sortes de nations, et chaque nation a son quartier et son église. Celle des Portugais, qui sont pauvres et en petit nombre, est desservie par un père Cordelier, qui n'a pas peu à travailler, et qui n'a guère, dans son travail, de consolations à espérer de la part des hommes.

La situation du port d'Achen est admirable, le mouillage excellent, et toute la côte fort saine. Le port est un grand bassin borné d'un côté par la terre-ferme de Sumatra, et des autres, par deux ou trois îles qui laissent entr'elles des passes ou des chemins, l'un pour aller à Malaca, l'autre pour le Bengale, et l'autre pour Surate. Quand on est dans la rade, on n'aperçoit aucun vestige, ni aucune apparence de ville, parce que de grands arbres qui bordent le rivage, en cachent toutes les maisons; mais outre le paysage qui est très-beau, rien n'est plus agréable que de voir le matin une infinité de petits bateaux de pêcheurs, qui sortent de la rivière avec le jour, et qui ne rentrent que le soir, lorsque le soleil se couche. Vous diriez un essaim d'abeilles, qui reviennent à la ruche, chargées du fruit de leur travail.

Ces petits *paraux* ou barques de pêcheurs n'ont pas plus de trois pieds de large et environ vingt de long. Tout y est extrêmement propre, tant au-dedans qu'au-dehors; les planches en sont si bien jointes, qu'il ne faut ni étoupes ni goudron pour les calfater, et ces barques paroissent toujours comme neuves. On ne se sert point de rames pour les faire aller, mais d'une voile faite de natte très-fine et très-légère, qui paroît deux fois plus grande qu'il ne faudroit par rapport au corps du parau. L'art a su remédier à cet inconvénient. Il y a, aux deux bouts de la barque, deux perches assez longues. Au haut de chaque perche, est attachée une pièce de bois courbée vers la mer, en forme d'arc, de toute la largeur du petit bâtiment. Chaque arc tient à celui qui est vis-à-vis, par une pièce de bois assez pesante. Ces deux pièces sont attachées aux extrémités de l'arc, et faisant un contrepoids l'une contre l'autre, forment une espèce de balancier qui empêche ces petits canots de se renverser. De cette manière, le moindre vent les pousse,

et ils volent sur l'eau avec une rapidité surprenante, sans appréhender les plus furieux coups de mer.

Pour entrer dans la rivière, on prend un assez grand détour, à cause d'un banc de sable qu'elle forme en se déchargeant dans la mer. On navige ensuite environ un bon quart de lieûe entre deux petits bois de cocotiers et d'autres arbres qui ne perdent jamais leur verdure, et que la seule nature a plantés.

A travers ces arbres, on commence à découvrir quelque chose de la ville dont j'ai parlé. Elle me parut d'abord comme ces paysages, sortis de l'imagination d'un peintre ou d'un poète, qui rassemblent sous un coup-d'œil tout ce que la campagne a de plus riant. Tout est négligé et naturel, champêtre et même un peu sauvage.

Je n'ai pu rien apprendre de certain touchant le gouvernement présent de ce royaume. On parle encore quelquefois d'une reine d'Achen, mais je crois que c'est une fable; ou, s'il y en a une, elle n'a qu'un fantôme de royauté. Quatre ou cinq des principaux *orançois* (ce sont les seigneurs du pays) partagent entr'eux le pouvoir, qui n'est certainement pas grand'chose. Le pays ne porte ni froment ni vigne; le commerce roule sur le poivre et sur l'or, et il n'est pas besoin d'ouvrir ni de creuser dans les entrailles de la terre pour y chercher ce précieux métal. On le ramasse sur le penchant des montagnes, et on le trouve par petits morceaux dans les ravines où les eaux l'entraînent. L'or d'Achen est estimé, et passe pour le plus pur qui se trouve.

Quand on a passé le détroit de Malaca, on peut se vanter d'être hors de la plus difficile et de la plus fatigante navigation. Nous y avons pensé périr par deux fois. Nous y entrâmes le 23 août, et nous n'en sortîmes tout à fait que le 20 de septembre. C'est vingt-neuf jours pour faire deux cent vingt lieues:

on iroit bien plus vîte par terre. On ne faisoit que jeter et retirer l'ancre, et pour comble de disgrâce, nous n'avions qu'un misérable pilote portugais, qui ne voyoit presque goutte, et qui étoit perdu du moment qu'il perdoit la terre de vue. Nos pilotes français ont appris ce chemin à leurs dépens, et ils ont eu tout le loisir d'en faire des cartes bien meilleures que tout ce qu'on en a fait jusqu'ici. Je marquerai à la fin de cette lettre la route qu'on doit tenir pour passer sûrement ce détroit et celui de Gobernadour.

La ville de Malaca est éloignée d'Achen d'environ cent cinquante lieues. On y trouve les mêmes agrémens qu'on voit à Achen. C'est encore ici de la verdure en quantité, des paysages champêtres; mais les maisons sont mieux bâties. Il y a un plus grand concours de nations, un plus grand commerce, beaucoup plus d'Européens, et un air moins négligé qu'à Achen, sans pourtant que l'art cache la nature. La ville est séparée de la forteresse par une rivière, qui, venant à se joindre à la mer, lorsque la marée est haute, fait que la citadelle demeure isolée. Cette forteresse est grande comme la ville de Saint-Malo, et renferme dans son enceinte une colline sur laquelle on voit encore les restes de notre église de Saint-Paul, où saint François-Xavier a tant prêché. La garnison n'est que de deux cent quinze hommes et six cavaliers. Plusieurs sont catholiques; le tout est ramassé de diverses nations d'Europe. Ses bastions sont assez bons; il y a de beaux canons et en quantité, mais peu de monde pour les servir; la rade est belle et vaste; c'est une anse que la côte forme en cet endroit; nous n'y avons trouvé que deux ou trois méchans navires sans défense, et des barques construites à la façon des Indes. Les fruits de Malaca sont délicats; on en trouve de toutes les espèces. Il y a des mosquées pour les Mores, un temple dédié aux idoles de la Chine;

enfin, l'exercice public de toutes sortes de sectes y est permis par les Hollandais. La seule vraie religion en est bannie. Les catholiques sont contraints de s'enfoncer dans l'épaisseur des bois pour y célébrer les sacrés mystères.

Nous passâmes à sept lieues de Malaca, vis-à-vis d'un port, qui vaut bien Malaca même. C'est une autre anse très-commode avec une jolie rivière, dans laquelle on peut entrer. Avant que de quitter Malaca, je vous dirai que nous nous y sommes vus à deux doigts de notre perte. La nuit du 10 septembre, il s'éleva tout d'un coup une si furieuse tempête, que nous n'avions encore rien vu de semblable. L'air étoit en feu, la mer en furie, le vent terrible et la pluie effroyable. Comme on ne croyoit demeurer ici qu'un jour au plus, que d'ailleurs la mer y est ordinairement assez calme, on n'avoit mouillé qu'une ancre, la plupart des matelots étoient allés à terre, et le peu qui restoient dormoient en assurance. L'orage les éveilla bientôt; on jeta le mieux qu'on put une seconde ancre à la mer; il en fallut jeter une troisième, et si M. de la Roque n'avoit fait travailler tout l'équipage, et virer continuellement au cabestan, nous nous serions infailliblement perdus. Nous demeurâmes à vingt pieds d'eau jusqu'à deux heures du matin, que nous mîmes à la voile.

Le 24 septembre, nous étions à la vue de Polcondor avec un vent favorable. On avoit quelque dessein de relâcher à cette île, mais le vent devenant encore meilleur pour aller en route, il se trouva directement contraire pour relâcher à Polcondor, dont le mouillage est difficile et la passe trop étroite pour pouvoir louvoyer.

Le 29, on savoit bien à peu près que nous étions par le travers d'un grand banc de roche nommé *le Paracel*, qui a plus de cent lieues de long; mais

on ne s'attendoit pas que nous irions nous mettre au milieu. On sonda le soir vers les quatre heures, et l'on ne trouva point de fond. Il survint un grain de vent, qui nous fit faire du chemin en peu d'heures. A cinq heures et demie, comme on alloit dire la prière, on fut surpris de voir la mer qui changeoit tout à fait de couleur. Après la prière, on vit très-distinctement le fond, qui étoit de rochers très-pointus. Voilà une grande alarme, tout le monde se crut perdu sans ressource; on sonde et l'on ne trouve que sept brasses; on monte à la découverte, et l'on voit la mer blanchir et briser devant nous. Si l'on s'étoit trouvé là pendant la nuit, ou s'il étoit survenu un de ces coups de vent qui sont si ordinaires dans ces mers, nous aurions péri à coup sûr. Tout ce qu'on put faire fut de rebrousser chemin. La nuit approchoit, et l'on trouvoit un fond inégal, et toujours des rochers plus durs que le fer. On ne douta pas que nous ne fussions sur le Paracel, et l'on attendoit le moment que notre vaisseau se briseroit comme un verre. Dieu travailloit pour nous sans que nous le sussions encore. Un grain, qui paroissoit devant nous, s'étant dissipé assez vîte, il s'éleva un petit vent arrière, qui nous retira des portes de la mort. Tant que dura le danger, on n'entendoit point sur le vaisseau tout ce tintamare, qui s'y entend presque toujours. C'étoit un triste et sombre silence; la conscience, si j'ose ainsi parler, paroissoit peinte sur le visage de chacun. J'appris en cette occasion par mon expérience, ce que j'avois lu souvent dans diverses relations, la différence qu'il y a entre le danger, quand on le voit de loin au pied d'un oratoire, et quand on s'y trouve engagé. N'ayant plus vraisemblablement qu'un moment de vie, jamais les grandes vérités que nous méditons souvent ne s'étoient présentées de cette sorte à mon esprit. Qu'on se trouve alors

heureux, d'avoir entrepris quelque chose pour Dieu, et qu'on forme aisément la résolution de s'épargner moins que jamais à l'avenir !

Entre sept ou huit heures du soir, on sonda, et le fond ne se trouvant plus, on se vit hors de danger; mais si le péril passa, j'espère que l'impression qu'il fit dans le cœur de plusieurs personnes, ne passera pas si vîte, et qu'elle produira les fruits qu'il est probable que Dieu a singulièrement en vue, quand il excite de pareilles tempêtes.

Je ne sais pas ce que Dieu nous prépare à la Chine, mais nous n'avons pas été jusqu'ici sans épreuves. Les anciens Missionnaires disent que c'est bon signe : au moins, grâces à Dieu, nous ne souhaitons rien plus ardemment que de répondre fidèlement aux desseins que le Ciel a sur nous.

Quoique nous ne fussions pas loin de la Chine, nous étions encore en grand danger de n'y pas arriver, parce que la saison étoit passée, et que les vents étoient dérangés depuis le 27 septembre. Nous redoublâmes nos prières. Le père Bouvet fit paroître plus que jamais son zèle et sa confiance en Dieu, qui nous exauça enfin : car le 15 octobre vers les sept heures du matin, nous vîmes la terre promise. C'étoit l'île de Sancian, ou saint Francois-Xavier nous avoit conduits à une journée de son tombeau. Les premiers jours, on ne savoit où l'on étoit, et à peine vouloit-on nous croire, nous autres Jésuites, après que nous eûmes été à ce glorieux tombeau pour satisfaire notre dévotion, et pour nous acquitter d'un vœu que nous avions fait. Nous partîmes pour ce saint pélerinage un jeudi 9 octobre; et après avoir fait quatre bonnes lieues par mer et une par terre, nous nous trouvâmes tout d'un coup au lieu que nous cherchions. Nous aperçûmes une assez grande pierre élevée debout, et du moment que nous pûmes lire ces trois ou quatre

mots Portugais: *Aqui foi sepultado saint Francisco-Xavier*, nous baisâmes plusieurs fois une terre si sainte; quelques-uns l'arrosèrent de leurs larmes; et je me trouvai pénétré de sentimens si vifs, si doux et si consolans, que je fus plus d'un quart-d'heure comme ravi, et sans pouvoir penser à autre chose, qu'à goûter ce que je sentois.

Après ces premiers transports de ferveur, nous examinâmes exactement ce monument; puis avec des branches d'arbres, et un morceau de voile, nous bâtîmes une pauvre tente, qui ne représentoit pas mal la cabane sous laquelle saint François-Xavier mourut. Enfin, nous chantâmes le *Te Deum* avec les litanies du Saint, et nous entrâmes dans la plus belle et la plus charmante nuit qu'on puisse peut-être passer en ce monde.

Que le plaisir qu'on goûte est pur, lorsque dans une occasion comme celle-ci, l'on se communique les uns aux autres tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent au fond du cœur! Nous commençons, disoit l'un, notre apostolat dans le lieu où saint François-Xavier acheva le sien. Il ne put pénétrer plus avant dans le vaste empire de la Chine, et nous allons y entrer sans aucun obstacle. Que ne devons-nous pas espérer d'y faire pour la gloire de Dieu, sous la protection d'un Saint qui a pu nous en ouvrir la porte? Il mourut ici pour la gloire de Jésus-Christ, disoit l'autre, épuisé de travaux, après avoir converti des nations entières; aurions-nous bien le bonheur de mourir de même? On chantoit ensuite les litanies de la très-sainte Vierge. Dans une autre pause, on disoit le chapelet, on revenoit aux louanges du Saint, et ces prières étoient mêlées d'entretiens qui valoient bien des prières. L'on parcouroit les vertus de l'Apôtre de l'Orient; je n'en trouvois aucune dont je n'eusse besoin et qui ne me manquât. Quelqu'un se souvint de cette nuit

que saint Ignace passa toute entière dans l'église de Monserrat, devant l'image de la très-sainte Vierge, lorsqu'il voulut se consacrer entièrement à Dieu. La veille que nous fîmes au tombeau du saint Apôtre, nous parut assez semblable, et nous la nommâmes notre *nuit d'armes*.

Avec ces sortes de réflexions, nous vîmes renaître le jour, et nous eûmes l'avantage et la consolation, huit prêtres que nous étions, de dire la sainte messe en ce lieu-là un vendredi, jour de saint François Borgia. La pierre du tombeau de l'Apôtre des Indes faisoit le fond de notre autel, que nous avions élevé sur l'endroit même, où il paroît clairement que ce Saint fut enterré. Nous sommes, non-seulement les premiers Jésuites français qui aient eu cet honneur, mais même personne ne l'a eu avant nous, que le père Caraccio, jésuite italien de grand mérite, mort depuis peu des fatigues immenses de ses travaux apostoliques. Après les messes, on chanta de nouveau le *Te Deum*, on baisa la terre cent fois, nous en prîmes tous avec respect pour nous en servir comme d'une précieuse relique, et nous nous en revînmes chantant les louanges du Saint, dont nous venions de tâcher de recueillir l'esprit.

Nous voilà enfin arrivés à la Chine au bout de sept mois, puisque nous partîmes de la Rochelle le 7 mars 1698, et que nous avons mouillé devant Sancian le 6 d'octobre; et encore de ces sept mois il faut retrancher plus de vingt jours perdus au Cap, à Achen, à Malaca et à deux ou trois îles désertes, et qu'on auroit peut-être pu mieux employer. Il faut de plus en ôter tout le temps qu'on a mis à gagner Achen, et à passer le détroit de Malaca; c'est toujours près de deux mois. Il n'en falloit pas tant pour aller droit de Java jusqu'à la Chine: et je ne m'étonne pas qu'un petit navire anglais que nous avons trouvé à Canton n'ait mis que cinq mois, et même un peu

moins, à faire son voyage. On verra du moins par le nôtre qu'en six mois, pourvu que l'on ne s'égare pas, on peut venir fort aisément de France à la Chine.

Mais pour être à Sancian, nous n'étions pas encore rendus au terme, et sans le père Bouvet, il eût fallu rester où nous nous trouvions. Il partit pour aller trouver le mandarin le plus proche, qui demeure à une petite ville nommée *Couang-Haï*. Il envoya bientôt de là des nouvelles et du secours à M. de la Roque. Un mandarin vint avec des pilotes côtiers, qui répondirent sur leur tête de mener le vaisseau jusqu'à plus de la moitié du chemin de Canton. Il y avoit deux routes pour y aller; l'une au travers des îles, l'autre en prenant le large; mais cette route étoit dangereuse en cette saison, où il ne faut qu'un coup de vent pour pousser un vaisseau très-loin, et l'obliger d'aller relâcher jusqu'aux Moluques. Nous prîmes cependant ce dernier chemin en louvoyant opiniâtrément jusqu'à Macao. Nous n'appareillâmes devant Sancian que le 13 d'octobre, et nous mouillâmes le 24 devant l'île de Macao. Pendant ce temps-là, le père Bouvet passa de Couang-Haï à Canton pour donner avis à la cour de son arrivée; et après avoir écrit et pris des mesures avec les mandarins, il revint au-devant du vaisseau par dedans les îles.

La ville de Macao est bâtie dans une petite péninsule, ou plutôt sur la pointe d'une île qui porte ce nom. Cette langue de terre ne tient au reste de l'île que par une gorge fort étroite, où l'on a bâti une muraille de séparation. Quand on mouille au dehors comme nous fîmes, on ne voit de tous côtés que des îles, qui font un grand cercle, et l'on ne découvre que deux ou trois forteresses sur des hauteurs, et quelques maisons qui sont à un bout de la ville: on diroit même que les forteresses et les maisons tiennent à une terre fort élevée, qui borne la vue de ce côté-là; mais entre cette terre, qui fait une île

assez grande, et Macao, il y a un beau port, et la ville s'étend par dedans le long de ce rivage. Les maisons sont bâties à l'européenne, mais un peu basses. Il y a encore ici de la verdure et un peu de l'air des Indes.

Les Chinois sont en plus grand nombre dans Macao que les Portugais. Ceux-ci sont presque tous métis, et nés dans les Indes ou à Macao même. Il s'en faut beaucoup qu'ils soient riches; aussi les Chinois ne font-ils plus guère de cas d'eux. Les fortifications de Macao sont assez bonnes, le terrain fort avantageux, et il y a beaucoup de canons; mais la garnison est mal entretenue, et comme tout lui vient de Canton, les Chinois sont sans peine les maîtres. Il y a un gouverneur portugais, et un mandarin dont tout le pays dépend, et dont le palais est au milieu de la place. Quand il veut quelque chose, c'est aux Portugais d'obéir. On ne peut pas faire plus d'honneur ni plus de caresses que ce mandarin en a fait à tous les Français. Jamais étrangers n'ont été reçus de cette manière en ce pays-ci. Il est vrai que jamais il n'y étoit venu de vaisseau comme le nôtre. Le nom du Roi ne perd rien de sa grandeur, quand on le prononce à six mille lieues loin de la France, et il imprime dans les cœurs de la plus fière nation du monde un certain respect, qui n'accompagne point le nom des autres princes étrangers.

Le père Bouvet vint nous joindre. Il étoit dans une galère presque aussi longue que notre frégate. Il avoit toutes les marques de distinction qu'ont coutume d'avoir dans cet empire les *King-Tchaïs* (envoyés de la cour); et nos Français qui le virent, ne furent pas peu surpris de ce qu on leur avoit assuré en France, que ce père n'étoit rien moins qu'un envoyé de l'empereur de la Chine. Les Jésuites de Macao nous écrivirent une lettre toute pleine de bonté et de charité. Le père Bouvet alla avec le père

Régis voir le révérend père Ciceri, évêque de Nankin, et les autres Jésuites qui étoient à l'île Verte.

L'île Verte porte ce nom, parce qu'elle est très-bien boisée et fort agréable, et que d'ailleurs tous les lieux d'alentour sont nus et comme déserts; elle est assez proche de la muraille qui sépare Macao du reste de l'île. C'est la maison de campagne des Jésuites portugais. La chapelle est propre, et le corps-de-logis est assez bien bâti; mais sur-tout l'ombre et la fraîcheur rendent ce lieu fort agréable. Le révérend père Ciceri l'avoit choisi pour y faire une retraite de quelques jours. C'est une solitude toute propre pour un homme apostolique, qui veut quelque temps à l'écart, comme Moïse, consulter le Seigneur, et prendre de nouvelles forces, pour travailler ensuite avec plus d'ardeur à la conversion des peuples. Mais il est temps d'achever mon voyage et de me rendre à Canton.

Nous mouillâmes fort heureusement à trois lieues de cette grande ville un dimanche 19 novembre. Le chemin depuis Macao jusqu'au mouillage est difficile, surtout pour un vaisseau comme le nôtre, qui tiroit plus de dix-sept pieds d'eau; et si le père Bouvet n'eût amené avec lui les deux plus habiles pilotes de tout le pays, nous ne l'eussions peut-être jamais fait. On commence à voir ce que c'est que la Chine quand on est entré dans la rivière de Canton. Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de riz, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vue, et qui sont entrecoupées d'une infinité de petits canaux : de sorte que les barques qu'on voit souvent aller et venir de loin sans voir l'eau qui les porte, paroissent courir sur l'herbe. Plus loin dans les terres, on voit les côteaux couronnés d'arbres sur le haut, et travaillés à la main le long du vallon, comme les parterres du jardin des Tuileries. Tout cela est mêlé de tant de villages, d'un air champêtre,

et

et si bien varié, qu'on ne se lasse point de regarder, et qu'on a regret de passer si vîte. Enfin, nous eûmes le bonheur d'entrer dans Canton la nuit du 6 au 7 novembre, après huit mois de navigation, depuis notre départ de France. Nous logeons dans une espèce d'hôtel ou de maison publique aux frais de l'Empereur. Le père Bouvet en a fait donner un semblable à M. de la Roque et aux officiers français. Les Chinois appellent ces sortes de maisons *Cong-Koen;* l'on n'y met que des envoyés de la cour.

Canton est plus grand que Paris, et il y a pour le moins autant de monde. Les rues sont étroites et pavées de grandes pierres plates et fort dures, mais il n'y en a pas partout. Avec les chaises, que l'on loue ici pour peu de chose, l'on se passe aisément de carrosses, dont il seroit d'ailleurs presque impossible de se servir. Les maisons sont très-basses et presque toutes en boutiques; les plus beaux quartiers ressemblent assez aux rues de la foire Saint-Germain; il y a presque partout autant de peuple qu'à cette foire, aux heures qu'elle est bien fréquentée. On voit très-peu de femmes, et la plupart de ceux qui fourmillent dans les rues, sont de pauvres gens chargés tous de quelque fardeau : car il n'y a point d'autre commodité pour voiturer ce qui se vend et ce qui s'achète, que les épaules des hommes. Ces portefaix vont presque tous la tête et les pieds nus; il y en a qui ont un vaste chapeau de paille, d'une figure fort bizarre, pour les défendre de la pluie et du soleil. Tout ce que je viens de dire forme, ce me semble, encore une idée de ville assez nouvelle, et qui n'a guère de rapport à Paris. Quand il n'y auroit que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières où l'on ne voit aucunes fenêtres, et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart, et souvent fermées de simples claies de bambous en guise de porte? Il faut tout dire; on rencontre à

proche point, où Dieu lui fera la grâce de l'embrasser lui-même? Autrefois saint Louis envoya une célèbre ambassade à l'empereur du Catai. Il n'y a jamais eu d'autre Catai que la Chine, comme tous les savans en conviennent aujourd'hui. Le dessein de ce saint Roi étoit de porter cet Empereur à embrasser la religion chrétienne. Oh! si Dieu nous donnoit la joie de voir achever, par le plus grand et le plus glorieux des successeurs de saint Louis, ce que ce zélé monarque commença! enfin l'Empereur a toujours la même confiance aux Jésuites français. Tout le monde convient que le père Gerbillon est l'appui du christianisme dans l'Empire. Le père de Visdelou, qui est très-habile dans les mathématiques et dans les sciences chinoises, est allé, par ordre de l'Empereur, en quelques provinces, pour empêcher les débordemens des rivières, qui ruinoient tout le pays. Le père de Fontaney vint l'an passé à Canton, par ordre de l'Empereur, pour savoir des nouvelles du père Bouvet, et pour le recevoir en cas qu'il y fût arrivé. Ce prince l'attend avec impatience. Ainsi, nous ne pouvions pas venir ici dans de plus heureuses conjonctures. Nous savons de plus que quatre des plus anciens et des plus excellens Missionnaires sont morts après avoir blanchi dans les travaux de cette mission, et gagné une infinité d'âmes à Dieu. Ce sont les pères Prosper Intorcetta, Adrien Grelon, Jean Valat et Dominique Gabiani. Il y a plus de cinquante ans que le père Valat partit de France; on dit qu'il fit le voyage par terre, et qu'il arriva au bout d'un an à la Chine. Il faut réparer ces grandes pertes. Je prie tous les jours Notre-Seigneur qu'il inspire à beaucoup de nos frères de traverser la mer pour venir partager avec nous des travaux qui peuvent être si glorieux et si féconds. Quand nous vivrions ici autant que le père Valat et les autres pères que nous venons de perdre, nous mourrions avant que d'avoir pu parcourir toutes les villes de la Chine, et

nous laisserions encore bien des idolâtres après nous.

Plus les secours seront prompts et nombreux, plus la religion fera de progrès, non-seulement parce que plusieurs Missionnaires font ce qu'un plus petit nombre ne sauroit faire; mais encore parce que le moyen le plus sûr de convertir en peu de temps tout un pays, c'est de convertir d'abord avec éclat une partie considérable de ses habitans. Cela donne de la curiosité aux autres d'apprendre ce qui a pu faire un mouvement si subit, et quand on connoît bien le christianisme, on n'est plus si éloigné de l'embrasser. Nous ne cesserons point, mon révérend père, de vous recommander toujours un dessein si digne de votre zèle et de votre attention. L'intérêt de Dieu vous y engage, et le besoin que nous avons pour sa gloire d'une protection comme la vôtre. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du père Bouvet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Pekin, le 30 novembre 1699.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

QUELQUE heureux qu'ait été le premier voyage que je fis, il y a quatorze ans, de Brest à Siam, sur *l'Oiseau*, frégate du Roi, avec cinq autres prêtres (1) de notre Compagnie, je puis dire que celui que je viens de faire l'a été encore davantage. Nous étions

(1) Les pères de Fontaney, Tachard, Gerbillon, le Comte et de Visdelou.

partis cette dernière fois plus tard que la première, et pour un terme beaucoup plus éloigné ; nous étions dépourvus de cartes et de pilotes, qui sont absolument nécessaires pour naviguer avec quelque sûreté dans les mers de la Chine; et cependant nous n'avons pas laissé de mouiller heureusement aux îles de Canton, sept mois après notre départ de la Rochelle, quoique nous eussions séjourné malgré nous quatorze jours au Cap de Bonne-Espérance, et touché depuis en trois autres endroits, et, ce qui est plus surprenant, quoique nous eussions manqué le détroit de la Sonde, qu'on avoit regardé jusqu'à présent en France comme l'unique route, pour faire en droiture le voyage d'Europe à Siam et à la Chine: mais bien loin que cette disgrâce nous ait été désavantageuse, elle a servi à nous faire trouver à Malaca les cartes et les pilotes qu'on nous eût apparemment empêchés de trouver ailleurs.

Nous n'avons eu qu'un très-petit nombre de malades pendant notre voyage, et nous sommes arrivés, grâces à Dieu, à notre terme, en bonne santé, au nombre de onze Missionnaires; car, quoique nous ne nous fussions embarqués que neuf à la Rochelle, M. le chevalier de la Roque voulut bien augmenter notre troupe, en prenant encore dans son vaisseau les pères Domenge et Barborier, que nous rencontrâmes au Cap de Bonne-Espérance, sur l'escadre de M. des Augers.

Ce qui fut pour nous un grand sujet de consolation en arrivant à la Chine, c'est que conformément à nos vœux, nous eûmes le bonheur de prendre terre à l'île de Sancian, contre l'attente et contre l'intention même de nos pilotes, qui, ayant désespéré la veille de pouvoir gagner cette île, avoient changé de route pour aller mouiller à la vue de Macao. Nous profitâmes d'une occasion si favorable pour visiter le lieu où le corps de saint François-Xavier

fut inhumé la première fois, lorsqu'il finit la carrière de ses travaux apostoliques, et nous y allâmes recueillir, avec la poussière de son ancien tombeau, quelques étincelles de ce feu et de ce zèle vraiment apostolique, dont le cœur de ce grand Apôtre brûla pendant sa vie, et dont il embrase encore tous les jours ceux qui ont le bonheur de l'imiter et de marcher sur ses traces. Comme je découvris le premier ce tombeau par les questions que je fis à quelques pêcheurs de cette île, je fus aussi le premier qui eus la consolation de le visiter avec M. de Beaulieu, enseigne de *l'Amphitrite*. Cet officier commandoit la chaloupe, que M. le chevalier de la Roque avoit fait armer pour me conduire jusqu'à Coang-haï, ville de la province de Canton, située sur le bord de la mer, vis-à-vis de l'île de Sancian qui en relève. J'y allai donc dans l'espérance de trouver quelque pilote du pays qui pût nous conduire sûrement jusqu'à l'embouchure de la rivière de Canton, où nous avions dessein d'entrer. En faisant le trajet de l'île de Sancian à Coang-haï, nous rencontrâmes trois galères armées contre de petits pirates qui écument ces mers, et commandées par un officier chinois que j'avois vu cinq ans auparavant à Canton, et qui me reconnut d'abord. Il m'obligea de monter sur sa galère, et se fit notre conducteur au tombeau de saint François-Xavier, où il avoit été plusieurs fois comme à un lieu révéré dans toute l'île. Nous mouillâmes à une petite portée de mousquet de ce saint lieu, et après avoir mis pied à terre et marqué nos respects et notre vénération au saint Apôtre, par plusieurs révérences et prosternations que nous fîmes, partie à la chinoise et partie à l'européenne, nous chantâmes le *Te Deum* en action de grâces de la protection sensible que ce grand Saint nous avoit obtenue du Ciel pendant tout le voyage, et fîmes ensuite diverses autres prières en commun et en particulier. Cette petite fête fut terminée par une triple

salve de tout ce que nous avions de boîtes, de pierriers et de mousquets dans la chaloupe, accompagnée d'autant de cris de *vive le Roi*. L'ordre avec lequel cela s'exécuta sous la sage conduite de M. de Beaulieu, charma tous les Chinois qui en furent témoins, et leur donna en même temps une idée très-avantageuse de notre nation.

Mes compagnons à qui j'avois indiqué le lieu où étoit le tombeau du saint Apôtre, avant que de l'avoir visité moi-même, brûlant d'une sainte impatience d'y aller rendre leurs devoirs, n'attendirent pas que je leur en fisse savoir des nouvelles plus certaines. L'ardeur qui les transportoit leur fit grimper une haute montagne, chargés des ornemens sacerdotaux et de tout ce qui étoit nécessaire pour célébrer les saints mystères. Après plusieurs heures de marche précipitée à travers ces lieux sauvages et escarpés, ils arrivèrent hors d'haleine au terme désiré de leur pélerinage. Ils y passèrent toute la nuit en veilles et en prières, avec quelques autres personnes qui eurent la dévotion de les y accompagner. Ils y célébrèrent le lendemain matin huit messes de suite, avec des sentimens d'une dévotion qu'on ne sent guère ailleurs que dans ces sortes de lieux. Comme nous avions bien observé les uns et les autres la situation du lieu, une de nos premières pensées, quand nous nous vîmes rassemblés, fut de déterminer la forme et la grandeur de la petite chapelle que nous voulions faire élever à la mémoire de l'Apôtre de l'Orient, selon le vœu solennel que nous en avions fait deux mois auparavant, en cas que ce grand Saint nous obtînt du Ciel la grâce d'arriver cette année-là à la Chine.

L'officier chinois qui m'avoit conduit au tombeau du Saint, me mena ensnite à Coang-haï. Il avertit incontinent le gouverneur de la place dont il dépendoit, de mon retour d'Europe, et du sujet qui

m'avoit porté à m'adresser à lui. Ce mandarin, qui m'avoit vu plusieurs fois à Canton, donna ordre devant moi à l'officier des galères de prendre le meilleur pilote de Coang-haï, et d'aller avec ses galères et notre chaloupe conduire notre vaisseau vers Macao. Pour moi, il me fit accompagner par terre avec les honneurs de *Kin-thaï* ou d'envoyé de l'Empereur, ce que les autres mandarins que je rencontrai sur ma route firent à son exemple jusqu'à Canton, capitale de la province de ce nom, où j'avois pris la résolution de me rendre, pour donner promptement avis en notre cour de notre arrivée, et pour procurer à l'Amphitrite de nouveaux secours. Pendant les trois jours que je fus obligé d'y séjourner, pour recevoir et rendre les visites de tous les officiers généraux de la province, qui me vinrent faire compliment sur mon prompt et heureux retour, j'obtins du vice-roi et du grand douanier, pour l'Amphitrite, la liberté d'entrer aussi avant qu'il voudroit dans la rivière, avec cette distinction qu'il ne seroit ni visité ni mesuré des douaniers, et qu'il ne payeroit aucuns droits, non pas même ceux de mesurage et d'ancrage, que tout vaisseau doit à l'Empereur. Je montai ensuite sur une barque que me donna le vice-roi, et je retournai en diligence, avec deux pilotes chinois très-habiles, porter ces bonnes nouvelles à bord de l'Amphitrite, que je croyois trouver à l'embouchure de la rivière, et que j'allai chercher jusqu'à l'île de Sancian, passant et repassant encore deux fois devant le tombeau de saint François-Xavier; mais ce fut inutilement que j'allai si loin; car pendant que je passois entre les îles, le vaisseau, qui avoit pris le large, vint mouiller à la vue de la ville de Macao, où je le trouvai à mon retour.

M. de la Roque et les autres officiers apprirent avec beaucoup de joie les bonnes nouvelles que je leur apportai. Ils jugèrent par les honneurs que les

Chinois, et particulièrement les mandarins, me faisoient malgré moi, qu'ils seroient reçus agréablement. Ainsi, on ne balança pas un seul moment à entrer dans la rivière, et les deux pilotes que j'avois amenés conduisirent le vaisseau à deux lieues des murailles de la ville de Canton, où l'on mouilla. Pendant ce temps-là, je me rendis dans cette grande ville pour ménager la permission de mettre nos malades à terre dans le village voisin du lieu où l'on devoit débarquer. Je trouvai heureusement le *Tsong-tou ;* c'est un mandarin dont l'autorité égale celle du vice-roi, avec cette différence que le *Tsong-tou* a pouvoir sur deux provinces, et que le vice-roi n'a le gouvernement que d'une seule. Comme je connoissois très-particulièrement ce mandarin, j'obtins de lui et du vice-roi un *Cong-Koen* pour M. le chevalier de la Roque, et pour ses officiers. On appelle ainsi à la Chine les hôtels ou maisons publiques, où on loge les personnes de qualité et les mandarins que la cour envoie dans les provinces. Pour moi, je logeai dans le même Cong-Koen où j'avois logé à mon départ de la Chine pour venir en France, et j'y fus traité à peu près de la même manière que je l'avois été auparavant. L'Empereur étoit dans la Tartarie orientale, quand nous arrivâmes à Canton; mais sitôt qu'il fut de retour à Pekin, il envoya en poste trois *Kin-tchaïs* pour me recevoir. Ces trois *Kin-tchaïs* ou envoyés étoient le père de Visdelou, jésuite français, le père Suarez, jésuite portugais, et un Tartare Mantcheou, nommé *Hencama*, chef d'un tribunal de la maison de l'Empereur.

En arrivant, ils nous dirent en présence du vice-roi, du général de la milice, et de tous les autres mandarins ou officiers-généraux de la province, que l'Empereur avoit eu de la joie de ce que j'étois heureusement arrivé avec mes compagnons; que Sa Majesté souhaitoit que j'en amenasse cinq avec

moi à la cour, et qu'il donnoit aux autres une entière liberté d'aller partout son Empire prêcher la loi du Seigneur du ciel; qu'il prétendoit qu'on remît à l'Amphitrite, qui m'avoit apporté, tous les droits de mesurage et d'ancrage; qu'il accordoit aux marchands venus sur ce vaisseau la permission qu'ils avoient demandée de prendre une maison à Canton, et d'y faire un établissement pour leur commerce; qu'enfin il approuvoit le bon accueil qu'on avoit fait à notre nation, et qu'il souhaitoit qu'on la traitât dorénavant encore avec plus d'honneur et de distinction.

Quelques jours après, les trois envoyés souhaitèrent que je me trouvasse avec tous mes compagnons dans notre maison de Canton, pour nous faire savoir les ordres de l'Empereur. Nous y étant tous rendus, Honcama, en présence des deux autres *Kin-tchaïs*, nous dit de la part de l'Empereur, que ce que Sa Majesté estimoit le plus au monde, c'étoit la vertu, ensuite la science et l'habileté dans les arts; qu'il m'avoit envoyé en France pour y chercher des compagnons qui eussent ces qualités; que m'étant acquitté avec soin de cet ordre, Sa Majesté en avoit de la joie, et qu'elle vouloit retenir à son service cinq de mes compagnons; que pour les six autres, elle leur permettoit d'aller demeurer en quelque lieu de son Empire que ce fût pour y prêcher la religion chrétienne. Après que les envoyés eurent parlé, nos Missionnaires rangés sur deux lignes, firent en cérémonie neuf prosternations à la manière de la Chine, pour remercier l'Empereur de la faveur qu'il leur faisoit. Cela se passa à la vue d'une grande multitude de peuple, qui alla aussitôt en répandre le bruit par toute la ville, ce qui accrédita beaucoup les Missionnaires dans Canton.

Cependant le vice-roi et les autres mandarins, pour se conformer à ce que les *Kin-tchaïs* avoient

marqué, et pour faire encore un meilleur traitement à nos officiers, résolurent de leur donner un festin en cérémonie, et de leur remettre les droits de tous les effets qui étoient sur le vaisseau, ce qui alloit à près de dix mille écus; mais ils exigèrent qu'on fît auparavant un remercîment de pure cérémonie à l'Empereur pour le droit d'ancrage et de mesurage du vaisseau, qui avoit déjà été accordé. Comme ces sortes de remercîmens se font à la Chine avec des prosternations et des cérémonies qui tiennent de la soumission et de l'hommage, nous représentâmes, le père Visdelou et moi, que le capitaine du vaisseau, à qui il appartenoit de faire la cérémonie du remercîment, étant officier du plus grand et du plus puissant monarque du grand Occident, qui recevoit des hommages sans en rendre à qui que ce soit, ne pouvoit pas faire la cérémonie à la manière de la Chine. Les mandarins répondirent qu'il suffiroit que la cérémonie se fît d'une manière qui fût honorable pour les deux nations, c'est-à-dire, partie à la chinoise, partie à la française; et pour cet effet, ils proposèrent eux-mêmes que M. de la Roque, tourné du côté de Pekin, écouteroit la parole impériale que le vice-roi debout et de côté lui annonceroit, touchant la remise des droits du vaisseau, et qu'il l'écouteroit avec respect, ou bien à genoux son chapeau sur la tête, faisant ensuite pour remercîment la révérence à la française, ou bien, s'il aimoit mieux, qu'il l'écouteroit le chapeau bas et le corps courbé sans mettre aucun genou à terre, et qu'il feroit ensuite la révérence à la française.

M. le chevalier de la Roque n'ayant pas trouvé de difficulté à cette dernière manière de remercier l'Empereur, s'offrit de s'y conformer, et il le fit avec un air si noble, qu'il donna dans cette action au vice-roi et autres mandarins présens à cette cérémonie, de l'estime pour sa personne et pour sa

nation. On le régala ensuite avec tous ses officiers, qui eurent tous après lui, dans cette occasion, le pas au-dessus de tous les officiers-généraux de la province.

J'ai dit en cette occasion; car dans un autre festin, qui fut un festin de cérémonie qu'on leur fit par ordre de la cour, et où le vice-roi occupa la première place, comme représentant la personne de l'Empereur, M. de la Roque fut assis au-dessous de lui, mais au-dessus des autres mandarins, qui étoient placés vis-à-vis des officiers français qu'on avoit fait asseoir du côté le plus honorable. M. de la Roque avec qui le vice-roi avoit pris des mesures quelques jours auparavant, avoit mieux aimé être traité de la sorte dans le palais du vice-roi, et par le vice-roi même, que par les autres officiers de la province avec le pas au-dessus d'eux, pour lui et pour tous ceux qui l'accompagneroient.

Après cette cérémonie, nous ne demeurâmes pas long-temps à Canton, où nous laissâmes le père de Broisia pour avoir soin de l'église que nous y avons. Le jour de notre départ, le vice-roi, le *Tsong-tou*, le général de la milice, et tous les autres officiers-généraux de la province, encore en habit de cérémonie, vinrent nous conduire jusqu'au bord de la rivière. Nous apprîmes à Nantchanfou, capitale de la province de Kiam-Si, que l'Empereur étoit parti de Pekin, et qu'il s'avançoit vers la province de Nankin. Nous prîmes notre route de ce côté-là, et nous le rencontrâmes entre Yan-tcheou et Hoaingan, villes d'un grand commerce, qui sont sur le bord du canal, par lequel l'Empereur venoit.

Ce prince ayant été averti de notre arrivée, nous envoya le père Gerbillon, qui nous conduisit, sur une petite barque, vers celle de Sa Majesté. Aussitôt que nous l'eûmes abordée, nous nous mîmes à genoux, selon la coutume, pour nous informer de la

santé de l'Empereur. Dans ce moment il parut à une fenêtre, et me fit l'honneur de me demander comment je me portois, avec un air de bonté capable de charmer les personnes les moins sensibles. Il nous ordonna ensuite de monter sur sa barque; il se contenta alors de me faire quelques questions, ayant été auparavant suffisamment instruit de toutes les particularités de mon voyage, par les longues lettres que j'avois écrites à Pekin.

Le même jour, Sa Majesté nous donna à huit heures du soir une seconde audience dans son cabinet, et nous parla plus long-temps et avec plus de familiarité encore que le matin. Je lui demandai son agrément pour retourner à Yang-tcheou, où nous avions laissé les présens que nous lui avons apportés. Sitôt que nous y fûmes arrivés, nous les arrangeâmes dans un si bel ordre, que plusieurs des principaux seigneurs de la cour qui les virent, et qui ne pouvoient se lasser de les admirer, avouèrent qu'on n'avoit encore rien vu de si rare ni de si curieux en cette cour. L'Empereur, qui voulut les considérer de plus près, se fit apporter chaque pièce l'une après l'autre, et comme il se connoît parfaitement en toutes sortes d'ouvrages, il marqua mieux que personne l'estime qu'on en devoit faire. Mais ce qui le frappa davantage, furent les portraits de la maison royale, et surtout celui du Roi, dont ce prince ne pouvoit détacher ses yeux, comme si le naturel et la vivacité des couleurs de ce tableau eût retracé sensiblement à ses yeux toutes les merveilles qu'il nous a ouï raconter de notre auguste monarque.

Les pères de Visdelou et Suarez, et Hencama, leur collègue, eurent ordre deux jours après de continuer leur voyage jusqu'à Pekin, et d'y faire porter les présens. Pour moi, l'Empereur souhaita que je le suivisse avec le père Gerbillon, en attendant mes quatre compagnons que nous avions laissés derrière.

Comme nous apprîmes le lendemain qu'ils n'étoient qu'à trois lieues d'Yang-tcheou, nous allâmes au-devant d'eux. L'Empereur descendit dans une petite île nommée *Kin-chan*, qui est au milieu du *Kiang*, la plus large et la plus profonde rivière de la Chine.

Ce fut dans cette île enchantée que l'Empereur les vit tous cinq pour la première fois. Après qu'ils l'eurent salué selon les cérémonies chinoises, il les fit approcher de sa personne avec une bonté et une familiarité qu'ils admirèrent ; il leur fit, sur les sciences et sur les beaux arts, diverses questions, qui donnèrent lieu à ces pères de faire voir leur capacité, et de connoître l'esprit et la profonde érudition de l'Empereur. Ils s'attirèrent, dès cette première audience, l'estime de ce grand prince, qui ne put s'empêcher de dire qu'ils lui sembloient très-bien choisis, très-propres pour son service, et qu'il avoit de la joie de les voir. Mais rien ne marqua mieux combien il étoit content, que le commandement qu'il fit qu'on leur donnât des barques plus légères que celles qu'ils avoient, et qu'ils se joignissent au père Gerbillon et à moi pour le suivre dans tout son voyage, qui dura plus de trois mois.

Quoique je me sois proposé de ne rapporter ici aucune particularité de ce voyage de l'Empereur, je ne puis cependant me dispenser de dire quelque chose des marques de bonté et de bienveillance que Sa Majesté donna à neuf ou dix Missionnaires de diverses nations et de différens ordres, qui furent introduits en sa présence par le père Gerbillon pour avoir l'honneur de le saluer, et de lui offrir quelques petites curiosités. Ce prince les fit tous approcher de sa barque pour leur parler plus familièrement, leur envoya des mets de sa table, et même quelque argent, pour faire voir par des marques si publiques de sa bienveillance royale, l'estime qu'il fait de tous les Missionnaires, et pour les autoriser par-là de

plus en plus dans toutes les provinces de son Empire. Et afin de faire honneur à notre sainte religion d'une manière encore plus particulière, il envoya aux deux églises qui sont à Nankin, et à celle de Ham-tcheou, capitale de la province de Tche-kiam, une personne pour y adorer le vrai Dieu, et pour s'informer de l'état de ces églises.

Sur le rapport que fit cet officier, qu'on rebâtissoit l'église de la ville de Ham-tcheou (1), plus célèbre par la dernière persécution qui donna occasion à ce fameux édit en faveur de la religion chrétienne, que par ses peintures et par son architecture, qui la faisoient passer pour la plus belle église de la Chine, il donna une somme d'argent pour achever promptement ce bâtiment.

Des marques si éclatantes et si universelles de l'estime et de l'affection de l'Empereur, tant à l'égard des Missionnaires qui sont à son service, qu'à l'égard de ceux qui demeurent dans les provinces, pourroient faire juger en Europe à ceux qui les apprendront, que ce prince n'est pas éloigné du royaume de Dieu; mais si d'un côté nous avons lieu de rendre au Seigneur mille actions de grâces pour la santé parfaite qu'il lui donne, pour la victoire complète qu'il lui a fait remporter sur le *Caldan* (2), l'unique ennemi qu'il pût craindre; pour le bonheur avec lequel ce grand prince règne sur ces peuples; en un mot, si nous devons remercier Dieu pour toutes les prospérités dont il le comble en cette vie; d'un

(1) Cette église avoit été réduite en cendres peu de temps auparavant, avec une partie de la ville de *Ham-tcheou*, comme on le peut voir dans l'*Histoire de l'édit de l'Empereur de la Chine, en faveur de la religion chrétienne*, p. 65 de la troisième édition.

(2) C'est le roi des *Elouths*, un des plus puissans princes de la Grande-Tartarie, dont l'Empereur de la Chine a conquis les états depuis quelques années.

autre côté, nous avons raison de craindre que ce ne soit là l'unique récompense de toutes les vertus morales qui éclatent dans sa personne, et de la protection particulière qu'il donne constamment depuis tant d'années à notre sainte religion ou à ceux qui la prêchent dans son Empire; à moins que la persévérance de tant de saintes âmes, qui prient depuis si long-temps celui qui tient entre ses mains le cœur des souverains, ne l'oblige enfin à se convertir, et ne lui fasse embrasser des vérités dont il est assez instruit. C'est ce que nous demandons tous les jours au Seigneur, et ce que nous prions tous les gens de bien de demander pour la plus grande gloire de Dieu, et le salut de toute la Chine.

Je suis, etc.

LETTRE

Du père de Premare, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Ven-tcheou-fou, province de Kiam-Si, le 1.er novembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

A mon arrivée en ce pays, j'eus l'honneur d'écrire au révérend père de la Chaise. Comme je ne connoissois guère encore la Chine, je ne fis presque qu'une relation de notre voyage, et des courses que les mauvais temps et l'erreur de nos pilotes nous avoient fait faire en diverses mers hors de notre route, pendant l'espace de près de huit mois. Je ne doute pas qu'il n'ait eu la bonté de communiquer

ma lettre à nos pères, et que vous n'y ayez trouvé des choses assez curieuses, non pas peut-être pour être cherchées, mais du moins pour être remarquées par des voyageurs, quand elles se trouvent dans leur chemin.

Mais maintenant que je commence à connoître ce pays-ci, et que Dieu m'a fait la grâce d'apprendre en si peu de temps assez de chinois pour entendre à peu près ce qu'on dit, et pour faire entendre ce que je veux dire, je suis en état de vous instruire sur bien des choses, sur lesquelles je ne l'aurois pas pu faire dans mes premières lettres, et je crois devoir commencer aujourd'hui par vous parler de ce qui vous touche le plus aussi bien que moi, je veux dire de l'état et des besoins pressans de la religion dans ce vaste Empire. Je n'ajouterai donc rien à ce qu'on vous a écrit tant de fois depuis quelques années, que la Chine est le plus fertile climat et le plus riche pays du monde. La magnificence de l'Empereur et de sa cour, et les richesses des grands mandarins surpassent ce qu'on en peut dire. On est certainement frappé d'abord de ne voir ici que soie, que porcelaines, que meubles et cabinets, qui n'étant pas plus riches, ont pourtant quelque chose de plus brillant que le commun de nos ouvrages d'Europe.

Mais je vous dirai seulement en passant une chose qui semblera d'abord un paradoxe, et qui n'est pourtant que la pure vérité. C'est que le plus riche et le plus florissant Empire du monde est avec cela, dans un sens, le plus pauvre et le plus misérable de tous. La terre, quelque étendue et quelque fertile qu'elle soit, ne suffit pas pour nourrir ses habitans. Il faudroit quatre fois autant de pays qu'il y en a pour les mettre à leur aise. Dans la seule ville de Canton, il y a sans exagérer plus d'un million d'âmes, et dans une grosse bourgade, qui n'en est éloignée que de trois ou quatre lieues, il y a encore, dit-on, plus

de monde qu'à Canton même. Qui peut donc compter les habitans de cette province? Mais que sera-ce de tout l'Empire, lequel est composé de quinze grandes provinces presque toutes également peuplées? A combien de millions cela doit-il monter? Un tiers de ce peuple infini s'estimeroit heureux, s'il avoit autant de riz qu'il en faudroit pour se bien nourrir.

On sait que l'extrême misère porte à de terribles excès. Quand on est à la Chine, et que l'on commence à voir les choses par soi-même, on n'est pas surpris que les mères tuent, ou exposent plusieurs de leurs enfans; que les parens vendent leurs filles pour peu de chose; que les gens soient intéressés, et qu'il y ait un grand nombre de voleurs. On s'étonne plutôt qu'il n'arrive pas quelque chose de plus funeste encore, et que dans les temps de disette, qui ne sont pas ici trop rares, des millions d'âmes se voient périr par la faim, sans avoir recours aux dernières violences, dont on lit des exemples dans nos histoires d'Europe.

Au reste, on ne peut pas reprocher aux pauvres de la Chine, comme à la plupart de ceux d'Europe, leur fainéantise, et qu'ils pourroient gagner leur vie, s'ils vouloient travailler. Le travail et la peine de ces malheureux est au-dessus de tout ce qu'on peut croire. Un Chinois passera les jours à remuer la terre à force de bras; souvent il sera dans l'eau jusqu'aux genoux, et le soir il est heureux de manger une petite écuellée de riz, et de boire l'eau insipide dans laquelle on l'a fait cuire. Voilà tout son ordinaire. Avec cela, plusieurs s'accoutument à souffrir, et si vous en ôtiez les désirs, qui sont si naturels aux misérables, l'innocence de leurs mœurs répondroit assez à leur pauvreté, et à la grandeur de leur travail.

La première réflexion que fait faire aux Mission-

naires la compassion même naturelle qu'on a de ces pauvres gens, c'est de dire : au moins si nous pouvions leur donner les consolations solides que trouvent ceux qui souffrent en suivant les maximes de l'évangile; si nous pouvions leur apprendre à sanctifier leurs souffrances, en leur proposant les exemples d'un Dieu souffrant pour leur amour, et en leur découvrant les biens infinis et le bonheur éternel qu'ils pourroient se procurer dans le ciel par la vie pauvre, pénible et laborieuse qu'ils mènent sur la terre ! Mais comment la voix d'un si petit nombre de Missionnaires peut-elle se faire entendre à cette multitude d'infidèles, qu'on ne compte que par millions, dans un pays surtout où vous savez les difficultés qu'il y a à surmonter par rapport à la langue?

Ne vous lassez donc point, d'ici à bien des années, de nous entendre dire et redire que la moisson est grande, et que le nombre des ouvriers est bien petit. Faites-le comprendre efficacement à ceux de nos pères qui ont quelque envie ou quelque bonne volonté de venir ici, et qu'ils ne croient pas trop ce que je me souviens qu'on nous disoit quelquefois, quand nous nous préparions à passer les mers; dites-leur qu'on exagéroit peut-être le bien qu'il y a à faire dans les missions, et qu'il s'en faut beaucoup que les dispositions des peuples à recevoir le christianisme soient telles qu'on nous le disoit en Europe. On ne vient point encore à nous par troupes demander le baptême, comme nous espérons que cela pourra être avec le temps : mais cependant il n'y a point de Missionnaire, qui, sachant la langue, et s'appliquant aux fonctions de son ministère, ne puisse, avec ses catéchistes, baptiser par an quatre à cinq cents idolâtres.

Mon Dieu ! si un prédicateur des plus zélés d'Europe, étoit assuré de faire, par ses sermons et par ses missions, quatre ou cinq cents conversions chaque

année, ne l'estimeroit-on pas un des plus heureux ministres de l'évangile, et ne se croiroit-il pas peut-être nécessaire? On prend patience ici quand on n'en convertit pas davantage, et cela ne s'appelle que de médiocres commencemens, parce qu'on ne mesure pas ses succès à ceux qu'on auroit pu avoir en France, mais à ceux d'un saint Xavier dans les Indes, et à ceux de nos hommes apostoliques, qui lui succédèrent au Japon, où les infidèles venoient sans nombre se présenter au saint baptême.

Je ne parle point des petits enfans que la misère des parens oblige, comme j'ai dit, d'exposer à la ville et à la campagne, en danger d'être mangés des bêtes, et certainement condamnés, si vous ne les secourez, à mourir dans la disgrâce éternelle de Dieu. Un homme qui n'auroit rien à faire qu'à les aller chercher, pour leur donner le baptême en cette extrémité déplorable, ne perdroit point sa peine; il y auroit peu de jours qu'il n'en trouvât quelqu'un, et leur salut seroit d'autant plus certain, que plusieurs regardent ici la perte de ces innocens comme une décharge nécessaire à la république, et que personne ne se met en peine de les ramasser, de les tirer du sein de la mort: dès le jour de leur baptême presque tous seroient en paradis.

Vous voyez donc bien, mon révérend père, quel est le plus pressant de nos besoins; il nous faut des compagnons de nos travaux: les Missionnaires viendroient ici par centaines, qu'avec la liberté que nous avons de prêcher l'évangile par tout ce vaste empire, il y auroit de quoi les occuper; c'est à cela, comme au plus pressé, qu'il faut faire la première application des aumônes que vous recevrez. N'effrayez pourtant pas les gens en leur faisant trop connoître ce qui seroit nécessaire pour fournir à la subsistance d'un si grand nombre d'ouvriers: ne proposez que ce que chacun peut faire sans trop s'incommoder.

J'ai pensé souvent que la portion congrue que l'on donne en France à un curé ou à un vicaire de campagne, qui n'a pas quelquefois cent paroissiens, est tout ce qu'il faut pour entretenir ici aisément un Missionnaire, qui ne gouvernera pas seulement une église déjà formée, et où il y a quelquefois vingt et trente mille Chrétiens, mais qui fera encore chaque année assez de Chrétiens pour former une paroisse de cinq ou six cents néophytes. Quatre ou cinq personnes unies ensemble peuvent faire une pension pareille sans beaucoup s'incommoder, et le Missionnaire, en ménageant ce petit fonds, ne laisseroit pas d'avoir, outre sa subsistance, de quoi faire encore par intervalles de petites charités.

Je ne puis vous expliquer combien ces charités faites par les Missionnaires, quelque petites qu'elles paroissent, sont utiles et honorables à la religion. Elles confirment de plus en plus les infidèles dans la pensée qu'ils ont que nous ne sommes pas venus chercher leurs trésors, mais leurs âmes et leurs personnes, et l'on sait que c'est ici une des considérations qui les prévient davantage en faveur de notre religion. Elles donnent idée aux Chinois de la charité des Chrétiens d'Europe, à qui nous faisons tout l'honneur de ces aumônes, déclarant souvent que sans la libéralité de quelques âmes généreuses, nous n'aurions de nous-mêmes ni de quoi nous entretenir, ni de quoi leur faire part de ce que nous avons. Le zèle des personnes qui pensent de si loin à des étrangers qu'ils n'ont jamais vus, et dont ils n'auront jamais besoin, les touche et les attendrit autant que tout le reste.

De plus, ceux qui souffrent et qui sont dans le besoin, sont attirés par-là à écouter les instructions qu'on leur fait; ils prennent confiance en des gens qui les aiment, et à proportion que nous leur faisons du bien, ils jugent que nous les aimons, et que

nous ne voudrions pas les tromper. Enfin, elles déterminent ceux des Chrétiens chinois, qui sont les plus accommodés, à faire à leurs frères en Jésus-Christ des aumônes bien plus considérables que les nôtres. Les bonzes prêchent assez la charité, mais c'est pour eux-mêmes qu'ils la prêchent, et non point pour les pauvres; pour nous, nous ne prenons rien pour nos ministères, et de plus nous tâchons de pratiquer ce que nous enseignons. Mais si la charité devenoit plus libérale, et que vous trouvassiez, comme il peut arriver, de ces grandes âmes qui ne refusent rien aux propositions qu'on leur fait d'un bien solide et assuré, nous aurions ici de quoi les satisfaire.

Entre plusieurs sortes d'établissemens qui seroient nécessaires, et qui aideroient beaucoup au progrès du christianisme par l'honneur qu'ils feroient à la religion, il y en a un que plusieurs Missionnaires, aussi-bien que moi, avons singulièrement à cœur: ce seroit de pouvoir établir d'abord dans cinq ou six villes capitales des plus grandes provinces de l'Empire, des espèces d'hôpitaux pour élever ces enfans exposés qu'on auroit empêchés de mourir, et d'être séparés de Dieu pour toujours. Ce seroit proprement ici une œuvre digne de la piété des dames, à qui, par conséquent, vous devriez en expliquer le projet; car ces hôpitaux seroient principalement composés de filles; ce sont elles que les parens exposent plus volontiers, quand ils craignent de se voir surchargés d'enfans; ils en ont encore moins de pitié que des garçons, parce qu'ils croient qu'ils auront plus de peine à s'en défaire et à les mettre en état de gagner leur vie.

On les élèveroit donc jusqu'à un certain âge dans les principes de la religion, et on leur apprendroit les arts du pays, propres à leur condition et à leur sexe. A quatorze ou quinze ans, on les placeroit, comme

on fait en France, chez des dames chrétiennes, qui les préféreroient à des domestiques idolâtres; ou on les feroit entrer en des espèces de monastères, où elles passeroient leurs jours à prier et à travailler. Sur le modèle de ces premières communautés, il n'est pas douteux qu'il ne s'en formât bientôt d'autres composées de personnes plus qualifiées, comme dans les maisons religieuses d'Europe. Les Chinoises ont beaucoup de penchant pour la vie solitaire : outre la disposition qu'on trouve en elles pour pratiquer la piété, elles sont élevées dans la maison de leurs parens hors du commerce du monde; ainsi, on peut croire que la vie du cloître ne leur coûteroit presque rien. On ne leur parle guère de ce grand nombre de vierges qui choisissent Jésus-Christ pour époux dans les divers ordres religieux de l'Eglise, qu'on ne sente qu'elles auroient du penchant à faire à Dieu un sacrifice si beau et si généreux.

Il se forme dans Paris tant de nouveaux établissemens de piété, du moins si les choses n'ont bien changé depuis que j'en suis sorti; une dame de qualité ne pourroit-elle pas entreprendre quelque chose de semblable pour Pekin, par exemple, la capitale de la Chine? On ne seroit point exposé, si loin de l'Europe, à la tentation de la vaine gloire ni aux frivoles applaudissemens qu'attire quelquefois de la part des mondains la qualité de fondatrice. Mais, se pourroit-il faire, ô mon Dieu! que ce fût là ce qu'on cherchât quelquefois dans les bonnes œuvres qui éclatent au-dehors; et si l'on avoit la foiblesse d'être sensible à de pareils retours, par cet endroit même ne seroit-ce pas déjà une raison d'envoyer ses charités à l'autre extrémité du monde, où Dieu seul, qui les connoîtroit, leur donneroit une récompense pleine et entière? Il ne faut pas qu'on renonce à la bonne œuvre que je propose, sur ce qu'une seule personne ne pourroit pas sage-

ment espérer de la faire réussir. Ce qui s'emploie à nourrir et à vêtir un pauvre à Paris, en feroit subsister ici quatre ou cinq; et puis ce n'est pas toujours, en France même, une seule personne qui fait subsister une maison; on se joint plusieurs pour fournir à la dépense.

Il suffit qu'il y en ait une à la tête des autres qui veuille les solliciter, sur la connoissance qu'elle a du besoin de ceux qu'on a résolu de soulager. Il n'est pas même nécessaire qu'on fasse de si grandes aumônes à la fois. On peut en faire moins, et recommencer plus souvent. La manière dont on a reçu à la Chine, les Français qui étoient avec nous sur l'*Amphitrite*, nous fait espérer qu'il s'établira un commerce durable et aisé entre les deux nations, et qu'ainsi nous pourrons recevoir désormais de vos nouvelles, et des charités d'Europe, plus d'une fois l'année. Le voyage n'est tout au plus que de six mois, pourvu que l'on parte de France à la fin de décembre ou au commencement de janvier. Nous avons trouvé à Canton un petit navire anglais, qui est venu d'Europe en cinq mois. Les vaisseaux qui ne partiroient qu'au commencement de mars, ne laisseroient pas d'arriver la même année; mais leur voyage seroit moins sûr et plus long. Nous ne partîmes que le 7 de mars de la Rochelle; nous avons relâché en plusieurs endroits avec perte de beaucoup de temps, parce que nous avions manqué le détroit de la Sonde. Avec tout cela, et malgré un détour de près de cinq cents lieues dans des mers inconnues, où nous n'allions, pour ainsi dire, qu'à tâtons, nous avons vu la terre de la Chine au bout du septième mois. On ne viendroit pas si vîte par terre, quand on ne prendroit aucun détour, et qu'on feroit réglément quatorze à quinze lieues tous les jours.

Je me promets, mon cher père, que tant de dames de vertu, qui sont curieuses de savoir ce qui

se passe au bout du monde, ne seront peut-être pas indifférentes sur ce que je vous écris aujourd'hui; et qu'elles me sauront gré d'avoir fait connoître le besoin où sont pour le temps et pour l'éternité, tant de petites créatures auxquelles on doit prendre un intérêt particulier, parce qu'elles ne peuvent attendre qu'une mort éternelle, après une vie très-courte et très-misérable.

Je finis en vous priant de nouveau de ne vous point fatiguer de nous entendre si souvent demander. Je ne me fusse jamais cru capable d'en venir là; mais on change bien de pensée, quand on voit des besoins d'une certaine espèce. Le zèle peut s'endormir au milieu de la France, dans un lieu où l'on suppose que d'autres feront le bien que nous n'aurons pas fait. Depuis que je me sens ici résolu à consacrer au salut des âmes, mon repos, ma santé, ma vie, je suis persuadé que les plus imparfaits et les plus lâches auroient encore plus d'ardeur et plus de zèle que moi; et que je satisferois mal à mon devoir, si, dissimulant les besoins de nos pauvres églises, j'étois cause peut-être qu'elles fussent moins secourues. Il y a lieu de croire que nous ne vous serons pas toujours à charge. Quand le nombre des Chrétiens riches et puissans se sera accru, c'est à la Chine, et non point en Europe, que nous ferons connoître les nécessités de cette chrétienté; mais l'heure n'est pas encore venue. Long-temps après Jésus-Christ, les premiers fidèles assistèrent les païens qui étoient dans le besoin; et la vue de leur grande charité fut ce qui détermina plusieurs de leurs ennemis mêmes à se faire instruire et à se convertir. C'est du même moyen que nous voudrions nous servir, dans l'espérance que Dieu y donnera les mêmes bénédictions. Je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du père Pelisson, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Canton, le 9 décembre 1700.

Mon très-révérend père,

P. C.

Le zèle que vous avez toujours eu pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes vous a fait prendre tant de part à l'établissement de nos missions de la Chine, que nous n'oublierons jamais les soins que vous vous êtes donnés, ni les biens que vous nous avez faits. C'est ce qui nous engage aussi à ne perdre aucune occasion de vous donner des marques de notre respect et de notre reconnoissance, en vous instruisant des choses qui regardent la religion, soit en ce pays, soit dans les royaumes voisins. Comme je suis persuadé que vous aurez appris ce qui s'est passé les années précédentes, par le père de Fontanay, qui partit d'ici l'année dernière, sur l'*Amphitrite*, pour retourner en France où l'Empereur l'envoyoit, je me bornerai, dans cette lettre, à ce qui est arrivé cette année.

L'Empereur ne se contentant pas d'avoir donné aux Jésuites français une maison dans l'enceinte de son palais, leur accorda quelque temps après un grand emplacement qui joint la maison, pour y bâtir une église, et leur promit de contribuer à cet édifice. Le 26 janvier de cette année, le père Gerbillon étant allé au palais, pria le premier eunuque de la chambre

de dire à l'Empereur qu'on se préparoit à bâtir cette église dans le lieu qu'il avoit eu la bonté de marquer, et que les pères le supplioient de se souvenir de la grâce dont il les avoit flattés de contribuer à cet ouvrage.

L'Empereur fit demander au père Gerbillon pourquoi il n'avoit pas invité les autres pères à venir avec lui, lui demander cette grâce: *car bâtir une église à Dieu*, dit ce prince, *c'est une chose qui regarde tous les Missionnaires, et à laquelle ils doivent tous s'intéresser*. Le père Gerbillon répondit que ne sachant pas si la demande qu'il prenoit la liberté de faire seroit agréable à l'Empereur, il n'avoit pas osé venir au palais d'une manière si éclatante: mais qu'après avoir obtenu cette grâce, il n'auroit pas manqué d'inviter tous les pères à se joindre à lui pour remercier Sa Majesté; et que puisqu'elle le trouvoit bon, il alloit ce jour-là même les inviter à venir demander une faveur qui devoit faire tant d'honneur à la religion chrétienne.

Les pères de nos trois maisons de Pekin, qui sont les seuls Missionnaires de cette grande ville, se rendirent le lendemain au palais. L'Empereur envoya le premier eunuque avec deux mandarins pour recevoir leur requête. Ce prince répondit que bâtir une église étant une chose sainte, il vouloit y contribuer pour faire honneur à leur religion et à leurs personnes, et qu'il donneroit ordre qu'on fournît les matériaux nécessaires. Les pères le remercièrent avec les cérémonies accoutumées, et se retirèrent. Le lendemain, 28 janvier, ils eurent ordre de retourner au palais. L'Empereur leur fit donner à chacun deux pièces de soie et un pain d'argent de cinquante *taëls;* le taël de Pekin vaut à peu près cinq livres monnoie de France.

Le père Grimaldi, comme le plus ancien Missionnaire, et supérieur du collége, dit que n'ayant point

de termes assez forts pour marquer la reconnoissance que lui et ses compagnons avoient des bienfaits dont Sa Majesté les combloit, et Dieu seul pouvant les reconnoître pour eux, ils alloient consacrer l'argent qu'ils venoient de recevoir, à commencer à bâtir l'église du vrai Dieu, afin de l'intéresser par-là en quelque manière à conserver et à bénir la personne d'un prince qui leur étoit si cher. L'Empereur parut fort content de ce remercîment. Le père Grimaldi pria qu'on lui donnât par écrit la permission que le prince nous accordoit de bâtir une église dans l'enceinte de son palais, et qu'on marquât qu'il avoit eu la bonté d'y contribuer. Sa requête fut répondue, et on lui accorda ce qu'il demandoit. L'Empereur ne s'est pas contenté de toutes ces grâces, il a voulu qu'un mandarin de sa maison présidât au bâtiment, pour marquer à toute sa cour que cette église est un ouvrage auquel Sa Majesté s'intéresse d'une manière particulière. Je crois que cet édifice sera bientôt achevé, et qu'on y dira la messe l'été prochain.

C'est une grande joie pour les Chrétiens, de voir que l'Empereur se déclare si hautement le protecteur de notre religion. Le nombre en augmente tous les jours, et il n'y a presque pas de dimanches ni de fêtes qu'on n'en baptise quelqu'un dans les trois églises que nous avons à Pekin. Parmi ceux qui sont morts cette année, nous avons perdu un très-fervent Chrétien, qui se nommoit *Sy-Laoyé*. Il y a dix ans qu'il quitta son mandarinat pour se faire baptiser. Il a été le premier converti parmi les mandarins qui ont soin de marquer les bons et les mauvais jours pour les mariages, pour les voyages et pour les bâtimens. Il avoit composé depuis son baptême sept ou huit livres différens pour la religion, un entr'autres contre la superstition des jours heureux ou malheureux. Il avoit souffert persécution du côté de ses parens, pour avoir embrassé le christianisme, et il étoit

même tombé par-là dans la pauvreté; mais Dieu qui l'avoit toujours soutenu dans ses disgrâces, lui donnoit tant de consolation, qu'il s'estimoit heureux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Comme il a vécu saintement, il y a sujet de croire qu'il est au ciel, où il priera sans doute pour ses compatriotes.

Cette église a encore perdu un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, qui donnoit de grandes espérances. Il est mort peu de temps après son baptême; mais le père qui lui a administré les derniers sacremens, avoue n'avoir jamais vu dans un mourant plus de foi, plus d'espérance et de contrition que dans ce jeune homme. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il fit mettre à genoux ceux qui étoient dans sa chambre; puis levant les yeux et les mains au ciel, et faisant une grande inclination de tête, il leur dit qu'ils adorassent avec lui le Dieu du ciel; il exhorta sa mère à se convertir, et la conjura de ne rien faire à l'égard de sa sépulture, qui fût contraire à la loi chrétienne; après quoi il mourut doucement, regardé de tous comme un véritable prédestiné.

Il y a eu cette année une cruelle persécution dans la Cochinchine. Voici en abrégé ce qu'en écrit le père Jean-Antoine Arnedo, jésuite espagnol; sa lettre, datée de Sinoa capitale de la Cochinchine, est du 31 juillet 1700.

Le 14 mai 1698, la tempête commença à s'élever dans cette cour contre nos églises. Le Roi encore jeune, et extrêmement superstitieux, est entièrement dévoué aux bonzes chinois, qu'il a appelés dans son royaume. Des deux oncles qu'il a auprès de lui, et qu'il écoute fort, le plus puissant sur son esprit est l'ennemi déclaré du christianisme. On abattit alors plusieurs églises, et la persécution seroit peut-être allée plus loin, s'il ne fût survenu une calamité publique, causée par des orages furieux qui firent mille ravages, qu'on s'appliqua à réparer. D'ailleurs, je

prédis en ce temps-là une éclipse d'une manière dont on parut satisfait (c'est le père Arnedo qui parle); ce qui porta la cour à me laisser mon église, et à traiter doucement les Missionnaires.

L'année royale, qui revient de douze en douze ans, suivit bientôt après. Comme on donne au peuple durant cette année une grande liberté, les Chrétiens en jouirent comme les autres; en sorte que nous faisions tous les exercices de la religion aussi publiquement qu'avant la persécution. Au commencement de cette année 1700, quelques voleurs, ou plutôt quelques ennemis des Chrétiens, pour leur attirer des affaires, abattirent et mirent en pièces les idoles de la campagne. Le Roi s'en prit aux Chrétiens, ne doutant point qu'ils ne fussent les auteurs de cette action. Il apprit en même temps qu'il y avoit eu un grand concours de monde dans nos églises le jour des Cendres, qui étoit cette année le 24 février. Il donna ordre qu'à notre première assemblée on fît main-basse sur tous les Chrétiens qui s'y trouveroient. J'en fus averti le 6 mars, et j'empêchai que les Chrétiens ne s'assemblassent.

Nous étions alors cinq Missionnaires d'Europe dans cette ville: MM. Pierre Langlois, et Jean Cappon, ecclésiastiques français; les pères Pierre Belmonté, et Joseph Candonné, jésuites italiens, et moi. Le 12 mars, on vint à main armée dans nos églises, on arrêta nos domestiques, on pilla ce qu'on trouva dans nos maisons, et l'on garda comme prisonniers les Missionnaires chacun dans son église. M. Cappon étoit alors à la campagne. Le 15 du même mois, les quatre Missionnaires qui se trouvèrent en cette ville furent menés dans les prisons publiques. On mit la cangue au cou à M. Langlois, et aux pères Candonné et Belmonté: je n'étois pas assez agréable à Dieu, pour mériter d'être traité pour son amour de la même manière que les autres: on

m'arrêta, mais dès le lendemain on me mit en liberté, à cause de ma qualité de mathématicien.

Le 17, on publia l'édit du Roi, qui ordonnoit qu'on abattît dans tout le royaume toutes les églises des Chrétiens; qu'on brûlât les livres de notre religion; qu'on arrêtât tous les Missionnaires; que tous ceux qui avoient embrassé le christianisme reprissent la religion du pays; et que pour marque d'obéissance, Chrétiens et idolâtres, hommes et femmes, jeunes et vieux, tous généralement foulassent aux pieds la sainte image du Sauveur, qui est toujours la principale que nous exposons dans nos églises, et sur le milieu de l'autel à la vue de tout le monde. Cet ordre s'exécuta d'abord dans le palais, dans les maisons des mandarins, dans les rues et dans les places publiques de cette ville. Nous eûmes l'affliction de voir la sainte image foulée aux pieds par plusieurs lâches Chrétiens; d'autres se cachèrent pour n'y être pas obligés; d'autres furent assez généreux pour refuser de le faire, et méritèrent la couronne du martyre. On assure que notre ami, l'oncle du Roi, ne foula point la sainte image, et qu'il n'obligea aucun de ses gens à la fouler; mais l'autre oncle du même Roi, grand ennemi des Chrétiens, pour s'assurer de l'obéissance de tous les mandarins et des principaux seigneurs catholiques, persuada au Roi de s'en faire donner la liste, et de leur faire fouler en public la sainte image; ce qui a donné occasion à bien des cruautés, pour obliger les martyrs de dire le nom des Chrétiens, et surtout des plus considérables.

Le même jour 17, on brûla presque tous les livres saints; on me rendit tous ceux qui étoient à mon usage, et plusieurs autres qu'on croyoit à moi, sous prétexte que ces livres pouvoient servir aux mathématiques. Je sauvai par ce moyen un missel et le livre de la vie de Jésus-Christ en estampes, qui nous est d'un grand secours pour faire entendre aux gens grossiers

grossiers les mystères de la vie du Sauveur. On amena prisonnier de la campagne M. Cappon, à qui on pressa furieusement les doigts pour l'obliger à dire le nom des mandarins chrétiens. Il souffrit courageusement ce supplice sans en vouloir découvrir aucun, ce qui le fit estimer des païens mêmes. M. Maure de Sainte-Marie, prêtre cochinchinois, élevé au séminaire de Siam, célèbre dans tout le pays pour la médecine, se crut obligé de se cacher dès la première nouvelle de la persécution. J'avois averti MM. Nicolas Fonseca, portugais, et Pierre Semenot, français, qui se cachèrent aussi; mais ils furent tous trois découverts, arrêtés et menés ici. Un bon vieillard nommé *Jean*, frère du célèbre *Emmanuel*, qui avoit bâti à ses frais une petite église dans les montagnes, et qui y faisoit l'emploi de catéchiste, fut assommé de coups pour n'avoir pas voulu donner les livres saints, ni fouler aux pieds la sainte image.

Le Roi avoit ordonné de laisser au pillage des soldats tout ce qui appartenoit aux Chrétiens, à la réserve des choses que nous regardons comme sacrées, qu'il voulut qu'on lui apportât. On lui porta entr'autres choses plusieurs reliques, dont quelques-unes étoient des os entiers. Les ayant prises entre ses mains, et les montrant aux gens de sa cour: *Voilà*, dit-il, *jusqu'où les Chrétiens portent leur impiété, de tirer des tombeaux des ossemens des morts, ce qui nous doit faire horreur. Ils font plus*, ajouta-t-il, *car après les avoir réduits en poudre, ils en mettent dans des breuvages, ou ils en font des pâtes qu'ils donnent aux peuples, et les ensorcèlent par-là si fort, qu'ils courent aveuglément à eux, et embrassent leur doctrine.* Le Roi voyant que ce discours animoit de fureur toute sa cour contre nous, ordonna qu'on exposât ces ossemens dans la place publique, et qu'on fît entendre au peuple l'usage

que nous en faisions. Cela nous fait juger ici, à tout ce que nous sommes de Missionnaires, que ce n'est pas encore le temps de faire en ce pays des présens de ces sortes de choses, ni d'exposer ces reliques à la vénération du peuple, de peur que ce ne soit, comme dit l'évangile, *jeter des pierres précieuses aux pieds des pourceaux* (Matt. 7, 6).

Cependant on tourmentoit furieusement les Chrétiens prisonniers, surtout ceux du pays. Un d'entr'eux à qui, pour son habileté à instruire, on avoit donné le titre de catéchiste général du royaume, dit dès la première question, qu'il n'avoit rien de plus à cœur que d'obéir au Roi, et devint sur l'heure apostat. On se soumit dans toutes les provinces du royaume à l'édit du Roi. Un mandarin considérable vers le pays du Nord refusa généreusement de fouler aux pieds la sainte image. On le conduisit prisonnier à la cour. Etant présenté au Roi : *Il faut tout à l'heure*, lui dit le prince, *fouler aux pieds cette image, ou perdre la vie ; lequel voulez-vous ? Perdre la vie mille fois s'il est besoin*, lui répondit le mandarin; *tout prêt à obéir à Votre Majesté dans tout le reste, je ne puis le faire en ce qui regarde ma religion. Lorsque j'étois encore jeune*, ajouta-t-il, *mon père me mena un jour avec lui à l'église, et me montrant la sainte image : Sache, mon fils, me dit-il, que le Créateur du ciel et de la terre, usant d'une infinie miséricorde à l'égard de l'homme perdu par son péché, nous a envoyé en terre son Fils unique, appelé* Jésus-Christ, *dont voilà l'image, afin que souffrant la mort sur une croix pour l'amour de nous, il nous délivrât de la mort éternelle, dont nous étions tous menacés. Je te laisse sa sainte loi pour mon testament : c'est un héritage plus précieux que toutes les richesses du monde; si tu la gardes fidèlement toute ta vie, je te regarderai, je t'aimerai toujours comme mon fils et comme mon légitime*

héritier; mais si tu étois assez malheureux pour l'abandonner jamais, je te traiterois comme un fils rebelle et dénaturé.

Les mandarins qui étoient présens, voulant faire leur cour au prince, parurent si indignés de cette réponse, qu'ils prièrent le Roi de leur permettre de le mettre en pièces. Le Roi, plus modéré, ordonna qu'il fût renvoyé en son pays pour y être décapité. Dès qu'il y fut arrivé, plusieurs de ses parens, encore gentils, vinrent se jeter à ses pieds dans la prison, le conjurant d'obéir au Roi, ou du moins d'en faire semblant, en approchant tant soit peu le pied de la sainte image, ce qui suffiroit au général des troupes, qui étoit son ami particulier, pour trouver moyen de le sauver; que s'il ne se soucioit pas de sa propre perte, qu'il fût du moins sensible à celle d'une famille désolée, qui lui étoit chère, puisqu'ils alloient tous être enveloppés dans sa ruine. Chose étrange! celui qui avoit montré tant de courage devant le Roi, n'eut pas la force de résister aux prières et aux larmes de ses parens. Il fit semblant de fouler l'image, protestant néanmoins qu'il le faisoit plutôt pour se délivrer de leur importunité, que pour renoncer à la religion chrétienne, qu'il connoissoit être l'unique véritable, et absolument nécessaire pour le salut. Le général étant content, écrivit au Roi que Paul *Kien*, c'étoit le nom du mandarin, avoit enfin exécuté ses ordres. Mais le Roi irrité qu'un autre eût mieux su se faire obéir que lui, commanda qu'on ne laissât pas de trancher la tête du coupable. Paul reçut cette seconde sentence avec une intrépidité merveilleuse. Il reconnut la main de Dieu qui le punissoit visiblement de sa lâcheté. Il la pleura à chaudes larmes jusqu'au dernier moment; et invoquant sans cesse le nom de Jésus-Christ, il mourut, comme nous avons sujet de le croire, dans les sentimens d'une véritable pénitence.

Le 23 d'avril on présenta au Roi quatre Missionnaires : MM. Langlois et Cappon, ecclésiastiques; et les pères Candonné et Belmonté, jésuites. Il ordonna qu'on leur mît au cou une cangue plus pesante, de gros fers aux pieds, et qu'on les menât dans une prison plus rude, où il paroît vouloir les laisser tous mourir de misère. Trois dames furent conduites en même temps en la présence du Roi : Elisabeth Mau, veuve d'un grand mandarin; Marie Son, âgée de soixante ans, d'une innocence et d'une candeur admirables; et Paule Don, qui a eu son mari martyr. Le Roi les condamna à la bastonade, à être rasées, et à avoir les bouts des oreilles et des doigts coupés. Pour les hommes cochinchinois qui ne voulurent pas obéir, le Roi les condamna tous à mort, et la plupart à mourir de faim.

On donna commission d'exécuter la sentence, à l'égard des trois dames chrétiennes, à un capitaine, parent d'Elisabeth. Cet officier conjura sa parente d'obéir au Roi; mais voyant qu'elle étoit inébranlable, il lui dit qu'il craignoit fort qu'après le supplice, on ne l'obligeât à passer le reste de sa vie dans quelque emploi bas et humiliant. *Mon cher parent*, lui répondit cette vertueuse dame, *je suis femme et déjà sur l'âge, et par conséquent fort craintive; aussi ne puis-je assez vous exprimer la crainte et l'horreur que j'ai de voir sous mes pieds la sacrée image de mon Sauveur et de mon Dieu. J'en tremble de tout mon corps seulement en vous parlant; ainsi s'il n'y a point d'autre voie pour me garantir du supplice que de fouler aux pieds la sainte image, j'aime beaucoup mieux mourir.*

L'officier, qui connoissoit sa fermeté et sa grande vertu, trouva un autre moyen de la sauver : il recommanda aux soldats d'épargner sa parente. Ceux-ci, après avoir traité les autres dames avec la dernière rigueur, approchèrent seulement leurs couteaux,

encore tout ensanglantés, des oreilles et des doigts d'Elisabeth, et firent semblant de les lui couper. On jeta ensuite ces trois dames dans une barque. Comme j'y entendis de grands cris, je m'en approchai avec quelques remèdes que je tenois prêts. Je crus que ces cris étoient causés par la douleur du tourment qu'elles avoient souffert; mais je fus fort surpris de voir qu'il n'y avoit que la seule Elisabeth qui se plaignît, et qui fût inconsolable de n'avoir pas souffert pour la foi de Jésus-Christ, pendant que ses compagnes avoient été traitées avec une extrême cruauté.

Cependant on conduisit dans une île, éloignée de cette ville d'environ un quart de lieue, quatre Chrétiens condamnés à y mourir de faim. Le premier s'appeloit Paul So, habile lettré, et savant dans la médecine, dont il se servoit utilement pour porter ses compatriotes à embrasser notre sainte loi. Il avoit été s'offrir de son plein gré aux mandarins de son pays, et les avoit forcés, pour ainsi dire, de le retenir prisonnier. On le condamna d'abord à avoir chaque jour trois coups de bâton sous la plante des pieds, jusqu'à ce qu'on l'eût obligé de se soumettre à l'édit du Roi; mais, comme on vit qu'il persistoit dans sa sainte résolution, on l'amena ici des provinces du nord, où il avoit été arrêté. Un de ses parens nommé *Nicolas*, a été mis à mort dans son pays pour la même cause. Le second prisonnier qui fut conduit dans l'île, étoit Vincent Don, mari de Paule. Le troisième, Thadée Oüen, domestique de M. Langlois, qui avoit beaucoup de piété. Il étoit dans la barque quand M. Emmanuel et cinq autres personnes firent naufrage; il fut le seul qui se sauva, Dieu le réservant pour le martyre. Le quatrième étoit mon catéchiste, nommé *Antoine Ky*. Dès l'âge de quatorze ans, il avoit suivi un de nos pères à Macao, où il demeura deux ans dans notre collége. Il étoit revenu depuis à la Cochinchine, où il avoit mené

durant quelque temps une vie peu chrétienne; mais enfin, il se donna entièrement à Dieu après la mort de sa femme, et se consacra au service des Missionnaires. Il a demeuré les huit dernières années de sa vie dans notre maison; et quoiqu il eût près de soixante ans, plus robuste que ses autres compagnons, il est mort le dernier, après avoir souffert la faim pendant dix-huit jours, sans qu'on lui ait jamais rien donné, non pas même une seule feuille de bétel pour mâcher. La prison de ces martyrs n'étoit qu'une cabane fermée de gros pieux, couverte de branches d'arbres, large de six pieds et longue de huit. Après leur mort on a mis leurs corps en pièces, et on les a jetés dans la rivière par ordre du Roi, afin qu'on ne ramassât pas leurs reliques.

Le 20 de mai, arrivèrent les *sommes* chinoises (espèce de navire), qui apportoient à MM. les ecclésiastiques et à nous, nos petites pensions, qu'on nous envoyoit de Canton. Les mandarins firent tous leurs efforts pour savoir si l'on n'apportoit rien aux Missionnaires; mais le capitaine chinois eut assez d'habileté pour se dérober à leur vigilance. Il me mit entre les mains tout ce qu'on lui avoit confié, ce qui n'a pas peu servi à donner quelque soulagement à tous les confesseurs de Jésus-Christ qui étoient dans les prisons. Michel Oüen, soldat, eut la tête tranchée pour la foi, dans sa maison, le 25 de mai. Un jeune écolier, après avoir enduré douze jours la faim, étant comme égaré et hors de lui-même, renia la foi pour avoir à manger. On lui demanda s'ils souffroit beaucoup de la faim; il répondit qu'il sentoit dans les entrailles un feu si dévorant et si insupportable, qu'il n'avoit pu l'endurer plus long-temps, quoiqu'il soit bien persuadé d'ailleurs qu'il n'y a point de vraie religion que la chrétienne.

Je ne saurois dire ce que le père Candonné, âgé

de soixante-trois ans, et fort incommodé, souffre sous la *cangue* et aux fers. Il résiste pourtant courageusement aussi bien que M. Cappon; mais les incommodités de la prison ayant causé un flux de sang au père Belmonté, il est mort le 27 de mai, après s'être confessé et avoir reçu l'extrême-onction. Il étoit de Rimini en Italie, et il y a huit ans qu'il passa en cette mission avec M. Cicery, évêque de Nankin, qui revenoit d'Europe. Sa douceur admirable et sa grande charité le rendoient aimable à tout le monde, et particulièrement aux pauvres, dont il étoit le protecteur et le père. Quoiqu'il fût d'une foible constitution, il paroissoit infatigable. Comme les travaux où son zèle l'engageoit, l'avoient extrêmement affoibli, ses supérieurs lui avoient mandé de revenir à Macao, pour y rétablir sa santé : mais Dieu en a disposé autrement, et l'a appelé, comme nous avons sujet de le croire, à la gloire des bienheureux; car non-seulement il est mort en véritable chrétien et en parfait religieux, dépouillé entièrement de tout, mais presque de la même manière que saint Jean, pape et martyr, dont l'Eglise célèbre la fête le 27 de mai, lequel ayant été mis en prison à Ravenne, par l'ordre du roi Théodoric, y mourut de misère et de faim, pour la défense de la religion catholique. Le Roi m'a permis de faire ensevelir le père Belmonté; je l'ai fait de nuit, dans un lieu où étoit il y a peu de jours une très-belle église.

La persécution a été très-cruelle dans les provinces; il y a eu plusieurs martyrs; nous ne savons pas encore les circonstances de leurs combats. Le 19 de juin mourut de mort subite l'oncle du Roi, le grand ennemi de notre sainte religion. Il venoit de dîner, et voulant se jeter sur son lit, comme pour se reposer : *Ah! je me meurs*, dit-il un moment après à une de ses femmes qui n'étoit pas éloignée; et sur l'heure même il expira. Tout le

monde a regardé cette mort comme une punition évidente de Dieu, pour les maux qu'il avoit causés aux Chrétiens. Deux jours auparavant, un bon serviteur de Dieu, nommé François Dirk, avoit en quelque sorte prédit cette mort, disant que ce prince, à cause de sa haine et de sa cruauté contre tant de gens de bien, ne tarderoit pas à en être puni, et que Dieu vengeroit assurément ses serviteurs, qu'on accabloit d'une manière si impitoyable et si injuste. Un autre mandarin, ennemi des Chrétiens, a eu depuis peu sa maison entièrement brûlée, avec douze de ses gens, qui ont été enveloppés dans cet incendie. Dieu a encore fait sentir à quelques Chrétiens apostats les fléaux de sa justice; il y en a de possédés du démon, d'autres alités, qui souffrent des douleurs insupportables; d'autres sont tombés dans le dernier mépris; presque tous paroissent accablés de tristesse, pressés, sans doute, par les justes remords de leur conscience. Plusieurs souhaitent d'être reçus à pénitence, et ils le demandent avec de très-grandes instances; mais nous ne croyons pas qu'il soit encore temps de leur accorder cette grâce, du moins à ceux qui se portent bien. Quelques-uns offrent de grandes aumônes pour le soulagement des Chrétiens prisonniers. Les Missionnaires ont délibéré s'il falloit les recevoir ou non; leurs avis ont été partagés.

M. Langlois, le père Candonné et M. Fonseca, ont jugé qu'il falloit les accepter pour les raisons suivantes : Les prisonniers ont besoin de secours; c'est un conseil de l'Ecriture de racheter ses péchés par l'aumône; les coupables peuvent se porter au désespoir, et de rage renoncer tout à fait à la religion, si, pour une faute qu'ils ont commise, comme tout le monde en est persuadé, plutôt par foiblesse que par malice, et qu'ils détestent de tout leur cœur, ils se voient si fort méprisés, qu'on ne

daigne pas même recevoir leurs aumônes, quoiqu'on reçoive celles des idolâtres. Mais M. Cappon, M. Semenot et le père Belmonté ont toujours jugé, vu la disposition des esprits en ce pays, qui croient qu'on vient à bout de tout à force d'argent, jusqu'à obtenir des mandarins les plus sévères le pardon des plus grands crimes; ils ont jugé, dis-je, qu'il ne falloit recevoir ni présens ni aumônes de ces apostats, de peur de donner sujet de croire qu'à la balance des Missionnaires, les crimes les plus énormes, comme est l'apostasie, deviennent légers, quand on met de l'autre côté une bonne somme d'argent, et parce qu'ils se persuaderoient s'être bien lavés auprès de nous de leur faute, dès qu'ils verroient que nous aurions accepté leurs aumônes. Pour moi, j'ai opiné qu'il ne falloit point faire de règle générale; mais qu'après avoir examiné la disposition particulière de ceux qui offroient leurs aumônes, et les marques de douleur dont ils les accompagneroient, on devoit recevoir celles des uns, et rejeter celles des autres. Ainsi, on ne pourroit pas dire et que l'argent suffit seul pour être réconcilié, et que l'aumône ne sert à rien, quand on donne d'ailleurs en la faisant, des signes d'une sincère pénitence.

Le 28 de juillet, M. Langlois mourut de misère dans sa prison, comme le père Belmonté. Je lui donnai la veille l'extrême-onction, et de l'avis des autres Missionnaires, je l'enterrai dans sa maison, au lieu où peu auparavant étoit son église. Il étoit, après le père Candonné, le plus ancien Missionnaire de la Cochinchine; il savoit beaucoup de secrets de médecine, ce qui lui avoit donné un grand crédit. Les néophytes l'aimoient beaucoup, et il leur faisoit de grandes aumônes.

MM. Cappon, Semenot, Fonseca et le père Candonné, sont encore en prison. Pour moi, je loge dans un petit jardin qu'on m'a donné auprès du

palais. Le titre de mathématicien me met en état d'aller librement partout, de visiter nos pauvres prisonniers, et de dire tous les jours la messe. M. Clément, séculier, a perdu tous ses biens, parce qu'il est Chrétien ; il vit fort content de s'en voir dépouillé pour une si bonne cause. Pour ce qui est des autres Missionnaires, on dit que M. l'évêque Don Francesco Pirés, MM. Jean Auzier et René Gourget, français, et Laurent, cochinchinois, sont cachés dans les îles ou dans les montagnes ; que les deux MM. Charles, français de nation, qui sont venus de Siam ici pour recevoir l'ordre de prêtrise, ont été arrêtés prisonniers ; que M. Feret, qui, pour ses incommodités, se retiroit au séminaire de Siam, est mort des fatigues du voyage. Le père Joseph Perés, de notre Compagnie, a été arrêté prisonnier près des frontières de Camboye. Enfin, le père Christophe Cordeiro est dans les provinces du Midi, en danger d'être découvert à chaque moment.

Voilà, mon révérend père, un abrégé de la relation du père Arnedo. Je suis, etc.

LETTRE

Du père de Tartre, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. de Tartre son père.

A Canton, le 17 décembre 1701.

MON TRÈS-CHER PÈRE,

P. C.

ME voilà enfin arrivé à la Chine, après une navigation de sept à huit mois, pleine de dangers et de fatigues. La première chose que je vous demande, après

que vous aurez lu cette lettre, c'est de remercier Notre-Seigneur de m'avoir conduit dans cette terre de promission, après laquelle je soupirois depuis tant d'années. Notre voyage a été singulier en deux choses : la première, que jamais vaisseau n'étoit venu à la Chine en si peu de temps, puisqu'en moins de cinq mois, nous nous sommes trouvés à cent cinquante lieues des terres de la Chine ; la seconde, que jamais vaisseau n'a eu tant de peine à y entrer : car depuis plus de quatre mois que nous avons fait tout ce qui dépendoit de l'industrie humaine, nous n'avons pu gagner Canton, qui est le port où le vaisseau devoit hiverner. Tout ce temps-là s'est passé à essuyer des tempêtes, et à errer d'île en île, dans une attente continuelle du naufrage ; trop heureux, après tous ces dangers, d'avoir trouvé, à plus de cent lieues de Canton, un endroit où le vaisseau puisse être à l'abri des vents pendant l'hiver.

C'est de cet endroit que je me suis rendu ici par terre, pour me rejoindre à la troupe apostolique, qui y étoit déjà depuis la Nativité de Notre-Dame. Car après que nous eûmes pensé périr la première fois, le père de Fontaney voyant que le vaisseau faisoit peu de chemin, s'étoit embarqué à Sancian, sur quelques galères que les mandarins lui avoient envoyées, et avoit mené avec lui les pères Porquet, de Chavagnac, de Goville, le Coulteux, Jartoux, Franqui et le frère Brocard ; tandis que le père Contancin et moi, nous restions sur le vaisseau, pour en suivre jusqu'au bout la destinée en qualité d'aumôniers. C'est surtout depuis ce temps-là que Dieu nous a mis, mon compagnon et moi, à toutes sortes d'épreuves. Nous sommes faits à présent à voir la mort de près, et le manquement de ressource où nous nous sommes trouvés au milieu des plus grands périls, nous a accoutumés à ne mettre jamais notre confiance que dans les miséricordes du Seigneur.

C'est à lui seul que nous sommes redevables d'être échappés vingt fois du naufrage : car, quoique nous eussions un capitaine et des officiers très-expérimentés, les mers où nous voguions étoient si intraitables, et les orages si violens, que toute leur habileté dans la navigation leur devenoit inutile. Dieu soit béni à jamais de nous avoir préservés de tant de dangers ! Nous sommes présentement au port. Jamais je n'ai eu plus de santé ni plus de forces ; il ne me manque à présent que de savoir suffisamment la langue, pour m'employer tout entier à faire connoître ce grand Dieu à un million de Chinois, que j'ai devant les yeux, et qui ne le connoissent pas encore.

Il y a trop peu de temps que je suis ici pour parler savamment de cette mission. Je ne veux rien mander en Europe que je n'aie vu moi-même, ou dont je ne me sois assuré par le rapport de gens dignes de foi. Dans cette lettre, je ne ferai que vous rendre compte des aventures les plus singulières de notre voyage. Vous me demandâtes à mon départ que je vous les fisse savoir ; il faut vous obéir, mon très-cher père, et vous marquer le profond respect que je veux conserver pour vous en quelque endroit du monde que je me trouve. Je vous avois déjà écrit de l'île de Gorée, près du Cap-Vert, où nous trouvâmes quelques vaisseaux français. Comme ces bâtimens devoient bientôt retourner à Saint-Malo, nous les chargeâmes de nos lettres. Si elles vous ont été rendues, vous aurez déjà appris ce qui nous étoit arrivé depuis le Port-Louis, d'où nous partîmes le 7 mars 1701, jusqu'au Cap-Vert, où nous étions alors.

Mais, après tout, nous n'avions encore vu que les mers pacifiques, hormis vers le cap Finistère, où elles sont assez grosses pour des gens qui ne sont pas encore emmarinés. Nous n'avons souffert que ce que souffrent les nouveaux venus, dont l'imagi-

nation n'est pas encore faite à voir s'abaisser sous leurs pas le plancher qui les soutient, ni à demeurer dans des maisons qui tournent à tous vents. La plupart en furent quittes pour cinq ou six jours d'étourdissement et de maux de cœur. Il y en eut même qui ne furent pas si long-temps incommodés. Pour moi, je payai dans une après-dînée tout ce que je devois à la mer; et pendant que les autres étoient encore tout languissans, et pouvoient à peine se soutenir, je m'étois déjà fait le pied marin, comme si j'eusse été un vieux navigateur; et je me vis dès-lors en état de faire sur notre vaisseau les fonctions d'aumônier, que j'ai toujours exercées depuis ce temps-là.

Après que nous eûmes doublé le cap Finistère, ce ne fut plus qu'une agréable promenade de quarante ou cinquante lieues par jour, que nous faisions sans peine à la faveur des vents alisés. Nous étions tous les jours vis-à-vis quelque nouveau royaume, et nous passions d'une partie du monde en l'autre, tout en dormant. Nous allâmes reconnoître l'île de Fer, où les géographes français ont fixé leur premier méridien, et après y avoir commencé à régler notre estime en longitude, nous fîmes route droit au Cap-Vert, d'où nous découvrîmes, dès le 24 mars au soir, les deux montagnes qu'on nomme *les Mamelles*. N'ayant pu gagner la rade que pendant la nuit, nous donnâmes l'épouvante à ceux de la forteresse de Gorée et à deux vaisseaux Maloüins qui étoient mouillés tout auprès. Ils appréhendoient que nous ne fussions des corsaires ou des ennemis, qui fussent venus là de nuit pour quelque mauvais dessein; et dans cette pensée ils se disposoient déjà à nous recevoir par une décharge de tous leurs canons. M. Oury, notre capitaine en second, alla avec la chaloupe de notre vaisseau les tirer d'inquiétude, et leur apprendre qui nous étions. Le lendemain, qui étoit le vendredi-saint,

M. de la Rigaudière, notre capitaine, voulut qu'on commençât le jour par entendre prêcher la passion de Notre-Seigneur et par adorer la Croix, ce que tout le monde fit avec de grandes démonstrations de dévotion et de religion, excepté quelques matelots nouveaux convertis, qui allèrent se cacher, pour n'être pas obligés d'assister à cette pieuse cérémonie.

Pendant que nous demeurâmes au Cap-Vert, nous fîmes faire les pâques à l'équipage. C'étoit trop pour cela que neuf prêtres que nous étions : on se partagea. Les uns allèrent à la forteresse de Gorée, où ils prêchèrent et confessèrent pendant tout ce saint temps; les autres s'attachèrent aux deux vaisseaux Maloüins, où ils trouvèrent de quoi exercer leur zèle: il y en eut qui se transportèrent dans le continent d'Afrique, et qui allèrent à une ville qui s'appelle *Rufisque*, où ils instruisirent quelques Portugais chrétiens. Je suis surpris que depuis que les Français se sont emparés de l'île de Gorée, sous M. le maréchal d'Estrées (le 1er novembre 1617), il ne soit encore venu à personne la pensée d'établir là une mission. Il y auroit beaucoup de bien à faire; on y trouveroit des Chrétiens peu réglés à réformer, de vertueux catholiques à entretenir dans la piété; des esclaves qui appartiennent aux Français, à instruire et à baptiser; des millions de Nègres mahométans, plus faciles qu'ailleurs à convertir; car, comme ces peuples ne sont pas fort instruits dans leur religion, et qu'ils ne savent que ce que leurs marabous leur apprennent en leur lisant une espèce d'alcoran qui n'est pas celui des Turcs, mais un tissu d'impertinences et de fables grossières; il y a de l'apparence qu'ils écouteroient bien plus volontiers les vérités solides du christianisme, et qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à l'embrasser. Ils honorent Mahomet, et sont fort religieux à se faire circoncire. La plupart se mêlent de magie, du moins font-ils

acheter à très-grands prix des pactes écrits en caractères mystérieux qu'ils appellent *grisgris*, et qu'ils donnent comme des remèdes préservatifs contre toutes sortes de maux. Un de ces Nègres ne crut pas, après trente ans de servitude, avoir perdu son temps d'obtenir pour récompense un de ces *grisgris;* il prétendoit, en le portant, être à l'épreuve de tous les coups de mousquet et d'épée qu'il pourroit recevoir. Il ne voulut pas cependant que nos Français en fissent sur lui aucune expérience. En quittant cette terre infortunée, il n'y eut pas un seul Missionnaire qui ne gémît devant Dieu, de l'extrême abandon où étoient ces pauvres Nègres, et qui ne fût volontiers demeuré avec eux, dans l'espérance de les gagner à Jésus-Christ.

Nous ne restâmes que huit jours au Cap-Vert; parce que nous n'avions pas encore grand besoin de rafraîchissement ni de repos, et que d'ailleurs ce n'est pas un lieu fort propre à séjourner. Gorée est une petite île où il n'y a de place que pour la forteresse et pour quelques habitans; à peine pûmes-nous y trouver assez d'eau pour remplir nos barriques.

Le bétail qu'on pourroit tirer du continent ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de pâturages. L'air y est toujours embrasé, et la terre stérile. Dans la campagne, on voit des éléphans, des cerfs et des singes. Les habitations ne sont que de méchantes cases couvertes de roseaux; les habitans vont presque nus, et tout leur habit consiste dans une toile de coton dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse; c'est tout ce que la chaleur du pays leur permet de porter sur eux. Ils n'ont pour toute nourriture que du millet, point de vin, point de blé, point de fruits. Ce qui est admirable, c'est que ces malheureux ne laissent pas de croire que leur pays est le paradis de la terre. On leur feroit une

espèce d'injure de paroître leur porter compassion; aussi les voit-on toujours avec un visage gai et riant, et sans la crainte des coups de bâton que les Européens ne leur épargnent guère, ils ne changeroient pas de condition contre qui que ce fût. Ils sont de ces peuples qui croient que le blanc est la couleur des diables, et qui comptent parmi les prérogatives de leur nation d'être les peuples les plus noirs de l'Afrique. Il est certain que cette couleur ne rend point désagréable, quand c'est un noir d'ébène bien profond et bien éclatant, comme ils l'ont effectivement presque tous.

Ce fut le 31 mars que nous sortîmes de la rade de Gorée, avec un bon vent. En moins de deux heures, toute la côte d'Afrique disparut à nos yeux. Le gouverneur de la forteresse nous avoit avertis de nous tenir sur nos gardes, tandis que nous serions dans ces parages; parce qu'il avoit eu avis qu'il rôdoit des corsaires aux environs de Gambie et des côtes du Sénégal; mais nous fûmes assez heureux pour n'en point trouver. Vers les 7 ou 8 degrés de latitude nord les calmes nous prirent, et nous commençâmes à ressentir d'excessives chaleurs. Nous avions le soleil presque sur nos têtes, et il ne faisoit point de vent. Nos officiers auroient bien voulu se baigner, mais on n'ose le faire dans ces mers, à cause des requins. Nous en prîmes une assez grande quantité; car dans les calmes on les voit d'ordinaire à la suite des vaisseaux; mais ceux que nous pêchâmes n'avoient guère que six ou sept pieds de long, et ce n'est rien en comparaison de tant d'autres poissons plus gros qui sont dans ces mers. Nous vîmes des souffleurs de plus de vingt pieds de long. Enfin, nous passâmes pour la première fois la ligne. C'étoit un dimanche. Par respect pour ce saint jour on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les matelots ont donné fort mal à propos le nom de *Baptême*.

Elle

Elle consiste à baigner dans une cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédimer de cette vexation, qui est devenue depuis long-temps une espèce de droit incontestable.

Depuis la ligne jusqu'au détroit de Java, qui est la première terre des Indes que nous ayons reconnue, c'est-à-dire, dans l'espace de plus de quatre mille lieues, il ne nous arriva rien de remarquable, et notre navigation fut très-heureuse. Nous trouvâmes seulement quelques calmes, durant lesquels les courans nous firent approcher fort près des côtes de l'Amérique. Nous eûmes aussi quelques gros temps dans les mers du Cap de Bonne-Espérance, et par le travers du banc des Aiguilles. Nous n'avions point encore vu la mer si agitée; mais nous craignions assez peu, parce que nous étions bien loin des terres. Les vents furieux, qui élevoient les vagues aussi haut que des montagnes, ne nous empêchoient pas de faire nos quatre-vingts et cent lieues par jour. Il y avoit de la fatigue; mais quel plaisir aussi de se voir avancer à si grandes journées vers son terme! Avec cela nous avions le divertissement d'une chasse et d'une pêche toutes nouvelles. On tiroit les poissons en volant, et on prenoit les oiseaux à la ligne. Cela vous paroîtra extraordinaire, et rien n'est pourtant plus vrai. Les marsouins ou cochons de mer sont des poissons; lorsqu'ils paroissoient hors de l'eau, et qu'ils s'élançoient, on les frappoit à coups de dards; et les damiers, qui sont des oiseaux, venoient se prendre sur la superficie de l'eau à des hameçons où étoient attachés des appâts. Les froids qui se rendent sensibles en ces quartiers-là, après qu'on est sorti de la zone torride, causèrent le scorbut à une grande partie de notre équipage; trois hommes en moururent assez promptement. La crainte de la mort disposa deux de nos matelots, l'un Suédois et l'autre Hollandais,

à écouter plus volontiers nos instructions, et à faire ensuite abjuration du luthéranisme. Enfin, nous découvrîmes les terres de Java.

L'endroit où nous allâmes reconnoître cette île, étoit plus loin de soixante lieues vers l'orient qu'il ne falloit. On voit là des montagnes aussi hautes que celles des Vosges; mais en retournant sur ses pas vers l'entrée du détroit de la *Sonde*, les terres s'abaissent et l'on découvre de belles et grandes plaines, parsemées de bocages d'espace en espace, et ornées d'une infinité d'arbres extraordinaires, de cocotiers, de bananiers, etc. Je ne sais si ce pays est véritablement aussi beau qu'il nous le paroissoit de loin; car les yeux d'un homme enfermé dans un vaisseau depuis quatre mois sont bien trompeurs. Toute terre lui fait un agréable spectacle. Un rocher sur lequel il aperçoit quelque verdure, le réjouit. Enfin, rien n'est si triste que de voir toujours un vaisseau et toujours la mer. On avoit ordre de mouiller à l'île du *Prince* pour y faire en passant du bois et de l'eau, et non pas à l'île de Java, qui appartient aux Hollandais, de peur qu'ils ne nous inquiétassent. Néanmoins, comme l'île du Prince est déserte, et qu'il y a beaucoup de tigres, elle n'étoit propre ni à mettre nos malades à terre, ni à nous fournir les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Il falloit donc à tout hasard aller à l'île de Java, et jeter l'ancre auprès d'une habitation des insulaires.

Un petit brigantin garde-côte vint d'abord nous reconnoître et nous demander, de la part des Hollandais, qui nous étions. On dit au capitaine, pour l'amuser, de nous aller chercher des bœufs, des cabris, des poules et d'autres rafraîchissemens, pendant que nous écririons à Messieurs les Hollandais qui étoient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades. Ils s'occupoient déjà à s'enterrer tout vifs dans le sable; c'est le remède le plus prompt

pour guérir le scorbut, lorsqu'on vit débusquer de derrière une pointe de l'île un gros vaisseau qui portoit pavillon hollandais. Aussitôt nous mîmes notre pavillon en berne; c'est le signal pour avertir ceux qui sont à terre de revenir. Ces pauvres malades, qui d'abord ne pouvoient se traîner, retrouvèrent leurs jambes à la vue d'un vaisseau hollandais, et se rembarquèrent très-lestement. Le vaisseau hollandais s'approcha de nous; mais voyant qu'on ne se donnoit aucun mouvement à son approche, et qu'on ne daignoit pas même arborer de pavillon, ni lui donner aucune connoissance de ce que nous étions, il craignit à son tour, et s'éloigna de lui-même, de peur apparemment qu'il ne nous prît envie de l'y obliger à coups de canon.

Après avoir fait de l'eau et quelques provisions à Java, on remit à la voile dès le soir du même jour avec un assez bon vent. Le lendemain à la pointe du jour, nous donnâmes l'allarme au vaisseau hollandais, qui crut que nous arrivions à toutes voiles sur lui. Il appareilla en hâte pour prendre le dessus du vent, mais on se contenta de le laisser derrière, afin qu'il ne pût point donner de nos nouvelles à Bantam, avant que nous fussions sortis du détroit. Le calme nous retint dans un même lieu presque le reste du jour, ce qui donna le loisir à une infinité de petits canots des Javans de venir nous apporter des fruits et des raretés du pays, des cocos, des bananes, des ananas, des ramplimoutes, des singes et des oiseaux fort curieux. J'y remarquai entre autres, des perdrix extraordinairement belles, et de petites perruches d'une gentillesse charmante. Ces perruches ont, comme les beaux perroquets, le plumage mêlé de vert et de rouge; mais elles portent trois ou quatre petites plumes élevées sur la tête à peu près comme celles des paons, et ne sont pas plus grosses qu'un tarin. Quand j'aperçus cette foule d'In-

diens qui tournoient et voltigeoient autour de notre vaisseau, dans des creux d'arbres qui leur servoient de bateau; que je vis ces arbres extraordinaires qui bordoient le rivage de part et d'autre; que je reconnus ces îles et ces mers dont j'avois lu les noms barbares dans la vie de saint François-Xavier, je commençai tout de bon à sentir que j'étois dans un nouveau monde; je promenois avec plaisir ma vue de tous côtés dans l'étendue immense de ces plages, que les miracles de l'Apôtre des Indes, et encore plus ses souffrances et les conversions qu'il y a faites, ont rendues si fameuses.

Nous passâmes heureusement et en très-peu de temps les détroits de Java et de Banka, qui sont deux endroits des plus critiques de la navigation de la Chine, et nous touchâmes à l'île de Polaure, où l'on avoit résolu de prendre un peu de repos. Cette île est habitée par les Malais, qui sont Mahométans de religion. Ils ne dépendent que d'un capitaine, qu'ils se choisissent eux-mêmes. C'est une espèce de petite république. Les Malais sont noirs, mais un peu moins que ceux que nous vîmes à Gorée. Ils vont presque nus; ils n'ont qu'une écharpe de toile peinte ou de tafetas qu'ils se mettent autour du corps en cent façons, toutes un peu négligées, mais toutes naturelles et d'un très-bon air. Ils portent tous à la ceinture une espèce de poignard ou de cric, dont ils se servent dans l'occasion avec une adresse merveilleuse. Ils sont braves naturellement; et quand ils ont pris leur opium, qui leur cause une espèce d'ivresse, ils deviennent redoutables : nos Français l'éprouvèrent à la révolte de Siam. J'ai ouï raconter qu'un Malais ayant reçu un coup de pique dans le ventre, et n'étant plus en liberté de s'approcher de son ennemi, qui demeuroit toujours éloigné de lui de la longueur de la pique, il se l'enfonça lui-même toute entière dans le corps à force de bras, et à travers

toute sa longueur, alla tuer celui qui l'avoit blessé. Ce fait est bien inventé, s'il n'est pas entièrement véritable.

Quand nous arrivâmes à Polaure, le gouverneur de l'île pria le capitaine de notre vaisseau de ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'île, parce qu'il n'y avoit, disoit-il, que trois ou quatre jours qu'un forban, qui avoit pris pavillon français, étoit venu piller quelques-unes de leurs habitations, et qu'il y avoit à craindre que ces insulaires voyant notre pavillon blanc, ne nous prissent pour des voleurs, et ne se jetassent, les armes à la main, sur ceux qui approcheroient de leurs cases. Que cela fût vrai ou non, pour ménager ou le ressentiment ou la jalousie de ces barbares, on se renferma dans un espace assez petit vers le rivage où l'on débarqua les malades. On nous apportoit là de toute l'île toute sorte de rafraîchissemens, et le gouverneur lui-même y mettoit le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'échange ici ce que l'on achète, ce métal étant regardé comme inutile à la vie; c'est avec du fer. Ils en font des instrumens pour labourer la terre, pour bâtir leurs maisons, pour s'armer en guerre; et avec le fer ils se passent aisément de tout ce qui ne croît pas dans leur île. Une armée entière de ces Indiens étant venue un jour à bord du vaisseau, chacun dans leur canot composé seulement de trois planches, pour nous apporter des vivres, on leur offrit d'abord en payement de petites curiosités d'Europe; ils ne daignèrent pas seulement les regarder. On leur présenta ensuite ce qu'on crut qui leur pouvoit être de plus d'usage, des chapeaux, des souliers, des vases de faïence; ils se mirent à rire, comme pour montrer que nous étions de bonnes gens, de croire qu'ils fussent sujets aux mêmes besoins que nous. Enfin, quelqu'un s'étant avisé de leur faire voir la tête d'un gros clou rompu, aussitôt ils apportèrent, à l'envi

l'un de l'autre, de leurs marchandises pour avoir ce clou.

J'avoue que je désirai plusieurs fois dans cette île d'avoir le don des langues, pour pouvoir expliquer à ces pauvres Malais quelque chose de nos mystères. A juger d'eux par les bonnes inclinations que nous leur trouvâmes, il ne seroit pas difficile de les convertir. Ils sont doux, familiers, de bonne amitié et de bonne foi. On ne sait parmi eux ce que c'est que le larcin; je les pratiquai plus que personne, pendant le séjour que nous fîmes là, parce que j'accompagnai les malades à terre, à la prière d'un Anglais, enseigne et premier pilote de notre vaisseau, qui étoit attaqué du scorbut, et qui avoit beaucoup de confiance en moi. Le gouverneur de l'île eut l'honnêteté de nous loger tous deux chez lui. On ne peut dire combien les enfans de ces insulaires me faisoient d'amitié; ils se mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embrassant comme si nous nous étions toujours connus, m'apportant de petits présens, et me conduisant partout où je voulois. J'eus même la permission du gouverneur de parcourir avec un de nos pères tout l'intérieur de l'île. Nous étions bien aises de voir s'il n'y avoit point là quelques simples et quelques plantes médicinales, qui ne fussent point encore connues en Europe. Le frère du gouverneur voulut bien se donner la peine de nous conduire partout. Cette île n'est qu'un amas de cinq ou six montagnes; il y a peu de terres basses. Partout on voit des cocotiers plantés à peu près comme les vignes en Europe; les habitations sont dispersées de côté et d'autre. On diroit, à voir l'île sans villes ni villages, qu'elle est entièrement déserte; néanmoins tout y fourmille de monde, et dans ce monde on ne voit ni filles ni femmes; elles sont là, comme dans le reste de l'Asie, presque toujours renfermées.

On ne resta à Polaure qu'autant de temps qu'il étoit nécessaire pour rétablir les malades; après huit jours ils furent presque tous guéris. On appareilla avec un très-bon vent, et en peu de temps on s'éleva à la hauteur du *Paracel*, effroyable rocher de plus de cent lieues, décrié par les naufrages qu'on y a faits de tout temps : il s'étend le long des côtes de la Cochinchine. *L'Amphitrite*, à son premier voyage de la Chine, pensa y périr. Les pilotes croyoient en être bien loin, et il se trouva qu'ils en écornoient encore un endroit, où la mer n'avoit que quatre ou cinq brasses d'eau. Dans ce danger ils firent vœu, s'ils échappoient, de bâtir à Sancian une chapelle sur le tombeau de saint François-Xavier; ils furent exaucés, et échappèrent au péril comme par une espèce de miracle. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous en approcher plus près que de quatre-vingts ou cent lieues. Faire naufrage sur ces terribles rochers et être perdu sans ressource, n'est presque qu'une même chose. On ne sait que sept ou huit matelots chinois, qui en aient apporté des nouvelles, par une aventure des plus surprenantes. Leur vaisseau s'étant brisé, ils gagnèrent à la nage quelques petits ilots ou rochers qui s'élevoient là au-dessus de la mer; ce n'étoit que pour prolonger leur vie de quelques jours, et ils s'attendoient bien d'y mourir de faim tôt ou tard; mais la Providence ne les abandonna pas dans une si grande extrémité. Des bandes d'oiseaux venoient se reposer sur ces rochers, et se laissoient prendre à la main. Le poisson ne leur manquoit pas; ils n'avoient qu'à descendre au pied de leurs rochers, où ils trouvoient toujours des huîtres ou des crabes; l'ingénieuse nécessité leur avoit même appris à se faire des habits avec les plumes de ces oiseaux qui leur servoient de nourriture. Ils buvoient de l'eau qui tomboit du ciel; quand il avoit plu, ils l'alloient ramasser dans tous les creux

des rochers. Ils vécurent là pendant huit ans, et ne revinrent à Canton que ces années dernières. Un vaisseau qui s'étoit brisé sur le Paracel, leur fournit du bois pour faire une espèce de catimaron, sur lequel ils osèrent enfin braver les dangers de la mer. Ils furent assez heureux pour gagner la grande île d'Haïnan, d'où ils se rendirent ensuite ici.

Après avoir doublé le Paracel, il ne paroissoit plus aucun fâcheux accident à craindre. Il n'y avoit pas encore cinq mois que nous étions partis de France; nous touchions presque déjà aux terres de la Chine, n'étant pas à plus de cent cinquante lieues de Canton. Ce n'étoit plus qu'une promenade, chacun s'applaudissoit d'une si heureuse navigation. Nos pilotes disoient que jamais vaisseau européen n'étoit venu si vîte à la Chine. Mais tandis que chacun calculoit le jour auquel nous devions arriver au port, Dieu se préparoit à exercer notre constance plus de quatre mois, par des orages et des tempêtes; de sorte qu'il nous en devoit cent fois plus coûter pour entrer à la Chine que pour y venir.

Nous étions par le travers du golfe de la Cochinchine, lorsqu'un de ces terribles vents qui infestent les mers de la Chine et du Japon, vint fondre sur nous. Son coup d'essai fut d'abattre notre mât de beaupré, et ensuite celui de misaine, qui tombant avec un fracas épouvantable dans la mer, emportèrent tous les matelots qui étoient dessus. C'étoit le matin; je tâchois alors de réparer par un peu de sommeil le temps de la nuit que j'avois employé à assister à la mort notre premier pilote anglais. La secousse du vaisseau m'éveilla, j'accourus où j'entendois crier. Quel spectacle! Un effroyable abattis de mâts et de vergues qui flottoient pêle-mêle, et que les vagues poussoient avec impétuosité sur le flanc du vaisseau; des cordages qui les y retenoient encore, et qu'on se hâtoit de rompre à grands coups

de hache; des matelots blessés, qui crioient miséricorde, et qui demandoient qu'on leur tendît quelque chose pour s'aider à se débarrasser des cordages et des voiles où ils étoient enveloppés; tout l'avant du vaisseau nu de ses ancres et de ses agrès! Je crus d'abord que la proue étoit fracassée, et que nous allions couler à fond; mais non. Nous retirâmes neuf ou dix matelots de la mer à demi-morts; deux furent noyés. On coupa vîte les amarres des mâts rompus, et l'on ne songea plus qu'à raffermir le grand mât, qui avoit perdu ses meilleurs appuis par la chute des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travailloit à cette manœuvre, nous autres Missionnaires étions occupés à raffermir le courage de ceux que la crainte d'une mort présente avoit abattus: on entendoit des confessions, on imploroit le secours du Ciel, on exhortoit tout le monde à recevoir de la main de Dieu la vie ou la mort, comme il le jugeroit à propos. Il me parut qu'en qualité d'aumônier, je devois me donner encore plus de mouvement que les autres. Je courois partout, avertissant les matelots qui étoient dans le travail de faire du fond du cœur des actes de contrition. Il suffisoit de les avertir; la vue du danger supplée aux mouvemens pathétiques. Cependant le vent qui n'avoit agi que par surprise, commença enfin à nous assaillir à force ouverte et à mugir de toute sa fureur dans le peu de voiles qui nous restoient. Le mât du grand hunier ne put tenir contre sa violence; il se cassa par le milieu et tomba sur la grande voile. On craignit qu'en s'agitant et frappant dessus à chaque roulis, il ne la déchirât. Les plus hardis des matelots montèrent à la hune pour couper les cordages qui le tenoient suspendu; il en coûta la vie à un, sans qu'on pût conserver la grande voile; elle fut mise en pièces aussi bien que celle de l'artimon, de sorte que nous n'eûmes plus

aucunes voiles pour gouverner le vaisseau dans la tempête, mais seulement des lambeaux de toile et des filasses qui pendoient aux vergues, et qui claquoient avec un bruit épouvantable, comme si le corps du vaisseau se fût fracassé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut, fut quand le grand mât tomba : car il tomba à son tour comme les autres, et cent autres plus forts seroient tombés, tant la tempête étoit violente. Autour du grand mât, il y a quatre pompes qui descendent jusqu'au fond du vaisseau. Quand le grand mât tombe sur quelqu'une, elle crêve le vaisseau par en bas, et il s'y fait ordinairement une voie d'eau, à laquelle il n'est pas possible de remédier. Heureusement pour nous, le nôtre tomba comme si l'on eût dirigé sa chute. La dunette ou la chambre des pilotes fut emportée par le vent un moment après ; c'étoit à chaque instant un nouveau malheur.

Pour apaiser la colère de Dieu, et nous attirer la protection des saints Patrons à qui nous avions confiance, on me chargea de faire des vœux au nom de tout l'équipage. Le premier étoit pour Canton. On promettoit, en cas qu'on y arrivât heureusement, de dire en l'honneur de saint François-Xavier une messe votive, où tous ceux qui étoient dans le vaisseau feroient leurs dévotions. L'autre vœu étoit pour la France, où, si l'on pouvoit y retourner, on s'engageoit à mettre dans quelque chapelle de la sainte Vierge un grand tableau, qui représentant l'image de notre démâtement, éternisât notre reconnoissance, et apprît à la postérité, à qui nous avions eu recours dans des périls si évidens.

On ne réclame pas en vain le nom de la Mère de Dieu, ni du grand saint François-Xavier, en des mers qui sont si fameuses par leurs miracles. Jamais vaisseau ne fut plus agité pendant près de vingt-quatre heures que dura encore la tempête. Cent fois

des coups de mer, venant se briser contre les flancs du vaisseau, dûrent le mettre en pièces; cent fois nous dûmes être ensevelis sous les vagues, grosses comme des montagnes, que le vent élevoit et déchargeoit sur nos ponts. Enfin, c'est un miracle, que nous étant laissé dériver au gré des courans et de la tempête, à travers une mer toute hérissée de pointes de rochers, nous n'ayons pas donné contre quelqu'un d'eux. Après la miséricorde du Seigneur, nous en sommes redevables à la puissante intercession de la sainte Vierge et de l'Apôtre des Indes.

Le calme étant revenu, on remâta le vaisseau avec des huniers de rechange; cette nouvelle mâture étoit pitoyable; nous allions pourtant, et même nous fîmes peur à un vaisseau portugais qui nous suivit de loin quelque temps, et qui n'osa jamais avancer qu'après avoir reconnu que nous n'étions pas en état de courir après lui. Enfin on découvrit Sancian, nous eussions bien voulu y aborder. Les grâces que saint François-Xavier venoit de nous faire, méritoient assez que nous allassions en pélerinage à son tombeau: il n'y eut pas moyen alors; le vent étoit bon, et il falloit se hâter d'arriver à Canton avant le changement de mousson.

Nous avançâmes jusqu'aux îles des Larrons, à l'ouverture de la passe de Macao. Avec quatre heures de vent nous étions rendus au port; mais un calme soudain nous arrêta là, et Dieu nous remit à de nouvelles épreuves. Sur le soir on aperçut de grandes lames de mer se déployer de l'orient, un ciel en feu, et tout rouge de nuages, un bruit de marée irrégulier, un vent qui n'alloit que par bouffées et par tourbillons: tous funestes présages d'un ouragan prochain. La chaloupe étoit allée au vaisseau portugais demander un pilote qui sût la carte du pays, et qui pût nous conduire au plus vîte dans quelque port entre les îles qui sont là aux environs. Le capitaine

portugais se contenta de répondre que, quand il seroit à Macao, il en enverroit un avec des bateaux à remorque; après quoi il alla lui-même se mettre à l'abri sous les îles voisines. Notre vaisseau étoit trop gros pour le suivre. Le parti qu'on prit, fut de relâcher à Sancian, que nos pilotes connoissoient, et dont ils avoient sondé les côtes au voyage précédent. Ainsi donc le lendemain matin le ciel et la mer s'étant montrés plus menaçans que jamais, on leva l'ancre et l'on fit vent arrière vers Sancian. Le ciel se découvrit un peu, mais le vent n'en devint que plus violent. Il y avoit de quoi voir en effet ces *admirables élévations de la mer*, dont parle le Prophète (Ps. 92): car en peu de momens elle entra dans sa plus grande fureur. Mais nous n'étions pas assez tranquilles pour contempler les merveilles d'un si terrible spectacle; et c'est en y repensant aujourd'hui que nous ne saurions nous empêcher de louer et de craindre celui qui en est l'auteur.

L'ouragan faisoit un désordre effroyable au-dehors et au-dedans de notre vaisseau; il enfonçoit nos voiles comme des toiles d'araignée; nos foibles antennes se brisoient; toute la mâture, qui n'étoit que de pièces mal assorties, se démembroit de toutes parts; on n'avoit pas plutôt remédié à un mal qu'il falloit courir à l'autre. Ceux qui étoient dans la chaloupe crioient miséricorde; à chaque vague qui les élevoit, ils croyoient que c'étoit fait d'eux; parce que le vaisseau qui alloit rapidement de la pointe de cette montagne d'eau, les entraînoit en bas et les faisoit retomber comme la foudre en culbutant sur l'arrière du vaisseau. Nos officiers les rassuroient de dessus les galeries le mieux qu'ils pouvoient. Cependant un morne silence régnoit sur le bord; la frayeur paroissoit sur les visages, et peignoit ce que chacun portoit au fond de l'âme. Certainement rien n'est plus terrible que d'être si près des terres, accueilli

d'une tempête avec un vaisseau aussi délabré qu'étoit le nôtre. Mais ce qui alarma davantage, c'est que quand on fut près de Sancian, on ne vit pas où l'on pourroit se mettre à l'abri.

Il y a trois baies du côté du midi; les deux premières étoient trop étroites et peu sûres; à l'entrée de la troisième, on voyoit comme une barrière de brisans. Les pilotes n'eurent jamais l'assurance d'y entrer. M. de la Rigaudière, contre le sentiment de tous, jugeant que ces prétendus brisans n'étoient qu'un refoulement de marée, fit avancer hardiment tout au travers, et nous trouva un abri que nous aurions en vain cherché ailleurs. On laissa là tomber l'ancre, quoiqu'on ne se crût pas tout à fait hors de danger. Nous fûmes bercés encore pendant deux nuits, et nous n'eûmes point de repos, qu'un pilote chinois de Sancian ne nous eût fait mouiller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. On le salua en arrivant de cinq coups de canon; on chanta le *Te Deum* avec les litanies du saint Apôtre. Le père de Fontaney, revêtu de ses habits chinois d'envoyé de l'Empereur, lui fit le *ko-teou*, c'est-à-dire, les génuflexions et les prosternations qui sont d'usage à la Chine, quand on veut honorer extraordinairement quelqu'un; cela en présence de plusieurs Chinois de Sancian, qui paroissoient tout extasiés, et qui s'applaudissoient d'avoir chez eux le tombeau d'un homme qui fût en si grande vénération parmi les Européens.

Le danger que nous venions de courir (car au sentiment de nos officiers, celui du jour de notre démâtement ne fut rien en comparaison); ce danger, dis-je, détermina M. de la Rigaudière à ne plus hasarder le vaisseau sur une mer si orageuse avec une mâture aussi mal assortie. On tint conseil, et il fut résolu que le père de Fontaney iroit par terre à Canton demander, pour le vaisseau, du secours aux

mandarins ; que les directeurs du commerce de la Chine l'accompagneroient ; que sans attendre que le vaisseau y arrivât, on feroit toujours travailler à une nouvelle mâture et à la cargaison , afin qu'on pût retourner en Europe dès le mois de janvier. Le père de Fontaney , avant que de partir, alla dire la messe à la chapelle que nos pères portugais ont élevée depuis un an sur le tombeau de saint François-Xavier, et s'embarqua ensuite pour Coang-haï, où il arriva le jour de saint Laurent. Il nous envoya de cette ville, qui est à quatre ou cinq lieues au nord de l'île de Sancian, une galère de vingt-quatre rameurs, afin que pendant son absence nous allassions, quand nous voudrions, au tombeau de l'Apôtre des Indes recueillir le feu sacré d'un zèle vraiment apostolique. C'est ce que nous tâchâmes de faire durant l'espace de près de trois semaines que nous restâmes dans cet ancrage , éloigné de deux lieues du tombeau. On y alloit souvent dire la messe , et nous eûmes la consolation de voir tout l'équipage y venir par bandes pour honorer le Saint , et pour y communier. La chapelle que les Jésuites portugais y ont fait bâtir, est assez jolie ; ce n'est que du plâtre, mais les Chinois ont répandu sur ce plâtre leur beau vernis rouge et bleu, qui rend les dedans très-propres et très-brillans.

Pour ce qui est de l'île de Sancian, nous ne l'avons pas trouvée ni si bien cultivée ni si peuplée qu'on l'a publié, après avoir eu tout le loisir de la reconnoître et en-dedans et en-dehors, pendant près de deux mois que nous n'avons fait que côtoyer ses environs. Sancian a près de quinze lieues de tour; il y a trois ou quatre villages dont les habitans sont presque tous de pauvres pêcheurs. Autour de leurs habitations, ils sèment un peu de riz pour leur subsistance; du reste ils vivent de leur pêche. Quand ils y vont, c'est toujours de compagnie ; de loin, on

diroit voir une petite armée navale. Nos pères portugais, depuis qu'ils y ont bâti la chapelle, ont converti quelques habitans de l'île. Leur dessein est d'établir une mission dans la ville de Coang-haï, qui n'est qu'à quatre ou cinq lieues, comme nous avons dit, et d'où celui des pères qui y demeurera, fera des excursions à Sancian et aux îles voisines. Ainsi ils espèrent que ce lieu, sanctifié par la mort de l'Apôtre des Indes, ne sera plus profané par le culte des idoles et qu'ils y auront bientôt une fervente chrétienté.

Sur la fin d'août, nous aperçûmes un matin trois galères chargées de bannières, de pavillons, d'étendards, de lances, de piques, de tridents, et surtout de grosses lanternes, autour desquelles on lisoit en caractères chinois les titres de la dignité d'envoyé de l'Empereur. Du milieu d'une foule de rameurs et de soldats chinois, se faisoit entendre une musique composée d'un timbre de cuivre, et d'un cornet à bouquin, lesquels servoient comme de basse et d'accompagnement à un fifre et à deux flûtes du pays. C'étoit le père de Fontaney avec toute sa suite de *tagin*, c'est-à-dire, d'envoyé de l'Empereur. Ce qui nous réjouit davantage, fut qu'on nous apporta de nouveaux mâts et des vergues, qui, quoique foibles, pouvoient néanmoins, en attendant que la grande mâture fût prête, suffire pour faire les cinquante lieues qui restoient de Sancian à Canton. Pendant qu'on les plaçoit, le père de Fontaney reçut la visite du mandarin de Coang-haï, laquelle se fit avec toutes les cérémonies chinoises; et nous allâmes nous autres contenter pour la dernière fois notre dévotion au tombeau de saint François-Xavier.

Dès le soir, on leva l'ancre, les trois galères du *tagin* nous escortant plutôt par honneur que par nécessité. Le père de Fontaney vouloit les envoyer nous attendre à l'embouchure de la rivière de Canton; mais les courans, les mauvais temps, les vents con-

traires, les orages même n'ayant pas permis à l'*Amphitrite* de s'éloigner de plus d'une lieue de Sancian dans l'espace de dix jours, il se détermina à se servir de ces galères pour transporter les Missionnaires à Canton. Il s'agissoit de voir qui demeureroit aumonier sur l'*Amphitrite*. Comme j'étois celui des Missionnaires qui avoit moins besoin de repos, et que d'ailleurs j'étois en possession de cet emploi depuis notre départ d'Europe, le père de Fontaney me laissa sur le vaisseau avec le père Contancin. Nous dîmes donc adieu à nos chers compagnons qui en trois jours arrivèrent heureusement à Canton.

Comme la saison des vents d'est n'étoit pas encore venue, on espéroit que l'*Amphitrite* pourroit, en s'aidant des marées, se traîner jusqu'à Canton, ainsi qu'il avoit fait le voyage précédent; mais à ce premier voyage il n'étoit pas dans un si mauvais état. Cependant nous fîmes tout ce qui dépendoit de l'art et du travail; on appareilloit plusieurs fois le jour, quelquefois on avançoit, souvent on reculoit; de sorte qu'en trois semaines nous ne pûmes venir que jusqu'auprès de Nicouko, à sept ou huit lieues de Sancian. M. de la Rigaudière voyant que le voyage traînoit trop en longueur, écrivit à Canton qu'on vînt au-devant de nous avec une *somme* chinoise, sur laquelle il déchargeroit les présens de l'Empereur, et les effets de MM. de la Compagnie de la Chine. Le père de Fontaney se disposoit à faire ce que souhaitoit M. de la Rigaudière, lorsque nous fûmes accueillis d'une troisième tempête, plus terrible que les deux précédentes, et qui, au naufrage près, nous fit tomber successivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver sur la mer.

Je commence, mon très-cher père, à me lasser de vous décrire des tempêtes, et si celle-ci n'avoit quelque chose de bien particulier, je n'en parlerois pas. Mais que voulez-vous? Ce n'est point ici un roman,

roman, où il soit libre de diversifier les aventures pour le plaisir du lecteur. J'écris celles qu'il a plu à Dieu de nous envoyer, et je ne les écris que parce que je sais que vous m'aimez assez pour être bien aise de savoir jusqu'aux plus petites circonstances de ce qui m'est arrivé si loin de vous. Nous étions donc, comme j'ai dit, à sept ou huit lieues à l'est de Sancian, vis-à-vis l'île de Nicouko, avançant tous les jours un peu, malgré les vents et les marées contraires, lorsqu'un ouragan, ou plutôt un de ces *siphons* des mers de la Chine, qui sont un assemblage de tous les vents à la fois, nous rejeta à plus de quarante lieues au loin.

Nous eûmes quelques présages de cette tempête, et M. de la Rigaudière vouloit faire entrer le vaisseau dans un assez bon port, qui est au nord de Nicouko. On l'avoit sondé deux jours auparavant, en y allant enterrer notre premier pilote anglais. Mais le pilote chinois, sous la conduite de qui étoit alors notre vaisseau, se mit à rire de ce que nous avions peur, et nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettroit dans le port de Macao. Un capitaine est obligé de se fier à l'expérience des pilotes côtiers. L'habileté prétendue de celui-ci nous fit demeurer fermes sur nos ancres; mais nous ne tardâmes pas à nous en repentir. Nous étions assez au large. Vers les onze heures du soir il vint du nord un vent terrible, accompagné de pluie, qui nous fit chasser sur nos ancres, et nous éloigna encore plus des terres. Tout le monde fut obligé de sortir du lit, parce qu'il pleuvoit au-dedans du vaisseau comme au-dehors. On disposa jusqu'au jour ce qui étoit nécessaire pour s'aller mettre quelque part en lieu de sûreté; mais le matin la mer se trouvant trop grosse, on ne put jamais lever l'ancre; il fallut en couper le cable et le laisser là. Il n'étoit plus temps de songer à se jeter dans le port de Nicouko, parce que le vent venoit de là. On

prit donc le parti de retourner à notre ancien asile de Sancian; mais en y allant, notre grande voile se déchira; bientôt après le mât de misaine se rompit, et la voile d'artimon s'enfonça ensuite. On en rechangeoit à la hâte de toutes neuves; mais les vents des mers de la Chine ne sont pas comme les autres. Nous ne pûmes jamais tenir aucune voile pour conduire le vaisseau, et nous fûmes enfin obligés de nous laisser aller au gré des vents et à la miséricorde du Seigneur.

Par surcroît de malheur, le ciel devint si noir et la pluie si épaisse, qu'on ne voyoit plus où l'on alloit. Nous étions cependant abattus comme dans un cul-de-sac, ayant de tous les côtés des terres où le vent nous portoit. Comment les éviter? M. de la Rigaudière fit mettre au hasard une grande voile toute neuve, qui pût nous servir dans l'occasion. Nous vîmes la terre qui ne paroissoit pas à plus d'un quart de lieue; ce n'étoient que des rochers escarpés; la mer y brisoit avec tant de fureur, que nous désespérions de pouvoir jamais nous sauver là; mais il ne paroissoit pas possible de faire route ailleurs. Chacun se crut perdu; on se disposa à la mort, et l'on crioit partout miséricorde. Nous entendîmes plusieurs confessions, et après nous être recommandés à Dieu, nous ne songeâmes plus qu'à courir de tous côtés, pour préparer les autres à bien mourir. On alloit toucher, et il n'y avoit plus qu'un bon coup de fusil de notre vaisseau à un horrible rocher, qui étoit à la pointe d'une île nommée *Ou-Tcheou;* on tâcha de virer et de l'éluder, en prenant le vent de travers avec la grande voile; le canot et la chaloupe retardant ce mouvement, on coupa leurs amarres, après avoir sauvé les hommes qui étoient dedans. La grande voile se déchira encore en plusieurs endroits; mais trois ou quatre bouffées de vent qu'elle avoit reçues firent détourner le vaisseau, et nous évitâmes la pointe d'Ou-

Tcheou. Etant tombés ensuite sous le vent de cette île, nous ne le craignîmes plus; mais il y en avoit encore une infinité d'autres, et la tempête ne faisoit que commencer. Faute de pouvoir s'aider des yeux en plein midi à cause du temps noir et de la pluie, on se servoit incessamment de la sonde pour voir, par la diminution du fond, si l'on s'approchoit des îles ou de quelque banc de sable. Notre seule ressource étoit une grosse ancre qu'on prétendoit mouiller quand le fond ne se trouveroit plus que de dix ou douze brasses d'eau; mais toutes les ancres imaginables ne rassurent guère en ces fâcheux momens. Nous étions aux prises avec une mer furieuse et des vents déchaînés : nous ne savions où nous étions ni où nous allions; nous savions seulement que nous étions environnés de périls et d'écueils. Nous eûmes recours tout de nouveau à celui qui commande à la mer et aux vents, et résignés à tout ce que sa justice voudroit bien ordonner de nous, nous espérâmes qu'il se souviendroit de ses anciennes miséricordes.

Après le danger d'Ou-Tcheou, j'avois fait, à la sollicitation et au nom de tout l'équipage, un vœu à sainte Anne d'Auray; c'est une petite ville de Bretagne, où cette Sainte est particulièrement honorée des navigateurs, quand ils reviennent de quelque grand voyage. Ils promirent, s'ils retournoient en France, d'y aller tous à pied, et d'y faire leurs dévotions dans la fameuse chapelle de cette Sainte. Ces sortes de vœux se font toujours les larmes aux yeux et avec de grandes marques de componction dans le cœur. Il ne falloit point exciter la dévotion des matelots, c'étoient eux qui, les premiers, nous conjuroient de réciter des prières. Les plus fervens m'amenoient leurs compagnons nouveaux convertis à confesse; et quelques-uns, qui depuis huit ou dix ans n'avoient point voulu approcher des sacremens,

et n'étoient catholiques que par respect humain, se convertirent sincèrement, et ont mené depuis ce temps-là une vie très-édifiante. Nous avions alors avec nous deux Missionnaires des missions étrangères, MM. Basset et Besnard; ils s'étoient trouvés dans le vaisseau quand nous fûmes surpris de la tempête vers Nicouko. Comme ils ne devoient pas retourner en France, non plus que le père Contancin et moi, nous convînmes de faire tous quatre en particulier un vœu en l'honneur de nos Anges gardiens. C étoit leur fête le lendemain. Nous les priâmes donc d'être nos guides en un si grand danger, et ce fut sans doute par leur assistance, et par celle de la Sainte dont les matelots avoient imploré le secours, que nous en sortîmes enfin.

Le reste du jour et de la nuit suivante, la guerre fut toujours horrible entre la mer et les vents. Vers le minuit, le fond ne s'étant plus trouvé que de douze brasses, on laissa tomber la grosse ancre qui nous restoit. Je ne puis vous représenter les agitations de notre vaisseau. Imaginez-vous un lion en furie qui tâche de se débarrasser et de rompre sa chaîne, et qui enfin en vient à bout. Dès les cinq heures du matin le cable, quoique tout neuf, rompit, et nous nous vîmes plus que jamais à la merci de la Providence, replongés dans de nouveaux périls. On délibéra si on tâcheroit de se rejeter dans la grande mer, au hasard d'être portés par des courans vers l'île d'Haïnan, où nos cartes nous montroient pourtant une infinité d'écueils et de bancs de sable, ou bien si l'on feroit côte, résolus d'échouer sur le premier endroit qui nous paroîtroit favorable, afin de sauver nos vies et une partie des marchandises. Tout le monde fut de ce dernier avis. Le matin, on découvrit assez loin de nous des terres : on y mit le cap; mais afin de pouvoir au moins choisir l'endroit où nous voudrions faire naufrage, on tira

toutes les voiles, même celles d'étai, et on s'en servoit le mieux qu'on pouvoit pour gouverner le vaisseau; la plupart furent rompues et mises en pièces, parce que la tempête ne diminuoit point et ne donnoit pas même un moment de relâche.

Enfin, nous arrivâmes à la vue de trois terres, dont l'une étoit celle de la Chine, et les autres celles de deux îles désertes et escarpées. Il s'agissoit de voir où l'on iroit échouer. Ceux qui avoient le plus d'envie de se sauver, souhaitoient qu'on allât droit à la grande terre de la Chine; mais le vaisseau ne s'y sauvoit pas, et il se seroit infailliblement brisé sur les rochers, qui paroissoient sur la route à plus d'une demie-lieue du bord. M. de la Rigaudière prit une résolution plus sage; il fit tourner vers l'île la plus avancée en mer, ne doutant pas que derrière cette île il ne dût trouver quelque abri et quelque bon mouillage. Par un coup du Ciel, le vent se ralentit un peu dans ce moment. On prit ce temps favorable, et avec la seule civadière, attachée au tronc qui restoit du mât de misaine, et la voile d'artimon, on cingla par le milieu du canal qui est entre les deux îles, toujours la sonde à la main, jusqu'à ce qu'on trouvât du fond et une mer tranquille et sous le vent de la dernière île. Ce fut là que nous mouillâmes d'abord avec une assez petite ancre. Le lendemain, on appareilla encore pour se mettre plus au large, parce qu'on s'aperçut que dans les basses marées peu s'en falloit que le gouvernail du vaisseau n'atteignît, et ne se brisât en frappant sur le fond.

Nous ne savions où nous étions, et nous n'avions ni chaloupe ni canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de canon pour avertir les Chinois de notre embarras, et du besoin que nous avions de leur secours. Pendant deux jours rien ne parut; néanmoins avec nos lunettes d'approche, il nous sembloit voir tout le long de la côte de beaux

ports, des villes murées et des pagodes. Faute de chaloupe et de canot pour aller à terre, nous fîmes, avec de vieux morceaux de mâts et d'avirons brisés, une espèce de radeau. Comme on en faisoit l'épreuve, et qu'on essayoit, si, avec ce méchant amas de planches, il étoit possible d'aller braver les écueils et les monstres de la mer, des bateaux chinois parurent. C'étoit le mandarin d'armes, qui, ayant ouï nos coups de canon, envoyoit reconnoître qui nous étions. Nous apprîmes de ces Chinois que nous étions à la rade de Tien-Paï; que l'île où nous avions mouillé s'appeloit Fanki-Chan, (l'île des Poules), parce que les Chinois, dans leurs voyages de mer, avoient coutume d'y laisser en passant, quelques poules, en l'honneur d'une idole qu'ils révèrent, pour avoir un vent favorable. Ils ajoutèrent qu'à une lieue dans les terres, étoit la ville de Tien-Paï; que le mandarin d'armes s'appeloit *Li-Tousse*, et qu'il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit arrivé de Macao.

Au nom de Li-Tousse, nous nous récriâmes, et nous bénîmes la Providence de ce qu'au fort de nos plus grands malheurs elle nous faisoit tomber entre les mains du meilleur ami que les Français eussent à la Chine. Ce seigneur étant mandarin d'armes à Macao, leur avoit déjà donné mille marques de bienveillance, et leur avoit rendu tous les services qui dépendoient de lui; de sorte que MM. de la Compagnie de la Chine, qui en avoient été informés en France, avoient mis entre les mains de M. de la Rigaudière un beau sabre pour lui en faire présent. MM. Basset et Besnard, qui savoient le chinois, furent députés pour lui aller demander un bon pilote, qui connût la côte; des bateaux qui remplaçassent notre chaloupe; des provisions de bouche pour nous ravitailler (car notre biscuit avoit été gâté par l'eau de la mer); de la chaux pour rac-

commoder le four qui avoit été abattu par les grands roulis de notre vaisseau; enfin, des messagers qui allassent porter de nos nouvelles à MM. les directeurs du Commerce de Canton et au père de Fontaney, que nous savions devoir être fort en peine de nous, en ne nous retrouvant pas à Nicouko ni à Sancian.

On ne peut marquer plus de zèle que Li-Tousse en fit paroître pour nous donner tout ce que nous lui demandâmes, et il envoya trois galères nous saluer, et nous faire offre de sa maison, si nous voulions aller à terre. Mais il se donna de bien plus grands mouvemens encore, quand il sut que le vaisseau étoit chargé de magnifiques présens pour l'Empereur. Il y alloit de sa tête, ou du moins de sa fortune, s'ils fussent venus à périr dans l'étendue de sa juridiction. Car à la Chine, plus encore qu'ailleurs, on juge de la bonne conduite des gens par le succès, et on rend souvent les mandarins responsables des fâcheux accidens qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépêcha donc au plutôt des exprès aux mandarins qui lui étoient supérieurs, au vice-roi de Canton, au *Tson-Tou*, qui est comme le gouverneur des deux provinces, tant pour recevoir leurs ordres, que pour se décharger sur eux d'une partie du soin et de l'inquiétude où il se trouvoit à notre occasion. Pendant qu'il prenoit avec eux des mesures sur ce qui nous regardoit, il arriva encore, dans la rade même de Tien-Paï, une disgrâce qui lui donna, aussi bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'île de Fan-ki-Chan nous avoit servi d'abri contre les restes de la dernière tempête, on crut que nous pourrions hiverner là. On s'y étoit affourché avec trois méchantes petites ancres qui nous restoient, et on avoit désagréé le vaisseau, comme s'il eût été dans un bon port. On songeoit

déjà à bâtir dans l'île un hôpital pour les malades, lorsque Dieu tira encore des trésors de sa colère, un de ces furieux ouragans dont il nous avoit déjà plus d'une fois châtiés. Pour le coup il faut l'avouer, nous fûmes un peu abattus et humiliés sous la main puissante de Dieu. Jusqu'alors j'avois regardé d'un œil assez tranquille tous les orages; le bon effet qu'ils produisoient dans notre équipage en réveillant le souvenir des sentimens salutaires que nous avions tâché de leur inspirer durant la traversée, me consoloit de toutes nos fatigues; je les animois à souffrir patiemment, dans l espérance que Dieu y mettroit bientôt fin. Mais voyant qu'il redoubloit ainsi coup sur coup, sans nous donner seulement huit jours de relâche, je n'osois plus les exciter qu'à la résignation à ses saintes volontés. Battus de cette nouvelle tempête, nos vies ne tenoient plus, pour ainsi dire, qu'à de foibles cables; encore se déchiroient-ils à vue d'œil, et à chaque demi-heure on étoit obligé de les regarnir et de les matelasser. S'ils se fussent rompus comme dans la dernière tempête, nous ne savions où aller échouer; car le vent venant avec une fureur épouvantable de l'île même de Fan-ki-Chan, ce côté nous étoit fermé; il auroit fallu périr au milieu de la rade de Tien-paï, où tout est plein de bancs et de bas-fonds, à plus d'une lieue et demie du rivage, d'où vraisemblablement personne n'eût pu gagner la terre. Ces inquiétudes durèrent pendant plus de vingt-quatre heures. Jamais journée ne m a paru si longue. Ce qui m'alarmoit n'étoit pas mon danger particulier; grâces à Dieu les épreuves passées m'avoient préparé à tout; et je crois que j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avois pu, comme Jonas, délivrer à mes risques tous ceux qui étoient sur le vaisseau. Ma douleur et ma crainte étoient que Dieu ne sauvât pas tant de pauvres gens, qui avoient paru l'invoquer avec beaucoup de foi,

et qu'on ne vît périr au port un navire chargé de toutes les ressources et de tous les fonds nécessaires pour l'établissement de notre mission. Je me résignois néanmoins à tout ce qu'ordonneroit sa providence, qui, parmi tant d'épreuves, ne nous avoit point abandonnés.

Tandis que nous luttions de la sorte contre la mer et les vents, le pauvre mandarin Li-Tousse étoit sur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avoit que nous n'eussions été ensevelis sous les eaux avec les présens de l'Empereur. Dès que le temps se fut un peu éclairci, il monta sur les hauteurs de Tien-Paï, avec des lunettes d'approche pour nous reconnoître. Aussitôt qu'il nous aperçut, il dépêcha une barque et un petit mandarin pour nous engager à venir dans le port même de Tien-paï, nous mettre en sûreté aussi bien que le vaisseau. Dans ce même temps, on avoit député le Siang-Kong (1) du père de Fontaney à Tien-Paï, pour prier Li-Tousse de nous envoyer des barques, le conseil ayant résolu de jeter à l'île de Fan-ki-Chan, et même de transporter à Tien-paï tout ce qu'on pourroit de la cargaison du vaisseau. Ce mandarin ramassa donc à cet effet tout ce qu'il put trouver de barques, de galères, de sommes, de bateaux pêcheurs dans le port de Tien-paï, et nous les envoya. Nous fûmes surpris de voir venir si promptement à notre secours cette petite armée navale. On demanda d'abord aux pilotes chinois si *l'Amphitrite*, qui prenoit dix-sept pieds d'eau, pourroit entrer dans le port. Ils dirent que non, à moins qu'on ne prît le moment des nouvelles ou pleines lunes, pendant lesquelles les marées sont fort hautes; qu'à l'entrée du port, il y avoit une barre sur laquelle on ne trouvoit souvent que quinze pieds d'eau; mais que la

(1) C'est un Lettré qui sert de catéchiste au père de Fontaney.

haute marée y haussoit quelquefois jusqu'à vingt pieds. Par malheur la haute marée ne venoit que dans dix jours, et dans cinq jours on nous menaçoit encore d'un coup de vent semblable au dernier. On résolut donc de ne perdre pas un moment, et de se servir, pour transporter les marchandises à terre, des bateaux du mandarin Li-Tousse.

Dans le temps qu'on tiroit les ballots des soutes du magasin, il se fit parmi l'équipage une révolte qui suspendit tout. Les matelots ayant pris l'alarme pour eux-mêmes dans la dernière tempête, trouvoient fort mauvais qu'on songeât plutôt à mettre en sûreté les marchandises que leurs vies. Ils craignoient que quand le vaisseau seroit déchargé, on ne fît plus de difficulté de les hasarder encore en haute mer, et de là concluoient à ne rien laisser décharger. Cette petite sédition nous déconcerta un peu, et elle eût eu de fâcheuses suites, si M. de la Rigaudière ne l'eût promptement apaisée par sa prudence et par son autorité. Cependant les ballots étoient sur le pont prêts à être déchargés sur les bateaux chinois, qui étoient autour du vaisseau. Quand on eut remis le calme parmi l'équipage, nouveau contre-temps; il arriva une grosse pluie, qui obligea à tout remettre dans les soutes, parce que c'eût été perdre les marchandises que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire bâtir un magasin.

Il sembloit que Dieu prît plaisir à éprouver notre patience, en traversant successivement tous nos desseins. On alla visiter les gros bateaux chinois, pour voir du moins s'ils pourroient transporter quelque chose à Tien-paï. Les écoutilles ou les chambres se trouvèrent trop étroites pour des ballots de marchandises d'Europe, et il fallut renvoyer ces gros bateaux à vide. On retint les petits bateaux pêcheurs qui pouvoient porter le lendemain les ballots l'un après l'autre à Fan-ki-Chan, où, dès ce soir-là même, on alla

bâtir une case pour les mettre à couvert. Mais pendant la nuit les pêcheurs à qui on avoit donné des provisions en abondance, se souvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pêche, pourroient bien mourir de faim en les attendant, retournèrent sans rien dire au lieu d'où ils étoient partis, et ne reparurent plus. Ainsi tout ce qui étoit dans le vaisseau y demeura malgré nous, et nous fûmes obligés de nous préparer à essuyer encore en cet état la cinquième tempête dont on nous avoit menacés. Nous en eûmes en effet toute la peur, et elle commença avec la même impétuosité que les autres; mais elle ne dura pas, grâces au Ciel, et ce fut là que finirent tous nos maux.

Nous ne fûmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du père de Fontaney. Nous lui avions envoyé à Canton et à Coang-haï plusieurs exprès : MM. Basset et Besnard avec M. Oury, capitaine en second, y étoient même allés pour l'informer de nos malheurs et de nos besoins. Lui de son côté couroit pendant ce temps-là d'île en île, avec des périls extrêmes et de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchoit, pas même les débris de la chaloupe, ni du canot que nous avions abandonnés vers Sancian. Cependant le *Houpou* (c'est le mandarin des douanes) arrivé de Canton à Tien-paï pour ses intérêts, nous dit que le père Pelisson, supérieur de notre maison de Canton, en étoit parti par mer en même temps que lui, pour venir enlever, au nom du père de Fontaney, les présens de l'Empereur; qu'en attendant, on pouvoit envoyer quelqu'un avec qui il pût traiter des droits pour les marchandises. Nous admirâmes que ceux qui nous venoient inquiéter, eussent été plus diligens que ceux qui nous cherchoient pour nous faire du bien.

Enfin un dimanche, on vit deux galères qui paroissoient prendre la route de Tien-paï; un moment après on s'aperçut qu'elles avoient le cap sur nous;

avec les lunettes d'approche, on voit un pavillon qui d'abord paroît blanc; après il devient jaune; enfin on y voit de gros caractères chinois: c'est le *Tagin*. Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce sont nos directeurs de Canton, avec les pères de Fontaney et Pelisson. Aussitôt les soldats se mettent sous les armes, on prépare une décharge de canon. La joie fut grande à l'arrivée de ces Messieurs; nous nous embrassâmes avec plaisir. Ils nous avoient apporté des mâts, et des rafraîchissemens. On remâta promptement le vaisseau, afin de le faire entrer plus vîte à Tien-paï. Le port est grand et spacieux; mais ce ne sont presque partout que des sables qui se couvrent et se découvrent dans les marées; à peine y a-t-il du fond pour les galères chinoises. Il n'y a qu'un bassin assez étroit, où il y a six à sept brasses d'eau; mais pour y aller, il faut passer sur une barre qui n'en a que trois. On s'en approcha pourtant à la nouvelle lune, afin de la franchir à la faveur des hautes marées; mais le vent se trouva contraire.

Les mandarins de Tien-paï vinrent là rendre leurs visites au père de Fontaney. On leur fit toutes sortes d'honneurs et de bons traitemens; surtout on n'épargna pas la poudre. Désolés de voir que nous ne pouvions entrer dans leur port, ils nous en indiquèrent un autre, environ vingt-cinq lieues plus bas. Les pilotes chinois interrogés, nous en dirent des merveilles; on les y envoya sonder avec un de nos pilotes. Cependant nous retournâmes à l'ancrage de Fan-ki-chan, où le père de Fontaney fit charger les présens de l'Empereur, et les fit transporter à Tien-paï, sur une galère qu'il avoit amenée exprès de Canton. Il étoit convenu avec les mandarins qu'il les conduiroit par terre; le *Tsong-tou* avoit même demandé cela en grâce, et s'étoit offert à en faire tous les frais. On donna ordre partout de raccommoder les mauvais chemins, et de préparer des *cong-koen* (ce sont des maisons où les

mandarins logent dans les voyages.) Le *Houpou* sachant que le père de Fontaney étoit à Tien-paï en délogea au plus vîte, et envoya seulement ses gens à bord de *l'Amphitrite*, pour en faire la visite; mais on ne daigna pas seulement les écouter. On se tenoit fier des présens de l'Empereur que ce vaisseau avoit apportés, et l'on ne doutoit pas qu'il ne dût en reconnoissance être exempt de tous les droits de la douane et de la vexation de cet avide *Houpou*.

Tandis que les mandarins faisoient couvrir à Tien-paï avec des cordes de paille les ballots où étoient les présens de l'Empereur, et les mettoient en état d'être transportés sans risque par des crocheteurs sur des perches de bambous, le père de Fontaney revint à bord me prendre et faire ses adieux. Le père Contancin fut alors déclaré aumônier du vaisseau; nous disputâmes quelque temps à qui demeureroit; mais comme il est d'une mortification à ne céder à personne les occasions de souffrir, le père de Fontaney termina le différend en sa faveur. Ce fut le 12 novembre 1701 que je mis le pied à la Chine pour la première fois, après huit mois d'une navigation telle que je viens de marquer. Je vous laisse à penser, mon très-cher père, avec quel transport de joie je pris possession d'une terre, après laquelle je soupirois depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant souffert en chemin, et je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps ses apôtres et les prédicateurs de son évangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la croix, que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions et de souffrances.

Dès le jour même que j'arrivai à Tien-paï, il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris l'habit et le nom; car les Chinois ne sauroient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les Missionnaires et les marchands mêmes, en arrivant,

sont obligés d'adopter le nom de quelque famille du pays. Le mien est *Tan-chan-kien*. Pour ce qui est de l'usage et des manières de cet Empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la tête, pour faire d'un Européen un parfait Chinois. Nous fûmes reçus dans un *cong-koen* par les mandarins de Tien-paï, et régalés à la chinoise dès le même soir. C'est une profusion de viandes et de ragoûts; je veux croire qu'ils sont excellens, mais il me parut que nos Français ne s'en accommodoient guère. Il y avoit de quoi contenter ceux qui ne cherchoient que la multitude et la diversité des mets; car on nous en servit de plus de quarante façons différentes. Le lendemain M. de la Rigaudière, qui nous étoit venu conduire jusque-là, avoit envie de régaler à son tour les mandarins à l'européenne; mais comme tous les ballots étoient prêts pour le départ, aussi bien que les porteurs et les soldats d'escorte, on ne voulut pas perdre de temps, ni s'arrêter.

Deux mandarins du Tsong-tou vinrent donc le lendemain ordonner la marche, et présider à la conduite des ballots de l'Empereur. Chacun des ballots portoit un petit étendard jaune avec une inscription chinoise, pour avertir le peuple qu'on eût du respect quand ils passeroient. Les porteurs étoient obligés de donner leur nom par écrit, et quelqu'un qui les cautionnât; un soldat marchoit toujours à côté; le capitaine répondoit de lui. Outre cela, les mandarins avec leurs gens faisoient un petit escadron volant, et prenoient garde qu'on ne s'écartât pas des grands chemins. Rien n'est plus sacré parmi les Chinois que ce qui appartient à l'Empereur; ne fût-ce qu'une bagatelle, on la traite avec révérence, on la conserve avec soin. J'admirai l'ordre qui régnoit dans notre marche. Nous étions plus de quatre cents hommes en comptant le Tagin et les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens sont des

espèces de timbaliers, de trompettes, de joueurs de cornet à bouquin, des crieurs, des porteurs de parasols et d'étendards, des valets de pied, des officiers même de justice destinés à châtier les coupables, etc. Le Tagin étoit porté dans un palanquin, nous le précédions, et nous lui servions de *Laoyés*(1). C'est ainsi que nous sortîmes de Tien-paï, et que nous fîmes le voyage de *Canton*.

En arrivant à *Yan-chu-yen*, petite ville fort jolie, nous crûmes que tous les habitans étoient venus au-devant de nous, tant il y en avoit qui bordoient le chemin de part et d'autre. Ils nous dévoroient des yeux, ravis apparemment de voir pour la première fois de leur vie un Tagin européen, et des barbes plus longues qu'elles ne sont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'est qu'il n'y eût aucun tumulte et qu'il régnât un profond silence au milieu de cette troupe infinie de peuple assemblé, sans pourtant qu'on vît nul officier de police qui parût prendre soin de les tenir dans le devoir. Ils ont cette retenue et cette modestie de l'éducation chinoise, et comme j'ai dit, du respect profond que leur inspire la vue de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le mandarin de Yan-chu-yen, qui nous avoit envoyé la veille à plus de six lieues de sa ville un souper tout apprêté, nous accabla à notre arrivée de civilités et de présens. Nous fûmes logés dans un magnifique *c[illegible]koen*. Il falloit passer trois cours avant d'arriver à l'appartement du Tagin et des Laoyés; l'exposition de ces sortes de maisons est toujours presque au midi; car il faut, suivant les lois de l'Empire, qu'elles en déclinent un peu. Il n'y a que le palais de l'Empereur qui ait droit d'être tourné directement au vrai midi.

(1) Les *Laoyés* à la Chine sont des Lettrés du premier ordre, qui accompagnent par honneur les Mandarins dans certaines cérémonies publiques.

De Chao-kin jusqu'à Canton, on ne voit des deux côtés de la rivière que de gros villages; ils sont si près, qu'on diroit qu'ils n'en font qu'un seul. C'est là que l'on commence à prendre quelque idée des beautés de la Chine. Nous laissâmes Kian-men à gauche; c'est un village fameux, qui a plus de cinq lieues de longueur. Il y a près de deux cents tours carrées, qu'on remplit de soldats en temps de guerre pour la défense des habitans. Nous passâmes à un bout du village de Fo-chan, qui n'est pas si grand, mais où l'on compte pourtant un million d'âmes. Sur la rivière seule, sont plus de cinq mille barques aussi longues que nos plus grands vaisseaux; et chaque barque loge une famille entière, avec ses enfans et les enfans des enfans. Je ne compte point une infinité de bateaux pêcheurs et de canots qui servent à passer d'un bord à l'autre; car sur ces grandes rivières, il n'y a point de ponts. Dans les campagnes et sur de petites éminences près des villages, on voit une infinité de tombeaux: ce sont des élévations de terre, terminées en pointe par une grosse urne. Je ne crois pas que beaucoup de gens se fassent ainsi enterrer; il faudroit bientôt autant d'espace pour loger les morts que les vivans.

Enfin le 25 novembre, nous arrivâmes à Canton. Ce n'est pas une ville, c'est un monde, et un monde où l'on voit toutes sortes de nations. La situation en est admirable; elle est arrosée d'un grand fleuve qui, par ses canaux, aboutit à différentes provinces. On dit qu'elle est plus grande que Paris. Les maisons n'y sont pas magnifiques au-dehors: le plus superbe édifice qu'il y ait, c'est l'église que le père Turcotti, jésuite, y a fait bâtir depuis deux ou trois ans.

Les infidèles s'en étant plaints au vice-roi, comme d'une insulte que cet étranger faisoit à leurs maisons et à leurs pagodes, celui-ci, qui est un des plus sages magistrats de la Chine, leur répondit: *Comment*

voulez-vous que je fasse abattre à Canton une église dédiée au Dieu du ciel, tandis que l'Empereur lui en fait élever une plus belle encore à Pekin dans son propre palais? En effet, nous avons appris ici que ce grand prince continue à favoriser la religion chaque jour de plus en plus. Avant qu'il envoyât le père de Fontaney en France, il avoit donné aux Jésuites français un terrain spacieux dans l'enceinte de son palais, pour y élever un temple au vrai Dieu. Il leur a fourni depuis de l'argent et du marbre pour le bâtir. Quelle consolation seroit-ce, si ce prince venoit lui-même l'y reconnoître et enfin l'y adorer avec nous! L'édifice est à l'européenne. Un de nos frères (le frère de Belleville), qui est très-habile architecte, a conduit tout l'ouvrage. Nous aurons bientôt dans ces provinces plusieurs autres églises, dont notre grand monarque sera le fondateur; car il a donné au père de Fontaney, à ce dernier voyage, ce qui étoit nécessaire pour en bâtir quatre, et a promis, quand elles seroient achevées, de fournir ce qu'il faudroit pour en élever encore de nouvelles; il seroit à souhaiter que tous les princes de l'Europe se fissent à son exemple un point d'honneur et de religion, de consacrer ainsi des temples à Jésus-Christ dans les pays infidèles.

Pour ce qui est de nous, nous emploierons notre vie et nos soins à faire en sorte que ces temples soient bientôt remplis de fervens Chrétiens. Je ne sais point encore quel sera le lieu de ma mission. Nous partons dans trois jours avec le père de Fontaney, qui nous placera en différens endroits; les uns s'arrêteront sur la route dans les villes où nous avons déjà des établissemens; les autres iront à Nankin, pour y établir un séminaire. On enverra là d'abord les Missionnaires qui viendront d'Europe, afin d'y étudier, et de se rendre habiles dans la langue et dans l'intelligence des livres chinois. Nous sommes entrés

neuf Missionnaires à la Chine avec le père de Fontaney. Notre troupe s'est accrue par l'arrivée des pères Hervieu, Noëlas, Melon et Chomel, qui sont venus par la voie des Indes. Le père de la Fontaine devoit faire le cinquième; je lui avois donné rendez-vous à Canton; mais ayant trouvé dans le Maduré une mission, où l'on a le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, comme a fait depuis quelques années le père Jean de Brito, il a préféré cette mission à celle de la Chine, où les affaires de la religion paroissent être en trop bon état pour espérer d'y souffrir sitôt le martyre. Quand je serai un peu plus instruit de la carte du pays, je vous en manderai des nouvelles. C'est bien assez que j'aie pu vous rendre compte de mon voyage. Je vous écris par la voie d'Angleterre, car l'*Amphitrite* ne sauroit partir de la Chine que dans un an. Je vous écrirai amplement par ce vaisseau. Je me recommande toujours à vos prières, et suis avec toute la reconnoissance et le respect que je dois, etc.

LETTRE

Du père de Chavagnac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Cho-tcheou, le 30 décembre 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

VOUS apprendrez par les lettres que le père de Tartre et nos autres pères ont écrites en Europe, les dangers dont Dieu, par sa miséricorde, a bien

voulu préserver vos amis. Etant arrivés en quatre mois et demi, le plus heureusement du monde, à deux journées de Macao, le 29 de juillet, un vendredi, jour consacré sur notre vaisseau à honorer saint François-Xavier, nous nous vîmes enlever par une horrible tempête tous nos mâts, malgré les efforts de M. de la Rigaudière, notre capitaine, qui disputa à la fureur des vents et de la mer toutes les pièces de sa mâture l'une après l'autre. Il fit dans cette occasion des prodiges aussi bien que tout son équipage; mais l'Amphitrite étoit coupable de n'avoir pas accompli le vœu qu'on avoit fait dans ce lieu-là même le voyage précédent, et d'avoir manqué de reconnoissance envers saint François-Xavier son libérateur. La première pensée qui vint à tous les officiers et à tout l'équipage, quand on se vit à deux doigts du naufrage dans ce même endroit, fut que Dieu les vouloit punir du peu de fidélité que la plupart avoient eue à s'acquitter du premier vœu, et on résolut qu'il falloit, avant que d'en faire un nouveau, commencer par s'obliger à accomplir celui qui avoit été si mal gardé. Je ne vous ferai point le détail de ce qui se passa pendant vingt-quatre heures que le vaisseau fut à la merci des vents et de la mer. Contentez-vous de remercier Dieu de nous avoir conservés.

Après que cette première tempête fut passée, nous fîmes route vers l'île de Sancian, que nous reconnûmes de loin, le 5 d'août, et nous allâmes mouiller à huit lieues de Macao, dans l'espérance d'entrer le lendemain ou les jours suivans dans la rivière de Canton; mais Dieu vouloit que l'Amphitrite, redevable deux fois de son salut à l'intercession de saint François-Xavier, allât à son tombeau lui faire amende honorable de sa première infidélité, et satisfaire à son second vœu. En effet, ce jour-là même et le suivant, le vent devint contraire, et nous empêcha

de doubler la pointe de Macao. Le 7, une seconde tempête nous obligea, bon gré malgré, de chercher un asile. Sancian étoit le seul endroit que l'on connût. On s'y retira, mais à travers tant d'écueils et de rochers, que tous nos marins tombèrent d'accord qu'on avoit été ce jour-là plus près du naufrage que le jour que nous fûmes démâtés. La nuit, la tempête devint si affreuse, que quoique nous fussions à couvert des vents et des flots, derrière la pointe de l'île de Sancian, notre cable pensa se rompre; et les vagues furent si grandes, qu'à chaque roulis le canon de notre batterie haute trempoit dans la mer. Le 9, on passa de l'autre côté entre l'île et les terres, et on alla mouiller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. D'abord, après avoir fait une décharge de canon, l'on entonna solennellement les litanies de ce grand Saint. On continua ensuite, pendant plus de quinze jours que nous fûmes arrêtés là, à honorer en diverses façons l'Apôtre des Indes. Nous allions presque tous les jours dire la messe sur son tombeau, et tout l'équipage y fit ses dévotions avec une piété qui nous donna beaucoup de joie et de consolation.

De Sancian, nous sommes venus à Canton, sur les galères chinoises. Les pères de Tartre et Contancin, qui restèrent sur le vaisseau, essuyèrent encore deux siphons, dont l'un les prit une seconde fois à la vue de Macao, et les emporta à cent lieues de là, derrière une méchante île où ils ont été obligés de mouiller, et d'essuyer sur une seule ancre une quatrième tempête plus horrible que les précédentes. Le canot, la chaloupe, quatre ancres, leurs voiles et leurs vergues, leur mât de misaine: tout a été perdu ou emporté par la violence du vent.

Pour nous, nous arrivâmes à Canton le 9 de septembre. Nous apprîmes ce jour-là même que les pères Hervieu et Noëlas étoient arrivés, sur un vais-

seau anglais, à l'embouchure de la rivière de Canton. Quelques jours après, les pères Chomel et Melon arrivèrent aussi sur un vaisseau français de Surate. Ainsi nous nous trouvâmes à Canton une recrue de treize Missionnaires arrivés en moins de huit jours. Nous espérions de voir aussi le père de la Fontaine, mais il est demeuré aux Indes, pour se consacrer à la sainte et pénible mission du Maduré. Cette perte nous a été sensible, mais nous comptons qu'elle sera réparée par plusieurs de nos frères qui viendront incessamment nous joindre. Au reste, que toutes ces tempêtes n'ébranlent personne. Dieu sait bien tirer des plus grands dangers ceux qu'il protége, et qui se confient en lui. On n'éprouve presque jamais de plus sensibles ni de plus solides consolations, que dans les momens où l'on paroît abandonné de tous les secours humains, et où tout fait connoître qu'on est absolument entre les mains de la Providence. Nous sommes obligés de rendre ce témoignage à la bonté de Dieu, après en avoir souvent éprouvé les effets.

Vous m'avez marqué, avant que je partisse, que je vous ferois plaisir de vous mander de quel caractère doivent être les Missionnaires qu'on choisit pour cette mission. Je le pourrai faire un jour apparemment avec plus d'exactitude que je ne le puis aujourd'hui; cependant depuis trois mois que je suis à la Chine, et que j'ai conféré avec les Missionnaires de divers ordres, je crois en savoir assez pour vous dire là-dessus ce qui est de plus essentiel. Premièrement, il faut des gens déterminés pour l'amour de Jésus-Christ à se gêner en tout, et à se faire des hommes tout nouveaux, non-seulement par le changement de climat, d'habillement et de nourriture, mais plus encore par des manières entièrement opposées aux mœurs et au caractère de la nation française. Qui n'a pas ce talent, ou qui ne veut pas s'ap-

pliquer à l'acquérir, ne doit guère penser à venir à la Chine. Il ne faut point de gens qui se laissent dominer par leur naturel; une humeur trop vive feroit ici d'étranges ravages. Le génie du pays demande qu'on soit maître de ses passions, et sur-tout d'une certaine activité turbulente, qui veut tout faire et tout emporter d'assaut. Les Chinois ne sont pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un français est capable de leur dire en une heure. Il faut souffrir, sans prendre feu et sans s'impatienter, cette lenteur et cette indolence naturelle; traiter sans se décourager, de la religion, avec une nation qui ne craint que l'Empereur, et qui n'aime que l'argent; insensible par conséquent et indifférente à l'excès, pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous êtes désolé à chaque moment, si vous n'avez une douceur, une modération et une longanimité à toute épreuve.

La difficulté de la langue et des caractères demande avec cela qu'on aime l'étude; quoique cette étude n'ait rien d'agréable et d'engageant, que l'espérance de s'en servir un jour avec succès pour glorifier Dieu. Comme il y a toujours à apprendre en cette matière, il y a toujours à étudier, et il faut s'accoutumer à passer continuellement de l'action à l'étude, et de l'étude aux fonctions du dehors. On sait encore que les Chinois se piquent d'être les peuples les plus polis et les plus civilisés qui soient au monde; mais on ne conçoit point ce qu'il en coûte pour se rendre civil et poli selon leur goût. Le cérémonial de ce pays-ci est le plus gênant et le plus embarrassant pour un Français, qu'on puisse s'imaginer; c'est une affaire que de l'apprendre, et c'en est une autre que de l'observer. Les sciences d'Europe, à proportion qu'on y excelle, disposent particulièrement les grands à passer par-dessus le souverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des étrangers. Vous voyez donc, mon révérend père, combien cette gêne uni-

verselle, dont je parlois d'abord, est nécessaire en ce pays, plus que dans nulle autre mission. Je ne parle point des vertus chrétiennes et religieuses, sans lesquelles ici, non plus qu'ailleurs, on ne peut ni se conserver soi-même, ni rien faire de grand pour la conversion des âmes. Je conseillerois à ceux qui se sentent appelés à la Chine, de lire et de relire la vie du père Ricci, écrite par le père Dorléans, et d'étudier à loisir le caractère de ce grand homme, qu'on regarde avec raison comme le fondateur de cette florissante mission. On voit réuni dans sa personne cet assemblage de bonnes qualités qui rendent un homme propre à faire ici un bien solide, et l'on peut se croire d'autant mieux disposé à venir travailler dans cet empire, qu'on se trouvera plus semblable à lui, ou plus résolu, avec la grâce de Dieu, à le devenir. On se le propose particulièrement ici pour modèle, et nous avons la consolation de voir que ceux qui l'imitent plus parfaitement, sont aussi ceux au zèle et aux travaux de qui Dieu donne de plus grandes bénédictions. Quoiqu'il ne se fasse pas communément ici de ces miracles d'éclat, qui furent dans les premiers temps des preuves si éclatantes de la vérité du christianisme, Dieu ne laisse pas d'aider la foiblesse des idolâtres et des néophytes, par certains événemens qui ont quelque chose de prodigieux.

Le père Baborier en marque plusieurs dans ses lettres que vous verrez sans doute à Paris. L'un, de la maison d'un Chrétien conservée seule au milieu d'un incendie qui consuma plus de quarante maisons autour d'elle; l'autre, d'un idolâtre délivré de la persécution du démon, à la prière d'un fervent Chrétien; le troisième, d'un enfant soutenu et retiré par une main invisible d'un puits où il étoit tombé. Le père Fouquet, dans sa nouvelle mission, a les plus belles espérances du monde. Il marque

qu'il vient à lui tous les jours quantité d'idolâtres, pressés les uns par les remords de leur conscience, les autres par des songes terribles, dont Dieu se sert pour les faire penser à l'éternité; qu'il en a baptisé en un jour jusqu'à trente-cinq; et qu'il en a actuellement plus d'une trentaine qui se font instruire.

J'ai appris de deux Français qui viennent de Pekin, que l'église de nos pères Français est achevée. C'est un des plus beaux édifices de cette grande ville. Les *Censeurs* de l'Empire (nous les nommons ainsi, parce que leur emploi est le même à peu près que ceux des censeurs de l'ancienne Rome), les censeurs la voyant si élevée, représentèrent que cela étoit contre les lois. *C'est moi qui ai tort*, répondit l'Empereur; *c'est par mon ordre que les pères l'ont faite de cette manière.* Comme les censeurs insistoient, et marquoient qu'il falloit envoyer un contre ordre et faire abaisser cette église : *Que voulez-vous que je fasse*, repartit le prince? *ces étrangers me rendent tous les jours des services considérables; je ne sais comment les récompenser; ils refusent les charges et les emplois; ils ne veulent point d'argent; il n'y a que leur religion qui les touche; c'est par ce seul endroit que je puis leur faire plaisir. Qu'on ne m'en parle plus.*

M. l'Evêque de Pekin a donné la confirmation à plus de douze mille Chrétiens. Le père Bouvet est occupé depuis le matin jusqu'au soir à instruire ceux qui viennent pour embrasser notre sainte religion. Il y a eu entr'autres un bonze qui s'est converti d'une manière assez particulière. Il étoit fort dévot dans sa fausse religion, et il s'occupoit à bâtir une pagode sur un grand chemin, lorsque deux Chrétiens passant par-là, lui dirent qu'il se donnoit bien de la peine pour une fausse divinité; qu'il feroit bien mieux d'aller à Pekin trouver les Européens qui étoient

dans le palais de l'Empereur; qu'ils lui expliqueroient la loi du grand Dieu du ciel, et du souverain Seigneur de toutes choses. Le bonze qui n'avoit jamais entendu parler de la religion chrétienne, les crut, vint à Pekin, se convertit, et s'en retourna achever son bâtiment, qu'il a consacré depuis à Jésus-Christ. Il est maintenant un des plus fervens prédicateurs de la vraie religion.

On travaille actuellement à la conversion d'un officier tartare, qu'une rencontre qui a fait beaucoup d'honneur au christianisme, a engagé à se faire instruire de la loi de Jésus-Christ. Il entroit à cheval à Pekin, il laissa par hasard tomber sa bourse. Un pauvre artisan chrétien la vit tomber, la ramassa, et courut après lui pour la lui rendre. L'officier regardant avec mépris ce pauvre homme, et ne sachant ce qu'il lui vouloit, piqua son cheval; le Chrétien ne le perdit point de vue, et le suivit jusqu'à sa maison. Là, le Tartare tout en colère le maltraita d'abord de paroles, et lui demanda ce qu'il lui vouloit; *vous rendre votre bourse que vous avez laissé tomber*, lui répondit le Chrétien. Le Tartare fut surpris, et changeant de langage, voulut savoir pourquoi, contre les coutumes de l'Empire, qui permettent de garder ce qu'on trouve, il lui rapportoit son argent. *C'est que je suis Chrétien*, repartit l'artisan, *et ma religion m'oblige de le faire.* Cette réponse piqua la curiosité de l'officier; il voulut savoir quelle étoit cette religion; il vint voir les pères, il les écouta, il marqua beaucoup d'estime pour tout ce qu'ils lui dirent des mystères et des maximes de la loi chrétienne. Il faut espérer que la grâce achèvera en lui ce qu'elle a si heureusement commencé.

Le père Castner, jésuite bavarois, m'a fait la grâce de me mener avec lui à cinq lieues de Canton, dans sa mission. C'est à Fochan, bourgade plus grande que Paris, et où l'on compte neuf cent mille

âmes. Pour la grandeur, j'en parle comme témoin oculaire; pour le nombre des habitans, j'en parle sur le témoignage de tous les Missionnaires de Canton. J'ai vu à Fochan une fort belle église, de la forme à peu près et de la grandeur de celle de notre noviciat de Paris. J'y trouvai un très-grand nombre de fervens Chrétiens, et ce père devoit, quelques jours après mon départ, baptiser trois cents catéchumènes dans les villages circonvoisins qui sont de son ressort.

Je pourrois vous dire bien d'autres choses des autres missions, mais je me suis fait une loi de ne parler que de ce que j'ai vu ou appris par lettres que j'ai lues moi-même. Peut-être qu'un jour j'aurai le bonheur de vous faire part aussi du succès que la miséricorde infinie de Dieu voudra bien donner à mes foibles travaux et aux prières de mes amis. Je me recommande très-particulièrement aux vôtres, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du père Fouquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le duc de la Force, pair de France.

A Nan-Tchang-Fou, capitale de la province de Kiang-Si, à la Chine, le 26 novembre 1702.

MONSEIGNEUR,

La paix et la grâce de J. C. N. S.

Si les lettres que j'ai reçues d'Europe cette année m'ont comblé de joie, en m'apprenant les bénédictions continuelles que Dieu verse sur la France, sur le grand prince qui la gouverne, et sur toute la

famille royale, je n'ai pas été moins touché de ce que vous avez fait dans ces derniers temps pour l'avancement de l'œuvre de Dieu, et pour la gloire de la religion. Pendant que nous travaillons ici de toutes nos forces à renverser les idoles et à détruire l'empire du démon, il vous est bien glorieux, Monseigneur, de combattre l'hérésie, de la confondre et de la bannir de toutes vos terres, avec un succès qui désole les partisans de l'erreur, et qui vous attire l'estime du Roi, et les applaudissemens de toute la France. Il est assez surprenant qu'en moins de deux ans vous ayez engagé plus de six mille hérétiques à se faire instruire des vérités catholiques, et à rentrer de bonne foi dans le sein de la véritable Eglise.

Permettez-moi, Monseigneur, de prendre part à un si heureux succès, et à la satisfaction que reçoit notre auguste monarque, de vous voir répondre si fidèlement aux soins qu'il a pris pour vous donner une éducation catholique et digne de votre naissance. Quoique Dieu répande tous les jours ses grâces sur la mission française que nous avons établie depuis quelques années dans ce vaste Empire, aucun de nous ne compte encore comme vous des cinq et six mille infidèles convertis. Depuis quatre ans que nous sommes ici, tout le temps s'est presque passé à apprendre la langue, et à faire quelques établissemens solides. Il ne faut point s'en étonner, les commencemens d'une mission sont toujours difficiles; il faut renverser la terre plus d'une fois avant que de semer et de recueillir. Comme vous avez la bonté de vous intéresser à ce qui nous regarde, et que vous souhaitez savoir des nouvelles de notre mission, je vais vous rendre un compte exact de nos occupations présentes, et des espérances que Dieu nous donne pour l'avenir. Mais comme je ne veux rien vous écrire qui ne soit venu à ma connoissance par des voies assurées, je me bornerai à ce qui regarde les

seuls Jésuites français, que j'ai trouvés ici ou qui y sont venus avec moi et depuis moi.

J'arrivai à la Chine le 25 juillet 1699. Nos pères français n'y avoient alors que deux maisons. La première à Pekin dans l'enceinte du palais impérial, où l'on voit aujourd'hui une belle église, bâtie avec la permission et par les libéralités de l'Empereur. La deuxième à Canton, qui est un des plus fameux ports de cet Empire, où les Européens et plusieurs nations de l'Orient font un grand commerce. Ces deux maisons ne suffisant pas pour le nombre de nos Missionnaires, qui augmentoit tous les jours, on pensa à faire de nouveaux établissemens. On jeta les yeux sur la province de Kiam-Si, et les pères de Broissia et Domenge, achetèrent trois maisons pour y faire trois églises : une à Fou-tcheou, l'autre à Jao-tcheou, et la troisième à Kieou-kiang, villes du premier ordre. Ces maisons ne coûtèrent qu'environ deux cent quatre-vingts taëls, ce qui revient à peu près à onze ou douze cents livres de notre monnaie. Ce n'étoient que de vieilles masures, qui menaçant ruine en beaucoup d'endroits, étoient devenues inhabitables. Les toits étoient ouverts de tous côtés, et l'on y étoit exposé à la pluie et à toutes les injures de l'air. De plus, la maison de Foutcheou ne fut d'abord engagée que pour un certain temps, et ce n'a été qu'après bien des formalités et des embarras, que nous en sommes demeurés paisibles possesseurs. Quelque grandes que fussent les incommodités que souffrirent les pères qui nous procurèrent ces premiers établissemens, ils y furent peu sensibles ; mais nous le fûmes tous infiniment aux oppositions que formèrent les mandarins de Kieoukiang et de Jao-tcheou à notre établissement dans ces deux villes.

Ces oppositions durèrent près d'un an et demi : car les gouverneurs, qui sont des mandarins infé-

rieurs, ne règlent pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes : ils sont obligés d'en faire leur rapport aux mandarins supérieurs, c'est-à-dire, au *Pou-Tchimssée*, que nos Européens appellent le *trésorier-général* de la province, et au *Fou-yven*, à qui nous donnons le nom de *vice-roi*. Ce fut devant ces deux grands mandarins, qui ne reconnoissent au-dessus d'eux que les tribunaux de Pekin, que fut portée l'affaire des deux maisons que nous avions achetées. On s'opposoit à notre établissement dans ces deux villes, parce que nous étions étrangers, et parce que nous prêchions une loi étrangère. Comme la qualité d'étranger est toujours odieuse à la Chine, il n'en falloit pas davantage pour être condamnés, et nous l'eussions été, si le trésorier-général n'eût pris notre défense et n'eût fait valoir le fameux édit, qui fut porté l'an 1692 en faveur de la religion chrétienne. Il est vrai que cet édit ne marque pas qu'on pourra faire de nouvelles églises, mais il nous maintient dans les anciennes, et nous permet d'y assembler le peuple; ce qui parut suffisant à des juges affectionnés, pour ne nous point troubler dans les établissemens que nous avions faits.

Cette affaire étant heureusement terminée, le père de Broissia reçut ordre de passer dans la province de Tche-kiam pour fonder une église à Nimpo, port de mer sur la côte orientale vis-à-vis du Japon, qui n'en est éloigné que de trois ou quatre journées. Ce poste nous parut nécessaire, non-seulement pour avoir une entrée libre de ce côté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon, où la religion chrétienne a été autrefois si florissante, et où l'on dit qu'elle s'est conservée jusqu'à présent, malgré les horribles persécutions qui désolent depuis long-temps cette église. Les pères de Broissia et de Gollet étant arrivés à Nimpo, au mois d'août de l'année dernière, y de-

meurèrent trois ou quatre mois avec de grandes incommodités, et sans pouvoir trouver aucune maison qui leur convînt, parce qu'ils n'avoient pas assez d'argent pour acheter celles qu'on leur présentoit. Cela les obligea à prendre un emplacement, et à bâtir quelques chambres pour se loger : mais ce ne fut pas sans contradiction; le *Tchen-hien* de la ville (c'est l'officier qui gouverne le peuple) leur envoya demander qui ils étoient, d'où ils venoient, et quel étoit leur dessein; et après leur réponse, il défendit de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé. Il présenta même une requête contre eux aux mandarins dont il dépendoit. Cette requête passa par tous les tribunaux, et vint enfin au vice-roi de la province. Si ce premier mandarin eût été aussi bien intentionné que ceux dont nous avons parlé, il eût pu par lui-même conclure comme eux la chose en notre faveur, et nous épargner beaucoup de peines, de craintes et de frais : mais au lieu de prononcer sur la requête, il la renvoya à la cour des rites. Ce tribunal de tout temps redoutable aux étrangers, et contraire au christianisme, n'auroit pu suivre en cette occasion ses anciennes maximes, sans renverser tous nos établissemens, et sans ruiner entièrement notre mission naissante : mais Dieu, en qui nous avions mis toute notre confiance, ne le permit pas. Le père Gerbillon, notre supérieur-général, trouva parmi les officiers de cette cour formidable des amis puissans et de zélés protecteurs, qui gagnèrent des voix en notre faveur, et qui firent donner au vice-roi de Tche-kiam une réponse aussi favorable que nous la pouvions souhaiter.

Nous eûmes une plus rude persécution à soutenir dans la province de Hou-coüan. Le père Domenge et le père Porquet achetèrent à Hoan-tcheou une petite maison pour la somme de soixante et six taëls. Ce lieu nous étoit commode : outre qu'il n'est

pas éloigné de la capitale du Hou-coüan, il y avoit déjà quelques anciens Chrétiens qui demandoient du secours. La maison ne devoit pas faire envie : on n'y voyoit ni porte, ni fenêtres, ni meubles; de sorte que le père Hervieu étant venu en prendre possession, fut obligé les premiers jours de coucher à terre et presque à découvert. Cependant un bonze ayant appris l'arrivée du nouveau Missionnaire, se mit à la tête de la canaille qu'il avoit apostée, et alla le déférer aux mandarins. Les prêtres des idoles souffrent impatiemment de voir élever des églises, parce que les Chrétiens, dès qu'ils sont Chrétiens, refusent de contribuer à l'entretien des pagodes. Le père Hervieu crut qu'avec un peu de patience ces mouvemens pourroient s'apaiser; il se trompa. Le mandarin lui fit dire de se retirer au plutôt, et envoya des *tchai* (des huissiers) pour lui en signifier l'ordre. A la troisième sommation, le père fut contraint de céder la place, pour ne pas irriter un homme dont la colère auroit pu avoir de fâcheuses suites. On abandonna ainsi, outre la maison de Hoan-cheou, celle de Han-yan, qu'on venoit d'acheter dans la même province de Hou-coüan.

Les pères comptoient beaucoup sur l'appel qu'ils pouvoient interjeter au vice-roi, à qui des personnes de considération les avoient recommandés; mais ce mandarin, bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la cour des rites; ce que nous appréhendions par-dessus toutes choses, dans la crainte que ce tribunal, qui venoit déjà de prononcer en notre faveur, nous voyant revenir si souvent, ne se formât quelque idée désavantageuse des établissemens que nous faisions dans les provinces. Les préjugés eussent pu renaître contre tout ce qui s'appelle nouveauté. On eût répondu de s'en tenir à la coutume. C'est la grande raison ici, et cette raison qu'on rapporte, tient souvent la place

de beaucoup d'autres qu'on croit avoir, et qu'on n'ose pas déclarer ouvertement. Les Chinois ne sauroient s'imaginer qu'on puisse se proposer, dans tout ce qu'on entreprend, une autre fin que l'intérêt. Ce qu'on dit des motifs qui font agir les hommes apostoliques, et qui les portent à quitter leur pays, leurs parens, et tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la seule vue de glorifier Dieu et de sauver les âmes, ne les touche point, parce que cela leur paroît incroyable. Cependant, ils nous voient traverser les plus vastes mers avec des fatigues et des dangers immenses; ils savent que ce n'est ni le besoin qui nous amène à la Chine, puisque nous y subsistons sans rien leur demander, et sans attendre d'eux le moindre secours; ni l'envie d'amasser des richesses, puisque nous les méprisons, et que nous ne vendons ni n'achetons rien; ils ont recours à des desseins de politique, et quelques-uns sont assez simples pour s'imaginer que nous venons tramer des changemens dans l'état, et par des intrigues secrètes, nous rendre maîtres de l'Empire. Quelque extravagant que soit ce soupçon, il y a eu, et il est à craindre qu'il n'y ait peut-être encore des gens capables de le concevoir. Yam-quam-siem, ce terrible ennemi de la religion chrétienne, qui fit souffrir au père Adam Schall une si cruelle persécution, et qui vouloit envelopper tous les Missionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur imputa ce crime affreux. Cette accusation trouva créance dans des esprits naturellement soupçonneux et pleins d'ombrages; et si la main de Dieu, par des prodiges inespérés, n'eût déconcerté le projet de cet impie, c'en étoit fait de notre sainte loi et des prédicateurs qui l'annonçoient.

Il n'y avoit pas encore long-temps que j'étois à Fou-tcheou, lorsqu'un Chrétien m'avertit qu'on répandoit contre nous de semblables bruits. Quelque

effort qu'il eût pu faire, pour détromper par de solides raisons ceux qui étoient dans une opinion si ridicule, il m'avoua qu'il n'avoit pu en venir à bout. Les bonzes, ennemis par intérêt de la sainte doctrine que nous prêchons, sont ordinairement les premiers auteurs de ces calomnies; ils les sèment adroitement parmi le peuple, et pour nous rendre plus odieux, ils y ajoutent mille sots contes, auxquels on ne laisse pas d'ajouter foi. Mais rien ne leur réussit mieux que ce qu'ils rebattent sans cesse aux oreilles de la populace stupide : que les disgrâces temporelles, les maladies, mille autres accidens funestes, et la mort même sont des suites infaillibles du baptême. Il est incroyable combien ces terreurs, quoique démenties souvent par l'expérience, empêchent de gens d'embrasser le christianisme; sur quoi voici ce qui m'est arrivé à moi-même.

Un jour que j'allois baptiser une femme qui étoit à l'extrémité, un catéchiste me vint trouver à l'église, pour m'avertir de n'y pas aller, parce que le mari de cette femme, qui étoit venu lui-même la veille me prier de la baptiser, avoit changé de sentiment. *Allez dire au prédicateur de votre loi*, dit cet infidèle au catéchiste, *qu'il se tienne en repos chez lui; je sais ses desseins, et je suis instruit de ses prétentions. Il veut avoir les yeux de ma femme, pour en faire des lunettes d'approche; qu'il s'adresse à d'autres : car je ne consentirai jamais qu'il mette le pied dans ma maison, ni qu'il la baptise.* Le catéchiste touché de compassion, de voir un aveuglement si déplorable, tâcha de remettre l'esprit à ce pauvre homme; mais tous ses efforts furent inutiles, et la femme mourut sans être baptisée. C'est ainsi que le démon se joue de ce peuple infortuné, dont la crédulité pour les fables les plus grossières, est excessive, pendant qu'ils ferment les yeux aux vérités les plus claires, et à tout ce qui pourroit les conduire

à la connoissance de Dieu. Dans un pays où l'on est si prévenu contre nous, et au milieu de tant d'ennemis attentifs à nous observer, quelle doit être la circonspection de ceux qui viennent ici prêcher l'évangile ! Ce n'est pas assez d'apporter beaucoup de zèle, il faut que ce soit un zèle réglé par une grande prudence, sans quoi l'on est en danger de tout gâter, et de mettre de grands obtacles à l'œuvre de Dieu. Je ne dis pas ce qu'il y a à souffrir dans les voyages et dans les courses nécessaires auxquelles notre ministère nous engage; il nous a fallu remonter des torrens rapides, où nous voyions des barques se briser à nos yeux; veiller les nuits entières pour nous défendre des voleurs, qui ne nous auroient fait aucun quartier, s'ils nous avoient pu surprendre; nous faire entendre à une nation, dont nous ne savions encore la langue que très-imparfaitement. Ces peines et beaucoup d'autres, font que nous osons nous appliquer ces paroles du Prophète : *Ils alloient et venoient, jetant le grain en terre avec beaucoup de larmes*. Mais nous espérons aussi de la miséricorde infinie de Dieu, qu'il vérifiera encore en nous les paroles qui suivent : *Ils viendront enfin avec joie, chargés des gerbes qu'ils auront recueillies* (Ps. 125). Nous voyons déjà des commencemens qui nous consolent, et je me persuade qu'en les lisant, vous aurez vous-même, Monseigneur, une véritable consolation.

Tandis que les Missionnaires, dont j'ai parlé, étoient occupés à la fondation des nouvelles églises, les autres travailloient à remplir de fidèles celles qui se trouvoient déjà établies. Le père d'Entrecolles, qui fut envoyé à Jao-tcheou, ne trouva pas dans cette ville un seul Chrétien lorsqu'il y arriva. A la vérité, un jeune homme de Hoi-tcheou, ville de la province de Nankin, avoit reçu le baptême des mains du père de Broissia, dans la nouvelle église

de Jao-tcheou; mais comme il étoit étranger, il se retira bientôt dans son pays. Ainsi le premier que le père d'Entrecolles eut le bonheur de mettre dans le chemin du salut, fut un pauvre maçon, du nombre de ceux qui avoient travaillé au bâtiment de la petite chapelle. Ici, à l'exemple de Notre-Seigneur, nous pouvons vous donner pour marque de notre mission, que nous évangélisons les pauvres. On trouve en eux à la Chine, comme partout ailleurs, moins d'obstacles et plus de docilité aux vérités du salut que dans les grands et les puissans du siècle. Celui-ci étant tombé dangereusement malade, eut recours à toutes les superstitions des bonzes, mais ce fut sans aucun succès. On en avertit le père d'Entrecolles, qui se sentit touché de l'aveuglement et du danger de ce bon manœuvre. Comme il avoit apporté d'Europe quelques remèdes, il les fit offrir au malade, dans la vue de le gagner. Le malade les accepta, mais en déclarant qu'il ne prétendoit nullement par-là faire société de religion avec nous. C'étoit pourtant le moyen que Dieu avoit choisi pour le faire Chrétien; les remèdes le soulagèrent, et son cœur se trouva bientôt changé. Il demanda de lui-même à être instruit; il apprit en un jour toutes les prières, et s'étant ensuite fait traîner sur les bras de ses enfans jusqu'à l'oratoire qu'il avoit bâti, il témoigna tant de ferveur et tant de foi, qu'on crut le devoir baptiser. Peu de temps après son baptême, il retomba dans sa langueur, ce qui, bien loin de l'ébranler, ne servit, en épurant sa foi, qu'à l'affermir davantage. Il soutint cette épreuve avec une résignation admirable, et se sentant près de sa fin, il demanda les derniers sacremens, qu'il reçut avec des marques d'un repentir très-vif de ses péchés passés, et une espérance ferme que Dieu lui voudroit bien faire miséricorde. Il expira au milieu de sa famille, qu'il exhorta fortement à embrasser la religion dans laquelle il mouroit.

Sa mort fut suivie de la conversion d'un jeune homme, qui étoit fils du premier mari de sa femme, et que Dieu toucha à la vue des obsèques qu'on fit au défunt. Le jour qu'on devoit célébrer la messe pour le repos de son âme, le père d'Entrecolles fit parer sa chapelle de divers ornemens qu'il avoit apportés d'Europe. Ce spectacle extraordinaire excita la curiosité des Chinois. Comme c'étoit le nouvel an, temps auquel on ne pense ici qu'aux divertissemens et aux visites, le peuple désœuvré accourut en foule à l'église. De grandes et belles images, dont elle étoit toute tapissée, arrêtoient les yeux des Chinois, qui n'avoient jamais rien vu de semblable; ils en demandoient l'explication. Durant près de trois semaines, ce fut chaque jour un monde nouveau et de nouvelles questions; il vint plus de dix mille personnes, et ce fut alors, dit le père d'Entrecolles dans la lettre qu'il écrit, que je ressentis une véritable douleur de ne pouvoir, faute d'entendre encore assez bien la langue, expliquer nos saints mystères à cette foule d'infidèles, qui désiroient d'en être instruits. J'y suppléai, ajoute-t-il, le mieux qu'il me fut possible par mes domestiques, qui sachant bien leur créance, se faisoient écouter avec assez d'attention, et par les livres que je distribuai à ceux qui étoient capables d'en profiter. Plusieurs de ces derniers revinrent proposer des doutes, que la lecture de ces livres leur avoit fait naître. Mais il est surprenant que de cette grande multitude de peuple, à qui le royaume de Dieu fut annoncé, il n'y en eut que deux qui ouvrirent les yeux à la lumière, et qui demandèrent le baptême.

Le premier étoit *Sieou-tsai* d'armes, c'est-à-dire, *gradué*: car les Chinois ont des gradués dans les armes, aussi bien que dans les lettres. Un homme qui veut se pousser par cette route, est obligé de passer par divers examens, de faire voir son habileté à tirer

de l'arc et à monter à cheval, et de donner des preuves de sa force et de son adresse dans les autres exercices militaires. Il doit aussi avoir de la science : car on leur donne à résoudre certains problèmes, qui regardent les campemens et les autres fonctions de la guerre. Ceux qui se distinguent sont élevés au degré de *sieou-tsai*, qui répond à peu près à celui de bachelier en France. On monte ensuite au degré de *kiu-gin*, par un examen qui se fait de trois en trois ans, en présence du vice-roi et des mandarins de la province. Enfin, on devient *tsin-ssée*, c'est-à-dire, docteur ; mais il faut avoir un rare mérite pour arriver à ce dernier degré, auquel l'Empereur nomme lui-même. Ce qui se pratique pour la guerre est aussi d'usage pour les sciences, avec cette différence, que les gradués dans les lettres sont encore plus estimés que ne le sont ceux des armes. Mais quiconque peut parvenir au titre glorieux de *Tsin-ssée*, soit dans les lettres, soit dans la guerre, doit se regarder comme un homme solidement établi, puisqu'il est à portée de tous les emplois les plus importans de l'Empire. On doit donc regarder le *sieou-tsai* d'armes, qui fut baptisé à Jao-tcheou, comme la première colonne de cette nouvelle église. La visite que rendirent au père d'Entrecolles les mandarins de la ville, et un docteur du collége impérial, qui fléchirent le genou, et baissèrent la tête devant l'image de Jésus-Christ, donna de la réputation à notre sainte loi, et fut suivie du baptême de six personnes, dont trois étoient pères de famille. Ces conversions donnèrent encore occasion à plusieurs autres ; de sorte que le nombre des fidèles s'accrut peu à peu considérablement.

La difficulté principale étoit de convertir quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes églises, les femmes chrétiennes instruisent les personnes de leur sexe, et les disposent au saint baptême. Il est

nécessaire d'en user ainsi à la Chine, parce que les Chinoises sont naturellement si modestes et si réservées, qu'elles n'osent presque paroître devant un homme : à plus forte raison n'oseroient-elles parler à un étranger, ni écouter ses instructions. Notre-Seigneur leva cet obstacle, qui étoit grand. Quelques femmes chrétiennes étant venues par eau de la province de Hou-coüan avec leurs maris, commencèrent à instruire de notre sainte religion les femmes de Jao-tcheou. Leur barque devint bientôt un lieu d'assemblée ; le père s'y étant rendu, en baptisa sept qu'il trouva suffisamment instruites, et celles-là serviront désormais à en instruire beaucoup d'autres. Tels ont été les commencemens de l'église de Jao-tcheou, où il y a présentement plusieurs Chrétiens d'une ferveur admirable.

Un d'entre eux ayant obtenu la grâce de communier, passa tout ce jour-là sans prendre aucune nourriture. Il ne pouvoit contenir sa joie de posséder Jésus-Christ, et il n'eut de repos que quand il eut procuré à sa femme le même bonheur. Un autre perdit une barque qu'il avoit, le jour même qu'il fut baptisé ; et son fils unique, qu'il aimoit tendrement, et qui avoit aussi reçu le saint baptême, mourut peu de temps après. Il regarda ces accidens comme une épreuve de Dieu, et bien loin d'en être ébranlé, ayant remarqué que le visage de son fils, qu'un rétrécissement de nerfs avoit horriblement défiguré durant sa maladie, étoit devenu fort beau après sa mort, il en redoubla sa ferveur. Une si grande constance dans un néophyte chinois, ne peut être que l'effet d'une grâce fort extraordinaire : car ces peuples ont un amour et un attachement extrême pour leurs enfans. Le père d'Entrecolles espère ouvrir bientôt une nouvelle mission dans une petite ville voisine de Jao-tcheou. Il a déjà baptisé un père de famille qui est établi dans ce lieu-là.

L'Eglise de Kieou-kiang n'a pas eu des commencemens si heureux. Semblable à ces terres ingrates, qui répondent mal aux peines qu'on prend pour les cultiver, cette ville infidèle n'a donné jusqu'à cette heure qu'un très-petit nombre de Chrétiens. Ce n'est pas une chose aisée à la Chine de planter la foi dans un lieu où elle n'a jamais été établie, parce que personne ne veut commencer à l'embrasser. Les plus convaincus de nos mystères attendent un exemple, et c'est dans ces occasions qu'on sent particulièrement toute la force du respect humain.

Pour la ville de Fou-tcheou, où j'ai demeuré plus d'un an à différentes fois, le christianisme y prend racine insensiblement, et j'ai lieu d'espérer que dans quelques années notre sainte religion y sera très-florissante. Après plus de vingt mois de courses dans la province de Fokien, où je n'avois pu trouver de retraite fixe, les ordres de ceux qui conduisoient notre mission, me firent passer à Fou-tcheou, ville de la province de Kiam-Si. On me remit le soin de cette chrétienté au commencement de mars de l'année dernière. Il n'y avoit alors qu'environ cent néophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier baptême que j'eusse jamais fait en ma vie, le 12 mars. C'étoit le jour de ma naissance, ce qui me fit beaucoup de plaisir : car je crus pouvoir me dire qu'il falloit renaître en quelque sorte ce jour-là, pour mener une vie nouvelle qui ne fût plus occupée qu'à glorifier Dieu et qu'à procurer le salut des Chinois. La personne que je baptisai étoit une jeune femme dangereusement malade, qui savoit parfaitement tout ce qu'il faut croire. Quand on lui demanda si elle avoit encore quelque confiance dans les idoles, elle répondit avec une espèce d'indignation qui me toucha : *Il faudroit être bien aveugle pour croire que ces morceaux de pierre et de bois eussent quelque vertu ou quelque pouvoir.* Le sacre-

converti plus d'infidèles qu'il n'a de syllabes et même de lettres. Il seroit à souhaiter que chaque Missionnaire fût en état de semer dans les lieux de sa mission un grand nombre d'instructions. Ce sont des prédicateurs muets, mais très-éloquens et très-efficaces, qui reprochent aux Chinois les désordres de leur vie, sans blesser leur délicatesse, qui éclairent leur esprit sans les choquer, et qui les conduisent peu à peu, et presque sans qu'ils s'en aperçoivent, à la connoissance de la vérité. Je ne sais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ai répandus. Il m'est revenu seulement qu'ils avoient beaucoup contribué à la conversion d'un lettré qui a reçu le baptême depuis mon départ de ce pays-là.

C'est par la lecture de quelques livres de piété que le fameux père Adam Schall donna à un mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'est convertie une famille entière, dont j'ai baptisé neuf personnes cette année. Ce mandarin s'étant trouvé dans sa jeunesse à la cour, où il avoit un emploi de distinction, alla voir par curiosité le père Adam Schall, qui s'étoit acquis par son mérite une grande réputation dans tout l'Empire. Le père lui parla de la religion chrétienne, et le porta à l'embrasser; mais le jeune mandarin, qui aimoit les plaisirs, et qui n'avoit alors en tête que sa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que disoit l'homme de Dieu; il reçut néanmoins les livres de piété qu'il lui donna. Il parcourut ensuite plusieurs provinces, où il eut des charges considérables, se livra à toutes les ridicules superstitions des Bonzes, chercha dans les livres des *Tao-ssée*, qui sont d'insignes imposteurs, les moyens de se rendre immortel, jusqu'à ce que revenu enfin de ses folies et de ses erreurs à l'âge de quatre-vingts ans, il trouva dans la lecture des livres dont le père Adam Schall lui avoit fait présent autrefois, ce qu'il avoit

cherché vainement ailleurs, je veux dire son salut éternel, et celui de la plupart de ses enfans.

Cet exemple, et plusieurs autres que je pourrois rapporter, montrent assez de quelle utilité sont ici les bons livres. Pendant que j'étois à Fou-tcheou, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde, chaque dimanche après le service je prêtois aux Chrétiens ceux qu'ils me demandoient, afin qu'ils pussent ensuite les prêter à leurs parens et à leurs amis, ce qui produisoit ordinairement la conversion de quelqu'un. Je ne demeurai en ce lieu-là que jusqu'à la mi-juin, parce qu'outre l'église de Fou-Tcheou, je fus obligé de me charger de celle de Nan-tchang, et de partager mes soins entre l'une et l'autre. Je laissai à Fou-tcheou le père de Chavagnac, persuadé que, beaucoup plus zélé et plus vertueux que moi, il deviendroit bientôt plus utile à mes néophytes. En effet, depuis six mois que je l'ai quitté, il leur a rendu des services très-importans, les assistant dans leurs maladies et attirant un grand nombre d'infidèles à la foi, par les exemples de charité qu'il leur donne en toute occasion. Quoiqu'il y ait très-peu de temps qu'il est à la Chine, il a fait de si grands progrès dans l'étude de la langue chinoise, que non-seulement il est en état d'entendre les confessions, mais aussi de prêcher et d'instruire le peuple. Dieu a béni ses travaux, et il se passe peu de semaines qu'il ne fasse de nouvelles conversions. Il y en a eu même d'éclatantes, et dans lesquelles il paroît quelque chose de merveilleux. Dieu, dont les bontés sont infinies, fait ici de temps en temps des coups surprenans, pour amener les infidèles à la connoissance de la vérité; et quoique je sois en garde contre une crédulité trop facile, j'avoue qu'en certains cas je ne peux pas m'empêcher de croire. En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le père de Chavagnac m'écrit lui-même les circonstances qu'il a pris soin de vérifier.

Dans un village voisin de la ville de Fou-tcheou, une jeune femme de dix-sept à dix-huit ans fut attaquée d'une maladie si extraordinaire, que personne n'y connoissoit rien. Elle se portoit bien quant au corps, buvant et mangeant avec appétit, vaquant aux affaires de la maison, et agissant à son ordinaire. Mais à l'heure qu'on y pensoit le moins, elle se trouvoit saisie d'un violent accès de fureur, pendant lequel elle parloit de choses éloignées et absentes, comme si elles eussent été présentes, et qu'elle les eût vues de ses yeux. Elle dit, dans un de ces accès, qu'un homme qui étoit à la campagne arriveroit bientôt, et qu'il lui parleroit de la religion chrétienne. Une autre fois, elle dit que deux catéchistes viendroient à un certain jour qu'elle marqua, et qu'ils jetteroient je ne sais quelle eau sur elle et par toute sa maison. Elle fit en même temps des signes de croix, et commença à contrefaire ceux qui aspergent le peuple d'eau bénite. Un des assistans lui ayant demandé pourquoi elle paroissoit inquiète sur cette eau et sur ces signes de croix; *c'est*, répondit-elle, *que je les crains comme la mort*. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, fut que quatre hommes ou jeunes garçons, frères ou parens de cette jeune femme, avoient été attaqués de la même maladie cinq ou six mois auparavant. Leur furie devenoit si grande dans des momens, qu'on étoit obligé de les lier, parce qu'ils se battoient rudement les uns les autres, et faisoient des extravagances, dont on avoit sujet d'appréhender de funestes suites. Ces pauvres gens cherchèrent toutes sortes de remèdes, pour se délivrer d'un mal si fâcheux. *Tcham*, chef des *Tao-ssée*, qui se faisoit appeler *Tien-ssée* (le docteur céleste), vint alors à Fou-tcheou. Ce beau nom est héréditaire à sa famille; en sorte que son fils, fût-il le plus ignorant et le plus stupide de tous les hommes, aura le nom de *docteur céleste* comme son père. Celui

qui gouverne aujourd'hui les Tao-ssée, est un homme d'environ trente ans, fort agréable et fort bien fait; il est superbement vêtu, et il se fait porter sur les épaules de huit hommes, dans une magnifique chaise. C'est ainsi qu'il parcourt de temps en temps toute la Chine pour visiter ses bonzes, et pour faire une abondante récolte d'argent. Car comme les Tao-ssée dépendent de lui, ils sont obligés de lui faire des présens considérables pour recevoir son approbation, et pour être maintenus dans leurs priviléges. Le *Tcham-Tien-ssée* vint donc à Fou-tcheou avec une suite nombreuse, et dans l'équipage dont je viens de parler. Les Tao-ssée, fiers de l'arrivée de leur chef, firent courir le bruit par toute la ville que les prédicateurs de la loi chrétienne n'osoient paroître, et qu'ils avoient pris la fuite. Cependant nous étions tous deux à Fou-tcheou, le père de Chavagnac et moi, et je demeurai encore plus de deux mois après en cette ville. Tous les malades de Fou-tcheou, et tous ceux à qui il étoit arrivé quelque infortune, vinrent trouver le docteur céleste, pour être soulagés de leurs maux. Le docteur prononçoit gravement ce peu de mots : *Niamtching hoam tcha pao*, qui signifient, *levez les yeux vers l'esprit tutélaire de votre ville, afin qu'il connoisse vos maux et qu'il m'en fasse son rapport.*

La famille dont je viens de parler, ne manqua pas de se présenter au docteur céleste, comme les autres, dans l'espérance de trouver quelque remède au furieux mal qui les désoloit. A force de taëls, ils obtinrent du docteur et de ses disciples, un bâton couvert de caractères diaboliques, et long à peu près comme le bras. Toutes les fois qu'ils seroient tourmentés, ils devoient s'en servir, en pratiquant certaines cérémonies; mais bien loin d'être soulagés, leur mal en devint plus violent. La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent

à trois reprises différentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice, où ils égorgèrent un coq, un chien et un cochon. Ces sacrifices ne furent point inutiles à ces misérables; car ils se régalèrent fort bien ensuite de la chair de ces animaux : mais ils le furent entièrement à cette pauvre femme, aussi bien que le bâton et les caractères : elle n'en fut soulagée en aucune manière. Sa mère, touchée de l'état pitoyable où elle la voyoit, la fit changer de demeure et la mena dans sa maison. A peine y eut-elle été quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens âgés de quinze, de vingt et de vingt-cinq ans. Ceci arriva au mois de juin.

Un Chrétien nommé *Jean Teng*, ami de cette famille, alla voir les malades. Il les assura que leur mal étoit une infestation visible des démons; qu'ils devoient avoir recours à Dieu, et embrasser sa sainte loi; que c'étoit le seul remède qui pût les délivrer du mal horrible qui les tourmentoit. Les paroles de ce fervent Chrétien eurent leur effet. Les malades implorèrent le secours de Dieu, et envoyèrent prier le père de Chavagnac de vouloir bien les assister. Le Missionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche, qu'ils n'eussent renoncé à leur idolâtrie et à leurs malheureuses superstitions. Ils le firent, et pour marquer qu'ils agissoient de bonne foi, ils lui apportèrent le bâton et les livres du docteur céleste, et toutes les idoles qui étoient dans la maison, le conjurant de ne pas abandonner une famille désolée, qui attendoit sa guérison du Seigneur du ciel. Le père qui connoît parfaitement le génie des Chinois, se contenta d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans cette maison. Ces bons Chrétiens pleins de confiance, s'y rendirent avec un crucifix, une image de Notre-Seigneur, des chapelets et de l'eau bénite, et aussitôt toute la famille devint tranquille, sans qu'il parût les moindres restes de leur première fureur.

fureur. Un bonze qui fut témoin de cette merveille avec quelques infidèles, au lieu d'en glorifier Dieu, assura que cette guérison étoit l'effet du hasard. Mais Dieu, pour lui imposer silence, permit que les malades retombassent plus violemment que jamais, aussitôt que les Chrétiens se furent retirés. Et ce qui acheva de les confondre, c'est que dès qu'on les rappela, ces nouveaux emportemens de fureur se calmèrent encore, aux uns par le chapelet qu'on leur mit au cou, et aux autres par l'eau bénite qu'on jeta sur eux. On plaça ensuite la croix au lieu le plus apparent de la maison; on mit de côté et d'autre des bénitiers et des rameaux bénis, ce qui, outre le mal, fit cesser encore entièrement un grand fracas, qu'on entendoit souvent auparavant dans cette maison.

La famille charmée de plus en plus de cette continuité de miracles si surprenans, demanda le saint baptême. Le père ne voulut leur accorder cette grâce, qu'après qu'ils sauroient parfaitement la doctrine chrétienne et les prières ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur dont le Missionnaire fut si pénétré, qu'il en baptisa trois le 16 de juillet, et quatre autres quatre jours après. Le huitième de la troupe, moins docile aux attraits de la grâce, différa de se convertir. Mais Dieu qui vouloit l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportoit. Un serpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla jusqu'à la ceinture. On eut recours au père, qui lui envoya un remède. Dès le lendemain l'enflure cessa, et le malade, saisi de frayeur et pénétré de reconnoissance, embrassa la religion sainte à laquelle il se sentoit déjà redevable de tant de biens. Il n'y eut que la jeune femme, qui avoit été le sujet et l'occasion de tant de merveilles, qui ne se rendit point. Elle avoit marqué d'abord un assez grand désir d'être baptisée; elle remit ensuite sous divers prétextes. Le plus apparent étoit que son mari étant

allé à Nankin, il trouveroit mauvais qu'elle embrassât une religion étrangère en son absence. Ce fut en vain que son beau-père la pressa d'adorer le vrai Dieu, et de suivre son exemple et celui de ses parens; rien n'eut la force de l'ébranler, et elle est demeurée jusqu'à présent dans son infidélité, tant les jugemens de Dieu sont impénétrables; il choisit l'un et abandonne l'autre, sans que personne puisse se glòrifier ni se plaindre. Voilà quelles sont les véritables croix d'un Missionnaire; rien n'afflige plus sensiblement, que de trouver de ces âmes indociles qui résistent à la grâce, et qui tournent à leur damnation les travaux et le sang de Jésus-Christ.

Avec le peu de zèle que je puis avoir, je ne laissai pas l'année dernière de sentir toute l'amertume de ces croix à l'occasion d'une personne mourante. Son mari vint me prier de l'assister dans ce dernier passage. Je le suivis sur l'heure en bottes chinoises, qui sont une chaussure fort incommode, et je fis cinq grandes lieues à pied par une chaleur excessive, dont je fus très-incommodé. Mais les dispositions où je trouvai la malade, me dédommagèrent bientôt de toutes mes fatigues. Je l'interrogeai sur les mystères de notre religion; elle me répondit comme une personne qui en étoit parfaitement instruite, et me demanda avec de grandes instances que je la baptisasse. Comme elle étoit dans un péril évident, je lui accordai la grâce qu'elle me demandoit. Elle mourut en vraie prédestinée quelques jours après, et l'on m'assura qu'après sa mort, elle avoit apparu à son mari, et qu'elle l'avoit averti, d'une voix distincte et très-intelligible, de se faire Chrétien, pour la suivre au ciel où elle alloit. Son mari vint effectivement demander le baptême; mais comme on ne voulut pas le lui accorder, à moins qu'il ne renonçât à certains engagemens criminels, et à des moyens de s'enrichir, qui ne s'accordent point avec les maximes de l'évangile, il n'eut pas

assez de courage pour se faire cette sainte violence qui ravit le ciel, et il vit la vérité sans la suivre. La perte de cet homme, que je croyois gagné, me causa une douleur d'autant plus vive, que sa conversion me faisoit espérer celle de plus de cinquante de ses parens, qui étoient établis dans le même lieu.

J'ai encore eu cette année un déplaisir à peu près semblable. Pendant que j'étois absent, il mourut un Chrétien que sa ferveur et sa piété me rendoient cher. Je l'avois nommé *Augustin*, en l'exhortant à combattre l'erreur avec le même zèle que saint Augustin son patron l'avoit combattue. Toute sa famille se disposoit à recevoir le baptême; c'étoit l'effet de ses soins. Un de ses enfans âgé de quinze à seize ans, avoit déjà été baptisé, et je l'avois nommé *Ignace*. Ce jeune homme, qui a de l'esprit et qui est habile dans les lettres, travailloit à l'exemple de son père à instruire sa mère, ses frères et ses sœurs. Son père qui a conservé jusqu'au dernier soupir un attachement sincère pour sa religion, voyant qu'il ne pouvoit avoir de prêtre pour l'aider à bien mourir, fit venir des catéchistes; il les pria de réciter les prières de l'Eglise, qui ont été traduites en chinois. Il y répondit avec beaucoup de dévotion; et après avoir donné toutes les marques d'une piété vraiment chrétienne, il rendit son âme à Dieu. Cet homme n'étant encore que catéchumène, eut une fluxion très-fâcheuse sur un œil. Un infidèle de ses amis, lui dit que les dieux du pays se vengeoient par-là de ce qu'il vouloit embrasser une religion étrangère. Augustin se moqua de l'aveuglement de son ami, et lui dit qu'il n'y avoit rien dans son mal d'extraordinaire et de surnaturel; qu'il ne craignoit point la colère des dieux chimériques qu'on adore à la Chine, et que la religion chrétienne étant la véritable religion, il l'embrasseroit, quand il devroit lui en coûter les deux yeux et la

vie. Il vint quelques jours après me raconter l'entretien qu'il avoit eu, et me demander le baptême. Depuis la mort de ce fervent Chrétien, il ne m'a pas été possible de rien gagner sur l'esprit de sa femme et de ses enfans, parce qu'un oncle, homme violent et entêté des superstitions des bonzes, les a tous pervertis. Je craindrois même pour la foi du jeune *Ignace*, le seul de cette famille qui soit Chrétien, s'il n'avoit jusqu'à présent témoigné une fermeté et un courage beaucoup au-dessus de son âge. Nous serions trop heureux dans nos missions, si les conversions se faisoient à milliers, et qu'on n'y trouvât point d'obstacles. Le salut des hommes a infiniment coûté à Jésus-Christ; nous n'avons pas lieu de nous plaindre, s'il nous en coûte aussi un peu.

Je reviens à la jeune femme dont j'ai parlé, et qui a donné lieu à cette longue digression. Si son incrédulité affligea le père de Chavagnac, la ferveur de ses parens fut pour lui le sujet d'une grande consolation. Leur zèle pensa même les porter trop loin, car peu s'en fallut qu'ils n'allassent en troupe dans la pagode de leur village, renverser et briser l'idole que l'on y adore; mais le père qui en fut averti, prévint les suites fâcheuses qu'auroit eu ce zèle indiscret. Il leur représenta que ces violences ne pouvoient qu'attirer sur eux et sur tous les Chrétiens une cruelle persécution, et rendre les païens encore moins traitables, et que pour l'acquit de leur conscience, il suffisoit qu'ils fussent prêts à faire profession et à rendre raison de leur foi, lorsqu'on les en interrogeroit. Mais pour signaler leur zèle d'une manière aussi agréable à Dieu et moins dangereuse, il leur proposa un expédient qu'ils goûtèrent fort; ce fut d'ériger dans leur maison un monument, qui conservât la mémoire de la grâce qu'ils avoient reçue, et dont la vue les excitât eux et leur postérité à en témoigner à Dieu leur sincère reconnoissance. Il fut donc résolu que l'on feroit une ins-

cription qui expliqueroit nettement la maladie dont cette famille avoit été attaquée, sa délivrance miraculeuse, les noms et le nombre des personnes, les suites qu'avoit eues cette faveur divine, l'année et le jour que cela étoit arrivé, et que cette inscription seroit placée dans le lieu le plus honorable de la maison; ce qui fut exécuté.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues de ce pays-là, marquoient que Notre-Seigneur continuoit de répandre ses grâces sur cette chrétienté naissante: car les maladies qu'il envoie à plusieurs de ces infidèles, sont de véritables faveurs, puisqu'elles les conduisent ordinairement à la connoissance de Dieu. A la porte du nord de la ville de Fou-tcheou, il n'y avoit pas un seul Chrétien. Trois familles qui logent ensemble, composées de trente-cinq à quarante personnes, furent attaquées du flux de sang à la fin d'octobre. Un jeune enfant de la première famille, en mourut en moins de dix jours, malgré les prières et les sacrifices des bonzes. A peine celui-là étoit-il mort, qu'un enfant de la seconde famille se trouva à l'extrémité: les parens alarmés coururent à l'église demander qu'on le vînt baptiser. Le père envoya un catéchiste pour l'instruire, et peu de jours après, il alla lui-même pour le baptiser, parce que le mal augmentant, il y avoit lieu de craindre qu'on ne fût surpris. Le baptême sembla le soulager; et le père de Chavagnac ayant offert à Dieu le saint sacrifice pour lui, le sang s'arrêta ce jour-là même, et l'enfant se trouva guéri. Cet événement frappa si vivement toute cette famille, qui consistoit en neuf personnes, qu'ils se firent instruire, et reçurent le baptême. Le flux de sang s'étant communiqué depuis à la troisième famille, il y a lieu d'espérer qu'elle profitera du bon exemple de ses voisins.

Le père Baborier, qui a eu soin de l'ancienne église de Tin-tcheou, dans la province de Fokien,

travaille avec bien plus de succès. Ce père, avec lequel je partis de France, eut le bonheur d'arriver un an plutôt que moi, parce que fus obligé, suivant mes ordres, de passer par les Indes; au lieu que s'étant embarqué sur l'*Amphitrite*, que nous trouvâmes au Cap de Bonne-Espérance, il vint ici en droiture et sans s'arrêter. Ce père est donc depuis quatre ans à la Chine, où il a eu la consolation de baptiser plus de cinq cents personnes. Je souhaiterois pouvoir vous envoyer un détail exact de tout le bien qu'il fait; vous en seriez assurément édifié. Un Chrétien de son église, qui a passé par ici depuis peu de jours, m'a raconté des choses merveilleuses de la charité et du zèle de ce fervent Missionnaire, qui a un grand soin de cacher tout ce qui pourroit inspirer de l'estime pour sa personne. J'ai reçu de lui un petit mémoire, où il ne me parle que de quelques événemens extraordinaires, qui sont des marques de la bonté et de la miséricorde de Dieu sur ces peuples.

Les infestations des démons sont assez ordinaires à la Chine, comme généralement dans tous les pays où Jésus-Christ n'est point connu; ce qui n'est pas une petite preuve de la victoire que le Sauveur du monde a remportée sur l'enfer. Une famille païenne de la petite ville de Cham-ham, dépendante de Tchintcheou, souffroit une persécution, dont le démon seul paroissoit pouvoir être l'auteur. Des mains invisibles renversoient et brisoient les meubles de la maison à l'heure qu'on y pensoit le moins. Tantôt on voyoit un grand feu allumé dans une chambre, où un moment auparavant il n'y avoit pas une étincelle, et tantôt des figures humaines monstrueuses et capables d'imprimer de la terreur, paroissoient peintes sur du papier, et attachées aux murailles, sans qu'on pût deviner qui les y avoit mises. Il se passoit beaucoup d'autres choses aussi surprenantes, auxquelles on ne

croyoit pas que les hommes pussent avoir aucune part. Le chef de cette famille, inquiet et impatient de se voir ainsi tourmenté, n'oublia rien de ce que la superstition la plus aveugle peut suggérer pour se délivrer de ces funestes hôtes. Il s'adressa d'abord à une espèce de bonzes qu'on appelle *Hochans*. Ce sont les adorateurs de l'idole *Foé*, les prédicateurs de la métempsycose, et les auteurs de cent ridicules fables qu'ils ont apportées à la Chine avec leurs idoles, soixante ou quatre-vingts ans après la naissance de Jésus-Christ. Les *Hochans* n'ayant pu donner de secours à cette famille affligée, on fit venir une autre espèce de bonzes, nommés *Ssée-congs*. Je ne sais ce que ce mot signifie. Ceux-ci firent, dans la maison infestée, plusieurs cérémonies mystérieuses : mais ce fut à leur confusion. Ils attribuèrent à leur petit nombre, le mauvais succès de leurs opérations diaboliques; ainsi, de trois qu'ils étoient d'abord, ils y vinrent dix pour être plus forts, disoient-ils, contre l'esprit qu'ils vouloient chasser. C'étoit chaque jour une comédie nouvelle; le peuple y accouroit en foule, et la maison étoit toujours pleine de toute sorte de gens. Un Chrétien s'y trouva par hasard; il ne put voir toutes les extravagances que faisoient les *Ssée-congs*, sans être touché de l'aveuglement de ceux qui se laissoient ainsi tromper par ces malheureux. *Qu'on est à plaindre dans cette maison*, dit assez haut ce Chrétien ! *on y fait bien de la dépense inutilement. Si l'on avoit recours au Dieu des Chrétiens, qui est le souverain Seigneur du ciel et de la terre et la terreur des démons, on auroit bientôt la paix, sans qu'il en coûtât la moindre chose.* Personne ne parut faire attention à ce que le Chrétien venoit de dire. On le remarqua cependant. Les bonzes continuèrent leurs jongleries, l'esprit maléfique tint ferme et s'en moqua; de sorte que les *Ssée-congs* n'en pouvant venir à bout, il fallut appeler les *Tao-*

ssée, cette troisième espèce de bonzes, dont j'ai déjà parlé. Ceux-ci, fiers de se voir ainsi recherchés dans une si importante conjoncture, entrèrent orgueilleusement dans cette maison, promettant qu'ils sauroient bientôt réduire ce malin esprit. Leur fierté ne dura pas : car à peine eurent-ils mis le pied dans la maison, qu'une grêle de pierres fondit sur eux, sans qu'on pût découvrir ceux qui les lançoient. Les *Tao-ssée*, peu accoutumés à un pareil traitement, se retirèrent plus vîte qu'ils n'étoient venus, et laissèrent ces pauvres affligés dans un nouveau trouble. Le chef voyant que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors étoit inutile, s'avisa de changer de demeure, croyant qu'il pourroit ainsi trouver le repos qu'il cherchoit depuis si long-temps. Il alla donc loger dans une nouvelle maison ; l'esprit mauvais l'y poursuivit, ce qui le jeta dans une espèce de désespoir. Accablé de chagrin et de tourmens, il rencontra dans la rue le Chrétien dont j'ai parlé : *N'est-ce pas vous*, lui dit-il, *mon ami, qui vous moquiez dernièrement des bonzes dans ma maison, et qui prétendiez que le Dieu des Chrétiens pouvoit seul me secourir ? C'est moi-même*, reprit le Chrétien, *et il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la vérité de ce que je vous ai dit. Il y a dans votre voisinage, des Chrétiens pleins de piété et de ferveur : invitez-les à se joindre aux autres Chrétiens de cette ville, et à venir chez vous prier tous ensemble le Dieu que nous adorons, et j'espère que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui seront offerts pour vous. Pécheur et nouvellement Chrétien que je suis, je n'ose pas aller seul chez vous, parce que je ne mérite pas d'être écouté. Mais pour mes frères, leurs prières seront agréables, et vous en sentirez sûrement les effets. Au reste, que la multitude ne vous épouvante pas ; il ne vous en coûtera ni repas ni argent : car dans la loi que nous professons, le désintéressement est parfait.*

L'infidèle écouta ce que le néophyte lui disoit, et parut en être content; mais le moment de sa conversion n'étoit pas encore venu : Dieu l'y disposoit seulement par cette entrevue. Quelques jours après, les vexations du démon ayant redoublé, ce pauvre homme, tout hors de lui, se lève à minuit, court à la maison de celui qui lui avoit donné de si salutaires conseils, le force de lui ouvrir sa porte, et le conjure au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque assistance. Celui-ci vouloit attendre le jour; mais l'infidèle fit de si grandes instances, que le Chrétien fut obligé de le suivre. Après s'être recommandé à Dieu, il prit son chapelet et de l'eau bénite; et se confiant uniquement en la miséricorde de Notre-Seigneur, il entra dans la maison de l'infidèle, et y fit sa prière à genoux et le visage contre terre. Il arracha ensuite les affiches et les écriteaux des bonzes, foula aux pieds ces figures monstrueuses, auxquelles personne n'osoit toucher, les jeta au feu, et après avoir fait enlever tout ce qu'il y avoit de superstitieux, il procura à cette maison une paix et une tranquillité si parfaite, qu'elle n'a point été troublée depuis ce temps-là. Le chef de la famille, pénétré d'une vive reconnoissance de la grâce qu'il venoit de recevoir, déclara qu'il vouloit être Chrétien. Il commença dès-lors à garder les jeûnes et les abstinences de l'Eglise, et à faire faire en commun, le matin et le soir, les prières des Chrétiens, que sa famille apprit en peu de temps. Il en ajouta encore plusieurs autres en l'honneur de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Le père Baborier étant venu à Cham-ham, on lui présenta ce fervent catéchumène, et il eut la consolation de le baptiser avec toute sa famille. Ce nouveau Chrétien n'a rien diminué de sa ferveur depuis ce temps-là, et il est aujourd'hui le modèle et l'exemple des néophytes. Il n'y a pas long-temps que quelques infi-

dèles ayant voulu l'engager à écrire son nom sur une planche qu'on devoit porter devant une pagode, il prit la planche des mains de celui qui la tenoit, et la mit en pièces en présence de ces idolâtres, qui le menacèrent de le déférer au mandarin. *Allons*, dit-il, *devant lui, et voyons qui de nous a raison*. Les infidèles étonnés de sa fermeté, se retirèrent et le laissèrent en repos.

La conversion que je viens de raconter n'est pas la seule merveille que Dieu ait faite dans cette mission. Le père Baborier marque dans sa relation, d'autres faits assez remarquables : plusieurs malades guéris par l'invocation du nom de Dieu ; un infidèle, âgé de vingt-six ans, de furieux qu'il étoit, rendu traitable et remis en son bon sens, au moment qu'un Chrétien lui jette de l'eau bénite et lui fait prononcer les noms de Jésus et de Marie ; deux femmes en travail, tout à coup délivrées par l'application des saintes reliques qu'on leur attacha au cou ; un enfant chrétien, âgé de onze ans, qui étoit tombé dans un puits profond, soutenu par une main invisible, qui le porte, d'une manière dont il s'aperçoit lui-même, sur un rebord pratiqué à côté de la surface de l'eau, d'où il fut retiré ensuite sain et sauf ; enfin je trouve une maison conservée au milieu d'un violent incendie, qui en consume cent quarante-une autres. Cette maison appartenoit à un Chrétien ; le feu l'effraya, il s'enfuit et abandonna la maison. Un autre Chrétien de ses amis, plein de courage et de foi, y va, y jette de l'eau bénite, et préserve cette maison par les ferventes prières qu'il fait à Dieu. Le père Baborier, qui a été sur les lieux, et qui a vu cette maison, assure que le feu l'épargna seule, et que toutes les autres qui la touchoient et qui l'environnoient, ont été entièrement détruites et consumées. J'aurois un peu de peine à raconter tant de prodiges, à ces hommes profanes qui font gloire de leur incrédulité;

mais à vous, Monseigneur, dont je connois depuis si long-temps la foi et la religion, je me ferois un scrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous les miséricordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore, dans ces derniers temps, faire éclater sa puissance pour animer la foi des néophytes.

Lorsque j'allai à Fou-tcheou, je laissai les pères le Couteulx, de Tartre, et Franki à Nan-tchang. Ils n'y demeurèrent pas inutiles pendant les quatre mois que je fus absent. Il n'y avoit que très-peu de temps qu'ils étoient arrivés à la Chine, et à peine pouvoient-ils dire deux mots en chinois: ils ne laissèrent pas cependant, à force de travail et d'application, d'apprendre les termes les plus nécessaires pour parler aux Chrétiens des choses de Dieu. Ils faisoient venir nos domestiques, répétoient devant eux ce qu'ils avoient appris par cœur; et quand ils en étoient entendus, ils se hasardoient de dire les mêmes choses dans une assemblée. Dieu bénit leur travail et leurs bonnes intentions: je trouvai à mon retour qu'ils avoient baptisé quarante-neuf personnes, et qu'ils avoient assisté à plusieurs assemblées de femmes chrétiennes pour les instruire, les confirmer dans la foi, et baptiser les catéchumènes. Il seroit difficile de marquer ici la piété avec laquelle les Chrétiens passèrent la semaine-sainte. Le dimanche, le concours fut extraordinaire; l'église, quoique assez grande, se trouva trop petite; on bénit des rameaux, des parfums et des bougies, que les Chrétiens ont coutume de brûler durant le cours de l'année devant les saintes images. Le jeudi-saint, on conserva le saint Sacrement, comme on a coutume de le faire en Europe. Pendant tout le temps qu'il fut exposé, les Chrétiens se partagèrent pour venir l'adorer, de sorte que toute l'après-dînée, et la nuit suivante, il y en eut toujours plusieurs en prières. Ils récitoient d'heure

en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prières en forme de litanies en l'honneur du très-saint Sacrement. Le vendredi, l'église se trouva encore trop petite. On fit l'adoration de la croix de la même manière que nous la faisons en Europe. Tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'après cette sainte cérémonie, ces fervens néophytes prirent une rude discipline. Le samedi, on fit les cérémonies ordinaires de l'Eglise, et le jour de Pâques, plus de cent personnes communièrent, et l'église fut presque toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir.

Je ne crois pas pouvoir mieux finir cette longue lettre, qu'en ajoutant ici une petite relation de ce qui s'est passé dans les missions de Kien-tchang, et de Nan-fang, depuis le mois de février jusqu'au mois d'août 1702. Cette relation est du père Premare, qui étoit alors chargé de ces deux églises, où il a baptisé plus de six cents personnes. Elle donnera une idée des petites excursions que nous faisons quelquefois à la campagne, et des biens qu'on en retireroit, si les Missionnaires étoient en état de faire plus souvent de ces sortes de voyages. Comme elle est écrite avec une naïveté qui persuade, je la transcris sans y rien changer.

« Je partis de Nan-tchang-fou au commencement du mois de février, pour me rendre à mon » église de Kien-tchang. J'arrivai à Fou-tcheou, qui » étoit sur mon passage, assez à temps pour assister » à la mort d'un saint vieillard nommé *Paul*, qui » avoit été un des premiers et des plus zélés Chré» tiens de cette nouvelle église. Ce bon homme at» tendoit la venue de quelque père, avec une ardeur » et une confiance admirables. Quoiqu'il baissât tous » les jours, il disoit toujours qu'il ne mourroit pas » sans recevoir les sacremens. Il n'y avoit cepen» dant guère d'apparence qu'il pût avoir ce honheur, » lorsque j'arrivai. Dès le lendemain, je lui portai

» le saint viatique, qu'il reçut avec des sentimens » de dévotion dont je fus attendri. Dans ce moment, » il se répandit sur son visage un certain air de joie, » qui fut comme un présage du bonheur dont son » âme alla jouir dans le ciel, deux ou trois jours » après, comme j'ai tout sujet de le croire. C'est » ainsi que Dieu aime à se communiquer aux pau- » vres, et à les récompenser dès cette vie de la fidé- » lité avec laquelle ils l'ont servi. Je passai ensuite » par Kien-tchang, mais sans m'y arrêter, et je me » rendis à Nan-foug, avec les pères de Goville et » Noëlas qui m'accompagnoient.

» Nous arrivâmes quelques jours avant le carême. » Comme nous ne pouvions pas y demeurer long- » temps, j'exhortai les hommes à approcher des » sacremens, et je pressai les femmes d'achever leurs » assemblées. Je puis dire, à la gloire de Notre- » Seigneur, que la plupart s'acquittèrent de leur de- » voir avec beaucoup de religion, venant assidûment » à l'église, et se tenant prêts pour s'approcher des » sacremens à leur rang. Si je leur avois donné de » meilleurs exemples, c'est-à-dire, si j'avois eu plus » de zèle, plus de recueillement et plus de vertu, » leur ferveur eût été encore plus grande. C'est par- » ticulièrement dans les assemblées des femmes qu'un » Missionnaire a besoin d'une patience et d'une éga- » lité inaltérables. On y baptise les enfans, et quel- » quefois aussi des filles et des femmes adultes. » Celles-ci sont pour l'ordinaire des païennes, qui » ayant eu le bonheur d'entrer dans une maison » chrétienne, n'y sont pas long-temps sans s'ins- » truire de la religion, et sans souhaiter le baptême. » Je tins six ou sept de ces assemblées pendant le » carême. »

» L'application avec laquelle on instruit les Chré- » tiens des villes, ne nous doit pas faire négliger » ceux de la campagne. J'ai éprouvé que c'est dans

» les villages qu'on fait le plus de fruit, et qu'y trou-
» vant des âmes mieux disposées, c'est-à-dire, plus
» saintes et plus innocentes, on y goûte aussi une
» plus grande consolation. La première semaine de
» carême, j'allai à un village nommé *Lou-kang*, à
» une petite journée de Nan-fong. Ce sont trois ou
» quatre hameaux, si peu éloignés les uns des autres,
» qu'ils paroissent n'en faire qu'un. Sur le chemin,
» je laissai dîner à loisir ceux qui m'accompagnoient,
» et j'avançai toujours en attendant qu'ils me joi-
» gnissent. Je trouvai, sur une petite colline, un
» homme qui faisoit le même chemin que moi. Il
» me regarda fort attentivement, surpris sans doute
» de voir un étranger seul et à pied. Il me suivit
» d'abord sans rien dire; à la fin, il ne put s'empêcher
» de me parler. Je profitai de l'occasion; je lui an-
» nonçai le royaume de Dieu, et je l'exhortai à se
» convertir. Tout ce que je lui dis fit impression
» sur son cœur, et par un effet merveilleux de la
» grâce du Seigneur, il en fut si vivement touché,
» qu'il résolut de se faire Chrétien.

» Aussitôt que je parus à Lou-kang, la nouvelle
» de mon arrivée se répandit de maison en maison.
» Le lendemain, après avoir dit la messe, j'allai dans
» un petit bois, pour y prier Dieu: mais à peine y
» fus-je entré, que plusieurs de ces bonnes gens
» vinrent m'y trouver. Je les recevois avec amitié,
» et je les envoyois à la maison, où mon catéchiste
» faisoit l'instruction. Comme il parloit d'une ma-
» nière plus intelligible pour eux que je n'aurois pu
» faire dans le jargon du pays, il étoit plus capable
» de les instruire que moi. Dans cette première vi-
» site, je ne conférai le baptême qu'à dix-huit per-
» sonnes que je trouvai très-bien disposées; mais je
» promis aux autres qui souhaitoient de le rece-
» voir, de revenir les voir dans quatre ou cinq mois,
» et d'en baptiser alors un plus grand nombre. Avant

» que de quitter Lou-kang, je fis quelques réglemens
» et je nommai quatre de ces nouveaux fidèles pour
» instruire les catéchumènes, et pour avoir soin du
» petit troupeau. Une charité assez légère que je fis
» alors à une pauvre femme malade, donna de l'es-
» time pour le christianisme. Elle languissoit depuis
» trois ou quatre ans, abandonnée de ses plus proches
» parens, qui étoient rebutés de la voir si long-
» temps dans cet état, et qui d'ailleurs n'avoient pas
» le moyen de la soulager. Après qu'elle eut été ins-
» truite, j'allai la baptiser dans sa cabane, où je la
» trouvai couchée sur un peu de paille; il n'y a point
» de bête en Europe qui n'en ait de meilleure. Les
» Chrétiens la consolèrent le mieux qu'ils purent. Je
» mis une pièce de trente sous entre les mains d'un
» des plus vertueux, pour fournir à cette pauvre
» femme quelque petit secours, ou pour la faire en-
» terrer si elle venoit à mourir; leur faisant en-
» tendre qu'en cela j'envisageois encore plus le bien
» de son âme, que celui de son corps. Je lui recom-
» mandai de ne la point quitter et de lui parler sou-
» vent de Dieu. Deux jours après mon départ, j'appris
» qu'elle étoit morte dans de grands sentimens de
» piété. Il ne faut qu'une petite aumône, faite à
» propos, pour gagner quelquefois à Jésus-Christ,
» ou pour conserver dans la foi tout un village.

» Les Chrétiens que j'avois baptisés à Lou-kang,
» vinrent à Non-fong, passer les fêtes de Pâques,
» et m'amenèrent quatre ou cinq personnes que je
» baptisai. Il y avoit parmi eux un jeune homme de
» dix-sept à dix-huit ans, qui me parut être dans
» des dispositions admirables. Je n'ai point encore
» trouvé à la Chine de meilleur cœur. Comme il
» est riche, sa mère et son aïeule donnoient tous
» les ans dix taëls aux bonzes, afin qu'il eût du suc-
» cès dans ses études. Il me promit que sa femme,
» sa mère, sa grand'mère et tous ses parens em-

» brasseroient la religion chrétienne, et qu'il n'au-
» roit point de repos, qu'ils n'eussent tous reçu le
» baptême. Quand on fera une petite église à Lou-
» kang, ce qu'il faut faire au plutôt, ce jeune Chré-
» tien pourra sans peine en faire les frais. Voilà mon
» voyage de Lou-kang.

» J'ai toujours cru que les Chinois, du génie dont
» je les connoissois, seroient charmés des cérémo-
» nies de l'Eglise, si nous pouvions les faire avec
» un peu plus d'éclat. Comme nous étions trois Jé-
» suites à Nan-fong, nous résolûmes de faire toutes
» les cérémonies de la semaine sainte. Nous com-
» mençâmes donc le jeudi. Il y eut ce jour-là en-
» viron quarante personnes qui communièrent; nous
» dîmes une grand'messe avec diacre et sous-diacre.
» Avant la communion, je prononçai tout haut les
» actes qui se font en approchant de ce divin sa-
» crement. Quoique la langue chinoise ne soit pas
» féconde en affections du cœur, cela eut beaucoup
» de succès; car, soit par la nouveauté, soit par
» l'air et la manière dont la chose se passa, je re-
» marquai sur le visage de ces bons Chrétiens, une
» dévotion que je n'avois pas encore vue. Les Chi-
» nois ne se servent que de prières vocales; je crois
» qu'il seroit très-avantageux de les disposer peu à
» peu à l'oraison mentale, en faisant d'abord à haute
» voix devant eux les réflexions et les actes qu'ils
» ne sont pas capables de produire d'eux-mêmes.
» La chapelle où nous plaçâmes le saint Sacrement,
» étoit très-bien parée, et les belles images de la
» passion, qu'on m'a envoyées cette année de France,
» touchèrent sensiblement tous les Chrétiens. Je fis
» le soir le lavement des pieds de la manière qui est
» marquée dans le rituel. J'avois eu un peu de peine
» à résoudre quelques-uns de nos néophytes à cette
» cérémonie, plusieurs disant comme saint Pierre,
» qu'ils ne pourroient jamais souffrir qu'on s'hu-
miliât

» miliât ainsi devant eux. Après une prière à Notre-
» Seigneur, on tira au sort douze noms, et il arriva
» par un effet de la Providence, que tous ceux dont
» on tira les noms, étoient les plus fervens et les
» plus vertueux. Il y en eut un surtout qui par hu-
» milité prioit Dieu de tout son cœur que son nom
» ne vînt pas. Les Chinois sont propres à remarquer
» ces petites circonstances, et celle-ci servit beau-
» coup à leur rendre cette cérémonie plus véné-
» rable. De plus, les habits sacrés que je pris avec
» les deux autres pères, les cierges allumés, les
» prières en chinois et en latin, la modestie que je
» crus nécessaire en cette occasion plus qu'en aucune
» autre : tout cela fit sur eux de si vives impressions,
» qu'ils se crurent obligés de vivre encore avec plus
» de ferveur qu'auparavant, et d'imiter autant qu'ils
» pourroient les douze Apôtres, qu'ils avoient eu
» l'honneur de représenter.

» Le vendredi-saint, l'adoration de la Croix se fit
» à l'ordinaire, et elle fut suivie d'une longue et
» rude discipline qu'on prit à la vue de Jésus-Christ
» en croix, et en répandant beaucoup de larmes.
» Le soir nous dîmes ténèbres. On expliqua ce que
» signifioient ces quinze cierges disposés sur un
» triangle, et qu'on éteint l'un après l'autre; le
» dernier qu'on cache sous l'autel, et qu'on montre
» ensuite tout allumé, et ce bruit que l'on fait à la
» fin des ténèbres. Cette explication les contenta fort,
» et ils furent charmés de voir qu'il n'y avoit pas une
» seule de nos cérémonies, qui ne renfermât quel-
» que sens mystérieux.

» Après avoir baptisé cinquante-cinq personnes
» à Nan-fong, je fus obligé de me rendre à Kien-
» tchang, où j'ai fait à peu près les mêmes exercices.
» J'assistai là à sept ou huit assemblées de femmes
» chrétiennes, et je parcourus tous les villages où
» il y a des Chrétiens. De plus, j'eus le bonheur

» d'ouvrir le chemin à l'évangile, dans un lieu où il
» n'avoit point encore été prêché. Une bonne chré-
» tienne qui est dans le palais du gouverneur de la
» ville m'envoya un taël pour l'employer à quelque
» œuvre de piété, selon que je le jugerois plus à
» propos. Je crus que je ne pouvois mieux employer
» cette aumône qu'à faire une petite mission à
» Siaoche. C'est une grosse bourgade à six lieues de
» Kien-tchang sur la route de Sing-tchin-hien. Les
» habitans sont de bonnes gens francs, sincères
» et vivant dans une grande innocence. Comme
» Siaoche est sur le bord de la rivière, les hommes
» y sont presque tous pêcheurs. Je fus surpris, en
» entrant dans la bourgade, de ne rencontrer per-
» sonne et de ne voir que des enfans aux portes.
» C'est que les femmes sont renfermées dans les
» maisons, où elles travaillent, tandis que les maris
» sont occupés à la pêche, ou à cultiver leurs champs,
» qu'ils labourent deux ou trois fois l'année. Lou-
» kang m'avoit donné du goût pour les missions de
» la campagne. Je sortis de la bourgade, et je trou-
» vai tous ces pauvres gens qui travailloient de côté
» et d'autre. J'en abordai un d'entr'eux, qui me pa-
» rut avoir la physionomie heureuse, et je lui parlai
» de Dieu. Il entra sans peine dans tous les senti-
» mens que je voulus lui inspirer; il me parut con-
» tent de ce que je disois, et m'invita par honneur
» à aller dans *la salle des Ancêtres*. C'est la plus
» belle maison de toute la bourgade; elle est com-
» mune à tous les habitans, parce que s'étant fait
» depuis long-temps une coutume de ne point s'al-
» lier hors de leur pays, ils sont tous parens aujour-
» d'hui, et ont les mêmes aïeux. Ce fut donc là que
» plusieurs, quittant leur travail, accoururent pour
» entendre la sainte doctrine. J'en fis expliquer les
» principaux articles par mon catéchiste; je leur
» laissai quelques livres; et ne pouvant demeurer

» avec eux bien long-temps, je partis après avoir
» baptisé dix-neuf catéchumènes. Pendant environ
» trois mois que nous avons demeuré à Kien-tchang,
» nous avons conféré le baptême à quatre-vingt-dix-
» huit personnes, en sorte que depuis notre arrivée
» à Nan-fong, jusqu'à ce que je reçus l'ordre de mes
» supérieurs de quitter Kien-tchang, nous comp-
» tions, les pères et moi, que nous avions eu juste-
» ment autant de baptêmes que de jours. »

Voilà, Monseigneur, ce que le père de Premare m'a écrit de sa mission. Je regrette de n'avoir pas une relation entière de tout ce qu'il a fait; elle seroit curieuse et très-capable de vous édifier.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les provinces à la conversion des âmes, les pères qui demeurent à la Cour, ne s'épargnent pas. Outre les services que l'Empereur exige d'eux, et que l'amour de la religion les engage de rendre à ce prince, ceux qui sont arrivés depuis peu d'Europe, s'appliquent à l'étude de la langue et des caractères, ce qui est très-long et très-pénible. Je puis assurer qu'il n'y a point de travail plus difficile ni plus rebutant que celui-là. C'est un grimoire que ces caractères chinois, qu'il paroît d'abord impossible de déchiffrer. Cependant à force de regarder et de se fatiguer l'imagination et la mémoire, cela se débrouille, et l'on commence à y voir clair. Les difficultés qu'on y trouve sont incomparablement plus grandes, par rapport aux Européens, que par rapport aux naturels du pays; ceux-ci s'effraient moins de ce qu'ils ont vu cent fois, et ils n'ont pas cette grande vivacité d'esprit, qui rend un peu ennemi d'une gêne constante. Mais la charité de Jésus-Christ est plus forte que tous ces obstacles; elle seule nous anime, elle nous soutient dans cette pénible application; on en dévore avidement le travail, par l'espérance qu'étant habiles dans ce que les Chinois estiment le plus, on les gagnera plus aisément à Notre-Seigneur.

Les pères qui sont à la cour ont beaucoup d'avantages pour cette étude, dont on manque dans les provinces. Car, pour les caractères, ils y trouvent les plus excellens maîtres; et pour la langue, ils sont sans cesse environnés de gens qui la parlent avec toute la politesse possible. Mais il faut avouer aussi que cette science leur est absolument nécessaire: quelque esprit et quelques talens qu'on ait d'ailleurs, ce n'est que par-là qu'on a entrée chez tout ce qu'il y a de grands dans l'Empire. Ils nous invitent, ils conversent avec nous, ils souffrent quelquefois que nous leur parlions de la science du salut; et s'ils ne se convertissent pas toujours, au moins sont-ils dans l'occasion les protecteurs d'une religion qu'on estime à proportion qu'on la connoît dans elle-même et dans ceux qui viennent la prêcher si loin, bien qu'ils eussent pu demeurer avec agrément dans leur pays. Le père de Fontaney qui retourne en France, vous instruira, Monseigneur, de tout le bien qui se fait à Pekin. Il n'est pas croyable combien le nombre d'enfans que les parens abandonnent et qu'on expose chaque année dans cette grande ville, est considérable. Il n'y a guère de jour qu'on n'en baptise plusieurs; c'est un des plus solides biens que l'on puisse faire en ce pays. Car ceux que nous convertissons, quand ils sont adultes, peuvent se démentir et changer, et il ne s'en trouve que trop qui sont peu fidèles à la grâce qu'ils ont reçue; au lieu que ces enfans abandonnés, mourant immédiatement après le baptême, vont infailliblement au ciel, où ils prient sans doute pour ceux qui leur ont procuré ce bonheur inestimable. C'est ici, où, sans vouloir approfondir un si grand mystère, nous pouvons admirer la conduite de Dieu sur les hommes. Il va choisir dans une cour idolâtre, qui peut être regardée comme le centre de tous les vices, des enfans de péché, pour les faire participans de l'héritage céleste, tandis qu'il livre à l'emportement volontaire de leurs

passions, les parens de ces enfans mêmes, et une infinité d'autres hommes, qui seront un jour les victimes de sa justice.

Il y a environ un an que le frère Fraperie, que l'Empereur estime fort pour son habileté dans la médecine et dans la chirurgie, eut le bonheur de baptiser un petit-fils de ce grand prince, et de le mettre dans le ciel, puisqu'il mourut un ou deux jours après, âgé de trois à quatre ans. Je ne puis douter que cette âme prédestinée, n'implore dans ce moment la miséricorde de Dieu, pour le salut de ceux qui lui ont donné la vie, et pour tous les pauvres Chinois. Les médecins désespérant de pouvoir guérir ce petit prince, on appela le frère Fraperie. L'état où il le trouva lui fit juger qu'il n'en pouvoit pas revenir; c'étoit une petite vérole rentrée, à laquelle il n'y avoit plus de remède. Ce frère rempli de zèle, ne pouvant plus guérir le corps, pensa à sauver l'âme. Il s'approcha du prince sous prétexte de l'examiner de plus près, et d'en pouvoir rendre compte à l'Empereur, qui l'appeloit à une maison de campagne, où il va ordinairement; mais en effet, pour baptiser l'enfant mourant, ce qu'il fit le plus heureusement du monde et sans que personne s'en aperçût. Ce cher frère, tout pénétré de ce qui venoit de lui arriver, m'écrivit qu'il ne pouvoit contenir sa joie, et qu'il ne concevoit pas qu'on en pût goûter une plus grande ni plus pure dans ce monde. Je parlois tantôt des croix de nos Missionnaires; voilà quels sont leurs plaisirs. Ils ne vous sont pas inconnus ces plaisirs-là, Monseigneur, et je suis persuadé que vous les avez goûtés, lorsque vous avez ramené à l'Eglise un si grand nombre d'hérétiques qui s'en étoient séparés, et que vous avez fait brûler dans la cour de votre château de la Force cette multitude de livres pernicieux, qui les entretenoient dans leurs erreurs. Je sais les éloges que le Roi a faits de votre zèle, et les marques qu'il

vous a données de sa bienveillance et de son estime; mais je suis persuadé que vous avez été moins touché de ces marques de distinction si honorables, que de la satisfaction de voir rentrer des âmes presque désespérées dans le chemin du salut.

Pardonnez-moi, Monseigneur, la liberté que j'ai prise de vous écrire une si longue lettre, ayant si peu de choses à vous dire. Les commencemens d'une mission sont difficiles; on ne peut trop le répéter. Quand nous aurons plus de maisons, quand nous saurons mieux la langue, quand nous serons plus faits aux manières du pays, et quand nous aurons enfin beaucoup de secours qui nous manquent encore, nous espérons de la souveraine bonté de Dieu, que les conversions seront plus nombreuses. J'avois dessein de vous dire un mot sur les disputes qui se sont élevées ici; je ne sais comment ce point m'est échappé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'est que les honneurs que l'on rend à Confucius et aux parens. Les Chrétiens de ce pays ont été bien étonnés, quand ils ont su qu'on les accusoit d'idolâtrie. Ils adressent cette année des plaintes au Saint Père, et lui envoient des témoignages authentiques de la pureté de leur foi et de l'innocence des cérémonies qu'ils croient pouvoir pratiquer sans impiété et sans superstition; j'ai traduit quelques-uns de ces témoignages. Je suis avec un très-profond respect, etc.

MÉMOIRE

Sur l'état des Missions de la Chine, présenté en latin à Rome, au révérend père Général de la Compagnie de Jésus, l'an 1703, *par le père François Noël, missionnaire de la même Compagnie, et depuis traduit en français.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'OBÉIS à l'ordre de votre Paternité, et j'emploie à lui rendre compte de l'état présent de nos missions, le temps que me laisse la grande et importante affaire des honneurs qu'on rend à la Chine à Confucius et aux morts, pour laquelle j'ai été envoyé ici avec le père Gaspard Castner, comme députés l'un et l'autre de MM. les Evêques de Nankin, de Macao, d'Ascalon et d'Andreville, et de tous les Jésuites missionnaires de la Chine. Comme je n'ai su mon départ de ce grand Empire qu'au temps précisément qu'il falloit s'embarquer, je n'ai pas eu le loisir d'attendre toutes les lettres de nos pères, qui eussent contenu sans doute plusieurs choses édifiantes et curieuses, touchant l'état particulier de chacune de leurs églises; mais je n'ai pas laissé d'avoir des nouvelles de plusieurs qui m'avoient écrit auparavant, et qui m'avoient fait connoître en partie leurs occupations, et les biens que Dieu fait par leur ministère. Je n'avancerai rien dans ce Mémoire dont je ne sois bien instruit; et sans chercher à grossir les objets, je vous marquerai, autant qu'il me sera possible, le nombre exact et précis des conversions et des baptêmes qui se sont faits depuis quelques années dans plusieurs de nos provinces. Je ne dirai rien de la situation et de la vaste étendue

de cet Empire; de la multitude de ses villes; du nombre de ses habitans; des mœurs, des sciences, du gouvernement, de la police et de la religion de ces peuples avec lesquels j'ai demeuré près de vingt ans. Je m'en rapporte à ce qu'en a écrit le père le Comte dans ses *nouveaux Mémoires de la Chine*, ne pouvant rien dire de plus nouveau ni de plus curieux. Je viens à ce qui regarde notre mission.

Nos pères Portugais, qui sont les premiers fondateurs de cette mission, avoient déjà ici un grand nombre de belles églises, quand nos pères Français y arrivèrent, il y a près de vingt ans. On comptoit à Cham-hay, à Sum-kiam, et à Cham-cho, dans la seule province de Nankin, plus de cent églises et plus de cent mille Chrétiens. Mais le bonheur qu'ont eu les Jésuites de France de se rendre agréables à l'Empereur, et de le rendre favorable à la religion, a mis les uns et les autres en état de faire bien de nouveaux établissemens. Les Portugais ont acquis des maisons dans les villes de Paotin, de Chintin, et dans plusieurs autres, où l'on n'avoit point encore prêché Jésus-Christ; et dans la capitale de l'Empire, à Pekin, ils ont bâti une église pour les femmes, ce qui étoit fort nécessaire, et ce qu'on souhaitoit depuis long-temps: car il n'en est pas à la Chine comme en Europe, où les églises sont communes aux deux sexes. La bienséance et la coutume ne permettent pas que les hommes et les femmes se trouvent ensemble dans un même lieu. On regarderoit ces assemblées comme quelque chose de monstrueux. Ainsi les dames ont de petites chapelles particulières, où les Missionnaires vont avec beaucoup de circonspection et de grandes précautions les prêcher au travers d'une grille ou d'une séparation de barreaux, et leur administrer les sacremens. Comme elles sont naturellement vertueuses et fort innocentes, la religion s'insinue aisément dans leur cœur et dans leur

esprit, et elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur et une modestie charmante. Celles de Pekin, ont signalé particulièrement leur zèle à enrichir leur nouvelle église de ce qu'elles avoient de plus précieux, plusieurs ayant donné pour les ornemens d'autel leurs perles, leurs diamans, et leurs autres bijoux, comme firent autrefois les dames de l'ancienne loi.

Les pères Français, de leur côté, ont ouvert de nouvelles églises à Jao-tcheou, à Kiou-kiang et à Vou-tcheou dans la province de Kiam-Si, sans compter celles qu'ils sont prêts à fonder dans les provinces de Hou-coüam, de Tche-kiam, et de Nankin. Mais rien n'approche de la belle église qu'ils ont fait bâtir à Pekin dans la première enceinte du palais de l'Empereur. Ce grand prince, qui protége depuis long-temps la religion chrétienne, ne s'est pas contenté de leur donner la permission d'élever ce superbe monument à la gloire du vrai Dieu, il a voulu encore y contribuer par ses libéralités, et le Roi très-Chrétien, à qui cette mission a des obligations très-particulières, a eu la bonté d'y envoyer une magnifique argenterie et de riches paremens d'autel.

Quoique nous ayons déjà trois églises à Pekin, elles ne suffisent pas, et nous avons résolu d'en bâtir une quatrième dans la partie orientale de cette grande ville, aussitôt que nous aurons les fonds nécessaires. Cela n'est pas infini comme en Europe, parce que les ouvriers et les matériaux se trouvent ici à assez bon marché. Comme on a déterminé de la dédier à saint Joseph, le patron et le protecteur de cette mission, nous espérons que Dieu pourra inspirer à quelque zélé serviteur de ce grand Saint d'en vouloir faire la dépense. On ne peut dire les bénédictions pleines de merveilles que nous avons plusieurs fois reçues du Ciel sous les auspices de ce puissant intercesseur. Ce fut le jour même que l'Eglise célèbre

sa fête, qu'après bien des peines et des travaux nous obtînmes enfin en 1692 cet édit fameux enregistré dans tous les tribunaux de la Chine, par lequel l'Empereur nous accordoit la permission de prêcher la loi de Jésus-Christ dans toutes les terres de son obéissance. Nous avions eu plusieurs années auparavant le présage heureux de quelque grande grâce, qui nous arriveroit par les prières du chef de la sainte famille. L'Empereur ayant pris une image de saint Joseph que l'Empereur *Cunchi* son père avoit autrefois reçue de l'illustre père Adam Schall, l'avoit par respect élevée au-dessus de sa tête, et en avoit ensuite fait présent au père Antoine Thomas, son mathématicien. C'est cette image que le père Thomas envoya depuis à votre Paternité, comme un des plus beaux monumens des bontés de l'Empereur de la Chine pour nos pères, et de son respect pour la religion chrétienne. Je ne dis rien de plus ici sur ce qui regarde cet édit. On a dû être instruit de ce grand événement dans toute l'Europe, par l'histoire qu'en a écrite le père le Gobien, et qui a été traduite en diverses langues.

Outre les églises dont j'ai parlé, il faut compter encore celles d'Ou-ho et de Vousie, dans la province de Nankin; celles des provinces de Houcoüam, de Fokien et de Canton, qu'ont bâties nouvellement nos pères, et les deux belles églises que le révérend père Charles Turcotti, de notre Compagnie, nommé par le saint Siége évêque d'Andreville et vicaire apostolique, a fait faire dans Canton même, et dans Fochan, cette grosse bourgade, où l'on compte plus d'un million d'âmes.

Je pourrois ajouter enfin la chapelle, magnifique pour le pays, qu'on a élevée dans l'île de Sancian, sur le premier tombeau de saint François-Xavier; mais mon compagnon, le père Gaspard Castner, en a présenté à votre Paternité un récit imprimé à la

Chine, avec le plan de l'édifice et l'histoire de la nouvelle chrétienté de cette île, où il n'y avoit eu jusqu'ici que des infidèles. Je souhaiterois maintenant, mon très-révérend père, connoître toutes nos églises de la Chine, comme j'en connois quelques-unes, pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'y passe. Il y a présentement plus de soixante-dix Missionnaires de notre Compagnie à la Chine, c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup plus de Jésuites qu'il n'y a d'Evêques, d'Ecclésiastiques et de Religieux des autres Ordres, en les comptant tous ensemble.

Les Jésuites de Pekin baptisèrent cinq cent trente personnes en 1694, six cent quatorze en 1695, et six cent trente-trois en 1696, et à peu près autant les années suivantes. Je ne parle que des adultes. Pour les enfans, on en baptise beaucoup plus, surtout de ceux qui se trouvent tous les matins exposés dans les rues. C'est une conduite étonnante dans un pays aussi-bien policé que la Chine, qu'on souffre un si criant désordre. Comme le peuple est infini à Pekin, et que ceux qui se croient surchargés d'enfans, ne se font aucun scrupule de les abandonner dans les rues et dans les places publiques, où les uns meurent misérablement, et les autres sont dévorés des bêtes; un de nos premiers soins est d'envoyer tous les matins des catéchistes dans les différens quartiers de cette grande ville, baptiser tous les enfans qui sont encore en vie, et qu'ils rencontrent sur leur chemin. De vingt à trente mille qu'on expose chaque année, nos catéchistes en baptisent environ trois mille. Si nous avions vingt ou trente catéchistes qui n'eussent que ce seul emploi, il en échapperoit assez peu à notre zèle. En 1694, on baptisa trois mille quatre cents de ces enfans. En 1695, deux mille six cent trente-neuf, et en 1696, trois mille six cent soixante-trois, et de même à peu près les années suivantes.

C'est ici une récolte certaine pour le paradis, laquelle n'est point exposée, comme la conversion des adultes, à bien des rechutes dans le péché, ou dans l'idolâtrie. Il ne nous seroit pas difficile de trouver des catéchistes pour cet emploi, qui ne demande qu'un peu de peine et de bonne volonté : mais il nous faut des fonds pour leur payer une pension dont ils puissent vivre et s'entretenir, et c'est ce qui nous manque. Il nous est souvent venu en pensée qu'ici, à Rome, dans la capitale du monde chrétien, et partout dans les grandes villes d'Europe, beaucoup de gens qui sont obligés à de fortes restitutions pour du bien d'église qu'ils ont dissipé, ou qui ont de grandes réparations à faire envers la Majesté divine qu'ils ont tant de fois offensée ou fait offenser par d'autres, devroient se croire heureux de trouver une manière si sûre de lui rendre âme pour âme, et de dédommager les fondateurs de leurs bénéfices, du mauvais usage que, contre leurs intentions, ils pourroient avoir fait de leurs libéralités. Ils entretiendroient à Pekin un de ces catéchistes pour six ou sept pistoles par an.

Le progrès que fait la religion est encore plus considérable dans les provinces qu'il ne l'est à Pekin. Le père Pinto baptisa lui seul près de quinze cents personnes en 1696 et 1697. Le père Provana, qui demeure à Kiam-tcheou, en la province de Kiam-Si, en baptisa plus de mille ces deux mêmes années; le père Simoens, un pareil nombre dans la ville de Chintin, en une seule année; le père Laureati en baptisa environ neuf cents en dix mois dans la ville de Sin-gnan-fou, capitale de la province de Chensi, et le père Vanderbeken, cinq cents en moins de cinq mois dans la ville de Can-tcheou en la province de Kiam-Si. Les pères Simon Rodriguez et Vanhamme, qui ont leur mission dans les villes de Cham-chou et de Voucham, baptisent régulièrement chaque année

cinq à six cents personnes. Dans les villes où les chrétientés sont plus anciennes et plus nombreuses, comme à Cham-hay, dont je vous ai déjà parlé, on en baptise chaque année onze à douze cents. Je ne vous dis rien des autres églises, parce que je ne suis pas assez instruit de ce qui s'y passe.

Si nous avons de la joie de voir chaque jour le troupeau de Jésus-Christ s'augmenter, nous n'en avons pas moins d'apprendre avec quelle ferveur la plupart des Chrétiens s'acquittent de leurs devoirs. Les associations de la passion de Notre-Seigneur, et les congrégations de la sainte Vierge, ne contribuent pas peu à les entretenir dans de si saintes dispositions. On tient ces assemblées tous les mois, et quelquefois plus souvent. Après les exercices de dévotion accoutumés, on choisit cinq ou six congréganistes des plus fervens et des plus habiles, qui sont chargés d'aller visiter les maisons des Chrétiens, et de s'informer si tout le monde est baptisé, si l'on fait exactement la prière du matin et du soir, si l'on approche des sacremens, si l'on assiste les malades, si l'on a de l'eau bénite; enfin si l'on travaille à gagner les infidèles à Jésus-Christ par de bons discours et par de saints exemples. Dans l'assemblée suivante, ces députés rendent un compte exact de leur commission, et nous voyons, par une expérience constante, que rien n'entretient davantage l'union et la piété dans les églises où ces saintes associations sont établies. Les femmes animées par l'exemple des hommes ont fait aussi entr'elles des sociétés, où elles pratiquent à peu près les mêmes exercices. Il y a environ huit cents dames à Pekin qui s'assemblent en différens quartiers de la ville, et qui s'apprennent les unes aux autres à instruire et à gagner à Dieu les personnes de leur sexe autant qu'elles en sont capables.

La fréquentation des sacremens ne contribue pas

peu à fortifier la foi et la dévotion de ces fervens néophytes. Il m'est arrivé plus d'une fois de pleurer de joie, quand je les voyois venir de trente à quarante lieues à mon église, avec des fatigues incroyables, pour avoir le bonheur de se confesser et de recevoir la sainte communion. Quoique la plupart des Chrétiens soient ou artisans ou laboureurs, ils ne laissent pas dans leurs assemblées, à l'imitation des premiers fidèles, de ramasser des aumônes, qu'on emploie à secourir les malades et ceux qui sont dans une extrême pauvreté, et à imprimer des livres de piété pour la conversion des idolâtres et l'édification des fidèles, qui n'en pourroient pas acheter.

Vous me demanderez peut-être, mon très-révérend père, à l'occasion de ce que je dis, que la plupart des Chrétiens sont du peuple, si l'on ne convertit pas aussi à la Chine des personnes de qualité, des savans et des mandarins. Pour répondre juste à une question qui m'a été faite souvent ici et ailleurs, je vous prie de remarquer que, selon les idées que nous en avons en Europe, tout est peuple à la Chine, et qu'il n'y a point de noblesse, si ce ne sont les princes du sang, un petit nombre de princes tartares et quelques familles particulières, que l'Empereur a honorées d'un titre d'honneur. Comme toutes ces personnes demeurent ordinairement à la cour ou dans la Tartarie, il ne faut pas s'étonner si dans les provinces on voit peu de Chrétiens qui soient gens de distinction. Je ne connois hors de la cour qu'un seul prince tartare qui ait embrassé depuis quelques années notre sainte religion, avec sa femme et plus de cinquante de ses domestiques. Sa maison est illustre et fort distinguée parmi les Tartares, son oncle ayant épousé la tante du feu empereur Chunchi. Il ne peut donc y avoir que du peuple qui se fasse Chrétien dans l'étendue de l'Empire. Pour ce qui est des gens de la cour, on éprouve à la Chine,

comme partout ailleurs, qu'il est difficile à un homme puissant et en faveur, surtout s'il est païen, d'entrer dans le royaume des cieux. Cependant, outre les marchands, les soldats, les artisans, les laboureurs et les pêcheurs qui remplissent ordinairement nos églises, il ne laisse pas d'y avoir quelques bacheliers, quelques docteurs et même quelques mandarins, mais en petit nombre, si ce n'est dans le tribunal des mathématiques de Pekin.

Les grands mandarins, les officiers-généraux d'armées et les premiers magistrats de l'Empire, ont de l'estime pour le christianisme : ils le regardent comme la religion la plus sainte et la plus conforme à la raison. Ils honorent ceux qui la prêchent; ils leur font amitié; ils prennent plaisir à les entendre parler des maximes de notre morale; ils les louent, ils les admirent; mais quand nous leur parlons de les suivre, et de quitter la religion du pays, ils ne nous entendent plus. L'attache aux plaisirs des sens, et la crainte de se distinguer des personnes de leur condition, empêchent la grâce d'achever son ouvrage, et de faire impression sur ces âmes enveloppées dans la chair.

On m'a demandé souvent encore, depuis que je suis ici, s'il se fait des miracles à la Chine, et quelle sorte de miracles. Comme nous ne sommes pas crédules, et que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choses qui le méritent dans la plus grande rigueur, nous nous contentons d'appeler événemens miraculeux certains faits qu'on ne peut guère attribuer qu'à quelque opération extraordinaire de la vertu divine : les lettres et les relations de nos pères se trouvent toutes remplies de ces sortes d'événemens. En voici quelques-uns plus récens, pour servir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourrois rapporter.

Une jeune femme païenne, mais dont toute la

famille étoit chrétienne, étant allée voir ses parens, tomba malade d'une maladie violente. Sa famille alarmée envoya aussitôt querir un catéchiste nommé *Paul*, homme d'une vie très-innocente et d'un zèle ardent pour le salut des âmes et pour la conversion des infidèles. Au nom de Paul, la malade comme transportée s'écria : *Vous allez querir Paul avec un grand empressement; mais assurez-vous qu'il ne se pressera pas, et qu'il sera long-temps à venir.* En effet les occupations du catéchiste ne lui permirent pas de se rendre où on l'appeloit, aussi promptement qu'il l'eût désiré. On étoit incertain du jour et de l'heure de son arrivée, quand au moment qu'on y pensoit le moins, la malade parut troublée et cria par deux fois de toute sa force : *Retirons-nous, retirons-nous, le voilà qui approche.* On sortit de la maison, et comme on courut à la rivière par où le catéchiste devoit venir, on fut fort étonné de le voir arriver; mais on le fut encore davantage, quand, à son entrée dans la maison, la jeune femme se sentit entièrement guérie. Paul l'ayant interrogée sur ce qu'elle pensoit d'une guérison si prompte et si extraordinaire, elle répondit que des hommes d'un regard affreux et capable d'imprimer de la terreur, l'avoient saisie, et la tenoient liée si fortement avec des chaînes, qu'elle étoit hors d'état d'agir; mais que dès qu'il s'étoit montré, ils avoient pris la fuite, et l'avoient laissée en liberté. Elle ajouta qu'elle souhaitoit d'être chrétienne, et qu'elle prioit instamment qu'on la baptisât au plutôt. Le catéchiste l'instruisit et la baptisa avec son mari.

Une fille de douze à quinze ans tomba malade près la ville de Cham-hay. Sa mère, qui étoit chrétienne, la voyant en danger, la fit baptiser et passa la nuit auprès d'elle, l'avertissant de temps en temps d'implorer le secours de la sainte Vierge. L'enfant obéit, et vers le matin dit à sa mère : *Mes prières*

sont

sont exaucées, et j'ai le bonheur de voir la sainte Vierge. Priez-la, ma fille, lui dit sa mère, *de vous rendre la santé. Ah ! ma chère mère,* repartit la jeune fille, *la sainte Vierge n'est pas venue pour cela, mais pour me conduire au ciel.* Et dans ce moment, elle expira au grand étonnement de sa mère.

La magie et l'infestation des démons sont très-communes à la Chine; mais les néophytes s'en délivrent aisément par le signe de la croix et par la vertu de l'eau bénite. Un catéchumène, quoique persuadé de la vérité de la religion chrétienne, différoit de se faire baptiser, parce qu'il avoit commerce avec un magicien, et qu'il étoit attaché à quelques superstitions, qui l'aidoient à gagner sa vie. Instruit du pouvoir du signe de la croix sur les démons, il voulut éprouver un jour si par son moyen il arrêteroit l'effet des enchantemens de son maître. Ainsi, au milieu d'une opération diabolique du magicien, le catéchumène fit le signe de la croix en secret et sans qu'on s'en aperçut, et arrêta l'enchantement. Le magicien étonné recommença son opération; mais il ne fut pas plus heureux, et le signe de la croix en empêcha l'effet pour la seconde fois. Le catéchumène en fut si vivement touché, que dès ce moment il renonça à toutes ses superstitions, et demanda le baptême, qu'il reçut avec beaucoup de foi et de piété. Il n'y a pas encore longtemps que dans un village de la dépendance de la ville de Chim-tin dans la province de Pé-Tche-Li, plus de cinquante maisons furent délivrées de l'infestation des démons par la vertu de l'eau bénite.

Les occupations ordinaires de nos pères dans les lieux de leur demeure, sont d'entendre les confessions des fidèles, d'administrer les sacremens aux malades, d'instruire les idolâtres, et de disputer quelquefois avec des lettrés. Leur travail est beaucoup plus grand dans les missions qu'ils font à

la campagne. Aussitôt qu'un Missionnaire arrive dans une bourgade, tous les Chrétiens s'assemblent à l'église, s'il y en a une; et s'il n'y en a pas, dans la maison de quelque Chrétien des plus considérables. Après la prière, le père fait une exhortation et entend les confessions, pendant que ses catéchistes disposent les fidèles à participer aux sacremens de pénitence et d'eucharistie, et les catéchumènes à recevoir le baptême. Le lendemain après la messe, le père baptise ceux qu'il trouve suffisamment instruits, et reçoit au nombre des catéchumènes les infidèles qui se veulent convertir. L'après-dînée le travail recommence, et le père ne quitte point la bourgade que tout le monde ne soit content.

Dans les églises plus nombreuses, comme dans l'île de Tsommin, où se trouvent plus de trois mille Chrétiens, on distribue son temps d'une autre manière; on donne les premiers jours aux hommes et les suivans aux femmes. Les catéchumènes viennent après; on les examine, on les baptise s'ils en savent assez, et on les admet à la participation des divins mystères. On s'applique ensuite à terminer les différends, s'il y en a quelques-uns. En chaque lieu, on choisit deux ou trois des principaux Chrétiens pour conduire les autres et pour les instruire en l'absence du Missionnaire. En chaque maison, on fait afficher une conduite de vie, sur laquelle toute la famille se doit régler, avec un calendrier qui marque, outre les dimanches et les fêtes qu'il faut s'assembler, les jours de jeûne qui sont d'obligation. Enfin on distribue des catéchismes, des livres de piété, de l'eau bénite, des chapelets, des images, et tout ce qui est capable d'entretenir la piété des fidèles et d'animer leur foi.

La religion s'établit plus aisément à la campagne que dans les villes, parce qu'on y a plus de liberté. Dans les villes on dépend du gouverneur et des man-

darins ; il faut les visiter, ce qui ne se peut, selon le cérémonial, sans présens et sans frais ; au lieu que dans les villages, pour exercer librement ses fonctions, on n'a besoin de l'agrément de personne. La ferveur est grande parmi les Chrétiens, surtout dans les commencemens. Aussi est-ce un temps favorable, et dont il faut bien profiter. Je l'ai éprouvé moi-même plus d'une fois, et particulièrement dans la petite ville d'Ouho, et dans les villages qui en dépendent. A la première visite que j'y fis, je baptisai cent seize personnes, et à la seconde cinq cent soixante, parmi lesquelles il y avoit dix-huit à vingt bacheliers, et un mandarin qui avoit été dix ans gouverneur d'une petite ville. Un succès si heureux me porta à bâtir une église dans cette petite ville, et deux autres moins considérables avec quelques chapelles, dans les villages circonvoisins.

Il y a à la Chine non-seulement un grand nombre de villes, mais des provinces entières, où l'on n'a point encore annoncé Jésus-Christ. Dans la province de Nankin, il y a cinq villes du premier ordre, et plus de quatre-vingts du second, où il n'y a ni églises ni Missionnaires. Nous n'avons que quatre ou cinq maisons dans les provinces de Honan et de Chensi, quoiqu'il y ait en chacune huit villes du premier ordre, et plus de cent du second. Nous n'avons aucun établissement dans les provinces de Sou-tchoüen, de Qui-theou et de Leaton, où il y a plusieurs villes et bourgades très-peuplées. C'est aux Missionnaires à bâtir les églises, et à faire tous les autres frais, s'ils veulent avancer les affaires de la religion : car si l'on exigeoit quelque chose des Chrétiens du pays, ce seroit ruiner bientôt l'œuvre de Dieu, mettre un obstacle invincible à la conversion des infidèles, et se confondre avec les bonzes, qui obligent leurs disciples à leur faire des aumônes pour vivre, et pour loger leurs fausses divinités. Ainsi les hommes apos-

toliques, qui n'ont à la Chine pour vivre qu'une petite pension qu'on leur envoie chaque année d'Europe, ne peuvent former de grandes entreprises, ni faire tous les voyages qu'ils jugeroient nécessaires pour la conversion des peuples; et avec tout le zèle dont ils brûlent, il faut souvent que, faute de secours, ils demeurent dans un même endroit bien plus long-temps qu'ils ne souhaiteroient.

Si la Chine étoit chrétienne, nous porterions la foi dans la Tartarie; c'est un vaste champ où l'on pourra travailler avec le temps. La Tartarie orientale se peuple tous les jours. L'Empereur y fait bâtir des villes, et l'on y voit des villages fort peuplés. Pour la Tartarie occidentale, il n'y a ni villes ni villages que du côté des Yousbecks, et de la mer Caspienne; ce qui n'empêche pas que cette étendue de pays ne soit habitée par différentes nations que l'empereur de la Chine a soumises depuis quelques années. Toutes les richesses de ces peuples ne consistent qu'en de nombreux troupeaux, avec lesquels ils errent de côté et d'autre. Ils ne s'arrêtent guère plus de trois mois dans un même lieu. Quand ils en ont consumé les fourrages, ils décampent et passent dans un autre endroit, où ils font la même chose. La conversion de ces Tartares errans sera difficile, parce qu'ils sont fort entêtés des *Lamas*, qui sont leurs docteurs, et pour qui ils ont une soumission aveugle.

Il y a déjà quelques années que nos pères ont formé le dessein de s'établir à Chin-yam, capitale du Leaoton, et de toute la Tartarie orientale. Cette ville est considérable, et l'Empereur y a établi quatre tribunaux souverains pour y juger en dernier ressort toutes les affaires des Tartares; car le Leaoton passe aujourd'hui pour être de la Tartarie, et on n'en regarde plus les habitans comme Chinois, mais comme de véritables Tartares. Je ne doute pas que

le prince tartare qui s'est converti, et dont je vous ai parlé, n'emploie tout son crédit pour faire réussir ce projet. Il s'est retiré depuis deux ans à Chin-yam avec toute sa famille, qui est plus fervente que jamais. Si l'on établissoit une mission solide en cette ville, on pourroit passer de là dans le royaume de Corée, qui est aussi tributaire de l'empire de la Chine, et qui est beaucoup plus grand que nos cartes ne le représentent; et peut-être trouveroit-on ensuite quelque entrée au Japon, qui n'en est séparé que par un petit détroit.

Voilà de grands projets que nous vous proposons, mon très-révérend Père; mais ils ne passent, ni les vues que doit former pour la gloire de Dieu un Général de la Compagnie de Jésus, successeur de saint Ignace, ni le courage que doivent avoir hérité de saint François-Xavier les successeurs de son apostolat.

Dieu nous fasse la grâce d'en voir l'accomplissement, et que comme votre paternité ne nous a jamais laissé manquer d'ouvriers jusqu'ici, le cœur des personnes riches veuille aussi s'ouvrir de tous côtés pour ne pas laisser manquer les Missionnaires des moyens nécessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, et par eux-mêmes, et par les catéchistes sur qui ils se déchargent d'une partie de leurs travaux, auxquels, dans l'abondance d'une si grande moisson, ils ne peuvent pas suffire.

LETTRE

Du père de Chavagnac, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Fou-tcheou-fou, le 10 février 1703.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

CE fut le premier jour de mars de l'année dernière que je partis de Nantchang-fou, pour me rendre auprès du père Fouquet dans cette ville, d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Il s'en faut bien que toute la Chine réponde à l'idée que je m'en étois formée d'abord. Je n'avois encore vu qu'une partie de la province de Canton quand je vous en fis une description si magnifique. A peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que montagnes escarpées, et d'affreux déserts remplis de tigres et d'autres bêtes féroces. Mais quoique cette partie de la Chine soit différente de la plupart des autres provinces, on y trouve cependant quelques villes assez belles, et un assez grand nombre de villages.

De Nanhiung, qui est la dernière ville de la province de Canton, nous nous rendîmes par terre à Nangan; c'est la première ville de la province de Kiam-Si: elle est grande comme Orléans, fort belle et fort peuplée. De Nangan à Cantcheou-fou, ce ne sont plus que des déserts. Cantcheou est une ville grande comme Rouen; elle est fort marchande, et on y voit un grand nombre de Chrétiens. De

Cantcheou à Nantchang le pays est charmant, très-peuplé et très-fertile. Une de nos barques pensa périr à une journée de cette ville, dans un courant très-rapide qui a près de vingt lieues de longueur. Ce qui le rend encore plus dangereux, c'est qu'il faut passer au travers d'une infinité de rochers à fleur d'eau; mais aussi quand on l'a une fois passé, on se trouve dans une belle rivière, six fois plus large que n'est la Seine vis-à-vis de Rouen, et si couverte de vaisseaux, qu'à quelque heure du jour que vous jetiez les yeux aux environs, vous comptez plus de cinquante bâtimens de charge à la voile.

Ce grand nombre de vaisseaux ne doit point surprendre. Il est vrai que les Chinois ne commercent guère hors de leur pays; mais en récompense, le commerce qu'ils font dans le sein même de l'Empire, est si grand, que celui d'Europe ne mérite pas de lui être comparé. L'empire de la Chine a une très-grande étendue; les provinces sont comme autant de royaumes; l'une produit du riz, l'autre fournit des toiles, chacune a des marchandises qui lui sont propres, et qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela se transporte non par terre, mais par eau, à cause de la commodité des rivières qui sont en très-grand nombre, et si belles, que l'Europe n'a rien qui en approche.

Ce qui me remplit de consolation, ce fut de voir, dans toutes les villes qui se trouvèrent sur ma route, un grand nombre d'églises érigées au vrai Dieu, et une chrétienté très-fervente. La religion fait ici chaque jour de nouveaux progrès; il semble même que le temps de la conversion de ce vaste Empire est enfin arrivé; et pour peu que nous soyons aidés des fidèles d'Europe, tout est à espérer d'une nation qui commence à goûter nos maximes saintes, et qui est touchée de tant d'exemples de vertu que donnent les nouveaux fidèles.

Pour moi, je vous avoue que je suis frappé de leur innocence et de leur ferveur. Plusieurs viennent tous les dimanches de huit à dix grandes lieues pour assister aux saints mystères: ils s'assemblent en grand nombre tous les vendredis dans l'église, où ils récitent certaines prières en l'honneur de la passion de Jésus-Christ; et ils ne se retirent qu'après s'être demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pu se donner: leurs austérités et leurs pénitences seroient indiscrètes, si l'on n'avoit soin d'en modérer l'excès. Nous avons ici un jeune enfant qui, au milieu d'une famille idolâtre, ne manque jamais de faire tous les jours ses prières devant son crucifix, tandis que tous ses parens sont prosternés devant leurs idoles. Sa mère et ses frères ont fait bien des efforts pour le pervertir; mais sa constance a été à l'épreuve de leurs menaces et de leurs mauvais traitemens; il leur a toujours répondu avec une fermeté mêlée de tant de douceur, qu'ils sont eux-mêmes sur le point d'embrasser le christianisme.

Vous ne sauriez croire toutes les industries que le zèle fait imaginer aux nouveaux Chrétiens pour la conversion des infidèles: j'en ai été mille fois surpris. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre homme aveugle, et qui vit d'aumônes, vint me prier de lui donner deux ou trois livres: je ne pouvois me figurer l'usage qu'il en vouloit faire, c'étoit pour les donner à lire à douze infidèles qu'il avoit à demi-instruits des mystères de notre sainte religion. J'ai vu des enfans venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultés que leur faisoient leurs parens idolâtres, et il est souvent arrivé que le fils a converti sa mère, et tout le reste de sa famille.

Cependant, on ne peut disconvenir que les Missionnaires qui travaillent à la conversion de ces peuples, ne trouvent des obstacles bien difficiles à

surmonter. Le mépris que les Chinois ont pour toutes les autres nations, en est un des plus grands, même parmi le bas peuple. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader que ce qui n'est pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur avons montré l'extravagance de leur attachement aux idoles; quand nous leur avons fait avouer que la religion chrétienne n'a rien que de grand, de saint, de solide, on diroit qu'ils sont prêts à l'embrasser; mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement: « Votre religion n'est point dans nos livres, c'est une » religion étrangère : y a-t-il quelque chose de bon » hors de la Chine, et quelque chose de vrai que » nos savans aient ignoré ? »

Souvent ils nous demandent s'il y a des villes, des villages et des maisons en Europe. J'eus un jour le plaisir d'être témoin de leur surprise et de leur embarras à la vue d'une mappemonde. Neuf ou dix lettrés, qui m'avoient prié de la leur faire voir, y cherchèrent long-temps la Chine; enfin ils prirent pour leur pays un des deux hémisphères qui contient l'Europe, l'Afrique et l'Asie : l'Amérique leur paroissoit encore trop grande pour le reste de l'univers. Je les laissai quelque temps dans l'erreur, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux me demanda l'explication des lettres et des noms qui étoient sur la carte. Vous voyez l'Europe, lui dis-je, l'Afrique et l'Asie; dans l'Asie, voici la Perse, les Indes, la Tartarie. Où est donc la Chine, s'écrièrent-ils tous? C'est dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, et en voici les limites. Je ne saurois vous exprimer quel fut leur étonnement: ils se regardoient les uns les autres, et se disoient ces mots chinois : *Chiao-te-kin*, c'est-à-dire, *elle est bien petite.*

Quoiqu'ils soient bien éloignés d'atteindre à la perfection où les arts et les sciences ont été portés en

Europe, on ne gagnera jamais sur eux de rien faire à la manière européenne. L'autorité de l'Empereur a été même nécessaire pour obliger les architectes chinois à bâtir sur un modèle européen notre église qui est dans son palais. Encore fallut-il qu'il nommât un mandarin pour veiller à l'exécution de ses ordres.

Leurs vaisseaux sont assez mal construits : ils admirent la construction des nôtres ; mais quand on les exhorte à l'imiter, ils sont tout surpris qu'on leur en fasse même la proposition. C'est la construction de la Chine, nous répondent-ils. Mais elle ne vaut rien, leur dit-on. N'importe, dès-là que c'est celle de l'Empire, elle nous suffit, et ce seroit un crime d'y rien changer.

Pour ce qui est de la langue du pays, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puisse se donner la peine de l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'emploie huit heures par jour à écrire des dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire, et il y a quinze jours que j'ai ici un lettré, avec qui je passe trois heures le matin et trois heures le soir à examiner des caractères chinois, et à les épeler comme un enfant. L'alphabet de ce pays-ci a environ quarante-cinq mille lettres ; je parle des lettres d'usage, car on en compte en tout jusqu'à soixante mille. Je ne laisse pas d'en savoir assez pour prêcher, catéchiser et confesser.

La conversion des grands, et surtout des mandarins, est encore plus difficile. Comme ils vivent la plupart d'exactions et d'injustices, et que d'ailleurs il leur est permis d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce sont comme autant de chaînes qu'il ne leur est pas aisé de rompre. Un seul exemple vous en convaincra.

Il y a environ quarante-cinq ans qu'un mandarin lia amitié avec le père Adam Schall, jésuite bavarois. Ce Missionnaire avoit fait tous ses efforts pour le

convertir; mais ce fut inutilement. Enfin le mandarin étant sur le point d'aller en province où la cour l'envoyoit, le père lui donna quelques livres de notre sainte religion, et il les reçut simplement par honnêteté: car loin de les lire, il se livra plus que jamais aux bonzes; il en logea quelques-uns chez lui, il se fit une bibliothèque de leurs livres, et s'efforça par ces sortes de lectures d'effacer entièrement l'impression que les discours du Missionnaires avoient faite sur son esprit; il en vint à bout. Mais quarante ans après étant tombé malade, il se rappela le souvenir de ce que le père Schall lui avoit dit tant de fois; il se fit apporter les livres dont il lui avoit fait présent, il les lut, et touché de Dieu, il demanda le baptême. Avant que de le recevoir, il voulut lui même instruire toute sa famille: il commença par ses concubines, à qui il apprit les mystères de notre sainte religion; et en même temps il leur assigna à chacune une pension, afin qu'elles pussent vivre chrétiennement le reste de leurs jours. Il instruisit ensuite tous ses enfans, et reçut le saint baptême. J'ai eu la consolation, depuis que je suis ici, de voir baptiser les femmes et les enfans de deux de ses fils.

L'usure qui règne parmi les Chinois, est un autre obstacle bien difficile à vaincre. Lorsqu'on leur dit qu'avant que de recevoir le baptême, ils doivent restituer des biens acquis par ces voies illicites, et ainsi ruiner en un jour toute leur famille, vous m'avouerez qu'il faut un grand miracle de la grâce pour les y déterminer. Aussi est-ce là ce qui d'ordinaire les retient dans les ténèbres de l'infidélité. J'en eus, il y a peu de jours, un exemple bien triste.

Un riche marchand vint me voir et me demanda le baptême. Je l'interrogeai sur le motif qui le portoit à se faire Chrétien. « Ma femme, me dit-il, fut bap-
» tisée l'année dernière, et depuis ce temps-là elle

» a vécu très-saintement. Peu de jours avant sa » mort elle me prit en particulier, et me dit qu'à un » tel jour et à une telle heure elle devoit mourir, » et que Dieu le lui avoit fait connoître, afin de me » donner par-là une preuve de la vérité de sa re- » ligion. Elle est morte en effet à l'heure et de la » manière qu'elle me l'avoit prédit; ainsi ne pou- » vant plus résister à la prière qu'elle m'a faite en » mourant de me convertir, je viens vous trouver à » ce dessein, et vous demander le baptême. » De si belles dispositions ne sembloient-elles pas m'assurer que j'aurois le bonheur de le baptiser dans peu de jours? mais ces bons sentimens s'évanouirent bientôt, lorsque dans l'instruction je vins à toucher l'article du bien d'autrui, et que je lui fis voir la nécessité indispensable de la restitution; il commença à chanceler, et enfin il me déclara qu'il ne pouvoit s'y résoudre.

Les Chinois ne trouvent pas moins d'opposition au christianisme dans la corruption et le déréglement de leur cœur; pourvu que l'extérieur paroisse réglé, ils ne font nulle difficulté de s'abandonner en secret aux crimes les plus honteux. Il y a environ quinze jours qu'un bonze vint me prier de l'instruire : il avoit, ce semble, la meilleure volonté du monde, et rien, disoit-il, ne devoit lui coûter. Mais à peine lui eus-je expliqué quelle est la pureté que Dieu demande d'un Chrétien; à peine lui eus-je dit que sa loi est si sainte, qu'elle défend jusqu'à la moindre pensée et au moindre désir contraire à cette vertu : *Si cela est*, me répondit-il, *il n'y faut plus penser;* et là-dessus, tout convaincu qu'il étoit de la vérité de notre sainte religion, il abandonna le dessein de l'embrasser.

Voici maintenant quelques coutumes par rapport aux dames de la Chine, qui semblent leur fermer aussi toutes les voies de conversion. Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes; c'est une maxime fondamentale dans

tout l'Empire, qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni se mêler des affaires du dehors. Bien plus, pour les mettre dans la nécessité de mieux observer cette maxime, on a su leur persuader que la beauté consiste, non pas dans les traits du visage, mais dans la petitesse des pieds; en sorte que leur premier soin est de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher; un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une dame de quarante ans.

De là il arrive que les Missionnaires ne peuvent instruire les dames chinoises ni par eux-mêmes, ni par leurs catéchistes. Il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même instruise sa femme, ou qu'il permette à quelque Chrétienne de venir dans son appartement lui expliquer les mystères de la religion. D'ailleurs, quoique converties, elles ne peuvent se trouver à l'église avec les hommes. Tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'ici, c'est de les assembler six ou sept fois l'année, ou dans une église particulière, ou dans la maison de quelque chrétien, pour les y faire participer aux sacremens. C'est dans ces assemblées que l'on confère le baptême à celles qui y sont disposées. J'en baptiserai quinze dans peu de jours.

Ajoutez à cela, que les dames chinoises ne parlent que le jargon de leur province; ainsi elles ont bien de la peine à se faire entendre des Missionnaires dont quelques-uns ne savent que la langue mandarine. On tâche autant qu'on peut de remédier à cet inconvénient. Je me souviens d'un expédient que trouva la femme d'un mandarin peu de jours après mon arrivée dans cette ville. Comme elle ne pouvoit être entendue du Missionnaire à qui elle vouloit se confesser, elle fit venir son fils aîné, et elle lui découvrit ses péchés, afin qu'il en fît le détail au confesseur et qu'il lui redît ensuite les avis et les instructions qu'elle n'en pouvoit recevoir directement.

Trouveroit-on en Europe ces exemples de simplicité et de ferveur?

Enfin, la dépendance où ces dames sont de leurs maris, fait qu'on ne peut guère compter sur leur conversion, surtout si le mari est idolâtre : en voici un exemple bien triste. Une femme infidèle qui avoit trouvé le secret de se faire instruire de nos saintes vérités, pria son mari, dans une grande maladie qu'elle eut, d'appeler un Missionnaire pour la baptiser. Le mari, qui l'aimoit tendrement, y consentit de peur de la chagriner, et dès le lendemain matin, elle devoit recevoir la grâce après laquelle elle soupiroit avec tant d'ardeur. Les bonzes en furent avertis; ils vinrent aussitôt trouver le mari; ils lui firent de grands reproches sur la foiblesse qu'il avoit eue d'accorder son consentement, et lui dirent cent extravagances des Missionnaires. Le lendemain, comme le Missionnaire se disposoit à aller baptiser cette femme mourante, le mari lui envoya dire qu'il le remercioit de ses peines, et qu'il ne vouloit plus que sa femme fût baptisée. On n'omit rien pour l engager à permettre ce qu'il avoit accordé d'abord, et des Chrétiens de ses amis allèrent le voir exprès; mais ils ne purent rien gagner : « Je connois votre finesse, » leur dit-il, et celle du Missionnaire; il vient avec » son huile arracher les yeux des malades, pour en » faire des lunettes d'approche. Non, il ne mettra » point le pied dans ma maison, et je veux que ma » femme soit enterrée avec ses deux yeux. » Quelque chose qu'on fît, on ne put jamais le détromper, et sa femme mourut sans recevoir le baptême.

Je ne puis finir cette lettre sans rapporter un exemple de la foi de nos fervens Chrétiens; c'est par leur moyen que j'ai eu le bonheur d'administrer le baptême à plusieurs idolâtres. Dans l'absence du père Fouquet, un infidèle vint me prier d'aller secourir une famille entière, qui étoit cruellement

tourmentée du démon. Il m'avoua qu'on avoit eu recours aux bonzes, et que durant trois mois, ils avoient fait plusieurs sacrifices; que ces moyens s'étant trouvés inutiles, on s'étoit adressé au *Tcham-tien-ssée*, général des *Toa-ssée* (espèce de bonzes); qu'on avoit acheté de lui, pour vingt francs, des sauve-gardes contre le démon, dans lesquelles il défendoit au malin esprit de molester davantage cette famille; qu'enfin on avoit invoqué tous les dieux du pays, et qu'on s'étoit dévoué à toutes les pagodes; mais qu'après tant de peines et de dépenses, la famille se trouvoit toujours dans le même état, et qu'il étoit bien triste de voir sept personnes livrées à des accès de fureur si violens, que si l'on n'avoit pris la précaution de les lier, elles se seroient déjà massacrées les unes les autres. Je jugeai par l'exposé, que ce pauvre homme me fit avec beaucoup d'ingénuité, qu'en effet il pouvoit y avoir en tout cela de l'opération du malin esprit. Je lui demandai d'abord quelle raison le portoit à avoir recours à l'Eglise: « J'ai appris, me répondit-il, que vous adorez le » Créateur et le Maître absolu de toutes choses, et » que le démon n'a aucun pouvoir sur les Chré- » tiens; c'est ce qui m'a déterminé à vous prier de » venir dans notre maison, et d'invoquer le nom » de votre Dieu pour le soulagement de tant de » personnes qui souffrent. »

Je tâchai de le consoler; mais pourtant je lui fis entendre qu'il n'y avoit rien à espérer du vrai Dieu, tandis qu'ils conserveroient dans leur maison les symboles de l'idolâtrie; qu'il falloit se faire instruire de nos saints mystères et se disposer au baptême, qu'alors je pourrois leur accorder ce qu'ils me demandoient; qu'au reste cette maladie pouvoit être purement naturelle, et qu'avant toutes choses, je voulois examiner avec une sérieuse attention quel pouvoit être ce mal. Je le mis ensuite entre les mains

d'un Chrétien zélé, pour lui donner une idée générale des mystères de la religion.

L'infidèle s'en retourna chez lui assez satisfait. Dès le lendemain il revint à mon église, et m'apporta un sac dont il tira cinq idoles, un petit bâton long environ d'un pied, et épais d'un pouce en carré, où étoient gravés quantité de caractères chinois, et un autre morceau de bois haut de cinq pouces, et large de deux, qui étoit semé partout de caractères, excepté d'un côté où l'on voyoit la figure du diable transpercé d'une épée, dont la pointe étoit piquée dans un cube de bois, qui étoit aussi tout couvert de caractères mystérieux. Il me donna ensuite un livre d'environ dix-huit feuillets, qui contenoit des ordres exprès du Tcham-tien-ssée, par lesquels il étoit défendu au démon, sous de grosses peines, d'inquiéter davantage les personnes dont il s'agissoit. Ces arrêts étoient scellés du sceau du Tcham-tien-ssée, signés de lui et de deux bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourroient vous ennuyer.

Mais peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir comment ces idoles étoient faites. Elles étoient d'un bois doré et peint assez délicatement : il y avoit des figures d'hommes et de femmes : les hommes avoient la physionomie chinoise, mais les femmes avoient les traits du visage européen. Chaque idole avoit sur le dos une espèce d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levai cette planche, et je trouvai que l'ouverture étoit assez étroite à l'entrée, mais qu'elle alloit en s'élargissant vers l'estomac. Il y avoit au-dedans des entrailles de soie, et au bout un petit sac de la figure du foie de l'homme. Ce sac étoit rempli de riz et de thé, apparemment pour la subsistance de l'idole. A la place du cœur, je trouvai un papier plié fort proprement ; je me le fis lire ; c'étoit le catalogue des personnes de la famille : leur

nom,

nom, leur surnom, le jour de leur naissance, tout y étoit marqué. On y lisoit aussi des dévouemens et des prières pleines d'impiété et de superstition. Les figures des femmes avoient outre cela, dans le fond de cette petite chambre, un peloton de coton plus long que gros, lié proprement avec du fil, et à peu près de la figure d'un enfant emmailloté.

L'infidèle qui me vit jeter au feu toutes ces idoles, crut que je ne ferois plus de difficulté d'aller chez lui. Plusieurs Chrétiens qui se trouvèrent présens, se joignirent à lui pour m'en prier. Mais Dieu qui vouloit que je dusse à leur foi le miracle qu'il avoit dessein d'opérer, permit que je persistasse à leur refuser ce qu'ils me demandoient, jusqu'à ce que je fusse mieux instruit de la nature du mal : je me contentai de leur envoyer quelques Chrétiens pour m'en faire le rapport. Ils partirent pleins de foi, et portèrent avec eux un crucifix, de l'eau bénite, leurs chapelets, et les autres marques de la religion. Plusieurs infidèles, un bonze entre autres, qui se trouva là, les suivirent par curiosité. Dès qu'ils furent arrivés dans la maison, ils firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le crucifix en main, un autre prit l'eau bénite, un troisième commença à expliquer le symbole des Apôtres. Après l'explication il demanda aux malades s'ils croyoient tous ces articles de la foi des Chrétiens, s'ils espéroient en la toute-puissance de Dieu, et aux mérites de Jésus-Christ crucifié; s'ils étoient prêts à renoncer à tout ce qui pouvoit déplaire au vrai Dieu; s'ils vouloient observer ses commandemens, vivre et mourir dans la pratique de sa loi. Quand ils eurent répondu qu'ils étoient dans ces sentimens, il leur fit faire à tous le signe de la croix, il leur fit adorer le crucifix, et commença les prières avec les autres Chrétiens. Tout le reste du jour ils n'eurent aucun ressentiment de leur mal. Les infidèles qui étoient

accourus en foule, furent extrêmement surpris de ce changement : les uns l'attribuoient à la toute-puissance du Dieu des Chrétiens, les autres, et surtout le bonze, disoient hautement que c'étoit un pur effet du hasard.

Dieu, pour les détromper, permit que le lendemain les malades ressentissent de nouvelles attaques de leur mal. Le bonze et ses partisans en triomphèrent. Mais ils furent bien surpris de voir qu'autant de fois qu'ils étoient saisis de ces transports violens de fureur, autant de fois un peu d'eau bénite qu'on leur jetoit, un chapelet qu'on leur mettoit au cou, un signe de croix qu'on faisoit sur eux, le nom de Jésus qu'on leur faisoit prononcer, les calmoit sur l'heure, et les mettoit dans une situation tranquille, et cela non pas peu à peu, mais dans l'instant ; non pas une seule fois, mais à dix ou douze reprises en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux bonzes et aux infidèles : presque tous convinrent que le Dieu des Chrétiens étoit le seul véritable Dieu : il y en eut même plus de trente qui dès-lors se convertirent. Le lendemain un de nos Chrétiens plaça une croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maison ; il mit aussi de l'eau bénite dans toutes les chambres, et depuis ce temps-là toute cette famille n'a eu aucun ressentiment de son mal, et ils jouissent d'une santé parfaite. Il y a trois mois que je suis continuellement occupé à instruire ceux que ce miracle a convertis.

Au reste, pour éterniser la mémoire d'une si insigne faveur, ils ont mis dans la salle destinée à recevoir les étrangers, une grande image de Notre-Seigneur, dont je leur ai fait présent ; au-dessous ils ont gravé cette inscription en gros caractères : *En* telle année *et* tel mois *cette famille fut affligée de* tel mal. *Les bonzes et les dieux du pays furent*

inutilement employés. Les Chrétiens vinrent tel jour, *invoquèrent le vrai Dieu, et le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnoître ce bienfait que nous avons embrassé sa sainte loi; et malheur à celui de nos descendans qui seroit assez ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens.* On y voit écrit ensuite le symbole et les commandemens de Dieu.

Depuis ce temps-là j'ai toujours eu environ quarante catéchumènes à instruire : à mesure que j'en baptise quelques-uns, ils sont remplacés aussitôt par un plus grand nombre.

Je ne sais si vous aurez appris que deux Missionnaires de notre Compagnie ont eu l'honneur de mourir dans la Cochinchine, chargés de fers pour Jésus-Christ.

Le père le Royer me mande du Tunquin, que lui et quatre autres Missionnaires de notre Compagnie, ont eu aussi le bonheur de baptiser l'année dernière cinq mille cent soixante-six infidèles. Pour moi j'attends qu'on me donne une mission fixe. On m'en promet une au premier jour, et l'on me fait espérer qu'elle sera dure, pauvre, laborieuse; qu'il y aura beaucoup à souffrir, et de grands fruits à recueillir. Priez le Seigneur que je corresponde à toutes les grâces que je reçois de sa bonté, et dont je me reconnois très-indigne. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Tcheou-chan, port de la Chine, dans la province de Tche-kian, à dix-huit lieues de Nimpo, le 15 février 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

RETOURNANT une seconde fois en Europe, pour rendre compte à notre révérend père Général de l'état présent de nos missions de la Chine, j'ai destiné les six ou sept mois que doit durer notre navigation, à vous faire une relation générale de ce qui nous est arrivé, depuis près de vingt ans que nous sommes sortis de France, comme à la personne du monde à qui, après Dieu, nous sommes le plus redevables de nos progrès dans ces vastes provinces. Je m'acquitte de ce devoir beaucoup plus tard que je n'eusse désiré; mais une multitude d'occupations pressantes, et qui se sont succédé jusqu'ici les unes aux autres, m'ont toujours ôté le loisir de satisfaire ma reconnoissance, et de conférer avec vous de ce qui pourroit avancer de plus en plus l'œuvre de Dieu, et la conversion des infidèles.

Je ne parlerai point de tout ce qu'il nous a fallu souffrir. Quand on vient dans les missions, outre les travaux inséparables de nos fatigans emplois, il faut s'attendre encore et se préparer à mille événemens

pénibles, qu'il est impossible de prévoir. Notre révérend père Général nous en avertissoit ordinairement dans ses lettres. *Comptez*, disoit-il, *que pour gagner des âmes à Jésus-Christ dans le pays des infidèles où vous êtes, vous devez vous résoudre à souffrir beaucoup, et à souffrir indifféremment de tous*. Bene patientes erunt ut annuntient (*Psal.* 91). *Il faut être patient et courageux dans les contradictions les plus inespérées; autrement vous serez inutiles à l'Eglise, et l'œuvre de Dieu ne se fera point.*

Ce fut sur la fin de 1684, comme vous pouvez vous en souvenir, que Dieu fit naître l'occasion d'envoyer des Missionnaires français à la Chine. On travailloit alors en France, par ordre du Roi, à réformer la géographie. MM. de l'Académie royale des sciences, qui étoient chargés de ce soin, avoient envoyé des personnes habiles de leur corps dans tous les ports de l'Océan et de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemarck, en Afrique et aux îles de l'Amérique, pour y faire les observations nécessaires. On étoit plus embarrassé sur le choix des sujets qui seroient envoyés aux Indes et à la Chine, parce que ces pays sont moins connus en France, et que MM. de l'Académie couroient risque de n'y être pas bien reçus, et de donner ombrage aux étrangers dans l'exécution de leur dessein. On jeta donc les yeux sur les Jésuites, qui ont des missions en tout ce pays-là, et dont la vocation est d'aller partout où ils espèrent faire plus de fruit pour le salut des âmes.

Feu M. Colbert me fit l'honneur de m'appeler un jour avec M. Cassini, pour me communiquer ses vues. Ce sage ministre me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées : *Les sciences, mon père, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloignés de votre patrie et de vos amis. Mais comme le désir de convertir les infidèles, et*

de gagner des âmes à Jésus-Christ porte souvent vos pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterois qu'ils se servissent de l'occasion, et que dans le temps où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'évangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations, qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts.

Ce projet n'eut alors aucune suite, et la mort de ce grand ministre le fit même perdre de vue pendant quelque temps : mais le Roi ayant résolu, deux ans après, d'envoyer un ambassadeur extraordinaire à Siam, M. le marquis de Louvois, qui venoit de succéder à M. Colbert, dans la charge de sur-intendant des bâtimens et de directeur des sciences, arts et manufactures de France, demanda à nos supérieurs six Jésuites habiles dans les mathématiques, pour les y envoyer.

J'enseignois depuis huit ans les mathématiques dans notre collége de Paris, et il y en avoit plus de vingt que je demandois avec instance les missions de la Chine et du Japon. Mais soit qu'on m'en jugeât peu digne, ou que la Providence me réservât pour un autre temps, on me laissoit toujours en France. Je tâchois d'y vivre dans la pratique exacte de tous les exercices de la vie religieuse, persuadé que les desseins miséricordieux de Dieu sur nous s'accomplissent infailliblement, quand nous suivons fidèlement ce chemin. Je ne fus point trompé : car cette heureuse occasion s'étant présentée, je m'offris le premier à nos supérieurs, qui m'accordèrent enfin ce que je souhaitois depuis si long-temps, et me chargèrent de chercher des Missionnaires pour m'accompagner. Je ne vous puis dire, mon révérend père, la consolation que je sentis en ce moment. Je m'estimois mille fois plus heureux d'aller porter nos sciences aux extrémités du monde, où j'espérois gagner des âmes à Dieu, et trouver des occasions de

souffrir pour son amour et pour la gloire de son saint Nom, que de continuer à les enseigner à Paris, dans le premier de nos colléges.

Dès qu'on sut que je cherchois des Missionnaires pour la Chine, il se présenta un grand nombre d'excellens sujets. Les pères Tachard, Gerbillon, Lecomte, de Visdelou et Bouvet furent préférés aux autres. Comme ils étoient tous capables de remplir en France nos emplois les plus distingués, bien des personnes zélées parurent surprises de la conduite des supérieurs, qui laissoient aller aux missions leurs meilleurs sujets, et qui ôtoient par-là à l'Europe des personnes propres à y rendre des services importans. *Ne vaudroit-il pas mieux*, disoit-on, *les y retenir, et envoyer dans ces pays éloignés ceux qui, avec une capacité plus médiocre, ont assez de forces pour soutenir les fatigues des missions, et assez de zèle pour travailler à la conversion des infidèles?* Ils appuyoient leur sentiment de l'autorité de saint François-Xavier, qui ne demandoit à saint Ignace, pour la mission des Indes, que ceux qu'il ne jugeoit pas si nécessaires en Italie. *Vous avez*, dit-il (liv. 2. ép. 9), *plusieurs hommes auprès de vous, qui, quoiqu'ils ne soient ni grands théologiens ni prédicateurs, serviroient admirablement l'Eglise en ce pays-ci, s'ils ont les autres qualités nécessaires pour y faire du fruit, si ce sont des hommes sûrs qu'on puisse envoyer seuls aux Moluques, au Japon et à la Chine, s'ils sont doux, prudens, charitables, et d'une si grande pureté de mœurs, que les occasions de pécher, qui sont plus fréquentes ici qu'en Europe, ne les ébranlent jamais.*

Je conviens qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer toujours aux missions des sujets d'un esprit si éminent, et d'une capacité si étendue. Les premières qualités auxquelles il faut avoir égard, sont celles que saint François-Xavier vient de marquer: toutes

les autres sont inutiles sans celles-là. *En vain*, dit ce grand Apôtre (lib. 4, ep. 9), *vous leur confierez les emplois importans de convertir les âmes, s'ils ne sont laborieux, mortifiés, patiens: s'ils ne savent souffrir la faim et la soif, et les plus rudes persécutions avec joie.* Mais quand il fait tant de fond sur la vertu, on me permettra d'ajouter qu'il n'exclut nullement ceux qui ont d'autres talens, et qui s'appliquant aux sciences dans les universités ou dans nos séminaires d'Europe, y méritent comme lui l'estime et l'approbation des savans, par les grands progrès qu'ils y font. Quand il parle du Japon et de la Chine, ne demande-t-il pas des hommes pleins d'esprit et habiles dans toutes les subtilités de l'école, pour découvrir les erreurs et les contradictions des bonzes? Ne veut-il pas des philosophes qui rendent raison des météores, et des effets les plus cachés de la nature; des mathématiciens qui connoissent le ciel, et qui prédisent les éclipses? *Ils nous admiroient*, dit-il, *quand nous leur expliquions ces choses; et la seule pensée que nous étions des gens savans, les disposoit à nous croire sur les matières de la religion. Nos tanquam viros doctos suspiciebant, quæ doctrinæ opinio aditum nobis patefecit ad religionem in eorum animis ferendam* (lib. 4, ep. 1). En parlant même des Indes, où une profonde science ne lui paroissoit pas si nécessaire, parce que les peuples n'y sont pas toujours si éclairés, il ajoute ces paroles remarquables: *Quamquam probitas, litteris ornata scilicet, palmam ferat: Néanmoins*, dit-il, *des gens de lettres et de vertu sont ceux que nous recevons ici avec plus de joie, parce qu'ils y seront plus utiles à la conversion des peuples.* L'envie qu'il eut d'écrire des lettres vives et touchantes aux universités de France, d'Italie et de Portugal, pour inviter les docteurs de ces fameuses écoles à venir travailler avec lui au salut des âmes, marque bien quels Missionnaires il désiroit.

Saint Ignace étoit dans les mêmes sentimens. Et c'est pour cela qu'ayant ajouté dans la Compagnie, aux autres vœux de religion, un quatrième vœu pour les profès, par lequel ils s'engagent d'aller, avec la permission de leur souverain, dans tous les lieux où le vicaire de Jésus-Christ jugera à propos de les envoyer, sans rien même demander pour leur subsistance, il a voulu qu'on n'admît à ce degré que ceux en qui on remarqueroit plus d'esprit et plus de talens naturels, et de capacité pour les sciences; et il n'eût pas sans doute réglé les choses de cette manière, lui qui cherchoit en tout la plus grande gloire de Dieu, s'il n'eût été persuadé que de travailler à la conversion des infidèles, c'étoit un ouvrage tout divin, auquel il devoit consacrer au moins en partie, ce qu'il avoit de meilleur et de plus choisi dans son ordre.

Tout ce que je rapporte ici, vous est parfaitement connu, mon révérend père; vous savez combien ce zèle d'aller porter la foi dans les pays les plus éloignés, est essentiel et universel en notre Compagnie, et que les plus grands talens n'y sont pas une raison pour retenir en Europe ceux que Dieu appelle véritablement aux missions. Vous savez même quelle est la délicatesse de conscience de nos premiers supérieurs sur cet article; et nous en vîmes un grand exemple, il y a trois ans, lorsque je me préparois à retourner à la Chine avec des sujets d'un mérite fort distingué, que notre révérend père Général eut la bonté de m'accorder. Quelques personnes regardant plus l'avantage de nos provinces de France que le besoin des missions, lui représentèrent la perte qu'elles faisoient. *Je la ressens vivement*, répondit-il, *mais il m'est impossible de résister aux lettres pleines de ferveur et de l'esprit de Dieu, qu'ils m'écrivent eux-mêmes. Non possum resistere Spiritui Sancto, qui loquitur in eorum litteris.* Nous ne devons donc pas

regarder le départ de ces Missionnaires comme des pertes, mais plutôt comme des avantages pour la religion, dont l'Eglise se réjouit. Ce sont des ordres éternels de la Providence, qui reprend ceux qu'elle n'avoit mis dans nos maisons que pour les préparer, par l'étude et par l'acquisition des vertus solides, à la conversion du nouveau Monde. Enfin ce sont des grâces pour nous-mêmes, dont nous devons remercier Dieu, qui choisit parmi nous des personnes pour un emploi si saint, et qui nous excite par leurs exemples à mépriser le monde, et à mener ici une vie qui approche, autant qu'il se peut, de celle de nos chers frères.

Ces pères que je viens de nommer, s'étant rendus à Brest avec moi, nous en partîmes le 3 mars de l'année 1685, après avoir été reçus dans l'Académie des sciences, et pourvus par ordre du Roi des instrumens de mathématiques nécessaires pour faire nos observations. Quand nous eûmes passé la ligne, nous découvrîmes toutes les constellations de la partie méridionale. Il n'y a presque point d'étoiles remarquables proche le pôle Antarctique; mais le ciel en est tout rempli le long de la voie lactée, depuis le Scorpion jusqu'à *Sirius*. On ne voit rien de sensible dans la partie septentrionale. Le grand et le petit nuage sont deux choses singulières. Le petit paroît aussi grand que la lune, quoiqu'il ne soit guère que la moitié du grand nuage. Quand on les regarde avec des lunettes d'approche, ils ne paroissent point un amas de petites étoiles, comme le *Præsepe Cancri* et la voie lactée, ni même une blancheur obscure, comme la nébuleuse d'Andromède et la tête des comètes : tout y paroît beau, comme dans le reste du ciel.

Le pied du *Cruzero*, marqué dans Bayer, est une étoile double, composée de deux petites étoiles fort claires, qui sont éloignées l'une de l'autre d'environ

leur diamètre : il en contient une troisième un peu plus éloignée des deux autres, mais beaucoup plus petite.

Nous fîmes quelques observations au Cap de Bonne-Espérance, et dans notre traversée du Cap au détroit de la Sonde, dont on a déjà rendu compte au public. Nous en avons fait plusieurs autres à la Chine, que j'ai envoyées en Europe, et dont on trouvera une partie dans les voyages de Tartarie du père Gerbillon, lequel sera bientôt mis au jour. Vous avez vu, mon révérend père, dans la relation du premier voyage du père Tachard, la manière obligeante dont les Hollandais nous reçurent au Cap de Bonne-Espérance et à Batavia. Il est vrai, et je dois encore marquer ici par reconnoissance, qu'on ne peut rien ajouter aux honnêtetés que nous firent ces Messieurs. Nous y trouvâmes plusieurs catholiques, dont quelques-uns eurent le bonheur de se confesser, après avoir passé plusieurs années sans le pouvoir faire. Ces pauvres gens sont bien à plaindre : ils quittent leur pays inconsidérément, et vont en Hollande, où ils s'engagent au service de la Compagnie, qui les fait passer aux Indes, d'où ils n'ont plus la liberté de revenir : mais leur plus grand malheur, c'est qu'en ce pays-là il n'y a plus pour eux d'exercice de religion : plus de messes, de confessions ni de communions, plus de prêtres pour les faire souvenir de leur devoir, et pour les assister à la mort. Les Hollandais trouveroient peut-être plus de gens qui s'engageroient à leur service, et qui les serviroient même plus fidèlement, s'ils permettoient aux catholiques le libre exercice de leur religion en ce pays-là, ou du moins s'ils leur procuroient les secours qui leur sont si nécessaires. Après les avoir consolés le mieux qu'il nous fut possible, nous les exhortâmes à persévérer dans la foi, à garder inviolablement les commandemens de Dieu, et à souffrir leurs

maux avec patience. Les catholiques que le malheur ou la nécessité contraignent de quitter ainsi leur pays, doivent faire réflexion à quels dangers ils exposent leur salut éternel, et se persuader que la plus grande punition du péché est de s'engager en des occasions de pécher encore davantage, et de se mettre dans un état où les moyens de se convertir et de retourner à Dieu ne se trouvent presque plus.

Nous arrivâmes à Siam à la fin du mois de septembre de la même année 1685, après une navigation fort heureuse. On ne peut être mieux reçu que nous le fûmes du Roi et de son ministre, M. Constance. Pendant notre séjour en ce royaume, nous tâchâmes de n'y être pas inutiles. Les pères Gerbillon et de Visdelou prêchèrent l'Avent et le Carême dans l'église des Portugais, et quand nous n'étions point à Louvo, nous entendions régulièrement les confessions dans cette église les dimanches et les fêtes.

Avant que de partir de Paris, j'avois pris des mesures avec M. Cassini, pour observer une éclipse de lune qui devoit arriver à Paris le 10 décembre 1685, sur les neuf heures du soir, et dans le royaume de Siam, le 11 du même mois, sur les trois à quatre heures du matin. Comme elle devoit être totale, et qu'on la pouvoit voir en même temps à Paris et à Siam, elle étoit fort propre pour déterminer au vrai la différence des longitudes de ces deux méridiens, et c'est ce qui nous porta à faire avec soin cette observation. Le roi de Siam, averti de notre dessein, voulut que ce fût en sa présence. Il étoit alors à Tsée-poussonne, à une lieue au-dessus de Louvo: c'est nne maison royale qu'il avoit fait bâtir sur le bord d'un étang, à l'entrée d'une forêt, où il se divertissoit à la chasse des éléphans.

Nous avions préparé pour le Roi une excellente

lunette de cinq pieds, par laquelle ce prince regardoit l'éclipse, pendant que nous l'observions à quatre pas de lui avec M. Constance, qui l'entretenoit, et qui lui servoit d'interprète quand il nous faisoit quelques questions. Le Roi ayant vu la veille un des types de la lune qu'on a gravé à l'observatoire de Paris, s'écria d'abord en regardant la lune par la lunette : *Voilà justement ce que vous me fîtes voir hier dans le type.* La lune s'étant éclipsée notablement, il nous demanda pourquoi elle paroissoit renversée dans la lunette, et après l'immersion totale, pourquoi le corps de la lune paroissoit encore, puisqu'elle ne recevoit plus aucune lumière du soleil? Ces questions judicieuses font voir quelle étoit la solidité d'esprit de ce prince, qui nous témoigna en cette occasion une bonté particulière, dont il nous auroit donné plus de marques, si sa mort, qui arriva peu de temps après, de la manière que tout le monde a su, n'eût renversé tous les grands desseins qu'il avoit formés pour l'avantage de la religion, et pour la gloire de notre nation.

Ce fut au mois de juillet de l'année 1686 que nous partîmes de Siam pour aller à la Chine. Il y avoit à la rade plusieurs vaisseaux, dont les uns alloient à Macao; les autres à Canton, et en d'autres ports de ce vaste Empire. M. Constance nous les offrit tous : mais il n'étoit nullement d'avis que nous allassions à Macao. M. l'Evêque de Metellopolis et le père Maldonade, supérieur de la maison des Jésuites portugais, nous détournoient aussi de prendre cette route.

Lorsqu'on a des intentions droites et qu'on estime une nation, on se persuade aisément qu'elle a pour nous les mêmes sentimens, et qu'on peut s'y fier sans rien risquer. Ainsi les défiances qu'on s'efforça de nous donner des Portugais en cette occasion, firent peu d'impression sur nos esprits, et nous nous dé-

terminâmes à prendre la route de Macao. M. Constance nous voyant fixes en cette résolution, crut que nous avions de ce côté-là des assurances que nous ne disions pas. Il ne pensa donc plus qu'à nous procurer de fortes recommandations auprès des officiers de la ville. Le roi de Siam eut la bonté d'écrire lui-même au gouverneur, pour l'engager à nous être favorable. Il se croyoit d'autant plus en droit de lui demander cela, qu'il traitoit bien les Portugais qui venoient trafiquer tous les ans dans ses états.

Mais Dieu qui veilloit sur nous, ne permit pas que ce voyage réussît. Le vaisseau sur lequel nous nous embarquâmes passoit pour être bon, et ne valoit rien en effet. Dès le cinquième jour il fit eau de toutes parts. Il étoit conduit par un pilote qui avoit déjà fait quatre ou cinq naufrages, et qui ne craignant rien tant que de ne pas arriver cette année-là à Macao, s'obstinoit à tenir le vent, quoiqu'il nous fût contraire, et qu'il augmentât à chaque moment. Nous ne faisions que dériver du côté de Camboge, où en peu d'heures nous aurions péri misérablement, si notre capitaine n'eût forcé le pilote de céder, et d'aller vent arrière chercher le premier asile qu'on pourroit trouver. Le danger où nous fûmes en cette occasion est un des plus grands que j'aie courus sur toutes ces mers.

Comme il n'y avoit que six ou sept jours que nous avions mis à la voile, nous crûmes qu'il étoit encore temps de gagner la barre de Siam, et de nous embarquer dans un autre vaisseau pour arriver à la Chine cette année-là. Nous prîmes donc des guides pour nous y mener par le chemin le plus court, à travers les forêts; mais nos efforts furent inutiles. Ces guides, après un mois de détours, nous ramenèrent épuisés de fatigues à notre vaisseau, qui se rendit à petites voiles dans la rivière de Siam, au mois de septembre, lorsque la mousson pour aller à la Chine

étoit entièrement passée. Nous trouvâmes sur notre chemin les galères du roi de Siam, que ce prince, plein de bonté pour nous, avoit envoyées pour nous chercher, dès qu'il apprit le mauvais succès de notre voyage.

Notre retour donna de la joie à M. Constance, qui ne nous avoit laissé partir qu'avec peine. La crainte qu'on ne nous maltraitât à Macao, n'étoit pas sans fondement : car quelques mois après, les vaisseaux de la Chine étant revenus à Siam, nous apprîmes qu'on avoit reçu ordre de Portugal d'arrêter à Macao les Vicaires apostoliques, et les Missionnaires qui viendroient sur d'autres vaisseaux que sur ceux des Portugais. Nous vîmes cette année-là même l'exécution de cet ordre. Un père Franciscain de Manille, parti de Siam en même temps que nous, fut mis en arrêt à son arrivée avec le capitaine qui l'avoit amené; on l'envoya ensuite à Goa d'où il eut bien de la peine à sortir pour retourner aux Philippines.

Nous nous abandonnâmes l'année suivante à la sage conduite de M. Constance. Ce ministre nous honora toujours d'une protection et d'une amitié particulières. Ce que nous estimions davantage en lui, c'étoit un fond de piété et de religion qui le portoit à former de grands projets pour la propagation de la foi. Il protégeoit tous les Missionnaires et les Vicaires apostoliques, et les aidoit à passer dans le lieu de leurs missions, engageant les capitaines des vaisseaux qui partoient de Siam, à les porter sûrement à Camboge, à la Cochinchine, au Tunquin et à la Chine. Il leur distribuoit à tous des charités considérables. Il a rebâti les églises des Jésuites et des Dominicains de Siam. MM. nos Ecclésiastiques français pourront dire eux-mêmes tous les biens qu'il leur a faits.

Nous avons souvent déploré la mort tragique de cet homme extraordinaire, et nous y avons été d'au-

tant plus sensibles, qu'il ne lui a pas été impossible de l'éviter; mais Dieu qui l'attendoit en ce moment, lui avoit donné un courage capable de soutenir une si rude épreuve. Les Siamois, qui l'ont traité avec tant de cruauté, n'auront point manqué de lui reprocher ses grandes aumônes, et tout ce qu'il avoit entrepris pour établir solidement la religion chrétienne dans les Indes. Mais ce qui pouvoit le rendre coupable devant eux, est ce qui nous donne le plus sujet de croire que Dieu lui aura fait part de ses grandes miséricordes; car le Fils de Dieu a promis de se déclarer hautement devant son Père, pour ceux qui n'auront point rougi de lui devant les hommes; et Dieu a des grâces et des ressources infinies, pour mettre dans les voies de salut ceux qui ont été véritablement zélés, et pour y en faire entrer beaucoup d'autres.

Je ne parle point ici de l'illustre madame Constance; il est impossible de penser à ce qu'elle a souffert dans cette triste révolution, sans être pénétré d'une vive douleur. On n'ignore pas en France l'extrême misère à laquelle elle est encore réduite, et c'est une chose bien affligeante de vouloir et de ne pouvoir pas la soutenir comme on le souhaiteroit.

Nous partîmes de Siam, pour la seconde fois, le 19 juin 1687, sur un navire chinois qui alloit à Nimpo. Outre que nos mesures étoient bien prises, Dieu donna encore visiblement sa bénédiction à notre voyage. Les Chinois qui nous conduisoient nous parurent fort superstitieux. Ils avoient une petite idole à la poupe de leur vaisseau, devant laquelle ils entretenoient jour et nuit une lampe allumée: ils lui offroient assez souvent, avant qu'ils se missent à table, les viandes préparées pour le repas. Mais comme ils s'apercevoient que nous n'y touchions point, toutes les fois qu'on les avoit ainsi offertes, ils en firent mettre à part, et l'on ne présentoit

sentoit point à l'idole ce qui étoit destiné pour nous. Le culte qu'ils rendoient à cette fausse divinité ne se bornoit pas là : sitôt que la terre paroissoit, celui qui avoit soin de l'idole, prenoit des papiers peints et coupés en ondes, et les jetoit dans la mer, après avoir fait une profonde inclination de ce côté-là. Quand le calme nous prenoit, tout l'équipage poussoit de temps en temps des cris, comme pour rappeler le vent. Dans de gros temps, ils jetoient au feu des plumes, pour conjurer la tempête et pour chasser le démon, ce qui répandoit par tout le vaisseau une puanteur insupportable. Mais leur zèle, ou plutôt leur superstition, redoubla à la vue d'une montagne qu'on découvre en passant le canal de la Cochinchine : car outre les inclinations et les génuflexions ordinaires, et tous les papiers à demi-brûlés qu'ils jetoient dans la mer, les matelots se mirent à faire un petit vaisseau de quatre pieds; il avoit ses mâts, ses cordages, ses voiles et ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, et même son livre de compte. On avoit disposé à la poupe, à la proue et sur les cordages, autant de petites figures de papier peint qu'il y avoit d'hommes sur le vaisseau. On mit la petite machine sur un brancard; on la leva avec beaucoup de cérémonie ; on la promena par le vaisseau au bruit du tambour et d'un bassin d'airain. Un matelot habillé en bonze conduisoit la marche, et s'escrimoit avec un long bâton en jetant quelquefois de grands cris. Enfin, on le fit descendre doucement dans la mer, et on le suivit des yeux aussi loin que l'on put. Le bonze monta sur la dunette pour continuer ses clameurs, et apparemment pour lui souhaiter un heureux voyage.

Nous eûmes un calme de quatre jours à la hauteur d'Emouy (ville de la Chine). L'horizon couvert de nuages fort noirs, et les vents de nord et de

nord-est, qui souffloient de temps en temps, étoient des présages d'une grande tempête. Les Chinois alarmés invoquèrent leur idole avec plus de ferveur que jamais, et dans la crainte d'être surpris de ces furieux siphons, qui désolent ces mers, ils tâchèrent plusieurs fois de gagner la terre; mais ce fut en vain. Ils gardoient tous un morne silence, et ils trouvoient mauvais que nous parlassions entre nous autres Missionnaires. Notre interprète nous en avertit en secret, et nous marqua que notre tranquillité leur paroissoit d'un aussi mauvais augure, que le calme même. Nous fîmes un vœu à saint François-Xavier, patron de ces mers, pour obtenir un vent favorable. Dieu nous le donna dès le lendemain, et nous passâmes heureusement entre la terre ferme de la province de Fo-kien, et l'île Formose, dont nous vîmes quelques montagnes à l'horizon.

A trente ou quarante lieues de Nimpo, on entre dans un labyrinthe d'îles élevées, parmi lesquelles on ne se reconnoît plus. Le parti que nous prîmes fut d'observer le chemin que faisoit notre vaisseau, les terres entre lesquelles il passoit, et sur lesquelles il portoit le cap, et d'en faire une carte particulière, qui pût être utile à ceux qui navigueront dans ces mers. Cette carte ne marque que notre route, quoiqu'il y en ait d'autres aussi bonnes entre ces îles, et peut-être meilleures pour les grands vaisseaux : car je me souviens que nos pilotes sondoient souvent, et qu'en certains endroits ils ne trouvoient que quatre brasses d'eau.

C'est aux Anglais qu'il faut s'adresser, si l'on veut avoir une plus grande connoissance de cette mer : car depuis trois ans ils en ont fait une carte générale. Ils ont sondé partout; ils ont visité toutes les îles ; ils savent celles qui sont habitées et celles où l'on peut se pourvoir d'eau. C'est un travail de six mois, digne de l'application et de la curiosité de ces

Messieurs. J'ai vu une de ces cartes à grands points, et fort bien dessinée, entre les mains de M. Catchepolle, homme de mérite, qui est à présent à la Chine, consul et président de la Compagnie royale d'Angleterre, pour tout le commerce que les Anglais y font.

Nous mouillâmes enfin devant la ville de Nimpo, le 23 juillet 1687, trente-quatre jours après avoir quitté la barre de Siam, et deux ans et demi depuis notre départ de France. Je ne vous dirai point, mon révérend père, la joie dont nous fûmes pénétrés, et les actions de grâces que nous rendîmes à Dieu, lorsque nous nous vîmes heureusement arrivés au terme de nos plus ardens désirs. Il faut être appelé aux missions, et y venir dans la seule vue de servir Dieu, et de travailler au salut des âmes, pour se former une juste idée de ce qu'on éprouve dans ce moment. Il faut bien dire que nous changeons alors de force, *mutabunt fortitudinem* (Is. 40); car nous ne songions plus à la France, ni à ce que nous avions pu y laisser d'espérances et de douceurs. Cette paix même, dont nous jouissons dans les maisons religieuses, et les facilités que nous avons d'y vivre dans le recueillement qui peut tenir l'âme unie à Dieu, n'étoient plus des objets qui nous touchassent. La multitude des âmes que nous avions devant les yeux, le choix que Dieu avoit fait de nous pour leur porter sa connoissance, et les occasions de souffrir que nous espérions trouver, occupoient entièrement nos esprits, et paroissoient devoir amplement nous dédommager de tout.

Nimpo, que quelques Européens ont appelé *Liampo*, est une ville du premier ordre de la province de Tche-kiam, et un très-bon port sur la mer orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon. Elle est, selon nos observations, à 29 degrés 56 minutes de latitude septentrionale, éloignée de cinq ou six lieues

de la mer. On y va dans une seule marée par une fort belle rivière, large pour le moins de cent cinquante toises, et profonde partout de sept ou huit brasses, bordée de salines des deux côtés, avec des villages et des campagnes cultivées, que de hautes montagnes terminent à l'horizon. L'embouchure de la rivière est défendue par une forteresse et par une petite ville du troisième ordre, nommée *Tin-hay*, environnée de tours et de bonnes murailles. Il y a là un bureau, où l'on reconnoît tous les vaisseaux qui entrent. Les marchands chinois de Siam et de Batavia viennent tous les ans à Nimpo pour y chercher des soies: car c'est dans cette province que se trouvent les plus belles de la Chine. Ceux de Fo-kien et des autres provinces voisines y abordent aussi continuellement.

Les marchands de Nimpo font un grand commerce avec le Japon, où ils alloient dès le temps de saint François-Xavier; et c'est d'eux apparemment qu'il apprenoit ces particularités de la Chine, qu'il écrivoit en Europe sur la fin de sa vie. Il paroît même qu'il avoit songé à passer à la Chine sur leurs vaisseaux. *Liampo*, dit-il (lib. 4, ep. 1), *est une grande ville de la Chine, éloignée du Japon de cent cinquante lieues seulement... J'ai de fortes raisons de croire que ce sera la porte par où les Missionnaires de notre Compagnie entreront dans ce grand royaume, et que les autres religieux y pourront venir contenter le désir ardent que Dieu leur inspire de travailler au salut des infidèles. Je prie donc ceux qui désirent la conversion de ces peuples, de recommander l'affaire à Dieu* (liv. 3, ep. 5). C'est en ce temps-là très-probablement qu'il songeoit à s'adresser à l'Empereur du Japon même, et à lui demander un passe-port: car on disoit que ce prince avoit alors une liaison si étroite avec l'Empereur de la Chine, qu'il avoit même un de ses sceaux pour

sceller des patentes et des passe-ports aux vaisseaux et aux personnes qu'il voudroit y envoyer.

Nous sommes, je crois, les premiers qui avons pris ce chemin, marqué dès les premiers temps de notre Compagnie, par l'Apôtre des Indes, et par où apparemment il eût voulu entrer lui-même à la Chine, si l'ambassade de Jacques Pereïra n'eût pas manqué par l'avarice et la jalousie du gouverneur de Malaca, et qu'il eût pu préférer la route de Nimpo à celle de Sancian, où il mourut.

Le père Martini rapporte que de son temps notre Compagnie avoit une église à Nimpo. Il faut que cette église ait été entièrement détruite dans l'irruption des Tartares : car nous ne trouvâmes en y arrivant aucun vestige ni d'église ni de christianisme. On étoit même si peu accoutumé à y voir des Européens, que le peuple accouroit de toutes parts pour nous regarder, comme si nous eussions été des hommes de quelque nouvelle espèce.

Les mandarins ayant su notre arrivée, voulurent nous voir en particulier, et nous reçurent avec civilité. Ils nous demandèrent ce que nous prétendions, et quel étoit le sujet de notre voyage. Nous répondîmes que la grande réputation de l'Empereur par toute la terre, et la permission qu'il donnoit aux étrangers de venir dans ses ports, nous avoit déterminés à entreprendre ce voyage; que notre dessein étoit de demeurer avec nos frères pour y servir le vrai Dieu; que nous avions appris à notre grand regret, que plusieurs d'entr'eux étoient déjà morts, et que la plupart des autres, accablés de vieillesse et d'infirmités, demandoient du secours.

J'ajoutai que le père Ferdinand Verbiest s'étoit donné la peine de m'écrire lui-même en Europe pour m'inviter à venir à la Chine, et qu'il avoit donné sa lettre au père Philippe Couplet qui me l'avoit fidèlement rendue. Il nous parut que ces officiers avoient

une considération particulière pour le père Verbiest; que nos réponses leur faisoient plaisir; et que s'ils eussent été les maîtres, ils nous auroient volontiers accordé la permission que nous leur demandions, de nous retirer en quelqu'une des églises de notre Compagnie. Mais le vice-roi, qui haïssoit notre religion, fut cause que nous ne pûmes profiter de leurs bonnes dispositions. Il les blâma d'avoir souffert que nous prissions une maison à Nimpo, quoique les chaleurs fussent alors si violentes, qu'il eût été impossible de demeurer sur les vaisseaux. Il écrivit ensuite contre nous au tribunal des rites, priant qu'on défendît aux vaisseaux chinois qui trafiquoient dans les royaumes voisins, d'amener jamais aucun Européen à la Chine. Peut-être espéroit-il que la réponse du tribunal des rites nous étant contraire, il pourroit confisquer à son profit le vaisseau qui nous avoit amenés et se saisir de tout ce que nous avions apporté.

Cependant, sans perdre de temps, nous mandâmes notre arrivée au Missionnaire de notre Compagnie qui demeuroit à Ham-Tcheou, capitale de la province, sans savoir encore son nom. Nous accompagnâmes nos lettres de celles que vous aviez eu la bonté de nous donner pour le père Verbiest. Par une providence particulière de Dieu, il se trouva que le Missionnaire de Ham-Tcheou étoit le père Prosper Intorcetta, sicilien de nation, qui avoit eu le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ la prison et l'exil dans la dernière persécution. Comme il étoit venu en Europe en 1672 pour les affaires de la mission, je lui avois dès-lors écrit pour me joindre à lui, et me consacrer au service de l'Eglise de la Chine. Ainsi sa joie fut grande quand il apprit que nous étions si proches de lui. *Dieu soit béni*, nous dit-il dans la lettre qu'il nous écrivit, *de ce qu'il nous a fait enfin miséricorde. Il vous a sauvés du naufrage, afin de sauver par votre moyen cette mission affligée, qui périssoit*

tous les jours faute d'ouvriers et de secours (1). Il nous envoya sur le champ un de ses catéchistes, qui étoit bachelier, avec deux de ses domestiques, et nous manda de quelle manière nous devions nous comporter avec les mandarins.

Ayant appris ensuite, par le mémoire que nous lui envoyâmes, quelles étoient nos vues et nos desseins, il nous répondit encore, en nous ouvrant son cœur: *Vous m'avez pleinement éclairci*, dit-il, *sur tout ce que je voulois savoir. Dès que j'appris votre arrivée à Siam, je pensai toutes les choses que vous me marquez; je ne sais si ce fut par une inspiration particulière, ou par une simple conjecture; ce que je vous puis dire, c'est que je vous attendois avec impatience. Et présentement que vous êtes arrivés, je suis comblé de consolation.*

La résolution qu'avoit prise le vice-roi de *Tchekiam*, d'écrire à la cour des rites, pour nous faire renvoyer de la Chine, étoit la seule chose qui troubloit la joie de ce saint homme. Il eut recours à Dieu, et fit faire pour nous des prières publiques dans son église. Il obligea jusqu'aux petits enfans à implorer le secours du Ciel. Quand ils étoient prosternés devant l'image du Sauveur, il leur faisoit prononcer ces paroles: *Seigneur, en votre saint nom, conservez les Pères qui viennent travailler au salut de nos âmes.*

Pendant que nous demeurâmes à Nimpo, nous eûmes plus d'une occasion de parler aux mandarins de la grandeur et de la puissance de Dieu. Il y avoit trois ou quatre mois qu'il ne pleuvoit point dans tout le pays, ce qui ruinoit les moissons, et faisoit craindre une famine générale. On avoit ordonné des jeûnes

(1) *Benedictus Deus qui fecit nobiscum misericordiam suam. Liberavit vos à naufragio, ut propè naufragam Missionem nostram operariis destitutam vestrâ operâ ac laboribus ab aquis lacrymarum summique mœroris eriperet.*

dans la ville, et des prières dans toutes les pagodes. Le gouverneur inquiet s'avisa de nous consulter sur les causes de cette sécheresse. Il nous demanda si nous en avions aussi quelquefois en Europe, et ce que nous faisions alors pour en être délivrés. Nous lui répondîmes que le Dieu que nous adorions étant tout puissant, nous avions recours à lui, et que nous allions dans nos églises implorer sa miséricorde. *Mais il y a plus d'un mois*, répliqua-t-il, *que nous faisons la même chose : nous allons à la porte du Midi, et à toutes les pagodes de la ville sans pouvoir rien obtenir. Nous n'en sommes point surpris, Seigneur,* lui répondîmes-nous, *et si vous nous permettez de vous dire librement nos pensées, nous vous en découvrirons la véritable cause.* Nous commençâmes alors à lui parler de Dieu, et à lui faire connoître qu'il a créé le ciel et la terre, les hommes et tout ce qui est dans l'univers; que tout dépend de lui, les pluies et la sécheresse, la famine et l'abondance, les biens et les maux, avec lesquels il châtie ou récompense les hommes, selon qu'il le juge à propos; que nous adressant à lui, comme nous faisions en Europe, nous priions celui qu'il falloit prier véritablement, parce qu'étant le souverain Seigneur de toutes choses, il avoit le pouvoir d'exaucer nos prières. *Mais il n'en est pas ainsi de vos dieux*, lui dîmes-nous; *ils ont des yeux, et ne voient point; ils ont des oreilles et n'entendent point; parce que ces fausses divinités ayant été autrefois des hommes mortels, ils n'ont pu s'exempter de la loi commune de mourir, ni des suites ordinaires de la mort : ainsi n'ayant plus ni sentiment ni pouvoir, il ne faut pas être surpris s'ils ne vous écoutent point. Le titre de divinité qu'ils tiennent de la libéralité des empereurs, ou de la superstition des peuples, n'ajoute rien à ce qu'ils étoient d'eux-mêmes, ni ne leur donne aucun pouvoir réel et véritable de disposer des pluies, ou de commander sur la terre aux autres hommes.*

Le gouverneur nous écouta paisiblement, et nous pria de demander à notre Dieu qu'il leur accordât de la pluie. *Nous le ferons volontiers*, lui répondîmes-nous ; *mais tout le peuple ayant besoin de cette grâce, il n'est pas juste que nous la demandions seuls. Eh bien*, dit-il, *j'irai demain chez vous pour adorer le Dieu du ciel, et pour lui présenter des parfums*. J'admirai en cette occasion la ferveur de nos pères, et je fus charmé de voir qu'ils étoient remplis de cette foi vive que Notre-Seigneur recommandoit à ses Apôtres : *Habete fidem Dei* (Marc, 11, 22). Nous nous préparions à la cérémonie, lorsque nous apprîmes que le gouverneur devoit le lendemain, en sortant de notre maison, aller avec tous les autres mandarins de la ville à une montagne voisine sacrifier au dragon des eaux. Nous jugeâmes qu'un culte partagé ne seroit pas agréable à Dieu; ainsi nous envoyâmes notre interprète lui dire qu'on ne pouvoit servir deux maîtres ; et que s'il vouloit nous faire l'honneur de venir adorer le vrai Dieu chez nous, il ne falloit point qu'il allât ailleurs. Le gouverneur répondit que ne pouvant se dispenser de se trouver le lendemain au rendez-vous de la montagne, il ne viendroit pas chez nous. Il fit quelques jours après un peu de pluie ; mais elle fut suivie d'un orage si violent et d'un vent si furieux, que les campagnes en furent désolées, et qu'un grand nombre de vaisseaux périrent sur la côte. C'est ainsi que Dieu punit quelquefois les pécheurs, permettant que les remèdes mêmes qu'ils souhaitent le plus ardemment, deviennent pour eux une seconde punition et un mal plus grand que tous les autres.

Le 2 de novembre, nous apprîmes que l'Empereur nous appeloit à Pekin par cet ordre plein de bonté : *Que tous viennent à ma cour. Ceux qui savent les mathématiques demeureront auprès de moi pour me servir ; les autres iront dans les provinces où*

bon leur semblera. Aussitôt qu'on nous eut remis l'ordre impérial, les principaux mandarins de Nimpo nous rendirent des visites de congratulation, sur l'honneur que nous faisoit l Empereur. Nous partîmes incontinent, et nous prîmes notre route par la ville de Ham-Tcheou, capitale de la province, où nous eûmes la consolation de voir le père Intorcetta, et de passer quelques jours avec lui. Les Chrétiens envoyés de sa part vinrent nous recevoir au bord de la rivière, et nous accompagnèrent jusqu'à l'église, où le père attendoit notre arrivée. Il nous conduisit devant le grand autel, où, prosternés devant l'image du Sauveur, nous adorâmes le Seigneur qui nous combloit de tant de grâces. Nous nous tournâmes ensuite vers le père, et nous l'embrassâmes tendrement. Nos larmes, plus que nos paroles, lui marquèrent notre joie, et la vive reconnoissance dont nous étions pénétrés. Ce père, qui est mort depuis quelques années, étoit alors vice-provincial de notre Compagnie à la Chine. Quoiqu'il fût tout blanc, et âgé d'environ soixante ans, il étoit encore d'une santé forte et vigoureuse. J'apporte son portrait en France; c'est celui qui fut peint après sa mort, et que, selon la coutume des Chinois, on porta dans la pompe funèbre, lorsqu'on conduisoit son corps à la sépulture.

Les autres villes par où nous passâmes depuis Ham-Tcheou jusqu'à Pekin, nous reçurent avec honneur. Nous étions accompagnés d'un mandarin, qui avoit soin de tout ce qui nous étoit nécessaire. Je sais qu'il y a des gens en France qui blâment, et qui condamnent les honneurs que les Missionnaires permettent qu'on leur rende dans les pays infidèles. Ce que je puis assurer, c'est que nous ne les cherchons pas, et que nous les évitons autant qu'il est possible. Mais on n'est pas maître de refuser de pareilles distinctions à la Chine, quand on va ou

qu'on vient par ordre de l'Empereur. On seroit regardé comme des imposteurs dans les villes par où l'on passe, si l'on ne gardoit pas cet article du cérémonial, et qu'on se dît cependant *envoyé* ou *appelé* du Prince. L'avantage que nous en retirons, et que personne, à ce que je crois, ne pourra mépriser, c'est que les Missionnaires qui vont avec ces marques d'honneur, recommandent aux mandarins des provinces par où ils passent, les autres Missionnaires qui travaillent dans leur district; c'est qu'ils apaisent les persécutions que la malice des infidèles leur suscite quelquefois; c'est enfin que les Chrétiens, appuyés de leur crédit, vivent en paix, et que les infidèles ne craignent point d'embrasser notre sainte religion, quand ils la voient si bien protégée. Je ne parle point des bons offices qu'on rend aussi aux marchands européens, qui ont quelquefois besoin de recommandation dans un pays où ils sont exposés à l'avarice et à la perfidie de certains officiers, qui ne sont pas toujours fort équitables.

Nous n'arrivâmes à Pekin que le 7 février de l'année 1688. Toute la cour étoit alors en deuil pour la mort de l'Impératrice, aïeule de l'Empereur. Nos pères étoient plongés aussi dans la douleur, pour la perte qu'ils venoient de faire du père Ferdinand Verbiest, décédé dix jours auparavant d'une langueur qui le consumoit depuis quelques années. Ce serviteur de Dieu avoit beaucoup souffert pour la foi dans la dernière persécution. Il fut mis en prison, et chargé de pesantes chaînes, qu'il porta plus long-temps que les autres confesseurs de Jésus-Christ. Dieu se servit de lui pour les faire rappeler de leur exil de Canton, et les rétablir dans leurs églises, où ils travaillèrent à ramasser leur troupeau, que la crainte des bannissemens et de la perte des biens avoit dissipé. Il fut depuis ce temps-là le pro-

tecteur de la foi, et l'appui des Missionnaires que les mandarins inquiétoient ou persécutoient dans les provinces. C'est ainsi qu'en parle le Pape Innocent XI dans le bref qu'il lui fit l'honneur de lui envoyer en 1681.

Nous n'oublierons jamais que nous lui sommes redevables de notre entrée à la Chine, et d'avoir rompu, par son crédit, les pernicieux desseins du vice-roi de The-kiam. Notre joie eût été complète, si, comme il le désiroit, nous eussions pu le voir avant sa mort, lui communiquer nos desseins, profiter de ses lumières, et prendre des règles de conduite d'un homme que tous les Chrétiens de la Chine regardoient avec raison comme leur père et le restaurateur de notre sainte religion en leur pays. Mais Dieu nous faisoit d'ailleurs assez d'autres grâces. Comme nous ne pensions point à demeurer à la cour, mais à nous répandre dans les provinces pour travailler au salut des âmes, nous nous résignâmes plus aisément à la volonté de Dieu. Le père Gerbillon comptant sur ses forces, que l'excès du travail a beaucoup diminuées depuis ce temps-là, demanda instamment d'aller aux extrémités de la province de Chan-Si, dans l'ancienne église du saint homme le père Etienne Faber, français de nation. C'est la mission la plus rude et la plus laborieuse de la Chine, et celle où l'on est plus destitué de toute consolation humaine. Le père Bouvet souhaitoit de passer dans le Leao-ton, et dans la Tartarie orientale, où l'on n'a point encore prêché l'évangile: les autres n'avoient point encore pris de parti.

Cependant nous demeurions tous dans la maison de nos pères de Pekin. J'y trouvai le père Antoine Thomas, que j'avois vu autrefois à Paris, quand il y passa pour aller à la Chine. Je tâchai de le consoler sur la mort du père Verbiest, dans qui, outre les raisons communes, il perdoit un véritable ami.

Il nous disposa, de son côté, à soutenir avec courage les contradictions auxquelles nous devions nous attendre, en ajoutant que chaque Missionnaire devoit s'appliquer ces paroles de saint Paul : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* (II. Tim. 3, 12) : *Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jésus-Christ, souffriront persécution.*

Le père Joseph Tissanier, français, m'écrivit en ce temps-là de Macao à peu près la même chose. C'étoit un excellent religieux, qui avoit été provincial et visiteur de la mission. Ces avis ne nous intimidèrent point, par la grâce de Dieu, parce qu'on ne nous promettoit que ce que nous étions venus chercher dans les missions.

Les obsèques du père Verbiest se firent le 11 mars 1688. Nous y assistâmes, et voici l'ordre qui fut gardé en cette cérémonie. Les mandarins que l'Empereur avoit envoyés pour honorer cet illustre défunt, étant arrivés sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes dans la salle où le corps étoit enfermé dans son cercueil. Les cercueils de la Chine sont grands, et d'un bois épais de trois ou quatre pouces, vernissés et dorés par dehors, mais fermés avec un soin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue, et on le posa sur un brancard au milieu d une espèce de dôme richement couvert, et soutenu de quatre colonnes. Les colonnes étoient revêtues d'ornemens de soie blanche (c'est à la Chine la couleur du deuil), et d'une colonne à l'autre pendoient plusieurs festons de diverses autres couleurs, ce qui faisoit un très-bel effet. Le brancard étoit attaché sur deux mâts d'un pied de diamètre, et d'une longueur proportionnée à leur grosseur, que soixante ou quatre-vingts hommes arrangés des deux côtés devoient porter sur leurs épaules. Le père supérieur, accompagné de

tous les Jésuites de Pekin, se mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fîmes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les Chrétiens, qui étoient présens à cette triste cérémonie, fondoient en larmes, et jetoient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cet ordre.

On voyoit d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, orné de festons de soie, dont le fond étoit d'un tafetas rouge, sur lequel le nom et la dignité du père Verbiest étoient écrits en chinois en gros caractères d'or. Cette machine, que plusieurs hommes soutenoient en l'air, étoit précédée par une troupe de joueurs d'instrumens, et suivie d'une autre troupe qui portoit des étendards, des festons et des banderoles. La croix paroissoit ensuite dans une grande niche ornée de colonnes, et de divers ouvrages de soie. Plusieurs Chrétiens suivoient, les uns avec des étendards comme les premiers, et les autres le cierge à la main. Ils marchoient deux à deux au milieu des vastes rues de Pekin, avec une modestie que les infidèles admiroient. On voyoit après dans une niche l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus tenant le globe du monde en sa main. Les Chrétiens qui suivoient avoient aussi à la main des cierges et des étendards, comme ceux qui précédoient.

Un tableau de l'Ange gardien venoit encore, accompagné de la même manière, et suivi du portrait du père Verbiest, qu'on portoit avec tous les symboles qui convenoient aux charges dont l'Empereur l'avoit honoré. Nous paroissions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui sont blancs à la Chine, comme j'ai dit; et d'espace en espace nous marquions la tristesse dont nous étions pénétrés, par des sanglots réitérés, selon la coutume du pays. Le corps du père Verbiest suivoit accompagné des

mandarins que l'Empereur avoit nommés pour honorer la mémoire de ce célébre Missionnaire. Ils étoient tous à cheval. Le premier étoit le beau-père de l'Empereur; le second, son premier capitaine des gardes; le troisième, un de ses gentilshommes, et d'autres moins qualifiés. Toute cette marche, qui se fit avec un bel ordre et une grande modestie, étoit fermée par cinquante cavaliers. Les rues étoient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardoit un profond silence en nous voyant passer.

Notre sépulture est hors de la ville dans un jardin qu'un des derniers empereurs chinois donna aux premiers Missionnaires de notre Compagnie. Ce jardin est fermé de murailles, et on y a bâti une chapelle et quelques petits corps de logis.

Quand nous fûmes arrivés à la porte, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, et nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des assistans recommencèrent. On porta le corps auprès du lieu où il devoit être inhumé; on y avoit préparé un autel, sur lequel étoit la croix avec des cierges. Le père supérieur prit alors un surplis, récita les prières, et fit les encensemens ordinaires marqués dans le rituel. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des assistans redoublèrent, mais avec tant de violence, qu'il n'étoit pas possible de retenir ses larmes.

La fosse étoit une espèce de caveau profond de six pieds, long de sept et large de cinq : il étoit pavé et revêtu de briques de tous côtés, en forme de muraille. Le cercueil fut placé au milieu comme sur deux tréteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva ensuite les murailles du caveau jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, et on les termina en voûte, avec une croix au-dessus.

Enfin, à quelques pieds de distance du tombeau, on plaça une pièce de marbre blanc de six pieds de haut, en comprenant la base et le chapiteau, sur lequel étoient écrits, en chinois et en latin, le nom, l'âge et le pays du défunt, l'année de sa mort, et le temps qu'il avoit vécu à la Chine.

Le tombeau du père Matthieu Ricci est le premier au bout du jardin, dans un rang distingué, comme pour marquer qu'il a été le fondateur de cette mission. Tous les autres sont rangés sur deux lignes au-dessous de lui.

Le père Adam Schall est d'un autre côté, dans une sépulture vraiment royale, que l'Empereur qui règne aujourd'hui lui fit faire quelques années après sa mort, lorsqu'on rétablit la mémoire de ce grand homme.

Avant les obsèques du père Verbiest, l'Empereur, qui venoit de finir son deuil pour la mort de l'Impératrice son aïeule, avoit envoyé demander nos noms, et s'informer de nos talens et de notre capacité. La paix dont jouissoit alors son Empire par ses soins, depuis les deux derniers voyages qu'il avoit faits en Tartarie, et dont nous avions lu la relation étant encore à Paris, nous donna occasion de répondre, entre autres choses, qu'on admiroit en France son esprit et sa conduite, et qu'on y estimoit extrêmement sa valeur et sa magnificence. Il s'informa de l'âge du Roi, des guerres qu'il avoit soutenues, et de la manière dont il gouvernoit ses états. Nous satisfîmes à toutes ces questions en sujets fidèles, et véritablement pénétrés des hautes qualités de notre auguste monarque. L'officier qui parloit de la part de l'Empereur, nous dit que, quoique son maître ne nous connût pas encore, il avoit néanmoins déjà pour nous la même bienveillance que pour les autres pères; qu'il regardoit le courage avec lequel nous quittions nos parens et notre patrie, pour

venir

venir à l'extrémité du monde prêcher l'évangile, comme une preuve sensible de la vérité de notre religion ; mais que, pour en être parfaitement convaincu, il voudroit voir à la Chine quelques miracles semblables à ceux qu'on racontoit avoir été faits autrefois ailleurs pour la confirmer. Le prince n'en demeura pas là : il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de son thé, et du meilleur vin de sa table. Nous apprîmes qu'il vouloit me retenir à sa cour avec mes compagnons, et qu'il pensoit dès ce temps-là à nous donner une maison dans son palais. Mais Dieu, qui nous demandoit ailleurs, ne permit pas que ce dessein s'exécutât sitôt. Nous ne savions point encore assez de chinois, et nous n'aurions pu dans ces premiers commencemens, lui donner la satisfaction qu'il attendoit.

C'étoit au tribunal des rites à nous présenter à l'Empereur, parce que c'étoit ce tribunal qui avoit reçu l'ordre de nous faire venir à la cour. Il nous appela donc après les obsèques du père Verbiest, c'est-à-dire, aussitôt que, selon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de sortir. Nous vîmes ce redoutable tribunal, où, quelques années auparavant, tous les Missionnaires avoient paru chargés de chaînes. Il n'avoit rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les mandarins, assis sur une estrade, nous reçurent avec honneur, et nous parlèrent après nous avoir fait asseoir. Le premier président, tartare, ayant reçu les ordres de l'Empereur, nous dit que ce prince souhaitoit nous voir le lendemain, et que c'étoit le supérieur de notre maison qui nous présenteroit.

Ce fut donc le 21 mars 1688, que nous eûmes l'honneur de saluer l'Empereur. Ce grand prince nous témoigna beaucoup de bonté; et après nous avoir fait un reproche obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa cour, il nous dé-

clara qu'il retenoit à son service les pères Gerbillon et Bouvet, et qu'il permettoit aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre sainte religion. Il nous fit ensuite servir du thé, et nous envoya cent pistoles, ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Après cette visite, nous ne songeâmes plus, le père le Comte, le père de Visdelou et moi, qu'à nous partager dans les provinces, pour y travailler à la conversion des infidèles. Mais avant que de quitter Pekin, nous fûmes bien aises de voir ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville fameuse.

Pekin est composé de deux villes : la première, au milieu de laquelle est le palais de l'Empereur, s'appelle la *ville des Tartares*; et la seconde, la *ville des Chinois*. Elles sont jointes l'une à l'autre, et ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une si grande multitude de peuple, et tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles soient très-larges, et que les femmes n'y paroissent point.

Nous allâmes voir la fameuse cloche de Pekin, qui pèse, à ce qu'on nous assura, cent milliers. Sa forme est cylindrique, et elle a dix pieds de diamètre. Sa hauteur contient une fois et demi sa largeur, selon les proportions ordinaires de la Chine. Elle est élevée sur un massif de briques et de pierres de figure carrée, et couverte seulement d'un toît de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Nous vîmes aussi l'Observatoire, et tous les instrumens de bronze, qui sont beaux et dignes de la magnificence de l'Empereur. Mais je ne sais s'ils sont aussi justes qu'il faudroit pour faire des observations exactes, parce qu'ils sont à pinnules, que les divisions en paroissent inégales à l'œil, et que les lignes transversales ne joignent pas en plusieurs endroits.

Les portes de la ville ont quelque chose de plus grand et de plus magnifique que les nôtres : elles

sont extrêmement élevées, et enferment une grande cour carrée, environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux salons, tant du côté de la campagne que du côté de la ville. Les murailles de Pekin sont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées, de vingt en vingt toises, de petites tours carrées, à égale distance, et très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puisse monter. Nous prîmes souvent la hauteur du pôle de Pekin en notre maison, qu'on nomme *Si-tan*, c'est-à-dire, l'*Eglise occidentale*, et nous la trouvâmes de 39 degrés 52 minutes 55 secondes.

Le père Thomas nous raconta ce qu'on savoit à Pekin du royaume de Corée. Il nous dit qué sa capitale s'appeloit *Chau-sien;* qu'elle étoit à cent dix lieues du fleuve Yalo, qui sépare la Tartarie de la Corée; que de ce fleuve jusqu'à la ville de Chin-yan, capitale de la province de Leao-ton, on compte soixante lieues; de Chin-yan à Chaïn-haï, qui est l'entrée de la Chine du côté du Leao-ton, quatre-vingts, et depuis Chaïn-haï jusqu'à Pekin, soixante-sept; que le royaume de Corée s'étendoit du côté du nord jusqu'à 44 degrés de latitude septentrionale; qu'il étoit fort peuplé et divisé en huit provinces; que les hommes y sont sincères et courageux; que d'orient en occident, il y avoit cent quarante lieues, et qu'on n'y pouvoit aller de la Chine sans une permission expresse de l'Empereur.

Après seize jours de marche, nous arrivâmes, le 14 avril 1688, qui étoit cette année-là le mercredi de la semaine sainte, à Kiam-tcheou, ville du second ordre de la province de Chan-Si, où notre Compagnie a une belle maison et une nombreuse chrétienté répandue dans les villages et dans les villes d'alentour. Nous y célébrâmes l'office le lendemain, où beaucoup de Chrétiens assistèrent. Le

27..

vendredi saint, il s'en trouva un bien plus grand nombre à l'adoration de la Croix, qui se fit avec toutes les cérémonies de l'Eglise; mais le concours augmenta considérablement le jour de Pâques : cependant il y eut peu de communions, parce que nous ne savions pas encore assez de chinois pour entendre indifféremment les confessions de toutes sortes de personnes.

Les mandarins de la ville nous vinrent visiter; quelques-uns même entrèrent dans l'église, et y adorèrent Notre-Seigneur en se mettant à genoux, et s'inclinant profondément devant son image. Il y en avoit un qui pensoit à embrasser notre sainte religion, et qui nous communiqua son dessein. Deux bacheliers chrétiens, mais qui ne faisoient plus, depuis quelques années, aucun exercice du christianisme, parce qu'ils avoient pris des engagemens criminels, nous vinrent voir aussi. Après les avoir embrassés, nous leur dîmes, *que nous les regardions comme nos frères; que s'ils avoient des difficultés, nous les aiderions avec plaisir à les surmonter; qu'il ne falloit point se décourager; que le démon faisoit tous ses efforts pour nous perdre, mais que Dieu vouloit toujours notre salut, et ne nous refusoit jamais les grâces nécessaires pour y travailler.* Nous les reconduisîmes par l'église où ils firent leurs prières, et adorèrent Jésus-Christ.

Pendant mon séjour à Kiam-tcheou, qui ne fut que de quinze jours, je baptisai deux personnes, et le père de Visdelou alla à quatre lieues, où il baptisa cinq enfans, et administra les sacremens à une femme qui se mouroit. Le père le Comte et lui se séparèrent quelque temps après mon départ. Le père de Visdelou demeura dans la province de Chan-Si, et y parcourut souvent, avec beaucoup de fatigue, les chrétientés les plus éloignées. C'est dans ces emplois apostoliques qui sont capables d'occuper un

homme tout entier, que redoublant son travail, et se servant du génie heureux que Dieu lui a donné pour les langues, il commença cette étude difficile des caractères et des livres chinois, dans laquelle il a fait depuis de si grands progrès. Le père le Comte passa dans la province de Chan-Si, et y travailla pendant deux ans à la conversion des peuples. On voit dans les mémoires qu'il a donnés au public, et qui sont écrits avec tant de politesse, une partie des bénédictions que Dieu versa sur ses travaux. Nous prîmes la hauteur du pôle de Kiam-tcheou, que nous trouvâmes être à 35 degrés 36 minutes et 10 secondes. Les cartes du père Martini la mettent à 36 degrés 50 minutes.

La route depuis Pekin jusqu'à la province de Chan-Si, est une des plus agréables que j'aie vues. On passe par neuf ou dix villes, et entr'autres par celle de Paotim-fou, qui est la demeure du vice-roi. Tout le pays est plat et cultivé, le chemin uni et bordé en plusieurs endroits d'arbres, avec des murailles pour couvrir et garantir les campagnes. C'est un passage continuel d'hommes, de charrettes et de bêtes de charge. Dans l'espace d'une lieue de chemin, on rencontre deux ou trois villages, sans compter ceux qu'on voit des deux côtés à perte de vue dans la campagne. Il y a sur les rivières de beaux ponts à plusieurs arches : le plus considérable est celui de Lou-ko-kiao, à trois lieues de Pekin. Les garde-fous en sont de marbre ; on compte de chaque côté cent quarante-huit poteaux, avec des lionceaux au-dessus en différentes attitudes, et aux deux bouts du pont quatre éléphans accroupis.

Je partis de Kiam-tcheou le 5 mai 1688, pour aller à Nankin. Le père le Comte et le père de Visdelou voulurent m'accompagner jusque hors de la ville. Nous rencontrâmes là nos principaux Chrétiens, qui, à notre insçu, avoient préparé sur le

chemin une table couverte de fleurs et de parfums, avec une collation fort propre. C'est la coutume de la Chine d'en user ainsi, quand on veut marquer du respect et de l'attachement à une personne qui s'en va. Il fallut s'arrêter pour répondre aux civilités et aux remercîmens qu'ils nous faisoient d'être venus les visiter. Comme nous parlions avec cordialité, tous nos sentimens furent pleins de tendresse et d'affection. Je me séparai d'eux avec regret, et prenant congé dans le même lieu des deux pères, mes fidèles compagnons de voyage depuis plus de trois ans, je partis seul pour me rendre où la divine Providence m'appeloit, après avoir lu dans l'office de ce jour-là ces paroles de saint Paul : *Et nunc ecce alligatus ego spiritu vado in Jerusalem, quæ in ea ventura sunt mihi ignorans* (Act. c. 20). Mon voyage dura vingt-sept jours, et j'en marquerai ici quelques particularités.

Après qu'on a passé la rivière de Fuenho, qui est à l'orient de la ville de Kiam-tcheou, on trouve pendant dix lieues un pays plat, couvert d'arbres et fort bien cultivé, avec un grand nombre de villages de tous côtés, et terminé, à l'horizon, par une chaîne de hautes montagnes. On passe par deux villes du troisième ordre, et l'on entre ensuite dans des montagnes, où, en cinq jours de marche, je fis quarante lieues. Je montai presque toujours, et souvent avec peine. Ces montagnes, dans l'endroit où je les ai passées, étoient quelquefois stériles, mais le plus souvent elles étoient de bonne terre, et cultivées jusque sur le bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines et d'autres montagnes, de sorte qu'on croiroit être dans un bon pays. J'ai vu quelques-unes de ces montagnes, coupées en terrasse depuis le bas jusqu'au haut. Les terrasses, au nombre de soixante et de quatre-vingts, sont les

unes sur les autres, à la hauteur seulement de trois ou quatre pieds. Quand les montagnes sont pierreuses, les Chinois en détachent des pierres, et en font de petites murailles pour soutenir les terrasses; ils applanissent ensuite la bonne terre, et y sèment du grain. C'est une entreprise infinie, qui fait voir combien ce peuple est laborieux. Je n'ai vu qu'une ville du troisième ordre dans ces montagnes; mais j'ai trouvé partout beaucoup de villages et des hameaux sans nombre. J'y ai vu de la faïence comme la nôtre; on y fait en plusieurs endroits de la poterie, qui se transporte dans les villes et dans les provinces voisines. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit et profond, où il se fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, s'entre-dire des injures, et peut-être se battre, comme il arrive souvent en Europe; mais je fus surpris de voir des gens qui se saluoient et qui se parloient doucement, comme s'ils se fussent connus et aimés, et qui ensuite s'entr'aidoient mutuellement à se débarrasser et à passer. Cet exemple doit bien confondre nos Chrétiens d'Europe, qui savent si peu garder la modération dans de pareilles rencontres.

Quand on vient à la fin de ces montagnes, dont la descente est fort rude, quoique taillée dans le roc, on découvre la province de Honan et le Hoamho, c'est-à-dire, *le Fleuve Jaune*, qui serpente fort loin dans la plaine. Le cours de cette rivière est marqué par des vapeurs blanches, ou par une espèce de brouillard que le soleil attire. Les blés étoient déjà fort hauts dans ces plaines, et les épis tout formés, au lieu que dans les montagnes, et à cinq ou six lieues au-delà, ils étoient en herbe, et six doigts seulement hors de terre.

Je fis quatre-vingts lieues dans cette province, en marchant toujours dans un pays plat, mais si bien

cultivé, qu'il n'y avoit pas un pouce de terre perdu. J'y vis des blés semés à la ligne comme le riz; il n'y avoit que cinq ou six pouces entre chaque ligne. J'en vis d'autres qui étoient semés indifféremment et sans ordre, comme nous faisons en France. Leurs campagnes n'avoient pàs des sillons comme les nôtres. Je ne passai que par sept villes, mais je découvris de tous côtés, soit dans le chemin, soit dans les campagnes, un si grand nombre de bourgs et de villages, que je crois que le Honan est une des plus belles provinces de la Chine. Je passai le Hoam-ho à neuf lieues de Cay-fum-fou, capitale de la province. C'est la rivière la plus rapide que j'aie trouvée. Ses eaux sont d'une couleur jaune, parce qu'elle entraîne beaucoup de terre; celle qu'on voyoit sur les bords étoit de la même couleur. Ce fleuve est peu profond dans l'endroit où nous le passâmes; mais il est large de près d'une demi-lieue.

J'admirai en ce lieu la force d'un batelier chinois, lorsqu'il fallut embarquer mes hardes. J'avois deux caisses de livres qui pesoient deux cent cinquante livres chinoises, c'est-à-dire, plus de trois cents livres poids de France. Le muletier avoit fait de grandes difficultés de les recevoir à Kiam-tcheou, disant qu'elles étoient trop pesantes, et que son mulet ne pourroit pas les porter pendant un si long voyage. Le batelier vint, les prit, et les chargea sur ses épaules toutes deux, avec l'attirail qui servoit à les lier, et les porta gaiement dans sa barque. Je n'entrai point dans la ville de Cay-fum-fou, parce que les portes en étoient fermées, et qu'on cherchoit avec grand soin soixante à quatre-vingts voleurs, lesquels, quelques jours auparavant, avoient forcé et pillé la maison d'un mandarin, qui garde les tributs de l'Empereur.

De la province de Honan, on entre dans celle de Nankin, et on y marche pendant environ soixante

lieues, avant que d'arriver à la capitale. La province de Nankin n'est pas si belle ni si peuplée de ce côté-là, que du côté du midi. Après avoir passé par quatre villes, je vins à Pou-keou, qui est une petite place environnée de bonnes murailles, et située sur le Kiang, ce grand fleuve qui traverse toute la Chine d'occident en orient, et qui la séparant en deux parties à peu près égales, dont l'une contient les provinces du nord, et l'autre celles du sud, porte l'abondance partout, par la facilité qu'il y a d'y naviguer en tout temps et en toutes sortes de barques. Ce fleuve est large de près d'une lieue devant Pou-keou, et profond en certains endroits de vingt-quatre et de trente-six tchams, à ce qu'on m'assura, quand je le passai. Un *tcham* est une perche de la Chine, qui vaut dix de nos pieds.

L. ville de Nankin n'est pas sur le Kiang, mais à deux ou trois lieues dans les terres. On peut s'y rendre par plusieurs canaux qui sont couverts de bateaux, parmi lesquels il y a un grand nombre de barques impériales, qui ne le cèdent presque point aux vaisseaux pour la grandeur. Elles sont très-propres, vernissées au-dehors, dorées en dedans, avec des salles et des chambres très-bien meublées, pour les mandarins qui viennent à la cour, ou qui sont obligés de faire quelques voyages dans les provinces.

Au reste, Nankin ne s'appelle plus de ce nom, qui signifie en chinois *la Cour du Sud*, comme Pekin signifie *la Cour du Nord*. Pendant que les six grands tribunaux de l'Empire étoient également en ces deux villes, on les appeloit *Cours;* mais présentement qu'ils sont tous réunis à Pekin, l'Empereur a donné le nom de *Kiam-nim* à la ville de Nankin. On ne laisse pas cependant, dans le discours, de l'appeler souvent de son ancien nom, mais on ne le souffriroit pas dans les actes publics.

J'arrivai à Nankin le 31 mai 1688, et j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là, j'allai voir la fameuse chrétienté de Cham-haï. Elle est proche de la mer orientale, à huit journées de Nankin, quoiqu'elle soit de la même province. Cette florissante église doit son commencement à la conversion du docteur Paul, qui par son mérite et par sa grande capacité parvint à la dignité de *Colao*, du temps du père Ricci. Comme il étoit dans ce pays-là, et qu'il avoit un grand zèle pour la religion, il attira une infinité de gens au christianisme : car les Chinois ont une si grande estime pour les savans, que quand quelqu'un d'eux se convertit, c'est toujours pour plusieurs autres un exemple auquel ils ne résistent guère. *Nos lettrés*, disent-ils, *préfèrent la loi du Seigneur du ciel à celle des bonzes, et à toutes les autres religions de la Chine; il faut donc qu'elle soit la meilleure.* Et ce n'est pas seulement dans le territoire de Cham-haï, mais par toute la Chine que le peuple raisonne de la sorte. Aussi avons-nous remarqué que dans tous les lieux où il y a quelques bacheliers et quelques licenciés chrétiens, nous y avons une nombreuse chrétienté. D'où l'on voit de quelle conséquence il est, pour le bien de la religion, de gagner à la Chine les gens de lettres, d'apprendre leurs livres et leurs sciences, de s'accommoder, autant que la religion le peut permettre, à leurs cérémonies et à leurs usages, pour s'insinuer plus aisément dans leur esprit : car en les méprisant, on les perd, et avec eux beaucoup d'autres qui se seroient convertis.

Pendant mon séjour à Cham-haï, je visitai plusieurs fois le tombeau du père Jacques le Favre, illustre par son éminente vertu et par sa grande capacité. Il étoit fils d'un conseiller au parlement de Paris, et enseignoit avec beaucoup de succès et d'applaudissement la théologie dans l'université de Bourges,

quand Dieu l'appela aux missions de la Chine, où il a travaillé pendant plusieurs années à la conversion des âmes, et où il est mort en odeur de sainteté.

Je ne vous parlerai point, mon révérend père, du peu de bien que j'ai fait à Nankin, où je demeurois avec le père Gabiani, qui me donnoit de grands exemples de vertu. J'instruisois les chrétiens, j'entendois les confessions, et j'administrois avec lui les autres sacremens. M. l'évêque de Basilée, dom Grégoire Lopez, dominicain, et son provicaire le père Jean-François de Leonissa, franciscain, aujourd hui évêque de Berite, demeuroient avec nous en cette grande ville. M. l'évêque d'Argolis, franciscain, et le père Basile de Glemona, son compagnon, y vinrent ensuite, et j'eus la consolation de les y voir pendant plus d'un an. Quoiqu'on m'eût fait de grands éloges de ces prélats, je puis assurer que leur vertu et leurs grandes qualités surpassoient tout ce qu'on m'en avoit pu dire. Leur gouvernement étoit aimable, et ils faisoient aimer celui de la sacrée Congrégation par leur douceur et par leur sage conduite. Comme ils n'envisageoient que le bien de la mission, et comme c'étoit aussi uniquement ce que nous cherchions, ils commencèrent bientôt à protéger les Jésuites français, et à leur donner des marques de cette affection solide qu'ils ont toujours eue pour eux, comme on le peut voir par les lettres qu'ils ont souvent écrites en leur faveur au Pape et à la sacrée Congrégation.

Au commencement de l'année 1689, l'Empereur fit un voyage dans les provinces du Midi. Il passa par les villes du Sou-tcheou, de Ham-tcheou et de Nankin. La veille qu'il arriva à Nankin, nous allâmes, le père Gabiani et moi, à deux lieues de la ville, sur la route qu'il devoit tenir. Nous passâmes la nuit dans un village, où il y avoit soixante Chrétiens d'une même famille : nous leur fîmes une ins-

truction, et plusieurs d'entr'eux se confessèrent. Le lendemain nous vîmes passer l'Empereur, qui eut la bonté de s'arrêter et de nous parler de la manière du monde la plus obligeante. Il étoit à cheval, suivi de ses gardes-du-corps, et de deux ou trois mille cavaliers. La ville le vint recevoir avec des étendards, des drapeaux de soie, des dais, des parasols, et d'autres ornemens sans nombre. De vingt pas en vingt pas, on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe revêtus de brocard, et ornés de festons, de rubans, et de houpes de soie, sous lesquels il passoit. Il y avoit dans les rues un peuple infini, mais dans un si grand respect, et dans un silence si profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit. L'Empereur avoit résolu de partir dès le lendemain. Tous les mandarins l'ayant supplié de demeurer quelques jours, et de faire cet honneur à la ville, il ne voulut pas les écouter; mais le peuple étant venu ensuite demander la même grâce, l'Empereur l'accorda, et demeura trois jours avec eux.

On ne sera pas surpris de cette conduite, si l'on en considère la raison. Le soulèvement des villes et la révolte des provinces viennent presque toujours des avanies et des vexations injustes que les mandarins exercent sur les peuples. Ainsi il est de la bonne politique que les Empereurs, dans ces sortes de voyages, se concilient, autant qu'il se peut, l'esprit des peuples, même au préjudice des grands. Pendant le séjour de l'Empereur à Nankin, nous allâmes tous les jours au palais, et il nous fit l'honneur d'envoyer aussi tous les jours chez nous un ou deux gentilshommes de sa chambre. Il me fit demander si l'on voyoit à Nankin le *Canopus;* c'est une belle étoile du Sud, que les Chinois appellent *Lao-gin-sing* (l'étoile des vieillards, ou des gens qui vivent long-temps); et sur ce que je répondis qu'elle paroissoit au commencement de la nuit, l'Empereur

alla un soir à l'ancien observatoire, nommé *Quan-sing-tai*, uniquement pour la voir.

Ces bontés de l'Empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignoit à la vue de toute la cour et des premiers mandarins des provinces voisines, qui s'en retournoient ensuite dans leurs gouvernemens, prévenus en faveur de notre sainte loi, et des Missionnaires qui la prêchent. Il partit de Nankin le 22 mars, pour s'en retourner à Pekin. Comme notre devoir nous obligeoit de lui faire cortége pendant quelques jours, nous fîmes environ trente lieues à sa suite, après quoi nous l'attendîmes au bord d'une rivière. Il nous aperçut, et eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traîna durant plus de deux lieues. Il étoit assis sur une estrade; il lut d'abord notre *cheou-puen*, c'est-à-dire, le remercîment que nous lui faisions par écrit, selon la coutume de la Chine. Ce *cheou-puen*, étoit écrit en caractères fort menus: c'est ainsi que les inférieurs en usent à la Chine à l'égard de leurs supérieurs; et plus la dignité des supérieurs est élevée, plus les caractères dont les inférieurs se servent doivent être petits et déliés; ce qui paroît être très-incommode pour l'Empereur.

Ce grand prince nous traita dans cette dernière visite avec beaucoup de familiarité; il nous demanda comment nous avions passé le Kiang, et s'il trouveroit sur sa route quelques-unes de nos églises. Il nous montra lui-même ce qu'il avoit de livres avec lui, et donna en notre présence divers ordres aux mandarins qu'il avoit appelés; et après avoir fait mettre dans notre canot du pain de sa table, et quantité d'autres provisions, il nous renvoya comblés d'honneur.

Cependant le père Gerbillon et le père Bouvet ne manquoient pas d'occupation à Pekin. Comme les pères Pereyra et Thomas étoient obligés, depuis la

mort du père Verbiest, d'aller tous les jours au palais, et de prendre soin du tribunal des mathématiques, les deux pères Français étoient chargés de presque toute la chrétienté de cette grande ville. Ils sortoient tous les jours pour entendre les confessions des malades, et leur administrer les derniers sacremens. Les dimanches et les fêtes, ils étoient occupés à confesser les fidèles, à instruire et baptiser les catéchumènes, et à faire les autres fonctions propres de notre ministère. L'Empereur qui les avoit fort goûtés tous deux avant son voyage, les engagea à son retour à apprendre la langue tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux. Il leur donna pour cela des maîtres, et prit un soin particulier de leur étude, jusqu'à les interroger et à lire lui-même ce qu'ils avoient composé, pour voir le progrès qu'ils faisoient en cette langue, qui est beaucoup plus aisée à apprendre que la chinoise.

Ce fut en ce temps-là qu'on parla de faire la paix avec les Moscovites. Nous fûmes fort surpris d'apprendre que cette nation, qui est proche de nous en Europe, fût en guerre avec les Chinois. Ils avoient trouvé le moyen de se faire un chemin depuis Moscou jusqu'à trois cents lieues de la Chine, s'avançant d'abord par la Sibérie, et sur diverses rivières, comme l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Genissée*, et l'*Angara* qui vient du lac *Baical*, situé au milieu de la Grande-Tartarie. Ils entrèrent ensuite dans la rivière de *Selenga*, et pénétrèrent jusqu'à celle que les Tartares appellent *Sangalien-oula*, et les Chinois *Helon-kian*, c'est-à-dire, *la rivière du Dragon noir*. Ce grand fleuve traverse la Tartarie, et se jette dans la mer orientale au nord du Japon.

Les Moscovites ne se contentèrent pas de faire ces découvertes; ils bâtirent de distance en distance des forts et des villes sur toutes ces rivières, pour s'en assurer la possession. Les plus proches de la

Chine étoient Selenga, Nipchou et Yacsa. La première de ces places étoit bâtie sur la rivière de Selenga; la deuxième, sur le Helon-kian, au 52e degré de latitude septentrionale, et presque dans le même méridien que Pekin; la troisième, sur le même fleuve, mais beaucoup plus à l'orient.

Les Tartares orientaux, sujets de l'Empereur, qui occupent toute cette vaste étendue de terre, entre la grande muraille et la rivière de Helon-kian, furent étonnés de voir les Moscovites venir leur disputer la chasse des martres zibelines, dans un pays dont ils prétendoient être les maîtres, et bâtir des forts pour s'en emparer. Ils crurent qu'ils devoient s'y opposer, et c'est ce qui les obligea de prendre deux fois Yacsa. Les Moscovites s'opiniâtrèrent à conserver ce fort, et à le rétablir autant de fois; de sorte que les sujets de querelles et de disputes augmentant tous les jours, il fallut en empêcher les suites. On proposa de part et d'autre de régler les limites des deux empires. Les czars de Moscovie envoyèrent leurs plénipotentiaires à Nipchou. L'Empereur y envoya aussi des ambassadeurs avec le père Thomas Pereyra, portugais, et le père Gerbillon, qui devoient leur servir d'interprètes. Et afin de faire voir l'estime qu'il avoit pour ces deux pères, il leur donna deux de ses propres habits, et voulut qu'ils fussent assis avec les mandarins du second ordre; mais comme ces officiers portent au cou une espèce de chapelet, qui est la marque de leur dignité, et qu'on ne croit pas tout à fait exempt de superstition, il permit aux Jésuites de mettre leur propre chapelet à leur cou, au lieu de celui des mandarins, afin que par la croix et les médailles qui y sont attachées, on pût facilement les reconnoître et discerner ce qu'ils étoient.

Il se trouve des occasions importantes, où des manières engageantes avec un peu d'usage du monde, ne sont pas inutiles à un Missionnaire. Le père Ger-

billon s'en servit avantageusement en celle-ci. Comme il venoit de France, où l'on parle souvent des intérêts des princes, et où les guerres continuelles et les traités de paix font faire mille réflexions sur ce qui est préjudiciable ou avantageux aux nations, il eut le bonheur de trouver des expédiens pour concilier les Chinois et les Moscovites, qui ne s'accordoient sur rien, et qui étoient prêts à rompre leurs conférences. Les Moscovites étoient fiers, et parloient avec hauteur; les Chinois de leur côté croyoient être les plus forts, parce qu'ils étoient venus avec une bonne armée, et qu'ils en attendoient une autre de la Tartarie orientale, qui montoit le fleuve Helonkian. Leur intention néanmoins n'étoit pas de faire la guerre: car ils craignoient que les Tartares occidentaux ne se joignissent aux Moscovites, ou que ceux-ci ne donnassent du secours aux autres, s'ils formoient quelque dessein contre la Chine; ainsi ils souhaitoient la paix et ne la pouvoient conclure. Les deux pères les voyant dans cet embarras, et s'entretenant avec les Chinois sur les difficultés qui arrêtoient la négociation, apprirent d'eux que l'Empereur permettroit volontiers aux Moscovites de venir à Pekin tous les ans pour faire leur commerce. *Si cela est,* répliqua le père Gerbillon, *tenez pour certain, Messieurs, qu'il n'est pas difficile de faire la paix avec eux, et de les ramener dans tous vos sentimens.* Les plénipotentiaires chinois l'entendirent avec plaisir, et le prièrent de passer dans le camp des Moscovites, et de leur proposer les mêmes choses qu'il venoit de dire. Il y alla, et Dieu bénit son entreprise: car les Moscovites ayant conçu que la liberté de venir trafiquer tous les ans à Pekin, étoit le plus grand avantage qu'ils pouvoient espérer, comme le père le leur montra clairement, ils cédèrent Yacsa, et acceptèrent les limites que proposoit l'Empereur. Cette négociation ne dura que peu d'heures: le père revint

au commencement de la nuit, avec un traité de paix tout dressé, que les plénipotentiaires signèrent deux jours après, et jurèrent solennellement à la tête de leurs troupes, prenant à témoin le Dieu des Chrétiens, vrai Seigneur du ciel et de la terre, qu'ils le garderoient fidèlement.

Cette paix fit beaucoup d'honneur aux deux Missionnaires; toute l'armée les en félicita; mais celui qui leur fit plus de caresses fut le prince Sosan, chef de l'ambassade. Il les remercia plusieurs fois de l'avoir tiré d'un grand embarras, et leur dit en particulier qu'ils pouvoient compter sur lui, s'il avoit jamais occasion de leur faire plaisir. Le père Gerbillon prit ce moment pour lui découvrir nos sentimens. *Vous savez, Seigneur*, lui dit-il, *quels sont les motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons de plus cher en Europe, pour venir en ce pays-ci; tous nos désirs se terminent à faire connoître le vrai Dieu, et à faire garder sa sainte loi; mais ce qui nous désole, c'est que les derniers édits défendent aux Chinois de l'embrasser. Nous vous supplions donc, puisque vous avez tant de bonté pour nous, de faire lever cette défense quand vous y verrez quelque jour; nous sentirons plus vivement cette grâce, que si vous nous combliez de richesses et d'honneurs, parce que la conversion des âmes est l'unique bien auquel nous soyons sensibles.* Ce seigneur fut édifié de ce discours, et promit de nous servir efficacement en toute rencontre. Il nous tint parole quelques années après fort généreusement, quand on crut qu'il falloit demander ouvertement à l'Empereur la liberté de la religion chrétienne.

Le père Verbiest, et les autres pères de Pekin, avoient toujours ardemment désiré d'obtenir cette grâce. Ils avoient souvent pensé aux moyens dont ils devoient se servir pour en venir à bout; mais l'affaire leur avoit toujours paru si délicate, qu'ils

n'avoient osé la proposer, dans la crainte de faire confirmer peut-être les anciens édits, et de réduire la religion à de plus fâcheuses extrémités; mais Dieu dont la conduite est toujours merveilleuse, disposa l'esprit de l'Empereur à leur accorder cette grâce. Voici comme la chose se passa.

Ce prince voyant tout son empire dans une profonde paix, résolut, ou pour se divertir, ou pour s'occuper, d'apprendre les sciences de l'Europe. Il choisit lui-même l'arithmétique, les élémens d'Euclide, la géométrie pratique, et la philosophie. Le père Antoine Thomas, le père Gerbillon et le père Bouvet eurent ordre de composer des traités sur ces matières. Le premier eut pour son partage l'arithmétique, et les deux autres, les élémens d'Euclide et la géométrie. Ils composoient leurs démonstrations en tartare: ceux qu'on leur avoit donnés pour maîtres en cette langue les revoyoient avec eux; et si quelque mot leur paroissoit obscur ou moins propre, ils en substituoient d'autres en la place. Les pères présentoient ces démonstrations, et les expliquoient à l'Empereur, qui comprenant facilement tout ce qu'on lui enseignoit, admiroit de plus en plus la solidité de nos sciences, et s'y appliquoit avec une nouvelle ardeur.

Ils alloient tous les jours au palais, et passoient deux heures le matin et deux heures le soir avec l'Empereur. Il les faisoit ordinairement monter sur son estrade, et les obligeoit de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures, et pour les lui expliquer avec plus de facilité.

Le plaisir qu'il prit aux premières leçons qu'on lui donna fut si grand, que quand même il alloit à son palais de Tchan-tchun-yüen, qui est à deux lieues de Pekin, il n'interrompoit pas son travail. Les pères étoient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fît. Ils partoient de Pekin dès

quatre heures du matin, et ne revenoient qu'au commencement de la nuit. A peine étoient-ils de retour, qu'il falloit se remettre au travail, et passer souvent une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causoient, les accabloit quelquefois; mais l'envie de contenter l'Empereur, et l'espérance de le rendre favorable à notre sainte religion les soutenoient, et adoucissoient toutes leurs peines. Quand ils étoient retirés, l'Empereur ne demeuroit pas oisif; il répétoit en son particulier ce qu'on venoit de lui expliquer: il relisoit les démonstrations, il faisoit venir quelques-uns des princes ses enfans pour les leur expliquer lui-même, et il ne se donnoit aucun repos qu'il ne sût parfaitement ce qu'il avoit envie d'apprendre.

L'Empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans, avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires, et sans manquer un seul jour à donner audience aux grands officiers de sa maison, et aux cours souveraines. Il ne s'arrêtoit pas à la seule spéculation, il y joignoit la pratique; ce qui lui rendoit l'étude agréable, et lui faisoit parfaitement comprendre ce qu'on lui enseignoit. Quand on lui expliquoit, par exemple, les proportions des corps solides, il prenoit une boule, la faisoit peser exactement, et en mesuroit le diamètre. Il calculoit ensuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matière, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diamètre, ou quel diamètre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids. Il faisoit ensuite tourner une boule qui avoit ces diamètres ou ces poids, et il remarquoit si la pratique répondoit à la spéculation. Il examinoit, avec le même soin, les proportions et la capacité

des cubes, des cylindres, des cônes entiers et tronqués, des pyramides et des sphéroïdes.

Il nivela lui-même, durant trois ou quatre lieues, la pente d'une rivière. Il mesuroit quelquefois géométriquement la distance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières et des étangs, prenant ses stations, pointant ses instrumens dans toutes les formes, et faisant exactement son calcul. Ensuite il faisoit mesurer ces distances, et il étoit charmé, quand il voyoit que ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accommodoit parfaitement à ce qu'on avoit mesuré. Les seigneurs de sa cour, qui étoient présens, ne manquoient pas de lui en marquer de l'admiration : il recevoit avec plaisir leurs applaudissemens, mais il les tournoit presque toujours à la louange des sciences d'Europe et des pères qui les lui enseignoient. L'Empereur s'occupoit ainsi, et vivoit avec eux dans une espèce de familiarité qui n'est pas ordinaire aux princes de la Chine, lorsque la persécution de Ham-tcheou éclata : elle ne pouvoit arriver dans une conjoncture plus favorable.

On avoit tâché dans les commencemens de l'assoupir, par des lettres de recommandation que le prince Sosan, à la prière du père Gerbillon, écrivit lui-même de Tartarie, où il étoit avec l'Empereur; mais ces lettres arrivèrent trop tard. Le vice-roi de Tche-kiam, qui étoit l'auteur de cette persécution, ne pouvoit plus reculer avec honneur. Il avoit fait une déclaration injurieuse au christianisme, ordonné aux fidèles de la ville et de toute la province de retourner à la religion du pays, fait fermer notre église, et afficher à la porte une copie de sa déclaration.

Le père Intorcetta fut appelé par son ordre dans les tribunaux inférieurs, et interrogé par quelle permission il demeuroit dans la ville. Ce fidèle ministre de Jésus-Christ souffroit patiemment tous les mauvais traitemens du vice-roi, mais il étoit extrême-

ment sensible aux maux de son troupeau. *Ce qui m'afflige le plus*, m'écrivoit-il un jour, *ce sont les violences qu'on exerce contre mes pauvres Chrétiens; on tire d'eux de l'argent, on va dans leurs maisons, on les maltraite, on leur arrache les saintes images, et il n'est point de jour qu'on ne leur fasse de nouvelles vexations.*

Les pères de Pekin ayant reçu des copies de tous les actes et de toutes les procédures du vice-roi, et voyant que la persécution ne cessoit point, consultèrent leurs amis sur ce qu'ils avoient à faire. Tous furent d'avis qu'ils devoient recourir à la clémence de l'Empereur, et lui présenter ces copies mêmes qu'on leur avoit envoyées. Le prince, qui étoit fort content d'eux, les écouta favorablement: il offrit d'abord d'étouffer sans bruit cette persécution, en ordonnant au vice-roi de se désister de son entreprise, et de laisser le père Intorcetta et tous les Chrétiens en paix. *Mais ce sera toujours à recommencer*, reprirent avec respect les pères, *si Votre Majesté n'a la bonté cette fois-ci d'y donner un remède durable: car si maintenant que nous approchons tous les jours de sa personne, et qu'on voit les bontés qu'elle a pour nous, on ne laisse pas de traiter nos frères et notre sainte loi d'une manière si violente, que ne devons-nous point craindre quand nous n'aurons plus cet honneur?*

Comme le père le Gobien a raconté fort au long tout ce qui s'est passé en cette persécution, dans l'*histoire de l'édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne*, qu'il a donnée au public, je ne le répéterai point ici. L'Empereur permit donc aux pères de lui présenter une requête, afin que cette affaire fut jugée solennellement par la voie des tribunaux, et qu'on se réglât ensuite sur cette décision dans les provinces.

Ils en dressèrent deux, pour choisir celle qui conviendroit le mieux. Ce prince les voulut voir, et après les avoir lui-même examinées, il leur fit dire que ces requêtes ne suffisoient pas pour obliger les tribunaux à leur accorder ce qu'ils demandoient; mais il n'en demeura pas là: par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il leur en fit donner secrètement une, capable de faire l'effet qu'on prétendoit. On avertit ensuite les pères Pereyra et Thomas, qui avoient soin alors du tribunal des mathématiques, de la venir présenter publiquement un jour d'audience. L'Empereur, comme s'il n'en eût rien su, la reçut avec divers autres mémoires, et ordonna à la cour des rites de l'examiner selon la coutume, et de lui en faire son rapport. J'ai ouï dire qu'on leur insinua de sa part qu'il falloit avoir égard aux pères européens en cette occasion. Cependant les mandarins n'en firent rien; car après avoir rapporté tous les édits qui avoient été faits pendant sa minorité contre la religion chrétienne, avec ce qu'ils contenoient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agissoit étoit déjà décidée, et qu'on ne devoit point permettre l'exercice de cette religion à la Chine. L'Empereur, peu satisfait de leur réponse, la rejeta, et leur ordonna d'examiner une seconde fois la requête qu'on leur avoit mise entre les mains: c'étoit leur marquer assez clairement qu'il souhaitoit une réponse favorable; mais ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport que dans le premier; ils rejettèrent encore notre religion, et persistèrent à ne vouloir pas qu'elle fût authentiquement approuvée dans l'Empire.

On s'étonnera peut-être qu'un tribunal ait osé faire plusieurs fois de pareilles résistances, vu la déférence parfaite que tous les mandarins ont à la Chine, non-seulement pour les ordres, mais même pour les moindres inclinations de l'Empereur.

L'aversion que les Chinois ont toujours eue pour les étrangers, peut bien en cette occasion en avoir porté quelques-uns d'entr'eux à se déclarer si ouvertement contre la liberté de la religion chrétienne. Mais je crois, pour moi, que la fermeté qu'ils firent paroître alors venoit encore d'un autre principe. Lorsque l'Empereur interroge les tribunaux, et qu'ils répondent selon les lois, on ne peut les blâmer ni leur faire le moindre reproche; au lieu que s'ils répondent d'une autre manière, les censeurs de l'Empire ont droit de les accuser, et l'Empereur a droit de les faire punir pour n'avoir pas suivi les lois. Ce qui me confirme dans ma pensée, c'est que le prince Sosan dit nettement à l'Empereur, qu'il falloit qu'il usât de son autorité pour révoquer et abroger les édits qui proscrivoient la loi de Dieu. De plus, la suite nous a fait connoître que la cour des rites, bien loin de nous être contraire, comme elle étoit autrefois, a paru disposée dans ces derniers temps à nous faire plaisir.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur voyant qu'il n'obtiendroit rien par la voie des tribunaux, prit le parti d'approuver ce que la cour des rites avoit jugé. Cette cour permettoit au père Intorcetta de demeurer à Ham-tcheou, et aux Européens seulement d'adorer le Dieu du ciel dans leurs églises, et de faire profession de la religion chrétienne; mais elle défendoit aux Chinois de l'embrasser, et confirmoit les anciens édits. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les pères, et elle les jeta dans une si grande consternation, que l'Empereur en fut surpris et touché. Il tâcha donc de les consoler; mais leur affliction étoit trop grande pour être soulagée par des paroles ou par des caresses. *Nous sommes*, disoient-ils à ceux qui leur parloient de sa part, *comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs pères et de leurs meres* (c'est une expression

qui frappe beaucoup les Chinois). L'Empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entr'eux dans les provinces, avec des marques d'honneur, qui convaincroient tout le monde de l'estime qu'il faisoit des Pères européens, et de l'approbation qu'il donnoit à leur loi. Enfin, voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, sembloit s'augmenter chaque jour, et qu'ils paroissoient ne plus s'affectionner à rien, il envoya querir le prince Sosan, pour le consulter sur les moyens qu'il pourroit y avoir de les contenter.

Ce ministre zélé se souvint alors de la parole qu'il avoit donnée au père Gerbillon à la paix de Nipchou. Après avoir fait l'éloge des pères, il représenta à l'Empereur les services considérables qu'ils avoient rendus à l'état, et ceux qu'ils rendoient encore tous les jours à Sa Majesté; que leur profession leur faisant mépriser les dignités et les richesses, on ne pouvoit les récompenser qu'en leur permettant de prêcher publiquement leur loi par tout l'Empire; que cette loi étoit sainte, puisqu'elle proscrivoit tous les vices, et qu'elle enseignoit la pratique de toutes les vertus. L'Empereur convenoit de tout ce que lui représentoit le prince Sosan. *Mais quel moyen de les satisfaire*, dit ce grand prince, *si les tribunaux s'obstinent à ne vouloir pas approuver leur loi? Seigneur*, répondit-il, *il faut leur montrer que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver les mandarins, et je leur parlerai si fortement, qu'il n'y en aura aucun qui s'éloigne des sentimens de Votre Majesté.*

Je ne rapporterai point ici la harangue qu'il leur fit, parce qu'on la trouve dans le livre dont j'ai déjà parlé. Rien n'est plus vif, plus fort, ni plus digne de ce grand homme; son esprit, son cœur, sa droiture et sa grandeur d'âme y paroissent également. Les mandarins tartares se rendirent les premiers à la force de ses raisons, les Chinois suivirent, et consentirent

à ce qu'il voulut. L'acte fut dressé sur le champ, et il y fit mettre de si grands éloges de la loi chrétienne, que l'Empereur, dit-on, en effaça quelques-uns lui-même; il laissa néanmoins les points essentiels qui regardoient la sainteté de la religion, la vie exemplaire des Missionnaires qui la prêchoient à la Chine depuis cent ans, la permission qu'on donnoit aux Chinois de l'embrasser, et la conservation des églises qu'on avoit déjà faites. Il ratifia tous ces points, et la cour des rites les envoya, selon la coutume, par toutes les villes de l'Empire, où il furent affichés publiquement, et enregistrés dans les audiences.

Voilà de quelle manière fut obtenue la liberté de la religion chrétienne, qu'on désiroit depuis tant d'années, et pour laquelle on avoit fait tant de prières en Europe et à la Chine. Et par une disposition particulière de sa providence, Dieu permit que les sciences dont nous faisons profession, et dans lesquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de passer à la Chine, furent ce qui disposa l'Empereur à nous accorder cette grâce; tant il est vrai qu'il ne faut pas négliger ces sortes de moyens, tout humains qu'ils sont, quoiqu'on ne doive pas s'y appuyer comme sur des secours infaillibles ou absolument nécessaires, puisque l'établissement de la religion et la conversion des infidèles est toujours l'ouvrage de la grâce toute puissante du Seigneur.

On nous a rapporté plusieurs fois que quelques Missionnaires avoient témoigné faire peu de cas de cet édit, parce qu'ils n'avoient pas toute la liberté qu'ils auroient souhaitée pour s'établir en divers lieux, et que quelques mandarins s'opposoient encore à la prédication de l'évangile, et détournoient les infidèles de se faire Chrétiens. Ces sentimens me paroissent peu raisonnables; car quand l'Empereur auroit permis de bâtir des églises partout, ce que son édit ne déclare pas, un Missionnaire doit tou-

jours se souvenir que les persécutions sont inséparables de son état, et des entreprises qu'il formera pour la gloire de Dieu. On pourroit demander à ces personnes, s'il leur seroit aisé de s'établir à leur choix dans toutes les villes d'Europe, où cependant les gouverneurs et les magistrats sont chrétiens, et disposés à favoriser tout ce qui regarde la gloire et le service de Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on trouve quelques oppositions à la Chine, où les mandarins sont païens, et quelquefois amis particuliers des bonzes, et fort éloignés du christianisme. Il est vrai néanmoins que ces mandarins-là mêmes sont beaucoup retenus par cet édit, et que depuis que nous l'avons obtenu, les Missionnaires vivent plus en repos dans les provinces. On ne les inquiète plus sur les églises qu'ils ont déjà; et s'ils en veulent faire de nouvelles, pour peu de soin qu'ils prennent de s'attirer l'amitié des gouverneurs et des autres officiers des lieux, soit en leur faisant quelque présent, soit en cherchant des recommandations auprès d'eux, ils réussissent toujours. Pour les mandarins qui nous sont affectionnés, ils se prévalent en toute occasion de la déclaration de l'Empereur, pour nous soutenir contre ceux qui veulent mettre obstacle à nos établissemens. Enfin, il est certain que l'Empereur croit nous avoir fait une grande faveur de nous l'accorder: car lorsqu'on lui annonça que tous les pères étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier : *Ils ont grande raison*, répliqua-t-il; *mais avertissez-les qu'ils écrivent dans les provinces à leurs compagnons, de ne se prévaloir pas trop de la permission qu'on leur donne, et de s'en servir avec tant de sagesse, que je ne reçoive jamais aucune plainte de la part des mandarins : car s'ils m'en faisoient*, ajouta-t-il, *je la révoquerois sur le champ, et alors ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux-mêmes.*

Après que cette affaire de l'édit fut achevée, l'Em-

pereur reprit ses études, et les pères continuèrent à le servir avec une nouvelle ardeur. Il eut envie d'avoir des instrumens de mathématiques; nous lui envoyâmes les nôtres qu'il avoit déjà vus; mais il n'en connoissoit pas alors l'usage. Il les trouva si beaux et si justes (car ils étoient faits par les plus habiles maîtres de Paris), qu'il désira d'en avoir davantage. Les mandarins en firent chercher dans tous les ports, et envoyèrent à Pekin tout ce qu'ils en purent trouver. L'Empereur au commencement les recevoit tous, de quelque nature qu'ils fussent, et ce n'étoit pas un petit travail pour les pères de la Cour, que d'en deviner l'usage; car il falloit le mettre par écrit clairement, et le montrer à ce prince, qui est exact, et qui ne laisse rien passer.

Nous n'étions en ce temps-là que cinq pères français à la Chine, deux à la cour et trois dans les provinces. J'étois à Nankin avec le père Gabiani, et MM. les évêques de Basilée et d'Argolis, comme j'ai déjà dit. Le père de Visdelou et le père le Comte travailloient avec beaucoup de fruit dans les provinces de Chan-Si et de Chen-Si, lorsque le démon, ennemi de la paix, nous vint donner un autre sujet d'affliction. Les Portugais de Macao se saisirent d'un jeune peintre français, qui nous apportoit nos pensions, avec quelques livres et quelques instrumens de mathématiques. Ils le mirent en prison, et l'envoyèrent sous bonne garde à Goa, où il mourut quelque temps après. La perte que nous souffrîmes en cette occasion nous réduisit à de si grandes extrémités, que le père le Comte et le père de Visdelou furent obligés de quitter leurs missions, et de s'approcher des ports pour y pouvoir subsister. J'allai avec le père le Comte à Canton, dans le dessein de nous faire rendre justice, et d'empêcher qu'il n'arrivât rien de semblable à l'aveuir. Nous fîmes dans notre voyage et à Canton quelques observations assez curieuses, et

entr'autres celle du passage de Mercure sous le soleil. Le père le Comte fit aussi une carte à grands points de la rivière, depuis Nankin jusqu'à Canton. Nous prîmes en passant par Nan-tchan-fou, Nan-gan-fou et Can-tcheou-fou, la hauteur du pôle de ces villes.

Le *Tconto* de la province de Canton ayant appris que nous y étions arrivés, nous fit l'honneur de nous envoyer un de ses officiers, pour nous inviter à l'aller voir à Tchao-kin, ville du premier ordre, où il fait sa résidence ordinaire. C'est un seigneur de mérite, honnête homme, généreux, respecté des mandarins, adoré du peuple et ami des Français, qu'il a toujours traités avec beaucoup de distinction et d'honneur. Dans les quatre voyages que j'ai faits à Canton, soit pour nos affaires particulières, soit par ordre de l'Empereur, j'ai eu lieu de le voir souvent, et de lier avec lui commerce d'amitié.

On va par eau de Canton à Tchao-kin. Après cinq lieues de chemin, on trouve Fo-chan, le plus grand village qui soit au monde. Je l'appelle village, parce qu'il n'est point revêtu de murailles, et qu'il n'a point de gouverneur particulier, quoiqu'il s'y fasse un fort grand commerce, et qu'il y ait plus de peuple et plus de maisons qu'à Canton même. On y compte au moins un million d'âmes. Les Jésuites de la province du Japon y ont une belle église et une nombreuse chrétienté. Douze lieues au-dessus de Fo-chan, la rivière se divise en trois bras; l'un vient du nord; l'autre va à Tchao-kin, et le troisième à Canton. On rencontre dans ce confluent une ville du troisième ordre, nommée Sant-choüy, c'est-à-dire, *les trois rivières* ou *les trois eaux*. Quand quelque envoyé de distinction vient de la cour, le *Tconto* et le vice-roi vont le recevoir dans cette ville, et le conduisent jusque-là à son retour. C'est ce qui les a obligés de bâtir sur le bord de l'eau une maison, dont la vue est charmante. Les pères Augustins ont une mission à Tchao-kin.

J'ai logé souvent dans leur maison, et c'est là que j'ai connu le père Michel Rubio, homme droit, sincère, savant, et de bon conseil, ce qui lui attiroit l'estime et la confiance de tous les Missionnaires.

Quand nous fûmes de retour à Nankin, où nous avions laissé le père de Visdelou, nous résolûmes d'envoyer le père le Comte en Europe pour les affaires de notre mission. M. Grégoire Lopez, évêque de Basilée, vicaire apostolique de Nankin, de Pekin, et des autres provinces septentrionales de la Chine, mourut en ce temps-là dans de grands sentimens de piété: nous assistâmes à ses obsèques, qui se firent avec les mêmes cérémonies que celles du père Verbiest. Le père Jean-François de Leonissa, son provicaire, fit son éloge dans une lettre circulaire qui fut répandue par la Chine, et qu'il envoya l'année suivante à la sacrée Congrégation. Je la joindrois à cette lettre, si j'en avois une copie; ce seroit un témoignage bien authentique de la vertu et du mérite de ce saint prélat, qui avoit un zèle incomparable pour la conversion de ses compatriotes. Il m'a souvent parlé de la manière dont les Missionnaires se doivent comporter à la Chine, s'ils veulent y établir solidement la foi. Il prouvoit par des exemples sensibles tout ce qu'il me disoit; et comme il savoit parfaitement les coutumes de sa nation, et qu'il avoit beaucoup d'expérience et de bon sens, je l'écoutois avec respect.

Sur la fin de l'année 1692, nous retournâmes à Canton, le père de Visdelou et moi. Il falloit y faire un établissement solide, pour recevoir les Missionnaires que nous attendions. La maison fut achetée; mais à peine commencions-nous à la meubler, que nous reçûmes ordre de l'Empereur de venir tous deux à la Cour. Cet ordre portoit que le père le Comte y vînt aussi à son retour d'Europe, et nous fûmes chargés de l'en avertir. Les Vicaires apostoliques et les

Missionnaires se réjouirent de cette nouvelle, et la regardèrent comme un coup du Ciel, non-seulement pour nous, mais encore pour toute la mission. *Qui sait*, m'écrivit un des plus zélés d'entr'eux, *si Dieu n'a pas permis toutes les peines que vous avez souffertes pour être à portée d'aider l'Eglise dans le besoin? Ut in tali tempore parareris* (Esth. 4, v. 5). En passant par la province de Nankin, nous eûmes la consolation d'embrasser le père Gabiani pour la dernière fois: car il sentoit déjà les infirmités dont il mourut deux ans après, accablé de travaux, et plein de mérites devant Dieu. Nous vîmes aussi M. l'évêque d'Argolis, et le révérend père de Leonissa, vicaire apostolique de Nankin et de Pekin, par la mort de M. l'évêque de Basilée. Ils comptoient beaucoup sur nous, et sur les services que nous leur pourrions rendre quand nous serions à la Cour.

L'Empereur étoit malade lorsque nous y arrivâmes; le père Gerbillon et le père Pereyra passoient les nuits au palais par son ordre. Ce grand prince ne laissa pas de penser à nous, et d'envoyer à quelques lieues de la ville au-devant de nous les autres pères, avec un gentilhomme de sa chambre, qui nous dit de sa part, que s'il eût été informé de notre route, il les auroit envoyés encore plus loin. Nous allâmes descendre au palais, et nous y passâmes le reste du jour dans un appartement qui étoit près de celui de l'Empereur. Le prince son fils aîné nous fit l'honneur de nous y venir trouver, et de nous marquer mille bontés. Le *Hoang-tai-tce*, qui est le prince héritier et le second de ses enfans, y vint aussi. Comme il est habile dans les livres chinois, il témoigna une affection particulière au père de Visdelou, qui avoit la réputation d'y être savant. Après quelques entretiens, le prince fit apporter des livres anciens, et les montra au père. A l'ouverture du livre, le père les expliqua avec tant de facilité et de netteté, que le prince en fut sur-

pris, et dit deux ou trois fois aux mandarins qui l'accompagnoient: *Tu-toug* (il les entend parfaitement). Il lui demanda ensuite ce qu'il pensoit des livres chinois, et s'ils s'accordoient avec notre religion. Le père après s'être excusé modestement, répondit que notre religion pouvoit s'accorder avec ce qu'on trouvoit dans les anciens livres, mais non pas avec ce que les interprètes avoient écrit. *Il faut avouer aussi*, repartit le prince, *que les nouveaux interprètes n'ont pas toujours bien pris le sens de nos anciens auteurs.* Depuis cette conférence, le prince héritier a eu une estime particulière pour le père de Visdelou, et il lui en a même donné des marques éclatantes, dont nous espérons que la religion tirera de grands avantages. Ce prince nous parla des livres du père Matthieu Ricci, et nous fit de si grands éloges de l'esprit et de l'érudition de ce père, qui est le fondateur de la mission de la Chine, que les plus habiles Chinois s'en seroient tenus honorés.

Depuis deux ans, l'Empereur avoit beaucoup examiné nos remèdes d'Europe, et particulièrement les pâtes médicinales que le Roi fait distribuer aux pauvres par tout son royaume. Nous lui avions marqué toutes les maladies qu'elles guérissent en France, et il avoit vu par des expériences réitérées, qu'elles faisoient en effet des cures si merveilleuses et si promptes, qu'un homme à l'extrémité, et dont on n'attendoit plus que la mort, se trouvoit souvent le lendemain hors de danger. Des effets si surprenans lui firent donner à ces pâtes le nom de *Chin-yo* ou *de remèdes divins.* La maladie qu'il avoit alors étoit un commencement de fièvre maligne. Quoiqu'il sût par plusieurs exemples certains que les pâtes guérissoient son mal, les médecins chinois ne jugèrent pas à propos de lui en faire prendre, et ils le traitèrent d'une autre manière: mais l'Empereur voyant que le mal augmentoit, et craignant un transport au cerveau, prit son parti,

et se fit donner une demi-prise de ces pâtes. La fièvre le quitta sur le soir, et les jours suivans il se porta mieux : il eut ensuite quelques accès de fièvre tierce, peut-être pour ne s'être pas purgé suffisamment. Quoique ces accès ne fussent pas violens, et qu'ils ne durassent que deux heures, il en eut de l'inquiétude. Il fit publier par toute la ville, que si quelqu'un savoit quelques remèdes contre la fièvre tierce, il eût à en avertir incessamment, et que ceux qui en étoient actuellement malades vinssent au palais pour en être guéris. On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'expériences. Un bonze se distingua particulièrement : il fit tirer d'un puits un seau d'eau fraîche, qu'on lui apporta devant quatre des plus grands seigneurs de la cour, députés de l'Empereur pour recevoir tous les remèdes qui seroient indiqués, et pour assister aux épreuves, afin d'en faire ensuite leur rapport. Ces quatre seigneurs étoient le prince Sosan, Mim-ta-gin, un oncle de l'Empereur, et un oncle du prince, tous quatre ministres d'état, et d'une sagesse consommée. Le bonze remplit une tasse de cette eau, et sortant de la salle, il la présenta au soleil, en élevant les mains et les yeux au ciel; et se tournant ensuite vers les quatre parties du monde, il fit cent postures qui paroissoient mystérieuses aux païens; quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un fébricitant, qui attendoit sa guérison à genoux, et qui la souhaitoit ardemment; mais le remède n'eut aucun effet, et le bonze passa pour un imposteur.

On en étoit là, lorsque nous arrivâmes à la cour, le père de Visdelou et moi. Nous apportions une livre de quinquina, que le père Dolu, plein de charité pour nous, nous avoit envoyé de Poudichery. Ce remède étoit encore inconnu à Pekin. Nous allâmes le présenter comme le remède le plus sûr qu'on eût en Europe, contre les fièvres intermittentes. Les quatre seigneurs, dont nous avons parlé,

nous reçurent avec joie; nous leur dîmes la manière dont il falloit le préparer et s'en servir conformément à l'imprimé fait en France par ordre du Roi. Ils ne se contentèrent pas de cela, ils voulurent savoir d'où venoit le quinquina, quels en étoient les effets, quelles maladies il guérissoit, comment le Roi l'avoit rendu public pour le soulagement de ses peuples, après avoir donné à celui qui en avoit le secret une récompense digne d'un si grand monarque.

On fit le lendemain l'expérience de ce remède sur trois malades. On le donna à l'un après son accès, à l'autre le jour de l'accès, et au troisième le jour qu'il avoit du repos. Je ne sais si Dieu voulut faire paroître sa puissance en cette occasion, ou si ce fut un effet naturel du remède. Ces trois malades, qu'on gardoit à vue dans le palais, furent guéris tous trois dès cette première prise. On en donna avis sur le champ à l'Empereur, qui auroit pris ce jour-là même du quinquina, si le prince héritier, qui étoit extrêmement inquiet de la maladie d'un père qu'il aime tendrement, n'eût craint quelque mauvais effet d'un remède qu'on ne connoissoit pas encore. Il appela les grands, et leur fit des reproches d'en avoir parlé sitôt à l'Empereur. Ceux-ci s'excusèrent modestement : mais pour montrer qu'il n'y avoit rien à craindre (car de tout ce que nous leur avions raconté, ils avoient jugé que le quinquina ne faisoit aucun mal), ils s'offrirent tous quatre d'en prendre, et le prince y consentit. Incontinent on apporta des tasses avec du vin et du quinquina; le prince fit lui-même le mélange, et les quatre seigneurs en prirent devant lui, sur les six heures du soir. Ils se retirèrent ensuite, et dormirent tranquillement, sans ressentir la moindre incommodité. L'Empereur, qui avoit fort mal passé la nuit, fit appeler sur les trois heures du matin le prince Sosan; et ayant appris que lui

et les autres seigneurs se portoient bien, il prit le quinquina sans délibérer davantage. Il attendoit la fièvre ce jour-là, sur les trois heures après midi; mais elle ne vint point : il fut tranquille le reste du jour et la nuit suivante. La joie fut grande dans le palais; les quatre seigneurs nous firent le lendemain des conjouissances sur la bonté de notre remède. Nous en rapportâmes toute la gloire à Dieu, qui lui avoit donné sa bénédiction. L'Empereur continua tous les jours suivans à prendre du quinquina, et à se porter mieux de jour en jour.

Quand il fut entièrement rétabli, il récompensa tous ceux qui l'avoient servi pendant sa maladie, ou qui lui avoient apporté quelques remèdes, quoiqu'il ne les eût pas pris. Mais il punit rigoureusement trois de ses médecins, pour avoir été d'avis, dans la violence de son mal, de ne lui donner aucun remède. *Quoi !* leur dit-il, *vous m'abandonnez dans le danger, de peur qu'on ne vous impute ma mort; et vous ne craignez pas que je meure, en ne me donnant aucun secours !* Il ordonna au tribunal des crimes d'examiner leur conduite, et de les juger suivant les lois. Ce tribunal les condamna à mort; mais l'Empereur leur fit grâce, et les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion. Il dit publiquement, que les pâtes médicinales du père Gerbillon et du père Bouvet lui avoient sauvé la vie, et que le quinquina que nous lui avions apporté, le père de Visdelou et moi, l'avoit délivré de la fièvre tierce, et qu'il vouloit nous en récompenser. Dans cette vue, il se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenoient dans la première enceinte de son palais; il choisit la plus grande et la plus commode : c'étoit celle d'un mandarin qui avoit été gouverneur du prince héritier ; mais cet officier ayant commis une faute qui méritoit la mort, tous

ses biens avoient été confisqués, et on l'avoit exilé en Tartarie.

Le 4 juillet de l'année 1693, l'Empereur nous fit venir au palais, et nous fit dire par un des gentilshommes de sa chambre ces paroles : *L'Empereur vous fait don d'une maison à vous quatre dans le* Hoang-Tchin, c'est-à-dire, *dans la première enceinte de son palais.* Après avoir entendu ces paroles à genoux, selon le cérémonial de la Chine, nous nous levâmes, et cet officier nous conduisit dans l'appartement de l'Empereur pour y faire notre remercîment, sans que le prince fût présent. Plusieurs mandarins qui se trouvèrent là par hasard, assistèrent à cette cérémonie aussi bien que le père Pereyra et un autre père de notre Compagnie, lesquels étoient venus au palais pour quelques autres affaires. Ils se rangèrent tous à droite et à gauche, se tenant debout et dans un grand silence, un peu éloignés de nous, pendant que les pères Gerbillon, Bouvet, de Visdelou et moi, rangés sur une même ligne au milieu d'eux, nous fîmes trois génuflexions et neuf inclinations profondes, jusqu'à toucher la terre avec le front, pour marquer notre reconnoissance. Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain devant l'Empereur, qui eut la bonté de nous appeler en particulier, et de nous parler dans les termes du monde les plus obligeans. Il fit mettre entre les mains du père Bouvet les présens qu'il envoyoit en France, et le chargea d'informer le Roi de la faveur qu'il venoit de nous faire.

Nous prîmes possession de notre maison le 12 juillet; mais comme elle n'étoit pas accommodée à nos usages, l'Empereur ordonna au tribunal des édifices, d'y faire faire toutes les réparations que nous souhaiterions; ce qui fut exécuté sur le champ. Ce tribunal envoya quatre architectes, avec tous les matériaux nécessaires, et nomma deux mandarins pour

conduire l'ouvrage. Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre chapelle à l'honneur de Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. Plusieurs Chrétiens s'y rendirent le matin, et remercièrent Dieu avec nous de ce qu'il vouloit être honoré dans le palais de l'Empereur, où jusqu'alors on n'avoit offert que des sacrifices impies. Le père de Visdelou fit un discours sur l'obligation de sanctifier les dimanches et les fêtes, et de venir ces jours-là à l'église.

Depuis ce temps-là, le père Gerbillon prêcha tous les dimanches, et expliqua aux fidèles les principaux devoirs du Chrétien. Nous baptisâmes plusieurs catéchumènes qui nous apportoient leurs idoles et les jetoient sous les bancs et sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faisoient. Tous les dimanches et les fêtes nous avions quelque baptême. Le père de Visdelou se chargea du soin d'instruire les prosélytes, et nous eûmes en peu de temps une florissante chrétienté. Les plus fervens Chrétiens nous amenoient leurs amis, pour leur parler de la loi de Dieu. Le fameux Hiu-cum, ancien eunuque du palais, se distinguoit parmi les autres en cette œuvre de charité. Ce saint homme avoit beaucoup souffert dans la dernière persécution; il avoit été long-temps en prison avec les pères, et on l'avoit chargé aussi bien qu'eux de neuf grosses chaînes. Ce rude traitement ne fit qu'animer son zèle : jamais homme ne rougit moins de l'évangile; il soutenoit devant les juges la cause de Dieu et le parti de la religion; et il leur parloit avec une sainte liberté, qu'il conserva jusqu'à la mort. Dieu lui avoit donné des biens considérables, il les employa tous au soulagement des pauvres. Si les Chrétiens qui venoient à Pekin des provinces éloignées ou des villes voisines, n'avoient point de lieu où se retirer, il les recevoit avec cha-

rité dans sa maison, et quand ils étoient pauvres, il les nourrissoit. Il porta si loin cette sainte hospitalité, qu'il tomba lui-même dans la misère, et qu'il se vit réduit à recevoir l'aumône, après l'avoir faite si souvent et si libéralement aux autres. Il avoit un si grand talent pour parler de Dieu, que les plus grands seigneurs se faisoient un plaisir de l'entendre. Il inspiroit à tout le monde une dévotion tendre pour la sainte Vierge, qu'il honoroit particulièrement. Dans ses visites, il se faisoit un honneur de porter son chapelet au cou, avec les médailles que les anciens Missionnaires lui avoient données. Il avoit une affection particulière pour notre maison; et quoiqu'il en fût éloigné de près d'une lieue, il venoit souvent prier Dieu dans notre chapelle. Une de ses occupations les plus ordinaires, étoit d'aller à la campagne visiter les Chrétiens, les instruire et les entretenir dans la ferveur. Il y faisoit presque toujours de nouveaux prosélytes, qu'on baptisoit chez nous ou dans les autres églises, après qu'ils étoient suffisamment instruits.

Un des plus considérables que nous baptisâmes en ces commencemens dans notre chapelle, fut un colonel tartare de la maison de l'Empereur. Cet officier demeuroit près de notre maison : il avoit épousé une dame chrétienne fort vertueuse, qui ne cessoit depuis long-temps de prier Dieu pour la conversion de son mari. Elle lui parloit souvent de la sainteté de notre religion, et des biens que le Seigneur du ciel préparoit dans l'autre vie, à ceux qui le servoient fidèlement en celle-ci. Une autre fois, elle lui expliquoit nos principaux mystères, et ce qu'il faut croire pour être chrétien. Il l'écoutoit volontiers; mais les soins et les embarras du siècle étouffoient incontinent le grain de la divine parole, qui tomboit dans son cœur sans y prendre racine. Il n'avoit presque pas un moment à lui; sa charge l'obligeoit

d'aller tous les matins au palais; il y demeuroit tout le jour, et il n'en revenoit que bien avant dans la nuit. S'il eût su lire, il auroit pu s'instruire par la lecture de nos livres; mais on n'en demande pas tant à un officiër tartare, dont tout le mérite est de savoir bien monter à cheval et tirer de l'arc, et d'être fidèle et prompt à exécuter les ordres du prince. Dieu néanmoins le toucha, dans le temps que l'Empereur partoit pour un voyage en Tartarie. Comme l'officier le devoit suivre, il résolut de se faire baptiser avant que de partir. Il vint donc nous trouver à six heures du soir, pour nous demander le baptême. Quelque bonne volonté que nous eussions de le contenter, nous nous trouvâmes d'abord arrêtés, parce qu'il ne savoit aucune des prières que nous faisons toujours réciter aux catéchumènes avant que de leur conférer le baptême.

Mon père, me dit-il, *ne demandez pas de moi que je sache toutes ces prières par cœur: car je n'ai ni assez de mémoire pour les retenir, ni personne pour me les répéter continuellement; je ne sais point lire non plus pour les apprendre dans un livre; mais je crois tous les mystères de la Religion, un Dieu en trois personnes, la seconde personne qui s'est fait homme, et qui a souffert la mort pour notre salut. Je crois que ceux qui gardent la loi seront sauvés, et que ceux qui ne la gardent pas, seront damnés éternellement. Je n'ai aucun empêchement pour me faire Chrétien; car je n'ai qu'une femme, et je n'en veux jamais avoir qu'une: il n'y a point d'idoles dans ma maison, et je n'en adore aucune. J'adore seulement le Seigneur du ciel, et je veux l'aimer et le servir toute ma vie.*

Tout cela ne nous contentoit point, parce que nous voulions qu'il sût ses prières; et nous commencions à lui persuader qu'il différât son baptême jusqu'après son retour, parce qu'alors on l'aideroit à

les apprendre. *Mais, mon père*, me répliqua-t-il, *si je meurs dans ce voyage, mon âme sera perdue, et vous pouvez la sauver en me baptisant à présent. Car, qui est-ce qui me baptisera si je tombe malade? Vous voyez que je suis prêt à tout, que je crois tous les articles de votre loi, et que je la veux garder toute ma vie. J'ai laissé le palais, et je suis venu ici à la hâte, pour vous prier de me faire cette grâce. Je n'ai que deux heures pour me préparer à mon départ; car il faut que je marche cette nuit. Mon père*, continua-t-il, *au nom de Dieu, ne me refusez pas cette grâce.*

La sincérité de cet officier nous plut : nous crûmes, tout bien examiné, qu'il falloit agir avec lui, comme on fait avec ceux qui sont en danger de mort. Après donc lui avoir recommandé d'apprendre les prières le mieux qu'il pourroit, quand il seroit de retour, et d'adorer tous les matins et tous les soirs le Seigneur du ciel, et qu'il nous eut promis de garder fidèlement sa sainte loi, je le baptisai dans notre chapelle, en présence de nos pères et de nos domestiques, et je lui donnai le nom de *Joseph*. Je ne saurois dire avec quelle joie et quelle consolation il reçut cette grâce : il nous embrassa et se jeta à nos genoux ; il frappa souvent la terre de son front, pour nous marquer sa reconnoissance. Ce qu'il avoit prévu arriva ; car ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage, il tomba malade, et mourut huit jours après. J'espère que Dieu, qui lui avoit donné ce sentiment, lui aura fait miséricorde.

Nous baptisâmes encore le fils d'un jeune seigneur, qui portoit la ceinture rouge, pour signifier qu'il étoit allié à la famille royale. Cet enfant étant auprès du feu, fit tomber sur lui une chaudière d'eau bouillante. Il crioit et souffroit des douleurs très-violentes : son père alarmé vint nous apprendre cette nouvelle. Le père de Visdelou allant voir l'enfant, et le trou-

vant en danger de mort, résolut de le baptiser. Il en parla à son père, qui étoit de nos amis particuliers. *Seigneur*, lui dit-il, *puisque vous ne pouvez plus faire de bien à votre enfant en cette vie, ni empêcher les douleurs qu'il souffre, mettons-le dans le chemin du ciel, où il sera éternellement heureux, et d'où il attirera sur vous et sur votre famille la bénédiction de Dieu.* Le père y consentit de tout son cœur, et fut présent à son baptême. L'enfant qui n'avoit que trois ans mourut trois jours après, et son père vint lui-même nous en apporter la nouvelle.

Ce baptême fut suivi d'un autre de la même famille : car une de ses petites filles étant tombée malade quelque temps après, d'une maladie dont elle mourut, il vint lui-même nous prier de l'aller baptiser, afin qu'elle pût jouir du ciel avec son petit frère. La femme de ce seigneur s'est convertie depuis ce temps-là, avec une de ses filles suivantes, et nous espérons que Dieu fera la même grâce au mari. Il nous assure souvent qu'il n'invoque plus que le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Quelques obstacles ont retardé jusqu'ici sa conversion. Il faut espérer qu'il les surmontera. C'est un seigneur qui a beaucoup de politesse et d'honnêteté ; il possède dans la milice une charge considérable, qui est héréditaire dans sa famille.

Je ne parle point de quelques autres baptêmes que nous avons conférés secrètement à des enfans de la plus grande considération, et qu'il n'est pas nécessaire de nommer ici. L'envie de les guérir fait que leurs parens nous prient de les voir, pour savoir si en Europe nous n'avons pas de remèdes contre leurs maladies. On en a baptisé quelques-uns de cette manière, qui prieront Dieu dans le ciel pour nous, et pour la conversion d'un pays où ils eussent tenu les premiers rangs s'ils eussent vécu.

Un an après que l'Empereur nous eut donné notre maison, il nous fit une seconde grâce qui ne le cédoit point à la première, et qui faisoit autant d'honneur à la religion ; ce fut de nous donner un grand emplacement pour bâtir notre église. Il y avoit à côté de notre maison un terrain vide, long de trois cents pieds et large de deux cents. Les grands-maîtres de sa maison ayant résolu d'y faire élever quelques corps-de-logis pour des eunuques du palais, nous crûmes qu'il falloit les prévenir, et tâcher d'obtenir cette place pour y bâtir la maison du Seigneur. Après avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allâmes, le père Gerbillon, le père de Visdelou et moi, présenter notre requête. Elle disoit dans les termes les plus respectueux, que nos maisons n'étoient jamais sans églises, et que les églises en étoient la principale partie ; que si les maisons étoient belles et spacieuses, l'église les devoit surpasser (car quel honneur aurions-nous, si dévoués par nos vœux et par notre profession à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logés que le Seigneur du ciel ?); que ne manquant rien à la maison que l'Empereur avoit eu la bonté de nous donner, il falloit une église magnifique pour accompagner un si grand don ; mais que n'ayant point de place pour la bâtir, nous ne le pouvions faire, si l'Empereur ne nous donnoit un espace convenable dans ce terrain.

Celui que nous avions chargé de notre requête l'ayant présentée et fait valoir nos raisons, l'Empereur envoya les grands-maîtres de sa maison visiter le terrain que nous demandions ; et après avoir ouï leur rapport, il nous en accorda la moitié, faisant marquer expressément dans son ordre, qui fut inséré dans les registres du palais, qu'il nous donnoit cet emplacement pour bâtir une église magnifique à l'honneur du Seigneur du ciel. On y a

travaillé depuis ce temps-là, et elle est maintenant presque achevée : on y entre par une grande cour qui est environnée de galeries. Nous en donnerons le plan et la description, quand nous aurons appris que les peintures auxquelles M. Gherardini, peintre italien fort estimé, travailloit quand je suis parti de Pekin, seront achevées, et qu'on en aura fait l'ouverture.

Ce grand prince nous faisoit encore d'autres grâces, que des étrangers comme nous ne peuvent assez estimer. Quand nous venions au palais, il nous recevoit avec une bonté extrême, ou quand il ne pouvoit pas nous parler, il nous envoyoit toujours faire quelque honnêteté. Au commencement de l'année, c'est la coutume de la Chine que l'Empereur envoie aux grands seigneurs de sa cour deux tables, l'une couverte de viandes, et l'autre de fruits et de confitures. Il nous faisoit les mêmes honneurs, et nous invitoit à son beau palais de Tchan-Tchun-yuen, pour y voir les feux d'artifice.

Je sais qu'un Missionnaire ne doit estimer ces honneurs qu'autant qu'ils sont utiles à la parole de Dieu. Je vous assure, mon révérend père, que nous étions bien dans cette disposition, et que le Seigneur qui nous conduisoit, vouloit aussi que nous y fussions : car nous ne manquions pas en ce temps-là même de tribulations, et de ces occasions de souffrir où l'on a besoin de toute sa patience, et d'une sagesse plus que naturelle, pour se soutenir et se bien conduire. La parole de Jésus-Christ sera toujours véritable, que ses envoyés auront beaucoup de contradictions à vaincre dans le monde. Dieu nous a appelés aux missions pour faire son œuvre ; il veut bien la faire par notre moyen, et nous en donner tout le mérite ; mais il veut aussi que la gloire en retourne toute à lui ; et afin que la première pensée ne nous vienne pas de nous en attribuer la moindre

partie, il rend souvent inutiles les plus sages mesures que notre zèle nous fait prendre, et permet que les hommes renversent nos projets les mieux concertés. Enfin, quand nous avons bien souffert, et reconnu tout à fait notre foiblesse, il montre sa force, convertissant les obstacles mêmes qu'on nous avoit opposés, en autant de moyens pour exécuter ses desseins avec plus d'avantage pour la religion, que n'eût pu faire tout ce que nous avions nous-mêmes imaginé. Il n'est pas nécessaire de dire combien ces sortes d'expériences instruisent un Missionnaire, ou pour l'humilier, quand il fait quelque bien, ou pour lui donner de la défiance de ses forces quand il travaille, ou pour le soutenir quand il est traversé. Les persécutions qui font trembler les plus assurés, ne l'étonnent plus; il les regarde comme des ressorts supérieurs et divins, dont la Providence se sert pour arriver à ses fins. Son principal soin est de souffrir avec patience, et d'attendre tout du Seigneur, se souvenant de ce que dit le texte sacré, qu'Isaac, Jacob et Moïse accomplirent tout ce que Dieu vouloit faire par eux, parce qu'ils furent fidèles dans la tribulation, et que ceux qui ne l'ont pas été, ont tout perdu par leur impatience, et ont été livrés à l'exterminateur (*Judith*, *c.* 8).

Nous eûmes en ce temps-là deux sujets d'affliction qui nous causèrent bien de l'inquiétude, mais dont il plut à la miséricorde divine de nous délivrer. Premièrement, nous pensâmes perdre l'illustre Sosan, oncle de la dernière impératrice, et grand oncle du prince héritier, l'un des premiers ministres de l'Empire, respecté par toute la Chine, pour l'estime que l'Empereur fait de son mérite, et digne d'être honoré de toutes les personnes zélées, pour la protection qu'il a toujours donnée à la religion. Il tomba malade en sa maison de Than-tchun-yuen. Dès le troisième jour, il nous envoya querir, le père de

Visdelou et moi : car le père Gerbillon étoit alors en Tartarie. Nous fûmes sensiblement affligés de le trouver dans un état très-dangereux ; mais nous le fûmes bien davantage le lendemain, quand nous le vîmes souffrant des douleurs très-aiguës par tout le corps, et prêt à succomber à la violence de son mal. Il nous tendoit la main avec des démonstrations d'une affection tendre ; mais il ne pouvoit parler, tant il étoit accablé. L'Empereur ayant appris qu'il se mouroit, lui fit l'honneur de le venir visiter le troisième jour, et de lui offrir tout ce qu'il avoit de remèdes. Nous ne le vîmes point ce jour-là, ni les jours suivans, parce qu'on l'avoit transporté dans les appartemens les plus intérieurs de sa maison, où les femmes demeurent. Nous faisions des prières continuelles tout le jour et une partie de la nuit, pour lui, dans notre chapelle. Il étoit bien douloureux pour nous, après toutes les obligations que nous avions à ce seigneur, de le voir mourir sans baptême, lui qui avoit été le protecteur de notre sainte religion, et qui nous avoit si souvent dit qu'il n'adoroit que le Seigneur du ciel.

Nous allions l'un après l'autre demander chaque jour de ses nouvelles, et nous instruisions un de ses domestiques, qui étoit chrétien, de ce qu'il falloit lui dire de notre part sur la religion ; mais cet homme, après quelques jours, nous répondit qu'il ne pouvoit plus lui parler seul, ni même s'approcher de lui, parce que les femmes ne le quittoient pas un moment. Les difficultés augmentoient notre tristesse. *Est-il possible, Seigneur*, disions-nous en redoublant nos prières, *que vous laissiez mourir un homme en qui nous avons trouvé tant de ressources pour le soutien des Missionnaires, et pour la publication de votre sainte loi?* Dieu eut pitié de nous ; il nous rendit ce seigneur, qui vint quelque temps après dans notre église, le remercier de

la santé qu'il lui avoit rendue. C'étoit un dimanche matin, dans le temps que tous les Chrétiens étoient assemblés à l'église et qu'ils y faisoient leur prière. Il y entra, se mit à genoux, et fit plusieurs inclinations jusqu'à terre ; après quoi il vint nous visiter dans nos chambres, et nous remercier de la part que nous avions prise à sa maladie.

Nous pensâmes perdre aussi le père Gerbillon, dont nos missions avoient un extrême besoin dans ces commencemens. L'Empereur l'avoit envoyé en Tartarie, avec le père Thomas, pour en faire une carte exacte. Comme il savoit la langue des Tartares, et qu'il pouvoit les interroger et lier conversation avec eux, il en devoit tirer beaucoup de connoissances touchant les provinces qui ne dépendent pas de la Chine. Il tomba malade vers la source du Kerlon, à plus de trois cents lieues de Pekin. Sa maladie, qui étoit accompagnée d'un dégoût affreux et d'un vomissement continuel, le réduisit bientôt à une si grande extrémité, qu'il crut mourir. Il s'y prépara donc, après nous avoir écrit ses derniers sentimens. Comme Selonga, qui est une des habitations que les Moscovites ont de côté-là, n'étoit éloigné que de trente lieues de l'endroit où il se trouvoit, on parla de l'y transporter ; mais il eut de la peine à prendre ce parti, et les mandarins chinois qui étoient du voyage l'en détournèrent, parce qu'ils ne se fioient pas trop aux Moscovites, et qu'ils ne savoient pas si l'Empereur le trouveroit bon. Il fallut donc que le père, tout accablé qu'il étoit, reprit le chemin de Pekin ; et comme il n'avoit plus assez de force pour se tenir à cheval, on le coucha sur un chariot de bagage, où il souffrit beaucoup durant trois cents lieues : car il lui fallut passer par des solitudes effroyables, par des chemins souvent raboteux et pleins de pierres, sur des collines et sur des pentes de montagnes, ce qui lui donnoit de

violentes secousses, et le mit souvent en grand danger de sa vie; outre que le chariot versa plusieurs fois durant le voyage. Il seroit mort infailliblement, sans les soins que prit de lui un seigneur, qui est aujourd'hui le premier *Colao* de la Chine, et qui avoit été alors envoyé en Tartarie, pour juger et terminer tous les différends des *Kalkas* de ce pays-là, qui sont sujets de l'empire de la Chine.

Nous le reçûmes avec une extrême joie, et il se rétablit doucement à Pekin; mais un mois après, voulant sortir pour la premiere fois dans le dessein d'aller voir les pères de nos deux autres maisons, qui l'étoient souvent venus visiter durant sa maladie, un accident plus fâcheux pensa nous l'enlever subitement. Comme il montoit à cheval à la porte, ayant un pied dans l'étrier et le corps en l'air, il fut frappé tout à coup d'apoplexie. Il tomba entre les bras de nos domestiques, qui le reportèrent dans la première cour. Etant accourus au bruit, le père de Visdelou et moi, nous le trouvâmes sans connoissance et sans sentiment, la tête penchée sur l'estomac, avec un râlement qui nous paroissoit le pronostic d'une mort très-prochaine. Dieu sait quelle fut notre douleur, en le voyant dans ce triste état. Pendant qu'on le portoit à sa chambre, le père de Visdelou alla prendre les saintes huiles, et moi les remèdes, dont nous avions expérimenté si souvent les merveilleux effets. Je lui en fis avaler deux prises avec bien de la peine, pendant que le père de Visdelou se préparoit à lui donner l'extrême-onction. Il revint un peu à lui, et nous reconnut; mais un moment après il perdit encore connoissance. Nous redoublâmes nos prières; enfin le remède qu'on lui avoit donné fit de si grands effets, qu'il se trouva guéri une ou deux heures après l'avoir pris; mais il lui resta une si cruelle insomnie, qu'il ne pouvoit prendre aucun repos, ce qui nous causoit une nou-

velle inquiétude. Un médecin chinois l'en délivra, et Dieu nous l'a conservé depuis ce temps-là en parfaite santé pour le bien de la religion, à laquelle il a rendu et rend encore tous les jours des services très-considérables.

Nous n'étions en ce temps-là que trois pères Français à la Chine, et tous trois enfermés à la cour. Dieu nous envoya du secours par le retour du père Bouvet, qui nous amena de France plusieurs excellens Missionnaires sur l'*Amphitrite;* c'est le premier vaisseau de notre nation qui soit venu à la Chine. L'Empereur qui étoit en Tartarie à la chasse, apprit avec joie l'arrivée de ce père. Il envoya trois personnes de sa cour à Canton pour le recevoir, et pour le conduire à Pekin. Les présens qu'il apporta lui furent très-agréables, et en sa considération il exempta l'Amphitrite de ce qu'il devoit payer, soit pour les marchandises, soit pour les droits de mesurage. Les mandarins de leur côté firent de grands honneurs à M. le chevalier de la Rocque, comme étant officier du Roi : ils lui préparèrent un hôtel, lui permirent d'aller par la ville de Canton, accompagné de six de ses gardes. Les envoyés de l'Empereur le visitèrent en cérémonie. Ils firent aussi beaucoup d'honneurs à MM. les directeurs de la Compagnie de la Chine. Les grands mandarins de la province, ayant à leur tête le vice-roi, les invitèrent à un magnifique festin. Enfin tout ce qui se peut faire pour l'honneur, la satisfaction et l'avantage de ces Messieurs, le père Bouvet à Canton et nous à Pekin, nous tâchâmes de le leur procurer. Mais à la Chine, où les étrangers sont toujours regardés aveo défiance, il n'est pas aisé d'obtenir tout ce que l'on souhaiteroit. Le principal est que nous y fassions connoitre Jésus-Christ selon le devoir de notre vocation. C'est à quoi travaillent avec un grand zèle les nouveaux Missionnaires que

le père Bouvet a amenés, les uns à la cour où ils ont été appelés par l'ordre de l'Empereur, et les autres dans les provinces. J'aurai l'honneur de vous en entretenir dans une autre lettre, celle-ci n'étant déjà que trop longue. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du père de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Londres, le 15 janvier 1704.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

PAR le lieu d'où j'ai l'honneur de vous écrire, vous connoîtrez que je suis revenu de la Chine en Europe sur un vaisseau anglais. J'espérois être moi-même porteur de la première lettre que je vous ai écrite pendant le voyage, qui a duré six ou sept mois; mais je vois bien que je serai encore ici quelque temps avant de pouvoir passer en France. Ainsi je vous l'enverrai par la première occasion, et je me contenterai cependant de vous rendre compte, par une seconde lettre, des choses dont il est autant et plus nécessaire que vous soyez instruit, que de celles dont j'ai pris la liberté de vous parler dans la première.

Je commence par un récit fidèle des petits services que Dieu nous a fait la grâce de rendre aux Missionnaires ecclésiastiques, et à ceux des différens ordres religieux qui sont en ce pays-là, ou pour les aider à y faire des établissemens, ou pour les délivrer

délivrer des persécutions que l'ennemi du genre humain excitoit contre eux en diverses provinces de l'Empire. Je ne dirai rien que sur les lettres que les Missionnaires m'ont fait l'honneur de m'écrire, ou sur celles qu'ils ont écrites à d'autres Missionnaires, qui me les ont communiquées.

Quoique l'exercice de la religion chrétienne fût toléré à la Chine, depuis la fameuse persécution d'*Yam-quam-sien*, ce grand ennemi du nom chrétien, les Missionnaires ne laissoient pas de se trouver souvent dans de grands embarras, soit pour pénétrer dans les provinces de l'Empire, soit pour y exercer leurs fonctions. On ne pouvoit alors y entrer librement que par la seule ville de Macao, dont les Portugais sont en possession depuis plus d'un siècle; mais il falloit avoir leur agrément, qu'ils n'accordoient pas volontiers aux étrangers. Si l'on prenoit une autre route, on s'exposoit aux insultes des mandarins, qui maltraitoient les Missionnaires, et les obligeoient à se retirer. Mais depuis que l'Empereur a pris la résolution d'ouvrir ses ports, et de permettre aux étrangers de faire commerce dans ses états, des Missionnaires de différens ordres et de toutes sortes de nations se sont servis d'une conjoncture si favorable pour venir à la Chine, et pour y faire divers établissemens.

Comme dans une moisson si abondante il ne peut y avoir un trop grand nombre de bons ouvriers, nous avons eu de la joie de l'arrivée de ces hommes apostoliques; nous les avons reçus comme nos frères, et nous leur avons rendu tous les services qui dépendoient de nous, soit en appuyant, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, leurs divers établissemens, soit en faisant cesser les avanies et les persécutions que quelques mandarins intéressés ou peu affectionnés leur suscitoient. Quoique nous ayons toujours gardé cette conduite, on ne nous a pas rendu en

Europe toute la justice que nous avions sujet d'attendre; et lorsque j'arrivai en France en 1700, je fus étrangement surpris d'apprendre qu'on nous y faisoit passer pour des gens qui se déclaroient contre les autres Missionnaires, et qui ne cherchoient qu'à renverser leurs églises et qu'à s'opposer à leurs établissemens.

En vérité, pour avoir de nous de pareilles pensées, il faut qu'on nous croie bien perdus d'honneur et de conscience; et pour les vouloir inspirer à d'autres, sans s'être bien instruit auparavant de notre conduite, il faut bien avoir oublié toutes les lois de la justice et de la charité. Pouvons-nous ignorer que de troubler ainsi dans leur ministère des hommes pleins de zèle et de bonnes intentions, ce seroit s'attaquer à Dieu même, et attirer sur nos personnes et sur notre travail les foudroyantes malédictions de son prophète : *Malheur à vous, qui dans vos vues ne regardez pas qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu, et qui ne considérez pas que ces âmes sont l'ouvrage de ses mains? Et opus Dei non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis* (Is. 5).

De plus, oserions-nous jamais nous flatter de pouvoir suffire seuls à convertir toute la Chine? Nous ne le prétendons pas assurément. Ainsi, plus nous verrons de compagnons de nos travaux, plus nous aurons toujours de consolation et de joie. Nous écririons encore volontiers, comme saint François-Xavier, dans toutes les universités de l'Europe, pour exhorter les personnes zélées à venir à notre secours. Voilà nos véritables sentimens : Dieu le sait, et nous osons le dire, que jamais notre conduite ne les a démentis. En voici quelques exemples.

Les pères Franciscains de Manille furent les premiers qui nous donnèrent lieu de faire connoître ces maximes. Ayant résolu de s'établir à Ngankin, dont la situation est charmante, et qui a un vice-roi

particulier, quoique cette ville ne soit éloignée de Nankin, capitale de la province, que de cinq journées, ils me firent l'honneur de me communiquer leur dessein à Canton, où j'étois avec le père le Comte. M. l'évêque d'Argolis, qui demeuroit chez ces pères, se joignant à eux, me pria instamment de m'intéresser dans cette affaire, et de les servir auprès des mandarins. J'écrivis au père Gerbillon, qui m'envoya, peu de temps après, des lettres de recommandation pour les officiers dont dépendoit cet établissement. Je les mis entre les mains du révérend père de San-Pasqual, supérieur de ces pères, et Missionnaire d'un mérite fort distingué. Il présenta ces lettres aux mandarins de Ngankin, qui lui accordèrent tout ce qu'il leur demanda.

Ce fut aussi à peu près en ce temps-là, que nous tâchâmes de marquer au révérend père de Leonissa, qui est aujourd'hui évêque de Beryte, combien nous étions sensibles à l'amitié dont il nous honoroit. Don Grégoire Lopez, évêque de Basilée, suivant les pouvoirs qu'il avoit reçus du saint Siége, l'avoit nommé avant sa mort vicaire apostolique de Kiamnam, de Pecheli, et des autres provinces septentrionales de la Chine, et lui avoit laissé sa maison de Nankin qu'il avoit achetée peu de temps avant son décès. Il trouvoit de la difficulté à s'en mettre en possession, parce que cette maison joignant la salle de l'audience d'un des premiers seigneurs de la cour, il eut peur que ce mandarin ne formât quelque opposition, ou ne fit naître quelque incident pour l'empêcher d'occuper cette maison, et d'y établir une église. Il nous témoigna sa peine, et dès ce moment les pères Gerbillon et Bouvet engagèrent leurs amis à écrire à ce seigneur; ce qu'ils firent d'une manière si obligeante, que le mandarin, bien loin de faire de la peine au père de Leonissa, reçut sa visite et la lui rendit ensuite, en lui faisant deux sortes de

pour chaque province de la Chine. Plusieurs de ces Messieurs s'adressèrent à nous; ils nous représentèrent l'obligation où ils se trouvoient d'obéir au saint Siége, et les difficultés insurmontables qu'ils alloient trouver dans leurs provinces, où il n'y avoit ni Chrétiens, ni églises, ni Missionnaires, s'ils n'étoient appuyés par quelque recommandation de la cour. La conjoncture étoit délicate, et ce n'étoit pas une petite entreprise que de vouloir s'établir en même temps en tant de lieux différens: car il étoit à craindre que dans un empire où la défiance et les soupçons sont comme l'âme du gouvernement, on ne fût frappé de tant de nouveaux établissemens, qui se feroient tout à coup dans des provinces où les Européens n'avoient aucune habitude. Cependant comme le saint Siége parloit, nous crûmes qu'il falloit agir, et que le temps étoit venu d'ouvrir des portes plus vastes à la prédication de l'évangile.

Le père Gerbillon, supérieur de notre mission, se chargea de cette entreprise. Il commença par M. l'évêque d'Argolis, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Pekin. Comme ce prélat avoit formé le dessein de s'établir sur les frontières du Pecheli et de Canton, qui dépendoient de lui, afin de se trouver comme au centre de son diocèse, et de pourvoir à tout, le père Gerbillon écrivit en sa faveur au vice-roi de Canton. M. d'Argolis, protégé de ce grand mandarin, acheta une maison à Lintein, ville du second ordre, et s'en mit en possession. Quelques gens de lettres en murmurèrent, et présentèrent une requête contre lui. *La loi que prêchent ces Missionnaires est bonne*, disoient-ils; *mais comme ce sont des étrangers, il est à craindre qu'ils ne causent un jour quelque révolte*. Le père Gerbillon averti des démarches de ces lettrés, redoubla ses recommandations auprès du vice-roi, qui leur imposa silence. Je n'ai pas la lettre que ce prélat écrivit au père

Gerbillon, pour le remercier d'avoir si heureusement terminé cette affaire; mais j'ai celle de son grand-vicaire, le révérend père Antoine de Frusionne, italien et religieux de saint François: « Je » vous rends mille grâces, dit-il, pour Monsei- » gneur et pour moi, des bons offices que vous nous » avez rendus; la prière que je vous fais, est que » vous me donniez quelque moyen de vous mar- » quer ma reconnoissance, et de faire connoître à tout » le monde les grandes obligations que je vous ai. » Il y a long-temps, mon très-cher père, que je » vous connois de réputation. Avant que de venir » à la Chine, je savois que vous êtes plein de cha- » rité, et que vous faites plaisir à tous les Mission- » naires sans acception de personne. Qui est-ce » qui n'en est pas à présent persuadé? Vos adver- » saires mêmes sont obligés de le reconnoître, de » l'avouer et de l'écrire à votre louange, et d'avoir » de l'estime pour vous. »

M. l'évêque de Pekin travaille maintenant à faire une nouvelle église à Tong-Cham-fou, en la même province de Canton, où il veut établir quatre religieux de son ordre, qui sont arrivés depuis peu d'Italie. Cette ville avoit toujours paru avoir un grand éloignement pour les prédicateurs de l'évangile; mais le vice-roi, à notre prière, ayant disposé les esprits à les recevoir, les mandarins, auparavant si difficiles et si fâcheux, se sont adoucis, et s'emploient aujourd'hui eux-mêmes à trouver une maison où M. l'Evêque puisse demeurer commodément.

Le père Gerbillon ne servit pas moins efficacement M. le Blanc dans son établissement d'Yunnan, comme il paroît par la lettre qu'il lui écrivit en ce temps-là, et qui est datée du 3 mars 1702. Mais il s'intéressa encore plus fortement pour M. l'évêque de Rosalie, que le saint Siége avoit nommé vicaire

apostolique de la province de Sou-tchoüen. Il y employa le crédit du propre fils du vice-roi, et avertit ce prélat de ce qu'il venoit de ménager, pour lui faciliter l'entrée dans son vicariat. M. l'évêque de Rosalie l'en remercia; mais au lieu d'aller à Sou-tchoüen, il résolut de passer en Europe et de se rendre promptement à Rome. Avant son départ, il envoya dans cette grande province quatre Missionnaires en sa place. C'étoient MM. Basset, de la Baluère, Appiani et Mulener. Ils furent près d'un an à s'y rendre. MM. Appiani et Mulener s'arrêtèrent à Tcon-pin, à l'entrée de la province, dans le dessein d'y faire un établissement. Les peines qu'on leur fit en cette ville en causèrent de plus grandes à M. Basset, quand il arriva dans la capitale nommée *Tchin-tou*. Les mandarins, déjà prévenus contre les Missionnaires, refusèrent sa visite et l'empêchèrent de prendre possession d'une maison qu'il avoit achetée. Il ne put se prévaloir de la protection du vice-roi, parce que ce magistrat étoit parti depuis quelques mois pour apaiser une sédition sur les frontières de Sou-tchoüen. Il voulut entrer en négociation avec les mandarins de Tchin-tou. Il leur représenta que l'Empereur ayant autorisé la religion chrétienne dans l'Empire par un édit public, et que le tribunal des rites ayant depuis ce temps-là donné un arrêt en faveur de la nouvelle église de Nien-tcheou, ils ne devoient pas s'opposer au dessein qu'il avoit de s'établir dans la ville capitale de Sou-tchoüen. *Il est vrai*, répondirent-ils, *que l'Empereur a donné un édit favorable à la religion chrétienne; mais comme il ne regarde que les anciennes églises, on ne peut s'en prévaloir pour en bâtir de nouvelles. Pour l'affaire de Nin-tcheou, apportez-nous un arrêt semblable à celui que le tribunal des rites a porté en faveur de cette nouvelle église, et nous vous accorderons ce que vous nous demandez.*

Le vice-roi trouva à son retour à Tchin-tou, les mandarins engagés dans cette affaire; ce qui l'empêcha de recevoir la visite de M. Basset : et quand ce Missionnaire parla des recommandations qu'on avoit envoyées de la cour l'année précédente en sa faveur, les officiers du vice-roi lui répondirent que leur maître ne s'en souvenoit plus, et qu'il ne falloit pas s'en étonner, dans le grand accablement d'affaires qu'il avoit eues depuis ce temps-là. Ces mauvais succès nous affligèrent sensiblement. M. Basset, qui nous les apprit, pria le père Gerbillon de lui envoyer une nouvelle recommandation, *afin*, dit-il, *que la première grâce que vous nous avez faite, ne soit pas inutile. J'espère*, ajoute-t-il, *que Dieu ne permettra pas, qu'après être venus de si loin, nous soyons obligés de nous en retourner, et que V. R. qui a tant de zèle pour sa gloire, l'empêchera, si elle peut, comme nous l'en prions, M. de la Baluère et moi.*

J'étois de retour de France à Pekin, quand on y reçut cette lettre, qui est du 3 juillet 1702. Et quoique les conjonctures ne fussent pas trop favorables, nous résolûmes d'employer tous nos amis pour appuyer les établissemens de M. Basset et de ses confrères. Nous priâmes les seigneurs qui nous font l'honneur de nous protéger, d'écrire au vice-roi de Sou-tchoüen; ce qu'ils firent fort obligeamment, en joignant à leur lettre la dernière déclaration du tribunal des rites, en faveur de l'église de Nimpo, afin de convaincre les officiers de Sou-tchoüen, qu'il n'y avoit aucun danger pour eux de permettre aux prédicateurs de l'évangile de bâtir des églises dans leur province.

Je ne parle point ici de la paix que nous avons procurée aux pères Augustins, en les délivrant d'une persécution qu'ils ont soutenue pendant cinq ans, pour la conservation de leur église de Vou-tcheou en la province de Quang-si, ni de ce que nous avons

fait en faveur de M. Quety, très-vertueux ecclésiastique des Missions étrangères, et de plusieurs autres Missionnaires qui ont eu recours à nous, parce que cela m'engageroit dans un trop grand détail. Tout ce que je puis dire, c'est que nous avons agi pour eux avec la même ardeur, que nous aurions pu faire pour nous-mêmes, sans avoir d'autres vues que de leur faire plaisir, et de procurer la plus grande gloire de Dieu. Aussi recevons-nous de la plupart de ces hommes apostoliques, des marques d'une affection sincère. Si nous sommes dans la tribulation, ils nous consolent; si Dieu répand quelque bénédiction sur nos travaux, ils s'en réjouissent avec nous; si l'on nous calomnie, ils confondent nos ennemis par le témoignage qu'ils rendent à la vérité, comme ils firent dans l'affaire de Nien-tcheou.

On avoit affecté de répandre à Paris, que les Jésuites avoient renversé cinq églises de M. l'évêque de Rosalie, et qu'ils avoient fait maltraiter ce prélat si distingué par sa naissance et par son zèle. Rien n'étoit plus mal concerté que ce bruit. Les Missionnaires de la Chine qui l'apprirent, en furent scandalisés. Voici comme en parle le révérend père Basile, religieux de l'ordre de saint François, et vicaire apostolique de la province de Chen-si, dans la lettre qu'il m'écrivit le 21 d'octobre 1701. « Bon Dieu! » quelle imposture, que cette nouvelle qu'on a » répandue de M. de Lyonne, battu et maltraité à » Nien-tcheou, et de cinq églises renversées par » ordre des mandarins! J'ai cru d'abord qu'on me » parloit d'une ville de Hongrie, appelée *Cinq-* » *Eglises*. Ne songeons qu'à nous rendre dignes de » notre vocation, mon cher père, et alors l'impos- » ture, le mensonge et la calomnie dont on veut » nous noircir, ne serviront qu'à faire éclater da- » vantage notre gloire.

» Je me réjouis avec vous, me dit-il dans une

» autre lettre, et je vous félicite de tout mon cœur,
» de ce que les secours qu'attendoient vos pères,
» qui servent Dieu avec tant de zèle dans cette
» mission, et qui travaillent à sa gloire non-seulement
» par eux-mêmes, mais par autant de bras qu'ils
» aident et protégent de Missionnaires, soient heu-
» reusement arrivés, malgré les dangers presque
» continuels de naufrages où vous vous êtes trouvés.»

M. l'évêque de Pekin étoit dans les mêmes sentimens. Voici ce qu'il écrivit au père Gerbillon, à mon retour d'Europe, dans sa lettre du 30 septembre 1701. « J'ai une vraie joie de l'heureuse arrivée du
» père de Fontaney, et des huit Missionnaires qu'il
» amène. Que le Dieu de miséricorde soit béni, qui
» donne à mon âme une si grande consolation. Je
» vous prie de me faire savoir leurs noms européens
» et chinois, afin que je les puisse envoyer à la sacrée
» Congrégation, et lui mander l'agréable nouvelle
» de leur arrivée. Je suis sûr qu'elle l'apprendra avec
» beaucoup de joie. La grâce que je demande main-
» tenant à Dieu, c'est qu'il nous envoie des Jésuites
» français en grand nombre; j'espère qu'il nous ac-
» cordera cette faveur.»

Le révérend père Alcala, religieux de l'ordre de saint Dominique, et vicaire apostolique de la province de Tche-kiam, nous écrivit en ce temps-là à peu près de la même manière, dans sa lettre du 18 octobre 1701 adressée au père Gerbillon, qui lui avoit écrit pour le remercier du bon accueil qu'il avoit fait à Lan-ki aux pères de Broissia et Gollet.

« J'ai bien plus de raison, dit-il dans cette lettre,
» aussi bien que tous les autres Missionnaires, de
» vous remercier vous-même, de ce que vous les
» assistez tous dans les embarras où ils se trouvent au
» milieu de tant d'infidèles, vous servant comme un
» autre Joseph de la faveur que Dieu vous donne
» auprès de l'Empereur, pour l'utilité de cette mis-

» sion et de ses ministres. J'en suis très-bien informé,
» et c'est pour cette raison, que j'ai eu toujours
» beaucoup d'estime et de vénération pour V. R. »

J'ajouterai à ces témoignages, ce que M. le Nonce me fit l'honneur de me déclarer à Paris, il y a trois ans, par ordre de la sacrée Congrégation de la foi. Sans doute vous vous en souvenez encore, mon révérend père. « La sacrée Congrégation, me dit-il,
» ayant appris, par les lettres qu'elle a reçues des
» Evêques et des Vicaires apostoliques, et de plu-
» sieurs Missionnaires de la Chine, avec quel zèle
» les Jésuites français se sont employés, depuis qu'ils
» sont dans cette mission, à soutenir la religion, et
» à rendre aux autres Missionnaires tous les services
» que la bienveillance de l'Empereur les a mis en
» état de leur rendre, a cru devoir donner à ces
» pères un témoignage authentique de la satisfaction
» qu'elle a de leur conduite.

» Ainsi, dans une lettre signée par M. le cardinal
» Barberin, préfet de la sacrée Congrégation, et par
» *Monsignor* Fabroni, secrétaire de la même Con-
» grégation, elle me charge de vous remercier de
» sa part, de vous témoigner combien elle est sen-
» sible à tout ce que vous, et les autres Jésuites vos
» compagnons, avez fait dans ce vaste Empire pour
» le bien de la religion, et pour soutenir dans leurs
» fonctions tous ceux qui y travaillent; et de vous
» assurer que dans toutes les occasions qui se pré-
» senteront, elle vous donnera des marques de sa
» protection et de sa bienveillance. »

Si c'est une grande consolation pour nous, mon révérend père, de voir que les Missionnaires de tous les ordres et de toutes les nations, qui travaillent avec nous dans cette pénible mission, nous rendent justice, je vous avoue que ce n'est pas sans peine et sans qu'il nous en coûte beaucoup, que nous obtenons les recommandations qu'on nous demande,

surtout quand nous sommes obligés de nous adresser aux premiers ministres, aux présidens des tribunaux, et aux seigneurs les plus considérables de la cour. Pour en être convaincu, il ne faut qu'être instruit du cérémonial de ce pays : outre qu'il faut attendre long-temps les momens favorables, et prendre bien des précautions pour ne pas se rendre importun, on ne se présente jamais devant une personne de considération pour lui demander une grâce, sans lui faire un présent. C'est une coutume générale, dont les étrangers comme nous ne se peuvent absolument dispenser.

Mais ce qui nous donne le plus d'accès et de crédit auprès des premiers officiers de l'Empire, c'est la bienveillance dont l'Empereur continue de nous honorer, et dont nous tâchons de nous rendre dignes par les services que nous lui rendons. Car quoique ce prince ne paroisse plus avoir le même empressement que les années passées pour les mathématiques, et pour les autres sciences de l'Europe où il s'est rendu fort habile, nous sommes cependant obligés de nous rendre souvent au palais, parce que ce prince a toujours quelques questions à nous proposer. Il occupe jour et nuit dans des exercices de charité, les frères Frapperie, Baudin et de Rodes, qui sont habiles dans la guérison des plaies et dans la préparation des remèdes, les envoyant visiter les officiers de sa maison, et les personnes les plus considérables de Pekin quand elles sont malades ; et il est si content de leurs services, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'Empire, qu'il n'en mène toujours quelqu'un avec lui. Ce grand prince a aussi fort goûté le père Jartoux, et le frère Brocard. Ils vont tous les jours au palais, par un ordre exprès de Sa Majesté. Le premier est très-habile dans la science des analyses, l'algèbre, les mécaniques et la théorie des horloges ; et le second

travaille avec beaucoup d'art, à divers ouvrages qui plaisent à l'Empereur. Quelque occupés qu'ils soient au service du prince, ils ne laissent pas d'avoir le temps d'annoncer Jésus-Christ, et de le faire connoître aux officiers du palais qui ont ordre de traiter avec eux.

Au reste, mon révérend père, il ne faut pas juger du séjour de cette cour par ce qui se passe en France, et dans les autres cours de l'Europe, où l'on peut entrer en société avec les savans, et avec les personnes les plus distinguées par leurs emplois et par leur naissance. Dans le palais de Pekin, on n'a pas le même avantage. Quand nous y allons, nous sommes renfermés dans un appartement qui touche à la vérité à celui de l'Empereur, ce qui est une faveur extraordinaire, et la marque d'une grande confiance; mais comme cet appartement est fort éloigné du lieu où les grands de l'Empire s'assemblent, nous n'avons aucun commerce avec eux, et nous ne pouvons parler qu'à quelques eunuques, ou à quelques gentilshommes de la chambre. Nous passons tout le jour dans cet appartement, et nous n'en sortons fort souvent que bien avant dans la nuit, fort las et fort fatigués. Nous aurions assurément bien de la peine à soutenir une vie aussi gênante que celle-là, et aussi peu conforme en apparence à l'esprit des Missionnaires, si la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageoit. Mais les accès faciles que nous avons par-là auprès du prince, et qui donnent un grand crédit à notre sainte religion, et font que les mandarins honorent et protégent les Missionnaires, nous dédommagent de toutes nos peines.

Je n'ajouterai rien ici, mon révérend père, à ce que je vous ai mandé dans ma première lettre de notre mission de Pekin, si ce n'est que sur le frontispice de la belle église que nous venons de bâtir dans la première enceinte du palais, à la vue de tout

l'Empire, on voit gravées en gros caractères d'or ces lettres chinoises : *Tien-tchu tung-tchi Kien. Cœli Domini templum mandato Imperatoris erectum.* (Temple du Seigneur du ciel bâti par ordre de l'Empereur). C'est un des plus beaux ouvrages qui soient à Pekin : nous n'y avons rien épargné de ce qui pouvoit piquer la curiosité chinoise, et y attirer les mandarins et les personnes les plus considérables de l'Empire, afin d'avoir occasion de leur parler de Dieu et de les instruire de nos mystères. Quoique cette église ne fût pas encore entièrement achevée quand je partis de Pekin, cependant le prince héritier, les deux frères de l'Empereur, les princes leurs enfans, et les plus grands seigneurs de la cour, étoient déjà venus la voir plusieurs fois. Les mandarins qu'on envoie dans les provinces, attirés par la même curiosité, y viennent aussi, et y prennent des sentimens favorables à la religion, dont nous ressentons les effets quand ils sont dans leurs gouvernemens. Ce que fit il y a quelques mois le vice-roi de Canton, homme savant, mais zélé, au-delà de ce qu'on peut imaginer, pour les coutumes du pays et pour l'observation des lois, en est une preuve. Le peuple croyant profiter de cette disposition, lui fit des plaintes de ce qu'un de nos Missionnaires bâtissoit deux églises trop exhaussées, l'une à Canton même, et l'autre à quatre lieues de là, dans la fameuse bourgade de Fochan, qui ne le cède en rien à Canton, ni pour les richesses, ni pour la multitude du peuple. Ils demandoient qu'on les abattît, ou du moins qu'on les abaissât. *Voilà l'Empereur,* leur répondit le vice-roi, *qui permet d'en élever une plus haute dans son palais; quelle témérité seroit-ce de toucher à celle-ci?* Nous avons dessein de rendre cette église la plus magnifique que nous pourrons, afin qu'elle réponde à la majesté du lieu où il a plu à la Providence de la placer, et d'autoriser

celles qu'on voudra faire dans les provinces à la plus grande gloire de Dieu. Le Roi y a envoyé par l'*Amphitrite* une argenterie complète et de riches ornemens. Les mandarins du palais qui les virent à notre arrivée, et les Chrétiens à qui nous les montrâmes, en furent charmés. Il ne nous manque plus que dix ou douze grands tableaux pour orner le fond, et les deux côtés de l'église.

On travaille présentement à faire divers établissemens dans les provinces, pour y placer nos compagnons, tant ceux que le père Bouvet et moi avons amenés à la Chine sur l'Amphitrite, que ceux qui y sont venus par la voie des Indes. On a jeté les yeux sur les provinces de Kiam-Si, de Hou-qouam et de Tche-kiam, comme celles où l'on peut faire de plus grands fruits, et gagner plus d'âmes à Jésus-Christ.

Nos pères Portugais, qui ont trop peu de Missionnaires pour desservir les églises qu'ils ont fondées en diverses provinces de cet Empire, nous ont priés de leur envoyer les pères de Premare et Barborier, dont vous connoissez la vertu et la capacité. Le père de Premare est allé à Kien-tchang, et le père Barborier à Ting-tcheou. C'est une ville du premier ordre, enfoncée dans les montagnes qui séparent la province de Fo-Kien de celle de Kiam-Si. En moins de quatre mois, le père Barborier a baptisé près de deux cents personnes. Il convertit une famille que le démon infestoit depuis long-temps. Les bonzes avoient fait plusieurs fois tous leurs efforts pour chasser le malin esprit; mais ce ne fut qu'après avoir invité les Chrétiens à venir en cette maison réciter les prières de l'Eglise, qu'elle en fut délivrée. Il alla annoncer Jésus-Christ à deux villes qui n'avoient jamais vu de Missionnaires. On refusa de l'écouter dans la première; mais dans la seconde, nommée *Youn-tcheou*, il gagna en sept jours quatorze

torze personnes à Jésus-Christ. Il passa de là dans un village voisin, où cinquante catéchumènes reçurent le baptême. « Je vis le moment, dit-il, que » tout le village se convertissoit; car ils accouroient » tous en foule pour entendre la parole de Dieu, » lorsque leur ferveur se rallentit tout d'un coup » par l'imposture d'un homme qui se mit à décrier » nos mystères. Ce malheureux publioit que les » Chrétiens faisoient bouillir dans une chaudière les » intestins d'un homme mort, pour en exprimer une » huile détestable, dont ils se servoient dans les cé- » rémonies du baptême. Il soutenoit impudemment » un si grand mensonge, assurant qu'il l'avoit vu » de ses propres yeux à Manille, où il avoit demeuré » trois ans. On ne sauroit croire, ajoute le père » Barborier, l'impression que firent ces discours ex- » travagans sur tout le peuple, qui étoit prêt à re- » noncer au paganisme. J'eus beau me récrier, et » faire voir dans nos livres et dans nos catéchismes » imprimés l'imposture de ce fourbe, je ne pus les » désabuser. C'est dans ces rencontres qu'un Mis- » sionnaire a besoin de soutien pour se consoler, » et pour se conformer aveuglément aux ordres de » la Providence. » Ce zélé Missionnaire visita ensuite les villes de Chang-han et d'Youn-ting, et les bourgades qui en dépendent. Ce fut dans une de ces courses apostoliques, qu'il éprouva combien il est avantageux de communiquer aux idolâtres les livres de notre sainte loi. « Je faisois mission, dit-il, dans » un village où je me trouvai avec un vieillard âgé » de quatre-vingt-quatre ans. Il avoit la réputation » d'homme savant dans les lettres chinoises, ayant » reçu le grade de bachelier dès l'âge de dix-huit » ans. Comme il étoit sourd, il ne m'entendoit pas » d'abord; peut-être aussi parce que je ne parlois » pas assez bien la langue. Un bachelier chrétien qui » m'accompagnoit lui ayant dit de ma part, qu'étant

» dans un âge si avancé, il n'étoit pas éloigné d'aller dans un autre monde commencer une vie nouvelle, qui ne finiroit jamais: *Comment*, répondit-il avec un feu qui n'est pas ordinaire aux personnes de son âge, *quand un homme meurt, tout ne meurt-il pas avec lui? Son âme périt aussi bien que son corps; et après cette vie, il n'y a plus rien à attendre.* Le bachelier tâcha de le détromper; mais voyant que la dispute s'échauffoit entr'eux, et rendoit le vieillard plus opiniâtre, je les interrompis, et je donnai au vieillard quelques livres de notre sainte religion. La lecture de ces livres fit tant d'impression sur son esprit, Dieu l'éclairant peu à peu, qu'il reconnut enfin la vérité de notre religion, l'embrassa, demanda le baptême, et devint un fervent chrétien. Il publioit ensuite partout que les livres chinois, même ceux de Confucius, ne méritoient pas d'être mis en parallèle avec les livres de notre religion; que ceux-ci étoient bien plus clairs, et d'une doctrine plus solide et mieux prouvée; que quiconque ne reconnoissoit pas Dieu, ou refusoit d'embrasser sa loi, après les avoir lus, ne méritoit pas le nom d'homme (*pouchsgrin*); c'est l'expression dont il se servoit. »

Pendant que le père Barborier travailloit dans les missions portugaises, le père de Broissia eut ordre de faire les nouveaux établissemens que nous avions projetés. Il parcourut la province de Kiang-Si, et jeta les yeux sur Vou-tcheou, Jao-tcheou, et Kiou-kiang, trois villes assez peuplées, et du premier ordre. Il y acheta quelques maisons, et y établit les père Fouquet, d'Entrecolles et Domenge, pour y fonder de nouvelles églises.

Le père Fouquet trouva quelques Chrétiens à Voutcheou, dont il augmenta le nombre pendant le peu de temps qu'il y demeura: car il fut obligé de

prendre soin de l'église de Nan-tchan, capitale de la province. En voici l'occasion. M. Maigrot, évêque de Conon, et vicaire apostolique de la province de Fou-kien, et M. de Lyonne, évêque de Rosalie, ayant porté leurs plaintes à Rome contre les Jésuites, sur les honneurs que les Chinois rendent à la Chine à Confucius et aux morts, les évêques de Nankin, de Macao, d'Ascalon et d'Andreville, qui n'étoient pas de leur sentiment, se crurent obligés d'envoyer des députés en Europe, pour instruire le Pape et la Congrégation du saint Office, qui étoit chargée de l'examen de cette affaire. On choisit, pour cette importante commission, le père François Noël, ancien missionnaire de la province de Kiang-Si, et le père Gaspard Castner, qui avoit soin de l'église de Fochan, tous deux habiles dans la langue et dans les autres coutumes de la Chine. Ce ne fut pas sans douleur que le père Noël se vit obligé de quitter sa chère mission de Nan-tchan; il en chargea le père Fouquet, qui n'en étoit éloigné que de vingt lieues, jusqu'à ce que les pères Portugais eussent la commodité d'y envoyer quelques-uns de leurs Missionnaires.

Le père de Broissia ayant fait, dans la province de Kiang-Si, les établissemens dont j'ai parlé, il passa, au mois de juillet de l'année 1701, avec le père Gollet, en celle de Tche-kiam, dans le dessein de fonder une nouvelle église à Nimpo. Comme le peuple de cette ville a la réputation d'être fort superstitieux et fort porté au culte des idoles, et qu'on prévoyoit de grandes difficultés dans le succès de cet établissement, on avoit pris du côté de la cour toutes les précautions nécessaires pour se rendre favorables les mandarins de Nimpo. En effet, le gouverneur et les autres premiers officiers de la ville reçurent nos deux Missionnaires avec honneur; ils leur rendirent leurs visites, et leur permirent

d'acheter une maison dans le quartier qu'ils jugeroient le plus propre à exercer les fonctions de leur ministère. Les pères n'en ayant point trouvé qu'à un prix excessif, achetèrent un emplacement, et commencèrent à y faire bâtir quelques chambres avec une petite église.

Ces commencemens si heureux n'eurent pas de suite, parce que les trois mandarins, sur lesquels ils avoient le plus lieu de compter, leur manquèrent tout à coup. Le premier fut disgracié, et perdit sa charge; le second fut obligé d'aller en son pays, selon la coutume de la Chine, pleurer la mort de sa mère; et le troisième fut élevé par l'Empereur à une plus haute dignité; de sorte que nos deux Missionnaires se trouvèrent à Nimpo sans appui et sans protection. Ils ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir; les nouveaux mandarins commencèrent par leur demander si l'Empereur étoit informé de leur entrée à la Chine, et de leur demeure à Nimpo. Les pères leur répondirent, qu'étant venus avec le père Bouvet, l'Empereur leur avoit permis de s'établir par tout son Empire, et qu'ils avoient choisi Nimpo pour m'y recevoir à mon retour d'Europe, où j'étois allé par l'ordre exprès de l'Empereur. Le *Tsonto* parut content de cette réponse; mais le vice-roi, qui étoit un philosophe, c'est-à-dire, un de ces mandarins austères, qui s'en tiennent à la lettre de la loi, et qui la font observer à la rigueur, fut d'un sentiment contraire. Il ne fut point touché de toutes les raisons que les pères lui apportèrent; ce fut en vain qu'ils lui représentèrent que l'Empereur avoit fait un édit en faveur de la religion chrétienne, et qu'il protégeoit les Missionnaires. *Ce grand prince veut bien*, lui dirent-ils, *que nous fassions de nouveaux établissemens dans les provinces : le tribunal des rites ne le défend pas ; il vient tout récemment de confirmer celui de l'église de* Nien-tcheou, *et*

ainsi vous ne devez pas trouver mauvais que nous soyons venus nous établir à Nimpo, *pour y faire connoître le véritable Dieu, et y prêcher l'évangile. J'avoue que l'édit de l'Empereur, dont vous me parlez,* repartit ce magistrat, *ne défend pas de faire de nouvelles églises, mais il ne les permet pas non plus. Le tribunal des rites a confirmé l'église de* Nien-tcheou, *mais cette confirmation ne regarde point* Nimpo; *ainsi je veux consulter ce tribunal sur votre établissement, et lui envoyer les informations que j'ai faites.*

La réponse du vice-roi alarma nos deux Missionnaires, qui savoient que si le tribunal des rites venoit une seule fois à prononcer contre un de nos établissemens, tous les vice-rois des provinces et les gouverneurs des villes ne manqueroient pas de se prévaloir de cette décision, pour former des oppositions à tous les établissemens qu'on voudroit faire dans la suite. J'étois à Pekin quand nous apprîmes cette triste nouvelle. Nous connoissions mieux que personne ce qu'on devoit craindre d'une semblable résolution. Nous crûmes qu'il ne falloit rien négliger pour nous rendre favorable le tribunal des rites, dans une conjoncture si délicate. Le père Gerbillon alla voir le premier président de ce tribunal, qui lui étoit affectionné, et l'engagea à être favorable à notre sainte religion. La manière dont ce mandarin le reçut, le remplit d'une espérance qui ne fut pas vaine : car peu de jours après le tribunal des rites fit la réponse suivante au vice-roi de Tche-kiam, et aux autres mandarins, qui l'avoient consulté sur notre établissement de Nimpo.

« Vous citez le dernier édit de l'Empereur, et
» vous dites que cet édit ordonne bien de conserver
» les églises qu'on avoit déjà bâties au Seigneur du
» ciel, mais qu'il ne parle point d'aucune permis-
» sion d'en faire de nouvelles : sur quoi vous

» demandez s'il faut permettre celle qu'on a faite à » Nimpo. Vous citez encore une réponse de ce tri- » bunal, par laquelle nous avons dit qu'il falloit » laisser en paix l'européen *Leong-hon-gin* (1) qui » avoit acheté une maison à Nien-tcheou; et vous de- » mandez s'il faut traiter de la même manière les » deux autres Européens qui viennent d'acheter » une maison à Nimpo. Voici ce que nous répon- » dons à vos demandes. L'édit de l'Empereur, que » vous citez vous-même, dit clairement que les pères » européens sont des hommes d'une vertu reconnue, » qu'ils ne font tort ni déplaisir à personne, et qu'ils » ont rendu des services considérables à l'état. Si » l'on permet aux bonzes et aux lamas de s'établir à » la Chine, et d'y faire des maisons, quelle raison » y a-t-il de refuser aux pères européens la même » permission? L'édit finit en ordonnant que l'on con- » serve toutes les églises qu'ils possédoient alors, » et que personne ne les y trouble. Suivant donc cet » édit, auquel nous obéissons en tout avec une en- » tière et parfaite soumission, nous voulons que » l'église faite par les pères européens à Nimpo » leur soit conservée, et qu'ils puissent y demeurer » en paix. C'est ce que nous faisons savoir au vice- » roi, et aux autres officiers de la province. » Cet ordre est daté du commencement de septembre 1702.

Nous n'avions pas lieu d'espérer une réponse si favorable; et quand on considère que le tribunal des rites, qui a été dans tous les temps l'ennemi déclaré de la religion chrétienne, semble en cette occasion prendre sa défense, nous justifier et faire valoir nos raisons, on ne sauroit assez remercier Dieu de voir un si merveilleux changement. Car ce tribunal ne

(1) C'est le nom chinois de M. de Lyonne, évêque de Rosalie.

se contente pas de rappeler les éloges de l'édit de l'Empereur, afin que les mandarins s'en souviennent; il leur met devant les yeux les raisonnemens qu'on y fait en notre faveur, et les conclusions naturelles qu'il en faut tirer pour nos établissemens. Enfin il nous permet de demeurer à Nimpo, et *il nous le permet*, dit-il, *en exécution de cet édit, auquel il veut obéir avec une entière et parfaite soumission*. Ces paroles sont essentielles, parce que ce tribunal marque clairement par-là et l'intention de l'édit, et la manière dont les fidèles sujets de l'Empereur le doivent exécuter.

Nous allâmes voir les principaux officiers de ce tribunal, pour les remercier de la protection qu'ils nous avoient accordée dans une occasion si importante. Ils nous marquèrent qu'ils avoient été bien aises de nous obliger, et qu'ils n'en auroient pas tant fait pour les bonzes : *Car s'ils avoient bâti une pagode en quelque ville*, nous dirent-ils, *et que les mandarins nous consultassent, nous ferions abattre la pagode sans autre formalité, parce qu'il n'est pas permis aux bonzes de faire de nouvelles pagodes à la Chine : mais quand ils en élèvent, ils s'accommodent avec les mandarins des lieux : et comme ces officiers ne forment aucunes plaintes, nous fermons les yeux sur ces nouveaux établissemens*. Ils nous ajoutèrent fort obligeamment que dans l'édit de l'Empereur, en faveur de la religion chrétienne, ils trouvoient de quoi s'autoriser pour nous traiter autrement que les bonzes; parce qu'on voyoit quelles étoient les intentions du prince, par la manière dont il s'expliquoit. Il ne faut pas au reste que les Missionnaires comptent trop sur les favorables dispositions où s'est trouvé le tribunal des rites dans cette occasion, et ils doivent toujours éviter avec de grandes précautions de le consulter sur leurs affaires; car comme les principaux mandarins qui composent ce

tribunal changent souvent, il y auroit sujet de craindre que ceux qui seroient alors en place ne fussent pas dans les mêmes sentimens, et ne donnassent une décision contraire, ce qui détruiroit toutes les précédentes, et feroit un tort irréparable aux ouvriers évangéliques, qui ne trouveroient plus les mêmes facilités à s'établir. Ainsi la conduite la plus sage et la plus sûre pour faire de nouveaux établissemens, est de prendre des mesures avec les mandarins des lieux; et de ne rien faire sans leur permission et sans leur agrément.

Sitôt que la réponse du tribunal des rites fut arrivée à Nimpo, les mandarins en marquèrent de la joie aux deux Missionnaires, qui ne songèrent qu'à achever leur maison, dont les ouvrages avoient été interrompus, et qu'à gagner l'amitié de leurs voisins. Le père Gollet, que le père de Broissia avoit laissé supérieur de cette nouvelle mission, commençoit à faire un établissement solide, lorsqu'il lui arriva deux accidens qui auroient entièrement ruiné de si belles espérances, si Dieu n'avoit eu la bonté de l'en garantir par une faveur particulière. Voici comme le père Gollet en parle lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au père Gerbillon le 26 janvier 1703.

« La première grâce, dit-il, que Dieu fit à cette
» maison, après nous avoir rendu le tribunal des
» rites favorable, fut de la préserver d'un incendie
» qu'elle ne pouvoit éviter, sans une espèce de mi-
» racle. Le 9 novembre de l'année dernière 1702,
» le feu prit à huit heures et demie du soir à trois
» maisons au-dessus de la nôtre, et du même côté
» de la rue. Comme le temps étoit fort serein et le
» vent violent, les deux premières furent bientôt
» consumées : la troisième, qui touchoit notre mai-
» son, et qui étoit plus haute et remplie de bois,
» jetoit une grosse flamme qui étoit poussée par le

» vent avec une grande impétuosité sur notre toit.
» J'étois alors dans le jardin, avec un domestique
» et quelques Chrétiens, qui étoient venus à notre
» secours. Nous nous mîmes tous à genoux, et in-
» voquant la miséricorde du Seigneur, nous le sup-
» pliâmes de nous aider. Je fis vœu de jeûner au
» pain et à l'eau tous les vendredis de ma vie, s'il
» délivroit notre maison de l'embrasement qui pa-
» roissoit inévitable. Dans ce moment le vent chan-
» gea, et d'occident il tourna à l'orient. La flamme,
» qui battoit continuellement le toit de notre mai-
» son, se tourna vers les deux maisons embrasées,
» et l'horrible fumée qui enveloppoit notre bâtiment,
» fut poussée du même côté; de sorte que nos gens
» étant montés sur le toit, et jetant continuellement
» de l'eau, éteignirent peu à peu l'incendie. Nos
» voisins, qui étoient derrière notre jardin, virent
» un prodige dont je n'ai aucune connoissance. Ils
» assurèrent que pendant l'incendie de la maison
» voisine, ils avoient vu sur le milieu de notre toit
» un grand homme vêtu de blanc et fort lumineux,
» qui repoussoit la flamme. Aucun de nous ne vit
» rien de semblable; mais ce fut assez pour me con-
» vaincre de l'assistance du Ciel, d'avoir vu le vent
» tourner tout à coup, lorsqu'on devoit si peu s'y
» attendre. Quelques voisins et d'autres Chinois firent
» la même réflexion que moi, et ne pouvoient s'em-
» pêcher d'admirer cette protection particulière de
» Dieu. Dès que le jour fut venu, tout le peuple de
» Nimpo accourut en foule pour considérer les tristes
» restes de l'incendie. Il fallut ouvrir la porte de
» notre maison, pour les laisser voir à l'aise com-
» ment elle avoit été garantie de l'embrasement. Ils
» me félicitoient de ce bonheur, et en louoient même
» celui qui en étoit l'auteur. *La loi du Seigneur*
» *du ciel est incomparable*, disoit l'un; *le Seigneur*
» *du ciel protége ses serviteurs*, s'écrioit l'autre. *Il*

séjour. Il s'étoit converti en lisant nos livres, et ses enfans devoient peu de temps après suivre son exemple. *Si je voulois faire des Chrétiens, ou peu instruits, ou peu réglés dans leurs mœurs*, me dit un jour ce fervent Missionnaire, *j'en aurois baptisé un plus grand nombre; mais avant que de leur conférer ce sacrement, je les instruis avec exactitude, j'examine les motifs de leur conversion, et je les éprouve, afin de voir s'ils seront constans dans leur résolution.* Il se plaignoit, comme la plupart des autres Missionnaires, de n'avoir pas de quoi fournir à l'entretien de deux ou trois catéchistes; et il m'assuroit que si je pouvois lui en procurer quelques-uns, j'aurois la consolation de voir en peu d'années une chrétienté nombreuse dans sa mission, par les bonnes dispositions qu'il remarquoit dans les habitans de la ville et de la campagne.

Comme on passe en trois ou quatre jours de Nimpo au Japon, quand le vent est favorable, et qu'il n'y a point d'années qu'il ne parte de ce port plusieurs vaisseaux pour Nangasacki, j'eus la curiosité de m'informer de l'état où est ce grand Empire. Voici ce que le père Gollet en a appris de deux Chinois, dont le premier y avoit fait cinq voyages; et le second, à qui j'ai parlé moi-même, venoit d'en arriver. Ce dernier se disposoit à embrasser notre sainte religion: et il auroit déjà exécuté son dessein, si l'envie de faire un second voyage au Japon ne l'eût arrêté.

Nangasacki, que les Chinois appellent *Tcham-ki*, est une ville ouverte, d'environ sept à huit mille habitans: elle est environnée de montagnes, dont la cime est couverte de sapins; les coteaux sont cultivés. La ville, qui n'est qu'à une lieue de la mer, est située sur le bord d'une rivière, dont l'embouchure est fort étroite: les Japonais l'ont fortifiée par de bons retranchemens, et par deux batteries. On y

Tom. 9.



A. Perlier Sculp

fait jour et nuit une garde si exacte, que dès qu'il paroît quelque vaisseau, deux barques légères vont le reconnoître, pour en faire leur rapport au général de la milice. Si c'est un vaisseau chinois ou hollandais, on lui permet l'entrée du port, parce que ces deux nations ont la liberté de venir trafiquer à Tcham-ki; tous les autres ports du Japon leur sont fermés; et s'ils entroient dans quelques autres, ils y seroient arrêtés, et leurs effets confisqués. C'est ce qui arriva il y a huit ans à un vaisseau chinois qui, battu de la tempête, et se voyant près de faire naufrage, se jeta dans le port de Sachuma. Le gouverneur de la ville fit mettre sur le champ le capitaine du vaisseau et tout l'équipage aux fers, pour avoir contrevenu aux lois de l'Empire. Cependant ayant été informé du malheur de ces pauvres gens, qui n'étoient venus à Sachuma que pour éviter un triste naufrage, il eut pitié d'eux, fit radouber leur vaisseau, et les envoya sous sûre garde à Tcham-ki. Voici la manière dont on en use avec les Chinois.

Aussitôt qu'un vaisseau de cette nation est entré dans le port, les officiers de la ville s'y transportent, pour y prendre un rôle exact de l'équipage et des marchandises. On visite tout avec une exactitude qui ne laisse rien échapper; on ouvre les coffres; on déploie les couvertures; on fouille jusqu'en la doublure des habits; on frappe de tous côtés sur les tonneaux et sur les barils, pour voir s'ils sont pleins ou s'ils sont vides: si l'on trouve quelques livres chinois, on les parcourt; mais le plus souvent on les jette dans l'eau, pour n'avoir pas la peine de les examiner. On demande ensuite à chacun en particulier son âge, sa profession, son négoce; on s'informe particulièrement de sa religion (1). Après cet examen, on expose

(1) C'est ce qu'on appelle le *Jesumi;* le baron Onno-Swier de Haren, dans ses Recherches historiques sur l'état de la

sur le tillac une plaque de cuivre longue d'un pied, et large d'un demi-pied, où l'image de Notre-Seigneur en croix est gravée, et on oblige chacun à marcher sur cette image la tête découverte, et un pied nu. Enfin on fait la lecture d'un long écriteau, qui contient de grandes invectives contre la religion chrétienne, et un abrégé des édits par lesquels elle a été proscrite au Japon. Après toutes ces cérémonies, on embarque les Chinois huit à huit dans des chaloupes, et on les conduit à leur loge. Quand on est arrivé à la porte on les visite encore, pour savoir s'ils ne portent point sur eux du *gin-sen*, ou de quelqu'autre marchandise de contrebande.

La loge chinoise est bâtie sur le penchant d'un coteau, d'où l'on découvre toute la ville. Cette loge a deux enceintes et deux portes. La première enceinte n'est proprement qu'un terre-plein, où les Japonais viennent vendre leurs marchandises aux Chinois. Il n'est pas permis à tous les Japonais d'y entrer, mais seulement à ceux qui en ont obtenu la permission du général de la milice. Cette permission est écrite sur une petite planche de bois, qu'on doit porter à son côté. La seconde enceinte contient neuf rangs de bâtimens, qui sont comme autant d'hôtelleries. Chaque rang a sept appartemens, où les Chinois d'un vaisseau sont logés commodément. On ne leur fournit point les ustensiles qui leur sont nécessaires, comme plats, assiettes, parasols, éventails, et on ne leur permet pas de se servir de ceux de leur vaisseau, qu'on a soin d'enfermer dans un magasin à leur arrivée. Ainsi ils sont obligés d'en acheter. Les Chinois ont une entière liberté d'aller dans la première

---

religion au Japon, relativement à la nation hollandaise, réfute les auteurs qui ont assuré que les Hollandais s'étoient assujettis à cette affreuse profanation ; il prétend qu'on ne l'exige que des catholiques romains. *Page* 71.

enceinte de leur loge; mais il ne leur est pas permis d'en sortir : on n'accorde cette grâce qu'aux principaux marchands, qui vont par ordre du général à la forteresse, pour y voir les marchandises qui leur conviennent. Il n'est pas non plus permis aux Japonais de passer de la première enceinte dans la seconde; et si quelqu'un osoit y mettre le pied, il seroit maltraité par les soldats qui sont en garde. Pour les marchandises que les Chinois apportent au Japon, on ne les décharge point à terre; mais elles demeurent dans le vaisseau, et on les confie à une garde japonaise, jusqu'à ce que le général, qui fait seul tout le commerce du pays, envoie prendre par un de ses gens ce qu'il a arrêté dans le rôle qui lui a été présenté.

La loge des Hollandais n'est pas si grande ni si étendue, ni dans une situation si agréable que celle des Chinois; mais elle est propre et mieux bâtie, parce qu'ils en ont fait eux-mêmes la dépense. Elle est sur le bord de la rivière, dans un terrain uni. Les précautions des Japonais à leur égard sont encore plus grandes que celles qu'on garde avec les Chinois. Quand un vaisseau hollandais est arrivé, on ne permet qu'aux principaux marchands de descendre à terre : on leur donne une bonne garde, et on les oblige à demeurer enfermés dans leur loge, jusqu'au départ de leur vaisseau, c'est-à-dire, pendant trois ou quatre mois. Les Hollandais envoyèrent l'année passée quatre vaisseaux au Japon, et les Chinois environ quarante.

Quoique je souhaitasse ardemment de savoir s'il y avoit encore des Chrétiens au Japon, où notre sainte religion étoit si florissante au commencement du siècle passé, je n'en pus rien apprendre. Il y a bien de l'apparence que les empereurs du Japon, qui ont pris pendant près d'un siècle tant de moyens pour détruire le christianisme, jusqu'à faire souffrir à ceux

qui l'avoient embrassé les plus cruels tourmens dont on ait entendu parler, en sont venus à bout. Ce qui est certain, c'est qu'un Missionnaire ne sauroit entrer dans cet empire, pendant qu'on y observera cette rigueur à l'arrivée des vaisseaux. C'est au Père des miséricordes à nous en ouvrir la porte, quand il le jugera à propos pour sa gloire. Les Chinois m'ont tracé un crayon de l'entrée de la rivière de Nangazacki; le voici tel qu'ils me l'ont donné.

Au reste, Nimpo est un des ports que l'Empereur de la Chine a ouvert aux étrangers. Les Européens n'y sont pas encore venus. Les Anglais s'arrêtent à Tcheou-chan, qui est une île du côté du nord-est, à dix-huit ou vingt lieues de Nimpo. Ils y abordèrent par hasard la première fois, n'ayant pu démêler ni trouver le chemin de Nimpo, parmi toutes les îles de cette côte. Depuis ce temps-là, les mandarins de Tcheon-chan, qui est un excellent port, mais peu commode pour le commerce, ménagèrent des ordres de la cour pour les y retenir. J'y ai demeuré avec eux depuis la fin du mois de janvier, jusqu'au premier de mars de l'année passée 1703, que nous mîmes à la voile pour retourner en Angleterre.

M. Catchepoll, président de leur commerce dans tous les ports de la Chine, ne me laissa pas la liberté de loger ailleurs que chez lui, me disant agréablement que les mandarins m'avoient remis entre ses mains. Il est vrai que le mandarin de la douane, qui avoit de l'amitié pour moi, lui parla dans les mêmes termes, quand je me rendis à Tcheou-chan. Ce que je puis dire des Anglais qui sont à Tcheou-chan, c'est que la conduite qu'ils y tiennent leur fait honneur, et à tous les Européens. Leur dépense, les présens qu'ils font aux mandarins, les récompenses qu'ils donnent aux gens des audiences (car il en faut donner en certaines occasions), leur acquièrent beaucoup de crédit. D'un autre côté, la modération

qu'ils font paroître dans les affaires, leur attire l'estime de ceux qui traitent avec eux. Ils savent fort bien qu'avec les Chinois il ne sert de rien de s'emporter, ni d'avoir des manières vives et brusques; la raison, exposée avec douceur et sans passion, les amène au point qu'on souhaite : au lieu que la même raison accompagnée de colère et de vivacité, les éloigne et attire leur mépris. Leurs domestiques et les matelots étoient modestes et retenus, et ne donnoient aucun sujet de plaintes. Comme je parus en être surpris, ils me dirent que la Compagnie d'Angleterre leur ordonnoit d'avoir moins d'égard à l'intérêt qu'à ce qui pouvoit honorer leur nation, et la rendre recommandable.

Pendant que nos Missionnaires s'établissoient dans le Tche-kiam et dans le Kiang-Si, de la manière dont je viens de le marquer, le père Hervieu travailloit de son côté à faire de nouvelles églises dans le Hou-quang, province située presque au milieu de la Chine. Voici comme il en parle dans une de ses lettres.

« Après avoir passé cinq mois à Nankin, uni-
» quement occupé à l'étude de la langue chinoise,
» je reçus ordre du révérend père Gerbillon, notre
» supérieur, d'aller incessamment à Hoan-tcheou,
» ville de la province de Hou-quang, pour prendre
» soin d'une maison qu'on croyoit achetée depuis
» trois mois. Je partis le 18 août de l'année passée
» (1702), par des chaleurs si excessives, que je
» souffris beaucoup plus en ce voyage, que je n'avois
» fait en passant deux fois la ligne, et en demeu-
» rant aux Indes pendant dix mois. Après un voyage
» de trois semaines, j'arrivai à Kicou-kian, où
» nous avons une église. J'y appris qu'il étoit sur-
» venu de nouveaux embarras à Hoan-tcheou, et
» que la maison n'étoit pas encore achetée. Je de-
» meurai donc à Kicou-kian, en attendant qu'elle

» fût à nous, ou qu'il me vînt de Pekin de nouveaux ordres. Pendant mon séjour, il arriva un Chrétien, que deux huissiers gardoient à vue. Cet homme m'apprit qu'un des mandarins de Hoan-tcheou, s'étant fait porter dans la maison d'un Chrétien nommé *Tchu*, il en avoit enlevé toutes les saintes images; qu'il avoit interrogé ceux de la maison touchant leur religion; et sur ce qu'on lui avoit répondu qu'on y faisoit profession du christianisme, il avoit fait maltraiter les hommes. Que pour lui, n'étant pas de la ville, ni même de la province de Hou-quang, le mandarin l'envoyoit, sous bonne garde, au mandarin de Kicou-kian, qui devoit le faire conduire jusqu'à un certain lieu, et ainsi de ville en ville, jusqu'à la ville de Kan-tcheou, dont il s'étoit dit. Ce que ce Chrétien nous racontoit nous paroissoit si extraordinaire, que nous doutions de la vérité de son rapport; mais un de nos domestiques ayant vu la lettre que le mandarin de Hoan-tcheou écrivoit à celui de Kicou-kian, nous apprîmes que tout le crime de cet homme étoit la profession qu'il faisoit de suivre la religion chrétienne, que le mandarin traitoit dans sa lettre de fausse religion. Nous exhortâmes ce fervent Chrétien à estimer la grâce que Dieu lui faisoit de souffrir pour une si bonne cause, et nous le soulageâmes autant que notre pauvreté nous le put permettre. Mais ses peines ne furent pas longues; car dès qu'il fut arrivé à Kan-tcheou, ville de la province de Kiang-Si, le père Amiani, jésuite italien, demanda sa grâce, et le fit mettre en liberté avant même qu'il eût comparu à l'audience des mandarins.

» Cependant les pères Domenge et Porquet, qui étoient chargés de nos établissemens de Hou-quang, achetèrent enfin la maison qu'on m'avoit

» destinée à Hoan-tcheou. Ils m'en donnèrent avis,
» et je m'y rendis aussitôt. Dès le lendemain, nous
» allâmes, le père Domenge et moi, rendre visite
» aux mandarins; mais il n'y en eut qu'un seul qui
» eut la bonté de nous recevoir : ce qui nous fit
» connoître les mauvaises dispositions des autres à
» notre égard. On nous assura que leur dessein étant
» de nous chasser de la ville, ils pensoient à pro-
» céder juridiquement contre notre établissement,
» et à porter leurs plaintes aux grands mandarins
» de la province. Sur cet avis, le père Domenge
» partit pour la capitale, où il jugea sa présence
» plus nécessaire qu'à Hoan-tcheou; ainsi je de-
» meurai seul. Le mandarin qui avoit fait maltraiter
» le Chrétien dont j'ai parlé, présenta quelques
» jours après une requête au gouverneur de la ville,
» dans laquelle, sans rien dire d'injurieux contre
» notre sainte loi, il exposoit que n'y ayant point
» eu jusqu'ici de *Tien-chu-tan*, c'est-à-dire,
» d'église dans Hoan-tcheou, il ne croyoit pas
» devoir souffrir qu'on y en établît une, et il le
» prioit de lui donner sur cela ses ordres. Le gou-
» verneur qui venoit de prendre possession de sa
» charge, ne jugea point à propos de consulter les
» grands mandarins de la province sur cette affaire;
» il la termina lui-même sur le champ, en ordon-
» nant au mandarin inférieur d'envoyer incessam-
» ment des huissiers, pour me faire sortir de ma
» maison. Aussitôt, on me signifia exploits sur ex-
» ploits; et un *Taossée*, c'est-à-dire, une espèce
» de bonze marié, de mon voisinage, profitant de
» la conjoncture, ameute une troupe de canaille,
» dont il se fait accompagner, présente une requête
» au mandarin contre ceux qui s'étoient mêlés de
» cette affaire, et me fait insulter dans ma maison
» par les gens qu'il conduisoit. Je ne m'effrayai point
» d'abord de ce tumulte, espérant que le père

» Domenge m'enverroit quelque ordre du vice-roi,
» qui nous seroit favorable; mais ce père m'ayant
» écrit qu'il n'avoit pu avoir audience de ce man-
» darin, qui étoit alors occupé à l'examen des licen-
» ciés, et voyant d'ailleurs que la peur avoit saisi
» mes domestiques, et qu'ils étoient prêts à me
» quitter, je fis venir, d'une ville voisine, deux
» Chrétiens gradués, et leur confiai ma maison,
» après quoi je partis pour la capitale, fort content
» d'avoir commencé ma mission par les contradic-
» tions et par les insultes, dans l'espérance qu'elle
» en seroit un jour plus florissante.

» Quand le vice-roi eut fini ses examens, nous
» l'allâmes voir, le père Domenge et moi, et nous
» lui offrîmes nos présens selon la coutume; mais
» il ne voulut point les recevoir. Il nous traita ce-
» pendant avec honneur; mais quand nous vînmes
» à lui parler de notre affaire, alors, prenant un
» visage sérieux : *Pourquoi*, dit-il, *voulez-vous*
» *vous établir à Hoan-tcheou, puisque vous avez*
» *déjà ici une église dans la capitale de la pro-*
» *vince?* nous lui répondîmes, que nous ne sou-
» haitions d'y demeurer, que parce que nous vou-
» lions instruire plusieurs Chrétiens qui étoient dans
» le voisinage. Nous ajoutâmes que, si les manda-
» rins de Hoan-tcheou avoient peine à nous souffrir,
» c'étoit parce qu'ils ne nous connoissoient pas, et
» qu'ils n'étoient pas instruits des excellentes ma-
» ximes de la loi de Dieu, qui portoit les hommes
» à la paix et à la vertu; que s'il avoit la bonté de
» dire un mot en notre faveur, nous serions reçus
» avec agrément. *Cela est bon*, dit le vice-roi;
» *mais, après tout, vous êtes étrangers, et les*
» *mandarins du lieu s'opposant à votre établisse-*
» *ment, je ne peux pas me dispenser d'en donner*
» *avis au tribunal des rites.* Nous le priâmes de
» ne nous point commettre avec ce tribunal. *Vous*

» *n'avez pas grand sujet de le craindre*, nous re-
» partit-il; *puisqu'il vient tout récemment de con-*
» *firmer votre établissement de* Nimpo, *il ne man-*
» *quera pas de vous être favorable dans celui de*
» Hoan-tcheou. Nous le conjurâmes néanmoins de
» ne point porter cette affaire à la cour des rites,
» l'assurant que nous aimions mieux renoncer en-
» tièrement à notre maison de Hoan-tcheou, que
» de fatiguer davantage les mandarins de cette cour.
» Le vice-roi nous promit tout ce que nous vou-
» lûmes; et, pour se défaire de nous, il nous dit
» qu'il parleroit encore au gouverneur de Hoan-
» tcheou, qui étoit alors à la capitale pour d'autres
» affaires. Trois jours après, le vice-roi nous fit
» dire qu'il lui avoit parlé, et que le gouverneur
» ne vouloit point se charger de notre affaire. C'étoit
» une pure défaite de ce mandarin : car nous sûmes
» certainement quelque temps après, qu'il ne lui
» en avoit pas dit un seul mot.

» Après la réponse du vice-roi, je n'avois plus
» rien à faire qu'à attendre les ordres de mes supé-
» rieurs; mais prévoyant que je demeurerois long-
» temps à la capitale, je tâchai de m'y occuper le
» plus utilement qu'il me fut possible. J'y établis
» un catéchisme réglé tous les dimanches, pendant
» que le père Bayard, avec qui je demeurois,
» faisoit des courses apostoliques à la campagne et
» dans les villes voisines. Cependant le père Ger-
» billon travailloit à Pekin à terminer l'affaire de
» Hoan-tcheou. Il fit connoissance avec le fils aîné
» du vice-roi, mandarin dans le collége impérial
» de Pekin; il en obtint pour son père, de nou-
» velles recommandations, qu'il nous envoya, avec
» une requête toute dressée pour la présenter au
» vice-roi, pendant que son fils lui en adressoit
» lui-même une copie, et le prioit instamment de
» terminer cette affaire à notre avantage.

» Le vice-roi n'eut pas plutôt reçu ces dépêches, » qu'il demanda à parler à quelqu'un de nous. Le » père Bayard alla le trouver. Le vice-roi, après » lui avoir demandé des nouvelles du père Ger- » billon, et s'être entretenu avec lui sur les carac- » tères chinois, sur la méthode que nous gardions » pour les apprendre ; après lui avoir fait même » expliquer une partie des commandememens de » Dieu, lui montra la minute de la requête que son » fils lui avoit adressée ; il la mit entre les mains » du père Bayard, et lui dit d'en faire faire une » copie dans les formes, et de la donner ensuite » au Sun-pou-koan ; c'est l'officier qui a soin de » recevoir ces sortes de requêtes.

» Le père Bayard étant de retour, m'informa du » succès de sa visite : nous regardâmes dès ce mo- » ment notre affaire de Hoan-tcheou comme ter- » minée ; et pour en remercier Dieu, nous allâmes » sur le champ à l'église, réciter ensemble le *Te* » *Deum*. En effet, deux jours après, le vice-roi » prononça sur notre requête une première sen- » tence, et l'adressa au premier mandarin de Hoan- » tcheou. Voici ce qu'elle portoit. *En l'année* 1692, » *le tribunal des rites, dont j'ai l'honneur d'être* » *membre, passa un édit en faveur des Européens,* » *déclarant que leur loi n'est point une secte fausse* » *et superstitieuse ; qu'ils ne sont point gens à* » *troubler l'état, et qu'au contraire ils lui ont rendu* » *service. Maintenant* Moun-tchin-ki (nom chinois » du père Domenge) *et autres ont acheté une maison* » *dans votre ville pour y demeurer, et vous les en* » *avez fait sortir. Ont-ils causé quelque désordre* » *ou excité quelque trouble dans votre ville ou dans* » *ses dépendances ? Réponse prompte sur cela. Je* » *joins à ceci une copie de l'édit du tribunal des* » *rites, qui est enregistré dans les archives de mon* » *tribunal.*

» Le gouverneur de Hoan-tcheou, qui dans le » fond ne nous haïssoit pas, pénétra d'abord les » intentions du vice-roi, et se faisant un mérite de » s'y conformer, répondit en ces termes : *Les Eu-* » *ropéens n'ont causé aucun trouble dans cette ville ;* » *mais nous ayant été représenté qu'il n'y avoit* » *point eu jusqu'ici d'église à* Hoan-tcheou, *et que* » *des Européens étoient venus pour y en établir* » *une, je n'ai osé de moi-même y consentir, ne* » *sachant pas que le tribunal des rites eût passé* » *un édit en leur faveur. Mais maintenant que vous* » *m'avez fait la grâce de m'envoyer une copie de* » *cet édit, il est juste de les laisser faire.*

» Le vice-roi ayant reçu la réponse de ce man- » darin, prononça une sentence définitive. *Puisque* » *ces Européens*, dit-il, *n'ont point causé de* » *trouble dans votre ville, comme vous le témoi-* » *gnez vous-même, ils iront y demeurer ; c'est* » *une affaire finie.*

» Nous allâmes, dès ce jour-là même, remercier » le vice-roi, de ce qu'il venoit de faire en notre fa- » veur ; mais il ne reçut point notre visite. Il nous fit » dire seulement par le *Sun-pou-koan* (petit man- » darin de son tribunal), que nous pouvions aller » demeurer à Hoan-tcheou, quand nous le jugerions » à propos.

» Nous partîmes peu de jours après, le père Do- » menge et moi, et nous prîmes, pour la seconde » fois, possession de notre maison. Aussitôt que nous » fûmes arrivés, nous allâmes voir les mandarins, » qui nous reçurent avec honneur, et qui nous ren- » dirent tous visite. Le gouverneur voulut même » nous faire une espèce de réparation d'honneur : » car il dit publiquement devant tout le monde, » que s'il nous avoit offensés, c'étoit parce qu'on ne » l'avoit pas bien informé de ce qui nous regardoit. » Quand il vint chez nous, il nous offrit huit sortes

» de présens à chacun en particulier, quoique nous » ne lui en eussions offert que huit conjointement, » le père Domenge et moi. Comme il nous marqua » par toutes ses démarches, qu'il se réconcilioit de » bonne foi, nous prîmes la liberté de lui demander un *kao-ki;* c'est une espèce de sauve-garde » qu'on place en quelqu'endroit éminent de la maison, » pour se mettre à couvert des insultes de la populace. Il nous le promit sans hésiter, et me le fit » expédier quelques jours après le départ du père » Domenge, qui s'en retourna à la capitale.

» A peine nos visites furent-elles finies, que les » pluies commencèrent, ce qui fut un contre-temps » fâcheux pour moi: car je ne pus faire les réparations nécessaires à notre maison, qui se trouvoit » en très-mauvais état, sans portes et sans fenêtres: » elle étoit même découverte en tant d'endroits, que » quand il fallut y placer mon autel pour dire la » messe, à peine pus-je trouver un seul lieu qui fût » suffisamment couvert. Mais la joie que j'eus de voir » enfin notre affaire terminée si avantageusement » pour la religion, ne me permit pas alors de faire » grande attention aux incommodités de mon logement. Il plut même à Dieu de me donner encore » une autre consolation qui me fut très-sensible. Le » mauvais temps dont j'ai parlé, arrêta à Hoan-tcheou » un assez grand nombre de Chrétiens, qui étoient » venus de divers endroits pour leur négoce. Comme » ces gens sont presque toujours absens de leurs » maisons, il y avoit six ou sept ans qu'ils n'avoient » point vu de Missionnaires. Ils furent ravis d'apprendre que je m'y étois établi: ainsi, le vendredi-saint ils ne manquèrent pas de se trouver à l'église » au nombre de plus de vingt. Ils avoient à leur tête » un vieux gradué, de quatre-vingt-deux ans, qui » eut la consolation, aussi bien que tous les autres, » d'adorer Jésus-Christ crucifié, dans un lieu où il

» n'avoit pas encore été honoré, du moins avec les
» cérémonies que l'Eglise prescrit pour ce saint jour.
» Les Chrétiens des lieux circonvoisins en ayant été
» avertis, se rendirent les jours suivans à l'église
» pour y solenniser la fête de Pâques. Je suppléai
» les cérémonies du baptême à sept adultes et à deux
» enfans, à qui ce sacrement n'avoit été conféré que
» par des catéchistes ; les autres se confessèrent et
» communièrent. Les fêtes passées, ces Chrétiens se
» retirèrent, et je demeurai tranquille dans mon
» église, distribuant quantité de livres de notre sainte
» religion, et annonçant Jésus-Christ à tout le monde,
» selon les occasions qui se présentoient. Peu de
» temps après Pâques, nous apprîmes que les quatre
» principaux mandarins de la ville étoient privés de
» leurs emplois. Cette nouvelle nous surprit; mais elle
» ne se trouva vraie qu'à l'égard de trois de ces officiers;
» autant eût-il valu qu'elle l'eût été à l'égard du qua-
» trième, car il mourut un mois après. Ainsi Dieu,
» après s'être servi, pour établir plus solidement son
» église, de ceux mêmes qui l'avoient traversée, et
» après avoir tiré de leur bouche la justification de
» notre sainte loi, n'a pas permis qu'ils fussent plus
» long-temps les maîtres d'une ville, où ils avoient
» fait difficulté de recevoir ses ministres. Comme les
» quatre mandarins qui doivent leur succéder, ne
» sont pas encore arrivés, je ne sais en quelles dis-
» positions ils seront à notre égard. Ce qui m'em-
» barrasse, c'est qu'il me faudra bien des présens
» pour leur rendre visite, et je ne sais où en prendre.
» J'espère cependant que la Providence ne me man-
» quera pas dans une occasion si importante pour
» sa gloire et pour l'établissement de cette nouvelle
» église.

» Vous voyez assez, mon révérend père, par ce
» que je viens de vous dire, que je n'ai point encore
» pu travailler solidement à la conversion des infi-

» dèles. Tout mon travail, pendant six mois, a été
» de faire le catéchisme aux enfans, d'entendre un
» grand nombre de confessions, et de baptiser une
» cinquantaine d'adultes. Cela est bien éloigné de ce
» qu'a fait le père Bayard dans ses courses aposto-
» liques. Ce zélé Missionnaire ayant parcouru presque
» toutes les chrétientés que le feu père Jacques Motel
» a fondées en différens endroits de cette province,
» compte avoir baptisé plus de mille personnes dans
» une seule année. Il faudra bien du temps avant
» qu'on en puisse faire autant dans ce quartier-ci, qui
» est presque l'unique du Hou-quang, où le zèle du
» feu père Motel ne s'est point étendu. J'espère ce-
» pendant que Dieu voudra bien répandre ses béné-
» dictions sur cette ville, qui en a neuf autres dans
» sa dépendance, sans compter un très-grand nombre
» de bourgades et de villages fort peuplés, et qu'en peu
» d'années nous y aurons une florissante mission. Pour
» en venir là, il nous faudroit quatre ou cinq bons ca-
» téchistes: car sans ce secours il est difficile d'avancer
» l'œuvre de Dieu; et à peine puis-je en entretenir
» un. Mais dans les commencemens il faut faire ce
» qu'on peut, en attendant qu'il plaise au Père des
» miséricordes de nous fournir de plus grands fonds,
» ou de suppléer par quelque voie extraordinaire,
» aux moyens qui nous manquent maintenant. »
Ainsi parle le père Hervieu.

Vous serez peut-être surpris, mon révérend père, de ce que je ne vous ai point encore parlé de notre établissement de Canton. Il ne consiste que dans une maison, que nous achetâmes, il y a dix ans, le père de Visdelou et moi, pour recevoir nos Missionnaires, et les autres secours qui nous viennent d'Europe. Le père Bouvet y demeura deux mois, quand l'Empereur l'envoya en France. Il eut le bonheur d'y baptiser neuf ou dix personnes. Je ne fus pas si heureux, quand j'y passai pour m'embarquer sur l'Amphitrite.

J'achevai seulement d'instruire un de mes domestiques, et de le gagner à Jésus-Christ. C'étoit un jeune homme d'un fort beau naturel. Sa conversion a quelque chose d'extraordinaire. Il demeuroit à Nankin, quand l'Empereur y vint, au commencement de l'année 1699. Le père Gerbillon, qui étoit du voyage, le reçut à son service à la prière de ses parens et l'amena à Pekin, où je le pris pour m'accompagner jusqu'à Canton. Il savoit déjà les prières, et tout ce qu'il faut savoir pour être Chrétien; mais il différoit toujours de l'être. Pendant notre voyage, je lui parlai souvent de la nécessité du salut en particulier, et même en présence de ses compagnons, qui étoient Chrétiens, et qui l'exhortoient comme moi. Il convenoit de tout; mais il ne prenoit point de résolution. *Que diront mes parens*, me repartit-il un jour que je le pressois? *aucun d'eux n'est Chrétien, je serois le premier à l'être; c'est à quoi je ne puis me résoudre. Mais*, lui dis-je, *si l'Empereur vous faisoit mandarin, refuseriez-vous de l'être, parce qu'aucun de vos parens ne l'a été jusqu'à présent? Au contraire, ne seroit-ce pas un grand honneur pour vous d'être le premier mandarin de votre famille, et vos parens ne vous en estimeroient-ils pas davantage? C'est ici la même chose; vous serez le premier Chrétien de votre maison, et en portant vos parens à le devenir comme vous, vous serez cause de leur salut. Pouvez-vous mieux faire? Et n'est-ce pas là une grande grâce de Dieu?* Comme je ne gagnois rien sur son esprit, je crus qu'il me cachoit ses véritables sentimens. Je chargeai donc un catéchiste de savoir adroitement ce qui le retenoit. Les Chinois se parlent confidemment les uns aux autres, et se communiquent aisément leurs peines et leurs plus secrètes pensées. Ce jeune homme lui avoua donc que ses parens faisoient souvent la cérémonie d'honorer leurs ancêtres: *Si je ne le fais pas avec eux,*

disoit-il, *ils me chasseront de la maison, et peut-être me déféreront-ils aux mandarins, comme un homme qui manque de respect et de reconnoissance pour ses parens. C'est ce qui m'empêche d'être Chrétien.*

Mais qui vous a dit, repartit le catéchiste, *que vous ne pourrez pas assister à ces cérémonies quand vous serez Chrétien! Je le suis par la grâce du Seigneur, et j'y assiste quand la nécessité m'y oblige. La religion chrétienne nous défend seulement de demander ou d'attendre des grâces de nos parens morts, de croire qu'ils ont le pouvoir de nous en faire, qu'ils sont présens dans la tablette, ou qu'ils y viennent pour écouter nos prières, ou pour recevoir nos présens; elle défend encore de brûler de la monnoie de papier, ou de verser à terre le vin que nous leur offrons; mais elle ne défend point de reconnoître le bienfait de la naissance et de l'éducation que nous avons reçu d'eux, ni de les en remercier, en nous prosternant devant la tablette où leur nom est écrit, et en leur offrant nos biens. S'il m'est permis*, répliqua le jeune homme, *d'aller avec mes parens faire mes inclinations devant les images de mes ancêtres, je n'ai plus de difficulté, et dès ce moment je suis Chrétien.* Le catéchiste me l'amena deux jours après, et me dit la disposition où il étoit. Il me demanda pardon d'avoir résisté si long-temps à la grâce de Dieu, et me pria de lui donner le baptême, m'assurant que ni lui ni ses parens n'attendoient rien de leurs ancêtres, quand ils les honorent selon la coutume. Je ne crus pas devoir exclure du royaume du ciel un homme qui avoit la foi, et qui étoit dans les dispositions que demande le Pape Alexandre VII. Il a vécu depuis ce temps-là fort chrétiennement, et il demeure à présent avec le père de Visdelou.

Quoiqu'il y ait sept églises à Canton : une des Jésuites portugais, qui est la première et la plus

ancienne; deux des pères de l'ordre de saint François; deux de MM. des Missions étrangères; une des pères Augustins, et la nôtre, avec un ou deux Missionnaires en chacune, il s'y fait néanmoins très-peu de conversions. C'est à peu près la même chose dans les autres ports, où les vaisseaux européens ont accoutumé d'aborder. Il n'en est pas ainsi des villes qui sont dans l'intérieur de la Chine; les conversions y sont plus fréquentes, et on y forme en peu de temps des chrétientés nombreuses. Vous me demanderez peut-être, mon révérend père, d'où vient une si grande différence. J'aime mieux que l'Apôtre des Indes, saint François-Xavier, qui étoit envoyé de Dieu avec le don des langues, et avec le pouvoir de faire des miracles pour convertir ces peuples, vous réponde que moi. Partout où les Portugais s'établissoient, ce grand Saint trouvoit des obstacles presque invincibles à la propagation de la foi. Il en étoit affligé jusqu'à s'ennuyer de vivre. *J'aimerois mieux*, dit-il, *être dans le fond de l'Ethiopie, ou quelque part dans les terres du Prêtre Jean; j'y travaillerois en paix à la conversion des Gentils, loin de toutes ces misères que mes yeux sont obligés de voir, et que je ne saurois empêcher. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne m'y être pas opposé plus fortement. Faites mieux*, poursuit-il; *si la douceur ne corrige point ces sortes de gens, usez de sévérité. Il y a du mérite à reprendre les pécheurs, au lieu que c'est un grand péché devant Dieu de ne les reprendre pas, quand par leur vie scandaleuse ils empêchent la conversion des infidèles* (Liv. 1, ép. 7). Ces mauvais exemples des Chrétiens, dont saint François-Xavier déploroit les funestes effets aux Indes, sont aussi ce qui rend nos travaux inutiles dans les ports de la Chine. Les Chinois qui y demeurent, font des voyages dans les royaumes voisins, où ils voient les dissolutions et

les débordemens de quelques Européens. Ils sont aux portes de Macao, qui ne leur donne pas de meilleurs exemples. Ceux qui viennent d'Europe dans leurs ports, les confirment dans les mêmes idées: car ils en voient plusieurs qui mènent une vie libertine, et qui sont fort déréglés dans leur conduite. Ce qui suit de là, c'est qu'ils perdent bientôt toute l'estime qu'on leur avoit inspirée de la loi de Dieu. *Les Européens, pour être Chrétiens*, disent-ils entr'eux, *en sont-ils plus chastes, plus sobres, plus retenus, moins colères et moins passionnés que nous?* Que s'ils voient les Missionnaires vivre parmi eux sans reproche et avec édification, ils s'imaginent que c'est plutôt en vertu de leur état, ou de quelque obligation particulière, qu'en vertu de leur religion. Au lieu que dans l'intérieur de la Chine, où les vérités qu'on leur prêche sont soutenues de la vie exemplaire des prédicateurs, ils admirent notre sainte loi, qui enseigne aux hommes de si excellentes vertus, et qui les engage à les pratiquer.

Mais ne pourroit-on pas arrêter ces désordres, et y apporter quelque remède? Voici celui que proposoit l'Apôtre des Indes, dans une de ses lettres (*Liv.* 2, *ép.* 5). Ce seroit de ne choisir pour capitaines des vaisseaux qui vont à la Chine, que des gens d'honneur et de conscience, résolus de s'opposer d'eux-mêmes aux désordres; de leur donner et le pouvoir et des ordres bien précis de punir les scandales; de leur faire des avantages considérables s'ils exécutoient leur commission avec fidélité. J'aime mieux qu'on lise le reste dans les lettres du saint Apôtre des Indes, que de m'en expliquer ici davantage.

Si les Chinois voyoient les Européens qui viennent dans leurs ports, modérés, charitables, maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions; s'ils les voyoient venir souvent à l'église, approcher quelquefois des

sacremens, vivre, en un mot, comme nous enseignons qu'on doit vivre, quelle impression ces exemples de piété ne feroient-ils pas sur leur esprit! Ils donneroient mille bénédictions à notre sainte loi: *En populus sapiens et intelligens* (Deuter. 4). *Voilà d'excellens hommes*, diroient-ils, *une nation sage, et dont les coutumes sont admirables.*

MM. les directeurs-généraux des Compagnies auroient plus d'intérêt peut-être qu'ils ne pensent, à vouloir eux-mêmes seconder en ceci notre zèle. Ils savent que leurs vaisseaux sont exposés à beaucoup de dangers, en allant et revenant sur ces mers; que Dieu seul est le maître des vents; qu'il y a des écueils et des tempêtes à craindre; que les maladies des équipages, et la rencontre des pirates sont encore d'autres maux qu'on ne peut éviter sans une protection particulière: Dieu donc a cent manières de renverser nos desseins, quand nous troublons les siens, ou quand nous souffrons que ceux qui dépendent de nous les troublent.

Après vous avoir rendu compte de l'état de nos missions, je ne sais s'il est trop nécessaire de vous faire le récit des aventures de l'Amphitrite, dans son second voyage de la Chine. Apparemment vous en aurez déjà été instruit d'ailleurs, par ceux de nos pères qui se trouvèrent avec moi. Mais il est difficile que chaque personne en particulier remarque tout sur un vaisseau, principalement au temps des tempêtes: je crois que je ne dirai rien qui soit contraire à ce qu'auront rapporté les autres; mais j'ajouterai peut-être quelques circonstances à leur récit, qu'on ne sera point fâché d'apprendre, et qu'il n'y a que moi seul qui aie pu bien savoir.

L'Amphitrite étoit parti de Port-Louis le 7 de mars de l'année 1701, commandé par M. de la Rigaudière, que son habileté, son zèle pour les intérêts de la Compagnie royale de la Chine, et sa grande

vigilance, toujours accompagnée d'un air honnête, nous faisoit aimer et estimer. Il avoit pour lieutenans MM. Horry et la Touche-Bouvet, pour enseignes M. de Beaulieu et M. le chevalier de la Rigaudière. M. Figeralz venoit à la Chine pour être premier directeur de la Compagnie, et avoit pour seconds MM. Pecheberti, France et Martineau. J'y retournois aussi avec huit Missionnaires de notre Compagnie, qui ne respiroient que les occasions de travailler à la gloire de Dieu. La piété régnoit dans le vaisseau. Il faut avouer que nos Français sont très-louables en ce point, dans leurs navigations. On faisoit réglément la prière le matin et le soir; on entendoit la messe tous les jours, quand le temps permettoit de la dire. Après souper, on chantoit les litanies, et on s'assembloit par troupes pour réciter le chapelet. Les dimanches et les principales fêtes, on disoit les vêpres, la prédication suivoit, les confessions et les communions étoient fréquentes. Durant notre voyage, je vis mourir trois ou quatre personnes comme des prédestinés. On dit que la vie que quelques-uns avoient menée, ne leur promettoit pas une fin si chrétienne, et qu'ils furent heureux d'avoir eu auprès d'eux, dans ces derniers momens, des personnes zélées qui ne les quittoient point. C'est ainsi qu'en parloient leurs amis; et tous comprirent par-là combien il est avantageux, dans ce temps décisif, d'avoir de semblables secours.

Nous fîmes un voyage très-heureux jusqu'à cent lieues de la Chine. C'est là que Dieu nous attendoit, pour obliger ceux qui vivoient encore dans le péché, d'y renoncer entièrement, et pour nous faire connoître que le bonheur de la navigation dépend uniquement de lui. Ce fut le 29 de juillet à cinq heures du matin, que nos mâts de misaine et de beaupré furent emportés tout d'un coup dans la mer. Treize matelots, montés sur les vergues, y tombèrent en même

même temps; trois se noyèrent, les autres furent tirés de l'eau. On accourut pour sauver le grand mât; mais comme il n'étoit plus soutenu par les mâts de devant, auxquels il est attaché, la tempête et l'agitation de la mer l'ébranlèrent si violemment, que sur les dix heures du matin nous le vîmes prêt à tomber. Tous alors se crurent perdus : car il étoit entre quatre pompes, éloignées les unes des autres d'environ deux pieds. Ces pompes vont jusqu'à fond de cale; si le mât tombe dessus, il les enfonce, et par la violence du coup le vaisseau s'entrouvre, et est submergé dans un moment. Ce n'étoit pas la seule manière dont sa chute nous pouvoit perdre : on craignoit encore qu'en tombant, il ne brisât une partie de notre bâtiment.

A tous ces dangers, il n'y avoit point d'autre remède, dans l'état où nous étions, que d'implorer la miséricorde de Dieu. Tous l'implorèrent en effet, tous prièrent la Sainte-Vierge d'intercéder pour nous, et firent vœu de porter dans la première de ses églises en France un tableau peint, où notre naufrage prochain seroit représenté. Tous s'adressèrent aussi à saint François-Xavier, apôtre des Indes et patron de ces mers, sur lesquelles il avoit éprouvé comme nous, des tempêtes extraordinaires. Dieu qui nous voyoit dans l'affliction, écouta nos prières; le grand mât tomba doucement entre deux pompes, et n'offensa par sa chute aucune partie du vaisseau.

Mais ce danger qui nous occupoit au commencement, parce qu'il étoit le premier, n'étoit pas le plus grand. La tempête étoit furieuse, et la mer irritée s'élevoit comme des montagnes. Notre vaisseau n'étant plus soutenu par ses mâts, tournoit au gré des vents; les flots le couvroient souvent, et le battoient si violemment, qu'il pouvoit être à tout moment englouti. Plusieurs croyoient que nous ne passerions pas la journée. *Multùm ibi lacrymarum vidi, multùm sol-*

licitudinis et languoris, dit saint François-Xavier dans une semblable occasion : *nous vîmes bien des pleurs et bien de la consternation ce jour-là ;* chacun néanmoins prit le véritable parti, qui étoit de se préparer à la mort par des confessions générales : on n'avoit pas le loisir de les faire bien longues ; mais on disoit ce qu'il falloit, et la douleur paroissoit sincère. Heureux néanmoins ceux qui n'attendent pas ces extrémités pour penser à leur conversion !

Vous me demanderez peut-être, mon révérend père, quel étoit le sentiment de nos Missionnaires, dans ce moment fatal. Je ne vous dirai pas que nous avions le courage d'un saint François-Xavier, qui ne demandoit à Dieu de ne sortir d'un danger que pour rentrer en d'autres plus grands, en travaillant à sa gloire. Je puis vous assurer néanmoins que nous ne regrettions point d'avoir quitté la France, et que personne ne montra de l'étonnement. Quelques-uns même, après avoir achevé d'entendre les confessions, vinrent de compagnie en ma chambre (c'étoit durant le plus fort de la tempête), et montrant un air de joie comme des gens qui ne désiroient plus rien : *Nous venons*, me dirent-ils, *mon père, prendre congé de vous, et vous remercier de nous avoir amenés jusque ici. Nous vous demandons pardon des peines et des mauvais exemples que nous vous avons donnés. Nous sommes contens, et nous nous recommandons à vos prières.* Ce compliment, auquel je ne m'attendois pas, me tira les larmes des yeux. Je leur répondis : *Mes pères, nous nous sommes aimés pour Dieu dans le temps ; allons, si c'est sa sainte volonté, nous entr'aimer en lui pendant toute l'éternité.* Nous continuâmes à prier tout le reste du jour. A minuit, nous dîmes les litanies des Saints, celles de la Sainte-Vierge, de saint François-Xavier, et celles qu'on récite pour les personnes qui sont sur mer : car, que ne fait-on pas dans ces tristes momens

pour obtenir grâce, et fléchir la miséricorde de Dieu?

La tempête cessa le matin, et nous eûmes ensuite deux jours de calme, durant lesquels on dressa quelques petits mâts, pour achever, s'il se pouvoit, le voyage. J'ai appris depuis ce temps-là, de personnes qui connoissent parfaitement les mers de la Chine, que la saison de ces vents furieux ne commençoit jamais avant le 20 de juillet, et ne passoit guère le 4 d'octobre; que durant tout ce temps-là, il falloit se tenir sur ses gardes, et dès qu'on approchoit à cent ou deux cents lieues des côtes de la Chine, mettre bas ses perroquets, et ne laisser point en mer sa chaloupe ni son canot, parce que la tempête, qui surprend ordinairement, et qui vient tout à coup, ne permettoit plus de les rembarquer. *Il vaut mieux*, disoient-ils, *arriver deux ou trois jours plus tard, en venant avec moins de voiles, que de risquer son voyage et sa vie, en voulant porter toutes ses voiles et faire plus de diligence.*

Le 5 d'août, nous étions proche des îles de Macao, que nous aurions doublées ce jour-là même, si le vent eût continué; mais il changea sur le soir, et fut encore contraire le lendemain. M. de la Rigaudière, qui ne se trouvoit pas en sûreté au lieu où il étoit, voulut prendre langue d'un vaisseau portugais qui vint mouiller à un quart de lieue de nous, et qui se préparoit à entrer dans ces îles. Nous voulions savoir s'il y avoit dans ces parages quelque lieu sûr, où nous pussions nous retirer, et le prier de nous donner un pilote pour nous y conduire. Ces Messieurs, quoiqu'ils se disent de nos amis, ne permirent pas à notre canot de les approcher; l'officier eut beau crier qu'il étoit Français, qu'il étoit seul, qu'il venoit leur demander s'ils connoissoient un abri dans les îles, on lui fit signe, les armes à la main, de se retirer, et on ne voulut jamais ni lui parler, ni lui donner la moindre connoissance. Une conduite si

peu attendue piqua vivement nos gens : elle étoit d'autant plus cruelle, qu'il y avoit en effet plus d'un endroit dans ces îles, où nous eussions pu demeurer en toute sûreté. Si nous l'eussions su, nous serions arrivés à Canton en sept ou huit jours, c'eût été gagner un an, et éviter tous les dangers que nous eûmes encore à courir.

Le 7 août, à huit heures du matin, il s'éleva une seconde tempête aussi violente, mais plus dangereuse que la première, parce que nous étions près des côtes, et que nos mâts et nos voiles étoient trop foibles pour conduire le vaisseau. Comme le vent venoit du côté de l'est, il fallut aller vers l'île de Sancian, qui étoit à l'ouest, à dix ou douze lieues de nous. M. de la Rigaudière eut besoin en cette rencontre de toute son habileté. Une de nos voiles s'enfonça; un mât de hune se rompit; à chaque moment il arrivoit un nouveau malheur; on remédioit promptement à tout. Enfin, nous entrâmes au soleil couchant dans une baie, où nous étions à couvert du vent d'est : mais parce que nous y craignions le vent du sud, qui nous auroit jetés à la côte, nous passâmes deux jours après à l'occident de l'île, à la vue du tombeau de saint François-Xavier, où les Jésuites de Macao avoient bâti depuis un an une petite chapelle, laquelle s'apercevoit dans l'enfoncement à deux lieues de notre mouillage.

Je ne dirai point quelle fut notre consolation parmi tant de désastres de nous trouver si proche de ce lieu de bénédiction. Nons chantâmes le *Te Deum*, et l'on déchargea tout le canon. Chacun de nous se souvint comme ce grand Saint avoit tiré l'Amphitrite du milieu des rochers du *Paracel*, où il s'étoit engagé dans le premier voyage, et nous ne doutions point que nous ne lui dussions encore notre salut en celui-ci. Comme le vaisseau n'avoit point de mât, je partis incontinent avec quelques officiers, pour en

aller chercher à Canton. J'eus l'avantage, en passant par la chapelle du Saint, d'y dire la messe, de baiser pour la première fois la terre qui avoit reçu son précieux corps, et de m'offrir à Dieu, pour recommencer ma mission où il avoit achevé la sienne. Je me souvins de mes compagnons, que j'avois tous laissés dans le vaisseau pour la consolation de l'équipage. Dès que je fus à Canton, je leur envoyai une galère bien fournie de rameurs, pour être toujours à leur disposition quand ils voudroient aller au tombeau du saint Apôtre. Ils m'écrivirent que je n'avois pu leur faire un plaisir plus sensible : qu'ils y alloient tous les jours dire la messe; que les officiers et les matelots y venoient avec eux tour à tour; que tous y avoient communié, et quelques-uns même plus d'une fois. C'étoit un petit pélerinage, où chacun alloit toujours avec plaisir, durant les vingt jours que le vaisseau demeura sous Sancian. Les mâts que nous apportâmes de Canton n'étoient pas assez grands; mais on n'en trouva pas alors de meilleurs dans tout le pays. On fut quinze jours à faire sept ou huit lieues, tant les courans étoient rapides. Les pilotes-côtiers furent d'avis de mouiller sous une île nommée *Niou-co*, dans un endroit assez bon, assurant que les vents d'ouest ne manquoient point dans le mois de septembre, et qu'il en viendroit un assez fort pour achever ce qui restoit de chemin. Il ne falloit que sept ou huit heures d'un vent favorable, pour doubler les îles de Macao, et gagner l'entrée de la rivière de Canton, d'où les seules marées nous conduiroient ensuite aisément jusqu'à la ville.

Ce vent vint en effet, et fit faire deux ou trois lieues; mais il changea tout à coup au coucher du soleil. Les vents d'est ou de nord-est recommencèrent à souffler avec tant de furie, qu'on n'a jamais vu une si horrible tempête. M. de la Rigaudière voulut gagner son premier abri sous l'île de Sancian; mais il n'en put venir à bout. Il perdit ses maîtresses

ancres, et fut obligé d'abandonner sa chaloupe et son canot. L'obscurité de la nuit, accompagnée d'orages et d'une horrible pluie, ne laissoit rien voir. Les vergues, les voiles et les mâts se brisoient les uns après les autres. Ce fut alors qu'on se crut plus que jamais au dernier jour de sa vie. Le père de Tartre et le père Contancin, que j'avois laissés dans le vaisseau, quand je revins à Canton la seconde fois avec mes compagnons, entendirent les confessions de tout le monde. Chacun vouloit, dès qu'il fut jour, qu'on échouât le vaisseau pour sauver sa vie. On se crut trop heureux de le mener derrière une petite île, qui le couvroit un peu du vent. On sut deux jours après qu'elle s'appeloit *Fan-ki-chan ;* qu'elle étoit à cinq lieues d'une ville nommée *Tien-pé ;* qu'on avoit fait pour y venir plus de cinquante lieues sans voiles, en une nuit et une matinée, et passé entre plusieurs îles, sans en apercevoir aucune.

Quinze jours après, on eut en cet endroit un autre coup de vent qui se peut nommer une quatrième tempête. Les mandarins de *Tien-pé* m'ont dit depuis, qu'ils allèrent sur une hauteur pour observer si le vaisseau ne déraderoit pas : mais par bonheur son ancre tint; c'étoit l'unique qui lui restoit alors.

J'avois averti M. de la Rigaudière, qu'en cas qu'il n'arrivât pas à Canton avant le premier octobre, je partirois ce jour-là pour aller prendre les présens de l'Empereur, afin de me rendre au plutôt à Pekin. Je partis en effet avec deux galères, accompagné du père Porquet. Je m'en allai droit à *Niou-co ;* mais l'Amphitrite n'y étoit plus : on avoit quitté ce poste le 29 septembre. Comme personne ne pouvoit nous dire quel chemin le vaisseau avoit pris, parce que c'étoit durant la nuit qu'il avoit été emporté par la tempête, je le cherchai par toutes les îles. J'allai à Sancian, je visitai toute la côte, et vins jusqu'à Macao. Enfin, après avoir couru ces mers durant

vingt-cinq jours, et souvent avec danger, je me rendis à Canton, où je trouvai des lettres du premier mandarin de Tien-pé, qui me donnoit avis que l'Amphitrite étoit arrivé dans son voisinage, et qu'il se feroit un plaisir de bien traiter les Français. Il écrivoit les mêmes nouvelles au *Tsonto*, qui me les communiqua sur le champ.

Je me remis en chemin avec le père Porquet et le père Hervieu. Ce dernier venoit pour servir d'aumônier, et relever le père de Tartre et le père Contancin. Je ne pus retenir mes larmes à la vue de ce pauvre vaisseau, battu si souvent de la tempête, et si fortement protégé de la Providence. A peine y fus-je arrivé, que nous reçûmes deux beaux mâts, dont le *Tsonto* nous faisoit présent. Il les avoit retirés d'une grande *somme* de Siam, qui avoit péri sur les côtes de la Chine, dans la dernière tempête que nous essuyâmes le 29 juillet, et nous les fit apporter de plus de soixante lieues, traînées le long des côtes par des galères et des chaloupes, avec toute la peine et la dépense qu'on peut s'imaginer.

Je fis une autre chose pour le salut du vaisseau, qui se pouvoit perdre tous les jours tandis qu'il étoit sous Fan-ki-chan. Ce fut de lui trouver un port assuré pour se retirer durant l'hiver. On nous avoit parlé d'un lieu nommé Qoan-tcheou-voan, éloigné de Tien-pé d'environ trente lieues vers l'ouest. Mais avant que d'y aller, nous voulûmes voir nous-mêmes si ce port étoit aussi sûr qu'on disoit, sans trop s'en rapporter aux Chinois; il falloit en connoître les chemins, et les sonder. Les mandarins auxquels j'en parlai, permirent à nos pilotes de l'aller examiner, et leur donnèrent des gens pour les y conduire.

Enfin, MM. les Directeurs n'ayant ni barques ni chaloupes, pour transporter à Canton l'argent et les effets de la Compagnie, je leur cédai mes deux ga-

lères, et je revins par terre avec les présens de l'Empereur. Je ramenai avec moi le père Hervieu, ayant été obligé de laisser sur l'Amphitrite le père Contancin, à ses pressantes instances. Il avoit vu les quatre tempêtes qu'on avoit essuyées déjà, sans que rien eût pu ni alarmer son courage, ni épuiser les forces que Dieu seul pouvoit lui donner dans un travail si rude et si constant.

Sitôt que M. de la Rigaudière fut arrivé à Quantcheou-voan, il m'écrivit plusieurs lettres très-obligeantes : « C'est à présent, dit-il, mon révérend » père, que nous vous avons obligation de la vie, » mon équipage et moi, pour nous avoir procuré » des mâts et un bon port. Cela joint aux peines que » vous voulez bien prendre, et que vos révérends » pères se donnent pour nous, ne peut être reconnu » par les hommes; Dieu seul peut vous en donner » la récompense. Notre vaisseau est en toute sûreté » dans ce port; nous y ressentons déjà les effets de » votre zèle. Tous les mandarins des environs sont » venus nous voir, et nous ont offert tout ce qui » dépendoit d'eux. Ils font tenir des galères auprès » de nous pour nous faciliter le transport de toutes » choses. La joie règne dans notre équipage; nous » avons un gros poulet pour un sou, un bœuf pour » quatre francs, et toutes les autres denrées à proportion. Enfin, après toutes nos peines, Dieu nous » a mis dans un bon quartier d'hiver, où rien ne » nous manque. Le père Contancin devient tous » les jours plus zélé; je vous promets d'apporter » tous mes soins pour le conserver en bonne santé : » car il n'est pas venu à la Chine pour s'épuiser en » travaillant pour l'Amphitrite; il doit se réserver » pour un meilleur et plus grand objet. »

Le père Contancin m'écrivit quelques jours après les mêmes choses à peu près, mais dans un plus grand détail. « M. de la Rigaudière, dit-il, revint

» incontinent après votre départ de Tien-pé. Le
» lendemain 15 novembre, il fit embarquer les
» mâts du *Tsonto*, de l'eau, du bois, les malades
» et les cases qu'on leur avoit faites dans l'île: de
» sorte que sur les dix heures du soir nous appareil-
» lâmes au clair de la lune. Nous eûmes un vent fa-
» vorable pour notre mâture. M. de la Rigaudière en
» profita si heureusement, qu'au lever du soleil,
» nous vîmes le port où nous devions entrer, quoi-
» qu'il soit éloigné de vingt-quatre à vingt-cinq
» lieues du point d'où nous étions partis. Le pilote
» chinois de Tien-pé nous conduisit fort bien, et
» en habile homme. Comme le vent s'étoit abaissé,
» et que la marée nous étoit contraire, nous ne
» pûmes y entrer que sur les trois heures. On passe
» entre deux bancs de sable qui s'avancent fort loin
» dans la mer, sur une ligne parallèle, et forment
» un canal large de plus d'une lieue. A l'entrée de
» ce canal, on ne trouve que cinq, six et sept
» brasses d'eau; mais plus on approche du port,
» plus on y en trouve. M. Horry alloit devant nous
» dans un canot, la sonde à la main. Enfin, nous
» sommes entrés sans aucune peine, trouvant pres-
» que toujours dix brasses. Nous sommes présente-
» ment comme dans un bassin, mouillés par huit
» brasses, à la portée d'un boucanier de terre. La
» terre nous environne de tous côtés: de sorte que
» les malades qui étoient au lit, quand nous y en-
» trâmes, n'ont pu reconnoître par où nous étions
» entrés.

» Sitôt qu'on eut mouillé, M. de la Rigaudière
» fit chanter le *Te Deum*, en action de grâces de
» nous voir enfin en un lieu sûr, et le lendemain
» on dit la messe à la même intention. Nous sommes
» aussi tranquillement ici, que nous serions dans
» une chambre; nous n'avons pas encore senti le
» moindre mouvement dans le vaisseau; et il fau-

» droit qu'il fît une tempête bien horrible au-dehors, » pour causer du roulis dans le lieu où nous sommes. » C'est pourquoi l'on a mis à terre les mâts et les » vergues, et l'on a déchargé notre bâtiment. » M. notre capitaine, comme vous voyez, a fait » tout ce qui dépendoit de lui. Nous vous prions, » mon révérend père, d'achever le reste, c'est-à- » dire, de faire en sorte qu'on nous fournisse les » vivres nécessaires, en payant, et que les manda- » rins, non-seulement ne nous inquiètent pas, mais » qu'ils paroissent même prendre part à ce qui nous » regarde. M. de la Rigaudière est bien résolu de » son côté de retenir ses gens dans le devoir, et » d'empêcher qu'ils ne donnent aux Chinois aucun » sujet de plainte ni de scandale.

» Samedi au soir, poursuit-il dans une autre lettre, » un homme du mandarin d'Ou-tchuen nous avertit » que son maître venoit en personne nous témoi- » gner combien il s'intéressoit à notre arrivée. Il y » vint en effet hier matin 21 décembre, escorté de » cinq galères, et nous rendit visite en cérémonie, » avec le grand collier; ce qui le fit prendre par nos » matelots pour un Chrétien qui portoit un gros » chapelet au cou. On ne peut nous marquer plus » d'amitié, ni parler d'une manière plus obligeante. » Il nous promit de faire tout ce qu'il pourroit pour » nous rendre service, et nous offrit de nous laisser » quelqu'un de ses gens pour nous conduire où nous » voudrions aller. Il m'a prié instamment de vous » assurer qu'on seroit content de la manière dont il » en useroit. Il s'appelle *Tchen-lao-ye*, et signe » *Tchen-loung* dans ses billets de visite. On lui » donna bien à dîner, et à trois autres mandarins » qui l'accompagnoient. Notre manière de manger » leur plut, et ils trouvèrent les liqueurs qu'on leur » servit très-bonnes. Sur les trois heures, il retourna » à sa galère, et nous le saluâmes de trois coups de

» canon, qui firent grand peur aux Chinois qui
» l'accompagnoient; aussi étoient-ils de bonne pou-
» dre. Un quart d'heure après, nous allâmes, M. de
» la Rigaudière et moi, lui rendre visite. Nous fûmes
» salués en arrivant de trois coups de canon, et de
» trois autres en sortant. Nous lui fîmes notre pré-
» sent. Il partit sur les neuf heures du soir pour s'en
» retourner; et nous saluâmes encore sa galère de
» trois coups de canon. Au reste, vous serez bien aise
» d'apprendre que nous sommes ici dans l'abondance;
» c'est apparemment un effet de vos soins. Les bœufs
» ne nous coûtent que quatre francs, la douzaine
» d'œufs un sou, les poulets autant; jugez combien
» il s'en mange parmi nos matelots. On va libre-
» ment à la chasse; les sangliers, les cerfs, les
» faons, les perdrix et les bécassines viennent sou-
» vent sur la table de M. de la Rigaudière. Dieu
» semble dédommager nos Messieurs de leurs peines
» passées, par l'abondance qu'il leur fait trouver ici. »

Voilà, mon révérend père, quelle a été la demeure de l'Amphitrite dans le port de Qoan-tcheou-voan, près de la rivière de Sin-men-kian, à neuf lieues de la petite ville d'Ou-tchuen. Le père Contancin fit, pendant tout ce temps-là, mission dans le vaisseau à son ordinaire, assidu auprès des malades pour les assister et pour les consoler, prêchant l'équipage tous les dimanches, et lui donnant les autres secours spirituels. Je lui recommandois toujours sa santé. « Ma santé est à Dieu, m'écrivit-
» il en me répondant sur ce point, et par cette
» raison elle me doit être chère; je fais tout ce que
» vous m'avez ordonné pour la conserver. Si nos
» pères qui sont à Canton exécutoient vos ordres
» aussi exactement, ils se porteroient beaucoup
» mieux. Au nom de Dieu, qu'ils ne pensent point
» à me venir délivrer; et qu'ils soient contens de
» me voir demeurer ici quelque temps plus qu'eux.

» J'y fais la volonté de Dieu, et par ce motif j'y de-
» meurerois avec plaisir toute ma vie. »

Quoique le père Contancin pensât depuis long-temps à se consacrer à la conversion des infidèles, il n'obtint permission de venir avec moi à la Chine, que trois jours avant mon depart de Paris. C'étoit le plus jeune de mes compagnons : cependant on peut dire de lui, qu'il n'a pas été le moindre des Apôtres, s'il est permis de se servir ici de cette expression. Il a fait de grands biens sur l'Amphitrite, et l'on m'en a dit beaucoup de particularités, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici.

Je ne vous ai rien dit, mon révérend père, de quelques autres établissemens que nous avons encore faits à la Chine ; il faut attendre que nous y soyons en paix, et que le christianisme y prenne racine. Je ne dirai rien non plus des biens que Dieu a opérés par le ministère de quelques-uns de mes compagnons, qui demeurent avec nos pères Portugais, et qui les aident dans leurs missions. Le père de Visdelou a rendu des services considérables à l'Eglise dans la capitale de Fo-kien, où il a remis dans le devoir plusieurs Chrétiens qui s'en étoient écartés. Le père Beauvollier continue à les entretenir dans la paix par ses conseils et par ses prédications. C'est un Missionnaire qui a de grands talens, qui sait plusieurs langues orientales, et qui s'applique à la connoissance des caractères et des livres chinois. Ce que je ne dois point omettre, ce sont les saintes dispositions dans lesquelles j'ai laissé les derniers de nos Missionnaires qui sont venus à la Chine. Dieu qui les a appelés à la vie apostolique, les y préparoit depuis long-temps par la pratique des vertus solides. Voici ce que quelques-uns d'eux ont écrit en divers temps, au père supérieur-général de notre mission. Je ne les nommerai point, de crainte de leur faire de la peine ; mais il n'y a que du bien à manifester

en général les grâces que Dieu leur à faites, principalement celles qui édifient, et qui nous excitent à les imiter.

« L'unique grâce que je vous demande, dit l'un
» d'eux, c'est de me donner tout ce qu'il y aura
» de plus pénible et de plus mortifiant dans la mis-
» sion, soit pour l'esprit, soit pour le corps. Ce
» n'est point une ferveur passagère qui me fait par-
» ler ainsi; il y a long-temps que Dieu m'a mis dans
» la disposition de souhaiter, et de chercher en effet
» ce qu'il y a de plus difficile. Si je ne regardois
» que moi-même, je ne parlerois pas ainsi, je con-
» nois trop ma foiblesse : mais celui en qui j'ai mis
» ma confiance, et pour l'amour de qui je suis venu
» en cette mission, peut tout; ainsi j'espère tout de
» lui. Si vous avez donc quelque endroit où il faille
» marcher, jeûner, veiller, souffrir le froid ou le
» chaud, je crois, mon révérend père, que c'est
» ce qui me convient. Dieu m'a donné des forces
» qui me mettent en état de soutenir les fatigues
» plus aisément qu'un autre. Je vous parle comme
» à mon supérieur, afin que vous puissiez plus fa-
» cilement disposer de moi. Je serai bien partout
» où vous m'enverrez, parce que je trouverai Dieu
» partout. Je vous prie seulement de me regarder
» comme un Missionnaire qui veut tout sacrifier à
» Dieu, et qui prétend ne s'épargner en rien pour
» sa gloire.

» J'aurois souhaité, dit un autre, que vous ne
» m'eussiez pas laissé le choix d'aller en l'une ou
» en l'autre des deux missions que vous me mar-
» quez, mais que vous m'eussiez déterminé. Je n'ai
» quitté la France que pour obéir à Dieu; et je se-
» rois fâché de suivre à la Chine, où sa Providence
» m'a conduit, d'autre mouvement que celui de
» l'obéissance. J'espère que vous voudrez bien do-
» rénavant me donner ce mérite et cette consolation,

» sans consulter mes inclinations. Je vous conjure
» donc, mon révérend père, par la tendresse et
» par le zèle que vous avez pour vos inférieurs, et
» pour leur avancement spirituel, de m'accorder tou-
» jours cette grâce. Vous aurez la bonté de me donner
» vos ordres, et j'aurai le plaisir de les exécuter.

» Je suis venu à la Chine, écrit un troisième,
» dans la résolution de m'abandonner entièrement
» entre les mains de mes supérieurs, également dé-
» terminé à recevoir tout, et à ne rien demander.
» Ainsi vous pouvez disposer de moi pour les pro-
» vinces du nord, ou pour celles du midi, de la
» manière et dans le temps qu'il vous plaira. Par-
» tout où vous me mettrez, je m'y croirai placé de
» la main de Dieu, et je ne penserai qu'à l'y ser-
» vir, et qu'à lui être fidèle le reste de mes jours.

» Je vous supplie, dit encore un autre, d'être
» persuadé que quoique je sois celui de tous les
» Missionnaires qui apporte le moins de vertu à la
» Chine, je ne céderai néanmoins à aucun, avec la
» grâce de Dieu, sur ce point de ne souhaiter ja-
» mais aucun lieu ni aucun emploi particulier. S'il
» y a quelque occupation plus pénible, je crois
» qu'elle me convient mieux qu'à personne, pour
» plus d'une raison. Enfin je suis, grâces au Sei-
» gneur, dans la disposition de ne me regarder
» point moi-même, mais d'aller partout où vous
» jugerez qu'il y aura plus à travailler pour le salut
» des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu.
» — Je ne refuserai jamais ni la peine ni le travail,
» dit le même dans une autre lettre; Dieu m'a donné
» tant de force jusqu'ici, que je ne crains rien davan-
» tage, que de ne pas m'abandonner assez entre les
» mains de sa providence. »

Plaise à Dieu de conserver dans ces sentimens les Missionnaires qui nous sont venus déjà, de les communiquer à ceux qui viendront, et de les perpétuer

parmi nous. Cette indifférence des lieux paroît nécessaire, quand le désir de convertir les âmes est le seul motif qui nous amène dans ces missions : car nous ne savons pas où sont ces âmes que Dieu veut sauver par notre ministère, et pour l'amour desquelles il nous a appelés aux missions, conservés dans les voyages et conduits heureusement au port. *Ecce gentem quam nesciebas vocabis* (Is. 55). Ne peut-on pas expliquer ainsi la parole du Prophète? *Les peuples que vous appelerez, vous sont entièrement inconnus. Ce ne sont point ceux que vous pensez, et moins encore ceux auxquels vos inclinations se portent. J'ai d'autres pensées que vous; autant que le Ciel est éloigné de la terre, autant mes vues et mes desseins surpassent toutes vos lumières.*

C'est souvent une rencontre imprévue à notre égard, mais réglée par la Providence, qui est cause de la conversion d'un infidèle; c'est une affliction qui le frappe subitement, c'est l'extrémité d'une dernière maladie, c'est un détour qui nous oblige contre nos vues de passer une fois par un certain endroit. Comment se trouver justement dans ces momens favorables, et dans ces temps de salut pour eux, si ce n'est Dieu lui-même qui nous y mène comme par la main? Le salut non-seulement d'un simple particulier, mais le salut d'une province entière est souvent attaché à ces sortes d'événemens inopinés. Laissons-nous donc toujours conduire, et Dieu nous conduira toujours comme il faut.

Je finirois ici cette lettre, qui ne vous paroîtra déjà peut-être que trop longue, mon révérend père, si je ne croyois vous faire plaisir, en vous donnant quelques éclaircissemens sur une ou deux difficultés, que des personnes de vertu me proposèrent au sujet de ces missions, en mon dernier voyage de France. Vous allez vêtus de soie à la Chine, me disoient-

ils, et vous ne marchez pas à pied par les villes, mais vous allez en chaise. Les Apôtres prêchoient-ils l'évangile de cette manière; et peut-on garder la pauvreté religieuse, en portant des habits de soie? Dans l'idée de ces personnes, dont j'honore la vertu, aller prêcher Jésus-Christ aux Chinois, et aller nu-pieds le bourdon à la main, c'étoit une même chose.

Je ne sais pas s'ils prétendent en effet qu'il est libre à la Chine d'aller avec cet habillement, et que les Chinois s'en convertiroient plus facilement; c'est néanmoins la première chose dont il faudroit convenir. *Nemo enim nostrûm sibi vivit*, dit l'Apôtre (Rom 14) : car ce n'est point pour lui-même, mais pour gagner des âmes à Dieu, qu'un Missionnaire vit dans ces pays infidèles. Il doit régler ses vertus et toute sa conduite, par rapport à cette fin. Saint Jean-Baptiste portoit un gros cilice pour vêtement, et accompagnoit sa prédication d'un jeûne très-rigoureux, parce qu'avec ces austérités il touchoit et convertissoit les Juifs. La manière de vivre de Notre-Seigneur, pendant le temps de sa prédication, fut toujours plus conforme aux usages ordinaires des hommes. Saint Paul se faisoit tout à tous, *per infamiam et bonam famam* (II. Cor. 6). Il recevoit également l'honneur et la confusion, quand par ces moyens il pouvoit faire plus de fruit. *Scio et humiliari*, *scio et abundare*, dit-il, *satiari et esurire*, *abundare et penuriam pati* (Philip. 4). Sa vertu ne consistoit pas à vivre seulement dans le mépris et dans la disette; mais quand les peines intérieures venoient, à savoir les souffrir patiemment; et quand l'occasion se présentoit de procurer la gloire de Dieu par des voies plus douces, à ne les refuser pas non plus. C'est cette science que les hommes apostoliques, à l'exemple de saint Paul, doivent savoir, et qu'ils ne peuvent ignorer ou négliger dans les

missions,

missions, sans être responsables du salut de plusieurs âmes.

Grâces à Dieu, nos Missionnaires de la Chine sont les frères de ceux qui vont nu-pieds en habit de pénitens, et qui gardent un jeûne si austère dans les missions de Maduré; de ceux qui suivent dans les forêts du Canada les Sauvages au milieu des neiges, supportant le froid et la faim. Quand nous étions en France eux et nous, et que nous pressions, les uns et les autres, nos supérieurs de nous envoyer dans les missions éloignées, on ne remarquoit pas plus de régularité, de mépris du monde, de zèle ni de ferveur en ceux qui se destinoient au Canada, qu'en ceux qui demandoient la mission de la Chine. On ne peut donc pas dire raisonnablement que ce soit par manque de mortification, que ceux-ci n'observent pas les mêmes austérités extérieures dans leur mission, de même que ce n'est point par relâchement que les Missionnaires de Canada mangent de la viande, pendant que ceux de Maduré n'en mangent jamais. Ce qui est bon et suffisant en un pays, pour y faire recevoir l'évangile, ne vaut rien quelquefois, ou ne suffit pas en un autre.

Nos premiers Missionnaires, à leur entrée dans la Chine, avoient d'abord assez d'envie d'y porter, comme dans les autres missions, des habits pauvres, et qui marquent leur détachement du monde. L'illustre Grégoire Lopez, évêque de Basilée, entre autres, m'a souvent dit que le père Matthieu Ricci, fondateur de cette mission, vécut ainsi les premières années, et qu'il demeura sept ans avec les bonzes, portant un habit peu différent du leur, et vivant très-pauvrement. Les bonzes l'aimoient tous, à cause de sa douceur et de sa modestie; ils honoroient sa vertu; il apprit d'eux la langue et les caractères chinois; mais durant ce temps-là il ne convertit presque personne. Les sciences d'Europe étant nouvelles

alors à la Chine, quelques mandarins eurent avec le temps la curiosité de le voir; il leur plut, parce qu'il avoit un air respectueux et insinuant : quelques-uns satisfaits de sa capacité le prirent en affection, et commencèrent à lui parler plus souvent. Ayant appris de lui, dans la conversation, le grand motif de sa venue, qui étoit de prêcher à la Chine la loi de Dieu, dont il leur expliqua les principales vérités, ils louèrent son dessein ; mais ce furent eux qui lui conseillèrent de changer de manière. *Dans l'état où vous êtes*, lui disoient-ils, *peu de gens vous écouteront; on ne vous souffrira pas même long-temps à la Chine. Puisque vous êtes savant, vivez comme nos savans; alors vous pourrez parler à tout le monde. Les mandarins, accoutumés à considérer les gens de lettres, vous considéreront aussi; ils recevront vos visites; le peuple vous voyant honoré d'eux vous respectera, et écoutera vos instructions avec joie.* Le père qui avoit déjà éprouvé que tout ce qu'ils disoient étoit vrai (car il sentoit bien qu'il avançoit peu, et qu'il perdoit presque son temps); après avoir prié Dieu et consulté ses supérieurs, suivit le conseil des mandarins. Voilà, disoit M. de Basilée, la raison pourquoi les premiers Missionnaires de votre Compagnie changèrent leur manière d'agir, et se mirent à la Chine sur le pied des gens de lettres. Il les louoit d'avoir pris ce parti, l'unique et le véritable qu'on peut prendre, ajoutoit-il, si l'on veut pouvoir y prêcher l'évangile, et y établir la religion.

Cinquante ans après, lorsque nos Missionnaires avoient déjà formé une chrétienté nombreuse, les religieux de saint François et de saint Dominique, attirés par le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, passèrent des Philippines à la Chine; mais soit qu'ils ne sussent pas le chemin que nous avions pris, ou qu'ils crussent mieux faire en portant leur

habit de religieux, ils allèrent ainsi le crucifix à la main prêcher la foi dans les rues. Ils eurent le mérite de souffrir beaucoup, d'être battus, emprisonnés, et renvoyés dans leur pays; mais ils n'eurent pas la consolation de faire le bien qu'ils avoient espéré. Ils l'éprouvèrent si souvent, et toujours au préjudice de leur principal dessein, que d'un avis commun et par des ordres réitérés de leurs supérieurs-généraux, ils se déterminèrent enfin à s'habiller et à vivre comme nous.

Il n'y a que deux ans que nous avons encore vu trois ou quatre religieux de saint François, arrivés d'Italie, qui vouloient revenir à ces premières manières, et porter leur habit pauvre et grossier dans la mission, comme ils font avec tant d'édification en Europe. Leurs confrères furent les premiers à s'opposer à cette résolution. M. l'évêque de Pekin, religieux de leur ordre lui-même, les fit changer deux ans après, et les a mis sur le pied des autres Missionnaires.

L'état des gens de lettres est donc celui que les Missionnaires doivent prendre quand ils viennent à la Chine; et l'on n'en sauroit disconvenir, après tant d'expériences: car tous les religieux qui l'ont pris après nous ne se croyoient pas obligés de nous imiter; on peut même dire qu'ils étoient plus portés à s'opposer à nos manières qu'à s'y conformer, principalement en ce point. Si les Chinois nous regardent véritablement comme des gens de lettres et des docteurs d'Europe, qui sont des noms honorables et qui conviennent à notre profession, et que nous prenions cet état, il faut par nécessité que nous en gardions toutes les bienséances, que nous ayons des habits de soie, et que nous nous servions de chaises comme eux, lorsque nous sortons de la maison pour aller en visite.

Quand nons n'aurions pas même cette raison par-

ticulière, il faudroit en user ainsi pour se conformer à la coutume générale du pays: car les gens du commun portent tous des habits de soie, et vont en chaise quand ils veulent visiter quelqu'un. Cela ne passe point pour grandeur ni pour vanité parmi eux, mais pour une marque qu'on honore les personnes auxquelles on rend visite, et qu'on n'est pas dans la nécessité, ni d'une condition méprisable. En Europe, l'usage des soies ne devroit être que pour les grands et pour les riches; ce sont ordinairement des habits de prix; il ne faut pas s'étonner s'ils ne conviennent jamais à la pauvreté d'un religieux: mais les gens du commun et les valets mêmes, pour la plupart, portent des habits de soie à la Chine. C'est sur ces idées, et non sur celles que nous avons en France, qu'il faut se régler, et que les personnes de vertu dont j'ai parlé doivent examiner nos Missionnaires, sans croire facilement qu'après avoir commencé par l'esprit ils veuillent finir par la chair, ni qu'ils s'amollissent dans un pays où ils sont venus par le seul désir de vivre dans une grande perfection, et de souffrir beaucoup en travaillant pour la gloire de Jésus-Christ.

Je n'ai parlé que par rapport aux visites : car dans la maison, où les Chinois s'habillent comme ils veulent, les Missionnaires vivent très-pauvrement, et ne se servent que des étoffes les plus communes. Ils vont à pied, lorsqu'ils parcourent les villages en faisant leurs missions. Quelques-uns même marchent à pied dans les villes en diverses occasions; ce qui peut avoir ses dangers pour la religion: car outre les railleries et les paroles de mépris qu'ils s'attirent, et qui assurément ne disposent pas les Chinois à les écouter, ils doivent se souvenir que les Missionnaires ne sont que tolérés à la Chine, et qu'il ne faut s'y montrer que rarement en public, de peur que les mandarins choqués de les voir en si grand nombre, ou même de les voir souvent, ne se mettent dans

l'esprit qu'ils sont trop hardis et qu'il faut en avertir la cour. Cette considération oblige les Missionnaires à prendre de grandes précautions, et à garder beaucoup de mesures. J'avouerai, si l'on veut, que ce ne seroit pas tout à fait la même chose, si quelqu'un avoit reçu de Dieu le don de faire des miracles comme les Apôtres, et comme saint François-Xavier. Un Missionnaire revêtu de ce pouvoir, iroit à pied le bourdon à la main, avec tel habit qu'il voudroit, par toutes les villes de la Chine. Les peuples attirés par le bruit de ses prodiges, accourroient en foule pour le voir et pour l'entendre; ils le respecteroient, ils seroient dociles à ses paroles, ils admireroient sa pauvreté, parce qu'ils croiroient qu'il ne tient qu'à lui d'être riche. Mais quand il se trouveroit quelque homme de ce caractère, il ne faut pas croire que les autres Missionnaires, à qui Dieu ne donneroit pas le même pouvoir, et qui voudroient cependant garder une pareille conduite, trouvassent dans les peuples le même respect et la même docilité à les écouter.

Le plus sûr, mon révérend père, est donc de s'en tenir aux coutumes introduites dans la mission avec tant de sagesse. On voit, par expérience, qu'elles ont fait déjà beaucoup de fruit. Quand on aura établi solidement la religion par ce moyen, la religion à son tour pourra mettre les Missionnaires dans la liberté de les quitter, et de reprendre les manières d'Europe autant qu'ils voudront. Si les habits de soie déplaisent, il n'en faut jamais porter à la maison, ni quand on est seul avec ses domestiques; et quand on va en ville, que ceux dont on se sert soient toujours très-modestes. On peut même, sous une étoffe de soie, porter la haire et le cilice, selon la pratique de plusieurs saints Missionnaires. Enfin il n'est pas nécessaire d'être revêtu d'un habit de pénitence pour être saint, et pour prêcher l'évan-

gile. Combien y a-t-il d'excellens religieux de tous les ordres, dans les pays hérétiques, qui soutiennent, avec un zèle admirable, les intérêts de Jésus-Christ, et qui portent indifféremment toutes sortes d'habits! Il y a plus de cent ans que la mission de la Chine est fondée; il y est venu des Missionnaires de toutes les nations de l'Europe, et de différens instituts; aucun d'eux, grâces à Dieu, n'a renoncé la foi jusqu'à présent; aucun n'y a commis une action scandaleuse, qui ait déshonoré la religion: c'est une grâce particulière que Dieu a faite à la mission de la Chine. Il faut donc, ou que la vie qu'on y mène ne porte pas au relâchement, ou que les occasions de se perdre y soient rares, ou que Dieu y protége d'une manière particulière les ouvriers évangéliques. De quelque principe que cela vienne, c'est toujours une justification de notre conduite, et un grand motif pour exciter les hommes apostoliques à y venir travailler à la conversion des âmes, sur les traces des premiers fondateurs de la mission.

Je ne parle point de la mortification de l'humeur et des inclinations naturelles, ce qui est la vraie mortification que les saints ont tant recommandée, et qui dans cette mission est si nécessaire, que sans elle on n'y fera rien de grand pour la gloire de Dieu, et l'on n'y pourra même persévérer long-temps. Un Européen est naturellement vif, ardent, empressé, curieux. Quand on vient à la Chine, il faut absolument changer sur cela, et se résoudre à être toute sa vie doux, complaisant, patient et sérieux : il faut recevoir avec civilité tous ceux qui se présentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, et les écouter autant qu'ils le souhaitent, avec une patience inaltérable; leur proposer ses raisons avec douceur, sans élever sa voix ni faire beaucoup de gestes : car on se scandalise étrangement à la Chine, quand on voit un Missionnaire d'une humeur rude et difficile. S'il

est brusque et emporté, c'est encore pis; ses propres domestiques sont les premiers à le mépriser et à le décrier.

Il faut encore renoncer à toutes les satisfactions et à tous les divertissemens de la vie. Un Missionnaire qui est seul dans les provinces, ne sort jamais de sa maison que pour administrer les sacremens aux malades, ou pour aller dans les villages faire sa mission en certains temps. Les visites sont rares à la Chine; on ne peut s'entretenir qu'avec ceux qui ont déjà embrassé la foi, et avec les catéchumènes, auxquels on parle seulement de la loi de Dieu. Il faut demeurer seul le reste du temps, et s'occuper à prier ou à étudier. C'est pour cette raison que les gens qui aiment l'étude, s'accommodent mieux de cette mission, que ceux qui n'y ont pas d'inclination.

Enfin un air sérieux et grave, est celui qu'un Missionnaire doit prendre et retenir inviolablement jusque dans l'intérieur de sa maison, s'il veut que les Chinois l'estiment, et que ses paroles fassent impression sur leurs esprits. C'est pour cela que le père Jules Aleni, un des plus grands hommes qui aient travaillé dans cette mission, quand les Chrétiens le venoient voir, quelqu'habitude qu'il eût avec eux, prenoit toujours un habit de visite pour leur parler. Par cet extérieur composé, il leur inspiroit d'abord du respect; et par sa douceur et son affabilité dans la conversation, il s'attiroit ensuite leur estime et leur confiance. Quand il leur distribuoit des peintures de dévotion ou des médailles, il les conduisoit à la sacristie; et là, prenant son surplis et les faisant mettre à genoux, il leur expliquoit avec quel respect et avec quelle vénération ils devoient recevoir et garder ces saintes images. Pour moi, j'admire infiniment dans cet illustre Missionnaire, non-seulement le soin qu'il prenoit de les instruire, mais encore cette application continuelle à garder à l'extérieur

tout ce qui pouvoit lui attirer le respect, l'attention et l'estime des Chinois, comptant pour rien la gêne particulière que lui donnoient de pareils assujettissemens.

On voit par-là, mon révérend père, que nos intentions sont droites et saintes à la Chine, et que nous n'y vivons pourtant pas sans mortification. Avec cela, il faut avouer que c'est de toutes les missions celle où les ouvriers évangéliques vivent le plus honorablement. Les grands seigneurs et le peuple les estiment et les considèrent. Mais c'est une grâce de Dieu que nous ne saurions assez reconnoître, et que nous rapportons au bien de la religion autant qu'il nous est possible: car Dieu sait si nous avons quelqu'autre fin. C'est pour cette fin unique que nous étudions, que nous travaillons, que nous faisons des courses pénibles, que nous souffrons, et que nous exposons enfin nos vies à plusieurs dangers, sans cesser jamais qu'à la mort, d'employer ce que nous avons de forces et de talens, pour avancer un si glorieux dessein. *Impendam et superimpendar ipse*, dit saint Paul (II. Cor. 12): *Pour lui, je sacrifierai tout, et je me sacrifierai moi-même.*

J'aurai l'honneur de vous entretenir sur divers moyens de rendre cette mission encore plus florissante, et d'aider les Missionnaires qui y travaillent. Personne ne demande rien pour soi; mais si nous parlons pour l'œuvre de Dieu, nous sommes persuadés que ceux qui aiment Jésus-Christ, et qui s'intéressent au salut des âmes, comme vous faites, seront disposés à nous entendre. Le démon met tout en œuvre pour détruire cette mission, et pour en empêcher le progrès. Il voit que les âmes se perdent ailleurs à centaines, et à la Chine à millions; que les peuples n'ont, dans aucun autre pays, tant de disposition à embrasser la foi, et les Missionnaires tant d'avantage pour la faire recevoir. Cet ennemi

de notre salut voudroit qu'un si grand Empire fût tout à lui. Nous voulons que Jésus-Christ en soit le maître. Nous combattons et nous souffrons pour l'y faire connoître et pour l'y faire régner. Puisse le Ciel bénir des intentions si justes, et continuer de répandre sur nous ses plus précieuses bénédictions! En attendant l'honneur de vous voir, je me recommande à vos saintes prières, et je suis avec un très-profond respect, etc.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

